



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

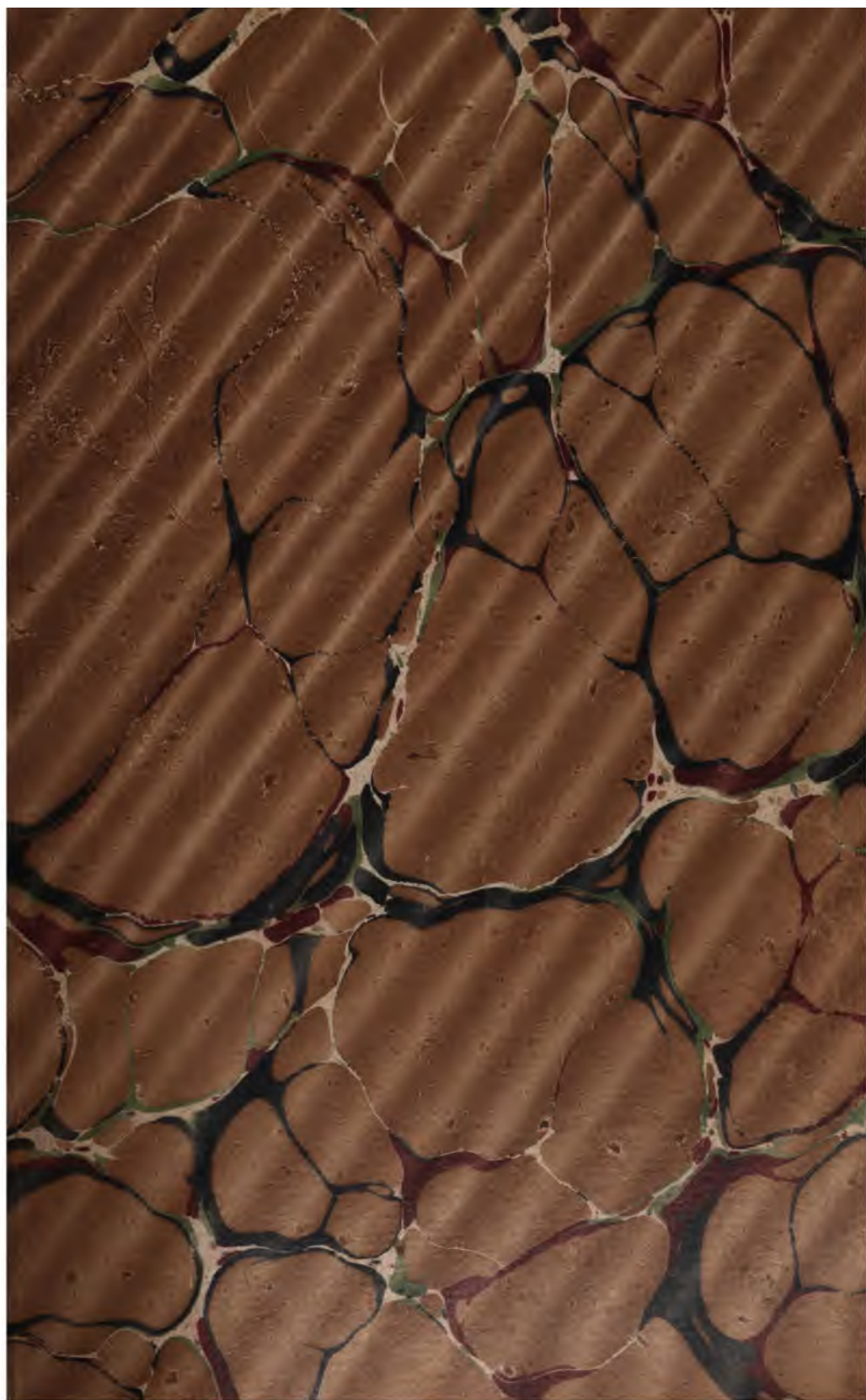
- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

**B** 812,131









Assyrien - Accadien controverses  
1875-1883?



LES PRINCIPES DE COMPARAISON  
DE L'ACCADIEN  
ET DES LANGUES  
**TOURANIENNES**

---

RÉPONSE A UNE CRITIQUE

PAR

**FR. LENORMANT**

---

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE DE PARIS,  
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES ET DES SOCIÉTÉS ASIATIQUES DE CALCUTTA,  
DE NEW-HAVEN (ÉTATS-UNIS), DE SHANGHAI (CHINE)

28, RUE BONAPARTE, 28

—  
1875



THE UNIVERSITY OF CHICAGO

LIBRARY

1917-18

1917-18

1917-18

1917-18

1917-18

1917-18

1917-18

1917-18

**LES PRINCIPES DE COMPARAISON  
DE L'ACCADIEN  
ET DES  
LANGUES TOURANIENNES**

j'avoue, le seul sur lequel j'aie à répondre de mes opinions. Ceci fait, vous verrez que nous sommes infiniment moins éloignés l'un de l'autre que vous ne pensez, et au lieu d'une divergence fondamentale, vous ne trouverez entre nous qu'un malentendu.

Ceux qui ont prétendu prononcer un arrêt sur la question de l'accadien sans s'être donné la peine d'en apprendre seulement les éléments, y ont amoncelé bien des nuages et bien des fantômes. Je ne pouvais en avoir une preuve plus frappante qu'en voyant un homme de votre mérite s'attaquer à quelques-uns de ces fantômes en croyant combattre les doctrines réelles de ceux que l'on a appelés les *accadistes*.

Ainsi vous vous figurez que je suis seul à soutenir le touranisme de la langue d'Accad, quand en réalité j'ai avec moi sir Henry Rawlinson, le regrettable Norris, M. Oppert, M. Sayce, M. Friedrich Delitzsch, en un mot tous ceux qui ont étudié l'accadien, abordé ses textes, pratiqué le mécanisme de sa grammaire. Nous pouvons différer sur bien des points de détail (et comment en serait-il autrement dans une étude si difficile et encore si près de ses débuts?), discuter l'interprétation de tel ou tel mot, de telle ou telle forme grammaticale, hésiter plus ou moins à nous lancer dans la voie des rapprochements philologiques; sur la question fondamentale, sur le principe essentiel, nous sommes tous unanimement d'accord. Et jusqu'ici nous n'avons contre nous qu'un savant<sup>1</sup>, qui sait sans doute et d'une manière merveilleuse une infinité de langues, mais qui précisément, et il en donne la preuve à chaque page des écrits qu'il a consacrés à la question, ne sait pas le premier mot de l'accadien, ni même de l'assyrien.

Vous vous croyez obligé de m'apprendre ce que c'est que l'harmonie thématique et l'harmonie désinentielle dans les langues ouralo-altaïques, leur différence et l'importance beaucoup plus grande de la première. Mais c'est à propos d'un débat qui roulait justement sur l'harmonie désinentielle seule, que M. Halévy s'étonnait de ne pas trouver en accadien. Elle y fait défaut en effet, comme dans le magyar du xii<sup>e</sup> siècle, et l'on n'y trouve pas non plus d'harmonisation entre les divers éléments des mots composés. Mais pour l'harmonie thématique, elle existe aussi formellement que possible en accadien, elle n'y souffre que très-peu de dérogations, elle s'y applique même aux mots empruntés à l'assyrien, dont on change souvent la vocalisation pour la plier à

1. M. Joseph Halévy.

ce principe, et elle y a été reconnue avant moi par M. Sayce. Je n'en parlais pas, parce que mon adversaire n'a trouvé à y opposer qu'une dénégation sans preuves, absolument démentie par les faits. Il vous suffira, du reste, de parcourir le petit vocabulaire placé à la fin de mon dernier volume pour vous assurer de l'existence de cette harmonie thématique en accadien. Vous y verrez même qu'elle est tellement forte que huit fois sur dix dans les mots polysyllabes c'est la même voyelle qui se répète indéfiniment. Et presque toujours quand on rencontre une forme antiharmonique, on possède un indice sûr qui nous révèle l'existence, non plus d'un thème simple, mais d'un mot composé.

Mais si je n'avais qu'à rectifier quelques détails de ce genre, je n'aurais pas pris la plume. Quand il s'agit de questions de fait, le mieux est de laisser la parole aux faits et de se fier à la façon dont, tôt ou tard, ils finiront par éclater. En pareille matière, les assertions les plus audacieuses, si elles peuvent faire un instant illusion, se réfutent vite d'elles-mêmes, et le souvenir n'en reste bientôt plus. C'est le sort que ne peuvent manquer d'éprouver un certain nombre des affirmations sous lesquelles on a cru écraser les accadistes. Elles ne retarderont pas longtemps la marche de la science et ceux qui les ont d'abord acceptées de confiance seront eux-mêmes étonnés d'avoir pu y croire un moment.

J'attache plus de prix à rétablir les vrais termes du problème sur deux questions d'un caractère plus général, qui impliquent tout le fond de la doctrine des accadistes, puisqu'il s'agit de préciser la nature et le degré de parenté qu'ils admettent entre l'accadien et les idiomes touraniens actuellement subsistants, en particulier ceux des groupes ougro-finnois et turco-tartare. Ici, pour se rendre la réfutation plus facile, on leur a prêté gratuitement des absurdités : et il paraît que l'on est parvenu à donner bien complètement le change sur leur théorie, puisque toutes vos critiques essentielles portent précisément à l'adresse, non des idées que j'ai toujours exprimées, mais de celles dont il a plu à mon antagoniste de m'affubler.

Ainsi vous êtes préoccupé de cette conviction que j'aurais prétendu faire de l'accadien une langue ougro-finnoise; c'est sur ce terrain que vous me combattez, en m'opposant des particularités propres à la langue d'Accad, étrangères aux idiomes finnois, ougriens ou bulgares, particularités dont j'ai été le premier à proclamer l'existence et le caractère, sans avoir eu besoin que M. Halévy vint me l'apprendre.



Permettez-moi ici de me citer moi-même; voici ce que j'écrivais dès 1872, à la page 497 du premier fascicule de mes *Études accadiennes*, avant qu'il fût question des polémiques actuelles.

« L'accadien, parmi les langues jusqu'à présent connues, doit être regardé comme le type d'un groupe particulier, groupe qu'on rattachera, je pense, à la grande famille des langues touraniennes, même en entendant celle-ci dans un sens plus restreint que ne le fait M. Max Müller et en la bornant à ce qu'il en appelle la division septentrionale. *L'accadien présente, en effet, une originalité trop grande, des caractères trop spéciaux, pour rentrer naturellement dans aucun des groupes qu'on y rassemble...* Mais si ces faits imposent de considérer l'accadien comme le type d'un groupe à part, ce groupe doit trouver sa place dans une plus grande division linguistique, et il est bon de rechercher ses affinités extérieures. »

J'ai reproduit ce passage à la page 105 de mon récent ouvrage sur *La langue primitive de la Chaldée*, et j'y dis encore :

« S'agit-il de savoir si l'accadien est du magyar ou du turc? En ce cas notre adversaire aurait parfaitement raison. Mais ceux qu'il combat sont alors du même avis que lui. Aucun d'eux n'a jamais prétendu pareille chose. Aucun d'eux n'a même avancé que l'accadien fut proprement un idiome du groupe ougro-finnois ou du groupe turco-tartare. »

Vous voyez qu'en donnant des preuves de ce que l'accadien n'appartient pas proprement à la catégorie des langues ougro-finnoises et présente des caractères qui l'en distinguent, bien loin de me combattre, comme vous le pensez, vous ne faites que confirmer ce que j'ai toujours soutenu de la manière la plus formelle et la plus précise. Loin d'être en contradiction, nous sommes d'accord; et j'avoue que je m'étonne un peu que sur ce point le malentendu ait été possible.

« Ce qu'il s'agit d'établir, ai-je encore ajouté dans mon dernier travail, ce qu'il s'agit d'établir, c'est que tous les traits essentiels de la grammaire accadienne rentrent dans les données générales et essentielles du mécanisme et du génie qui constitue la grande individualité de la famille touranienne et forme le lien commun de ses idiomes. Nous rencontrerons des faits spéciaux à l'accadien, ceci aucun accadiste ne l'a dissimulé, et il serait même impossible qu'il en fût autrement. Mais il s'agira d'apprécier l'importance de ces faits spéciaux, de voir si par leur nombre et leur nature ils doivent primer les affinités constatées, enfin si un seul d'entre eux est tel qu'il doive faire

« repousser d'une manière absolue le caractère touranien de la « langue. »

La question posée en ces termes — et elle ne l'a jamais été autrement — il m'était impossible de borner mes comparaisons grammaticales aux idiomes ougro-finnois; je devais les étendre à ceux du groupe turco-tartare et même dans certains cas des groupes mongol et mandchou. Vous semblez me le reprocher, et en cela, suivant moi, vous avez tort. Car lorsqu'il s'agit de faire entrer un groupe nouveau dans une grande famille linguistique, il ne suffirait pas de comparer sa grammaire à celle d'un seul des groupes déjà formés dans la famille; il est nécessaire d'étendre la comparaison à tous les autres, dont l'individualité n'est ni plus ni moins tranchée que celle du groupe nouveau, de manière à bien voir ce qui est commun et ce qui est spécial, et si les caractères propres à l'idiome que l'on cherche à classer sont incompatibles avec le génie général de la famille. Ils peuvent en effet manquer à l'un de ses groupes, et pourtant, en se retrouvant dans un autre, ne pas être un motif d'exclusion. Ici je vous prie de remarquer que j'ai toujours fait une différence complète entre les rapprochements de grammaire et ceux de vocabulaire. Je ne me permets ces derniers qu'avec deux groupes qui me paraissent avoir avec l'accadien une affinité égale, affinité que je crois beaucoup plus étroite que celle de l'accadien avec les groupes mongol et mandchou; pour les premiers, au contraire, je crois qu'ils doivent avoir un caractère général. Et en ceci je m'imagine être dans la vraie voie scientifique. Que diriez-vous d'un philologue qui, étudiant les langues celtiques et cherchant à les classer, voudrait ne comparer leur grammaire qu'à celle des langues germaniques, et qui, y trouvant une particularité absente de celles-ci, la proclamerait aussitôt antiaryenne, sans prendre la peine de chercher s'il n'existe pas quelque chose d'analogue dans les autres groupes de la famille ?

En tous cas, ma méthode même de comparaison aurait dû vous mettre en garde contre l'impression erronée que vous avait laissée la lecture de M. Halévy, et vous montrer que je ne faisais en aucune façon de l'accadien une langue proprement ougro-finnoise.

Maintenant, dans les termes du problème tels que je viens de les rappeler, il est facile, en résumant les caractères grammaticaux essentiels de la langue accadienne, de dresser le bilan de ses affinités et de ses différences avec les langues touraniennes actuellement connues, et même, si vous voulez, avec celles du groupe ougro-finnois et du groupe

turco-tartare exclusivement. C'est ce que je vais faire, et en le faisant je me vois obligé sur plusieurs points essentiels de dire absolument le contraire de ce que prétend M. Halévy. Mais j'ai donné les preuves de mes assertions, tandis que mon savant contradicteur en est encore à fournir un fait pour justifier les siennes, et je puis l'en mettre au défi.

#### AFFINITÉS.

Harmonie thématique presque absolue et n'offrant qu'un nombre infiniment petit de dérogations.

Formation de l'immense majorité des dérivés par le moyen de suffixes.

Même mode de déclinaison par le moyen de suffixes casuels qui s'attachent au radical sans y apporter d'atteinte, et identité des plus importants de ces suffixes.

Identité des pronoms.

Même principe pour la construction d'une des conjugaisons du verbe, la *conjugaison postpositive*.

Emploi de la même particule pour former le causatif des verbes.

Existence d'une conjugaison négative, inconnue aux autres familles de langues.

Emploi de formes verbales pour tenir lieu des conjonctions.

Emploi de postpositions là où les langues aryennes et sémitiques se servent de prépositions.

Même procédé de formation des adverbes, des substantifs ou des verbes; existence d'un cas adverbial ou essif dans la déclinaison.

#### DIFFÉRENCES.

Existence d'un petit nombre de préfixes de dérivation.

Position de l'adjectif ou du génitif après le mot dont il dépend.

La conjugaison verbale la plus fréquemment employée est *prépositive* au lieu d'être *postpositive*.

Les voix verbales <sup>1</sup> autres que la causative se forment par l'emploi de particules spécialement propres à l'accadien.

Emploi de certaines constructions périphrastiques qui, au premier aspect, peuvent faire l'illusion de l'existence des prépositions.

Les deux premières entre ces particularités que j'enregistre comme des différences, l'existence de quelques préfixes de dérivation et la position du génitif ou de l'adjectif contrairement aux habitudes ougro-

1. Vous savez qu'en me servant de ce terme j'entends ce que dans la grammair ougro-finnoise ou turque on a l'habitude d'appeler les « verbes dérivés. »

finnoises et turques, se retrouvent dans le protomédique; idiome de la seconde rédaction des inscriptions trilingues des Achéménides, dont personne, pas même M. Halévy, ne conteste le caractère touranien, la parenté avec les idiomes turcs. On trouve aussi quelques préfixes du même genre dans le magyar, et personne ne s'est avisé d'y voir un argument contre le classement de cet idiome; on y voit, et on le prouve, la marque d'une influence étrangère. J'ai déjà dit que je n'aurais rien à objecter à celui qui attribuerait une origine analogue aux quelques préfixes de l'accadien; mais ce que je ne saurais admettre, c'est que l'on prétende ériger en caractère linguistique essentiel ces quelques préfixes, qui se réduisent à trois, d'un emploi tout à fait rare et exceptionnel, car on n'arriverait pas à citer en tout vingt mots qu'ils servent à former. On sait que M. Halévy, voulant y puiser un argument pour sa réfutation des accadistes, a métamorphosé bravement tout un groupe de mots composés, de la formation la plus transparente, en dérivés par voie de préfixation! C'est en général de cette façon qu'il a procédé.

En somme, la seule différence vraiment grave — mais je dois reconnaître qu'elle est très-considérable, et je l'ai toujours reconnu — la seule différence vraiment grave au point de vue de la grammaire, réside dans le mécanisme prépositif de la conjugaison verbale la plus usitée en accadien, bien qu'il ne faille jamais oublier l'existence parallèle de la conjugaison postpositive, incontestable tout en étant d'emploi plus rare. Cette conjugaison prépositive est l'inverse de celle du verbe ougro-finnois et turc. Mais est-elle absolument impossible à admettre dans un groupe particulier de la famille touranienne? Est-elle radicalement contraire au génie de cette famille de langues? C'est ici, je crois, que j'étais en droit de montrer que le développement que lui a donné l'accadien se trouve en germe dans la conjugaison du verbe mandchou. Je n'excédais pas les limites de rapprochements que nous a ouvertes en fait de grammaire le génie de Castrén. J'ai même cru pouvoir rattacher à l'existence primitive d'une conjugaison de ce genre le système du verbe négatif des langues ougro-finnoises. Vous me répondez par la théorie jusqu'ici consacrée des grammairiens. Je la connaissais parfaitement, je savais tout ce qu'elle a d'ingénieux et de séduisant, et je n'ignorais pas que je commettais à son égard une véritable hérésie. Mais je savais aussi que des faits nouveaux peuvent ouvrir des points de vue nouveaux et que dans toute science, ce qui commence par être une hérésie finit quelquefois par devenir la vérité orthodoxe. Si vous vou-



lez, nous reprendrons une autre fois la discussion à fond de ce point important de grammaire, où vous verrez que j'ai des arguments sérieux à opposer aux vôtres. Aujourd'hui, pour l'objet qui m'occupe, ce n'est qu'une question secondaire et de détail, que nous pouvons écarter. Quand bien même j'aurais tort sur ce point, quand bien même il n'y aurait aucun rapport entre le verbe prépositif accadien et la conjugaison négative ougro-finnoise, quand bien même le verbe accadien resterait plus isolé que je n'ai pensé, ne pouvant se comparer qu'au verbe mandchou, je ne crois pas que la question fondamentale en serait très-sérieusement modifiée.

Cette question, nous devons la ramener aux termes suivants :

La somme des affinités grammaticales de l'accadien avec les langues touraniennes, et en particulier avec les ougro-finnoises et les turco-tartares, excède-t-elle la somme des différences? Sont-ce les affinités ou les différences qui portent sur les faits les plus essentiels et les plus organiques?

Pour moi, les affinités me paraissent l'emporter de beaucoup, et je ne vois dans les différences que les caractères d'un groupe à part, mais d'un groupe de la même famille.

Mon appréciation est-elle juste? Je pourrais vous citer plusieurs savants, beaucoup plus spécialement adonnés que moi aux études de linguistique touranienne, qui la partagent complètement, comme par exemple M. Sayous.

Mais le suffrage auquel j'attache le plus de prix, car il a un poids exceptionnel dans une question de ce genre, est celui du grand philologue dont vous inscrivez précisément le nom en tête de votre travail de critique. Voici la lettre que M. Hunfalvy m'a fait l'honneur de m'adresser il y a quelques semaines <sup>1</sup>. Il est peu d'autorités égales à la sienne en matière de langues altaïques, et nous tous qui nous occupons avec plus ou moins de succès de ces questions, nous saluons en lui un maître. Aussi est-ce avec un légitime orgueil que j'ai vu l'approbation qu'il veut bien donner à mes idées, en même temps qu'il critique un de mes rapprochements de vocabulaire, dans lequel je n'hésite pas à reconnaître sans le moindre embarras que je m'étais trompé.

Budapest, le 19 juillet 1875.

« Monsieur,

« Vous avez eu l'amabilité de me surprendre par le don de votre livre « *La langue primitive de la Chaldée*, etc. », dont je vous rends le-

1. Elle est écrite en français, telle que je la publie.

plus grandes grâces. Cette langue avait déjà excité ma curiosité par vos « Études accadiennes », que j'ai un peu étudiées, sans pouvoir, sans même vouloir pénétrer le secret du déchiffrement, sachant bien que je puis accepter avec assurance la lecture donnée. Mon jugement que je m'étais formé par une connaissance toute superficielle de vos Études, était que cette langue appartenait au système des langues touraniennes, mais que je n'aurais osé la déclarer ni ougro-finnoise, ni turque. Votre livre m'apprend que je ne me suis pas trompé. Je trouve dans ce livre tous les renseignements qui peuvent orienter sur le sujet, qui est vraiment d'un intérêt supérieur, tant pour la science des langues que pour l'histoire de la civilisation.

« Si je pouvais vaincre les difficultés que présente la parfaite connaissance de cette langue, comme vous parvenez à vaincre les difficultés des nombreux idiomes auxquels vous empruntez des mots à confronter avec l'accadien, peut-être je pourrais y être aussi de quelque utilité; mais à mon âge il ne faut pas y penser. Cependant je vais sur votre livre prendre des notes, dont je vous ferai volontiers la communication.

« Puisque vous êtes contraint de faire des comparaisons, il serait bien désirable qu'elles fussent toutes de sorte à pouvoir résister à la critique. Dans l'état de la science de nos langues, de graves méprises sont inévitables pour quiconque ne vit pas constamment au milieu de ces langues. Par exemple, à la page 11, vous comparez accad. *anan* « manger » avec fin. *anna-n*, mordv. *and-am*, mag. *en-ni*, zyr. *sjni-ui*. Le fin. et mordv. signifie « donner » et le mordv. peut aussi signifier « donner à manger », c'est-à-dire « faire manger ». Le thème du magyar est *ev*, celui du zyrénien *sjui*. Le correspondant finnois est *syö-dä*, le vogoul *tev*, *te*, l'ostiaque *te* ou *ti*. Si l'accadien *anan* signifie « manger » simplement, il ne peut être comparé ni au finnois *anna-n* « je donne » ni aux verbes qui signifient « manger. »

« Mais, je crois, l'intérêt n'est pas pour le moment dans quelques comparaisons de mots plus ou moins justes, mais dans l'exposition du vrai caractère de l'accadien. Et cette exposition est excellente de votre part; elle doit convaincre tous ceux même qui sont étranger à l'étude spéciale à laquelle vous vous adonnez.

« Agréez, etc.

« PAUL HUNFALVY. »

Je laisse maintenant la question grammaticale pour passer à celle du

vocabulaire, beaucoup plus épineuse, je dois le proclamer, et beaucoup moins avancée jusqu'ici. Ce que je veux y examiner avec vous, ce n'est pas tel ou tel rapprochement spécial ; ici la critique des hommes compétents me trouvera toujours reconnaissant et docile à ses leçons <sup>1</sup>. Je l'appelle même aussi ardemment que possible. Mais sans entrer dans les détails, qui m'entraîneraient trop loin et me feraient abuser de votre gracieuse hospitalité, je voudrais embrasser la question d'un point de vue plus général, en parlant du principe même qui doit guider dans les essais de comparaison lexicologique.

Suivant moi, et j'espère arriver à le démontrer un jour complètement, l'accadien nous offre le type d'un groupe spécial dans la famille touranienne, groupe placé à égale distance de l'ougro-finnois et du turco-tartare, et en même temps distinct de l'un et de l'autre. C'est ce que je crois indiqué par sa grammaire ; c'est ce que je vois aussi dans son vocabulaire. On s'en ferait une fausse idée si on le croyait ougro-finnois ou turc. En réalité, on peut le diviser en trois parts, l'une de mots qui dans l'état actuel de la science semblent tout à fait *sui generis*, propres à cette langue, les deux autres de mots qui offrent une affinité frappante avec les vocabulaires du groupe turco-tartare ou du groupe ougro-finnois <sup>2</sup>.

C'est à ces derniers que vous vous attachez exclusivement, et vous

1. J'ai cependant le droit d'exiger qu'ici la critique soit équitable et tombe juste. Est-ce le cas d'une des observations de détail que vous m'adressez ? Vous dites :

« Page 305, accad. *gum*, homme ; f. *kum* ne signifie pas « homme, » mais « lune. »

Qui ne croirait, à lire ceci, que j'ai comparé à l'accadien *gum* le finnois *kum*, me méprenant grossièrement sur sa signification ? Pourtant il n'en est rien, car voici le texte même du passage auquel vous faites allusion dans cette critique :

« Accad. *gum* « homme ; » *kū* « homme. » — Zyr. et Perm. *kom-i*. — Ost. *ku-i*. — Vog. *kum*, *zum*. — Mag. *kūm* « mâle. »

Le mot accadien a deux formes parallèles, *gum* et *kū*, et vous avez pris la seconde pour un mot finnois que j'y aurais comparé.

Ailleurs vous trouvez « assez osée » la comparaison de l'accadien *yas* « couper, » avec le finnois *veitsi* « couteau ; » et pourtant, dans l'*Essai de grammaire révisé* que vous faites paraître en même temps que votre critique, je vous vois (p. 124) admettre le rapprochement de ce fin. *veitsi* avec vot. *katsi*, tchér. *kise*, vog. *kūsi*, mag. *kis*, qui, comme le verbe turc *qazmaq*, sont les analogues étroits de l'accadien *yas*.

2. Naturellement parmi ces derniers, il en est un bon nombre qui prêtent à la comparaison des deux groupes à la fois, à cause de leur affinité réciproque.

n'allez rien à moins qu'à prétendre que j'ai « commis à ce sujet un crime de lèse-philologie » ! Voilà qui est grave, et je suis un bien grand coupable, qui doit se hâter d'« abandonner la lutte » et de cacher au plus vite sa confusion, car j'aurai montré que je ne suis qu'un triple ignorant. Pourtant je veux connaître mon crime, pour apprendre au moins à en rougir. Je passe donc à la phrase suivante, et qu'est-ce que je vois?... Que vous m'avez bien mal lu ou bien mal compris. Car mon prétendu crime consiste dans une chose que je n'ai jamais dite, qui de plus est contraire à ce que je dis à plusieurs reprises et dans les termes les plus formels.

« M. Lenormant a choisi une thèse absolument insoutenable en « prêchant l'antiquité des radicaux monosyllabiques dans les langues « ougro-finnoises et en choisissant pour point de départ les langues « ougriennes, bulgares et permienes au lieu de commencer par le « suomi. » Voici l'accusation. Ma réponse y sera facile, car je n'ai jamais choisi ni cette thèse, ni ce point de départ.

En m'attribuant une énorme erreur, c'est vous, laissez-moi vous le dire très-franchement, cher monsieur, c'est vous qui commettez une confusion grave entre ce qui se rapporte au passé préhistorique des langues touraniennes, s'il est permis de s'exprimer ainsi, passé vers lequel la philologie ne peut encore essayer de remonter que par hypothèse, et ce qui a trait à la forme sous laquelle les radicaux se présentent à nous dans les langues que nous étudions.

J'ai cité une phrase de M. Lucien Adam, disant que s'il était possible de remonter le courant des langues touraniennes jusqu'àuprès de leur source « nous finirions par ne plus rencontrer que des radicaux monosyllabiques pouvant se composer par simple juxtaposition, mais non se « subordonner entre eux de manière à former des mots véritables « marqués au coin de l'harmonisation. » Vous dites vous-même de cette observation : « Je la crois très-exacte; seulement le savant altaisant « remonte à une époque tellement ancienne que la langue magyare « elle-même disparaît dans les brumes, à une époque où vraisemblablement le magyar et les autres langues de cette famille constituaient « encore une unité. » Je suis parfaitement d'accord avec vous, et je signerais des deux mains ce qui précède, car c'est ce que j'ai dit moi-même de telle manière qu'il eût dû être impossible de se méprendre sur ma pensée.

Aussi je me demande comment il a pu se faire que lorsque je parlais d'un « état monosyllabique primitif » en me référant précisément



(p. 116) à la phrase de M. Lucien Adam, vous avez cru que j'avais en vue autre chose que cette période préhistorique. Oui, j'ai dit que dans l'idiome d'Accad « les radicaux monosyllabiques sont *plus multipliés que dans les langues touraniennes actuelles.* » Mais cette phrase seule eût suffi pour vous avertir que je parlais de toute autre chose que des monosyllabes formés dans les langues ougriennes au moyen de « la contraction qui, par un tout autre procédé, ramène d'anciens polysyllabes à un monosyllabisme d'un genre tout nouveau. » Ce sont là mes propres expressions (p. 117), et j'ajoutais encore, après des exemples des contractions ougriennes analogues aux vôtres : « Les radicaux monosyllabiques de l'accadien ont un tout autre caractère que ces produits de la contraction. »

Il me semble que cela est clair et que, par conséquent, vous ne me réfutez en aucune façon, en exposant les règles des contractions ougriennes, que je connais parfaitement, puisque je les ai moi-même énoncées (p. 118). Le fait auquel j'ai fait allusion est absolument différent de celui-ci. Il s'agit de l'existence en accadien d'un certain nombre de radicaux monosyllabiques d'un caractère très-particulier, de ceux, par exemple, qui ont donné naissance aux valeurs des signes phonétiques indifférents des syllabes *simples* comme *ka, ki, ku, ta, te, ti, tu*, etc. Ceux-ci, précisément, constituent, comme j'ai eu soin de le dire, l'élément *sui generis* du lexique accadien, celui qui, dans l'état actuel de la science, est absolument rebelle aux comparaisons philologiques avec les langues ougro-finnoises ou turco-tartares, et qui, sans doute, le restera bien longtemps encore.

Voilà les radicaux monosyllabiques (presque tous, remarquez-le bien, à terminaison vocalique), dans lesquels j'ai cru et je crois encore voir des épaves d'un état tout à fait primitif du langage, d'un état réellement préhistorique et antérieur à la constitution de l'individualité des différents groupes des idiomes touraniens. Mais j'ai pris grand soin de les distinguer des radicaux d'un monosyllabisme artificiel, si l'on peut ainsi parler, et, dans tous les cas, très-postérieur, produits en accadien comme dans les idiomes ougriens par apocope de la voyelle finale. Sur ceux-ci, il faut encore que je me cite, afin de vous bien montrer combien vous faites erreur dans votre accusation.

« L'accadien, ai-je dit (p. 116), a une tendance toute particulière à l'apocope. Pour un certain nombre de mots, nous trouvons parallèlement les deux formes, avec ou sans voyelle finale, par exemple *dara* et *dar* « race », *eni* et *en* « seigneur », *turi* et *tur* « passer, fran-

chir<sup>1</sup>. » L'action de la tendance à l'apocope frappe même sous nos yeux des mots dont nous suivons la formation au moyen de suffixes terminés par une voyelle. Ainsi *ma* « pays » produit *mada* au moyen du suffixe individualisant *da*, et *mada* s'apocope en *mad*; et *turi* « passer, franchir, entrer », est certainement dérivé, au moyen d'un suffixe *ri* dont on discerne d'autres traces, du radical plus simple *tu* « assaillir, attaquer, entrer », et il devient *tur*. On compense le manque d'article défini par l'emploi du pronom de la 3<sup>e</sup> personne, *bi*, suffixé; mais ce pronom subit, dans plus d'un exemple, l'effet de la tendance à l'apocope, et l'on trouve des formes telles que *anna-b* au lieu de *anna-bi*, le dieu. » Franchement, si l'on peut conclure de là, comme vous le faites, que je vois dans cette apocope un fait primitif et que je regarde les radicaux monosyllabiques qu'elle produit comme antérieurs aux radicaux dissyllabiques à voyelle finale, je renonce à l'espoir de pouvoir jamais exprimer nettement mes pensées par notre langue française, qui pourtant passe dans le monde pour être claire.

L'emploi du terme d'*apocope* à lui seul ne permettait pas de prendre le change, car il a une signification bien précise en grammaire. Tout ce que j'ai dit et ce que je redis encore, c'est que l'accadien prouve que cette altération (car c'en est une incontestable) s'est produite dans le temps plus tôt qu'on ne semblait jusqu'ici disposé à l'admettre. « La « tendance à l'apocope de la voyelle finale a pu se développer à toutes « les époques dans une langue déterminée, sous l'action de causes « diverses. Elle est récente en magyar; divers indices sembleraient faire « croire qu'elle a été plus ancienne dans d'autres idiomes ougriens. »

Pourtant vous prétendez que je « choisis pour point de départ les langues ougriennes, bulgares et permienes au lieu de commencer par le suomi. » Pour vous convaincre du contraire, il me suffit de vous renvoyer à toutes mes comparaisons de lexique, où j'ai invariablement donné le pas au finnois comme à la forme que, dans l'état de nos connaissances, on doit considérer comme typique, et aux expressions très-précises dont je me suis servi à la page 309 en exposant les lois de *Lautverschiebung* ressortant de la comparaison de la partie de lexique qui est commune à la langue d'Accad et à celles des Ougro-Finnois, lois aussi positives et aussi régulières que celles qui président à la correspondance des vocabulaires finnois et magyar.

Le fait est que tous mes rapprochements de lexique conduisent à

1. Il n'est plus besoin de réfuter l'insoutenable assertion de M. Halévy que « les radicaux accadiens sont tous des monosyllabes. » On compte, au contraire, par centaines dans cette langue les radicaux polysyllabiques rebelles à tout essai de position.

trouver une beaucoup plus étroite ressemblance entre la forme des radicaux accadiens et celle des radicaux ougriens qu'entre ces radicaux accadiens et les mêmes radicaux dans leur forme finnoise. Il y a là une question matérielle à élucider avant de chercher à en tirer aucune conséquence. S'agit-il seulement, comme vous semblez le croire, de quelques « comparaisons spécieuses » ou bien d'un grand fait assez constamment répété pour s'imposer bon gré mal gré, quitte à être ensuite expliqué? C'est là une affaire de nombre des rapprochements. On plaisantait sur les accadistes qui ne pouvaient produire qu'une vingtaine d'exemples en faveur de leur thèse. J'ai répondu en en produisant 200 d'un caractère beaucoup plus significatif, et sur lesquels je n'en vois qu'une douzaine peut-être qui pourraient être l'objet d'une sérieuse contestation. Il est déjà plus difficile de dire que ce sont là des coïncidences purement fortuites; je reconnais cependant qu'il n'y en a pas encore assez pour emporter la conviction. Mais je n'ai prétendu donner là qu'un petit nombre de spécimens d'un vaste ensemble de rapprochements, qui ne peut être présenté qu'avec une étude générale du vocabulaire accadien. Cette étude n'est pas encore faite d'une manière suffisamment approfondie, et celle de la grammaire devait nécessairement la précéder. C'est aujourd'hui l'objet principal de mes travaux, et d'ici à quelques mois je serai en mesure de fournir à ces questions de comparaisons de lexique, un terrain solide en publiant la première partie d'un ouvrage d'une étendue considérable sur les Syllabaires et les gloses des tablettes lexicographiques, principale source de nos connaissances sur le vocabulaire de la langue d'Accad, source unique de celles qui ont trait aux lois véritables de sa phonétique, car toutes les objections que l'on a cru faire jusqu'à présent aux accadistes sur ce terrain sont de pure fantaisie. Quand ce travail aura paru en entier, on aura pour point de départ des discussions ultérieures un premier fond de lexique de plus de deux mille mots, discutés l'un après l'autre, dont le sens sera fixé par des exemples. Sur ces deux mille mots, plus de la moitié seront déjà l'objet de rapprochements avec les vocabulaires ougro-finnois et turco-tartares <sup>1</sup>, rapprochements qui n'auront pas un caractère de simple analogie, mais que l'on verra se ramener à quelques lois de correspondance d'articulations, nettes et invariables, dont j'ai déjà formulé les principales. C'est seulement la rigoureuse permanence

1. Il va sans dire que je suis loin d'avoir l'orgueilleuse prétention d'être capable de les faire tous à moi seul et de dire le dernier mot à ce sujet. Je sais d'avance qu'il y en aura un beaucoup plus grand nombre qui m'auront échappé. Et quant à ceux que j'indiquerai, j'appelle sur eux avant tout la critique et la discussion des philologues plus compétents que moi en pareille matière.

de ces lois et la quantité des exemples auxquels elles s'appliquent, qui pourront décider si j'ai tort ou raison. Mais j'ai toujours réclamé, et la stricte équité le commande, que l'on voulût bien suspendre tout arrêt sur la question des analogies de vocabulaire jusqu'au moment où il me serait possible de fournir cet ensemble de preuves. Et en le réclamant je n'exige pas des philologues une bien longue patience.

Dans l'état actuel et en attendant, bornons-nous au terrain de discussion que j'ai ouvert moi-même et aux rapprochements que j'ai produits. Aussi bien les ai-je choisis sur un nombre infiniment plus grand, de manière à y offrir des exemples des lois de correspondance phonétique que je crois reconnaître entre l'accadien et les idiomes ougro-finnois dans la partie de vocabulaire qui leur est commune, et aussi de manière à faire ressortir la ressemblance plus grande des radicaux accadiens avec les formes ougriennes qu'avec les formes finnoises, j'ajouterai même dans le groupe ougrien plus avec les formes ostiaques qu'avec les formes magyares. Mais c'est précisément ce dernier fait que vous pensez pouvoir m'opposer comme une fin de non-recevoir absolue, comme un motif d'exclusion *a priori* contre mes rapprochements, auxquels (sauf pour deux ou trois) vous n'avez rien d'autre à objecter.

Pourquoi ?

Je ne sais si vous vous en rendez bien compte à vous-même, mais je vais vous le dire. Parce que vous obéissez presque inconsciemment à une opinion préconçue, parce que vous vous méprenez sur les prétentions générales des accadistes et en particulier sur mes opinions personnelles.

J'arrive à constater un fait qui peut paraître inattendu, mais qui avant tout existe — il n'y a rien de si brutal qu'un fait — et qui, somme toute, est en lui-même très-simple. L'accadien par les points essentiels de sa phonétique (fréquente aspiration de la gutturale de *k* en *χ* et même en *h*, fréquente substitution de la dentale *d* à *l*, fréquente substitution de *s* à *t* en finale) se rapproche beaucoup plus des idiomes ougriens que du finnois, et en même temps il tend à donner presque constamment la même forme aux radicaux que ces idiomes, par les mêmes procédés, apocope de la terminaison vocalique et l'adoucissement qui transforme deux consonnes concurrentes en une seule, mais non par la contraction intérieure qui supprime une syllabe au milieu du mot. De celle-ci on ne trouve pas un exemple.

Quelle conclusion en tirer ? Il n'y en a qu'une.

L'accadien est apparenté de plus près aux idiomes ougriens qu'au finnois. Comparé à ce dernier, il offre déjà les mêmes altérations dans

les radicaux que les premiers. Donc ces altérations remontent à une époque plus haute que l'on ne pensait, et il faut se reporter à une date prodigieusement antique pour la première apparition, dans certains groupes des langues touraniennes, des tendances particulières qui les ont produites.

Voilà ma conclusion, et je tiendrais toute autre pour anti-scientifique. Je ne l'ai pas formulée en termes aussi précis parce qu'elle me paraissait tellement s'imposer que je ne croyais pas la chose nécessaire.

J'ai eu tort, puisqu'un lecteur aussi intelligent que vous ne m'a pas compris; puisqu'au lieu de vous arrêter à cette conclusion si simple, vous avez cherché une arrière-pensée, vous vous êtes efforcé de lire entre les lignes et vous êtes arrivé à m'attribuer diamétralement le contraire de ce que je disais: l'idée de voir dans ces formes, raccourcies par des causes que j'indiquais moi-même, les formes primitives, antérieures aux formes pleines du finnois.

C'est que vous vous imaginez que nous prétendons retrouver dans l'accadien *la langue mère des idiomes touraniens*. Je ne sais si quelqu'un a pu nourrir un semblable espoir au début des recherches, avant que les caractères de l'idiome d'Accad fussent encore bien définis. Mais ce que je puis vous affirmer, c'est qu'aucun accadiste aujourd'hui ne professe cette opinion, et que pour ce qui est de moi, l'on ne saurait trouver une seule ligne permettant de me l'attribuer. Nous voyons purement et simplement dans l'accadien une langue touranienne comme les autres, et bien loin de la représenter, à l'égard de celles d'aujourd'hui, comme une *mère*, nous la tenons pour une *sœur* ou mieux, une *cousine* dont il reste à examiner exactement le degré. On a pu se plaire à nous prêter d'autres idées, mais nous n'avons à répondre que de celles qui sont réellement nôtres, et non des déguisements que l'on a cherché à leur faire subir.

L'accadien est si peu une *langue mère* et même, malgré l'antiquité de ses monuments écrits, une langue parvenue jusqu'à nous dans un état réellement primitif, qu'il faut remonter bien par delà les formes qu'elle nous offre pour atteindre, par l'hypothèse philologique, à la langue mère de Touran et à la phase préhistorique de formation de cette famille d'idiomes. Si vous consentiez à vous mettre à son étude — ce à quoi je vous engage vivement, car, préparé comme vous l'êtes, vous y rendriez de grands services — vous y constateriez bien vite un fait capital, que tous les accadistes ont reconnu et sur lequel, en particulier, M. Sayce a fortement insisté. C'est qu'à côté de formes très-anciennes

dans sa grammaire et dans une fraction de son vocabulaire, l'accadien se révèle comme soumis à des actions extraordinairement puissantes d'altération phonétique.

Ces actions, que l'on prend sur le fait dans les transformations que l'on voit subir aux radicaux au sein même de la langue, doivent être ramenées à deux causes principales, la tendance à l'apocope des finales vocaliques et à la recherche de l'adoucissement dans la prononciation.

Je vous ai parlé tout à l'heure de l'apocope et je n'ai plus besoin d'y revenir.

Pour ce qui est de la tendance à l'adoucissement, elle produit trois faits principaux, que nous constatons par des exemples nombreux et certains :

1° L'altération du radical par sa terminaison ne se borne pas à l'apocope, qui laisse une consonne finale au lieu de la voyelle ; quand cette consonne est un *m*, un *n* ou une gutturale, l'adoucissement va jusqu'à l'effacer, comme nous le montre l'existence parallèle de formes telles que *erim* et *eri* « serviteur », *gig* et *gie* « nuit », etc., etc. De là résulte même un fait que l'on commence à constater dans l'accadien et qui est bien connu en finnois, en magyar, en général dans les langues ougro-finnoises ; pour un certain nombre de mots nous n'avons la forme pleine et complète du radical que lorsqu'il s'y attache un suffixe de déclinaison ou de conjugaison ; à l'état isolé, ce radical est raccourci par l'action que je viens d'indiquer. Je citerai comme exemple le verbe « donner » et le verbe « accomplir » ; à l'infinitif et au singulier du prétérit, ne recevant aucun suffixe, ils sont *s'e* et *s'i* ; mais dès qu'il s'y ajoute un suffixe de nombre ou de temps, au pluriel du présent, ils deviennent *s'emus* et *s'emu* (pour *s'emu-e*, ce qui prouve que dans ce cas le *u* qui suit *e* est un *ü*), *s'igies* et *s'igi* (pour *s'igi-e*), parce qu'en réalité le radical est *s'emu* et *s'igi* et que l'adjonction du suffixe (agissant comme un élément conservateur, à l'inverse des langues à flexion) maintient son intégrité et arrête le raccourcissement qui se produit sur la finale isolée quand elle n'a plus cette protection <sup>1</sup>.

1. Il faut faire grande attention aux faits de ce genre, car ils peuvent modifier profondément l'idée que l'on était tenté d'abord de se former de certains mots.

En voici un exemple, qui, je crois, vous intéressera.

Nous avons deux formes (exprimées par deux idéogrammes différents) pour le mot accadien « poisson », *xa* et *xan*. Je l'ai comparé au finnois *kala*, hongrois *hal*, dont *xan* est en effet au point de vue phonétique un correspondant régulier. Mais j'avais cru jusqu'ici à l'antériorité de la forme *xa*, dans laquelle je voyais un argument pour ne pas admettre l'opinion de M. Donner rattachant *kale* = *hal* à une racine *kaf*. Eh bien ! j'avais tort, car *xa* n'est qu'un raccourcissement de *xan* et même de *xana* ; j'en ai aujourd'hui la preuve par la constatation que j'ai faite de

2° La prononciation accadienne, recherchant la douceur, avait une répugnance manifeste pour la rencontre de deux consonnes. C'est à peine si dans les radicaux polysyllabes exprimés par des idéogrammes et dont les syllabaires nous fournissent la lecture, ou bien dans ceux que les textes accadiens écrivent phonétiquement, on en compterait vingt-cinq où semblable rencontre se présente. Mais nous pouvons pénétrer la cause de ce fait singulier. Il tient à ce que la rencontre jugée trop dure s'est adoucie par la fusion des deux consonnes en une seule. Voici comment nous en avons la preuve. Tandis que les rencontres de deux consonnes sont de toute rareté dans les radicaux indécomposables pour nous, elles se produisent très-fréquemment dans les mots composés, qui sont si multipliés en accadien. Or, dans ce cas, si le plus souvent la nature particulière de l'écriture cunéiforme anâryenne, en juxtaposant deux idéogrammes, ne permet pas de peindre la modification phonique que subissent les radicaux ainsi accolés, nous avons par bonheur le secours des gloses indicatives de la prononciation que les scribes assyriens ont multipliées sur les tablettes lexicographiques (voy. ma *Langue primitive de la Chaldée*, p. 47 et suiv.) Elles nous apprennent que presque toujours il y avait assimilation de la première consonne à la seconde. Ainsi étant donnés les deux radicaux *ud* et *sû*, représentés par les idéogrammes X et Y ; quand ils se réunissent dans un composé, on écrivait X-Y ; seulement les gloses nous apprennent que le composé n'était plus *udsû*, mais *ussû*, par assimilation. L'adoucissement allait encore plus loin. Les mêmes gloses nous montrent, par de nombreux exemples tous concordants, que la prononciation ne faisait pas sentir les doubles lettres et qu'elles sonnaient comme des lettres simples. Ainsi, pour le composé *ud-sû*, mot à mot « soleil-se coucher », nous suivons l'altération produite par la tendance à l'adoucissement à travers les formes successives *udsû*, *ussû*, *usû* ; pour le mot « blanc », et substantivement « l'aube du jour », nous avons la même série, *barbar*, *babbar*, *babar*. Dans une autre occasion, je multiplierai les exemples, mais ici je ne saurais allonger indéfiniment cette lettre, déjà si étendue. Qu'il me suffise de rappeler les formes, écrites phonétiquement dans les textes, que j'ai déjà signalées et qui trouvent ainsi l'explication de leur origine, telles que *gagarra* pour *gargarra*, *nanam* pour *namnam*, *ganamga*, pour *garnamga*, etc., etc.

l'illatif *ʒanaku* (et non *ʒaku*), dans lequel le radical reprend son intégrité pour supporter le suffixe.

Vous comprendrez facilement combien la constatation de pareils faits est délicate, difficile et ne peut se produire que lentement avec une écriture en grande partie idéographique.

3° Si nous venons de voir la gutturale qui termine un radical apocopé tendre à s'effacer, la gutturale initiale s'aspire très-facilement sous l'empire de diverses circonstances, devenant  $\chi$  de  $k$  ou  $g$ , puis cette aspiration s'adoucit et arrive presque à disparaître ou du moins à se confondre avec le  $h$  toujours inhérent à la voyelle initiale. C'est ainsi que la particule préformante du précatif des verbes nous offre l'échelle suivante de dégénérescence : *gan*, *ga*,  $\chi a$ , *a* (*ha*); que pour un radical signifiant « éclat, jour » (à comparer au fin. *koi*) nous pouvons suivre la même progression : *ku*,  $\chi u$ , *u* (*hu*).

Tels sont les faits considérables d'altération phonétique qu'il vous serait facile de constater dans l'accadien lui-même, et qui y ont été déjà signalés. Mais ces faits sont précisément le produit des tendances, qui ont amené les radicaux accadiens à des formes si étroitement ressemblantes à celles des radicaux ougriens, tandis que ceux du finnois conservaient des formes plus pleines et par conséquent plus antiques, au moins dans la majorité des cas. Car il y a des exceptions, comme à toute règle en ce monde; par exemple accad. *hidu* « lune », s'il a aspiré la gutturale initiale, est moins contracté que fin. *kuu*, plus voisin du vèpse *kudai*, et la forme la plus près de l'origine paraît bien être ici celle du vogoul *kolita* (cf. mag. *hold*), la racine fondamentale étant *kal*, *kul*, *kil*, comme l'a montré M. Donner.

Qui pourrait nous faire un reproche d'appliquer aux comparaisons à établir entre le vocabulaire accadien et celui des idiomes ougro-finnois les faits d'altération phonétique que nous constatons dans cette langue, que nous voyons travailler ses propres radicaux? Il me semble que c'est en agissant autrement que nous devrions être accusé avec justice de lèse-philologie.

Je cherche donc mon crime, et il n'existe pas. Vous aviez seulement mal compris ma pensée.

En réalité, nous nous trouvons en face d'un fait qui peut paraître singulier et qui l'est en effet, celui que, malgré la haute antiquité des documents accadiens, une bonne partie des radicaux de cette langue sont plus altérés dans leur forme que les correspondants du finnois, qui n'a pas d'anciens monuments écrits. Mais les faits analogues ne sont pas inconnus à la philologie. Le plus ancien monument du lithuanien est un catéchisme composé en 1547. Au contraire, nous avons des inscriptions grecques du VIII<sup>e</sup> siècle avant J.-C., c'est-à-dire de 2300 ans antérieures, et dans les poésies homériques des textes dont la composition remonte encore à plusieurs siècles plus haut. Pourtant, même dans la bouche des paysans d'aujourd'hui, le lithuanien offre à l'ob-



servateur certaines forme de langage plus antiques, moins éloignées du sanscrit, et par suite de l'aryaque, que celles du grec d'Homère. A mon avis le finnois est dans un cas semblable par rapport à l'accadien, dans la partie de vocabulaire qui est commun aux deux langues, et on devra le considérer comme ayant eu dans son isolement un privilège analogue de conservation des formes pleines de ses radicaux.

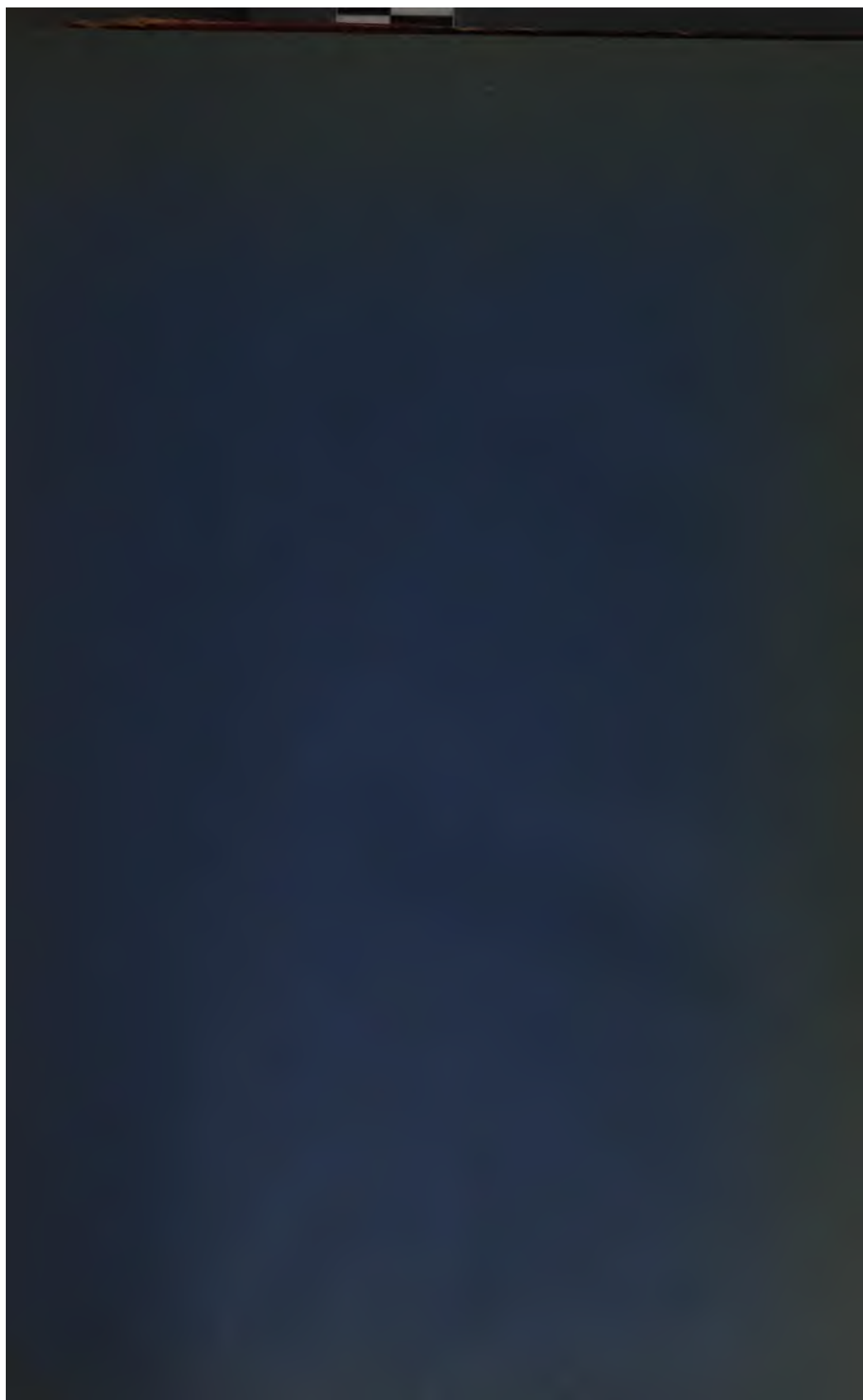
Vous voyez, cher Monsieur, que je ne suis pas le moins du monde prêt « à abandonner la lutte. » Vous ne m'avez pas prouvé que je « faisais fausse route », puisqu'il s'est trouvé que vos critiques graves et fondamentales portaient à côté, sur des idées que vous m'attribuiez mais que je désavoue absolument et qui n'ont jamais été les miennes; et jusqu'à nouvel ordre, jusqu'à ce que vous ayez combattu celles que j'ai encore une fois résumées dans cette lettre, en précisant davantage leur expression sur quelques points, je ne puis voir en vous un adversaire.

Je reçois d'ailleurs de mes juges les plus directs, c'est-à-dire des savants qui s'adonnent à l'étude de l'accadien, des approbations et des encouragements qui sont la plus précieuse récompense de mes efforts. C'est sir Henry Rawlinson, notre maître à tous tant que nous sommes, assyriologues et accadistes, qui veut bien dire dans un discours public : « François Lenormant has pursued a brilliant career of discovery and daring researches, which in his particular line of study has placed him far ahead of all competitors. » C'est M. Friedrich Delitzsch qui écrit dans le *Centralblatt* à propos de mon dernier livre : « Ref., obwohl in vielen Einzelheiten von der Verf.'s Ansichten abweichend, hält sich dennoch verpflichtet zu dem Bekenntniss, dass auf Grund dieser Arbeit Lenormant's trotz der mannigfachen Eigenart der akkadischen Sprache deren Verwandtschaftsverhältniss zu den turanischen (altaïschen) Sprachen fernerhin nicht mehr abgewiesen werden kann. » C'est enfin M. Sayce qui considère la place philologique de l'accadien comme « settled once at all. » On a mauvaise grâce à citer des éloges de soi-même, mais il peut y avoir quelque intérêt à montrer que je ne suis pas aussi seul de mon avis que vous l'avez pensé.

Veuillez agréer, etc.

FRANÇOIS LENORMANT.

Bossieu, 30 août 1875.





LA PRÉTENDUE

LANGUE D'ACCAD

---

IMPRIMERIE EUGÈNE HEUTTE ET C<sup>o</sup>, A SAINT-GERMAIN

---

LA PRÉTENDUE  
LANGUE D'ACÇAD  
EST-ELLE TOURANIENNE

RÉPLIQUE

*A M. FR. LENORMANT*

PAR J. HALÉVY

---

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE DE PARIS, DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES  
VIVANTES, ET DES SOCIÉTÉS DE CALCUTTA, DE NEW-HAVEN  
(ÉTATS-UNIS), DE SHANGHAI (CHINE)

28, RUE BONAPARTE, 28

—  
1875



LA

# PRÉTENDUE LANGUE D'ACCAD

EST-ELLE TOURANIENNE

*Réplique à M. FR. LENORMANT*

---

M. Fr. Lenormant (1) répond en 455 pages *in-quarto* à un article de critique de 76 pages *in-octavo* que j'ai publié dans le *Journal asiatique* de juin 1874. Dans cet article j'avais nié l'existence d'une population touranienne en Babylonie, admise depuis plus de vingt ans par tous les assyriologues. L'énorme disproportion entre la critique et la réponse n'est pas due seulement à l'abondance ordinaire de l'auteur, mais aussi, peut-être, à la nécessité d'allonger le plaidoyer d'une mauvaise cause. Dans cette vaste dissertation, on trouve entassés pêle-mêle d'innombrables extraits de grammaires et de citations de langues ouralo-altaïques que M. Lenormant avoue n'avoir point connues avant la publication de mon Mémoire. Cette masse désordonnée de faits disparates recueillis à la hâte et mal digérés est dominée par une superbe rare et par des violences inattendues de langage. Nulle part, en effet, M. Lenormant ne me paraît avoir autant perdu de la mesure que dans l'ardente polémique qu'il dirige contre moi. Et cependant, en combattant le touranisme supposé des Babyloniens, j'ai toujours parlé des assyriologues, ce semble, avec toute la déférence due à leur savoir et à leurs travaux. Non content de me convaincre d'erreur, mon adversaire a cru pouvoir s'attaquer au mobile de ma thèse. Suivant lui, l'auteur de la critique, sémite par le hasard de la naissance et assez aveuglé pour ne pas voir des Finnois et des Tartares aux origines de Babylone, n'est autre qu'un sombre zélote qui combat *pro domo* et se

(1) *La langue primitive de la Chaldée et les idiomes touraniens*, par M. Fr. LENORMANT, etc. Paris, 1875.



révolte contre les autorités les plus respectables ; insinuation étrange, puisque le sang sémitique n'a pas empêché M. J. Oppert de devenir le fondateur du système touranophile que ma critique cherche à écarter. La vérité est qu'il n'y a rien de commun entre l'assyriologie et l'accadisme. La disparition des Touraniens hors de la Babylonie n'invalidera en quoi que ce soit les résultats obtenus par l'assyriologie proprement dite ; elle fera seulement évanouir comme des apparitions nocturnes la troupe bigarrée de divinités accado-médo-touraniennes créées par la fantaisie extravagante du mythographe d'Accad. En attendant que M. Lenormant réédite, sur un nouveau plan, sa grammaire accadienne, on placera dans une collection de curiosités la *Magie chez les Chaldéens* et les fantaisies analogues sur la mythologie comparative de la haute Asie, et l'on continuera, comme par le passé, l'interprétation méthodique des textes assyro-babyloniens. On comprend maintenant combien le sort réservé à ses divinités familières doit irriter le système nerveux de l'auteur. Le grand prêtre de la religion préhistorique de la race touranienne brandit le glaive vengeur sur la tête du scélérat qui jette la torche incendiaire dans le parvis de son temple ; animé d'une sainte fureur, le prophète de la triade accado-finnoise, *Anna-Ea-Mulgé* et *Ukko-Waeinaemoeinen-Ilmarinnen*, lance un torrent de reproches injurieux à la face du mécréant qui ose révoquer en doute l'existence même des dieux dont il se sent inspiré.

On connaît le fond du débat. Un certain nombre de textes cunéiformes assyro-babyloniens, seuls ou accompagnés d'une version assyrienne, offrent, quand on les lit, un ensemble d'expressions et de constructions qui, au premier aspect, diffèrent considérablement de celles qu'on trouve dans les textes assyriens écrits phonétiquement. Les assyriologues regardent ces documents comme étant rédigés dans un idiome ouralo-altaïque, parlé jadis en Babylonie par une population touranienne qui aurait été plus tard absorbée par des envahisseurs de race sémitique. Ce point admis, il en résulte pour eux que la civilisation assyro-babylonienne, y compris les arts, les lettres et les éléments de mythologie, est due, en grande partie, sinon en entier, à l'initiative du peuple présémitique et touranien auquel la grande majorité des assyriologues donnent le nom de « accadiens. » Je soutiens, au contraire, que les textes en question représentent un autre mode d'écrire l'assyrien, un genre particulier d'idéographisme ou plutôt de hiérogaphie inventé par les Assyro-babyloniens eux-mêmes. J'insiste spécialement sur ce point, que la langue qui semble ressortir de ces textes n'appartient en aucun cas à la famille des idiomes ouralo-

altaïques. De ces deux questions indépendantes l'une de l'autre, celle qui est relative au caractère touranien du prétendu idiome d'Accad pouvait être résolue d'une manière définitive au moyen de la méthode ordinaire de la philologie comparée. Ayant donc abordé cette question en premier lieu, je suis arrivé à un résultat négatif; je n'ai découvert aucun rapprochement possible entre l'accadien et les idiomes de la haute Asie. Pourquoi M. Lenormant, qui est convaincu de cette parenté, n'a-t-il pas commencé par me réfuter sur ce point si accessible à tout le monde? Il aurait ainsi singulièrement abrégé le débat et rendu un insigne service à la portion la plus nombreuse du public érudit, qui ne s'adonne pas spécialement aux études cunéiformes, car du moment que l'accadien est avec certitude classé dans la famille des dialectes touraniens, mon hypothèse d'une hiéroglyphie assyrienne devient une chimère, tandis que les études de mythologie accado-finnoise de M. Lenormant acquièrent une base très-solide. Loin de là, M. Lenormant a préféré discuter, au début, les points les plus difficiles du problème, ceux qui touchent le caractère linguistique des documents d'Accad et l'origine de l'écriture cunéiforme, points que les lecteurs non assyriologues sont incapables de comprendre et encore moins de juger. C'est là, d'ailleurs, le moindre souci de M. Lenormant; ce qui lui importe, c'est de faire croire que je n'ai pas étudié les textes accadiens et que je n'en connais pas le mécanisme. Mais alors d'où vient sa crainte « de laisser subsister une erreur qui eût pu égarer plus d'un esprit et qui serait devenue plus tard très difficile à déraciner »? Le « public érudit » sera-t-il donc assez simple pour me croire sur parole au détriment d'autorités aussi estimables que Hinks, Sir Henry Rawlinson, M. J. Oppert, Sayce et le savant grammairien d'Accad? Chose étonnante, mon adversaire, qui peut m'enfermer avant tout dans un dilemme d'où il me serait impossible de sortir, me laisse échapper sain et sauf et s'applique à me réfuter « pied à pied. » Quel est donc ce terrible dilemme dont mon généreux contradicteur consent à m'épargner les mortelles étreintes? Le voici. Ou les assyriologues, dit-il, lisent et traduisent exactement les textes accadiens, et alors ils ne peuvent pas avoir commis l'erreur de voir une langue là où il n'y en a pas, ou bien ils ont commis cette erreur, et dès lors on ne peut plus se fier à leurs déchiffrements et il faut en essayer d'autres. Il sera peut-être permis de ne pas trouver ce raisonnement aussi concluant que le croit M. Lenormant. Les assyriologues lisent et traduisent les textes d'Accad par le même procédé que les autres textes babyloniens, et s'il y a erreur de leur part sur le nom à

donner à ces documents, en quoi ça peut-il amoindrir leurs mérites comme assyriologues? Le grand Christophe Colomb n'a-t-il pas cru débarquer aux Indes pendant qu'il découvrit l'Amérique? Et la preuve que les assyriologues comprennent exactement ces textes, c'est qu'ils ont traduit les documents des anciens rois de Babylonie longtemps avant l'apparition de la grammaire accadienne, par la seule étude des tablettes d'Assurbanipal et en les considérant comme étant composées de purs idéogrammes.

Mais revenons au classement de l'accadien. La parenté des langues entre elles ne se déduit pas de quelques ressemblances extérieures, mais de tout un ensemble de traits identiques dans les éléments constitutifs de leur organisme; d'où il résulte que la comparaison des formes grammaticales prime celle des similitudes lexicographiques. En outre, il ne faut pas perdre de vue que la logique humaine reposant partout sur les mêmes principes, il ne peut manquer d'arriver que des langues très-disparates n'aient quelques traits en commun. D'un autre côté, on remarque souvent que tel ou tel idiome perd quelques-uns des traits qui distinguent la famille ou bien qu'il développe certaines particularités contraires à l'esprit des langues sœurs. Le philologue sérieux ne s'arrêtera ni aux similitudes superficielles, ni à ces exceptions, qu'il se gardera bien de considérer comme des faits primitifs. La nécessité de distinguer l'essentiel de l'accessoire est surtout impérieuse, quand on veut introduire un nouvel idiome dans une famille aussi vaste et aussi peu homogène que celle des langues touraniennes. Pour obtenir un résultat tant soit peu solide, il faut du moins s'attacher aux idiomes les plus développés et laisser de côté ceux que diverses causes ont altérés ou arrêtés dans leur développement. Sans ces précautions indispensables, on risque de voir tout dans tout et de réunir dans un même faisceau les langues les plus hétérogènes. Or, pour reprendre l'examen de l'idiome d'Accad, on ne peut s'empêcher d'observer que les attaches signalées entre cet idiome et la famille touranienne se réduisent au mécanisme des postpositions et à des similitudes extérieures dans les pronoms et dans un certain nombre de mots. Ces quelques ressemblances, dont nous jugerons la valeur un peu plus loin, sont contrebalancées par une foule de différences caractéristiques qui défendent de penser à la moindre connexion entre l'accadien et les idiomes de la haute Asie, y compris même les groupes mongol et tOUNGHOUSE, que la plupart des linguistes tiennent séparés de la famille ouralo-altaïque.

Voici le tableau de ces différences :

## 1. DIFFÉRENCES MORPHOLOGIQUES.

*Idiomes ouralo-altaïques (1).*

Sept ou huit voyelles se divisant en dures (a, o, ou, y) et molles (e, i, u, eu). Un mot ne peut renfermer que des voyelles de la même division (harmonie des voyelles). Diphthongues et triphthongues. — Consonnes mouillées : *tsch, tɕ, dj, j, d', l', n', l'.* — Aspirantes : *h, kh.* — Les labiales *f* et *v*. — Distinction entre *m* et *v* dans la même langue. — Incompatibilité entre certaines consonnes. — Abondance en radicaux polysyllabiques. — Les terminaisons d'un thème nominal se rencontrent rarement jointes à un thème verbal. — L'idée de dérivation et de rapport n'est indiquée que par des suffixes. — La consonne finale d'un thème subit des changements devant les suffixes ; de même la consonne initiale des suffixes se modifie souvent devant la consonne terminale d'un thème. — Radicaux et thèmes se contractent et éliminent souvent leurs voyelles.

*Accadien.*

Quatre voyelles seulement (a, e, i, ou) toutes de la même espèce. — La suite des voyelles est indifférente. — Point de diphthongues, encore moins de triphthongues. — Point de consonnes mouillées. — Absence des consonnes aspirées *h* et *kh*. Idem des labiales *f* et *v*. — Les consonnes se suivent indifféremment. — Les radicaux sont tous monosyllabiques. — Il n'y a pas de différence entre les terminaisons des noms et celles des verbes. — L'idée de dérivation et de rapport est indiquée par des mots entiers placés tantôt avant, tantôt après le thème. — L'adjonction de formatives ne cause aucune modification dans les consonnes qui s'entrechoquent. — Radicaux et thèmes sont immuables, ils ne subissent aucune espèce de contraction et d'usure.

## 2. DIFFÉRENCES LOGIQUES.

*Idiomes ouralo-altaïques.*

Séparation rigoureuse entre les thèmes nominaux et les thèmes verbaux. — Les thèmes pronominaux forment une classe à part. — Les pronoms donnent naissance à des noms dérivés. — Noms diminutifs. — Forme définie et indéfinie dans les noms. — Manque du genre féminin. — Désinence particulière pour le génitif et l'accusatif. — Riche déclinaison, cas nombreux. — La désinence du pluriel se joint au thème. — Le nom déterminé précède le déterminant. — L'adjectif précède le substantif. — Manque du verbe *avoir*. — Désinence spéciale pour marquer le passé et le futur. — Marque pour le

*Accadien.*

Point de catégories grammaticales. — Les pronoms sont en même temps des noms et des verbes. — Les pronoms n'ont point de dérivés. — Il n'y a pas de noms diminutifs. — Pas de distinction entre le nom défini et indéfini. — Existence d'un indice du genre féminin (2). — Le génitif et l'accusatif n'ont pas de terminaison. — Manque de conjugaison, les cas sont indiqués par des noms postposés. — L'indice du pluriel (*ene* ou *ne*) se place après la marque des cas. — Le nom déterminé suit le déterminant. — L'adjectif suit le substantif. — Emploi fréquent du verbe *avoir*. — Il n'existe pas de désinence pour le temps

(1) Il va sans dire que des traits caractéristiques énumérés ici disparaissent dans l'une ou dans l'autre des nombreuses langues qui composent la grande famille ouralo-altaïque. Comme partout ailleurs, ces rares exceptions ne font que confirmer la règle générale.

(2) On dit ainsi : *tur-rak* « fille » de *tur* « fils », exactement comme en sémitique *bint* « fille » de *bin* « fils ». Dans les idiomes altaïques, une telle formation est tout à fait impossible.

passif. — Le mode conjonctif s'exprime par un suffixe. — Point de forme intensive. — Formes verbales pour remplacer les conjonctions. — Les désinences personnelles ont la forme de suffixes. — Point de prépositions. — La formative de l'adverbe n'est pas un thème pronominal.

passé et futur. — Le passif n'a pas de marque spéciale. — Le mode conjonctif s'exprime par un préfixe. — Emploi fréquent d'une forme intensive, consistant dans le redoublement du radical. — Point de formes verbales pour remplacer les conjonctions. — Les pronoms personnels sont préfixés. — Un grand nombre de prépositions. — L'adverbe se forme par l'adjonction du pronom de la 3<sup>e</sup> personne.

Je ne doute pas un instant que tout linguiste impartial, et en première ligne des philologues aussi consommés que Sir H. Rawlinson, M. Oppert et M. Eb. Schrader, ne se demande si l'on a le droit d'appeler l'accadien une langue agglutinative et si l'on ne doit pas plutôt le classer dans la vaste famille des langues dites « isolantes » qui depuis la Chine et le Tibet se continuent jusque dans la péninsule transgangaétique. Ce serait tout au plus une espèce de chinois *sui generis*, où la réunion de forme et de matière est à peine commencée. Mais, à moins de renoncer à tout ce que la philologie a de plus mathématique, on ne rangera point l'accadien dans une famille de langues semblable à celle qu'on nomme ordinairement ouralo-altaïque, et dont les idiomes les plus pauvres, comme le mongol et le mandjou, montrent une unité presque complète entre la matière thématique et les éléments formatifs.

Voyons maintenant comment M. Lenormant croit éluder tous ces indices de divergence organique entre l'accadien et la famille linguistique de laquelle il veut le rapprocher.

M. Lenormant a tout d'abord horreur des « obscurités de la phonétique; » il regarde les choses de plus haut et il pense que c'est par l'étude de sa grammaire que l'on peut arriver à reconnaître la famille des langues à laquelle appartient l'accadien. C'est très-sagement parlé, je crois cependant que lorsqu'il s'agit de classer un nouvel idiome, on doit ne pas dédaigner les indices morphologiques qui ont quelquefois un caractère tout à fait décisif. Si Nagy Janos avait commencé par étudier la phonétique de sa langue maternelle, il n'aurait pas commis l'erreur grossière de voir dans le magyar un idiome sémitique. Ce sont les apparentes similitudes de grammaire qui ont égaré Nagy Janos; l'étude de la phonétique l'aurait certainement averti qu'il faisait fausse route; je crains fort que le savant accadiste ne s'expose à de semblables erreurs en refusant les utiles renseignements fournis par le caractère morphologique des langues qu'il cherche à comparer.

Il y a toutefois certains points phonétiques sur lesquels M. Lenormant daigne réfuter pas à pas son ignorant critique. « Quant à l'absence des articulations *tsch*, *tʃ*, *j*, *dj*, etc., dit-il, elle est incontestable dans l'application du syllabaire cunéiforme à l'assyrien, mais en est-il de même en accadien? » Il ajoute ensuite que le caractère *s* pouvait bien être primitivement un *tʃ* ou un *tsch*, le *t* devait peut-être se transcrire *dh*. Je me hâte d'admettre les nouvelles valeurs proposées par M. Lenormant, je me permettrai seulement de lui rappeler que dans la comparaison du lexique accado-altaïque, il a oublié de les mettre en pratique. Pour rapprocher l'accadien *çil* du turc *sal*, il faut du moins que le caractère *ç* soit une sifflante; si la vraie prononciation en est *tsch*, alors ce n'est plus la racine *sal* qu'il faut comparer, mais *tschal* et nous aurons ainsi cette équation brillante : ac. *tschil* « lancer » = t. *tschal* « tromper »; c'est, comme on le voit, très frappant. Quant aux onze autres consonnes touraniennes qui font défaut en accadien, ce sont de pures bagatelles pour M. Lenormant, il ne s'en occupe pas; cela rentre un peu dans les « obscurités de la phonétique » et le savant accadiste n'aime que la lumière.

Dans sa grammaire accadienne, M. Lenormant avait signalé dans l'idiome d'Accad le phénomène de l'harmonie des voyelles, si caractéristique des langues touraniennes. Ma critique a établi que non seulement l'accadien ne connaît pas l'harmonie des voyelles, mais qu'il ignore même les trois voyelles *o*, *u* (*u*) *eu* (*ô*) qui sont communes à la grande majorité des dialectes ouralo-altaïques. Pour toute réponse, mon adversaire m'accuse d'ignorer le fait signalé dans la grammaire de Riedl, savoir que le sermon funéraire magyar du XII<sup>e</sup> siècle est rempli de formes anti-harmoniques. Cette audacieuse assertion tombe heureusement à faux, car ce texte dont M. Lenormant ne comprend pas un mot, je l'ai su par cœur à l'âge de vingt ans, je n'ai donc pas besoin de l'apprendre par les extraits qu'en donne le grammairien précité. Que M. Lenormant le sache une fois pour toutes, je ne citerai que des langues que je sais suffisamment et pour lesquelles je me passe facilement d'un manuel grammatical. Si dans ma critique, je me suis servi presque exclusivement du magyar et du turc, c'est que je connais ces langues mieux que les autres idiomes de cette famille. Du reste, l'amateur altaïsant confond l'harmonisation des suffixes qui s'effectue lentement à mesure que ces suffixes perdent leur existence comme mots séparés et l'harmonie des voyelles constitutives du thème. Je le mets au défi de trouver dans le texte magyar du XII<sup>e</sup> siècle un seul radical polysyllabique où l'harmonie

des voyelles ne soit pas observée. Cette loi demeure constante dans la grande majorité des idiomes touraniens, à l'exception de quelques dialectes dégénérés parmi lesquels le vepse ou ancien tchoude qui, bien que très-conservatif par rapport aux consonnes, a tout à fait perdu la mobilité vocale qui distingue le finnois. C'est notoirement l'opinion de Castrén qui explique par une dégénérescence le manque absolu ou l'imperfection de la loi d'harmonie dans certains dialectes ongro-finnois, et l'examen des autres groupes ouralo-altaïques lui donne parfaitement raison.

Cependant l'absence des voyelles *o*, *û*, *eu* de la phonétique accadienne est trop significative pour que M. Lenormant ne cherche à en écarter les fâcheuses conséquences pour son système. La manière dont il s'y prend est marquée au coin du plus incroyable arbitraire. Il emprunte à M. Lucien Adam une théorie spéculative sur la genèse du vocalisme touranien, suivant laquelle les voyelles *û* et *eu* ont paru après *o*, *e*, précédées à leur tour par les voyelles primitives *ou*, *a*, *i*, et après l'avoir modifiée arbitrairement afin de la mettre en accord avec le vocalisme accadien qui exige l'antériorité de *e* sur *o*, il s'écrie victorieusement : « L'accadien ne possède ni *û* ni *eu*, parce que, précisément, il ne connaît pas encore l'harmonisation des suffixes ; les deux faits y sont étroitement liés l'un à l'autre, comme la philologie l'avait annoncé à l'avance d'après des considérations purement théoriques. » Ainsi, une modification faite par lui pour le besoin de la cause, devient pour M. Lenormant un fait prévu, une ancienne prophétie qui s'accomplit d'une façon merveilleuse. Je pense que les touranistes trouveront, au contraire, qu'une langue qui possède l'*e* sans avoir l'*o*, est tout autre chose qu'ouralo-altaïque. En outre, il est vraiment amusant d'entendre M. Lenormant supposer une liaison étroite entre l'harmonisation des suffixes et l'existence des voyelles colorées *û*, *eu*, un simple regard jeté sur les exemples qu'il cite dans son ouvrage, lui aurait pourtant appris que les voyelles *û*, *eu* existent non-seulement dans des langues où l'harmonie vocale est incomplète, mais aussi dans celles qui ne l'emploient pas du tout. Une autre erreur non moins manifeste est de croire que la loi d'harmonie ne pouvait pas naître sans les voyelles *û*, *eu* ; les milliers de mots ouralo-altaïques composés seulement de la voyelle *e* ou alternant *e* et *i*, font justice d'un pareil paradoxe. Par conséquent, si l'accadien était une langue touranienne, on n'y trouverait pas cette indifférence pour la succession des voyelles que l'on aperçoit dans *s'esna*, « sept, » *ea* « habitation, maison », *enu*, « seigneur », *bate*, « construisant, » etc.,

au lieu de *sesne*, *ee*, *eni*, *bata*, comme l'exige la phonétique des langues de la haute Asie.

Encore un mot sur la vocalisation accadienne. J'avais fait la remarque que l'accadien ne distinguait pas entre les voyelles longues et les brèves, c'est-à-dire entre les pesantes et les légères qui se rencontrent dans les idiomes altaïques. M. Lenormant assure que cette distinction y existe et, pour toute preuve, il cite deux exemples. La postposition *ta*, dit-il, s'écrit souvent *ta-a*, où le double *a* marque la pesanteur de la voyelle. Nous trouvons ici, pour la première fois, le procédé mis trop souvent en œuvre par notre habile contradicteur, et qui consiste à s'appuyer sur un exemple unique et peu certain, et à fermer les yeux sur des milliers de faits qui démontrent le contraire. Nous lui demandons donc très-humblement quelques autres exemples où figurent les voyelles pesantes *aa* (*ā*), *ee* (*ē*), *ii* (*ī*), *uu* (*ū*), car en citant le terme *xi-i-bi* « autruche, » comme contenant un *i* pesant, il ne commet pas moins de trois erreurs. Premièrement, un mot *xi-i-bi* n'existe pas; la tablette W A I, II, 37, 4 offre *xi-i-bu*. Deuxièmement, *xi-i-bu* n'est pas l'autruche dont le caractère doux et tranquille lui a mérité le nom sémitique נְעֻמָּה « la douce, » mais un oiseau de proie très-rapace, probablement une espèce de vautour. Troisièmement, *xi-i-bu* est un mot sémitique bien connu qui signifie « loup. » Les Assyriens appelaient le vautour « loup » à cause de sa rapacité doublée de poltronnerie qu'il a en commun avec l'animal de ce nom (1). Voilà un cas où une meilleure connaissance de l'assyrien n'aurait pas nui au grammairien d'Accad.

M. Lenormant est plus explicite quand il s'agit de démontrer que j'avais tort de dire que l'accadien ne possédait que des radicaux monosyllabiques. Malheureusement ses prétendues preuves achèvent de me convaincre de l'insuffisance de ses connaissances assyriologiques. En effet, une partie des mots qu'il regarde comme des radicaux accadiens, se reconnaissent à première vue comme étant des expressions assyriennes; par exemple: *çapar* « bronze, » ass. *šiparru* = arabe *açfar* « rose jaune, » *urudu* « cuivre, » au propre « rouge foncé, » = *ward* « rouge, » dans toutes les langues sémitiques; *dubba* (la dernière syllabe n'est pas radicale), ass. *duppu*, héb. *daph*, même signification; *utaggal*, ass. *utaggallu*; *usar* « plaine, » ass.-sém. *assur*, idem; *nanga* « district, » ass. *nangu* ou *nagu*, aram. *nagua* « district, contrée; »

(1) Voir Fr. DELITSCH, *Assyrische Studien*, p. 103. Le pluriel de *xiibu* se trouve dans Smilh Assurbanipal, p. 166, ligne 10, où on lit *xiibi* HV « vautours ».



*namar* « clarté, éclat, » ass. *amaru* pour *anmaru*, de *namar* « voir clair, » ef. ar. *namir* « eau claire; » *kakkul* « espèce d'oiseau, » ass. *kakkulu* ou *kakulu*; *lamma* « colosse, » ass. *lamassu*; *uru* « enfantement, fécondité, » aru, en assyrien, héb., *hara* « enfanter, être enceinte. » Les autres mots sont composés de deux, voire de trois radicaux monosyllabiques, comme par exemple, *nanam* « stable, » mot à mot « mémoire-fixe; » *ku-par* (ou *bappar*) « argent, » mot à mot « précieux-blanc; » *za-dim* « rameau, » mot à mot « forme-pieu; » *gi-es-tin* « vin (1), » mot à mot « essence-très-spiritueuse. » Il y a plus, le mot *egir*, cité ici comme un radical polysyllabique, est décomposé un peu plus loin, par M. Lenormant lui-même, en deux radicaux, *e* et *gir*. Après tant d'insouciance et de contradiction de sa part, mon adversaire a-t-il le droit de parler de l'ignorance et de la malheureuse assertion « du critique. »

Pour les autres différences morphologiques, M. Lenormant se renferme dans un superbe mutisme; à peine daigne-t-il prendre en considération un ou deux de ces faits. Il suppose, par exemple, que l'immutabilité des radicaux accadiens n'est qu'apparente, parce qu'ils sont écrits en idéogrammes qui ne permettent pas de constater les changements phonétiques. M. Lenormant ne semble pas s'apercevoir qu'il enlève par cela même tout caractère scientifique aux comparaisons avec les langues touraniennes, puisque, dans la majorité des cas, la valeur exacte du signe cunéiforme ne peut pas être déterminée avec une pleine certitude. On verra, en effet, plus loin, de nombreuses erreurs commises par notre contradicteur dans la lecture des vocables accadiens. Enfin M. Lenormant croit trouver dans l'accadien un exemple d'élision, ce serait l'indice du pluriel *mes* qui s'écrit occasionnellement *es*. C'est se tromper à bon escient; cet indice se compose en réalité de deux idéogrammes, *me*+*es*, signifiant au propre « multitude + tas. » L'élision du premier idéogramme n'a, par conséquent, rien de commun avec le phénomène de corrodation ou de contraction phonétique.

A voir M. Lenormant traiter si dédaigneusement la morphologie des langues qu'il étudie, on croirait qu'il allait consacrer tous ses efforts à la partie logique de ces idiomes, afin de démontrer leur proche parenté. Il n'en est rien. Il emploie divers moyens pour amortir les coups portés par la critique contre son opinion favorite, il se contente de dire que telle ou telle différence signalée n'est qu'à moitié vraie

(1) Non pas « chèvre » comme le traduit M. Lenormant.

ou bien qu'elle ne constitue pas un principe d'incompatibilité absolue, mais il n'apporte aucun nouvel élément de comparaison qui puisse corroborer ou seulement justifier l'hypothèse du touranisme de la langue d'Accad. En un mot, il se tient sur la défensive et emploie ses loisirs à étaler sa récente érudition dans les langues de Touran et du Caucase ou bien à faire une « scène » à son importun critique.

Nous allons passer en revue les divers points en litige touchant les indices logiques de l'accadien, indices opposés à ceux qui caractérisent les langues ouralo-altaïques.

L'absence de toute catégorie grammaticale en accadien est un fait capital qui suffit à lui seul pour placer cet idiome en dehors de la famille des langues agglutinatives. M. Lenormant n'a pas le courage de contester ce fait et ne cite aucun exemple pour démontrer que les radicaux accadiens ne sont pas étrangers à la distinction des catégories grammaticales. Il pense seulement que c'est là « la conséquence de son antiquité plus grande de plusieurs milliers d'années. » Voilà une raison excellente et surtout un argument infaillible et de force à faire accoupler le sanscrit avec le chinois, l'australien avec l'esquimau et l'hébreu avec le hottentot. En effet, dès que l'on regarde le temps comme le seul agent des diversités existant dans la formation du langage, la classification des langues en isolantes, agglutinatives, flexives polysynthétiques, etc., devient oiseuse, puisque ces différences dépendent seulement d'une antiquité plus ou moins grande de quelques siècles. On s'explique maintenant pourquoi M. Lenormant s'applique exclusivement à la comparaison des mots entiers, puisque la forme grammaticale d'une langue n'est, selon lui, qu'une question de chronologie. Il suffit de signaler un point de vue aussi anti-scientifique pour le faire condamner par tous ceux qui ajoutent quelque crédit à la philologie moderne. Mais le plus curieux est que M. Lenormant prétend trouver encore actuellement dans les langues touraniennes un grand nombre de mots restés à l'état primitif et croit faire de la science en empruntant à Riedl quelques vocables hongrois où la distinction en nom et verbe n'est pas sensible. Il ignore que, dans ces mots, la similitude extérieure s'est établie seulement grâce à la chute de leurs voyelles finales, phénomène qui se répète dans quelques mots mandjoux (Gabelenz, Gr. man., p. 19). Mais quand M. Lenormant dit que l'indistinction des catégories grammaticales est de règle en langue yakoute, il parle de ce qu'il n'entend point. M. Otto Boehtlingken sait un peu plus que l'habile accadiste « Verbal-und nominalstaemme, dit le célèbre grammairien, (sind) streng von einander geschieden. »

Que dire maintenant de cette étrange particularité de l'accadien qui consiste à ne point distinguer les pronoms des autres parties du discours ? La langue la plus isolante du monde, le chinois, emploie comme pronoms des thèmes propres qui n'ont pas d'autre signification. En accadien, au contraire, tout pronom est en même temps un nom parfait et un verbe parfait ; ainsi, par exemple, le pronom de la première personne *mu* signifie également « nom, don » et « nommer, donner ; » celui de la deuxième personne *zu* est le mot usuel pour « connaissance, voisinage ; connaître, joindre » ; celui de la troisième personne *an* signifie notoirement « haut, élevé, dieu » et « élever, exalter. » Et la preuve que ce n'est pas l'effet d'une homophonie fortuite<sup>(1)</sup>, c'est que le même phénomène se présente dans les autres séries des pronoms accadiens cités par M. Lenormant. Ainsi : première personne *male* veut dire « habitation » et « habitant » ; deuxième personne *me-en* au propre, « prodigieuse — seigneurie » ; troisième personne *abba* = le père, le chef ». Un phénomène semblable se laisse observer à propos des autres formes pronominales de l'accadien et constitue une particularité inconnue aux idiomes ouralo-altaïques. Pour détruire la logique irréfragable de faits pareils, l'autorité de tel ou tel savant ne suffit plus ; il nous faut le témoignage de faits du même ordre dans la famille touranienne. Alors, et alors seulement, le classement de l'accadien deviendra vraiment scientifique.

Trop indulgent en philologie comparative, notre adversaire en vient à vouloir écarter, au moyen de tours de force vraiment étonnants, l'existence de nombreuses prépositions qu'il a si bien établie dans le x<sup>e</sup> chapitre de sa grammaire accadienne. Cet innocent chapitre est impitoyablement dénoncé et condamné au feu par son propre auteur, par la raison qu'il a fourni à ma critique l'argument irréfutable que voici : Les idiomes touraniens ne possèdent aucune préposition, l'accadien en possède plusieurs ; donc l'accadien n'est pas un idiome touranien. Pour échapper à cette conclusion, il faut, à tout prix, que les prépositions accadiennes deviennent autre chose et c'est à cette tâche ingrate que M. Lenormant consacre plus de huit pages de son volume. Passe encore pour les mots composés dont le second élément se postpose

(1) Je ne sais pas où M. Lenormant a trouvé les deux mots hongrois *te* « de là » et *te* « il fait » qu'il me signale comme étant les homophones du pronom de la deuxième personne, *te*. Le premier de ces mots ne semble pas exister du tout ; le second mot existe seulement comme une abstraction philologique, la forme réelle est *teszik*. Dans un autre endroit, le même auteur nous offre une phrase magyare *hatalmas istenjei* !

ordinairement au substantif qu'il détermine, comme *sâta* « au milieu », *kita* « avec », etc. ; mais quand il regarde comme des expressions périphrastiques les prépositions aussi simples que *sâ*, *si*, *sâka*, *ka*, qui figurent dans les phrases suivantes : *sâ ura* « dans l'intérieur de la ville », *si gudda* « devant le bœuf », *sâka hir da* « dans l'intérieur de l'enclos », *ka an* « en présence du dieu », correspondant respectivement à l'assyrien *lib iri*, *pan alpi*, *kirib kiçiri*, *lapan ili* ; quand il annonce que ce sont là des locutions périphrastiques, où l'on se dispense de faire usage de suffixes casuels », il affirme en définitive le contraire de ce qu'il veut démontrer, puisque c'est précisément l'omission des suffixes casuels qui change dans les langues sémitiques le substantif en préposition. L'accadien suit ici strictement le procédé usité en assyrien, où les mots *lib* « cœur », *pan* « face », *kirib* « entrailles », *çir* « hauteur », placés seuls devant d'autres substantifs, servent à indiquer le sens des prépositions « au milieu », « devant », « dans l'intérieur », « sur », etc. Nous reviendrons plus loin sur l'importance de cette remarquable conformité ; pour le moment, il nous suffit d'avoir mis hors de tout doute et par l'aveu inconscient de notre adversaire lui-même l'existence de nombreuses prépositions en accadien, c'est-à-dire d'une particularité grammaticale incompatible avec l'esprit des langues touraniennes.

A côté des prépositions, rangeons immédiatement l'emploi de nombreux préfixes en accadien, emploi qui répugne également au génie des idiomes ouralo-altaïques. Mon savant contradicteur, se trouvant à bout d'arguments, est bien obligé de reconnaître la gravité de ce fait ; tout ce qu'il peut faire, c'est d'admettre une modification très-ancienne, due à l'influence de l'assyrien. Ce qui s'est passé dans le hongrois depuis le xvi<sup>e</sup> siècle a pu avoir lieu, pense-t-il, à l'égard de l'accadien du III<sup>e</sup> millénaire avant l'ère chrétienne. Nous voyons avec plaisir l'esprit du système réduit à abonder dans le sens d'une alternative aussi inadmissible. Ajoutons que M. Lenormant attribue à la même influence sémitique l'habitude de placer le génitif et l'adjectif après le mot dont ils dépendent, coordination impossible dans les langues de Touran. Il est en outre obligé d'admettre que l'accadien a emprunté à l'idiome sémitique la conjonction *ou*, le nom de nombre *arba* « quatre », la formative des nombres ordinaux *adu* « fois » en dehors d'un grand nombre de vocables de toute nature. En revanche, il soutient que la terminaison de l'adverbe assyrien, malgré les manifestes analogies des autres langues sémitiques constitue une imitation de l'accadien. Voilà une jolie série d'emprunts grammaticaux entre Sémites et Touraniens

à l'époque des pyramides, c'est certainement une découverte intéressante qui n'a que le défaut de paraître invraisemblable aux yeux de philologues moins perspicaces que le savant auteur de la grammaire accadienne.

Mais voici une découverte bien autrement importante, due également à la sagacité de mon éminent contradicteur. Ma critique en étant la cause directe, il est de mon devoir d'en rendre compte à qui de droit. J'avais prié les accadistes de me citer un idiome touranien faisant usage d'une forme intensive marquée, comme c'est de règle en langue accadienne, par le redoublement du radical. On sait que ce procédé est le propre du *paël* et *palpel* sémitique. Le défenseur des accadistes ayant rencontré dans la grammaire de Riedl quelques mots hongrois du genre burlesque formés par reduplication, il s'en empare pour me prouver l'existence de la forme fréquentative dans les idiomes ougro-finnois. Cela l'encourage à faire la grande découverte dont je viens de parler, découverte qui a le double avantage d'imposer silence à la critique et de combler une énorme lacune dans l'ethnographie touranienne. En effet, une des thèses les plus chères aux accadistes, veut que les Touraniens descendus des montagnes de la haute Sibérie aient occupé successivement l'Arménie, la Médie, la Susiane et la Babylonie jusqu'au golfe Persique. Mais on s'est demandé en vain jusqu'à ce jour, si ces envahisseurs n'ont pas laissé quelques traces de leur passage du nord au sud. Il a été réservé à M. Lenormant de découvrir au beau milieu du Caucase les vestiges manifestes du voyage préhistorique de la race de Touran. Donnons la parole au sagace accadiste. « La langue oude, parlée dans quelques villages entre le Lesghistan et la Géorgie..... est actuellement le seul débris subsistant des idiomes touraniens, qui dans l'antiquité se parlaient dans une grande portion de l'Asie antérieure et, par la Susiane et la Chaldée, descendaient jusqu'au golfe Persique..... Quand l'oude dit aujourd'hui *kal-kala* « très-grand », il n'emploie pas seulement le même procédé grammatical, mais le même mot que l'accadien, quand il disait, il y a tant de siècles *galgal*; de même l'oude *katzkatz* « dépecer, couper en menus morceaux » est le pendant exact, comme formation et comme racine, de l'accadien *khaskhas* avec le même sens, fréquentatif de *khas* « couper ». On ne peut que s'incliner devant une démonstration aussi lumineuse et qui détruit en même temps l'illusion que j'ai partagée jusqu'ici avec tous les hébraisants, que les radicaux *gal*, *kas* et leurs redoubles *galgal*, *kaskas* étaient d'origine sémitique. M. Lenormant nous apprend qu'ils appartiennent de droit au lexique oudo-accadien

et il faut bien le croire. Je regrette seulement avec mon ingénieux contradicteur que les renseignements soient « malheureusement trop restreints » sur une langue qui semble destinée à devenir le sanscrit védique de l'accadien avec autant de droit que l'accadien, grâce aux ouvrages de M. Lenormant, est devenu le sanscrit védique des idiomes touraniens (1).

Des hautes régions de l'ethnographie caucaso-accadienne descendons maintenant sur le terrain plus modeste de la philologie comparée et examinons les dernières argumentations du savant accadiste. Les noms accadiens possèdent un état emphatique formé par le suffixe *a* ou *e*, ce qui est un procédé plutôt assyro-araméen qu'ouralo-altaïque. M. Lenormant esquive la difficulté en changeant la dénomination « état emphatique » en « état de prolongation » qu'il croit retrouver dans les mots hongrois tels que *béke* et *bék* « paix » *oecse* et *oecs* « frère cadet », *ipu* et *ip* « beau-frère ». Ce n'est vraiment pas sérieux. Dans tous ces mots, la forme secondaire est une abréviation très-récente de la forme primitive se terminant par la voyelle. En accadien, au contraire, la voyelle de prolongation est un élément nouveau qui vient se joindre à la finale du radical, fût-elle même une voyelle. Le changement de nom restera donc tout à fait inutile jusqu'à ce qu'on ait réussi à découvrir dans un des idiomes de Touran l'état de prolongation propre à l'accadien.

Arrivons au verbe. M. J. Oppert, le fondateur du système que nous combattons, n'a pas hésité un seul instant à reconnaître l'abîme infranchissable qui sépare le verbe accadien de celui des idiomes altaïques. L'illustre assyriologue ne s'est certainement pas dissimulé combien un fait de cet importance est peu favorable à son hypothèse du touranisme des anciens Babyloniens, mais il a voulu rendre hommage à la vérité en annonçant le fait dans toute sa réalité sans égard aux conséquences qu'on pourrait en tirer. C'est pour obvier à ces conséquences si défavorables à ses théories de mythologie accado-finnoise, que M. Lenormant s'efforce de trouver des analogies touraniennes. Y réussira-t-il? Nous le verrons tout-à-l'heure. La divergence porte sur les quatre points suivants :

(1) Les linguistes se souviendront sans doute que la langue oude a été déclarée caucasienne par M. Schiefner et égyptienne par M. Hyde Clarke. M. Lenormant qui la considère comme un ancien idiome touranien met visiblement d'accord les opinions divergentes de ses devanciers. Les Touraniens formeraient ainsi la couche préhistorique de l'humanité répandue sur la majeure partie de l'ancien monde sans exempter la grande péninsule africaine.

1° En accadien, les indices personnels sont préfixés; dans les idiomes touraniens ils sont postfixés.

2° En accadien, la marque du précatif précède les indices personnels; dans les idiomes touraniens elle se place après le radical.

3° L'accadien ne possède aucune marque ni pour le passé, ni pour le futur. Dans les langues altaïques, l'idée des différents temps s'exprime par des indices appropriés à cet usage.

4° En accadien, le temps présent est indiqué par la voyelle de prolongation que nous avons déjà rencontrée dans les noms. Les idiomes touraniens suffixent seulement les désinences personnelles sans autre élément intermédiaire.

On le voit, l'opposition du procédé ne peut être plus absolue, attendu que sur tous ces points le verbe accadien coïncide d'une façon étonnante avec le verbe assyrien. M. Lenormant ne désespère pourtant pas de sauver le touranisme d'une ordonnance verbale aussi anti-touranienne. Il invoque d'abord le verbe mandjou, c'est-à-dire la forme verbale la plus usée de la famille altaïque. Le mandjou *bi-arambi* « j'écris », *si-arambi* « tu écris », *ere arambi* « il écrit », etc., lui sert de preuve que la préfixation des indices personnels existe dans les idiomes de Touran. Il perd de vue que dans la conjugaison mandjoue les pronoms qui précèdent le radical sont des pronoms isolés qu'on peut omettre à volonté, tandis que dans les parallèles accadiens *mu-sarri*, *iṣ-sarri*, *in-sarri*, etc., les préfixes *mu*, *iṣ*, *in* sont inséparables, analogues aux indices sémitiques *aleph*, *taw*, *yod*, et dont les formes isolées sont *male*, *ṣae*, *anna*. Le recours à la conjugaison du présent en mandjou repose donc sur une méprise facile à éviter. Pour ce qui est de la manière de marquer les temps, le mandjou ne peut naturellement qu'invalider la thèse de notre contradicteur, puisque, à l'opposé de l'accadien, il postfixe les indices des modes précatif et optatif *ki* et *ci*. Aussi le savant accadiste laisse-t-il ici de côté le mandjou pour s'attacher de préférence au zirénien, où l'on emploie la particule *meg* pour former le mode subjonctif. L'analogie est encore très-mal à propos invoquée ici, puisque cet idiome déchu a tout à fait perdu l'indice primitif du mode en question, conservé dans les langues sœurs. Au reste, prendre le zirénien pour point de comparaison à la place du finnois est une idée assez naïve c'est comme si l'on soutenait que les formes de la langue française sont antérieures à celles du latin. Cette même raison nous défend aussi de voir autre chose qu'un étalage inutile d'érudition dans les nombreux exemples de conjugaison négative, empruntés aux idiomes bulgares dans le but de démontrer que la con-

jugaison prépositive a dû précéder anciennement la conjugaison postpositive qui est de règle dans la famille ouralo-altaïque. Notons de plus que la façon dont notre adversaire analyse les formes tschérémissse et mordvine est foncièrement erronée. Dans ces langues, la négation seule se conjugue pendant que le thème verbal reste immuable, formant une espèce de participe. Ainsi, tschérémissse *am-ista* (pour *ak'm-ista*) « je ne fais pas », *at-ista* (pour *ak't-ista*) « tu ne fais pas », *k'a-ista* « il ne fait pas », veut dire au propre « je ne suis pas faisant, tu n'es pas faisant, il n'est pas faisant » etc. Au subjonctif *inem-ista* (pour *iknem-ista*) « que je ne fasse pas », *inet-ista* (pour *iknet-ista*) « que tu ne fasses pas », etc., signifient mot à mot « que je ne sois pas faisant, que tu ne sois pas faisant » etc. Un procédé analogue s'observe en mordvine, où la négation s'exprime par *ex*. Le prétérit de l'indicatif du verbe *ramams* « acheter » donne *exin-rama-k*, *exit-ramak*, *ex-rama-k* (pour *exx-ramak*) etc., voulant dire « je ne suis pas achetant, tu n'es pas achetant, il n'est pas achetant. » A l'optatif *ilaxan-rama*, *ila-xat-ama*, etc. « pour que je ne sois pas achetant, pour tu ne sois pas achetant », et ainsi de suite. Nous avons donc ici une conjugaison postpositive de la particule négative semblable au turc *deyil-im*, *déyilsin*, etc., et non pas une conjugaison prépositive du verbe principal. Une erreur aussi évidente de la part du grammairien d'Accad serait inconcevable, si l'on ne savait pas que le temps lui a manqué pour approfondir les nombreuses langues avec lesquelles il a fait connaissance, depuis quelques mois seulement.

On vient de voir par quelle série d'erreurs et de suppositions gratuites, mon habile contradicteur croit pouvoir échapper aux conséquences que les divergences radicales entre la grammaire accadienne et celle des idiomes ouralo-altaïques imposent à tout philologue non prévenu par l'esprit de système. Une bonne partie de ces divergences n'ont pas été consignées dans mon travail sur les prétendus Touraniens de la Babylonie, elles auraient pourtant dû être prises en considération par un auteur qui prétend faire une étude complète sur la langue primitive de la Chaldée. Loin de moi la pensée de récriminer contre l'auteur pour les regrettables lacunes qu'il a laissées dans ses études, il peut avoir été arrêté par la nécessité de ne pas grossir outre mesure les dimensions, déjà assez considérables, de son ouvrage. Mais il est évident que, même en écartant tous les indices négatifs relevés par ma critique, la théorie du touranisme resterait encore à l'état d'une simple hypothèse, si l'on n'apportait pas quelques preuves positives en sa faveur. Ces preuves, comme l'a bien dit M. Renan, doivent être



d'autant plus fortes que l'hypothèse est invraisemblable. Nous nous attendions donc à trouver dans l'immense dissertation de notre contradicteur une série nombreuse de ces preuves qui forcent la conviction et font cesser toutes les hésitations. Malheureusement, notre attente a été déçue, ainsi que nous l'avons dit plus haut; nous n'y avons trouvé aucun élément de comparaison nouveau, aucun fait grammatical saillant, sauf peut-être celui de la prétendue conjugaison du nom accadien. M. Lenormant ne distingue pas moins de quinze cas obliques auxquels il applique les dénominations usitées dans les grammaires de langues touraniennes. Il est vraiment étonnant de voir un savant de la valeur de notre contradicteur considérer comme des suffixes casuels des thèmes attributifs ou plutôt des mots complets employés à la fois comme noms et comme verbes. Or, il est bien avéré qu'un thème ne peut devenir suffixe casuel qu'à la condition de passer par une série de modifications qui le rendent méconnaissable. Autant vaudrait parler de la conjugaison chinoise ou annamite. Ajoutons que M. Lenormant, par une distraction inexplicable, prend le radical *na* comme suffixe de l'ablatif, tandis que la seule signification que les tablettes philologiques lui accordent est celle de l'assyrien *elu*, « élevé ». Encore moins offre-t-il l'idée du cas génitif et instructif que M. Lenormant lui attribue. Il n'y a donc rien de commun entre le *na* accadien dont le sens primitif est « élévation » et le *n* indice du génitif dans les idiomes ouralo-altaïques. Celui-ci est, suivant toutes les vraisemblances, un thème pronominal. Mais, même à défaut de cette preuve de divergence d'origine, M. Lenormant aurait été trop absolu en supposant que la similitude de quelques désinences casuelles ne peut pas être un effet du hasard. L'expérience montre au contraire des cas fréquents d'homonymie entre des idiomes très-éloignés les uns des autres. Ainsi, pour maintenir toujours l'exemple que nous discutons, le *n* du génitif ouralo-altaïque n'a-t-il pas un emploi identique en égyptien, en berber et dans une foule d'autres langues africaines? Si l'on se croit autorisé à déclarer l'accadien une langue touranienne parce qu'il emploie, en commun avec le mongol et le turc, une lettre dentale comme indice de l'inessif, alors on doit avoir le courage de reconnaître le grec également pour un idiome touranien puisque les antiques terminaisons helléniques *the* « dans » et *then* « de » concordent, on ne peut mieux, avec les terminaisons turques *ta*, *te* « dans » et *tan*, *ten* « de ». Il y a plus, en suivant l'argumentation de M. Lenormant, on peut soutenir que la forme accadienne *ta* renfermant les deux significations

« dans » et « de » offre la forme primitive et non diversifiée des suffixes fixes turco-grecques et que, par conséquent, l'accadien est aussi le sanscrit védique de la langue d'Homère. Voilà à quelles énormités on parvient lorsqu'on s'obstine à méconnaître la part du hasard dans l'homophonie d'un certain nombre de flexions dans des langues fondamentalement différentes.

Avant d'entrer dans l'examen du vocabulaire proprement dit, il sera utile de dire quelques mots des prétendues affinités relevées entre les pronoms et nombres accadiens et ceux des idiomes ouralo-altaïques.

Ce qui nous frappe le plus dans cette tentative désespérée, c'est surtout la naïve assurance avec laquelle on nous offre des rapprochements tels que :

Accadien *id* « un » (1) = finnois *yksi*, ostiaque *it* (altéré de *ikt*).

Accadien *kas* « deux » = finnois *kaksi*, ostiaque *kat* (altéré de *kakt*).

Accadien *is* « trois » = finnois *kolme*, turc *üc* (altéré de *kuc* pour *kul'*).

Accadien *sana, san* « quatre » = finnois *nelja*, turc *doert*.

Accadien *bara, bar* « cinq » = finnois *vüsi*, turc *besch*, tschou-vache *pilik* pour *pitik, pidik*.

Accadien *as* « six » = finnois *kuusi*, magyar *hat*, turc *alki*.

Accadien *sesna* « sept » = finnois *seitzeman*, morduine *sisen*, turc *yidi* (lisez *yedi*).

Accadien *bur* « dix » = finnois *kymmenen*, ostiaque *jon* (pour *jom*) turc *on* (pour *om*).

De pareilles fantaisies ne se discutent pas. La liste a cependant une

(1) M. Lenormant dit à propos de ce numéral : « Mais pour *id* il (le critique) demande « s'il est vrai qu'il désigne le nom de nombre un », ignorant que ceci est tellement certain que l'on trouve même *id* comme allophone de l'idée de « un » dans des textes assyriens et que ça été le premier nom de nombre que l'on ait déterminé, un nom sur lequel personne n'hésite ». L'ardent accadiste est ici victime d'un défaut de mémoire. M. Schrader (*Zeitschrift der deutschen morgenlaendischen Gesellschaft* XXVI, p. 335) s'exprime ainsi au sujet de ce signe : Dass jedenfalls zu der maennlichen form *istin* eine weibliche existierte, ersehen wir aus Behidren 12, wo dem Ideogramm für das maennliche Zahlwort X-in, ein anderes. IT, gegenübersteht; und dass diese weibliche Form auf *it* ausging, ersehen wir aus Sard. 1, 118. Assurb. Sm. 105,64, wo wir das Ideogramm für eins mit dem phonetischen complimente *it=ihit* lesen ». On voit que, suivant l'opinion de M. Schrader, le signe IT (= *id*) n'est pas le nom de nombre « un », mais le complément du numéral assyrien pour le féminin *ihit* « une ». Le lecteur jugera de quel côté se trouve l'ignorance.

grande valeur en ce qu'elle établit que les formes finnoises sont incomparablement plus primitives que celles des numéraux accadiens, lesquels ont déjà perdu certaines lettres radicales soit au commencement, soit dans l'intérieur des mots. Je ne crois pas que l'habile philologue qui me réfute aille jusqu'à soutenir que ces lettres finnoises y aient poussé postérieurement au départ des Accadiens. Disons encore que la liste est loin d'être complète; on se passera peut-être des groupes samoyède, mongol et coréo-japonais qui ne viennent qu'en seconde ligne dans l'étude de notre savant contradicteur; mais omettre l'oude, langue qui a rendu d'aussi grands services à sa thèse favorite, voilà qui nous surprend au plus haut degré! Les noms de nombre de cette langue archi-touranienne nous auraient certainement révélé les formes primitives les plus authentiques. D'un autre côté, il semble que l'auteur a puisé à une source peu sûre, autrement il n'aurait pas enregistré les vocables yakoutes *yedi*, «sept» et *on dix*; c'est *saet* et *uon* qu'il faudrait pour être exact.

Tout cela serait encore supportable, si l'origine accadienne de ces mots était seulement assurée. Malheureusement pour la thèse de mon honorable adversaire elle est bien loin de l'être. Pour le nom de l'unité *id* le doute n'est pas possible; il dérive de l'assyrien *idu*, «main». L'idée de «main» s'emploie dans toutes les langues sémitiques pour dire «part»; on a par exemple en hébreu *shetê yadoth* «deux parts» etc. Le nom de nombre *is* «trois» provient visiblement de l'assyrien *isi*, «avoir, somme» hébreu *yes*. De même, si la lecture *bur*, pour «dix» était garantie, celui-ci serait l'abréviation de l'assyrien *bura* «haut, hauteur» et offrirait ainsi une dénomination convenable au plus haut chiffre de la série des unités. L'examen des dizaines nous conduit au même résultat. En effet, *es* «trente» dérive de *essu* «tas» et *us* «soixante» est bien l'assyrien *ussu* «fondement, base». On sait que le nombre soixante sert de base à un cycle de chronologie mythique en usage chez les Assyro-Babyloniens. Pour ces deux nombres, notre savant adversaire n'a pas d'autre étymologie à proposer. Des multiples du sosse, l'un, le nère  $600 = 60 \times 10$  se dit en accadien *sudun* (*sud-ul*) et *nêru*, dont le premier est la traduction du second, signifiant *joug* aussi bien en assyrien qu'en hébreu et qu'en araméen. L'autre, le *sare*  $3600 = 60 \times 60$  est appelé tantôt *sar*, qui est l'assyrien *saru* «roi», plus complet *sussu sa saru* «le sosse du roi», tantôt *sussa* = *sussu* c'est-à-dire le sosse supérieur en sous-entendant les mots «du roi». Ici encore, outre *sussa*, on trouve aussi le nom usuel assyrien écrit *sar*.

Les unités *san* « quatre » et *par* « cinq » ont évidemment un rapport direct avec les dizaines *sanabi* « quarante », *parab* « cinquante ». Faut-il voir avec mon honorable adversaire dans le *bi* ou *bu* final de ces nombres l'abréviation du nom *bur* « dix » et analyser *sana-bi* deux-dix = 40, *para-b* cinq-dix = 50 ? Deux raisons m'empêchent de le faire. Premièrement l'élision d'une lettre est tout à fait en dehors des habitudes de l'accadien. Deuxièmement le mot *par*, outre la signification de « cinq », a aussi celle de « moitié ». Cette dernière signification rappelle la racine assyro-sémitique *parar* « rompre, fractionner » ; la moitié est naturellement la première fraction qui se présente à l'esprit. *Par* « cinq » veut donc dire au propre la moitié ; mais la moitié de quoi ? Naturellement de « dix » et *parab* doit se décomposer en *par-rab* « la moitié supérieure » (mot-à-mot moitié-étendue) c'est-à-dire la moitié de 10 au deuxième degré ou  $\frac{1}{2} \times 10 = 50$ . *San* « quatre » dérive à son tour de *sanabi* « quarante » et celui-ci n'est autre que l'assyrien *sinibu*, nom d'un poids de deux tiers —  $\frac{4}{6}$  de la mine. Quant à *'kasbu* « vingt » qui désigne proprement une mesure itinéraire, n'en déplaise à M. Lenormant, il est tellement assyrien que dans la tablette du déluge, il donne lieu à une allitération inimitable en accadien. On y lit *ana 10 ka«bu iksubu kusabu* « ils parcoururent la distance de dix kasbu » *kas* « deux » est à son tour abrégé de *kasbu* « vingt ». *As* « six » de la même racine que *is* et *es* signifie « abondance » ; *sesna* « sept » résiste encore à l'étymologie, mais son origine assyrienne n'est pas susceptible du moindre doute.

Mais voici que relativement au nom de nombre *me* « cent » M. Lenormant m'oppose une réfutation à fond. J'avais fait la remarque que ce mot réputé accadien est une expression commune à toutes les langues sémitiques. Mon éminent contradicteur rappelle l'usage des Babyloniens de computer le temps d'après un cycle de 60 et de multiples de 60 ans et il en conclut que la numération décimale est exclusivement assyrienne. Je cite : « La numération décimale n'apparaît que plus tard au temps de la prépondérance décidée et définitive des Sémites, et elle est toujours, comme je viens de le dire, la numération spécialement assyrienne. Il n'est donc pas surprenant qu'elle ait pris pour noter la centaine le phonétique indifférent de la syllabe *me*, à cause du mot sémitique *mea* « cent » ; mais la valeur numérale de *me* est absolument inconnue aux textes d'Accad. » On le voit, pour éviter l'aveu qu'un numéral sémitique ait été emprunté par les Accadiens du premier empire, il admet que ces derniers n'employaient pas du tout la centaine dans leur numération. Je demande bien pardon à mon savant contradic-

teur, c'est un peu raisonner à la façon de Gribouille qui se jette à l'eau de peur d'être mouillé par la pluie. Le simple bon sens indique que la numération jusqu'à cent est beaucoup plus élémentaire que le comput sexagésimal. Donc le nom de la centaine a dû exister dès les temps les plus anciens, et, en effet, la signification de « multitude » innée au signe *me* dérive évidemment du nombre « cent » comme constituant une grande agglomération d'unités. Bien plus, le mot *me* avec la signification de « cent » se trouve formellement dans une inscription accadienne de Koudourmaboug pourvue d'une traduction interlinéaire par M. Lenormant lui-même (Et. accadiennes, II<sup>e</sup> tome, 1<sup>re</sup> partie, page 344). Le temple bâti par ce roi est appelé (l. 15) *e me ur-ur* « temple des cent lumières ». Quand on a une mémoire aussi infidèle, on doit user de plus de prudence dans ses assertions.

Il est temps de passer aux comparaisons de caractère lexicographique. Là-dessus notre examen sera très-rapide, puisque nous n'avons qu'à répéter les diverses raisons que nous avons données d'une façon très-succincte dans nos premières observations. La nouvelle liste comparative que M. Lenormant offre à ses lecteurs comme renfermant des mots communs à l'accadien et aux langues ouralo-altaïques, quoique d'une étendue considérable, montre les mêmes défauts que celle qui a été l'objet de notre critique.

I. « La plupart des mots supposés accadiens peuvent dès aujourd'hui être reconnus comme des expressions purement assyriennes » :

*Ad, adda* « père », signe idéographique tiré de *adu* « connaissance parent » s'emploie également pour « frère » dans le passage *ina ili AD hika* « parmi les dieux tes frères ».

*Aa, ai* « père », signe également idéographique tiré de *aadu, aidu* lune=sin dieu de la lune. Ce dieu porte ordinairement le titre de *abu nannar* « père illuminateur », de là l'assimilation de ces deux acceptations.

*Dingir* « dieu », au propre « le secourable » de *dagar* « aider, secourir ».

*Bar, par* « moitié », au propre « morceau, pièce » de *parar* « casser, briser ».

*E* « maison, palais » dérive de *ekalu*.

*Gug* « affligé », on lit souvent *libbiya igûgi* « mon cœur a été affligé ».

*Su* « corps » de *zumru*.

*Tik* « bord, front » au propre « ce qui est à l'entrée ». On lit *tik same* « devant le ciel ».

*Dil* « proclamer, annoncer » de *dilu*, araméen *daïla*.

*Ara* « jaune », de *aragu*; racine sémitique *yaraq*.

*Dan* « puissant », de *danan* « être puissant. Les autres dérivés sont *dannutu*, *dannu*, etc.

*Gal* « grand », de *gallu* « grand ». Autres dérivés *gulu* « grandeur, excellence ». *Galala* « pierre excellente, marbre » Cf hébreu *gal* « hauteur, colline », *galil* « pilier », arabe. *gal* « excellent », chaldéen *gelal* « marbre ».

*Gir* « ce qui fend, aigu », de *girru* « poignard tranchant, épée », araméen *gira* « dard, flèche ».

*Gurus* « élevé, debout » de *gurusu* « vaillant, placé debout ». Cf. hébreu *qeres* « planche placée debout ».

*Id* « endroit, place » de *idu*, même signification. Cf. *id*, *yad* dans les autres langues sémitiques.

*Kas* « urine » — arabe *ghas* « uriner ».

*Kur* « élévation, montagne », de *kurru*. Autres dérivés, *karru*, « terrain élevé, digue », hébreu «*kar* « digue, élévation »; *karker* « s'élever rapidement, sauter ».

*Ma* « pays », de *matu*, araméen «*mata* « pays, contrée, ville ».

*Mal* « remplir, habiter », de *malu* = *malaa* dans toutes les langues sémitiques.

*Nab* « lumière », de *nabathu* « lumière, clarté » = hébreu *nabath* « distinguer, voir clair », arabe *nabatha* « claire (eau) ».

*Nim* « élever »; racine sémitique *narva*.

*Qat* « main », de *galu*, araméen *qata* « manche ».

*Umme* « mère », de *ummu*, hébreu *ém*, arabe *ummu*.

*Uzu* de *usu* signification incertaine.

*Uru* « mâle », au propre « fœtus », de *aru*, hébreu *hara* « concevoir, devenir enceinte ».

*Urud* « cuivre », au propre « métal rouge foncé » *warad* « rose rouge » dans les autres langues sémitiques.

*Usar* « rivage », au propre « plaine », de *assur* « plaine », cf. hébreu *yashar* « droit, uni » et *mishor* « plaine ».

*Qud* « être courbé », de *quddu*. On lit ainsi *quddut appasu* « l'action de courber sa face, se prosterner »; hébreu *qadad*, *qudd*.

*Tab* « rendre bon, ajuster », de *thabu* « bon »; hébreu *thob*, araméen *thab*, arabe *thaib*.

*Kul* « germe », au propre « ce qui est renfermé » racine sémitique *kala* « renfermer. »

*Sar* « mettre en ligne » de *saru*, hébreu *sara*, arabe *sura* « ligne ».

*An* « dieu, élevé, ciel » de *Annu* « dieu Oannès ».

*Im* « jour, crainte », de *immu* « jour », *imtu* « crainte ». Cf. hébreu *yom* « jour » *ema* « crainte ».

*Kisim*, *kisi* « grillon » de *kisimmu* — hébreu *gaṣam*.

*Gum* « homme », de *gummu* « engendrer »; autre dérivé *gimmu* « famille ».

*Mulu* « homme », au propre « habitant », de *malu*.

*Unu* « demeure, résidence ». Cf. hébreu *ana* et *nawa* « se trouver dans un endroit, résider ».

*Uru* « ville » = hébreu *ur*, *ir*.

*Kar* « digue » = hébreu *kaur*.

*Nam* « fixé, sort », de *nammu*. Cf. hébreu *nawa* « placer, établir ».

*Adama* « assoupissement » (?) de *adamatu*. La racine *dama* se retrouve en hébreu.

*Daq* « pavé, pierre », de *daqaq* « être mince, étendu ».

*Mar* « chemin », racine *marar* en arabe « marcher ».

*Sir* « se révolter » racine sémitique *sarar*.

*Ak* « exalter » au propre « couronner » de *aku*, *agu* « couronne ».

*Rum* « prince », au propre « élevé »; racine sémitique *rum* « être élevé ».

*Hal* « pousser avec violence », racine sémitique *halal* « percer, transpercer, tuer ».

*Kak* « bâtir, faire », au propre manier l'ustensile *kaku* « pelle, armé ».

*Til* « élever, enlever »; autre dérivé *tul*, racine *talal* dans toutes les langues sémitiques.

*Aba* « père, préposé » de *abu* « mot commun à toutes les langues sémitiques ».

*Gu* « creux, fosse », de *guu*. Cf. hébreu *ge*, araméen *gawa*, *go*.

*Suk* « flaque d'eau », marais », Cf. hébreu. *Shoqet* « auge, abreuvoir », *hisqa* « abreuver ».

*Qis* « bois » — araméen *qista*.

*Dib*, *dub* « tablette » = hébreu *daph*, araméen *dappa*.

*Kumkit* « ongle » de *kunukku* ou *kanaka*.

*Ka* « bouche, dent, face » de *kagu* « partie de la bouche où se trouvent les dents, mâchoire, dent »; araméen *kaka* « mâchoire, dents molaires ».

*Lam*, de *lammu*, *ajouter*, *tablette* racine *laiva*.

*Tim* « pieu » de *ṭimmu*, racine *tamam* « être parfait droit ».

Voilà donc cinquante-huit mots assyro-sémitiques mis en avant par M. Lenormant comme des expressions touraniennes !

II. « D'autres mots n'ont aucune ressemblance appréciable avec ceux des idiomes qu'il s'agit de leur comparer ».

Exemples :

- Ac. *ha* « poisson » et finnois *kala*.
- Ac. *pi* « oreille » et zirénien *pel*, magyar *fül*.
- Ac. *sa* « champ » et finnois *sia* « lieu, place ».
- Ac. *sudun*, *sutul* « joug », et finnois *sitoa* « lier ».
- Ac. *sa* « cœur » et finnois *syden*.
- Ac. *ahtu* « vomir » et finnois *oksennan*.
- Ac. *si* « œil » et finnois *silma*.
- Ac. *du* « bouche, ouverture » et finnois *su*.
- Nen « mère » et turc *ana*.
- Us « sang » et touranien *ver*.

Dans tous ces mots la ressemblance se réduit à une seule consonne, quelquefois à une seule voyelle.

III. « D'autres mots encore n'ont pas dans l'une ou dans l'autre des langues comparées la signification qu'on leur prête pour le besoin de la cause »

Ce sont les mots *aga*, « seigneur, maître, conducteur »; *anan* « manger »; *te* « faire », *pil* « oreille », *silim* « œil », *sem* « cœur », *han* « poisson », *us* « sang », *lum* « os », *ud* « soleil », *gisdin* « chèvre ». Ce dernier mot signifie « vin », en assyrien *karannu*.

IV « Enfin ces rapprochements ont le défaut capital de s'opérer sur les formes les plus modernes et les plus usées des vocables touraniens ».

Ainsi, par exemple, acc. *uṣ* « être long » est assimilé au turc *uṣ* (*amak*) qui a perdu un *k* initial conservé en finnois *kusu* et transformé en *h* en hongrois : *hosszu*. De même ac. *unu* « demeure » n'a rien de commun avec l'ougro-finnois *huon*, *hon* qui est déformé d'un ancien radical *kon* conservé intégralement dans le turc de *kon-mak*, *konaq* *konushmaq*, etc. Un cas pareil se présente au sujet du mot turc *sari* que M. Lenormant n'hésite pas à identifier avec l'accadien *ara*, etc.

Pour en finir avec ces comparaisons, nous donnerons la liste des racines monosyllabiques primitives dressée provisoirement par M. Lenormant. Seulement, au lieu de racines « ougro-finnoises » nous mettrons « racines sémitiques ».

Racines sémitiques.

Accadien.

*Qat*, *qit*, *qut* « briser, rompre ». *Qut* « briser, rompre ».



<i>Qar, qir</i> « appeler, crier ».	<i>Rir</i> , « appeler, crier ».
<i>Kur, ker</i> « acquérir ».	<i>Kur</i> « acquérir ».
<i>Kan, kin, kun</i> « se tenir debout, être, exister ».	<i>Kan, gan, gin</i> « se tenir debout, être, exister ».
<i>Gam</i> , « être courbe ».	<i>Gam</i> « être courbe ».
<i>Hel</i> « briller, être éclatant ».	<i>El</i> « briller, être éclatant ».
<i>Tar</i> « couper, séparer, décider ».	<i>Tar</i> « couper, séparer, décider ».
<i>Kar, kur</i> « être courbé, rond »	<i>Har</i> « cercle, collier ».
<i>Saq, sag</i> « élévation, hauteur »	<i>Saq</i> , « sommet ».
<i>Sur</i> « pousser, faire sortir »,	<i>Sur</i> « pousser, faire sortir »

Quant aux deux petits index de termes proto-médiques (?) et susiens qu'on a rapprochés de ceux de l'accadien, ils ont les mêmes défauts que les rapprochements que je viens d'examiner. La plupart de ces mots sont indubitablement des radicaux assyriens, ce sont notamment *an* (r. *ann*), *as* (r. *ass*), (r. *bat*) *bat* (r. *bab*), *pal* (r. *pll*), *mad* (r. *mad*), *bir* (r. *bar*), *mal* (r. *mala*), *kur* (r. *krr*), *qut* (r. *qad*), *lab, lub* (r. *lbb*), *mar* (r. *mrr*), *mas* (r. *mas*), *rum* (r. *rum*), *sabar* (r. *sbr*), *sud* (r. *sath*), *sem* (r. *sim*), *sil* (r. *sal*), *si* (r. *ṣih* ou *ṣiv*), *tur* (r. *tur*), *til* (r. *tll*), *tar* (r. *trr*), *dil* (r. *dél*), *dib* (r. *dbb, dpp*), *ub* (r. *anp*) *uru* (r. *ara*), *gig* (r. *gug*), *kit* (r. *kid*), *gal* (r. *gll*), *kus* (r. *kus*), *rag* (r. *rgg*). *Zaumin* altéré de *ṣalmi*, (non de *iṣ-mi*) ombre, protection. D'autres vocables sont des idéogrammes empruntés également aux Assyriens, comme, par exemple, *an-nab* (non *anna-p*) « dieu », *kurra* (non *karra*) « cheval » *bir* (non *farrur*, la dernière syllabe fait part du mot *ursarra* — *ir*, *sarra* « grand ») « multitude », *tur* (non *tar*) « fils ». Le mot *peri* doit se lire *ratri*. La traduction des mots suivants est erronée: *du-va* (non *duv-a*) signifie « obtenir, acquérir », non pas « devenir » *ema* n'est pas « maison, palais » mais « porte, portique »; ils n'ont donc rien de commun avec les mots prétendus accadiens *du* « aller » et *e* « maison ». Enfin les trois mots suivants : *ani* « non » *innib*, « jusqu'à », *kintik* « terre » ne paraissent pas exister du tout. De toute la liste il reste le protomédique *ini* ou *inni* « non » dont la ressemblance avec l'accadien *nu* porte sur une seule consonne ! Je crois que ces détails parviendront à contenter mon honorable contradicteur.

Notre démonstration est, ce semble, assez complète. Tous les mots accadiens que notre éminent adversaire considère comme appartenant au lexique des idiomes de Touran, nous les avons vus figurer d'un usage habituel dans l'assyrien et dans les autres langues sémitiques. Donc, au point de vue du vocabulaire, non moins que sous le rapport de la grammaire, l'hypothèse du touranisme de la

langue d'Accad pêche par la base et se présente à nous comme une simple fantaisie dépourvue de toute réalité.

Que deviendront alors les brillantes théories d'ethnographie et de mythologie comparée accado-finnoise, auxquelles notre savant adversaire a consacré tant de pages éloquentes ? Comme ces théories ont été formulées avant d'avoir suffisamment étudié le caractère de la langue qui leur sert de base, elles pourront servir d'illustration à cette vérité trop souvent méconnue des grands penseurs :

..... Qu'il ne faut jamais  
Vendre la peau de l'ours qu'on ne l'ait mis par terre.

J. HALÉVY.

## NOUVELLES PUBLICATIONS

DE LA

## LIBRAIRIE ERNEST LEROUX

Rue Bonaparte, 28

PUBLICATIONS DE M. ALPH. L. PINART.

### VOYAGES A LA COTE NORD-OUEST

### DE L'AMÉRIQUE

Exécutés durant les années 1870-72 par Alph. L. PINART

VOLUME I, partie 1 (Histoire naturelle). Un vol. in-4, avec 5 pl. 8 fr.

25 exemplaires sur papier de Hollande, planches sur Chine. 25 fr.

VOLUME I, partie 2 (*sous presse*). Ethnologie de la côte nord-ouest (île Vancouver, Colombie britannique et Sitka).

**La Caverne d'Aknanh**, île d'Ounga (archipel Shumagin, Alaska). Description de cette grotte sépulcrale et des objets funéraires qui y furent trouvés. Un vol. in-4, avec carte et 7 planches chromolithogr. .... 15 fr.

25 exemplaires sur papier de Hollande, planches sur Chine. 30 fr.

### BIBLIOTHÈQUE DE LINGUISTIQUE ET D'ETHNOGRAPHIE AMÉRICAINES

Publiée par Alph. L. PINART

VOLUME I. — **Arte de la lengua Chiapaneca**, por fray Juan de Albornoz, y doctrina Cristiana en lengua chiapaneca por fray Luis Barrientos. Un vol. in-4 carré, titre rouge et noir... 15 fr.

50 exemplaires sur papier fin de Hollande..... 40 fr.

VOLUME II (*sous presse*). — **Dictionnaire de la langue Déné-Dindjié** (Montagnais, Peaux-de-lièvre, Loucheux), par l'abbé PETITOT, missionnaire sur le Mackenzie. Un fort volume in-4, à 4 colonnes..... 100 fr.

VOLUME III (*sous presse*). — **Dictionnaire Eskimo-français**, français-eskimo. Un vol. in-4, à 2 colonnes.

### ÉTUDE COMPARÉE

### DES LANGUES OUGRO-FINNOISES

Par Ch. Eug. DE UJFALVY

Un beau vol. grand in-8°..... 10 fr.

### GRAMMAIRE VÊPSE OU TCHOUE DU NORD

PAR CH. EUG. DE UJFALVY

1 beau volume in-8°..... 10 fr.





# SUMÉRIEN

OU

## ACCADIEN?

PAR

JULES OPPERT

---

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE DE PARIS,  
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES ET DES SOCIÉTÉS ASIATIQUES DE CALCUTTA,  
DE NEW-HAVEN (ÉTATS-UNIS), DE SHANGHAI (CHINE)

28, RUE BONAPARTE, 28

—  
1876



# SUMÉRIEN OU ACCADIEN?

---

A M. CH.-E. DE UJFALVY

DIRECTEUR DE LA REVUE DE PHILOGIE ET D'ETHNOGRAPHIE

Monsieur le Directeur,

Vous avez indiqué, avec autant de bienveillance que de précision, la position exacte que je prends dans le débat sur le sumérien. Cette position est d'ailleurs déterminée par mes études datant de vingt ans, et inspirée par l'amour de la vérité, sans préoccupation aucune, étrangère à la science.

Le sumérien est une langue. Parmi les personnes compétentes et désintéressées, cela ne fait aucun doute. Il est vrai, les premiers interprètes des textes assyriens, dont moi-même, ont eu jadis l'opinion erronée qui consiste dans le contraire de ce qui est aujourd'hui prouvé pour tout homme sensé.

Le sumérien n'est ni une langue sémitique ni une langue aryenne. Les preuves que j'en ai données, il y a vingt ans, ont paru notamment à M. Renan inébranlables.

Le sumérien part d'une civilisation septentrionale : celle-ci est touranienne, elle peut avoir eu des rapports originaires avec les ancêtres des habitants actuels de l'Asie centrale. Il a, avec les langues altaïques, de grandes divergences, mais il y existe aussi des points de ralliement. C'est une question qui est à soumettre à l'examen des érudits spéciaux, non pas de ceux qui, s'occupant de toutes les matières, tranchent sur tous les problèmes, mais de ceux qui, *sine ira et studio*, ne faussent pas la vérité par des théories préconçues à l'avance.

Sur la plupart de ces points, je suis donc d'accord avec M. Lenormant, et si je crois que mon savant ami pourrait peut-être restreindre ses comparaisons, je pense aussi qu'il rend des services à la science



par son ardeur à rassembler des matériaux qui devront nécessairement entrer dans la discussion de cette question.

Quant au verbe sumérien dont vous parlez, Monsieur le Directeur, j'ai nettement émis mon avis sur la disparité qui le sépare de la conjugaison altaïque, et je n'en ai point changé depuis.

Vous avez mille fois raison en proscrivant le nom d'*accadien* qui exprime la langue sémitique des Assyriens, et en acceptant celui de *sumérien*.

Vous aurez ainsi contribué à faire disparaître une erreur qui tendait à s'implanter définitivement dans l'onomastique orientale, mais contre laquelle la réaction de la vérité s'est déjà fait sentir.

Les lecteurs de la *Revue* ne liront peut-être pas tous le *Journal asiatique* : vous me permettrez donc de faire connaître brièvement les points sur lesquels se fonde la dénomination de *sumérien* pour la langue *touranienne* (je ne dis pas *altaïque*), et d'*accadien* pour l'idiome *sémitique* des Assyriens.

Si je dis *touranien*, je maintiens ce mot pour le *sumérien* seul, si on le rejette pour toutes les autres langues. Un peuple qui se compose, dans sa langue, de *tours*, c'est-à-dire d'hommes, de fils, peut être, sans inconvénient, appelé *touranien*.

Voici donc ces raisons pour le sumérien :

1. Les rois touraniens s'intitulent *rois des Sumers et des Accads* ou *rois de Sumer et d'Accad*, ce qu'ils n'auraient pas fait s'ils avaient été des Accadiens.

2. Sumer est l'antique nom pour une partie du pays qui s'appelait plus tard *Assur*, de son nom sémitique. Si le terme de Sumer était sémitique, les Assyriens n'auraient pas oublié ce mot, qu'ils réservent exclusivement pour leurs titres royaux, empruntés aux anciens rois.

3. Le mot *Sumer* est exprimé dans les textes touraniens par un idéogramme, (*ki-en-gi*) signifiant *pays du vrai maître*.

4. Les Assyriens sémitiques, pour lesquels *Sumer* ne représentait plus qu'une langue, et la langue sacrée, et qui nommaient *Assur* ce qui jadis s'était appelé *Sumer*, les Assyriens, disons-nous, indiquent *Sumer* par un idéogramme dont le sens est : « langue de la prophétie, langue du culte. »

Voici maintenant les preuves pour le sémitisme d'Accad :

1. La seule fois que le terme de la langue d'Accad soit employée, dans un texte antique, il s'agit d'un document écrit en langue assyrienne.

2. Le mot d'Accad se trouve dans la Genèse (x, 40) avec quatre autres noms dont le sémitisme est universellement admis.

3. Les Sémites n'ont pas oublié le nom d'Accad, comme ils l'ont fait pour celui de Sumer. Pour les Sémites assyriens, Accad était le nom conservé au pays de Sennaar, jusque dans les derniers temps; Assur, le Nord, est toujours opposé à Accad, le Sud.

4. Les Assyriens eux-mêmes, selon le témoignage de la Genèse, sont partis du Sennaar, du pays qu'ils appellent Accad.

5. Selon l'avis de tous les érudits, le peuple inventeur de l'écriture cunéiforme est une tribu septentrionale, et Accad indique justement le midi. Puisque Accad est toujours employé pour la contrée du Sennaar, et qu'il désigne le midi de la Mésopotamie, il n'était certainement pas le berceau de la civilisation primitive.

Voilà les raisons souveraines qui démontrent :

1. *Que la langue des inventeurs de l'écriture cunéiforme doit s'appeler sumérienne.*

2. *Que l'idiome sémitique des Assyriens est la langue accadienne.*

Nous avons développé ces deux points au *Journal asiatique*, 1875, <sup>Sept. 1875 Sumé</sup> février, mars, avril, en réponse aux remarques de M. Lenormant.

Nous avons aussi écarté, par une dizaine de citations, quelques <sup>et Sumérienne</sup> objections que M. Schröder avait soulevées.

C'est donc avec un légitime étonnement que j'ai lu les lignes suivantes, comme note à la savante lettre que mon ami M. Lenormant vous a adressée :

« Laissez-moi vous faire remarquer, en passant, à propos de cette  
« question de nom, à laquelle je n'attache du reste qu'une importance  
« très-secondaire, qu'en me servant du nom d'accadien, je suis d'accord avec l'unanimité des assyriologues, tandis que celui de *sumérien*  
« est exclusivement propre à mon savant ami et maître M. Oppert.  
« Ainsi, quand vous faites parler M. Schrader du *sumérien*, vous le  
« représentez se servant d'un nom qu'il repousse, et contre lequel il a  
« fourni le plus irréfutable argument. »

Tout n'est pas exact dans ces bienveillantes paroles.

Mon isolement est imaginaire. S'il existait, il ne prouverait rien; car, en matière de science, la majorité absolue de la moitié plus un, ne constitue pas la vérité. Je ne suis pas d'ailleurs isolé, et je crois pouvoir dire que c'est presque l'opposé de ce que mon savant ami se figure; il n'y a personne qui *défende* le nom d'accadien. Par contre,

MM. Ménant, Prætorius, Eneberg, Gelzer, qui sont aussi des assyriologues, n'acceptent pas le nom d'accadien. S'il m'était permis de citer d'autres personnes qui s'expriment très-catégoriquement en particulier, M. Lenormant s'étonnerait peut être de son propre isolement.

Mais la question n'est pas là. Quel est donc « le plus irréfragable argument » de M. Schrader? Pourquoi M. Lenormant ne se fonde-t-il pas sur les arguments *qu'il a lui-même essayé de donner*?

Cette dernière question, qui a pourtant son côté important, se trouve résolue par le fait que l'unanimité des assyriologues, jusques et y compris M. Schrader, les rejettent.

M. Lenormant avait, comme principal argument, répondu que *jamais les rois touraniens ne s'étaient servis du titre de rois de Sumer et d'Accad*, mais que ce titre signifiait *rois de la contrée d'Accad*. Le mot *Ki-en-gi*, que les rois de la Mésopotamie et les syllabaires, contrairement à M. Lenormant, expliquent par Sumer, était ainsi traduit par l'unanimité des assyriologues. Voici ce qu'en dit M. Schrader :

« Que *Ki-en-gi*, « contrée par excellence, » signifie Sumer, la Babylonie du « Nord, cela est indubitable. » (Z. D. M. vol. XXIX, p. 39.)

Cette phrase, comme tout ce que nous citerons du savant allemand, était écrite avant qu'il n'eût connaissance de mon article du *Journal asiatique*.

Quel est, maintenant, « l'irréfragable argument » de M. Schrader?

Il découle de l'interprétation absolument erronée du passage d'un texte, faite par M. Schrader *ad hoc*, et où M. Schrader combat, bien à tort, l'opinion de M. Lenormant lui-même. Le lecteur jugera :

Dans l'une des souscriptions des tablettes grammaticales, par lesquelles le roi Sardanapale V (668-625) fait savoir qu'il a fait copier les anciens documents, il y a cette phrase :

« (Je l'ai fait écrire) d'après les anciens enseignements des *maîtres* « (*gabri*) d'Assur et d'Accad. »

M. Lenormant avait traduit « héros, » M. Schrader « rivaux. » Et de ce « rivaux, » M. Schrader fait la conclusion suivante, qu'on ne trouvera pas même imaginée *speciosius quam verius* :

Cette souscription se trouve sous une tablette bilingue écrite en assyrien et en touranien. « Rivaux » veut dire « parallèles » ; c'est donc un dictionnaire assyrien-accadien, et puisque l'une des langues est la langue assyrienne, l'autre doit être *accadienne*.

On pourrait répondre à M. Schrader que d'abord sa traduction vaut

moins que celle de M. Lenormant; puis, que l'explication de *rivalité* par *dictionnaire* est très-dure à accepter; enfin, qu'en réalité il n'y aurait pas ici un dictionnaire assyro-accadien, mais un lexique accado-assyrien.

Mais la réfutation complète de cette théorie « irréfragable » repose sur les faits suivants :

On emploie l'expression « les maîtres d'Assyrie » tout court quand il s'agit de bilingues, en sumérien et en assyrien; on ne pourrait traduire « textes parallèles en assyrien, » puisqu'il y a aussi du sumérien.

On emploie celle de « maîtres d'Assur, de Sumer et d'Accad, » quand il s'agit de documents unilingues; on ne pourrait traduire : *textes parallèles*, puisqu'il n'y a qu'un seul texte.

On emploie les termes « maîtres de Babylone, » quand on signe des documents astronomiques *unilingues*; même remarque.

On emploie ce même terme de *gabri*, maître, dans des textes commerciaux et juridiques, encore unilingues, où l'on parle des « maîtres de l'écriture, » c'est-à-dire des « maîtres du droit. »

Est-il possible ici de parler de rivalité, c'est-à-dire « de deux colonnes parallèles, » quand il n'y en a qu'une seule?

L'explication du mot *gabri*, pluriel de *gabru*, maître, est conforme aux dictionnaires sémitiques, et, surtout, en parfaite harmonie avec le sens qui découle des textes, et ce qui vaut bien mieux, avec le sens commun.

Voilà donc « le plus irréfragable argument. » Si on réfute aussi facilement, en jouant, celui qui est au superlatif, que fera-t-on donc de ceux qui sont encore plus vulnérables que celui-là?

L'opinion de M. Schrader, du reste, n'est pas aussi conforme à celle de M. Lenormant que mon savant ami paraît le croire. L'honorable académicien de Berlin prépare déjà sa retraite, car il dit en citant le passage (W. A. I. II, 36, 1, 12) si étrangement interprété par lui :

« Les Assyriens désignaient par langue des Sumériens et des Accadiens (ah!) la langue non assyrienne des Syllabaires, mais ils l'appelaient plus brièvement, du nom de la langue d'Accad. » (R. II, 36, 1, 12.) Et pourquoi donc? Où M. Schrader a-t-il vu cela?

Nous avons montré ce que vaut la traduction du document cité, et nous sommes convaincu que M. Schrader la modifiera après avoir pris connaissance des textes exposés dans mon article, et qui rendent impossible son interprétation. Car il dit déjà, p. 47 :

« Il faut laisser comme chose incertaine la question si Accad fut le

« nom de la partie non sémitique du territoire ou de la population, si  
« Sumer fut celui des Sémites. »

Il est impossible de ne pas saisir le sens des mots allemands « *muss dahingestellt bleiben* ; » car ils ne veulent pas dire « doit rester positif, » mais « doit rester incertain. » Mais cette idée que M. Schrader regarde comme étant si douteuse, est justement celle dans laquelle se résume la principale thèse de M. Lenormant.

Nos deux amis se combattent mutuellement.

Vous avez donc encore raison en vous servant du nom de sumérien, même *en parlant de M. Schrader*, et le reproche que vous fait M. Lenormant est mal fondé.

Quant à l'échappatoire de M. Schrader, qui parle de la langue de Sumer et d'Accad, il n'est qu'une dénomination proposée et abandonnée par M. Ménant ; elle n'est pas soutenable, comme nous l'avons montré. La « langue des Sumers et des Accads » est un contre-sens, car *deux* nationalités se distinguent forcément par *deux* langues. Et même dans le cas contraire, la position invariable du nom de Sumer simplifierait la chose en faveur de ce nom.

Je ne regarde pas cette question comme étant d'un intérêt purement « secondaire. » Le nom fait quelque chose à l'affaire. Vous avez encore raison d'y attacher une importance considérable. Pourquoi laisser s'implanter un nom faux, quand on peut se servir de la vraie dénomination ?

Je comprendrais encore une pareille concession faite à un nom employé depuis des siècles. Mais quand il s'agit d'une appellation toute nouvelle, pourquoi laisser à l'erreur ou au parti pris une importance illégitime ?

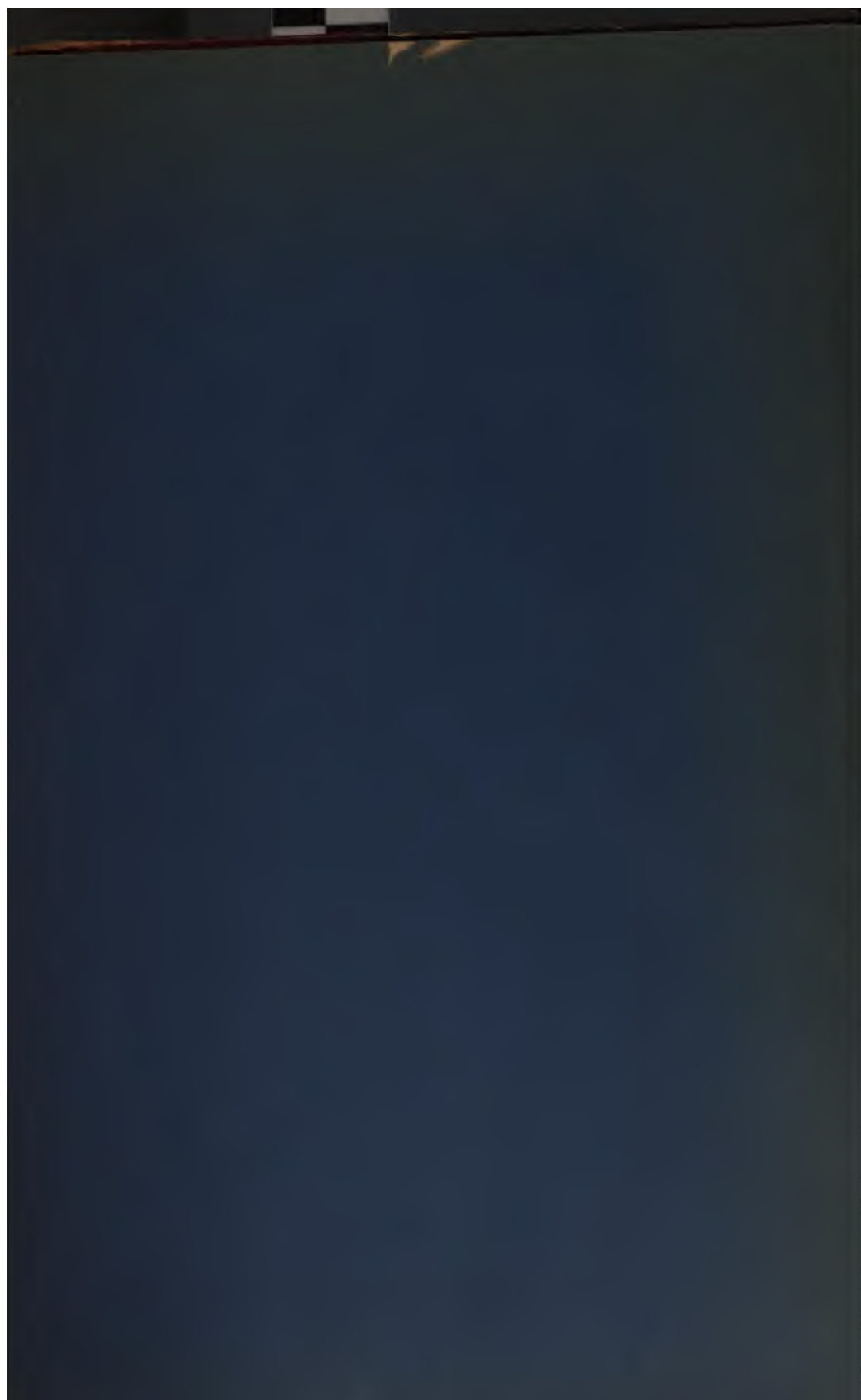
La juste influence, la vérité seule doit la réclamer et l'acquiescer.

Agréez, Monsieur le Directeur, l'expression de mon entier dévouement.

JULES OPPERT











4 278

# LES DIEUX DE BABYLONE ET DE L'ASSYRIE

PAR

François LENORMANT

PROFESSEUR D'ARCHÉOLOGIE PRÈS LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

---

PARIS

MAISONNEUVE ET C<sup>ie</sup>, LIBRAIRES-ÉDITEURS

25, QUAI VOLTAIRE, 25

—  
1877



# LES

## DIEUX DE BABYLONE ET DE L'ASSYRIE

---

Les études d'histoire des religions ont pris de nos jours une importance capitale ; elles sont une des grandes préoccupations de la science et de la philosophie. Mais parmi toutes les religions antiques dans la connaissance desquelles on commence à pénétrer aujourd'hui, grâce au déchiffrement des sources originales, il n'en est pas qui offre un plus vivant intérêt que celle de la grande civilisation du bassin de l'Euphrate et du Tigre, celle qui régnait dans les sanctuaires de Babylone, de la Chaldée et de l'Assyrie. La parenté de ses récits cosmogoniques avec les traditions de la Bible fait de l'examen de ce système religieux un élément d'une importance majeure dans les études bibliques, et dans les polémiques auxquelles elles donnent lieu de nos jours. L'attention du public est éveillée de ce côté par les travaux des érudits, et en particulier par les belles découvertes de George Smith, si prématurément enlevé à la science, qui a retrouvé dans les tablettes cunéiformes du Musée Britannique les fragments des récits babyloniens de la création, de la chute des premiers hommes, du déluge et de la construction de la Tour des langues. Il me semble donc qu'un exposé rapide, mais plus complet qu'on ne l'a fait jusqu'ici, de la religion de Babylone et de l'Assyrie, du système de hiérarchie de ses dieux et de leurs attributions, peut être de nature à intéresser, non-seulement les savants, mais aussi le grand public. C'est ce que je tente aujourd'hui.

Je prendrai dans cet exposé la religion chaldéo-babylonienne offi-

cielle au point de son plus complet développement; je remonterai ensuite dans ses phases antérieures jusqu'à l'époque des plus anciens monuments épigraphiques que nous possédons. Mais je n'essaierai point, ce qui est pourtant possible à la science et ce qu'elle a déjà tenté, de pénétrer encore plus haut dans l'obscur problème des origines.

Il est aujourd'hui bien établi, malgré les efforts essayés à plusieurs reprises pour le nier, que la civilisation de Babylone et de la Chaldée, communiquée ensuite à l'Assyrie, est essentiellement un produit mixte, l'œuvre de la fusion de deux races. Aussi haut que nous pouvons remonter avec les monuments, nous voyons deux populations différentes d'origine et de langue, juxtaposées et enchevêtrées sur le sol des plaines fertiles qu'arrose le cours inférieur de l'Euphrate et du Tigre, l'une parlant l'idiome sémitique désigné habituellement par le nom d'*assyrien*, l'autre ayant en propre la langue que l'on appelle *accadienne* ou *sumérienne*. C'est une langue agglutinative comme celles de la famille altaïque, mais dont le degré de parenté avec ces dernières n'est pas encore complètement établi. Le peuple non-sémitique, qui s'intitulait lui-même peuple de Sumer et d'Accad, paraît avoir été le premier occupant du pays, et, en tous cas, il fut certainement, des deux, le plus anciennement civilisé; c'est à lui qu'est due l'invention de l'écriture cunéiforme. Avec le cours des âges, le peuple de langue sémitique finit par l'absorber complètement, et à partir des environs de l'an 2,000 avant l'ère chrétienne, l'idiome accadien ne fut plus qu'une langue morte, que l'on étudiait dans les écoles sacerdotales comme celle dans laquelle était rédigée une partie des livres sacrés et liturgiques. Mais cette absorption de l'un des deux éléments ethniques par l'autre fut en réalité une intime fusion, dans laquelle le peuple qui finit par l'emporter adopta toute la civilisation du peuple antérieur et non sémitique, en la combinant avec les institutions propres à lui-même.

Les plus anciens monuments de Babylone et de la Chaldée parvenus jusqu'à nous montrent la fusion des deux races et de leurs génies en voie de s'opérer. Ce n'est que par induction que la science peut essayer de remonter plus haut, à l'époque où chacun avait une vie entièrement distincte; et sur bien des points, il est encore impossible de déterminer, avec quelque chance de précision et de certitude, les apports de l'un et de l'autre élément ethnique dans la grande culture qui a été leur œuvre commune. Pour la religion, le problème est par-

ticulièrement difficile. Cependant j'ai essayé de prouver ailleurs<sup>1</sup> que la parenté de la religion chaldéo-babylonienne des siècles historiques avec les religions de la Syrie et de la Phénicie devait en faire rapporter l'origine à l'élément de langue sémitique, que dans les âges primitifs le peuple de Sumer et d'Accad avait été entièrement adonné au culte des Esprits, à une religion démonologique analogue à celle des peuples altaïques, religion dont j'ai cru retrouver les vestiges dans les vieilles incantations magiques exclusivement rédigées en langue accadienne. Mais, même dans cette théorie, si le fond des conceptions religieuses, leurs traits principaux et leur esprit général paraissent appartenir au peuple frère des Sémites, il faut aussi admettre une large part d'emprunts faits à la mythologie des Sumers et des Accads. Dans cet article, qui ne sera qu'un exposé du système de la religion chaldéo-babylonienne aux âges historiques et monumentaux, je laisserai de côté cette question des origines. Je me bornerai aux faits tels que l'on peut les constater matériellement. Pourtant il était, m'a-t-il paru, nécessaire d'indiquer une théorie dans laquelle je persiste jusqu'à nouvel ordre, et qui, seule, fournit une explication d'un phénomène fort important que nous rencontrerons à chaque pas dans notre exposé. Ce phénomène, le voici : tous les dieux, même ceux qui se retrouvent le plus incontestablement chez les peuples de la Syrie, de la Phénicie et de la Palestine, ont, en même temps que leur nom assyrien-sémitique, un nom entièrement distinct dans l'idiome accadien ; de plus, beaucoup de personnages du panthéon chaldéo-babylonien n'ont pas d'autre appellation, même dans les textes en langue sémitique, qu'un nom accadien, lequel peut être tenu comme un indice certain de leur provenance.

## I

La religion de Babylone et de la Chaldée, adoptée par les Assyriens avec une seule modification importante, était, dans ses principes essentiels et dans l'esprit qui avait guidé ses conceptions, une religion de la même nature que celle de l'Égypte et qu'en général toutes les grandes religions du paganisme. Lorsqu'on y pénétrait au-delà de l'écorce extérieure du polythéisme grossier qu'elle avait

1. Dans mon ouvrage sur *La Magie chez les Chaldéens et les origines accadiennes*. Paris, 1874.



revêtue dans les superstitions populaires et qu'on s'élevait jusqu'aux conceptions d'un ordre plus haut qui en avaient été le point de départ, on y retrouvait la notion fondamentale de l'unité divine, mais défigurée par les monstrueuses rêveries du panthéisme, qui confond la créature avec le Créateur et transforme l'Être divin en un dieu-monde dont tous les phénomènes de la nature sont les manifestations. Au-dessous de ce Dieu suprême et unique, puisqu'il est le grand Tout dans lequel toutes choses se confondent et s'absorbent, est échelonné, dans un ordre d'émanation qui correspond à leur ordre d'importance, un peuple de dieux secondaires qui ne sont autres que ses attributs et ses manifestations personnifiées. C'est dans ces personnages divins secondaires et dans leur nature réciproque que se marquent surtout les différences entre les grandes religions païennes, dont le principe premier est toujours le même. L'imagination des Égyptiens avait été surtout frappée par les péripéties successives de la course journalière et annuelle du soleil; ils y avaient vu la manifestation la plus imposante de la Divinité, celle qui révélait le mieux les lois de l'ordre du monde, et ils y avaient cherché leurs personnifications divines. Les Chaldéo-Babyloniens, au contraire, adonnés d'une manière toute spéciale à l'astronomie, lurent, dans l'ensemble du système sidéral et surtout planétaire, la révélation de l'être divin. De même que les peuples syro-phéniciens, avec les religions desquels la leur a la plus étroite parenté, ils considérèrent les astres comme les vraies manifestations extérieures de cet être divin, et ils firent dans leur système religieux l'apparence visible des hypostases émanées de la substance de l'être absolu, qu'ils identifiaient avec le monde, son ouvrage. Seulement, sous sa forme définitive, leur religion classa ces émanations dans une échelle philosophique et savante, résultat d'un très-puissant effort de pensée, auquel la Syrie et la Palestine n'offrent rien d'analogue.

Le Dieu suprême, le premier et unique principe d'où dérivent tous les autres dieux, était Ilou (en accadien Dingira), dont le nom signifie « le dieu » par excellence. C'est le Un et le Bon (les deux expressions se trouvent formellement dans les textes cunéiformes), que les philosophes néoplatoniciens disent avoir été la source commune de tout dans la théologie des Chaldéens; et en effet, on voit le premier principe appelé « le Dieu Un » dans quelques documents d'une époque tardive où le langage philosophique s'était complètement formé dans les écoles sacerdotales. Mais ceci semble appartenir à

un développement tout à fait récent. Dans la religion des âges classiques du bassin de l'Euphrate, la conception d'Ilou était trop compréhensive, trop vaste pour recevoir une forme extérieure bien déterminée, et par conséquent les adorations du peuple; à ce point de vue, les Grecs lui trouvèrent une certaine analogie avec leur Cronos, auquel ils l'assimilèrent. En Chaldée, il ne paraît pas qu'aucun temple lui ait été spécialement dédié, bien que Babylone lui dût son nom de Bab-Ilou (en accadien KÂ-Dingira). Pendant longtemps même, on ne distingua pas nettement la personnalité de Ilou; son rôle et sa qualification de « Dieu Un » furent d'abord donnés à Anou, « l'ancien des dieux, » premier personnage de la triade suprême qu'on regarda ensuite comme émané d'Ilou; on ne distinguait pas alors le principe primordial du chef de cette triade, qu'on tint après pour sa première émanation. C'est seulement chez les Assyriens que le culte d'un *deus exsuperantissimus*, source et principe d'où découlaient tous les autres, prit une importance presque égale à celle d'Ahouramazdâ chez les Perses, en la personne de leur dieu national Assur, d'où le pays lui-même tirait son nom.

Le récit cosmogonique des livres sacrés de Babylone et de la Chaldée, dont le début a été si heureusement retrouvé par George Smith<sup>1</sup> énumérait ainsi les premières générations divines, qui se confondaient avec les premières phases de l'origine des choses :

En ce temps là, il y avait en haut quelque chose d'innomé, le ciel;  
En bas quelque chose d'innomé, la terre;  
L'Océan (Apsou) ouvert était leur générateur,  
Le Chaos de la Mer (Moummou-Tiamat), celle qui les avait enfantés dans leur totalité.

Leurs eaux réunies et confondues s'élevaient en haut;  
aucun roseau n'y avait encore poussé, aucune fleur produit sa graine.  
En ce temps-là, aucun des dieux n'en était encore sorti;  
ils n'avaient pas des noms divers, et le Destin n'existait pas.  
Alors furent produits les dieux.  
Lakhma et Lakhama (les deux formes mâle et femelle de la substance)  
sortirent par émanation, et ils grandirent.

Sar et Kisar (l'Énergie de production en haut et en bas) furent ensuite produits.

Une longue suite de jours, et furent produits « Anou, [Bel et Éa]. »

1. Le texte dans Fr. Delitzsch, *Assyrische Lesestücke*, p. 40. Un premier essai de traduction dans G. Smith, *Chaldean account of Genesis*, p. 62 et suiv.



Ceci correspond exactement avec les données d'un célèbre passage du philosophe néoplatonicien Damascius :

« Les Babyloniens, comme les autres barbares, passent sous silence l'unique et premier principe de l'univers, et commencent par le couple de Ταυθῆ (*Tiamat*, la mer, la Θαυὰ-θ de Bérose) et Ἀπασῶν (*Apsou*, l'océan), appelant Tauthé la mère des Dieux. De ce couple procède un fils unique, Μωῦμις (*Moummou*, le chaos), que je ne puis concevoir autrement que comme le monde intelligible, procédant des deux principes. D'eux aussi naît une nouvelle génération, Δαχῆ et Δαχῶς (corrigez Δαχμῆ et Δαχμῶς), et ensuite une troisième, Κισαρῆ et Ἀσσωρῶς (*Kisar* et *Sar*). C'est de ce dernier couple que procèdent encore trois autres dieux, Ἀνῶς, Ἰλλινος et Ἀῶς (*Ana*, *Elim*, une des formes accadiennes correspondant au sémitique *Bel*, et *Éa*). Enfin de Aos et de Δάβκκη (*Éa* et *Davkina*) naît un fils appelé Βέλος (*Bel Maroudouk*), le démiurge. »

Dans d'autres documents mythologiques, Lakhma et Lakhama, Sar et Kisar, sont donnés comme des formes successives d'Anou et d'Anat, qui « sont, dit-on, le ciel et la terre », et qui, dans cette forme des traditions, constituent en tête des générations divines un couple pareil à celui d'Oùranos et de Gê dans les vieilles cosmogonies helléniques.

Les dieux cosmogoniques que nous venons de voir nommer ne tiennent, du reste, aucune place dans le culte public et habituel; celui-ci s'adresse aux dieux intelligibles, comme auraient dit les néo-platoniciens, aux dieux actifs dont la conception est plus dégagée des ténèbres des premières origines. Au sommet de l'échelle du panthéon qui fait l'objet des adorations générales, nous rencontrons une triade suprême : Anou (en accadien *Ana*), « le premier-né, l'antique, l'ancien des dieux, le père des dieux, le seigneur des ténèbres », dont le nom, d'origine accadienne, signifie le Ciel et qui continue à régner sur le ciel immobile des étoiles fixes, mais qui est le maître absolu de l'univers avant son organisation définitive, le dieu Temps et Monde (Χρόνος et κόσμος à la fois dans son sens le plus large), qui personnifie en même temps le chaos primordial; Éa (nom d'origine accadienne admis en assyrien), l'intelligence divine, nous dirions volontiers le Verbe, qui anime la matière et la rend féconde, qui pénètre l'univers, le dirige et le fait vivre, en même temps le roi de l'élément humide, en un mot « l'Esprit porté sur les eaux », comme dans le premier chapitre de la Genèse; enfin Bel (en accadien *Moul-ge*

et Elim), le roi et en même temps la personnification de l'univers organisé, le démiurge du monde céleste, celui qui assigne leurs rangs aux astres à révolution périodique et les met en mouvement. Ces trois personnifications divines, égales en puissance et consubstantielles, n'étaient pas placées sur le même degré d'émanation; on faisait de Bel tantôt le frère et tantôt le fils d'Anou, que l'on donnait invariablement pour père à Êa.

A chacun des dieux de la triade suprême correspondait une divinité féminine, qui était le dédoublement, la forme passive, et, pour me servir de l'expression même contenue dans plusieurs inscriptions, « le reflet ». C'est ainsi que, dans l'Inde, le Trimourti se reproduit dans le Çakti-Trimourti, triade féminine. Anat ou Nana (ce dernier nom d'origine accadienne) répondait à Anou, Belit (en accadien Ningelal) à Bel, et Davkina (nom accadien) à Êa; mais la distinction de ces trois personnages femelles est beaucoup moins claire que celle des trois dieux mâles. Ils se confondent les uns avec les autres, et en réalité ils se réduisent à une seule divinité, représentant le principe féminin de la nature, la matière humide, passive et féconde, déesse véritablement myrionyme que l'on qualifie de « déesse souveraine, dame du monde, mère des dieux, dame des grands dieux, reine de la terre, reine de la fécondité »; ses appellations les plus générales et les plus compréhensives sont en accadien Dingiri, « la Déesse », et en assyrien sémitique Belit, « la Dame ».

Cette identité fondamentale de toutes les déesses du système religieux des bords de l'Euphrate et du Tigre, qui ne sont que des faces d'une même divinité, est exprimée avec une netteté singulière et qui ne peut plus laisser place au doute, à propos du corps sidéral dans lequel on voyait la manifestation la plus éclatante de la divinité féminine, dans un texte provenant de la bibliothèque palatine de Ninive. Nous y trouvons en même temps l'expression la plus précise de certaines données, telles que l'androgynisme essentiel de la divinité femelle, et la notion de l'inceste divin, du dieu mari de sa mère<sup>1</sup>, données qui n'ont été répandues dans le monde grec que par les

1. Ce dogme, monstrueuse aberration de l'esprit de symbolisme, est fondamental et répandu dans toutes les régions de l'Asie antérieure; le principe igné et solaire, considéré comme mâle, y est tenu pour émané du principe humide et féminin, que son action féconde ensuite. Dans la religion locale de la ville de Nipour, Adar est en même temps fils et époux de Belit. Dans les légendes hellénisées, un lien incestueux rattache Sémiramis à son fils Ninyas.

Orphiques et les néo-platoniciens, mais qui plus de deux mille ans avant l'ère chrétienne étaient professées à l'état de dogmes formels dans les écoles du sacerdoce chaldéo-babylonien.

L'astre femelle est la planète Vénus; elle est femelle au coucher du soleil;

L'astre mâle est la planète Vénus; elle est mâle au lever du soleil;

La planète Vénus au lever du soleil, Samas est le nom de son possesseur à la fois et son rejeton;

La planète Vénus au coucher du soleil, Adar est le nom de son possesseur à la fois et son rejeton<sup>1</sup>;

La planète Vénus au lever du soleil, son nom est la déesse d'Aganê (Anounit);

La planète Vénus au coucher du soleil, son nom est la déesse d'Erech (Nana);

La planète Vénus au lever du soleil, son nom est Istar parmi les étoiles;

La planète Vénus au coucher du soleil, son nom est Belit parmi les dieux.

Une et multiple à la fois sous ses différents noms qui expriment autant d'aspects de sa nature, autant d'hypostases de son essence, la divinité féminine de la religion chaldéo-babylonienne est Anat ou Nana quand on l'envisage comme la matière primordiale et incréée, productrice de toutes choses, *muallidat gimri*, source de toutes les générations des dieux et des êtres vivants; une de ses qualifications principales est alors Oum-Ourouk « la mère d'Erech », dont Bérose fait sous la forme Omoroca, la reine du chaos, s'identifiant avec Tiamat.

Comme reine des dieux et des hommes, maîtresse de l'univers organisé, la divinité féminine est Belit; Davkina comme souveraine des ondes, épouse du dieu-poisson, dans lequel se personnifie l'intelligence divine; Istar à la fois comme guerrière, « reine des batailles », et déesse des amours, enfin comme présidant à la planète Vénus; Zirbanit ou Zarpanit comme formatrice des germes, déesse de la fécondité chez les êtres animés, génératrice, *muallidat* (d'où les Grecs ont fait Μόλιττα et Μόλις), honorée par les prostitutions .

1. Dans cette opposition des deux époux de la déesse, le soir et le matin, Samas est le soleil diurne, dans tout son éclat et toute sa puissance, Adar le soleil ténébreux et voilé, l'Hercule Sandon frappé d'effémation, qui devient l'esclave d'Omphale.

sacrées de Babylone ; Anounit comme « l'étoile du fleuve Tigre<sup>1</sup> », comme la planète Vénus en tant qu'associée conjugalement au Soleil ; enfin Goula (nom accadien qui signifie la grande) comme lune, et Allat (l'Ἀλλαττα d'Hérodote) comme déesse chthonienne et funèbre, reine des enfers. Tout en tendant à se confondre les unes avec les autres avec une facilité singulière, quelques-unes de ces formes prennent un caractère de personnalité plus distinct, et nous allons les rencontrer avec des places spéciales dans la hiérarchie systématique du panthéon.

Après la première triade, représentant la genèse du monde matériel, émané de la substance de l'être divin, la série des émanations se continuait et produisait une seconde triade, dont les personnages, abandonnant désormais le caractère général et indéterminé de ceux de la première, prenaient une physionomie décidément sidérale et représentaient des corps célestes déterminés, ceux dans lesquels les Chaldéo-Babyloniens voyaient les manifestations extérieures les plus éclatantes de la divinité. C'étaient, pour les citer dans leur ordre hiérarchique : Sin (en accadien Akoû et Eni-zouna, « le seigneur de l'accroissement périodique »), le dieu-lune, fils de Bel, surnommé Nannar « le lumineux », épithète que l'on fait correspondre à l'accadien Ourou-ki « celui qui protège, qui couve la terre » ; Bin, appelé aussi Raman (le Rimmon de la Syrie) et en accadien Mermer, le dieu de l'atmosphère et de ses phénomènes, des vents, de la pluie et du tonnerre, fils d'Anou ; enfin Samas (en accadien Outou), le Soleil, « arbitre du ciel », fils de Sin. Dans les idées chaldéo-babyloniennes, la lune primait de beaucoup le soleil, et le dieu Sin était le type de la royauté.

Ce sont là les trois triades, « composées chacune de père ou premier principe, de puissance et d'intelligence, » *pater, potentia et mens*, que les philosophes de l'école néo-platonicienne, très-exactement informés des religions asiatiques, attestent avoir été regardées par les Chaldéens comme émanées de l'Un et Bon, *unum et bonum*, et avoir constitué la base fondamentale de leur religion. De plus, comme les Chaldéo-Babyloniens, aussi bien que les peuples syro-phéniciens, n'ont jamais admis un dieu sans dédoublement de sa substance en principe mâle et femelle, chacun de ceux de la triade des principaux

1. Il est curieux de rapprocher de ce titre le récit, conservé par Hygin, sur l'œuf tombé du ciel dans le fleuve, couvé par les colombes, et d'où sort Vénus.

corps célestes est assisté de son épouse. Pour Sin, c'est la « Dame grande », dont nous ne savons pas encore lire phonétiquement le nom avec certitude en assyrien (en accadien il était Nin-Gal); pour Samas, la déesse Coula, triforme en sa qualité de personnification lunaire et quelquefois remplacée par un groupe de trois épouses égales entre elles : Ak, Koula<sup>1</sup> et Anouni; enfin la compagne de Sin est Sala.

L'échelle descendante des émanations et de la hiérarchie suprême du panthéon, place ensuite les deux des cinq planètes : Adar (Saturne), dont les attributs sont ceux d'un véritable Hercule, Maroudouk (Jupiter), Nergal (Mars), dieu de la guerre, du carnage et de la destruction, Istar (Vénus) et Nébo (Mercure), dont le nom sémitique signifie « le prophète »<sup>2</sup>. Les planètes Vénus et Mercure ayant chacune deux apparitions, le soir et le matin, on admit une double Istar, et on divisa Nébo en deux personnages, Nébo et Nouzkou. Dans les récits mythologiques de la Chaldée, les deux Istar sont, l'une fille de Anou et l'autre fille de Sin; dans le culte de l'Assyrie, elles sont Istar d'Arbèles et Istar de Ninive, l'une guerrière et l'autre pacifique, déesses des deux quinzaines du mois. Quant aux deux personnages issus du dédoublement du dieu de la planète Mercure, Nébo fut surtout spécialement le dieu de la science et des lettres, Nouzkou le messager de Bel. Ceux des dieux planétaires qui sont considérés comme mâles, Istar étant une déesse, ont tous à côté d'eux le caractère féminin qui les complète par son union conjugale : Maroudouk pour Maroudouk, Laz pour Nergal et Tasmit pour Nébo; pour Adar, on le représente comme étant à la fois fils et époux de la déesse Belit. Istar, de son côté, possède un époux mystérieux, Tammouz ou Douai (Tammouz), enlevé, florissant de jeunesse, à sa jeunesse et qu'elle va rechercher jusqu'au fond du « Pays sans retour » où ils conduisent les morts, ce qui ne l'empêche pas d'avoir beaucoup d'amours, sur lesquelles la légende mythologique se donne librement le loisir de détails scandaleux. Ces dieux des planètes ne sont, en résumé, et ce point de vue est très-nettement indiqué dans un

<sup>1</sup> Ces deux déesses conservent d'antiques noms accadiens, auxquels ne se sont pas attachés d'équivalents sémitiques; le premier veut dire « lune », le second « dame ».

<sup>2</sup> Les appellations de ces dieux planétaires sont : Nin-dara (le Seigneur de la Lune), Amar-outeouki (la Splendeur du soleil), Ne-ourougai (le Maître du Feu), Tammouz (la Flamboyante) et Ak (l'Agissant). La lecture de ce dernier nom est douteuse.

grand nombre de passages, — que des formes, des manifestations secondes des dieux de l'ordre supérieur, Adar-Samdan, répondant à Anou, Maroudouk à Bel, Nébo à Éa, Istar à Belit ; la relation de Nergal est moins claire.

Avec ces personnages planétaires se clôt la série des douze grands dieux qui constituaient le véritable Olympe chaldéo-babylonien, l'ordre supérieur de la hiérarchie divine, ceux que Diodore de Sicile, en exposant très-exactement le système astronomico-théologique des Chaldéens, appelle « maîtres » ou « seigneurs des dieux, » et qu'il dit avoir présidé aux douze mois de l'année et aux douze signes du zodiaque. Les douze grands dieux sont énumérés dans l'ordre suivant sur plusieurs monuments, comme le monolithe d'Assournazirpal et l'obélisque de Salmanassar à Nimroud :

- 1 Anou, roi des archanges célestes et terrestres, roi du monde ;
- 2 Bel, père des dieux, créateur ;
- 3 Éa, roi de l'Océan, qui établit les destinées, roi de la sagesse et de la science ;
- 4 Sin, seigneur des couronnes, le plus élevé en éclat ;
- 5 Bin, le guerrier, seigneur des canaux fertilisateurs ;
- 6 Samas, juge du ciel et de la terre ;
- 7 Maroudouk, maître des sentences parmi les dieux, seigneur de la naissance ;
- 8 Adar-Samdan, le puissant, le guerrier parmi les dieux guerriers, destructeur des méchants ;
- 9 Nergal, le géant, roi des batailles ;
- 10 Nébo, qui porte le sceptre suprême ;
- 11 Belit, épouse de Bel, mère des grands dieux ;
- 12 Istar, l'aînée du ciel et de la terre, qui exalte la face des guerriers<sup>1</sup>.

1. Les calendriers en écriture cunéiforme, conservés au Musée britannique, donnent d'autres dieux pour les douze mois :

- 1 Nisan (mars-avril). — Anou et Bel.
- 2 Air (avril-mai). — Éa, seigneur de l'humanité.
- 3 Sivan (mai-juin). — Sin, fils aîné de Bel.
- 4 Douz (juin-juillet). — Adar le guerrier.
- 5 Ab (juillet-août). — Allat, dame de la baguette magique.
- 6 Ouloul (août-septembre). — Istar, dame des batailles.
- 7 Tasrit (septembre-octobre). — Samas, héros du monde.
- 8 Araksamna (octobre-novembre). — Maroudouk, maître des sentences parmi les dieux.
- 9 Kisiliv (novembre-décembre). — Nergal, le grand guerrier.
- 10 Tebit (décembre-janvier). — Papsoukoul, le serviteur de Anou et Anat.
- 11 Sabat (janvier-février). — Bin, capitaine du ciel et de la terre.

## II

Le rang assigné à Maroudouk (le Mérodach de la Bible), parmi les douze grands dieux, change quelquefois. Dans plusieurs monuments, au lieu de venir le septième, il est le cinquième, précédant Bin et Samas. Ceci tient au rôle qui, à partir d'une certaine époque, lui a été assigné dans la création. Il est le second démiurge ou ouvrier divin, le créateur du monde terrestre, et devient ainsi Bel-Maroudouk, un second Bel, dont le premier, celui de la triade supérieure, est distingué comme *Bel labir* (en accadien *Elim uara*) « Bel l'ancien, » expression identique à celle de Βελαβήρ, que les écrivains grecs signalent chez plusieurs populations de la Syrie.

Grâce à la découverte des fragments des récits cosmogoniques par George Smith, on peut déjà se faire une idée suffisante de la Genèse des Chaldéo-Babyloniens, parallèle à la Genèse biblique et offrant avec elle les plus remarquables analogies. Dans cette conception, la création du monde était aussi l'œuvre des sept jours; mais au lieu d'être celle d'Elohim, seul dieu, seul maître, chacun des dieux primordiaux y avait successivement sa part. C'est Sar qui séparait le ciel et la terre et créait le firmament (*asar*); la formation et l'établissement des grands luminaires célestes, au quatrième jour, était l'œuvre de Bel et de Êa. En qualité de second démiurge, Maroudouk, agent de son père Êa, et obéissant à ses ordres, était l'ordonnateur de la création terrestre, produisant les êtres vivants et en particulier les hommes.

Ceux-ci sont considérés comme sortis des mains de leur créateur dans un état d'innocence et de pureté absolue. Êa, le maître de la sagesse, leur porte un intérêt tout particulier. De même que c'est lui qui veille au bon ordre de la nature entière et répare le mal que produisent les démons, il s'est fait le législateur des hommes. C'est sûrement lui qu'il faut reconnaître dans l'Oès d'Helladius, l'Oannès de Bérose et l'Éahanès d'Hygin (*Êa-khan* « Êa le poisson, » en accadien),

12 Adar (février-mars). — Les dieux Cinq et Deux (génie des planètes, analogues aux Cabires de la Phénicie).

13 Second adar intercalaire. — Assur, père des dieux.

La mention de ce dernier dieu constitue une addition assyrienne à l'ancienne liste babylonienne; aussi, malgré le rang suprême d'Assur, n'a-t-on trouvé à lui donner que le mois intercalaire.

le dieu qui s'est manifesté, sortant chaque jour de la mer Érythrée sous une forme moitié homme et moitié poisson, et a révélé aux premiers hommes les livres sacrés où sont contenus les principes des lois religieuses et civiles, leur faisant connaître aussi les noms des dieux et les mystères de la naissance de l'univers.

Mais Tiamat, la source encore confuse d'où toutes choses sont sorties, jalouse des dieux issus d'elle, qui ont organisé l'univers et mis fin au chaos où elle régnait seule, se déclare leur ennemie. Elle tente les hommes et les induit à désobéir aux préceptes de Êa. Le péché est ainsi introduit pour la première fois dans le monde. Il faut faire cesser ce désordre, et, pour réduire à l'impuissance Tiamat, il s'engage une grande lutte entre les deux mondes du ciel et des enfers, de la lumière et des ténèbres, qui est comme la gigantomachie des traditions chaldéennes. Dans cette lutte, Maroudouk, suscité par son père, est le champion des dieux. Ceux-ci l'arment de la foudre et de la harpé, et à la tête des légions des anges, il va combattre Tiamat, suivie de l'armée des démons et des êtres monstrueux nés dans le chaos.

Tiamat est vaincue et rejetée dans l'abîme inférieur.

Tel est, dans une brève analyse, le récit des tablettes provenant de la bibliothèque palatine de Ninive et copiées sur celles qui se conservaient depuis plusieurs siècles à Érech.

Bérose nous donne un récit assez différent, bien que rentrant dans les mêmes données fondamentales; c'était celui de l'école sacerdotale de Babylone et de Borsippa. La lutte contre Tiamat s'y confond avec l'œuvre même de la création; elle en devient le mode. Surtout le rôle de tous les autres dieux s'efface devant celui de Bel-Maroudouk, qui devient le seul démiurge.

« Tout étant encore mêlé et en chaos, Bélos (Bel-Maroudouk) survint et coupa en deux la femme Omoroca (Oum-Ourouk) ou Thavath (Tiamat); de la moitié inférieure de son corps il fit la terre, et de la moitié supérieure le ciel, et tous les êtres qui étaient en elle disparurent. Bélos, alors, se trancha sa propre tête, et les autres dieux ayant pétri le sang qui en coulait avec la terre, formèrent les hommes, qui pour cela sont doués d'intelligence et participent de la pensée divine.

« C'est ainsi que Bélos, que les Grecs expliquent par Zeus, ayant divisé les ténèbres, sépara le ciel et la terre et ordonna le monde, et tous les êtres animés qui ne pouvaient pas supporter l'action de la



lumière périren <sup>1</sup>. Bêlos, voyant que la terre était déserte, quoique fertile, commanda à l'un des dieux de lui couper la tête, et pétrissant le sang qui coulait avec la terre, il façonna les hommes ainsi que les animaux qui peuvent vivre au contact de l'air. Ensuite Bêlos forma aussi les étoiles, le soleil, la lune et les cinq planètes. »

C'est cette version du récit de la création qui était représentée dans les peintures du sanctuaire de Maroudouk à la pyramide de Babylone. Elle porte une empreinte toute locale. Maroudouk était le dieu spécial de Babylone ; c'est dans cette ville que l'on tendit à lui donner une importance prééminente ; c'est là que Bel-Maroudouk relégua l'ancien Bel sur le second plan, se substituant complètement à lui dans ses attributions et dans ses titres. Même du temps de Nabuchodonosor et des autres rois du dernier empire chaldéen, on va encore plus loin ; on en fait un *deus exsuperantissimus*, placé en tête du panthéon et supérieur à tous les autres dieux, ce que les Assyriens avaient déjà fait de leur Assur. La narration d'Érech restreint son rôle et ne lui donne pas la même importance que celle de Babylone ; il n'y est qu'un démiurge secondaire, inférieur aux trois dieux suprêmes et agissant uniquement d'après les ordres de son père Êa. Mais, même réduite à ces limites, l'attribution d'un rôle créateur à Maroudouk n'est probablement pas une notion d'un caractère réellement primitif. Il y a de très-

1. Dans un fragment copié à Cutha par les scribes d'Assourbanipal, nous avons les restes d'un récit qui se rapproche davantage que celui d'Érech des données de Béroze. Il y est question des :

« Hommes aux corps d'oiseaux du désert, êtres humains  
« avec des faces de corbeaux,  
« que les grands dieux avaient créés,  
« et pour qui ils avaient créé une habitation sur la terre.  
« Tiamat leur avait donné leur force,  
« la dame des dieux avait suscité leur vie ;  
« au milieu de la terre ils avaient pris naissance et grandi  
« et s'étaient multipliés en nombre. »

Ces êtres sont décrits comme « buvant les eaux troubles (du chaos) et incapables de boire une eau pure. » Quand la lumière du soleil brille pour la première fois à leur regard, l'astre éclatant

« avec la flamme, son arme, poursuivait ces hommes,  
« les atteignit et les détruisit. »

On raconte ensuite qu'il y avait six mille de ces êtres monstrueux, moitié hommes et moitié animaux, qui ne purent supporter la force de la lumière, et qu'ils étaient gouvernés par sept rois, dont la tablette donnait les noms, malheureusement détruits en grande partie.

sérieuses raisons de croire qu'elle a été due au développement, relativement assez tardif, de l'importance religieuse et politique de Babylone, développement qui eut lieu seulement de vingt à seize siècles environ avant l'ère chrétienne, dans la même période historique que la fixation des livres sacrés, et qui par conséquent dut exercer une certaine influence sur leur rédaction définitive. C'est alors que Maroudouk, dieu jusque-là tout local et très-secondaire, fut assimilé à l'accadien Silik-moulou-khi (celui qui dispose le bien pour les hommes), le dieu médiateur, le fils aîné et l'agent constant de Ea, qui joue un rôle si considérable dans les livres magiques en langue accadienne. C'est bien manifestement Silik-moulou-khi qui était le second démiurge dans les plus anciennes rédactions des livres cosmogoniques. Mais jamais le texte primitif accadien des livres religieux ou magiques, non plus que les inscriptions les plus anciennes, n'établissent d'assimilation et de confusion entre Silik-moulou-khi et Amar-outouki, dont le nom accadien a produit la forme Maroudouk des documents sémitiques; l'assimilation n'apparaît que dans les versions assyriennes, notablement postérieures au texte accadien. Il y a plus, si Maroudouk avait été déjà considéré comme un dieu démiurge et médiateur constant à l'époque de l'établissement de la hiérarchie du panthéon, il est évident qu'on lui aurait donné un rang plus élevé que celui qui l'a placé parmi les cinq dieux planétaires. C'est donc postérieurement à l'établissement de cette hiérarchie qu'on l'a identifié avec l'ancien Silik-moulou-khi des Sumers et des Accads, si analogue au Mithra du mazdéisme, et qu'on lui en a donné le rôle cosmogonique et les attributions.

### III

Les douze grands dieux sont ceux qui, presque seuls, sont nommés dans les inscriptions comme étant l'objet d'un culte public, officiel et général dans tout le pays, et dont les appellations entrent dans la composition de la plupart des noms propres constituant l'onomastique assyrienne; mais, au-dessous de ces grands dieux, la théologie et la mythologie de Babylone et de l'Assyrie admettaient des légions de *diî minores*, représentant des ordres inférieurs d'émanation, qui paraissent, du reste, n'avoir jamais été distribués aussi régulièrement que ceux du sommet de la hiérarchie; il y avait là tout un peuple qui resta toujours assez confus et en

grande partie relégué dans les cultes locaux. Ce sont des divinités mineures de ce genre que le récit cosmogonique de Bérose introduit aux côtés de Bel-Maroudouk, exécutant ses ordres et l'aidant dans son œuvre de démiurge. Les tablettes mythologiques et astrologiques fournissent un grand nombre de noms divins qu'il faut rapporter à cette classe. On doit surtout étudier à ce point de vue celles qui contiennent des généalogies de dieux, et encore plus le précieux fragment d'un texte où étaient énumérées, temple par temple, les divinités synthrones des grands dieux dans les principaux sanctuaires de la Babylonie et de l'Assyrie.

Sans doute, beaucoup de noms fournis par ces documents, comme ceux des personnages séparés, se retrouvent sur les autres tablettes mythologiques, en tant que qualifications des grands dieux. Le culte populaire leur donnait seul une existence distincte, tandis que dans le système général et scientifique de la religion ils n'étaient considérés que comme des formes diverses d'une même divinité. Mais il est aussi quelques-uns des *dii minores* qui furent toujours à titre de personnages d'un caractère nettement individuel, ayant un rôle d'une certaine importance. Tels sont Bil-gi ou Gibil, le feu personnifié, qui n'avait peut-être pas de nom assyrien sémitique et que l'on serait en droit de retrouver, transplanté en Syrie, dans l'Ela-Gabal d'Émèse, dont l'empereur romain Elagabale, nommé d'après lui, était pontife; Oungal-tourda, dont l'appellation (signifiant « le roi puissant ») paraît s'être traduite en assyrien sous la forme Sarrou-ikdou, et dont un curieux fragment raconte la métamorphose en oiseau<sup>1</sup>; Serakh,

1. Le dieu Oungal-tourda [s'en alla] vers la montagne, dans un lieu reculé,  
« dans la montagne de Sabou [il alla.

« Sa mère ne l'habitait pas et ne...;

« son père ne l'habitait pas et avec lui n' [y alla pas.

« Le prix de sa connaissance il ne... pas,

« lui qui la volonté de son cœur, la volonté ne... pas.

« Dans son propre cœur il [prit] une résolution,

« de changer en oiseau sa figure;

« de changer en oiseau des tempêtes sa figure;

« de prendre une épouse ...;

« l'épouse de l'oiseau des tempêtes, le fils de l'oiseau des tempêtes,

« de les faire résider en sa compagnie. »

Les versets suivants, où il est question de la déesse qui devient sa compagne après sa métamorphose, présentent encore des obscurités trop grandes pour que j'ose en tenter une traduction suivie.

L'oiseau des tempêtes, dont Oungal-tourda prend la forme, est appelé dans la version assyrienne « le divin *Zu* »; ce *zu* est décrit ailleurs comme un oiseau de proie gigantesque et d'une force prodigieuse, pareille au *rok* des légendes arabes.

appelé aussi Nirba, le dieu des récoltes et des greniers; Manou le grand, qui préside au sort ainsi que la déesse Mamit; Dibbara (nom d'origine accadienne), le dieu qui répand les épidémies et dont un récit, dont les fragments ont été découverts par Smith, décrivait les ravages, les courses errantes à travers le monde, précédé de son ministre Isou, le feu de la fièvre; Laban, le dieu qui préside à la lèpre; Martou, l'Occident, fils d'Anou; Asmoun, Samila et beaucoup d'autres dont l'énumération serait trop longue. A côté de ceux qui tiennent un rang dans les plus hautes classes de la hiérarchie divine, on donne aux trois dieux supérieurs eux-mêmes des fils nombreux qui ne s'élèvent pas au-dessus de la condition la plus obscure entre les dieux; tels sont les neuf fils d'Anou, Oungal-zinna<sup>1</sup>, Latarat, Ab-goula, Egou, Mout-gourra, Kousou, Siroukou, Anounki<sup>2</sup>, Asiski, et six fils de Êa, Doumouzi-abzou<sup>3</sup>, Ki. .la, Nera, Barra, Barra-goula, Bournounta-sâ. On remarquera que tous ces personnages ont des noms accadiens, que l'on n'a pas traduits par des équivalents assyriens. C'est que dans la tourbe confuse des *dii minores* on relègue les antiques dieux de l'âge purement accadien, dont le culte est complètement tombé en désuétude par la suite, mais dont beaucoup continuent à être mentionnés dans les livres magiques conservés traditionnellement; ils y sont comme les épaves d'une autre phase religieuse, que nous n'avons pas ici à tenter de reconstituer.

D'autres sont des dieux locaux, de fleuves ou de villes, dont l'adoration n'est jamais devenue générale dans le pays et auxquels, dans le travail de classement définitif du panthéon, l'on n'a pas assigné une place plus élevée. Souboulal, le dieu de l'Euphrate, Sarrakh de Kis, Kanisourra de Cutha. Quelques-uns de ceux-ci ont même une origine étrangère, et c'est ainsi que dans les provinces orientales, le long de la frontière d'Elam, nous voyons adorer certains dieux empruntés à ce pays, tels que Lagouda à Kisik, Lagamal ou Lagamar<sup>4</sup> à Sourippak, et, dans d'autres localités, Sousinka et Armannou, le même que Oumman, le grand dieu de Suse.

Comme les rois sur la terre, les grands dieux, dans l'Olympe

1. Le roi du désert. Tous ces noms sont accadiens, mais on ne peut encore en traduire que quelques-uns.

2. L'Archange de la terre.

3. Le Rejeton de l'Océan.

4. C'est le dieu dont l'appellation entre en composition dans le nom du roi élamite Koudour-Lagamar, le Chodorlaomor de la Bible.

chaldéo-babylonien, outre leurs fils, leurs filles et leurs épouses légitimes, sont entourés d'une foule de concubines et de serviteurs, que l'on classe aussi parmi les dieux. Chacun a son messager, ministre actif de ses volontés; les deux plus fameux de ces personnages sont Papsoukoul, le messager d'Anou, que l'on qualifie aussi, d'une manière plus générale, de « messager des grands dieux », et Nouzkou, le messager de Bel. Les énumérations, on pourrait presque dire les statistiques des dieux, groupent autour de Éa, outre son messager Ouzmoû, huit portiers de son palais, les deux taureaux de la porte de sa salle du trône et les deux taureaux de la porte de la salle du trône de son épouse Davkina, chacun avec son nom particulier; auprès de Maroudouk ses quatre chiens de chasse, Oukkoum (celui qui prend), Akkoul (celui qui mord), Iksouda (celui qui attaque), Iltebou (celui qui poursuit; ces quatre noms sont sémitiques), car Maroudouk est un dieu chasseur qui a servi de prototype au Nemrod de la légende populaire recueillie par la Bible; puis les deux dieux portiers de son sanctuaire de Ê-saggal, la pyramide sacrée de Babylone, et d'autres dieux ministres du même sanctuaire. Ailleurs, nous voyons adorer dans un temple, autour de Bin, le dieu des phénomènes atmosphériques et en particulier de la foudre, ses assesseurs Tarâ-moua (le bruit du tonnerre), Birkou (l'éclair), Isou-birki (le feu de la foudre), ainsi que Nipikh-samsi (le lever du soleil) et Nour-samsi (la lumière du soleil), personnages dont les noms sont empruntés à l'assyrien sémitique. Ces exemples suffisent à montrer quel contingent la cour des grands dieux fournissait aux listes d'êtres considérés comme divins.

Mais il faut mettre à part, entre les dieux groupés au-dessous du cycle suprême comme des puissances et des émanations inférieures, la nombreuse série des personnifications stellaires, représentant « les mansions célestes et l'armée entière du ciel<sup>1</sup> » constellations ou étoiles envisagées isolément. Elles correspondaient aux conceptions astrologiques et apotélesmatiques qui, depuis une époque fort ancienne, avaient pénétré la religion chaldéo-babylonienne plus qu'aucun autre système religieux du monde antique. Ces personnifications, du reste, étaient savamment distribuées par classes et hiérarchisées par ordre d'importance et d'attributions dans une construction systématique dont Diodore de Sicile expose l'économie

1. II Reg., XXIII, 5.

avec une précision très-exacte. Toutes n'étaient pas comptées au nombre des dieux proprement dits, et on regardait beaucoup d'étoiles comme animées seulement, sous les ordres des grands dieux, par des êtres surnaturels, des sortes d'esprits ou de génies (*musedu*), continuant toujours plus bas la chaîne des émanations, participant encore de l'essence divine, mais se rapprochant de l'humanité, par suite se mêlant davantage à elle et à ses destinées.

Dans cette nouvelle sphère on rangeait les quatre classes principales de génies protecteurs : le Sed ou Kiroub (en accadien Alad), taureau à face humaine, le Lamas (en accadien Lamma), lion à tête d'homme, l'Oustour, d'apparence entièrement humaine, et le Nattig, à tête d'aigle ou de vautour perchoptère, dont le prophète Ézéchiél a adopté les types comme ceux des quatre êtres symboliques qui, dans ses visions, supportent le trône de Jéhovah et qui, de là, sont passés dans l'art chrétien, par l'intermédiaire de l'Apocalypse, comme les emblèmes des quatre évangélistes. Au-dessus étaient les archanges ou esprits supérieurs, divisés en deux groupes : les Igigi (nom d'origine accadienne) ou archanges célestes, nommés aussi « les Dieux cinq et deux », veillant sur les grands corps planétaires comme les Cabires de la Phénicie; les Anounna-irtsiti (en accadien Announa-ge) ou archanges terrestres, qui résident à l'intérieur de la terre. Une tablette de la bibliothèque de Ninive compte sept dieux magnifiques et suprêmes (sans doute ceux des deux plus hautes triades avec Belit), cinquante grands dieux du ciel et de la terre, trois cents esprits des cieux et six cents esprits de la terre. L'admission de ces chœurs d'anges et de génies au-dessous des dieux avait permis de faire une place à la démonologie des vieux livres d'Accad et d'accepter au nombre des sciences sacerdotales la magie des âges antiques, qui ne connaissait pas les dieux devenus désormais les premiers.

#### IV

Il suffit de lire l'exposé du système savant et habilement coordonné de la hiérarchie des dieux dans la religion chaldéo-babylonienne, tel que nous l'avons fait d'après les indications précises des textes et sans donner aucune place à la conjecture et à l'imagination, pour acquérir la conviction qu'il ne saurait être primitif et qu'il résume un puissant effort de pensée religieuse et philosophique,

lequel a dû demander plusieurs siècles de travail successif dans des écoles sacerdotales. Et en effet, malgré ce qu'ont encore de bien incomplet, faute de documents assez nombreux, nos connaissances sur l'histoire antique de la Chaldée avant le développement de la puissance assyrienne, elles sont suffisantes pour nous permettre d'affirmer que le système définitif de la religion chaldéo-babylonienne, avec sa hiérarchie divine et sa série d'émanations successives, est le résultat d'une grande évolution sacerdotale. Ce fut presque une révolution religieuse, qui offre plus d'un trait d'analogie avec la transformation que la vieille religion védique subit dans l'Inde sous l'action des collèges de Brahmanes. Elle fut de même l'œuvre d'un sacerdoce fortement constitué, rompu aux spéculations les plus abstraites de la pensée et à la méditation des grands problèmes religieux tels qu'ils pouvaient se présenter à des esprits imbus d'une préoccupation toute panthéiste, sacerdoce dont nous aurons à rechercher l'origine et qui acheva de fonder par là sa suprématie religieuse. Et nous pouvons même fixer, dès à présent, la date approximative de 2,000 ans avant l'ère chrétienne, date de l'avènement de la dynastie d'Aganê, dans la Babylonie propre, dont Sargon I<sup>er</sup> fut le chef, comme celle où l'évolution religieuse que nous indiquons, ayant formé presque complètement son système, l'emporta d'une manière définitive et étendit son empire sur tout le pays. L'établissement d'une domination unique sur les provinces du sud et du nord, sur la Chaldée et la Babylonie, d'abord avec la dynastie d'Aganê, puis avec la nouvelle famille, intronisée par la conquête, que vint fonder Hammouragas (ou Hammourabi, il y a encore un doute sur la lecture de son nom), dut singulièrement en faciliter le triomphe et l'établissement.

En effet, nous avons des monuments positifs de l'état antérieur de la religion. Dans les inscriptions assez nombreuses de l'ancien empire de Chaldée, qui sont parvenues jusqu'à nous, on n'entrevoit encore aucune trace de la systématisation savante de l'Olympe, qui se montre déjà dans les livres dont la rédaction est formellement attribuée à l'époque du premier Sargon. Les noms des dieux sont ce qu'ils resteront plus tard, mais ces personnages divins ne sont pas encore rattachés les uns aux autres par les liens du système théologique que nous venons de développer, groupés et subordonnés dans les degrés d'importance et d'émanation d'une hiérarchie régulière. Leurs attributions sont beaucoup moins tranchées et moins distinctes

que plus tard ; ils se ressemblent davantage entre eux, et surtout ils ont alors un caractère presque exclusivement local. Chacun d'eux est adoré seul avec son épouse, et quelquefois avec un fils complétant une triade formée sur le modèle des familles humaines, dans une ville, où il continue jusqu'à la fin d'avoir son principal sanctuaire, et dans cette ville il est regardé comme le premier des dieux.

Anou (Ana) règne ainsi dans Erech avec Nana (Dingiri) ; Bel (Moul-ge) avec Belit (Nin-ge) et son fils Adar (Nin-dara) dans Nipur ; Éa avec Davkina et son fils Silik-moulou-khi dans Eridhou, Sin (Ourou-ki) avec Nana dans Our ; Samas (Outou) dans Larsa en Chaldée avec son fils Nergal, puis à Sippara en Babylonie, où il est associé à Anounit ; le Samas de Larsa et celui de Sippara semblent, du reste, avoir des physionomies assez différentes. Maroudouk et Zarpanit sont les dieux de Babylone ; Nebo celui de Borsippa, où il a par exception Nana pour épouse ; Nergal et Laz sont adorés à Cutha, Bin (Mermer) et Sala à Mourou. Quand la dynastie d'Our exerce une suprématie effective sur toute la Chaldée, cette suprématie se traduit dans l'ordre de la religion par une prééminence reconnue partout à Sin, le dieu spécial de la ville ; mais la même prééminence passe à Samas quand le pouvoir et l'hégémonie appartiennent à des rois sortis de Larsa. Aucune inscription de ces âges reculés (de 3000 à 2000 environ av. J.-C.) ne réunit, comme on le voit si souvent aux époques postérieures, le cycle des grands dieux dans les mêmes adorations.

C'est au même état de choses et à la même période historique que se rapporte la collection d'hymnes liturgiques, rédigés en langue accadienne et accompagnés d'une traduction interlinéaire assyrienne, que j'ai eu l'occasion d'étudier dans un autre travail<sup>1</sup>. Les belles recherches de M. le comte de Vogüé ont prouvé que c'est dans cet état que sont toujours demeurées les religions des peuples de la Syrie et de la Palestine, qui ne subirent pas, comme celles du bas Euphrate, l'influence du travail d'une corporation sacerdotale unique et puissante. Et la formule qu'en a donnée l'éminent académicien diplomate n'a besoin d'être modifiée en rien pour s'appliquer à la forme de la religion chaldéo-babylonienne antérieure à sa systématisation, qui fut en réalité sur bien des points fort artificielle. Il y a là tout un groupe de religions étroitement apparentées entre elles et qu'on peut quali-

1. *Un Vêda chaldéen*, dans le tome II de mes *Premières civilisations*.



fler de kouschito-sémitiques ou d'euphratico-syriennes, qui présentent toutes les mêmes données fondamentales, avec des noms de dieux en grande majorité communs. C'est une des familles les mieux caractérisées et les plus définies qui s'offrent à l'étude de la science des religions.

La conception de l'être divin unique et universel, qui se confond avec le monde matériel émané de sa substance et non créé par lui, s'y rencontre partout à la base et en a été certainement la notion primordiale. Mais l'essence de ce dieu, comme dans tous les panthéismes antiques, est d'être à la fois un et plusieurs. C'est un dieu-nature, opérant dans tout l'univers et auteur de la vie physique, ravageant chaque année son œuvre, pour la renouveler ensuite au changement des saisons ; et ces opérations successives de destruction et de renouvellement, par suite de la conception panthéistique de son essence, il était regardé comme les produisant, non pas dans un monde distinct de lui, mais dans sa propre substance, par une réaction sur lui-même. A chaque phase de ces opérations correspondait un nom divin particulier et une hypostase distincte, qui devenait dans la forme extérieure une personnification spéciale. De là un développement primitif de mythologie, qui avait pris un caractère tout local, même sur les bords de l'Euphrate et du Tigre, jusqu'au moment du grand travail d'unification et de systématisation que ne connurent ni la Syrie ni la Phénicie. Chaque tribu et chaque ville envisagea plus spécialement l'être divin sous un des aspects dont il était susceptible, dans un phénomène déterminé de la nature ou dans un des principes qu'admettait la physique grossière du temps. Il en résulta autant de dieux en apparence distincts, mais qui, pour celui qui veut les étudier attentivement, tendent bientôt à se confondre entre eux et à se ramener à l'idée primordiale de la substance divine.

Cause et prototype du monde visible, un dieu-nature a nécessairement une double essence ; il possède et résume les deux principes de toute génération terrestre, le principe actif et le principe passif, mâle et femelle ; c'est une dualité dans l'unité, conception qui, par suite du dédoublement des symboles, a donné naissance à la notion des divinités féminines. La déesse, dans les religions du groupe euphratico-syrien, est qualifiée de « manifestation » du dieu mâle auquel elle correspond. Elle n'en diffère donc pas essentiellement ; c'est pour ainsi dire une forme subjective de la divinité primitive, une deuxième personne divine, assez distincte de la première pour

lui être associée conjugalement, mais pourtant n'étant autre que la divinité elle-même dans sa manifestation extérieure. Cette conception générale de la divinité féminine se subdivise, aussi bien que la divinité mâle, en une foule de personnifications locales ou attributives. Aussi, dans la Chaldée et la Babylonie, comme dans la Syrie et la Phénicie, tout dieu est nécessairement accompagné d'une déesse qui lui correspond. Les personnages divins ne se conçoivent pas isolément, mais par couples ; et chacun de ces couples constitue une unité complète, reflet de l'unité primitive. D'où résulte que les deux personnages qui le forment sont réciproquement complémentaires l'un par rapport à l'autre. Quand le dieu a un caractère solaire, la déesse a une nature lunaire : si l'un préside au jour, l'autre préside à la nuit ; si l'un personnifie les éléments regardés comme actifs, le feu et l'air, l'autre personnifie les éléments passifs, l'eau et la terre.

Dans ce fonds commun des religions euphratico-syriennes, les formes divines ont quelque chose de vague, d'indécis et de flottant. Les dieux de la Chaldée et de Babylone, tels que nous les voyons dans les plus anciennes inscriptions et dans la collection des hymnes liturgiques en accadien, avant le grand travail qui fixa définitivement leurs rangs et leurs attributions, sont pareils à ces dieux de la Syrie dont on a dit justement qu'ils n'ont « nulle fermeté dans les contours, nulle détermination sensible, rien qui rappelle la vie et la personnalité des dieux homériques ; qu'ils ressemblent plutôt à ces dieux de l'enfance de la race aryenne, à ces divinités presque sans consistance encore des Védas, où Varouna, Indra, Agni se confondent si souvent, et où le dieu qu'on invoque, Indra, Savitri ou Roudra, est toujours le plus haut et le plus puissant des dieux <sup>1</sup>. » En les distribuant plus tard dans la savante hiérarchie d'émanations que nous avons étudiée, en donnant à chacun une personnalité plus distincte avec un rôle nettement déterminé, en les localisant, pour ainsi dire, chacun dans un des grands corps célestes, on modifia quelquefois leur nature primitive d'une manière profonde et que dans certains cas il nous est impossible d'apprécier.

Je crois avoir démontré ailleurs — et c'est, du reste, chose généralement admise — que Adar-Samdan, l'Hercule chaldéo-assyrien, dompteur de monstres, dont on fit alors le dieu de la planète Saturne,

1. J. Soury, dans la *Revue des Deux-Mondes* du 1<sup>er</sup> février 1872.

était à l'origine une personnification solaire; même dans son nouveau rôle, il garde bien des traits de sa première physionomie, et les tablettes mythologiques l'appellent encore « le Soleil du sud, le Soleil de midi. » Dans le culte particulier de la ville fameuse de Sippara, Adar-Malik (Adrammelech dans la transcription biblique) c'est-à-dire « Adar roi, » parallèle au Moloch de la Phénicie et de la Palestine, s'identifie avec Samas ou du moins représente une de ses faces, le soleil implacable de l'été, qui à l'heure de midi, quand l'intensité de sa flamme atteint son point culminant, dévore les productions de la terre, et que des victimes humaines peuvent seules apaiser. La nature originäre de ce dieu est clairement indiquée par les cérémonies funèbres célébrées en l'honneur de l'Hercule assyrien, cérémonies que Raoul Rochette a étudiées autrefois, dans un mémoire spécial, d'après les sources classiques; c'est en tant que Soleil qu'il y figurait comme un dieu mourant pour renaître plus tard et dont on montrait le tombeau. C'est à cette mort périodique et volontaire d'Adar comme dieu solaire que je crois devoir, rapporter le fragment d'un hymne bilingue, qui appartient encore aux admirables collections du Musée Britannique :

Il est venu, il est descendu dans le gouffre de la terre;  
Soleil, il est entré dans la terre des morts.

. . . . .  
Dans un mois non salulaire a eu lieu sa descente  
par le chemin que prennent tous les hommes,  
vers l'enclos des morts,  
libre, vers la terre lointaine où l'on ne voit plus.

Au reste, l'attribution d'un dieu originäirement solaire à la planète Saturne est attestée par Diodore de Sicile dans son exposition du système d'astronomie religieuse des Chaldéens, car il dit en parlant de cette planète : « En tant que la plus remarquable et celle qui fournit le plus d'augures, ils l'appellent Soleil. » C'est pour cela que la même planète est appelée, dans le résumé de l'astronomie d'Eudoxe que contient un papyrus grec du Louvre, « l'astre du soleil, » ὁ τοῦ ἡλίου ἀστὴρ.

En général, on peut dire que dans l'état le plus ancien de la religion chaldéo-babylonienne, aussi bien que dans celles de la Syrie, la grande majorité des dieux mâles étaient avant tout des dieux solaires, quelle que soit, d'ailleurs, la façon dont on est parvenu à

dénaturer leur physionomie en l'individualisant davantage pour la faire entrer dans les cadres du système de hiérarchie qu'on avait conçu. Par contre, le point de vue planétaire, qui joue un rôle si capital dans la phase suivante de la religion, paraît presque absent dans la première époque, et l'influence des idées astrologiques auxquelles il se rattache semble n'avoir commencé à prédominer dans la religion qu'au moment où se produisit l'évolution qui la systématisa définitivement, en grande partie sous l'inspiration de ces idées nouvelles. La seule divinité qui dès les temps les plus anciens présente une physionomie planétaire bien caractérisée, est Istar. En revanche, rien de plus clair et de mieux établi que le caractère solaire de son époux Doumouzi ou Tammouz, dont toute la légende, avec les cérémonies de deuil annuel auxquelles elle donnait naissance, a passé de Babylone en Phénicie. Ces dieux, qui meurent et ressuscitent périodiquement, sont des personnifications du soleil dans les phases successives de sa course diurne et de sa course annuelle.

Tel a été originairement Maroudouk, le dieu tutélaire de Babylone, localisé postérieurement dans la planète Jupiter, mais dont le nom accadien originaire, Amar-Outouki, signifiait « éclat du soleil, » et qui, lui aussi, mourait pour revenir à la lumière, car on montrait son tombeau dans la pyramide de Babylone. Sans doute cette dernière circonstance était, comme le tombeau de Zeus chez les Crétois, en rapport avec les légendes qui faisaient régner Maroudouk ou Nemrod sur la terre, à Babylone ; de même, à Ninive, un des édifices sacrés était censé renfermer le tombeau de Ninus ou de Sardanapale, deux formes terrestres de Adar-Samdan que les traditions héroïques faisaient régner sur l'Assyrie, au début de la monarchie. Mais il est fort significatif que, dans toute l'Asie antérieure, de semblables tombeaux divins ne se rencontrent que pour les dieux solaires mourant périodiquement, tel que nous venons de voir qu'était Adar. Sin, le dieu de la lune, passait aussi pour avoir régné sur la terre, à l'origine des temps humains, et c'est ainsi qu'il était le type de la royauté ; mais rien jusqu'ici ne permet de croire que sa ville sainte, Our, prétendit posséder son tombeau. Au contraire, on montrait celui d'Adonis ou Tammouz à Byblos, comme celui de Maroudouk à Babylone. Il semble donc que c'est la donnée religieuse du dieu mourant et ressuscitant qui a produit l'établissement des tombeaux divins, et qu'au lieu qu'ils soient nés des légendes sur les dieux transformés en

rois, l'existence de tels tombeaux a contribué, au contraire, à la formation des légendes.

Bin lui-même est encore qualifié dans quelques documents astrologiques de « Soleil du sud au plus haut de sa course, » et nous avons vu tout à l'heure que, même après avoir pris rang dans la systématisation générale du panthéon comme dieu de l'atmosphère et de ses phénomènes, il garde parmi ses suivants des personnages qui se rapportent à son ancienne nature, puisque leurs noms signifient « Lever du soleil » et « Lumière du soleil. » Enfin, comme l'a remarqué justement M. le comte Baudissin, le caractère tout solaire du Baal de la Phénicie donne lieu de penser que telle était aussi l'essence du Bel de Babylone et de la Chaldée avant son identification au Moul-ge accadien, qui changea profondément sa physionomie. L'épopée principale de la Babylonie reposait sur un fondement analogue; le héros son protagoniste, que nous appelons provisoirement Izdhoubar, faute de connaître encore la lecture positive de son nom, était une personnification solaire, et ses douze grandes aventures correspondaient aux douze signes du zodiaque.

Cependant il y avait quelques dieux mâles qui, dès les temps les plus reculés de la religion chaldéo-babylonienne, faisaient exception à ce caractère solaire général. Sin est la lune (dont il porte le nom même dans la langue assyrienne), la lune envisagée comme mâle et douée d'une puissance active, c'est-à-dire considérée par rapport à la terre, car la lune est conçue comme femelle par rapport au soleil, ainsi que nous le voyons dans le couple de Goula et de Samas. Aussi, dans son grand sanctuaire d'Our, Sin a-t-il pour épouse une déesse essentiellement chthonienne, personnifiant la Terre. De plus, par suite du double aspect que la lune peut revêtir suivant le point de vue auquel on l'envisage, ce dieu, dans plusieurs récits mythologiques dont le plus important a été recueilli par Ctésias<sup>1</sup>, est représenté comme androgyne, de même que Mên, le dieu lunaire des religions de l'Asie-Mineure, avec lequel il a une très-étroite analogie.

Quant à Anou, dès la période la plus ancienne de la religion euphratique, il réalisa la conception du dieu uranique et cosmique, à la fois ciel, temps et monde, que les Grecs rendaient par *Æon*, en parlant des cultes asiatiques, et les Romains par *Sæculum*, de ce

1. C'est la légende du héros Nannaros, dont le nom n'est autre qu'une des épithètes assyriennes de Sin, *Nannar*, « l'illuminateur ».

dieu qui s'appelait en Phénicie Oulom ou Eschmoun, à Gaza Marna, dans d'autres parties de la Palestine Baal-Haldim, en Arabie enfin Audh ou Hobal. C'est « l'Ancien des jours, » celle de toutes les personifications divines admises dans les religions euphratico-syriennes qui est de sa nature la plus compréhensive et la plus près de la notion d'unité primordiale, mais en même temps la plus vague, un peu comme le Varouna védique et l'Ouranos des plus anciens Grecs. Aussi, du temps des vieilles dynasties chaldéennes comme aussi dans les débuts de la phase où la religion fut complètement systématisée, quand on établit un rapport entre lui et les autres dieux, c'est celui de premier principe, auteur de toutes les émanations, qu'on réserva plus tard à Ilou, quand on le distingua d'Anou par un nouvel effort vers la conception abstraite de l'être divin. C'est pour cela qu'Anou est appelé « l'ancien » par excellence, « le générateur » et « le père des dieux. »

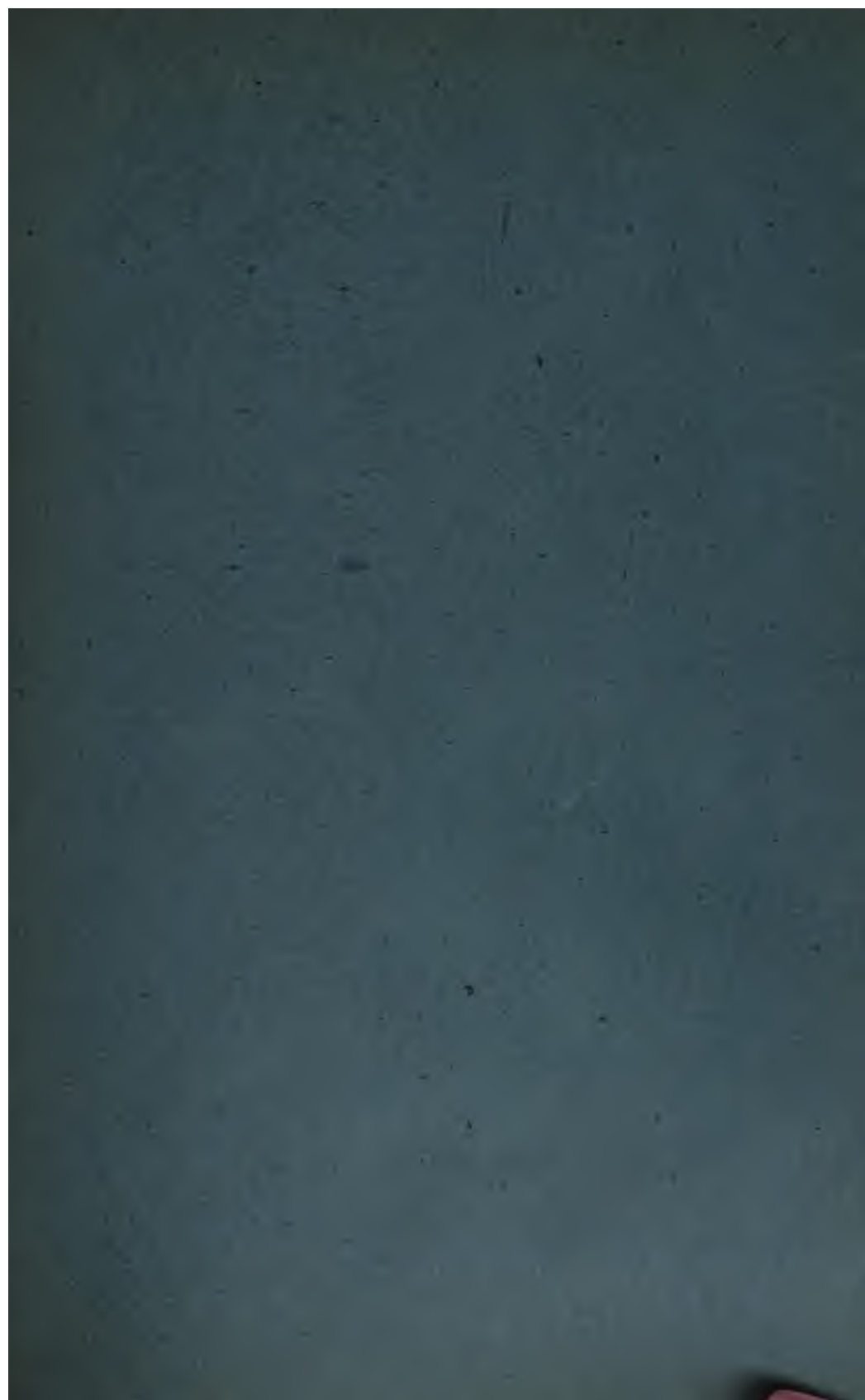
Je n'essayerai pas de faire porter de semblables analyses sur tous les personnages du panthéon, ce qui demanderait des développements qui sortiraient du cadre d'un article de revue et dont la place serait seulement dans un traité complet de la mythologie des bords de l'Euphrate et du Tigre. Mais il me paraît que ces exemples pourront suffire à faire connaître la nature et l'esprit de la religion chaldéo-babylonienne dans sa forme la plus ancienne, ainsi que son identité avec les religions qui continuèrent à régner sans changements sur la Syrie, la Phénicie et les pays de même race.

(EXTRAIT DE LA REVUE DE FRANCE.)

---

PARIS. — IMPRIMERIE TYPOGRAPHIQUE DE A. POUGIN, 13, QUAI VOLTAIRE. — 9136.

---







## BULLETIN CRITIQUE

DE LA

## RELIGION ASSYRO-BABYLONIENNE

## LA QUESTION SUMÉRO-ACCADIENNE

La langue assyrienne s'écrit, comme nous l'avons montré dans notre précédent bulletin <sup>1</sup>, partie en idéogrammes, partie en caractères syllabiques. Ainsi, la phrase consacrée dont les souverains font généralement suivre leur nom : « Roi grand, roi puissant, roi des légions, roi des quatre régions » est écrite tantôt syllabiquement *sarru ra-bu+u* (*rabû*) *sarru dan-nu* (*dannu*) *sar ki+is-sa+a-ti* (*kissâti*) *sar kip-rât* (*kiprât*) *ar-ba* (*arba*), tantôt à l'aide d'idéogrammes AB, AC, AD, A E-F IV, la lettre A figurant ici l'idéogramme du roi; B celui de *rabû* « grand »; C celui de *dannu* « puissant »; D celui de *kissâti* « légions »; E-F, idéogramme composé de deux caractères distincts, représentant le mot *kiprât* « régions »; IV, enfin, équivalant au nom de nombre *arba* « quatre. »

Parfois aussi la même phrase nous offre un mélange d'idéogrammes et de mots syllabiques. Ainsi, on peut la trouver écrite A *ra-bu+u*, AC, AD, A *kip-rât* IV. Il arrive parfois encore que pour préciser la valeur des idéogrammes on les fait suivre de la syllabe finale du mot qu'ils représentent, syllabe qui prend le

<sup>1</sup>) Voyez *Revue de l'Histoire des Religions*, I (1880), p. 327.

nom de complément phonétique. Par exemple, le chiffre IV est fréquemment suivi de la syllabe *ba*, c'est-à-dire de la finale du mot *arba* « quatre ». Le verbe *aksud* « j'ai conquis » se trouve orthographié tantôt *ak-su-ud* ou *ak-sud*, tantôt X, X représentant l'idéogramme du verbe *kasâdu* « prendre, conquérir », tantôt enfin X *ud*, c'est-à-dire par l'idéogramme du verbe *kasâdu* suivi du complément phonétique *ud*, terminaison du mot *aksud*.

Dans le système idéographique que nous venons de décrire, et qui est celui des inscriptions les plus récentes, on a pu observer que la syntaxe des idéogrammes répond de point en point à celle des phrases syllabiques. Il suffit de substituer à chaque idéogramme le mot correspondant pour obtenir une phrase en excellent assyrien. Mais il n'en est pas toujours ainsi. Un grand nombre de documents anciens nous offrent, du même texte, une double rédaction, l'une conçue en assyrien phonétique, l'autre élaborée d'après un système particulier où la succession des idéogrammes ne répond plus rigoureusement à l'ordre des mots assyriens. En voici un exemple dans lequel, pour la commodité de la démonstration, nous donnerons aux idéogrammes leur valeur phonétique appropriée, au lieu de les représenter comme nous l'avons fait jusqu'ici par les lettres de l'alphabet. On sait, en effet, que tout signe cunéiforme a une ou plusieurs valeurs idéographiques et, en même temps, une ou plusieurs valeurs phonétiques. Ainsi, l'idéogramme de l'adjectif « grand », *rabû* en assyrien, se lit, en tant que signe phonétique GAL et RAB; l'idéogramme de « légions », *kissât* en assyrien, se lit su en tant que caractère syllabique. — Voici l'exemple annoncé :

E-TA E-A-SU IN-PAL-PAL-E-NE.

*istu bîti ana bîti ittanaplaqqatâ.*

« Ils passent de maison en maison. »

Ici, la seconde ligne est conçue en assyrien écrit syllabiquement, et le mot à mot en est : « de maison à maison ils passent. » Or la première ligne, rédigée dans le système particulier dont nous parlions tout à l'heure, nous présente des inversions dans

l'ordre des idéogrammes. C'est E et E-A qui correspondent au *bûti* de l'assyrien phonétique, TA à *istu*, SU à *ana* et IN-PAL-PAL-E-NE au verbe *ittanaplaqqatû*. On voit donc que le mot à mot de la première ligne est : « maison-de maison-à ils passent. »

Comment expliquer ce phénomène ? Devons-nous voir dans l'inversion des particules et dans la formation particulière du verbe IN-PAL-PAL-E-NE une simple convention ou, au contraire, faut-il en conclure à l'existence d'une langue indépendante de l'assyrien, et dont la seconde ligne nous offrirait la traduction dans ce dernier idiome ?

Tous les assyriologues, sauf M. Halévy et l'auteur de ce mémoire, se sont décidés pour la seconde alternative ; et, comme les rois de Babylone s'intitulent rois du pays de Sumer et du pays d'Accad, on a pensé que ces deux noms, toujours unis, de Sumer et d'Accad devaient représenter deux races distinctes d'abord, fusionnées ensuite, dont l'une serait sémitique et l'autre non-sémitique. Pour des raisons qu'il serait trop long d'énumérer ici, certains assyriologues, comme M. Oppert, ont cru devoir appliquer le terme de Sumer à la race supposée non-sémitique, tandis que d'autres, comme M. Lenormant, lui appliquaient le nom d'Accad. De là vient que ce que les uns appellent le sumérien est appelé l'accadien par les autres. Tout récemment, un jeune assyriologue allemand, M. Paul Haupt, ayant eu l'occasion d'étudier des textes qui paraissent établir l'existence de deux dialectes dans la prétendue langue non-sémitique des inscriptions, a proposé de donner à l'un de ces dialectes le nom de sumérien, à l'autre celui d'accadien.

Ces préliminaires étant posés, nous pouvons nous livrer à un examen plus approfondi de la question. Quels moyens avons-nous d'obtenir la prononciation exacte de la langue accadienne ou sumérienne ; quels sont les caractères de cette langue ; étant admise l'existence des Sumériens ou Accadiens, sont-ils les inventeurs de l'écriture cunéiforme ; les Babyloniens et les Assyriens ne sont-ils que leurs héritiers, et leur civilisation a-t-elle pour point de départ celle d'un autre peuple ? Tels sont les problèmes qu'il s'agit maintenant de discuter, et l'on voit quels importants

résultats historiques dépendent d'un examen purement philologique.

Occupons-nous d'abord du premier point. Pouvons-nous arriver à une prononciation exacte de la langue dite accadienne ou sumérienne? Nous répondons: Oui, nous le pouvons dans une certaine mesure.

Parmi les documents qui nous sont parvenus figurent en première ligne les syllabaires. Nous avons déjà, dans notre premier bulletin, exposé la nature de ces documents; mais nous demandons la permission de revenir sur ce point. Ces syllabaires sont les uns à trois colonnes, les autres à quatre colonnes. Les syllabaires à trois colonnes forment deux catégories distinctes. Ceux de la première catégorie donnent dans la colonne du milieu l'idéogramme à expliquer; dans la 3<sup>e</sup> colonne leur explication en assyrien; dans la 1<sup>re</sup> colonne leur prononciation syllabique. Exemple:

AN | X | *samû*

Ici, l'idéogramme X est indiqué comme signifiant « ciel », *samu* en assyrien, et comme se prononçant AN dans des conditions déterminées.

Les syllabaires de la seconde catégorie donnent dans la colonne centrale le signe cunéiforme; dans la troisième colonne, non plus le sens idéographique de ce signe, mais le nom qu'il porte; dans la 1<sup>re</sup> colonne les différentes valeurs *syllabiques* qu'on peut lui attribuer en tant que caractère phonétique. Exemple:

HAB	X	<i>lagabu</i>
KIR	X	<i>lagabu</i>
RIM	X	<i>lagabu</i>
LAGAB	X	<i>lagabu</i>

Ici, le caractère X est indiqué comme se nommant *lagabu* et comme pouvant revêtir les valeurs polyphoniques de *hab*, *kir*, *rim* et *lagab*.

Les syllabaires à quatre colonnes fournissent: 1<sup>o</sup> la prononciation de chaque caractère; 2<sup>o</sup> le caractère lui-même; 3<sup>o</sup> le nom du

caractère; 4<sup>o</sup> le sens idéographique du caractère, en assyrien.

Exemple :

nî		X	immu	:	puluhtu
				:	rdmānu; emuqu
				:	zumru

Ici, X est indiqué comme ayant une valeur syllabique nî, comme portant le nom *d'immu* et comme représentant les idées de « crainte, soi-même, force, corps. »

De ces trois sortes de syllabaires, la première et la troisième paraissent nous donner, précisément, dans la 1<sup>re</sup> colonne, la prononciation accadienne ou sumérienne des idéogrammes. Effectivement, si dans le premier exemple cité, X est l'idéogramme du *ciel*, ce qui se dit *samû* en assyrien, l'on s'attendrait à trouver pour le susdit idéogramme une valeur phonétique *sam* ou *sa*, dérivée du mot *samû*, et non pas une valeur AN qui, disent les suméro-accadistes, ne rappelle aucun mot assyrien signifiant le *ciel*. Donc la valeur AN est empruntée à une langue autre que l'assyrien. Même observation pour la lecture nî de l'idéogramme signifiant en assyrien *puluhtu*, *rdmānu*, *emuqu*, *zumru*. Aucun de ces mots ne commence par nî, et il en faut conclure que la valeur nî provient de source étrangère. L'argument semble plus frappant encore lorsqu'il s'agit d'idéogrammes représentant des mots très usuels comme celui de *père*. Père se dit *abu* en assyrien : or son idéogramme a pour valeur phonétique AD et non AB comme on s'y attendrait. Reste à savoir si ces valeurs AD et AN sont réellement applicables à la lecture des textes dits sumériens ou accadiens. Précisément elles le sont, affirment les suméro-accadistes. Dans les textes dits bilingues, analogues à ceux dont nous avons donné plus haut un spécimen, la rédaction crue non-sémitique fait presque toujours suivre l'idéogramme du *ciel* d'une syllabe NA et celui du *père* d'une syllabe DA, compléments phonétiques destinés à montrer qu'en accadien ou sumérien *ciel* se dit bien AN, *père*, AD.

La conclusion de cette étude serait donc que la première

colonne des syllabaires à trois colonnes de la première catégorie et des syllabaires à quatre colonnes nous fournit la lecture non-sémitique des idéogrammes, et que cette lecture est confirmée dans les textes par l'usage des compléments phonétiques.

D'autres textes, d'ailleurs, semblent aussi fournir des lectures non-sémitiques. Ce sont les documents lexicographiques, documents rédigés sur deux colonnes dont la première offre les idéogrammes simples ou composés, accompagnés parfois de gloses en indiquant la lecture, et dont la seconde en fournit la traduction assyrienne. Exemple :

*kus* X | *nāhu*

Cet exemple nous montre que ce qui se dit *nāhu* « se coucher, se reposer, » en assyrien, doit se prononcer *kus*<sup>1</sup> en accadien ou sumérien.

Grâce à ces gloses et grâce aux syllabaires, on est donc parvenu à transcrire exactement des lignes entières de textes dits sumériens ou accadiens, et à se former une idée précise du mécanisme de la langue, artificielle ou non, dans laquelle ces textes sont rédigés. Voici les principaux traits distinctifs de cette langue.

Le nom se présente sous deux formes, une forme simple, comme AD « père, » E « maison, » et une forme augmentée d'une voyelle, comme ADA, EA. En assyrien, l'on constate le même phénomène; mais la forme augmentée s'ajoute *a*, *i*, *u* suivant le cas et non pas seulement un *a*.

Aucune distinction n'est établie entre les genres; cette distinction existe, au contraire, en assyrien.

Les noms abstraits préfixent NAM au nom concret. Exemple : NAM-AD « paternité »; l'assyrien forme l'abstrait en ajoutant au mot le suffixe *ut*.

<sup>1</sup>) Nous pouvons, anticipant sur notre démonstration, prévenir nos lecteurs que cette valeur *kus* est, en réalité, empruntée à l'assyrien. Il existe un texte (R. IV, pl. 16, n° 2 obv., l. 6) où figure un aoriste assyrien *ikus* « il s'est couché, installé. » dont le sens est assuré par le voisinage des synonymes *irbiç*, *ibrik*, *iḫal*.

Le pluriel se forme par reduplication. Exemple *KUR* « le pays »; *KUR-KUR* « les pays »; ou encore par l'addition d'un suffixe *ENE*, qui d'ailleurs reparait dans le verbe. En assyrien, le pluriel ne peut se marquer par la reduplication.

Le pronom nous apparait sous des formes très distinctes de celles de l'assyrien. Ainsi *MAE*, *MU* signifient « je, moi »; *ZAE*, *ZU* « tu, toi », etc. On dit en assyrien *anaku*, *ya*, *a*; *atta*, *ka*.

Le verbe se forme en préfixant à la racine des particules très variées *IN*, *AN*, *UN*, *NI*, *MU*, *IB*, *AB*, *UB*, *BA*, *AL*, *IMMI*, etc., qui n'existent pas en assyrien et qui ont ceci de particulier qu'elles s'appliquent indistinctement à toutes les personnes et à tous les genres. Le présent se distingue du passé par l'addition d'une voyelle à la suite de la racine. Le pluriel est représenté par la désinence *ES* au passé, et par *ENE* au présent. Les pronoms régimes ne sont pas spécifiés. Le sumérien ou accadien n'en admet qu'une notation en quelque sorte algébrique; ainsi certaines syllabes intercalées entre le préfixe et la racine, avertissent que dans la traduction assyrienne le verbe a un régime direct; *TA* intercalé annonce un régime à l'ablatif; *RA*, *RAB*, un régime au datif et, en général une tendance. Supposons, par exemple, que nous ayons à exprimer en sumérien ou accadien les formes assyriennes *liqbika* « que je te dise » et *liqbisu* « qu'il lui dise », composées, la première de *lu* « que », *uqbi* « je dise », *ka* « à toi »; la seconde de *li* « que », *iqbi* « il dise », *su* « à lui ». Dans les deux cas, nous aurons une forme *HU-MU-RAB-BI*, *HU* répondant à la conjonction assyrienne *lu*, *li*; *MU* représentant indifféremment le préfixe assyrien de la première personne et celui de la troisième; *RAB* marquant la tendance à suivie d'un pronom vague; enfin *BI* exprimant l'idée du verbe *dire*. Cet exemple, que nous avons choisi à dessein, nous montre aussi que l'optatif se forme en préfixant au verbe la conjonction « que ». Or il est bon d'ajouter, à ce propos, que ladite conjonction revêt trois formes *HU*, *HA*, *HI*, suivant que les préfixes verbaux devant lesquels elle est placée contiennent un *u*, un *a* ou un *i*. C'est là un exemple de ce que les suméro-accadistes appellent *loi euphonique*, loi analogue à celle qui régit la vocalisation des idiomes ouralo-altaïques.



On a déjà vu que l'accadien-sumérien ne connaît pas les prépositions et qu'il les remplace par des postpositions. Quant à l'adverbe il se forme en ajoutant une syllabe *BI* à l'adjectif.

Nous avons groupé les caractères de la prétendue langue accadienne ou sumérienne qui paraissent être en opposition avec ce qu'on observe en assyrien ou qui, tout au moins, en diffèrent notablement. On comprend, maintenant, comment s'est établie et enracinée la croyance à un idiome non-sémitique parlé par un peuple non-sémitique, en Babylonie. On conçoit aussi pourquoi l'on envisage ce peuple comme l'inventeur des caractères cunéiformes. Si les Babyloniens en étaient les auteurs, eussent-ils donc attribué à des idéogrammes tels que celui du *ciel* et du *père* des valeurs syllabiques *AN* et *AD* si peu en rapport avec les mots sémitiques correspondants *samû* et *abu*? Évidemment non. L'antériorité des Sumériens ou Accadiens étant ainsi placée hors de doute dans l'esprit des défenseurs de cette théorie, ils se sont efforcés de retrouver les traces de la civilisation suméro-accadienne dans ce que nous savons de la civilisation babylonienne et assyrienne. Ainsi, l'on a observé que le nom d'Ea ou Ia, dieu de la mer, s'écrit précisément avec deux idéogrammes dont le premier se lit *E* en accado-sumérien et signifie *maison*, et dont le second se lit *a* et signifie *eau*. Ea est donc un dieu suméro-accadien et son nom signifie « maison des eaux. » Le nom du dieu Mérodach, *Marduk* en assyrien, s'écrit avec deux signes dont le premier se lit en accado-sumérien *AMAR* et le second *UTUK*. M. Lenormant, attribuant à *AMAR* le sens d'*éclat* et à *UTUK* le sens de *soleil*, pense que *Marduk* dérive de l'accado-sumérien *AMAR-UTUK* « Éclat du Soleil. »

Il fallait bien s'attendre, après un tel ensemble de preuves, à découvrir des textes remontant à l'époque où les Sumériens-Accadiens ne rédigeaient que dans leur propre langue; puis, l'on pouvait prévoir l'existence d'une période intermédiaire pendant laquelle les Sémites, ayant dominé les Sumériens-Accadiens et adapté à leur idiome l'écriture des vaincus, devaient rédiger dans les deux langues, à l'usage des vainqueurs et des vaincus. C'est, en effet, ce que nous constatons, en apparence. Les textes.

de la plus ancienne dynastie chaldéenne sont rédigés exclusivement, nous dit-on, en sumérien ou accadien ; mais ceux d'un certain roi de Babylone, dont on a lu le nom : Hammurabi, nous offrent plusieurs documents historiques écrits sur deux colonnes, la première en sumérien-accadien, la seconde en assyrien.

Voilà une théorie qui paraît bien certaine. En douter serait douter du témoignage de ses propres yeux. C'est pourtant à cette théorie si bien établie que M. Halévy a osé s'attaquer<sup>1</sup>. Rallié aujourd'hui à son avis, nous allons exposer ses objections en y joignant nos propres remarques.

Tout d'abord, si l'on prend les textes dits non-sémitiques de la plus ancienne dynastie babylonienne, tels qu'ils sont reproduits au commencement du grand recueil du Musée britannique, on constate, malheureusement pour la théorie suméro-accadienne, que, dans la formule : « roi des quatre régions », le chiffre IV est toujours suivi du complément phonétique assyrien *ba*, ce qui nous montre qu'il faut lire *arba*, en assyrien, et que, conséquemment, si ces textes ont quelque chose de sumérien ou d'accadien, ce n'est que l'apparence.

Dans certains textes de Hammurabi, également rédigés en sumérien-accadien, semble-t-il, un mot sémitique, purement sémitique, écrit en toutes lettres, vient parfois brusquement nous avertir qu'il faut envisager ce texte comme rédigé en assyrien, mais en assyrien écrit partie en idéogrammes et partie en caractères syllabiques ; ce mot nous avertit qu'il faut bien nous garder d'attribuer aux idéogrammes, simples ou composés, inversés ou non, aucune des valeurs syllabiques que peuvent nous fournir les syllabaires ou les listes à gloses ; mais qu'il faut, au contraire, substituer à chaque idéogramme son équivalent assyrien. Comme exemple, nous citerons une petite inscription de Hammurabi (R. I, 4, n° XIV, 2) que nous transcrivons d'abord en assyrien phonétique.

*Hammurabi sarru dannu sar Bābili sar kīprāt arba'i bānum  
bīt Babbar bīt Samsi.*

<sup>1</sup>) Voir *Journal Asiatique*, 7<sup>e</sup> série, t. III. Cf. *Revue critique*, 1880, n° 22.

Elle signifie : « Hammurabi (ou plutôt Kimtu-Rapastu, car nous verrons que tel est le vrai nom de ce roi), roi puissant, roi de Babylone, roi des quatre régions, constructeur du temple Babbar, temple du Soleil. »

Dans cette inscription, outre le complément phonétique *ba* du chiffre IV, le seul mot qui soit écrit phonétiquement est *bânum* « constructeur. » Tout le reste est en idéogrammes plus ou moins complexes qui, si nous les épelons, c'est-à-dire si nous leur appliquons les valeurs phonétiques des syllabaires et listes lexicographiques, nous donneront l'illusion d'une langue *sui generis*.

HA-AM-MU-RA-BI LUGAL  
AG-GA LUGAL KA-DIMGIR-RA LUGAL  
UB-DA IV-*ba*-GE *ba-num* E-BABBAR  
E-UTUK.

Mais non ! le chiffre IV est suivi du complément phonétique assyrien *ba*. La syllabe suivante GE, qui, dans le prétendu sumérien-accadien, est l'une des marques du génitif, doit donc être simplement transcrite par la marque du génitif assyrien *i*, ce qui nous donne *arba'i*, génitif assyrien du mot assyrien *arba* « quatre. » *Bânum* est en assyrien phonétique. Par conséquent, tout le reste doit être remis en phonétique et non épelé. Je sais bien que M. Lenormant a voulu jadis faire de ce *bânum* un verbe accadien composé du préfixe BA et du radical NUM, le tout signifiant « il a élevé » ; mais ce savant avait perdu de vue que dans ce cas BA-NUM aurait été rejeté tout à la fin de la phrase, en vertu d'une loi constante du système accadien et, ajoutons-le, de l'assyrien. Placé devant son régime, le mot *bânum* ne peut être qu'un participe et un participe assyrien. Ainsi, que, par hasard, cette inscription n'eût pas porté le complément phonétique *ba* ; qu'elle eût remplacé le mot *bânum* par un idéogramme quelconque et nul n'aurait pu dire si nous étions en présence d'un texte accadien ou d'un texte assyrien ! Heureusement, il n'en est pas ainsi ; l'inscription nous présente deux caractères indiscutables de sémitisme, et les partisans de la théorie suméro-accadienne

reconnaîtront avec nous qu'ici les soi-disant mots accadiens ou sumériens jouent simplement le rôle d'idéogrammes.

Mais, dira-t-on, pourquoi l'idéogramme de « puissant », *dannu* en assyrien, est-il alors suivi d'un complément GA, qui lui assigne une lecture phonétique AG? Car il est bon de rappeler que l'idéogramme dont nous nous occupons est susceptible, en tant que caractère phonétique, de revêtir les valeurs polyphoniques DAN, KAL, LAB, RIB, et AG. La présence du complément phonétique GA nous invite donc à lui attribuer ici une valeur syllabique AG. Pourquoi l'idéogramme du *dieu* qui figure dans l'idéogramme de Babylone, *Bâb-îlî*, nom qui signifie « porte du dieu », pourquoi cet idéogramme est-il accompagné du complément RA venant attester la valeur allophone connue DIM-GIR? Nous répondons : L'idéogramme de « puissant » a bien d'autres valeurs idéographiques ; entre autres, il représente encore un mot assyrien *sutuqû* « fixé, bien établi ». Il faut bien faire sentir au lecteur qu'il doit prendre l'idéogramme en question au sens de *dannu* et non au sens de *sutuqû*. Or toutes les fois que cet idéogramme doit être rendu par *dannu*, on le précise à l'aide du complément phonétique GA ; toutes les fois, au contraire, qu'il faut le traduire par *sutuqû*, on le précise à l'aide d'un complément RA. Il est très vrai que, dans le premier cas, le complément GA indique pour notre idéogramme une épellation AG et que dans le second cas, il indique une épellation LAB ou RIB, car on a vu que cet idéogramme, en tant que caractère syllabique, est susceptible de se prononcer DAN, KAL, LAB, RIB et AG ; mais c'est une épellation et pas autre chose que marquent, à notre sens, l'un et l'autre compléments phonétiques. Et nous allons plus loin, nous prétendons que cette épellation elle-même repose sur des valeurs assyriennes. Pour AG, nous en sommes parfaitement sûrs. AG est emprunté au mot assyrien *aggu* « fort, violent » qui est bien connu et qui se rattache à la racine *agdgu* « être violent, se mettre en colère. » Pour LAB ou RIB, le mot assyrien n'est pas encore trouvé ; il se trouvera, nous n'en doutons pas.

Semblablement, en ce qui concerne l'idéogramme du *dieu*,

nous répondons que cet idéogramme possède encore le sens de *ciel*. Or quand il doit être lu en assyrien *ilu* « dieu, » on le fait suivre du complément phonétique RA, attestant une épellation DIMGIR; et quand il doit être lu en assyrien *samû* « ciel », on le fait suivre du complément phonétique NA, attestant une épellation AN. Mais qui nous prouve que cette valeur AN ne repose pas sur un mot assyrien, tombé en désuétude, et ayant eu le sens de *ciel*? Ne savons-nous pas que le dieu *Anu* représente la voûte céleste? Voilà l'ancien mot assyrien qui explique la valeur AN. Pourquoi ne trouverions-nous pas un ancien mot assyrien *Dimgîr* ou *timgîr* qui, dérivé de la racine *magâru* « exaucer, » aurait désigné la divinité comme l'être qui exauce? Quant au nom du temple *babbar* qui signifie, en accadien, nous dit-on, « brillant », pourquoi veut-on l'enlever à l'assyrien? L'assyrien connaît une racine *barû* « éclairer », un dérivé par reduplication *birbirru* « éclat, flamme ». *Babbaru*, pour *barbaru* se rattache simplement à la même racine.

On voit, par ces exemples, que nous contestons aux valeurs dites accadiennes ou sumériennes une origine étrangère. Nous prétendons, en effet, que si on n'en a pas tout d'abord reconnu l'origine assyrienne, c'est que beaucoup de ces valeurs doivent se rattacher à des mots assyriens tombés en désuétude ou non encore constatés dans les textes, ou simplement mal compris. C'est ainsi que les syllabaires à trois colonnes interprètent l'idéogramme de la poussière par l'assyrien bien connu *îpru* et lui assignent comme valeur dite accadienne le mot *sahar*. Or nous avons prouvé, depuis la publication des syllabaires, que l'assyrien connaît et emploie un mot *saharratu* « poussière » dont on n'avait pas encore établi le vrai sens, et dont la forme *sahar* est le masculin. Semblablement, les syllabaires donnent comme lecture accadienne du mot assyrien *nîqû* « victime », une forme SIGISS. Pourquoi dire accadienne? N'avons-nous pas un verbe assyrien *sagâsu*, *sakâsu* qui a entre autres sens celui d'*égorger* et dont un dérivé *masgasu*<sup>1</sup> désigne un instrument à égorger?

<sup>1</sup>) R. V, 17, 2, l. 35 et suiv. Cf. R. IV, pl. 16, n° 2 obv., l. 6 et 8, où l'infinitif est bien écrit *sagas* par un *g* et non *sakas* par un *k*, comme dans le texte lexicographique de R. V, 17.

SIGISSE est simplement un dérivé de *sagâsu*. Nous avons plus haut donné la parole aux suméro-accadistes ; nous avons feint de croire que les valeurs syllabiques de la première colonne des syllabaires et des gloses étaient en opposition avec les valeurs assyriennes. Le moment est venu d'établir qu'il n'en est rien.

Et tout d'abord, la première colonne des syllabaires et les autres textes nous fournissent une telle quantité de mots purement assyriens que M. Lenormant lui-même a dû admettre une sorte de pénétration de l'accadien par l'assyrien. Ainsi, là où l'assyrien dit *sukallu* « serviteur », *illat* « forces, armée », *ummu* « mère », *înu* « œil », *isipu* « prêtre », *ellu* « brillant », *elu* « élevé », *zirqu* « seau », *harrânu* « chemin », etc., etc., l'accadien dit *sukal*, *illat*, *umu* ou *ume*, *ine*, *isip*, *ella*, *ela*, *zirqa*, *harrân*, etc., etc. L'idéogramme de l'adjectif « grand » se lit généralement *Arabû* en assyrien, et *GAL* en accadien, nous dit-on. L'on omet d'ajouter que l'assyrien dit aussi *gallu*, « grand », au féminin *gallat* et *gallit*, mot qui se rattache à la racine *galdû* « être grand » que l'arabe connaît très bien et qu'il prononce *djalla*. Semblablement, là où l'accadien dit *mah* « grand », l'assyrien dit *mahhu* ; là où l'accadien dit *hul* « mauvais » l'assyrien dit *hullu*, mot qui se rattache à une racine *halâlu*, en arabe *khalla* « se gâter ». Parfois une forme assyrienne est remplacée en accadien par une simple variante vocalique. Ainsi *sulum* « paix » devient *silim* ; *abal* « fils » *îbil*. C'est que l'assyrien, comme l'arabe, admet trois gammes vocaliques pour ces mots et peut très bien prononcer *sulum*, *silim* et *salam*.

Ensuite, nous prétendons que les partisans de la théorie suméro-accadienne se sont mépris sur la nature des valeurs de la première colonne des syllabaires. Là où ils voient l'expression phonétique accadienne ou sumérienne des idéogrammes contenus dans la colonne centrale, nous voyons simplement l'indication d'une valeur syllabique de ces idéogrammes envisagés non plus comme idéogrammes, mais comme caractères phonétiques, ce qui explique pourquoi au nombre des valeurs dites accadiennes nous en rencontrons qui ne sont que le mot assyrien écourté, comme *adama* venant de l'assyrien *adamatu*

« sang ». Et voici une preuve que nous sommes dans la vérité. Si la première colonne des syllabaires indiquait réellement la prononciation d'une langue, cette prononciation devrait *toujours* et dans tous les cas se vérifier à l'aide des compléments phonétiques des textes dits sumériens ou accadiens. Or cela n'est pas. Par exemple, certain idéogramme est indiqué dans un syllabaire<sup>1</sup> comme signifiant en assyrien *rdmu* « aimer » et comme se lisant **AKA**, en tant que signe phonétique. Les suméro-accadistes croient, sur la foi de ce syllabaire, qu'en accadien ou sumérien *aimer* se prononce **AKA**. Or, dans les textes, toutes les fois que le susdit idéogramme est employé au sens d'*aimer*, il est accompagné du complément phonétique **MA**, ce qui prouve qu'il faut lui attribuer non la valeur **AKA**, mais une autre valeur **RAM**, qu'il possède en effet, et qui se trouve, on le voit, reproduire l'assyrien *rdmu* « aimer ». Un autre syllabaire<sup>2</sup> indique pour l'idéogramme qui signifie en assyrien *zikaru* « mâle » une lecture accadienne **GIS**. Hélas ! les gloses lexicographiques nous enjoignent de lire **NITA**. L'idéogramme du verbe assyrien *banû* « construire » est lu en accadien **DU**, selon les syllabaires<sup>3</sup>. Les gloses le lisent **RU**. L'idéogramme des verbes assyriens *aldku* « aller » et *kânu* « établir, poser » est lu **GIN** dans les syllabaires et **RA** dans certaines gloses<sup>4</sup>. Il y a donc parfaite incohérence dans la prétendue lecture de la langue accadienne ou sumérienne, tandis que dans notre interprétation il y a parfaite consistance. Les indications des syllabaires et des gloses signifient simplement : tel idéogramme, envisagé comme caractère syllabique, se lit **AKA** et **RAM**, **GIS** et **NITA**, **DU** et **RU**, **GIN** et **RA**, ce qui d'ailleurs se vérifie à chaque instant dans les textes phonétiques. Mais il y a plus. Quittons les syllabaires et abordons les textes lexicographiques et autres. Nous constatons alors une véritable invasion de l'assyrien dans le sumérien ou accadien. Au beau milieu d'un texte accadien, nous trouvons la négation sémitique *lâ*<sup>5</sup> ;

<sup>1</sup>) Ed. Lenormant, syll. A, n° 204.

<sup>2</sup>) *Ibid.*, syll. AA, n° 8.

<sup>3</sup>) *Ibid.*, syll. AA, n° 33.

<sup>4</sup>) Cf. R. V, pl. 21, l. 55-56.

<sup>5</sup>) R. IV, pl. 15 obv. l. 1 et *passim*.

la désinence assyrienne de l'adverbe, *is*, viendra s'accoler à un mot soi-disant accadien *DUG-GI-is*<sup>1</sup>, qui est simplement à lire *thābis* « bonnement »; car *DUG-GI* est l'épellation de l'idéogramme de *thābu* « bon ». Telle tablette commencera à être rédigée en prétendu sumérien accompagné de sa traduction assyrienne: elle continuera par quelques lignes en sumérien pur (lisez en idéogrammes), puis, subitement, les formes sumériennes seront mélangées de compléments phonétiques assyriens, puis enfin viendront des lignes exclusivement en assyrien phonétique<sup>2</sup>. Telle tablette lexicographique mélangera dans la première colonne, réservée à l'accadien ou sumérien, des formes purement accadiennes ou sumériennes (lisez idéographiques) et des formes purement assyriennes (lisez : écrites phonétiquement)<sup>3</sup>, le tout étant expliqué dans la seconde colonne par des synonymes assyriens. Autre observation. Dans le système suméro-accadiste, toute tablette dite bilingue est nécessairement destinée à expliquer des formes suméro-accadiennes par des formes assyriennes, puisqu'il s'agit d'interpréter une langue plus ancienne par une langue plus jeune. Comment s'expliquer alors le phénomène suivant? Les Assyriens rattachent l'une à l'autre toutes les racines verbales de leur langue qui se trouvent renfermer les mêmes consonnes, alors même que ces racines n'ont rien de commun pour le sens, puis ils les écrivent dans la même colonne avec leurs dérivés à la suite les uns des autres, comme si tous ces mots provenaient de la même racine. Par exemple<sup>4</sup>, ils mettront dans un seul et même article lexicographique la racine *sāmu* « fixer, poser » avec ses dérivés et la racine *simū* « entendre, écouter, exaucer » avec ses dérivés, parce que ces deux racines ont en commun les consonnes *s* et *m*; puis ils classeront à la suite de ces racines, outre leurs dérivés légitimes, des mots tels que *summa* « lorsque » et *summānu* « entrave », qui dérivent de tout autres racines mais qui contiennent également

<sup>1</sup>) R. IV, pl. 13, 1 rev. l. 13.

<sup>2</sup>) *Ibid.*, pl. 25.

<sup>3</sup>) R. II, 44, n° 7.

<sup>4</sup>) Voir R. II, pl. 7 obv.



les consonnes radicales *s* et *m*. L'article lexicographique ainsi rédigé sera écrit dans la seconde colonne, puis, en regard, dans la première colonne, on inscrira les correspondants accadiens ou sumériens. On voit ici que, manifestement, la première colonne, la colonne dite accadienne ou sumérienne, a été faite pour la seconde et non la seconde pour la première.

Si, maintenant nous abordons l'étude de certaines formes composées, dites accadiennes, ces formes nous révéleront un fait curieux et que l'on peut énoncer ainsi : Toutes les fois qu'à l'aide d'idéogrammes-syllabes convenablement choisis, on peut écrire syllabiquement un mot assyrien et en donner une sorte d'étymologie idéographique, on peut être sûr que cet artifice est employé en accadien, dût-on même pour cela modifier légèrement la prononciation assyrienne. C'est tout simplement le rébus. Par exemple, soit à écrire le mot assyrien *ekal* « palais. » Entre les caractères que possède le syllabaire assyrien il en est un qui se lit phonétiquement *ē* et qui, en tant qu'idéogramme, a la valeur de « maison » ; il en est un autre qui se lit phonétiquement *gal*, et qui, idéographiquement, signifie « grand ». Plaçons l'idéogramme *gal* à la suite de l'idéogramme *ē*, nous aurons une forme *egal* qui, idéographiquement signifiera « maison grande » et qui, phonétiquement, représentera le mot assyrien *ekal*, sauf le léger changement du *k* en *g*. C'est de la même façon qu'on obtient pour le dieu de la mer *Ia*, nom qui rappelle le *Ia* des Hébreux, une lecture *Ea*, avec le sens de « maison des eaux ». Autre exemple. Dans une tablette lexicographique <sup>1)</sup>, nous trouvons parmi les dérivés du verbe assyrien *sathāru* « écrire » un mot *masthāru* qui désigne soit un style, soit quelque autre ustensile de scribe. Sait-on comment on exprime ce mot en accadien ? On prend un signe qui, idéographiquement, représente l'espèce gazelle et qui, phonétiquement se lit *mas* ; on le fait suivre d'un autre signe qui représente une variété de gazelle et qui se lit, phonétiquement, *dar* et *thar* ; devant le tout on place l'idéogramme du bois, et l'on obtient ainsi le mot assyrien *masthar*, dépouillé de sa dési-

<sup>1)</sup> R. II, 45, 1, l. 7.

nence casuelle, et qui, par un jeu étymologique, nous représente idéographiquement le *masthadr*, comme un bois, une corne de gazelle. Autre exemple: Il existe en assyrien un mot *sunqu*, prononcé aussi *sûqu*, à Babylone, qui signifie « famine, faim ». Veut-on l'écrire à l'accadienne? On choisit un caractère su qui est l'idéogramme du *corps* et un caractère ku qui est l'idéogramme du verbe « manger, dévorer ». De la sorte on se trouve avoir écrit le mot assyrien *sûqu*, tout en représentant la faim ou la famine comme ce qui dévore le corps. Veut-on figurer le mot *urqitu* « verdure », on choisit un signe u, déterminatif de toute production surtout comestible, et on y joint le signe riq, idéogramme des plantes, le tout fait uriq, thème de *urqitu*. Il existait à Babylone un temple célèbre qui s'appelait en assyrien *Sakil* et dont le nom nous a été transmis par le curieux ouvrage arabe intitulé *Agriculture Nabatéenne* sous la forme *Askul*, avec un A prosthétique, comme il arrive souvent en arabe. Ce mot *sakil* a le sens propre d'enfant qui a grandi, d'adolescent<sup>1</sup>; appliqué à un objet, il signifie « grand, haut, élevé. » Comment écrivait-on ce nom en suméro-accadien?

On prend l'idéogramme de la *tête*, qui a une lecture *sak*, et un idéogramme signifiant « haut, élevé » et qui a la valeur *il*. On obtient ainsi l'orthographe *sak-il*, et l'étymologie de « tête haute. » On observera d'ailleurs que la lecture *sak* pour l'idéogramme de la tête est de tout point assyrienne. Le sens primitif de *sak* est sommet, et *sak* se rattache au verbe assyrien bien connu *saqû* « élever », qui donne naissance à l'adjectif *saqû* « élevé » très usité dans les textes historiques, et au substantif *saqû* « chef, officier ». De même, la lecture *il*, pour l'idéogramme de « haut », est l'assyrien même *ilu* « haut, élevé ». Veut-on d'autres exemples :

« Aile d'oiseau » se dit en assyrien *apru*. Sait-on comment l'accadien orthographie ce mot? Il choisit l'idéogramme du bras qui se lit dans le cas présent *a* et le fait suivre de l'idéogramme

<sup>1</sup>) Voir R. IV, 26, n° 6, l. 20-21.

<sup>2</sup>) C'est ce mot qui figure dans le vocable assyrien *Rabsaqû* « chef des officiers, général » que cite la Bible.

du verbe « déployer » qui se lit PUR. Le tout fait APUR<sup>1</sup> et signifie idéographiquement « bras déployé. »

Nouvel exemple. Nous avons dit que le nom du dieu *Marduk* s'écrit idéographiquement en assyrien avec deux signes, dont l'un est indiqué dans les syllabaires comme se prononçant AMAR et l'autre signalé par une glose comme devant se lire UTUK. Le tout forme AMAR-UTUK, ce que M. Lenormant a traduit « éclat du soleil ». Or, tout d'abord, il est bon d'observer que le signe qui s'épelle AMAR et qui se traduit en assyrien *bûru* ne signifie pas *éclat*, mais désigne une sorte d'animal ; ceci est aujourd'hui prouvé par de nombreux exemples. En admettant donc que la glose UTUK ne soit pas simplement l'épellation du second signe qui est effectivement l'idéogramme du soleil, en admettant qu'UTUK soit un mot accadien signifiant soleil, le nom du dieu Marduk serait une corruption de l'accadien AMAR-UTUK, composé qui se rendrait par « *bûru* du soleil », c'est-à-dire par « Soleil levant, » car nous savons que les Arabes aussi nomment le soleil levant *ghazâlat asch-schams* « ou gazelle du soleil. » Mais comment s'expliquer, à présent, que dans les textes accadiens, et non plus assyriens, le nom du dieu Marduk soit écrit avec d'autres signes, fournissant une étymologie différente ? Dans le prétendu accadien, Marduk s'écrit d'abord à l'aide d'un signe dont le sens est inconnu et qu'un syllabaire épelle SILIK ; puis vient l'idéogramme de l'homme, qui peut se lire MULU et LU, puis l'idéogramme de l'adjectif « bon » qui, en tant que caractère syllabique possède les valeurs HI, SAR et DUK. M. Lenormant a admis pour le premier signe la valeur SILIK, pour le second la valeur MULU, pour le troisième la valeur HI, et il donne comme autre nom accadien de Marduk la forme SILIK-MULU-HI. M. Haupt préfère substituer la valeurs LU à MULU et la valeur SAR à HI : il lit donc SILIK-LU-SAR. Dans un article de la *Revue critique*, nous avons fait observer que puisque les deux derniers signes ont le sens idéographique d'*homme bon* et que le dernier signe se lit DUG ou DUK, en tant qu'idéogramme de *bon*, il est tout simple de choisir pour le dernier signe la valeur DUK

<sup>1</sup>) Cf. R. IV, 27, n° 5, l. 16-17.

et de considérer le signe de l'homme comme aphone, ce qu'il est toujours lorsqu'il détermine un mot suivant. Nous obtenons ainsi la prononciation *duk* pour les deux derniers signes de l'orthographe dite accadienne de *Marduk*, et la pensée vient involontairement que le premier signe, lu *silik* par MM. Lenormant et Haupt, pourrait bien avoir encore une valeur *mar*. Précisément, nous avons signalé dans les textes dits accadiens l'emploi de ce signe avec le complément phonétique *ri*. Le doute n'est donc plus possible. La valeur *silik* n'est pas applicable ici; il nous faut admettre une valeur *mar*, en sorte qu'ici l'accadien écrit réellement *Marduk* et non plus *Amar-utuk*. Il y a plus, *Marduk* ne veut plus dire ici « *bîru* du soleil » mais désigne quelque chose de l'homme bon. Ainsi, en accadien même, on prononcerait le nom du dieu *Marduk*, tantôt *Marduk* et tantôt *Amar-utuk* et ce nom aurait deux étymologies totalement différentes! Nous concluons simplement, quant à nous, que *Marduk* est un mot assyrien, et que les Assyriens ont pu écrire ce mot de toutes les façons possibles, au risque même de recourir à un à peu près, comme dans le cas de l'orthographe *Amar-utuk*.

Parfois nous ne pouvons que constater une transcription dénaturée de l'assyrien, sans en connaître encore les motifs étymologiques, le sens ou l'emploi de certains idéogrammes nous échappant. Par exemple l'adjectif assyrien *samdu* « bleu », qui dérive de *sdmu*, même sens, à l'aide du suffixe *dn*, est écrit en prétendu accadien ou sumérien *samāna*, la syllabe finale *na* étant l'idéogramme du verbe « se coucher <sup>1</sup>. » Le mot assyrien *kussu* « trône, » qui est une altération d'un ancien *kursu* que l'arabe conserve sous la forme *kursî*, *cekussu*, disons-nous, est orthographié en accadien *guza*; le mot *asthu* « fort, puissant » devient *azat*; le verbe *saldhu* « asperger » *zalan*; le mot *siqqānu*, sorte d'instrument, *zigan*; mais, bien souvent, les textes dits accadiens ou sumériens transcrivent purement et simplement les mots assyriens, sauf à changer leur *u* final en *a*. Ainsi on trouvera un participe assyrien *gitmalu* écrit *gitmala*, au milieu

<sup>1</sup>) R. II, 26 rev. l. 47.

d'une phrase accadienne <sup>1</sup>; le mot assyrien *higal*, « abondance, fertilité » qui vient d'une racine *hugālu* qu'on retrouve en arabe sous la forme *hadjila*, « être luxuriant, » est purement et simplement écrit *HIGAL*, en accadien, et cela dans les textes les plus anciens. Je pourrais multiplier ces exemples; mais j'ai hâte d'en venir à une autre observation qui nous semble porter un coup fatal au système des suméro-accadistes. Il existe en assyrien un verbe *mahāru* qui signifie « être en avant, s'avancer, » et qui, de là, revêt les acceptions de « marcher contre » et de « recevoir, prendre. » Il engendre des mots comme *māhiru*, « adversaire, » dérivant du sens de « marcher contre, » *māhiru*, « antérieur, ancien, » dérivant du sens d'« être en avant, » *mihrit*, « partie antérieure, avant d'un objet. » Or, croirait-on que, le verbe *mahāru* étant représenté par une forme dite accadienne qu'on lit *GAB-RI*, mais qui pourrait bien se lire encore *MAH-RI*, ce qui nous ramènerait directement à l'assyrien *mahāru*, croirait-on que ce *GAB-RI* va revêtir toutes les acceptions de *mahāru* et de ses dérivés? *GAB-RI* signifiera donc « s'avancer, recevoir, adversaire, ancien, partie antérieure ? » Et ce n'est pas là un fait isolé. Dès qu'un prétendu vocable accadien répond à un mot assyrien, il en exprime aussitôt toutes les nuances. Par exemple, *pū*, en assyrien, signifie « bouche, face, » et son génitif *pū*, employé comme préposition signifie, « en face de, devant. » L'idéogramme accadien de la bouche est également celui de la préposition assyrienne *pū*. *Ittu*, substantif assyrien, signifie « côté, endroit; » employé comme préposition il revêt le sens d'*avec*. En accadien, c'est l'idéogramme d'*ittu*, « côté, endroit » qui répond à *itti*, « avec. » Il se trouve qu'en assyrien la préposition *ina*, « dans, en dedans » exprime en outre le mouvement inverse du dedans au dehors, et se rend aussi par « hors de. » En accadien c'est le même signe *TA* qui signifie *dans* et *hors de*. Le mot assyrien *dannu* signifie « fort, puissant, escarpé, pénible; » de là il passe au sens de « danger, calamité, » que revêt aussi le féminin *dannat* <sup>2</sup>. La forme dite accadienne *AG-GA*, qui

<sup>1</sup>) R. IV, 24, n° 2, l. 9.

<sup>2</sup>) Voir notre communication à la Société Asiatique, *Journ. Asiatique*, février-mars 1881, p. 252.

répond au *dannu* assyrien, signifie également « fort, puissant » et « danger, calamité. » A propos de ce substantif féminin *dannat*, il se place ici une observation importante. On a vu plus haut que l'accadien-sumérien ne connaît pas la distinction des genres. Mais quelquefois il s'oublie. Sait-on comment le mot *dannat* est exprimé en accadien ? Au moyen de l'idéogramme AG-GA (*dannu*) précédé de l'idéogramme de la femme ! Or, nous le demandons, à quoi peut bien se référer cet idéogramme de la femme sinon à la terminaison féminine de l'assyrien *dannat*, puisque l'accadien ignore le féminin ? Au surplus, d'autres substantifs et adjectifs assyriens du genre féminin sont figurés en accadien à l'aide de l'idéogramme de la femme. Ainsi le mot *tanittu*, « haut fait » s'écrit en accadien par le signe GAN, suivi, cette fois et non plus précédé, du signe de la femme <sup>1</sup>. L'adjectif féminin *ellit*, « brillante » est orthographié par l'idéogramme accadien d'*elhu*, brillant, » mais précédé du signe de la femme <sup>2</sup>. *Limuttu*, substantif féminin assyrien, qui signifie « méchanceté, » est orthographié en accadien par l'idéogramme HUL précédé de l'idéogramme de la femme. On sent bien encore ici que c'est à l'assyrien que songe l'accadien quand il forme de semblables composés.

Au surplus, tout l'artificiel du système accadien éclate dans une autre forme que nous allons signaler. Nous avons dit plus haut que les idéogrammes sont fréquemment caractérisés par un complément phonétique destiné à en indiquer l'épellation. Ce complément phonétique n'est nullement un suffixe et ne saurait être séparé de son idéogramme. Que pensera-t-on si nous trouvons un verbe accadien dans lequel on a séparé un complément phonétique de son idéogramme, pour insérer entre les deux les syllabes conventionnelles du préfixe pronominal et du régime direct ? Cette forme est citée dans le 5<sup>e</sup> volume du grand recueil du Musée britannique, pl. 24, n° 1, l. 52. L'expression assyrienne *anna emidu*, « il a commis une faute, » y est écrite, à l'accadienne, de la façon suivante : 1° signe des substantifs abstraits NAM ;

<sup>1</sup>) *Proceedings of the Society of Bibl. Arch.*, eleventh session 1880-81, p. 39, n° 23.

<sup>2</sup>) *Ibid.*, p. 37, n° 12.

2° idéogramme du verbe « commettre une faute » TAG ; 3° marque du pronom préfixe IN ; 4° marque du régime NA-AN ; 5° complément phonétique GA montrant que l'idéogramme du verbe « commettre une faute » s'épelle TAG. Que pourrions-nous ajouter de plus ?

L'école suméro-accadiste se rejettera peut-être sur ces noms de rois de la première dynastie chaldéenne qui ont une physionomie si peu sémitique, comme Hammurabi, Burnaburias, etc. Une tablette, bien connue aujourd'hui, et publiée par M. Pinches dans les procès-verbaux des séances de la Société d'Archéologie biblique, se charge de répondre pour nous. Elle contient précisément la liste de tous ces rois et donne la vraie lecture de leurs noms, c'est-à-dire la lecture phonétique assyrienne. Elle nous montre, par exemple, que nous avons eu tort d'appliquer aux signes qui composent le nom de Hammurabi leur valeur phonétique ; qu'il fallait prendre ces signes comme des idéogrammes et les transcrire en assyrien *Kimtu-rapastu*. Elle nous montre que les six idéogrammes qui, épelés, se lisaient *Burnaburias*, se lisent, en assyrien, *Kidin-bel-matâti*, et ainsi de suite pour les autres noms. Elle nous révèle même ce fait curieux que dans le système dit sumérien ou accadien l'on pouvait remplacer un groupe idéographique par un autre groupe, équivalent pour le sens mais non pour l'épellation, le tout devant se lire uniformément en assyrien. On a vu plus haut que le nom *Sakil* d'un temple de Babylone était orthographié à l'accadienne SAK-IL, c'est-à-dire par le signe de la tête et par le signe de l'adjectif « haut, élevé. » Or, dans la présente tablette, nous trouvons ce même mot orthographié différemment. Au signe SAK est substitué un signe TIQ, autre idéogramme de la tête, et au signe IL est substitué un signe ZI, autre idéogramme de l'adjectif « haut, élevé. » Dirons-nous que les Sumériens ou Accadiens prononçaient indifféremment ce nom de temple : SAKIL ou TIQZI ? Évidemment non. Nous savons par l'assyrien que la vraie prononciation est *Sakil*, car ce mot est souvent écrit syllabiquement en assyrien. Nous dirons donc que l'orthographe TIQZI est purement idéographique et fait allusion au rébus SAK-IL, lequel reproduit la véritable

prononciation du nom du temple tout en fournissant de ce nom une étymologie idéographique.

Arrivés à ce point de notre démonstration, nous pouvons nous résumer et exposer notre opinion générale sur le système dit improprement sumérien ou accadien et que nous appellerons désormais *hiératique*. Ce système, purement conventionnel, n'est qu'une manière d'écrire l'assyrien. Héritier direct de l'écriture hiéroglyphique, dans laquelle aucune distinction n'était primitivement établie entre les catégories grammaticales, il participe de son obscurité et a besoin d'être expliqué : d'où les doubles rédactions en hiératique et en assyrien phonétique. Les signes qui ont été inventés pour figurer les particules, les pronoms préfixes et affixes, les tendances verbales, pour distinguer le pluriel du singulier, etc., etc., sont purement conventionnels. C'est par pure convention que les particules régissantes ont été placées à la suite de leur régime ; et nous en apercevons la raison. Placés devant les substantifs, les idéogrammes des particules auraient été interprétés comme des substantifs ; on leur a assigné une position qui permettait de les réduire à leur juste valeur. Dans le verbe à un mode personnel, les pronoms préfixes de l'assyrien ont été représentés par des syllabes conventionnelles qui figurent un pronom vague, sans distinction de personne ni de genre, ce qui montre bien que ces signes ont dû être inventés à une époque où l'analyse grammaticale était encore peu développée. La voyelle *ā* hiératique qui s'ajoute parfois aux substantifs indique qu'en assyrien phonétique la désinence casuelle est conservée dans la prononciation, ce qui n'a lieu, pour les substantifs construits avec un pronom affixe, que lorsqu'ils sont régis par une préposition. Ainsi, l'assyrien dira *id-su*, « la main de lui = sa main, » en supprimant la voyelle casuelle de *id* ; mais il dira *ana idi-su*, « à sa main, » en conservant à *id* la désinence casuelle *i*. De même l'hiératique *in*, « main, » sera suivi d'un *ā* lorsqu'il devra figurer l'assyrien *idi* précédé de la préposition. Le suffixe *is* de l'adverbe assyrien étant considéré par les Assyriens eux-mêmes comme un reste du démonstratif *su*, on l'a figuré en hiératique par le caractère *bi*, qui est précisément l'idéogramme du démonstratif assyrien *su*.



Les idéogrammes ayant tous plusieurs valeurs, on en a précisé le sens à l'aide de compléments phonétiques indiquant, il est vrai, une valeur syllabique, mais une valeur conventionnelle et en tout cas empruntée à l'assyrien. Ainsi, nous avons vu que l'idéogramme de « puissant » est suivi d'un complément phonétique GA, ce qui indique pour l'idéogramme en question une lecture AG. Est-ce à dire que les Assyriens lisaient AG ou AG-GA? En aucune façon. Ils lisaient *dannu*, qui est le mot ordinaire, et fléchi, dont on se sert en assyrien pour exprimer l'idée de puissant; mais il n'en est pas moins vrai que la lecture AG que nous nommons « épellation de l'idéogramme » repose sur un mot assyrien authentique *aggu* « fort, violent ». Nous avons prononcé le mot d'épellation. Nous croyons, en effet, que tout texte rédigé en hiératique pouvait être épelé, et que cette épellation constituait ce que les assyriologues veulent qu'on nomme accadien ou sumérien. Reprenons, par exemple, une phrase hiératique citée plus haut et qui signifie: « ils passent de maison en maison. » Voulait-on la lire réellement, on substituait à chaque expression idéographique, inversée ou non, l'expression assyrienne correspondante et l'on obtenait ainsi la phrase assyrienne: *istu bitiana bitittanaplaqqatû*. Voulait-on, au contraire, épeler la phrase idéographique de façon à en exprimer tous les éléments, on épelait chaque signe en lui attribuant sa valeur syllabique conventionnelle. On obtenait ainsi: E-TA E-A-SU IN-PAL-PAL-E-NE. C'est de la même façon qu'en français la formule chimique HO se lira en langue vulgaire « composé d'hydrogène et d'oxygène, eau » et s'épellera *ache-o*. Mais les Assyriens ne s'y trompaient pas plus que nous. Ils savaient fort bien que cette succession de syllabes ne constituait pas une langue parlée. Nous en avons une preuve décisive dans un petit texte qu'on n'a pas assez remarqué<sup>1</sup>. Ce texte, à trois colonnes, nous offre dans la première colonne une série de signes dits accadiens ou sumériens; dans la troisième, les expressions assyriennes correspondantes. La seconde colonne contient l'avis suivant au lecteur: « Ce qui est, en parole. » Or, parmi les signes accadiens figure précisé-

<sup>1</sup>) R. V, 12, n° 3, l. 30 et suiv.

ment la préposition TA rendue en assyrien dans la troisième colonne par *istu* « de, hors de ». On nous prévient ici que TA *se dit en parole*, non pas TA, mais *istu*. On observera d'ailleurs que la phrase « ce qui est en parole » est rédigée moitié en assyrien phonétique, moitié en hiératique, étant formée du relatif purement assyrien *sa* « ce qui » et du complexe idéographique DUG-GA-TA, dans lequel DUG-GA représente l'assyrien *qibiti* « parole » et la proposition TA, la préposition assyrienne *ina* « en. »

Après ce que nous venons d'exposer, que dire des prétendues formes dialectales signalées par M. Haupt dans les *Nachrichten* de Göttingue (n° 17, 1880)? Simplement, que nous avons affaire ici à des épellations différentes pour le même caractère. Le signe DUK peut se lire encore ZIB : cela n'a rien de surprenant. Le signe GAR admet une prononciation MAR, DIMGIR une prononciation DIMMIR; pourquoi en serions-nous étonnés? Il pourrait bien se faire que ces indications se référassent à une loi phonétique assyrienne de transmutation ou d'assimilation des lettres. Dans l'état actuel de la science, et alors que le sens de pages entières d'assyrien, même phonétique, nous échappe encore, nous ne pouvons rien affirmer de précis à cet égard. Tout n'est pas encore expliqué dans ce curieux système hiératique, et il faudra sans doute encore bien des années pour en étudier le mécanisme dans ses moindres détails. Ainsi nous reconnaissons qu'il reste à découvrir l'origine assyrienne de beaucoup de lectures hiératiques, et c'est là que devront tendre désormais tous les efforts des assyriologues. Mais ce que nous pouvons affirmer dès aujourd'hui, fort des objections énoncées plus haut, c'est qu'il nous est interdit de croire à l'existence d'un idiome sumérien ou accadien, qui serait antérieur à l'assyrien; c'est que les noms de Sumer et d'Accad doivent être restitués à un peuple sémitique et n'appartiennent ni l'un ni l'autre, comme on l'a cru jusqu'ici, à un peuple touranien.

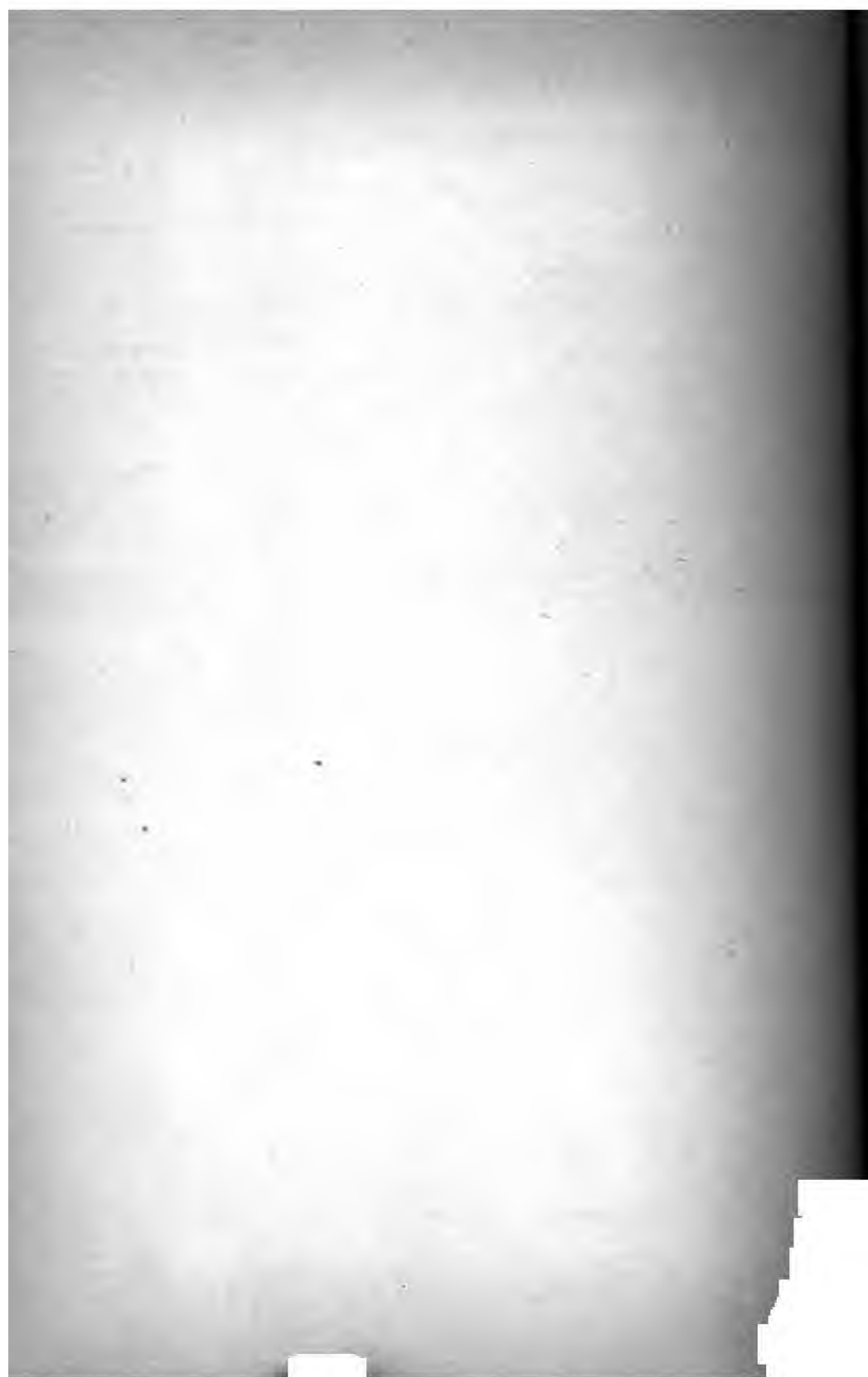
Dans ce bulletin, qui devait être consacré à exposer la religion suméro-accadienne, il se trouve que nous n'avons pas encore prononcé même le nom de religion. Nos lecteurs nous en excuse-

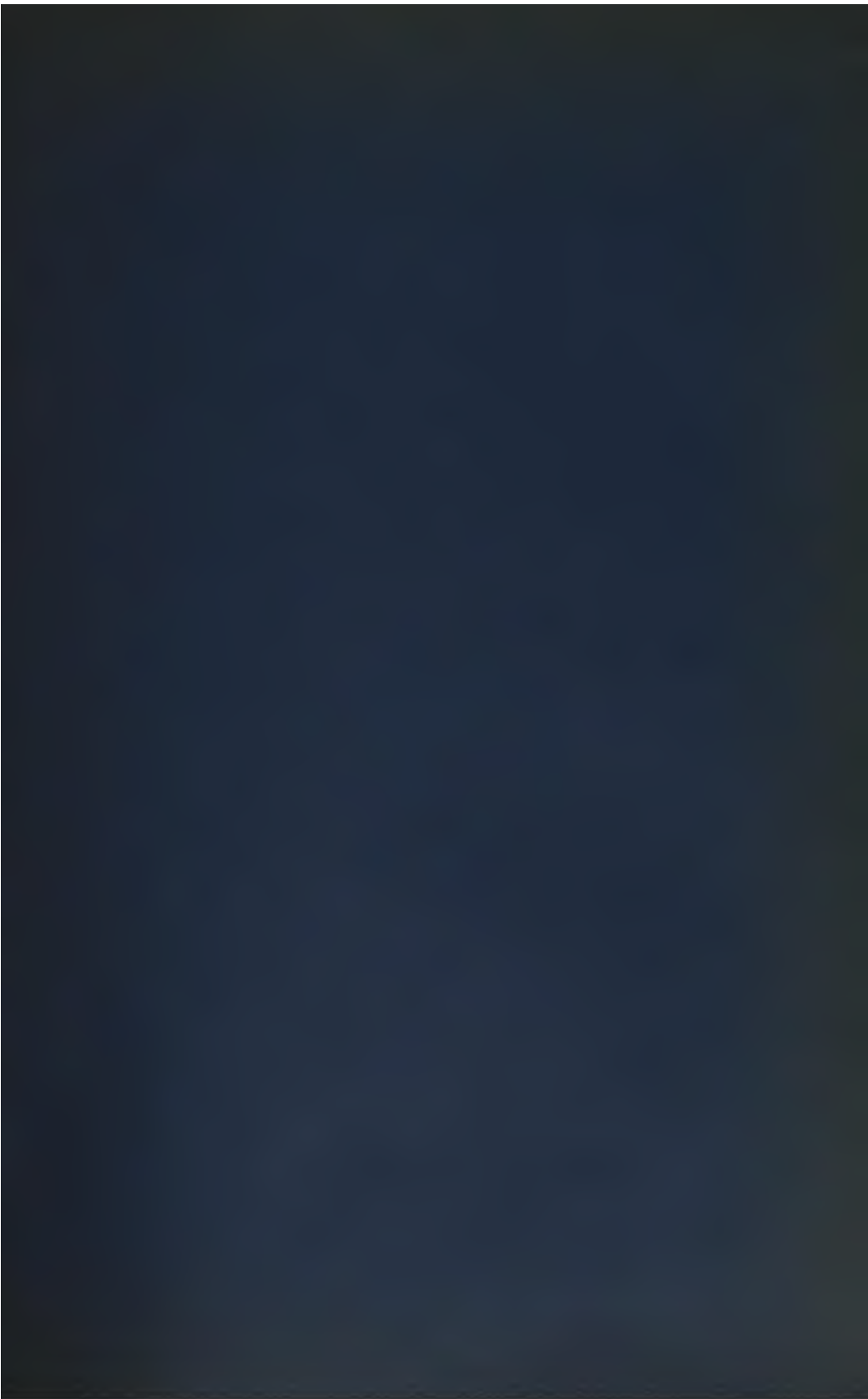
ront, et pour cause : la religion suméro-accadienne n'existe pas. Si nos lecteurs tombent, par exemple, sur l'*Histoire comparée des anciennes religions* de M. C.-P. Tiele, chap. II : « Religion des Soumirs et des Accads », ils y verront figurer des dieux comme *Moulge*, *Silik-moulou-chi*. Qu'ils se gardent bien d'y voir autre chose que l'épellation des signes idéographiques à l'aide desquels les Assyriens écrivaient parfois les noms de Bel et de Marduk.

Stanislas GUYARD.

^ P. S. Nous recevons le dernier fascicule des *Textes accadiens et sumériens* de M. Haupt, fascicule qui contient une esquisse de grammaire accadienne. M. Haupt y avance que la syllabe *rab* (cf. ci-dessus, p. 8) exprime seulement le pronom régime au datif de la deuxième personne. Nous le renvoyons à R. IV, 27, numéro 3, l. 33, où *rab* exprime le pronom de la troisième personne. *Addition à la page 22.* Si le roi Hammurabi (Kimtu-rapastu) était un Accadien, comment se ferait-il que son père fût l'Assyrien Ummubânit ?









(6) 17

LES

# INSCRIPTIONS HISTORIQUES

DE NINIVE ET DE BABYLONE

---

ASPECT GÉNÉRAL DE CES DOCUMENTS  
EXAMEN RAISONNÉ  
DES  
VERSIONS FRANÇAISES & ANGLAISES  
PAR  
A. DELATTRE, S. J.

---

PARIS  
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR  
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE  
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES ETC.  
RUE BONAPARTE, 28

---

1879





## DE NINIVE ET DE BABYLONE.

---

Les rois d'Assyrie et de Chaldée, comme les rois d'Égypte, se sont fort préoccupés de la postérité. En Assyrie chaque monarque se bâtissait un palais et, dans cet édifice, tout parlait à sa louange. Les murs, l'encadrement des bas-reliefs, les montants des portes et des fenêtres, les ailes et les cuisses des lions ou taureaux monstrueux qui gardaient l'entrée des vestibules, des stèles, des dalles, des tablettes d'argile étaient chargés d'une écriture, parfois fine et serrée, qui retraçait les grandes actions par lesquelles le prince avait illustré son règne. Bien plus, cette glorieuse histoire était écrite sur le côté par où les dalles et les tablettes se trouvaient engagées dans le sol ou dans la maçonnerie, elle était gravée sur des plaques métalliques, sur des prismes et des cylindres de terre cuite enfouis dans les fondements du palais. Ces précautions n'avaient rien d'exagéré. Peu soucieux des monuments de leurs prédécesseurs, qu'ils détruisaient sans scrupule pour des motifs politiques, les rois d'Assyrie craignaient à leur tour l'indifférence et l'hostilité des siècles futurs, et ils se prému- nissaient autant que possible contre les ravages du temps. Plusieurs d'entre eux n'ont réussi que par ces moyens extrêmes, et les inscriptions qu'ils ont dérobées aux yeux de leurs contemporains sont précisément celles qui ont sauvé leur nom de l'oubli.

La majeure partie des textes cunéiformes du Musée Britannique et du Musée du Louvre ont été extraits du sol de l'Assyrie proprement dite, c'est-à-dire de la région moyenne du Tigre. La Babylonie et la Chaldée en ont fourni beaucoup moins. Mais les collines artificielles qui couvrent la plaine de l'Euphrate et marquent l'emplacement de Baby-

lone, Borsippa, Nipur, Erech, Ur, n'ont pas encore été fouillées avec assez de soin ; il n'est pas douteux qu'elles ne recèlent une foule de débris antiques et bien des années s'écouleront avant qu'un sol si fertile en ruines ait livré ses derniers trésors.

Les inscriptions des rois, qui forment le fonds principal de la littérature assyrienne, sont aussi les textes sur lesquels s'est exercée en premier lieu la sagacité des interprètes et qui leur ont opposé le moins de résistance ; c'est à elles surtout que l'histoire doit les renseignements qu'elle possède sur les puissantes monarchies qui eurent jadis leur siège aux bords de l'Euphrate et du Tigre.

Outre les inscriptions historiques, les fouilles ont remis au jour des monuments littéraires de nature diverse. Les restes de ce que l'on a appelé la *Bibliothèque* d'Assurbanipal se composent de fragments mythologiques, de documents juridiques, grammaticaux, astrologiques, géographiques ; il n'y a pas jusqu'à la grossière zoologie du temps qui n'y soit représentée. Enfin on a recueilli en différents endroits le texte d'actes commerciaux qui nous révèlent un côté plus matériel, mais non moins curieux, de la civilisation assyrienne.

Nous ne parlerons pas de tant d'objets aujourd'hui. Il nous suffira de jeter un coup d'œil sur les documents de la première espèce, sur les inscriptions historiques, et de faire connaître les versions les plus récentes qui en ont été publiées. Quant à l'examen des autres textes, il présente trop de difficultés, et nous attendrons que la science les ait mieux débrouillés.

## I.

### ÉTENDUE DES INSCRIPTIONS HISTORIQUES. — LEUR CONTENU.

Les inscriptions historiques des rois d'Assyrie et de Chaldée publiées jusqu'à ce jour forment un total considérable. La majeure partie de ces textes est contenue dans le magnifique recueil lithographié qui s'édite à Londres aux frais du Musée Britannique sous le titre de *Cuneiform inscriptions of Western Asia* (*Inscriptions cunéiformes de*

*l'Asie occidentale*). Les quatre volumes déjà livrés au public contiennent chacun soixante-dix planches in-folio de texte. Parmi ces planches cent-cinq reproduisent des inscriptions historiques. Nous ne comptons qu'une seule fois, bien entendu, les textes qui sont répétés et dont une copie imite le type archaïque de l'écriture originale, tandis que l'autre en présente une transcription dans le type généralement employé aux siècles plus rapprochés de nous. C'est ainsi que l'inscription dans laquelle Nabuchodonosor a laissé l'histoire de ses grands travaux à Babylone, occupe douze planches dans le premier volume des *Cuneiform inscriptions of Western Asia*, et que ce nombre est réduit de moitié dans notre calcul. Sur les douze planches, six ne sont en effet qu'une transcription en caractères modernes, insérée par les éditeurs dans le but de faciliter la lecture de la copie fac-simile. Le *Monument de Ninive*, grand ouvrage in-folio, dans lequel Botta rend compte de ses fouilles à Khorsabad, renferme des centaines de planches consacrées aux textes cunéiformes, mais chacune d'elles n'offre que quelques lignes trop souvent frustes; en outre les répétitions y sont fréquentes. Dans le recueil de M. Layard intitulé : *Inscriptions in the cuneiform character from assyrian monuments*, atlas in-folio de quatre-vingt-dix-huit planches, publié en 1851, le texte est très espacé. Enfin le *Ninive et l'Assyrie* de M. Place renferme des inscriptions assez étendues (1). Cependant, si l'on tient compte des observations faites, la somme des inscriptions historiques publiées dans les trois derniers recueils n'équivaut pas au tiers de celles publiées dans le premier par sir Henri Rawlinson, Norris et Smith.

Ces indications sont trop vagues pour les personnes étrangères à l'assyriologie et il nous faut recourir à un mode d'évaluation plus précis. Un assyriologue de l'école française, M. Ménant, a donné la traduction des inscriptions historiques dans deux ouvrages de format grand in-8°, édités à Paris en 1874 et en 1875, le premier sous le titre d'*Annales des rois d'Assyrie*, le second sous le titre de

(1) Plusieurs des inscriptions recueillies par Botta et M. Place ont été publiées séparément par MM. Oppert et Ménant.

*Babylone et la Chaldée.* La traduction des textes assyriens y occupe environ deux cent cinquante pages. On pourrait, en comptant largement, y ajouter cinquante autres pages qui seraient remplies par la version de documents négligés par M. Ménant à cause de leur manque d'intérêt. Cela donnerait pour les inscriptions des rois d'Assyrie un total de trois cents pages in-8° en version française. Il y a loin de là aux exagérations popularisées par certains livres.

On voit cependant par nos chiffres que l'épigraphie assyrienne dispose de ressources supérieures à celles d'autres branches de la même espèce; qu'elle fournit aux recherches de la science un champ moins restreint que l'épigraphie phénicienne, par exemple, qui dispose en tout de quatre ou cinq cents lignes de textes fragmentaires. D'un autre côté l'épigraphie assyrienne, même si l'on compte toutes ses richesses, est moins vaste que l'épigraphie grecque ou l'épigraphie latine, mais elle l'emporte en intérêt sur ses jeunes sœurs. Chez les Assyriens, en effet, l'épigraphie comportait tous les genres, poésie, histoire, science; elle permettait de longs développements; tandis que chez les Grecs et les Latins, elle était d'un usage plus borné.

Après avoir estimé l'étendue des textes royaux, apprécions-en le contenu avec sincérité. Il faut le déclarer tout d'abord, il n'y a pas proportion entre la masse des inscriptions que les rois d'Assyrie ont léguées à la postérité et les renseignements qu'on y puise sur leur histoire. Ouvrons, par exemple, les *Annales des rois d'Assyrie* au règne de Sargon, monarque dont le palais a été remis au jour par la pioche de deux explorateurs français, Botta et M. Place, et dont les inscriptions ont été spécialement étudiées par deux assyriologues appartenant à la même nation, MM. Oppert et Ménant. Parmi les documents qui émanent de Sargon on trouve d'abord la grande inscription que les deux interprètes ont désignée sous le nom d'*Annales* (pp. 158-179), puis l'*Inscription des Fastes* (pp. 180-192), l'*Inscription des Taureaux* (pp. 192-195), l'*Inscription des Pavés* (pp. 195, 196), l'*Inscription du Baril* (pp. 199-204), l'*Inscription de Sargon à Nimrud* (pp. 204-206), l'*Inscription de la stèle de Larnaka* (pp. 206-208), etc., etc.

Voilà beaucoup de pièces sur un seul règne. Mais, on le

devine, elles ne font que se répéter. Elles sont toutes conçues suivant le même type et ne diffèrent que dans les proportions. Le royal auteur débute par l'énumération de ses titres et par les louanges qu'il décerne à ses dieux, et donne ensuite une idée générale de ses exploits. Dans les inscriptions les plus développées il ajoute le récit de ses campagnes année par année. Enfin, il raconte la fondation de Dour-Sargon, sa nouvelle capitale. A la dernière partie se rattachent des imprécations fulminées contre ceux qui, portant une main téméraire sur les monuments du monarque, feraient tomber son nom dans l'oubli, et des vœux favorables pour les mortels pieux qui auront soin de les réparer et de les défendre contre les profanateurs à venir.

C'est néanmoins une bonne fortune pour les déchiffreurs de disposer de plusieurs inscriptions qui, sans être identiques, roulent sur le même sujet. Ces textes leur offrent l'expression tant soit peu variée des mêmes idées et des mêmes faits, et se prêtent à des rapprochements sans lesquels l'interprétation serait souvent difficile et parfois impossible.

C'est pareillement un avantage, et un avantage plus grand pour l'assyriologie que pour les autres branches paléographiques, d'avoir retrouvé plusieurs exemplaires de certaines pièces. On le comprendra, si l'on considère le mécanisme de l'écriture assyrienne.

Les Assyriens et les Chaldéens s'étaient arrêtés dans la décomposition du mot aux éléments syllabiques; ils n'avaient point été jusqu'à l'abstraction de la consonne, et par suite, ils ignoraient l'usage de cet instrument d'une simplicité et d'une puissance si grande qu'on appelle l'*alphabet*. Dans leur écriture les signes représentaient tantôt une *idée* et les mots synonymes par lesquels la langue l'exprimait, tantôt le *son* d'une syllabe. Par exemple, la lettre que nous figurons par X faute du caractère propre, représentait l'idée de *nom* et se lisait dans ce cas *sum* ou *zikir*; elle représentait aussi la syllabe *mu*. La première valeur, dans le langage des assyriologues, se nomme valeur *idéographique*; la seconde, valeur *syllabique*.

Entre le son *mu* et les mots *sum* ou *zikir* il n'y a aucun rapport. Aussi n'est-ce pas l'assyrien qui explique comment

un seul et même signe a ces deux valeurs, mais la langue dite *accadienne* ou *sumérienne*, qui était celle des inventeurs de l'écriture cunéiforme. Chez les Accadiens la lettre que nous représentons par X, servait à exprimer le mot *mu* qui signifiait *nom*, et la syllabe *mu* dans n'importe quel autre mot : les Accadiens écrivaient en rébus ; chez les Assyriens l'écriture cunéiforme avait perdu ce caractère, et la valeur syllabique des lettres n'était plus en harmonie avec leur valeur idéographique.

Les lettres assyriennes représentent des syllabes simples comme *ba*, *bi*, *bu*, *ab*, *ib*, *ub*, et des syllabes composées comme *gal*, *ram*, *nab* ; aucune d'entre elles n'a la valeur de consonne abstraite comme : *b*, *c*, *d* ; mais une syllabe étant souvent formée d'une simple voyelle, quelques lettres représentent les voyelles *a*, *e*, *i*, *u*. Enfin une syllabe composée, comme *ram*, s'exprime tantôt par un seul signe, tantôt par deux, *ra-am* dont l'ensemble se lit *ram*.

D'après ces règles, le mot *zikir* s'écrit de trois manières :

- a) au moyen d'une seule lettre, d'un *idéogramme* ;
- b) au moyen de deux signes ayant respectivement les valeurs de *zi* et de *kir*, *zi-kir*.
- c) enfin au moyen des trois signes : *zi-ki-ir*.

On n'écrira pas régulièrement *zik-ir* ni *zi-ik-ir*, parce que les caractères représentant des syllabes à voyelle initiale, comme *ir*, ne s'emploient pas, dans le corps des mots, à la suite des caractères exprimant des syllabes terminées par une consonne, comme *ik*, *zik*.

Il y eut peu de difficulté à reconnaître les signes exprimant les syllabes simples, *da*, *di*, *du*, *ad*, *id*, *ud*, etc., dont la lecture servit à déterminer la valeur de beaucoup d'autres caractères. La manière dont se sont opérées ces dernières découvertes est intéressante et mérite d'être notée, surtout à notre point de vue.

Supposé que l'on connaisse les signes des syllabes simples et que l'on rencontre un mot figuré par un idéogramme inconnu, si l'on consulte une seconde copie du même texte et que le mot y soit écrit *zi-ki-ir*, la valeur du signe idéographique s'en dégage avec évidence : on le lira *zikir*. On trouverait par le même procédé la valeur du caractère qui se lit *kir*, dans le mot écrit *zi-kir*, si on l'ignorait encore.

La matière de ces rapprochements abonde dans les textes assyriens. Le *Monument de Ninive* de Botta contient seize copies de la pièce de Sargon publiée séparément par M. Ménant sous le titre d'*Inscription des revers de plaques* et étudiée par le même assyriologue au point de vue des variantes graphiques. Si ce document est d'une médiocre étendue, il existe trois copies riches en variantes du plus long texte assyrien connu, de la grande inscription d'Assurnatsirpal, dont la traduction remplit vingt-sept pages dans les *Annales des rois d'Assyrie* de M. Ménant; il existe quatre copies des annales de Tuklatpalasar qui rivalisent en étendue avec celles d'Assurnatsirpal. Ces dernières, il est vrai, sont passablement endommagées et ont dû se compléter les unes par les autres.

Malgré ces secours, les inscriptions assyriennes sont d'un accès difficile, et les rois de Ninive sembleront peut-être mal avisés d'avoir employé une écriture dont la complication déroute les esprits les plus opiniâtres. Mais qu'on ne l'oublie pas, dans les arts la simplicité est souvent le degré suprême de perfection, elle est le résultat des efforts pénibles de cent générations : l'alphabet que des enfants bien doués apprennent aujourd'hui en quelques jours d'une attention distraite, l'humanité ne l'a créé qu'après des tâtonnements séculaires. Du reste, l'usage des caractères syllabiques et idéographiques prévalut à Ninive et à Babylone après la diffusion de l'alphabet dans les pays voisins. Le prix attaché à de vieux monuments qui allaient devenir inintelligibles si on adoptait le nouveau système graphique, la crainte de creuser un abîme trop profond entre les souvenirs des différents âges, et peut-être l'idée d'une puissance magique attachée à l'emploi de l'instrument traditionnel, auront arrêté les peuples d'Assyrie et de Chaldée dans la voie du progrès qui s'ouvrait devant eux.

Nous avons dit que les inscriptions historiques ne font souvent que se répéter : nous ajoutons qu'elles sont en général très monotones. Comme les expéditions militaires remplissaient l'existence des conquérants ninivites, elles prennent de même le plus d'espace dans leurs annales. Chaque campagne y est l'objet d'une narration particulière dont la formule est invariable. Après avoir dit la cause ou



le prétexte de la guerre, le monarque décrit sa marche, il raconte ses triomphes, car jamais défaite n'est mentionnée; il s'étend avec complaisance sur les mauvais traitements infligés aux ennemis, sur les pillages, sur la destruction des palais et des villes, sur le massacre des femmes et des enfants; d'ordinaire, il termine en disant que le pays vaincu a été annexé au territoire d'Assur, ou qu'il s'est soumis et qu'il a été grevé d'un lourd tribut. A de grands intervalles, on trouve mentionnés quelques actes de clémence qui ne produisent qu'une impression fugitive : ce dont les rois d'Assur se vantent de préférence, ce sont leurs cruautés et leurs fureurs vengeresses. A part trois ou quatre points variables comme les noms propres de personnes, les temps et les lieux, le nombre des soldats pris ou tués dans les batailles, et celui des animaux domestiques enlevés aux ennemis, la quote-part de tribut imposée, etc., les narrations partielles dont l'ensemble constitue le corps d'une inscription historique disent toutes à peu près la même chose : en lire une, c'est les lire toutes. Ce qui est vrai de ces petits récits l'est aussi des inscriptions entières : à considérer ces documents dans leur généralité, il suffit d'en connaître un pour connaître tous les autres. Dans bien des cas, les historio-graphes officiels de Ninive paraissent transcrire, sans souci de la vérité, des formules consacrées par un usage immémorial, et le caractère précis de leurs énumérations indique plutôt l'affectation que la recherche sérieuse de l'exactitude. Malgré les défauts signalés, comme ces monuments ne sont d'ordinaire suppléés par aucun autre, ils méritent d'être étudiés dans le plus petit détail; et l'investigation patiente, à force de combinaisons et rapprochements, y puise des matériaux précieux pour l'histoire ancienne.

## II.

### TYPE DES INSCRIPTIONS HISTORIQUES. — EXAMEN DES TRADUCTIONS.

A l'appui de ces considérations et pour donner une idée plus précise de la littérature historique de Babylone et de

Ninive, nous allons citer plusieurs extraits des textes royaux. On trouvera ces fragments disposés de manière à produire l'effet d'une grande inscription qui serait transcrite intégralement. En les lisant on fera connaissance avec les traductions publiées en France et en Angleterre pour l'usage général. Car, autant que possible, les extraits seront donnés en double, sur deux colonnes parallèles, à droite dans la traduction française de M. Ménant, à gauche d'après la traduction publiée dans les *Records of the Past*, recueil de versions anglaises de textes assyriens, égyptiens et autres, auquel ont collaboré beaucoup d'orientalistes de la Grande-Bretagne et du continent.

Les traductions réunies par M. Ménant dans les *Annales des rois d'Assyrie* et dans *Babylone et la Chaldée* ne sont pas définitives. « Quelques passages, dit M. Ménant, présentent encore des difficultés sérieuses. On trouvera çà et là des points pour indiquer les lacunes des textes, des mots (assyriens) transcrits pour suppléer aux insuffisances de la traduction, des points d'interrogation pour appeler l'attention sur des interprétations douteuses. »

Le même avertissement est donné en tête des *Records of the Past*. Beaucoup d'endroits dont la traduction n'est pas sûre, y sont imprimés en italiques, et de plus les savants anglais font souvent part de leurs incertitudes dans des notes laconiques au bas des pages.

Nous signalerons ces difficultés reconnues de l'exégèse assyrienne par les mêmes notations.

Ce ne sera pas notre faute si l'on éprouve de la défiance là où les traducteurs sont en complet désaccord, sans qu'aucun d'eux manifeste la moindre hésitation. Il est vrai que les assyriologues ne jouissent pas tous d'un égal crédit. Sir Henri Rawlinson et M. Oppert sont considérés comme les représentants les plus autorisés de la science qu'ils ont créée, mais au-dessous d'eux personne ne se chargera d'assigner les places. D'ailleurs Sir Henri Rawlinson a publié peu de traductions de textes historiques, et M. Oppert avait donné la plupart des siennes dès 1865. Bien que M. Ménant dans ses recueils, qui datent de 1874 et 1875, n'ait fait en maints endroits que reproduire l'œuvre de M. Oppert, il est responsable des traductions qu'il pro-

pose comme certaines. En effet, l'assyriologie ayant marché en avant depuis 1865, nous ignorons jusqu'à quel point M. Oppert, auquel on est en bonne partie redevable de ces progrès, modifierait aujourd'hui ses anciennes interprétations. Quant à nous, nous ne dirons pas, d'ordinaire, à quel traducteur nous accordons la préférence, et nous ne proposerons de sens qui nous soit propre que dans le cas où il nous sera possible de justifier notre présomption par une note rapide, et sans l'emploi de types spéciaux.

## § 1.

### *Préambule des inscriptions.*

Nous citons en premier lieu l'invocation par laquelle débutent les annales de Tuklatpalasar I<sup>er</sup> (1) :

Sir HENRI RAWLINSON

(*Records of the Past*, vol. V, p. 7.)

*Ashur*, le grand Seigneur, souverain des dieux ; le donneur de sceptres et de couronnes ; celui qui nomme à la souveraineté.

*Bel*, le Seigneur ; *Roi du cercle des constellations* ; Père des dieux ; Seigneur du monde.

*Sin* ; le conducteur, *le Seigneur de l'Empire*, le dieu puissant, propice.

*Shamas* ; qui a établi le ciel et la terre ;... le vainqueur des ennemis, celui qui chasse le froid.

*Vul* ; qui fait sévir la tempête sur les terres hostiles et sur les pays méchants.

*Abnil* HERCULES ; le champion qui subjugué les hérétiques et les ennemis, qui fortifie les cœurs.

*Ishtar* la plus âgée des dieux, la Reine de la Victoire, celle qui dispose les batailles (2).

M. MÉNANT

(*Annales des rois d'Assyrie*, p. 35.)

Assur, Grand-Dieu, toi qui diriges, les légions des dieux, toi qui donnes le sceptre et la couronne, qui affermis la royauté.

Dagon, Seigneur, roi du monde, Dieu des *an-nun-na-ki*, père des Dieux, Seigneur de la terre.

Sin, divinité sainte, Dieu des couronnes, toi qui répands la rosée des *Namriri*.

Samas, arbitre du ciel et de la terre, toi qui dissipes les plans des ennemis.

Bin, gardien (du monde), toi qui inondes les terres des rebelles, les montagnes et les vallées.

Adar-Samdan, Dieu puissant, toi qui renverse les ennemis et qui soutiens le courage.

Istar, Souveraine des Dieux, Déesse de la victoire, arbitre des combats.

(2) *Cuneiform inscriptions of Western Asia*, vol. I, pl. 9.

(1) D'après M. Schrader (*Die Keilinschriften und das Alte Testament*, p. 84).

Grands dieux qui gouvernez le ciel et la terre, dont j'ai rappelé les attributs et que j'ai nommés; gardiens de l'empire de TIGLATH PILESER, le Prince qui inspire la joie à vos cœurs; le glorieux chef que vous avez affermi dans la force de vos cœurs, (auquel) vous avez confié la couronne suprême, (que) vous avez établi en puissance pour la souveraineté du pays de BEL, auquel vous avez accordé la prééminence, l'élévation et la puissance guerrière. Puisse son empire passer pour toujours à sa royale postérité, et durer comme le grand temple de BEL (1).

Grands Dieux, vous qui gouvernez le Ciel et la Terre, vous dont la volonté s'étend en haut et en bas, vous qui avez agrandi la royauté de Tuklat-pal-a-sar, grand parmi les grands, votre adorateur, le Pasteur des peuples, celui que vous avez choisi par votre volonté, auquel vous avez confié la royauté, la couronne suprême, et auquel vous avez transmis, avec la puissance, le pays de Bel; vous lui avez assuré l'*assaridut*, la supériorité, la valeur; vous avez consacré pour toujours le sort de son empire pour qu'il impose des tributs et des redevances, et pour qu'il règne sur la terre.

Dans la traduction de Sir Henri Rawlinson l'incertitude porte moins sur le sens des mots et des phrases que sur la lecture des noms propres.

Rien n'est plus facile à reconnaître, en général, que les noms propres dans les inscriptions assyriennes, à cause des signes particuliers qui les distinguent. En revanche rien n'est plus difficile à lire. D'ordinaire les noms propres assyriens sont exprimés par des idéogrammes; leur

le sens serait : *celle qui enflamme les combats*. M. Schrader nous paraît avoir raison. La forme verbale employée : *musarripa* est le participe présent, régulier, de la voix transitive paël de *sarap*, brûler, enflammer, mot très connu.

(1) *Ashur*, the great Lord, ruling supreme over the gods; the giver of sceptres and crowns; the appointer of sovereignty. BEL, the Lord; *King of the circle of constellations*; Father of the gods; Lord of the world. SIN; the leader the *Lord of Empire* the *powerful* the *auspicious* god; *Shamas*; the establisher of the heavens and the earth; .....; the vanquisher of enemies; the dissolver of cold. *Vul*; he who causes the tempest to rage over hostile lands and *wicked* countries. *Abnil* HERCULES; the champion who subdues *heretics* and enemies, and who strengthens the heart. *Ishtar*, the eldest of the gods; the Queen of *Victory*; she who arranges battles.

The great gods, ruling over the heavens and the earth, whose attributes I have recorded and whom I have named; the guardians of the Kingdom of TIGLATH PILESER, the Prince inspiring your hearts with joy; the proud Chief whom in the strength of your hearts ye have made firm, (to whom) ye have confided the supreme crown, (whom) ye have appointed in might to the sovereignty of the country of BEL, to whom ye have granted pre-eminence, exaltation, and warlike power. May the duration of his empire continue for ever to his royal posterity, lasting as the great temple of BEL!

expression en caractères syllabiques est très rare. Les premiers déchiffrés furent ceux dont la grande inscription trilingue de Darius à Béhistoun offre l'expression graphique assyrienne en regard de leur expression alphabétique dans le texte persan, et ceux que l'on parvint à identifier avec des noms connus soit par la Bible, soit par les écrivains classiques. Tels sont les suivants :

Nabu-kudur-utsur, qui signifie : Nebo-couronne (?)-protège ; Nabuchodonosor		
Sin-achi-irba	•	Sin-frères-multiplie ; Sennachérib
Assur-ach-iddin	•	Assur-frère-donne ; Asarhaddon.
Marduk-pal-adan	•	Marduk-fils-donne ; Mérodachbaladan
Nabu-pal-utsur	•	Nebo-fils-protège ; Nabopolasar
Nidinta-Bel	•	Don-de-Bel Nidintabel.

En assyrien, les noms propres d'hommes sont donc en général de la forme *Deo-gratias, Grâces-à-Dieu ; Deus-dedit, Dieu-a-donné ; Quod-vult-Deus, Ce-que-Dieu-veut*, usités au quatrième et au cinquième siècle dans les pays de langue latine. Les éléments dont ils se composent sont tels, qu'en déchiffrant un de ces noms on déchiffre du même coup un nom divin. Plusieurs noms de la dernière espèce n'ont été déchiffrés que par ce procédé indirect. Il est clair aussi que les éléments des noms propres d'hommes se prêtent à différentes combinaisons et que les noms cités plus haut une fois reconnus, on en lira sans difficulté plusieurs autres, comme : *Assur-pal-adan, Assur-a-donné-un-fils ; Sin-ach-utsur, Sin-protège-le-frère*. Mais un nom propre dont un ou plusieurs éléments ne se rencontrent jamais exprimés en caractères syllabiques est en tout ou en partie indéchiffrable. La lecture des noms propres étrangers qui se rencontrent dans les inscriptions ne présente pas de difficultés spéciales. Ne comprenant pas le plus souvent le sens des noms conçus dans un idiome différent du leur, les scribes de Ninive ne pouvaient les exprimer par des idéogrammes qui rendent la signification des mots ; ils les écrivaient nécessairement en toutes syllabes.

Il est naturel que les avis soient souvent partagés sur la lecture des noms propres. Ainsi dans le passage cité, l'idéogramme que Sir Henri Rawlinson lit *Vul*, M. Ménant le lit *Bin* ; M. Schrader et M. Sayce le lisent ailleurs *Rimmon*.

De là vient que le nom d'un certain roi d'Assyrie est lu par quelques savants *Bin-nirar*, par d'autres *Vul-nirar*, par d'autres enfin *Rimmon-nirar*, suivant la valeur assignée à son premier élément graphique, qui n'est autre que l'idéogramme du dieu dont il s'agit. L'incertitude régnera longtemps dans cette partie de l'assyriologie et plusieurs noms subiront encore bien des métamorphoses.

Malgré les hésitations des traducteurs, l'idée principale du passage qu'on a lu se dégage avec netteté. Ce que proclame Tuklatpalasar, c'est l'entière dépendance des rois vis-à-vis du ciel. Cette pensée est exprimée dans un langage solennel qui contraste avec le style ordinaire des inscriptions. En général les rois d'Assyrie et de Chaldée parlent comme Tuklatpalasar : c'est à leurs dieux qu'ils se disent redevables de la puissance ; c'est à eux qu'ils attribuent l'honneur de toutes les victoires remportées sur les ennemis.

Écoutons Sargon (1) (M. Ménant. *Annales des rois d'Assyrie*, pp. 180, 181) :

- Les dieux Assur, Nabu, Marduk m'ont donné la royauté sur les nations, ils ont porté la gloire de mon nom jusqu'aux confins de la terre (2)...
- Les Grands-Dieux m'ont rendu heureux par la constance de leur affection :
- ils m'ont accordé la souveraineté sur tous les rois ; ils les ont réduits à l'obéissance. A partir de mon avènement les princes, mes rivaux, n'ont pas eu d'égal ; je n'ai point redouté les combats ni les batailles ; j'ai rempli de terreur les rebelles...
- Par la grâce et par la puissance des Grands-Dieux, mes maîtres, j'ai ramené mes serviteurs à l'obéissance ; par mes prières, j'ai obtenu la défaite de mes ennemis (3). •

Sennachérib (4) (M. Ménant. *Annales des rois d'Assyrie*, p. 215) :

- Assur, le maître souverain, m'a conféré la royauté sur tous les peuples, il a étendu ma domination sur tous les habitants de la terre, depuis la Mer-

(1) Roi d'Assyrie à la fin du 8<sup>e</sup> siècle avant J.-C.

(2) *Journal asiatique* de Paris, 6<sup>e</sup> série, vol. I, planches 1-3.

(3) Nous traduirions le dernier membre de phrase : *ils ont proclamé (protulerunt) mon nom pour la primauté*, c'est-à-dire, *ils m'ont destiné à l'empire*. *Risi-ti*, de la même racine que *ris*, caput, correspond à l'hébreu *résit*, qui a la signification de *principium*, *id quod est præstantissimum* : *Risiti* signifie donc plus naturellement *primauté* que *extrémité de la terre*.

(4) Successeur de Sargon.

- Supérieure, située au soleil couchant, jusqu'à la Mer-inférieure, située au soleil levant. J'ai soumis à ma puissance tous les chefs des hommes. Les rois ennemis pris de vertige évitaient de se ranger en bataille devant moi ; leurs alliés les abandonnaient (1), ils s'envolaient comme une nichée d'oiseaux pour se soustraire à ma rencontre et se cachaient dans les lieux déserts (2). »

Sennachérib dit peut-être plus encore. La phrase que M. Ménant a rendue : *Il a étendu ma domination sur tous les habitants de la terre*, serait traduite plus littéralement : *(Assur) a fait prévaloir mes armes sur tous les habitants des parakki*. Or, entre autres significations *parakki* a celle de *sanctuaires, tabernacles*. Les *habitants des tabernacles* sont probablement *les dieux*. Sennachérib se vanterait donc d'avoir vaincu, par le secours d'Assur, toutes les divinités étrangères. Nous adopterions d'autant plus volontiers ce sens qu'il se retrouve dans les paroles prononcées au nom de Sennachérib, par les envoyés de ce prince à Ezéchias, sous les murs de Jérusalem :

- N'écoutez pas Ezéchias, car il vous trompe en vous disant : Jéhova nous sauvera. Les dieux des nations ont-ils sauvé chacun leur pays de la main du roi d'Assur ? Où est le dieu d'Hamath et d'Arpad ? Où est le dieu de Sepharvaïm, d'Ana et d'Ava ? Où sont parmi les dieux des nations ceux qui ont sauvé leur pays de ma main, pour que Jéhova sauve Jérusalem ? »

Les rois d'Assyrie mêlaient leurs propres louanges à celles de leurs dieux : sur ce sujet ils sont intarissables. Mais parmi tant de princes dont le temps a respecté les monuments, personne ne s'est chanté lui-même avec autant d'ampleur qu'Assurnatsirpal, qui régnait à Calah, ville voisine de Ninive, dans la première moitié du neuvième siècle avant J.-C. (3) :

M. RODWELL

(*Records of the Past*, v. III, pp. 40-42.)

- ASSUR-NASIR-PAL, le Roi puissant, le Roi des multitudes, Prince

M. MÉNANT

(*Annales des rois d'Assyrie*, pp. 68, 69.)

- Assur-nasir-habal est le roi puissant, le roi du monde, le roi sans

(1) Nous traduirons plutôt : *Ils (les rois) abandonnaient leurs hommes, c'est-à-dire leurs peuples*. *Dadmi* rendu par *alliés* signifie simplement : *hommes*. Le régime direct *les* n'est pas dans le texte assyrien.

(2) *Cuneiform inscriptions of Western Asia*, vol. 1, pl. 37.

(3) *Ibid.* pl. 3.

• sans rival, Seigneur de toutes les  
 • quatre régions, puissant sur les ar-  
 • mées des hommes, propriété de BEL,  
 • de NINIP l'exalté, et d'ANU et de  
 • DAKAN, serviteur des grands dieux  
 • dans le sanctuaire élevé. Car grand  
 • (ô NINIP) est ton cœur; adorateur  
 • de BEL, dont la puissance est fondée  
 • sur ta grande divinité, et dont tu as  
 • rendu la vie juste; vaillant, guer-  
 • rier, qui a marché dans le service  
 • d'ASSUR son Seigneur, et qui parmi  
 • les rois des quatre régions n'a pas  
 • son pareil, Prince destiné à l'admi-  
 • ration, n'épargnant pas ses adver-  
 • saires, conducteur puissant, qui n'a  
 • pas d'égal, Prince ramenant à l'or-  
 • dre ceux qui lui désobéissent, qui  
 • a vaincu des multitudes entières  
 • d'hommes, fort travailleur, foulant  
 • aux pieds les têtes de ses ennemis,  
 • passant sur tous ses ennemis, éra-  
 • sant les rebelles réunis, qui a mar-  
 • ché vigoureusement dans le service  
 • de son Seigneur et dont la main  
 • s'est emparée du territoire d'eux  
 • tous, qui fit tomber les forêts d'eux  
 • tous, reçut leurs tributs, prenant  
 • des sûretés et imposant des lois à  
 • tous les pays (1).

• égal, le roi des pays situés dans les  
 • quatre régions du soleil, pupille des  
 • yeux du dieu Bel, et du Dieu Adar,  
 • celui qui bénit le dieu Assur et le  
 • dieu Dagan, le serviteur des Grands-  
 • Dieux, *sah tu*, celui qui te bénit  
 • dans son cœur, le maître aimé du  
 • dieu Bel, celui dont la puissance  
 • égale ta divinité, tu l'aimes, tu as  
 • conduit son glaive, toi le juste, le  
 • terrible, qui marches dans l'obéis-  
 • sance du dieu Assur, son maître; il  
 • est sans égal parmi les rois des  
 • Quatre-Régions, il a excité l'admi-  
 • ration, il a commandé le respect,  
 • *idu gabsu sa mahir* a incomparable,  
 • c'est le roi qui a réduit ceux qui lui  
 • ont résisté, qui a soumis la multi-  
 • tude des légions des hommes; le  
 • mâle puissant qui foule aux pieds  
 • le sol de ses ennemis, qui écrase les  
 • divinités rebelles, qui partage leurs  
 • dépouilles et qui distribue la justice.  
 • Il a marché dans sa dévotion envers  
 • les Grands-Dieux, ses maîtres, il a  
 • étendu sa main sur tous les pays,  
 • il a commandé sur les forêts, il a  
 • imposé des tributs, il a pris des  
 • ôtages, il a établi sa domination sur  
 • tous les pays. »

Nous omettons une partie de ce dithyrambe pour arriver

(1) ASSUR-NASIR-PAL, the mighty King, King of multitudes, a Prince unequalled, Lord of all the four countries, powerful over hosts of men, the possession of BEL and NINIP the exalted and ANU and of DAKAN, a servant of the great gods in the lofty shrine, for great (ô NINIP) is thy heart; a worshipper of BEL whose might upon thy great deity is founded, and thou makest righteous his life, valiant, warrior, who in the service of ASSUR his Lord hath proceeded, and among the Kings of the four regions who has not his fellow, a Prince for admiration, not sparing opponents, mighty leader, who an equal has not, a Prince reducing to order his disobedient ones, who has subdued whole multitudes of men, a strong worker, treading down the heads of his enemies, trampling on all foes, crushing assemblages of rebels, who in the service of the great gods his Lords marched vigorously and the lands of all of them his hand captured, caused the forests of all of them to fall, and received their tribute, taking securities, establishing laws over all lands.



immédiatement à l'endroit où Assurnatsirpal glorifie ses nobles ancêtres :

• Roi puissant, roi d'Assyrie, fils  
• de TUKLAT-ADAR, qui a dispersé  
• tous ses ennemis, qui a étendu sur  
• la poussière les cadavres de ses en-  
• nemis, — petit-fils de BIN-NIRARI,  
• serviteur des dieux, qui crucifiait  
• vivants et mettait en déroute ses  
• ennemis et les soumettait à son joug  
• — descendant d'ASSUR-DAN-IL qui  
• a établi les forteresses et réparé les  
• temples.

• En ces jours par le décret des grands  
• dieux, je m'élevai à la royauté, au  
• pouvoir, à la suprématie. Je suis Roi,  
• je suis Seigneur, je suis glorieux, je  
• suis grand, je suis puissant, je me  
• suis élevé, je suis Chef, je suis  
• Prince, je suis guerrier, je suis  
• grand et je suis glorieux, ASSUR-  
• NASIR-HABAL, roi puissant d'Assyrie,  
• proclamateur du dieu Lune, adora-  
• teur d'ANU, celui qui exalte YAV,  
• le suppliant des dieux (1). •

• Je suis le roi puissant, le roi du  
• pays d'Assur, — le fils de Tuklat-  
• Samdan, l'œil d'Assur qui terrifie  
• les pays de ses adversaires et qui  
• exposa sur des pals les corps de ses  
• ennemis; — petit-fils de Bin-nirari,  
• Vicaire des Grands-Dieux, qui mit  
• en déroute ceux qui ne reconnurent  
• pas sa puissance; — descendant  
• d'Assur-dan-il qui bâtit des temples  
• et fonda des merveilles.

• En ce temps-là surgirent, devant  
• la face des Grands-Dieux, la royauté,  
• la souveraineté, la puissance. Je  
• suis roi, je suis maître, je suis au-  
• guste, je suis tout-puissant, je suis  
• juge, je suis prince, je suis héroïque,  
• je suis vainqueur, je suis puissant,  
• je suis mâle, je suis Assur-nasir-  
• habal, roi puissant, roi du pays d'As-  
• sur, nommé par le dieu Sin, le favori  
• du dieu Anu, le serviteur des dieux,  
• Moi. •

Bien que l'ensemble de ces extraits ait été rendu dans le même sens par les deux traducteurs, les versions sont en désaccord en beaucoup de points. S'il s'agissait de textes latins ou grecs, un jugement sévère frapperait au moins une des deux traductions, mais quand il est question des textes de Calah ou de Ninive, le mode d'appréciation est bien différent. Un juge impartial tient compte des difficultés de

(1) Mighty King, King of Assyria, son of TUKLAT-ADAR who all his enemies has scattered; (who) in the dust threw down the corpses of his enemies; the grandson of BIN-NIRARI, the servant of the great gods, who crucified alive and routed his enemies and subdued them to his yoke, descendant of ASSUR-DAN-IL who the fortresses established (and) the fanes made good.

In those days by the decree of the great gods to royalty power supremacy I rose up: I am a King, I am a Lord, I am glorious, I am great, I am mighty, I have arisen, I am Chief, I am a Prince, I am a warrior, I am great and I am glorious, ASSUR-NASIR-HABAL, a mighty king of Assyria, proclaimer of the Moon-god, worshipper of ANU, exalter of YAV, suppliant of the gods.

la matière, et il n'oublie pas que les études assyriennes ne comptent qu'une trentaine d'années d'existence; il considère avant tout ce que l'assyriologie a produit, et il ne s'attache pas de préférence, comme le fit naguère une critique injuste (1), à ce qu'elle n'a pas encore donné.

Toutefois l'exégèse biblique et l'histoire qui mettent en œuvre les matériaux fournis par l'assyriologie ont le droit de savoir au juste où en est cette science, ou plutôt, elles ont le droit de savoir quel est le degré d'exactitude des versions publiées à leur usage. Car, on le verra plus loin, juger de l'état présent de l'assyriologie d'après la perfection moyenne des versions existantes serait commettre une erreur. L'assyriologie est en progrès sur ces traductions.

Dans les lignes empruntées aux annales d'Assurnatsirpal, négligeant les endroits où les deux interprètes ont diversement nuancé la pensée de l'original, nous ne mettons en relief que les différences les plus saillantes. M. Rodwell traduit certains passages comme suit :

a) *Seigneur de toutes les quatre régions, puissant sur les armées des hommes;*

b) *dont tu as rendu la vie juste ;*

c) *fort travailleur;*

d) *foulant les têtes de ses ennemis, passant sur tous ses ennemis ;*

e) *qui a étendu sur la poussière les cadavres de ses ennemis;*

f) *en ces jours-là par les décrets des grands dieux je m'élevai à la royauté, au pouvoir, à la suprématie.*

M. Ménant a compris aux mêmes endroits ce que voici :

a) *le roi des pays situés dans les quatre régions du soleil,*

b) *tu as conduit son glaive;*

c) *le mâle puissant ;*

d) *qui foule au pied le sol de ses ennemis, qui écrase les divinités rebelles;*

e) *qui exposa sur des pils les corps de ses ennemis ;*

f) *en ce temps-là surgirent devant la face des Grands-Dieux, la royauté, la souveraineté, la puissance.*

Voilà des interprétations entre lesquelles des lecteurs hors d'état de recourir aux textes originaux auront beaucoup

(1) *Die Assyriologie in Deutschland* von Alfred von Gutschmid, 1876.

de peine à décider. Force nous est pourtant de les signaler. Notre but n'est pas de faire sans réserve l'éloge de l'assyriologie, et encore moins de jeter sur elle le discrédit. Nous cherchons avant tout la vérité; nos citations sont prises au hasard, et non pas de propos délibéré dans les endroits où les traducteurs s'entendent le moins.

N'était notre résolution de nous abstenir de développements philologiques trop étendus, nous ferions une critique détaillée de ces versions contradictoires. Il n'y aurait pas grande difficulté à prouver, par exemple, que ce qui a été rendu par M. Ménant : *foulant aux pieds le sol de ses ennemis*, a été traduit par M. Rodwell : *foulant aux pieds les têtes de ses ennemis*. En outre, il est possible que les mots traduits d'un côté : *écrasant les divinités rebelles*, et de l'autre : *passant sur tous ses ennemis*, signifient en réalité : *brisant le crâne des rebelles* (1) En adoptant ce sens, nous aboutirions, pour le passage cité plus haut sous la lettre *d*, à la traduction très naturelle que voici : *Foulant aux pieds les têtes de ses ennemis, brisant le crâne des rebelles*.

Quoi qu'il en soit, les divergences signalées démontrent l'indépendance mutuelle des traducteurs et prouvent qu'il est permis en général de se fier à eux lorsqu'ils sont d'accord. Les versions reproduisent au moins la substance des documents assyriens et à ce titre méritent d'intéresser les hommes qui étudient l'antiquité.

Le préambule des inscriptions varie dans la forme. Tuklatpalasar I<sup>er</sup>, Assurnatsirpal et son fils Salmanasar débutent par une invocation aux dieux et font ensuite l'éloge de leur propre personne. Mais l'hymne aux dieux ne se lit plus à cette place dans les inscriptions de Sargon et de ses successeurs : ces princes énumèrent leurs titres, leurs belles qualités et les pays qu'ils ont soumis ou ravagés, se contentant de mêler à tout cela l'expression de leur piété et de leur reconnaissance envers les dieux dont ils tiennent le sceptre.

(1) L'assyrien *gullat* auquel M. Ménant donne le sens de *divinité*, et M. Rodwell celui de *tous*, vient de la racine GLL qui produit en hébreu *gulgalat*, et en syriaque *gogouito*, *crâne*.

§ 2.

*Récit des expéditions militaires.*

Nous arrivons à la partie la plus importante des textes royaux, au récit des expéditions militaires. On y verra les rois d'Assyrie aux prises tour à tour avec une foule de peuples et l'on comprendra les services que l'assyriologie est appelée à rendre non moins à la géographie qu'à l'histoire.

La marche des récits, on le sait déjà, diffère peu d'une inscription à une autre, mais les faits y sont présentés avec des développements inégaux. Les annales de quelques princes se distinguent par l'ampleur *relative* des narrations; le style des autres est maigre et décharné, et en général les esprits qui ne sont sensibles qu'aux beautés littéraires, trouveront peu d'agréments dans la lecture des inscriptions assyriennes.

Les annales de Salmanasar, successeur d'Assurnatsirpal, nous fourniront d'abord un spécimen du genre le plus simple<sup>(1)</sup>:

M. SAYCE

*Records of the Past*, vol. V, p. 30.)

• Au commencement de mon rè-  
gne<sup>(2)</sup>, m'étant assis avec grandeur

M. MÉNANT

(*Annales des rois d'Assyrie*, pp. 98, 99.)

• Au commencement de mon règne,  
je me suis assis solidement sur le

(1) M. Layard. *Inscriptions in the cuneiform character*, pl. 88-90.

(2) At the beginning of my reign, when on the throne of royalty mightily I had seated myself, the chariots of my host I collected. Into the lowlands of the country of Simesi I descended. The city of Aridu, the strong city of NINNI, I took. In my first year the Euphrates in its flood I crossed. To the sea of the setting sun I went. My weapons on the sea I rested. Victims for my gods I took (in sacrifice). To mount Amanus I went up. Logs of cedar-wood and pine-wood I cut. To the country of Lallar I ascended. An image of my Royalty in the midst (of it) I erected.

In my second year to the city of Tel-Barsip I approached. The cities of AKHUNI the son of ADIN I captured. In his city I shut him up. The Euphrates in its flood I crossed. The city of Dabigu, a choice city of the Hittites together with the cities which (were) dependent upon it I captured.

In my third year AKHUNI the son of ADIN, from the face of my mighty weapons fled, and the city of Tel-Barsip, his royal city, he fortified. The Euphrates I crossed. The city unto Assyria I restored. I took it. (The town) which (is) on the further side of the Euphrates which (is) upon the river Sa-

• sur le trône de ma royauté, je ras-  
• semblai les chars de mon armée. Je  
• descendis dans la région inférieure  
• du pays de Simisi. Je pris la ville  
• d'Aridu, la ville forte de NINNI.

• Dans ma première année je tra-  
• versai l'Euphrate à l'époque de sa  
• crue. Je marchai vers la mer du  
• soleil couchant. J'établis mes armes  
• sur la mer. Je pris des victimes (en  
• sacrifice) pour mes dieux. Je gravis  
• le mont Amanus. Je coupai des  
• troncs de cèdre et de pin. Je mon-  
• tai au pays de Lallar. J'érigeai au  
• milieu de ce pays l'image de ma  
• royauté.

• Dans ma seconde année je m'ap-  
• prochai de la ville de Tel-Barsip. Je  
• pris les villes d'AKHUNI fils d'ADIN.  
• Je l'enfermai dans sa ville. Je tra-

• trône de mon empire, j'ai compté  
• les chars de mes armées et j'ai mar-  
• ché sur les frontières du pays de  
• Simisi, j'ai occupé la ville d'Aridu,  
• une des places fortes du pays de  
• Ninni.

• Dans ma première campagne, j'ai  
• traversé le Purat sur des radeaux,  
• et je me suis dirigé vers la mer du  
• côté du soleil couchant; j'ai établi  
• ma puissance à l'Occident; j'ai fait  
• des sacrifices à mes Dieux; je suis  
• monté sur le mont Khamani et j'ai  
• fait abattre des poutres de cèdre de  
• Simli; je me suis avancé jusqu'au  
• pays de Lallar et j'y ai fait placer  
• l'image de ma royauté.

• Dans ma seconde campagne, je  
• me suis avancé vers la ville de Tul-  
• Barsip; je me suis emparé des villes  
• appartenant à Akhuni, fils d'Adini,

gurri, which the kings of the Hittites call the city of Pitru, for myself I took. At my return into the lowlands of the country of Alzi I descended. The country of Alzi I conquered. The countries of Dayaeni (and) Elam, (and) the city of Arzascunu, the royal city of ARAME of the country of the Armenians, the country of Gozan (and) the country of Khupuscia.

During the eponymy of DAYAN-ASSUR from the city of Nineveh I departed. The Euphrates in its upper part I crossed. After AKHUNI the son of ADIN I went. The heights on the banks of the Euphrates as his stronghold he made. The mountains I attacked, I captured. AKHUNI with his gods, his chariots, his horses, his sons (and) his daughters I carried away. To my city Assur I brought (them). In that same year the country of Kullar I crossed. To the country of Zamua of Bit-Ani I went down. The cities of NIGDIARA of the city of Idians (and) NIGDIMA I captured.

In my fifth year to the country of Kasyari I ascended. The strongholds I captured. ELKHITTI of the Serurians (in) his city I shut up. His tribute to a large amount I received.

In my sixth year to the cities on the banks of the river Balikhi I approached. GI'AMMU, their Governor, I smote. To the city of Tel-abil-Akhi I descended. The Euphrates in its upper part I crossed. The tribute of the Kings of the Hittites all of them I received. In those days RIMMON-IDRI of Damascus, IRKHULINA of Hamath, and the Kings of the Hittites and of the sea-coasts to the forces of each other trusted, and to make war and battle against me came. By the command of Assur, the great Lord, my Lord, with them I fought. A destruction of them I made. Their chariots, their war-carriages, their war-material I took from them. 20,500 of their fighting men with arrows I slew.

• versai l'Euphrate dans sa crue. Je  
• pris Dabigu, ville remarquable du  
• pays des Hittites, avec les villes  
• qui en dépendaient.

• Dans ma troisième année AKHUNI  
• fils d'ADIN, s'enfuit de devant la  
• face de mes armes puissantes et il  
• fortifia Tul-Barsip, sa ville royale.  
• Je traversai l'Euphrate. Je remis la  
• ville sous la domination assyrienne.  
• Je la pris. Je pris pour moi-même  
• (la ville) qui (est) de l'autre côté de  
• l'Euphrate, sur la rivière Sagurri et  
• que les rois Hittites nomment la  
• ville de Pitru. A mon retour, je  
• descendis dans les régions inférieures  
• de la contrée d'Alzi. Je conquies le  
• pays d'Alzi, les pays de Dayani  
• (et) d'Elam, (et) la ville d'Arza-  
• scuni, la ville royale d'ARAME du  
• pays des Arméniens, le pays de  
• Gozan, et le pays de Khupuscia.

• Pendant l'Eponymie de DAYAN-  
• ASSUR je quittai Ninive. Je passai  
• l'Euphrate dans sa partie supérieure.  
• Je poursuivis AKHUNI le fils d'Adin.  
• Il fit des hauteurs des rives de l'Euphrate sa position fortifiée. J'atta-  
• quai les montagnes, je m'en emparai.  
• J'emmenai AKHUNI avec ses dieux,  
• ses chars, ses chevaux, ses fils (et)  
• ses filles. Je (les) conduisis à ma cité  
• d'Assur. Dans la même année je  
• traversai le pays de Kullar. Je des-  
• cendis au pays de Zamua de Bit-  
• Adini. Je pris les villes de NIGDIARA  
• de la ville des Idiens (et) NIGDIMA.

• Dans ma cinquième année je  
• montai au pays de Kasyari. J'en  
• pris les forteresses. J'enfermai (dans)

• je l'ai fait prisonnier dans sa ville ;  
• j'ai traversé le Purat sur des ra-  
• deaux et j'ai occupé la ville de  
• Dabigu, la ville de Birtu au pays  
• de Khatti (la Syrie) et les villes  
• environnantes.

• Dans ma troisième campagne,  
• Akhuni, fils d'Adini, s'était révolté  
• contre ma domination puissante, il  
• avait fortifié Tul-Barsip sa capitale,  
• il avait... dans le voisinage du Pu-  
• rat ; j'ai rétabli cette ville sous la  
• domination d'Assur, je l'ai prise ;  
• j'ai pris également les pays situés  
• sur les rives du Purat jusqu'à l'en-  
• droit du fleuve *Sagamri* que les  
• habitants du pays de Khatti nom-  
• ment la ville de Pitru ; en revenant  
• sur mes pas, j'ai envahi les fron-  
• tières du pays d'Alzi, j'ai pris le  
• pays d'Alzi, le pays de Suh, le pays  
• de Dayani, le pays de Nummi, la  
• ville d'Azzar-ibnu, la capitale d'A-  
• rumi du pays d'Uratthi (l'arménien),  
• ainsi que le pays de Kirzanu et le  
• pays de Khubuskia.

• Dans le Limnu de Dayan-Assar,  
• j'ai quitté la ville de Ninna, j'ai  
• traversé le Purat sur des radeaux  
• et je me suis mis à la poursuite  
• d'Akhuni, fils d'Adini. Il s'était  
• fortifié sur les bords du Purat, je  
• l'ai enveloppé, j'ai occupé les ver-  
• sants des montagnes ; je me suis  
• emparé d'Akhani, de ses Dieux, de  
• son char, de ses chevaux, de ses  
• fils, de ses filles, de son armée, et  
• je l'ai transporté dans ma ville  
• d'El-Assur. Dans la même année,  
• je me suis dirigé vers le pays de  
• Kullar et de Zamuya qui dépend du  
• pays de Bit-ani ; j'ai occupé les  
• villes d'Ida et de Nigdimma qui dé-  
• pendent de Nigdiara.

• Dans ma cinquième campagne je  
• suis monté vers le pays de Kasyari,  
• j'en ai occupé les places fortes ; j'ai

• sa ville ELKHITTI de Seruri. Je  
• reçus de lui un tribut considérable.

• Dans ma sixième année je m'ap-  
• prochai des villes situées sur les  
• rives du Balikhi. Je frappai GR'AMMU  
• leur gouverneur. Je descendis vers  
• la ville de Tel-abil-akhi. Je traversai  
• l'Euphrate dans sa partie supérieure.  
• Je reçus les tributs de tous les rois  
• des Hittites. En ces jours RIMMON-  
• HIDRI de Damas, IRKHOUNA d'Hamat  
• et les rois des Hittites et des bords  
• de la mer se firent aux forces l'un  
• de l'autre, et marchèrent contre moi  
• pour me livrer combat et bataille.  
• Par le commandement d'Assur, le  
• grand Seigneur, mon Seigneur, j'en  
• vins aux mains avec eux. J'en fis un  
• carnage. Je leur enlevai leurs véhi-  
• cules, leurs chars de guerre, leur  
• matériel de guerre. Je fis tomber  
• sous les flèches 20,500 de leurs  
• combattants. •

• pris El-khitti de Maruri; je l'ai fait  
• prisonnier dans sa ville et je lui ai  
• imposé un tribut considérable.

• Dans ma sixième campagne je  
• me suis avancé vers les villes situées  
• sur les bords du fleuve de Balikh.  
• J'ai tué Giammu, le préfet de ces  
• villes; je me suis avancé vers la ville  
• de Tul-Habal-Akhi-tul, j'ai traversé  
• le Purat sur les radeaux et j'ai reçu  
• les tributs des rois du pays de Khatti.  
• Dans ce temps-là Bin-hidri de Di-  
• maska, Irkhoulina d'Amat ainsi que  
• les rois du pays de Khatti et de la  
• mer s'étaient liés à leurs *it, akhatu*;  
• ils s'avancèrent vers moi pour me  
• livrer combat et bataille; avec l'aide  
• d'Assur, le grand Maître, mon sei-  
• gneur, j'ai combattu contre eux, je  
• les ai vaincus, je me suis emparé de  
• leurs chariots, de leurs cavaleries,  
• de leurs munitions et j'ai laissé sur  
• le terrain 20,500 de leurs combat-  
• tants. •

Si ces récits sont arides dans la forme, ils sont instructifs ou du moins ils soulèvent des questions intéressantes, comme nous le verrons en examinant deux ou trois particularités des versions.

Arrêtons-nous d'abord à ces mots : *Dans ma première campagne, j'ai traversé le Purat sur des radeaux* (M. Ménant); ou bien : *Dans ma première année je traversai l'Euphrate à l'époque de sa crue* (M. Sayce). C'est le même mot assyrien *palie* qui a été rendu d'un côté par *campagne* et de l'autre par *année*. Le dernier sens est préférable (1). Car à la rigueur l'expression de *première campagne*, dans la version française, n'est pas juste. Quand on lit avec attention le commencement de l'extrait, on voit que ce qui est qualifié de la sorte par M. Ménant est en réalité la seconde campagne de Salmanasar. Or, on ne comprend pas que la seconde expédition de ce prince soit donnée pour la première, tandis qu'on explique fort bien comment la seconde

(1) Cf. M. Oppert, dans les *Records of the Past*, vol. VII, p. 22.

campagne plutôt que la première est rapportée à la première année du règne.

A Babylone et à Ninive les rois comptaient leurs années à partir du commencement de la première année civile qui s'ouvrait après leur élévation au trône. La fraction négligée de l'année précédente s'appellait *commencement du règne*, *ris sarruti* ou *surrat sarruti* (1). Conformément à cet usage, Salmanasar, à l'endroit que nous considérons, distingue l'expédition qui l'occupa au *commencement de son règne*, de celle qu'il fit durant sa *première année*. Deux siècles plus tard Sargon parlera encore comme lui. Il racontera qu'il fit la conquête de Samarie au *commencement de son règne* et qu'il alla guerroyer en Susiane pendant sa *première année*.

Du reste, les idées d'année et de campagne avaient de grandes affinités dans l'esprit des Assyriens et des peuples contemporains. En ces siècles où l'art militaire était encore peu développé, une prise d'armes se préparait en quelques jours, et les rois se faisaient une occupation habituelle de la guerre. Avec le printemps commençait l'année astronomique, l'année civile et l'année militaire : on parlait de l'ouverture de la guerre comme on parle aujourd'hui de l'ouverture de la chasse (2). Les rois d'Assyrie surtout se mettaient en marche à époque fixe, à peu près chaque année ; et rien n'était plus naturel pour eux que de donner au mot *campagne* le sens d'année et vice-versa, puisqu'ils avaient moralement autant de campagnes que d'années à enregistrer.

Dans sa première année Salmanasar traverse l'Euphrate *ina mili-sa*, c'est-à-dire : *sur des radeaux*, d'après la version française ; *dans sa crue*, d'après la version anglaise. Le sens des mots *ina mili-sa* si diversement rendus devrait paraître d'autant plus incertain que M. Sayce les traduit dans le récit de la quatrième expédition : (je traversai l'Euphrate) *dans sa partie supérieure*. A notre avis pourtant l'hésitation n'est pas permise : *ina mili-sa* signifie *dans sa crue*. En

(1) Cf. M. W. St. Chad Boscawen, dans l'*Academy*, 27 janv. 1877, article intitulé : *Babylonian Antiquities* ; et M. Oppert, *Op. cit. ibid.*

(2) Factum est autem post anni circulum, eo tempore, quo solent reges ad bella procedere, congregavit Joab exercitum, et robur militiae et vastavit terram filiorum Ammon. *Paralip.* L. I, ch. XX, v. 1.



plusieurs endroits le mot *mili*, dont la racine MLA exprime l'idée de *plénitude* en assyrien comme dans les autres langues sémitiques, désigne une abondance d'eau (1) et il s'accommode ici du même sens. Les rois de Ninive relèvent çà et là cette circonstance du passage de l'Euphrate par leurs armées; ils quittent les bords du Tigre, où est le centre de leur empire, au commencement de la belle saison et ils arrivent à l'Euphrate au moment voulu pour le traverser *ina mili-sa, dans sa crue*. Alors en effet l'Euphrate se gonfle d'une quantité considérable d'eau de neige qui descend des montagnes arméniennes; il va grossissant jusqu'à la fin de mai où il atteint sa hauteur maximum. Durant plusieurs mois le passage du fleuve présentait de sérieuses difficultés pour les rois d'Assyrie, qui le regardaient avec raison comme une des opérations les plus importantes de leurs campagnes.

En un endroit le lecteur attentif n'aura été satisfait ni de la version française, à cause de sa tournure bizarre; ni de la version anglaise, à cause des sous-entendus impossibles qu'elle indique par ses parenthèses. C'est le passage où il est question de *Pitru*, dans le récit de la troisième campagne (2). *Pitru* suppose en assyrien une forme *Pitur* aussi certainement que *bonam* suppose en latin une forme *bona*. D'un autre côté la ville de *Pitur* que Salmansar rencontre au sud de l'Euphrate, sur une rivière de Sagurri ou de Sagamri, rappelle *Petor*, cette ville située sur le fleuve du pays d'Ammon, d'où le devin Balaam partit un jour, monté sur son ânesse, pour aller maudire les enfants d'Israël réunis aux frontières de Moab (3). L'intérêt qu'éveille infailliblement un nom biblique, rend plus regrettable l'obscurité des lignes où Salmanasar paraît avoir mentionné celui-ci. *Je pris la ville que les habitants du pays de Khatti nomment Pitru*, dit le monarque. De ces mots on conclut que Salmanasar ne donnait pas à la ville dont il s'agit le même nom que les habitants du pays de Khatti (Syrie) et l'on est surpris

(1) Cf. Norris, *Assyrian dictionary*, p. 789.

(2) Immédiatement après ces mots : *Tul-Barsip, la capitale*. Jusqu'à : *nomment la ville de Pitru*.

(3) Nombres. Ch. XXI. Cf. Schrader. *Die Keilinschriften und das Alte Testament*, p. 65.

de ne pas rencontrer dans les versions la désignation assyrienne de Pitur. Il nous sera donc permis de la chercher dans le texte original.

Mais d'abord nous signalerons un fait important. Dans une de ses inscriptions Salmanasar raconte qu'il changea les noms de plusieurs villes situées dans la même région que Pitur. « Je donnai à Tul-Barsip, dit-il, le nom de *Fort-de-Salmanasar*; à Napigi, celui de *La-loi-d'Assur*; à Alligi celui de *Je-pris-non-pas-pour-vous* (1). » Ce passage montre que Salmanasar changeait volontiers le nom des villes dont il s'emparait, et que les nouvelles dénominations qu'il inventait contenaient parfois les éléments d'une proposition, comme *Je-pris-non-pas-pour-vous*. Les noms de ville de cette espèce n'avaient rien d'étonnant pour les Assyriens, puisque leurs noms personnels étaient formés de la même manière, mais ils ne laissent pourtant pas que de créer de sérieuses difficultés aux assyriologues. S'ils se trompent sur la nature de pareils groupes et qu'ils les considèrent comme des membres de phrase ordinaires, leur embarras devient inextricable. C'est à une confusion de ce genre, pensons-nous, qu'est due l'obscurité des traducteurs dans le passage où Salmanasar mentionne la ville de Pitur. Cette phrase signifie :

« Je pris pour moi-même la ville de *Je-repris-pour-Assur* (en assyrien : la ville d'*Ana-Assur-utir-atsbat*) située au-delà de l'Euphrate, sur le fleuve de Saguri, ville que les habitants du pays de Khatti nomment Pitur. » Les mots *Ana-Assur-utir-atsbat* ont été considérés par M. Sayce et par M. Ménant comme un énoncé ordinaire et ils n'ont pas su y découvrir le nom assyrien de la ville de Pitur, bien que leur version même en accuse la présence dans le texte original (2).

(1) Nous suivons la traduction de M. Sayce (*Records of the Past*, Vol. III, p. 92) et nous négligeons celle de M. Ménant qui n'a rendu qu'une partie du texte assyrien.

(2) L'erreur de M. Sayce nous étonne, parce qu'il a mieux rencontré en traduisant une phrase d'une autre inscription de Salmanasar (*Inscription de la stèle de Kurch*) dans laquelle il est question de Pitur et qui présente la même difficulté. Il y est dit d'après la version de M. Sayce, que *Salamansar reçut les tributs de plusieurs princes dans la ville d'Assur-lamsukha-atsbat, que les gens du pays de Khatti nomment Pitur*. De son côté M. Schrader, le chef de l'école

Parmi les nations, l'Angleterre est celle qui a le mieux compris cette maxime de Cicéron ; elle prodigue ses caresses aux savants de toute sorte et spécialement aux assyriologues ; Georges Smith, on l'a dit avec raison, fut un moment son idole. Nous le voulons bien, le besoin d'applaudissements et de renommée est une faiblesse, mais à tout considérer le plus sage est encore de compter avec une faiblesse qui n'est pas criminelle et dont l'humanité ne se corrigera jamais. Que les assyriologues fassent donc de l'histoire à certains jours, et qu'ils tâchent de mériter les suffrages du public, en portant dans ces études leur pénétration et leur finesse habituelle. Ce n'est pas qu'ils puissent éviter toute erreur : en histoire comme ailleurs l'obscurité précède la lumière, et on n'arrive à la certitude qu'après des tâtonnements. Parfois des édifices élevés sur ce terrain avec un art et une sagacité remarquable s'écroulent, ou du moins s'ébranlent tout à coup, à la grande surprise de leurs auteurs. Ce qui s'est passé dans le monde assyriologique au sujet de Bin-hidri, prince syrien, dont parle Salmanasar dans le récit de sa sixième campagne, est un exemple de ces petites déceptions. Nous nous y arrêtons parce qu'il est instructif, et qu'il fait voir comment l'investigation historique se confond parfois nécessairement avec le travail de l'exégèse.

Il a été question plus haut d'une divinité masculine du panthéon assyrien dont le nom a été lu tour à tour *Vul*, *Bin*, *Rimmon*, etc. L'idéogramme transcrit de tant de manières entre, comme premier élément, dans l'expression graphique du nom du prince syrien *Bin-hidri* ou *Vul-hidri*, *Rimmon-hidri*, comme on voudra. Ce prince figure dans les inscriptions de Salmanasar à côté d'un *Achab Tsirlai* dans lequel les assyriologues ont reconnu *Achab d'Israël*, bien qu'on ne s'attendît pas à *Tsirlai* en assyrien pour l'hébreu *Israëli*, et que la lecture *Tsirlai* soit sujette à caution. Quand *Bin-* (*Vul-*, *Rimmon-*) *hidri* disparaît de la scène, on voit figurer à sa place comme roi de Damas, dans les annales de Salmanasar, un prince qui porte le nom de *Kha-zäilu*. D'autre part la Bible, au second livre des rois (quatrième de la Vulgate), nous montre Achab roi d'Israël en relations diverses avec un *Benhadad* roi de Damas. Ce dernier, d'après l'Écriture, a pour successeur un de ses

généraux du nom de Hazaël, dans lequel on reconnaît le *Khazailu* des inscriptions cunéiformes (1). Mais il est à remarquer que les Septante ont lu dans ces passages *ben Ader* et non *Benhadad*; ils ont vu dans *ben* le nom commun qui a le sens de fils, et ils ont traduit en conséquence *ben Ader* par Ὑἱὸς Ἀδερ, *fils d'Ader*. Sur ces faits M. Schrader (2) édifia le système que voici :

Le roi de Damas mentionné par Salmanasar en compagnie d'Achab Tsirlai ne pouvait être que le *Benhadad* de la Bible. Des coïncidences remarquables justifiaient cette identification. La deuxième partie du groupe cunéiforme représentant le nom du prince syrien se lisant certainement *hidri*, on y retrouvait le *Ader* des Septante dont la leçon était ainsi justifiée. Or, le roi de Damas X-*hidri* étant identique à *Benader*, et les éléments *hidri* et *Ader* se confondant l'un avec l'autre, la valeur encore inconnue du composant X se dégageait de ces données avec une entière certitude. Le composant X devait se lire *Bin*, et le groupe entier *Bin-hidri*.

Que de belles et fécondes découvertes on avait faites d'un seul coup! La lecture désormais incontestable du nom de *Bin-hidri* fournissait celle du nom divin *Bin*, lequel entre dans la composition d'une foule de noms assyriens; dans le texte hébreu de la Bible on remplaçait *Benhadad* par *Benhader*; enfin l'identification de *Bin-hidri* et de *Benhadad* jetait de vives lumières sur l'histoire du royaume de Syrie. Par malheur le savant assyriologue dont nous reproduisons les considérations est aujourd'hui d'avis que le groupe cunéiforme en question se lisait non pas *Bin-hidri*, mais *Rimmon-hidri*!!... S'il en est ainsi, tout tombe à la fois.

Malgré la métamorphose de *Bin-hidri* en *Rimmon-hidri* l'identité de ce personnage avec *Benhadad* est encore soutenue par M. Sayce. *Rimmon-hidri*, à en croire ce savant, était un nom personnel (3), ce qui suppose que *Benhadad* était un titre. Mais de pareilles assertions ne sont pas ad-

(1) Les deux noms, nous ne disons pas les deux personnages, sont certainement identiques. *Hazaël* s'écrirait plus exactement *Khazaël*.

(2) *Die Assyrisch-babylonischen Keilinschriften*, pp. 142-146.

(3) *Records of the Past*, vol. V, p. 32.

mises sans preuve à l'appui. M. Oppert s'en tient comme par le passé à la lecture *Bin-hidri* (1).

En résumé *Bin* et *Rimmon* sont deux lectures incertaines. Celle-ci ne repose, nous semble-t-il, sur aucun fondement(2); celle-là s'appuie sur une suite de considérations trop ingénieuses pour ne pas laisser de doute dans l'esprit.

Ce n'est pas sans motif que nous nous arrêtons à ces particularités. Il faut considérer dans le menu le travail de l'exégèse assyrienne, si l'on veut en comprendre tout le mérite, et se rendre compte des efforts qu'elle a faits, et de ceux qu'elle doit encore faire, pour l'accomplissement de sa tâche. Nous signalons sans crainte les hardiesses de l'assyriologie, car nous croyons avec MM. Oppert et Ménant que les hommes adonnés à cette science ne doivent pas « reculer devant une initiative sans laquelle tout progrès véritable serait fatalement enrayé (3). »

Après les pages si sèches extraites des annales de Salmanasar, nous mettrons sous les yeux du lecteur quelques spécimens du style historique plus large, quoique modeste encore, de son père Assurnatsirpal (4).

M. RODWELL.

M. MÉNANT

(*Records of the Past*, vol. III, pp. 55-58) (*Annales des rois d'Assyrie*, pp. 77-79.)

• Dans l'éponymie de DAMIKTIYA • Dans l'année de Damiktiya-tuklat,  
• TUKLAT (5), comme je me trouvais • pendant que j'étais à Ninua, on

(1) Nous n'en avons pas la preuve directe, nous en jugeons par sa transcription *Bin*, du premier élément de *Bin-hidri*, dans plusieurs autres noms propres. Cf. *Documents juridiques de l'Assyrie et de la Chaldée*, par Oppert et Ménant. 1877.

(2) M. Schrader a essayé de justifier la lecture *Rimmon* dans la *Jenaër Literaturzeitung* du 30 octobre 1875.

(3) *Documents juridiques de l'Assyrie et de la Chaldée*, p. VIII.

(4) *Cuneiform inscriptions of Western Asia*, vol. I, pl. 21.

(5) In the eponym of DAMIKTIYA-TUKLAT, when I was stationed at Niniveh, they brought me news that Amaka, and Arastua withheld the tribute and vas-salage due to ASSUR my Lord. In honour of ASSUR mighty Lord and MERODACH the great going before me, on the first of May I prepared for the third time an expedition against Zamua : my fighting men before (*i. e.* in comparison with) the many chariots I did not consider : from Kalzi I withdrew ; the lower Zab I passed ; to the vicinity of Babite I proceeded ; the river Radanu at the foot of the mountains of Zima, my birthplace, I approached ; oxen, sheep, goats, as the tribute of Dagara I received ; near Zimaki I added my strong chariots and



• à Ninive, on m'apporta la nouvelle  
• qu'Amaka et Arastua refusaient de  
• fournir le tribut et le service qu'ils  
• devaient à ASSUR mon Seigneur.

• En l'honneur d'ASSUR puissant  
• seigneur et du grand MERODACH qui  
• marche devant moi, le premier mai  
• je préparai pour la troisième fois une  
• expédition contre Zamua : je ne con-  
• sidérai pas mes guerriers en compa-  
• raison de mes nombreux chars : je  
• quittai Kalzi ; je traversai le Zab in-  
• férieur ; je m'avançai jusqu'aux en-  
• virons de Babite.

• Je m'approchai de la rivière de  
• Radanu au pied des montagnes de  
• Zima, mon lieu de naissance ; je reçus  
• des bœufs, des moutons, des chèvres,  
• comme tribut de Dagara : auprès du  
• Zimaki j'ajoutai mes forts chariots  
• et mes béliers, comme principaux  
• engins de guerre, à mon matériel.  
• Pendant la nuit et au point du jour  
• je descendis.

• Je traversai le Turnat sur des ra-  
• deaux ; j'approchai d'Amali la ville  
• forte d'Arastu ; j'assiégeai la ville

• m'apporta un écrit : Amiku, l'armé-  
• nien, avait refusé de payer les tributs  
• à la couronne d'Assur, mon Sei-  
• gneur.

• D'après la volonté d'Assur, des  
• Grands-Dieux, du Dieu mon pro-  
• tecteur qui marche devant moi, dans  
• le mois de sivan le 1er jour, je m'a-  
• vançai pour la troisième fois contre  
• le pays de Zamuya. Je fis le dénom-  
• brement de mes soldats, de mes  
• chars, de mon armée ; je quittai la  
• ville de Kakzi ; je franchis le Zab  
• inférieur et je m'avançai dans le  
• pays situé aux environs de la ville  
• de Babiti.

• J'ai franchi le fleuve Radanu, j'ai  
• fait avancer mes *kaktammi* au pied  
• des montagnes du pays de Simaki,  
• j'ai prélevé des bœufs, des moutons,  
• des chèvres en grand nombre sur le  
• pays de Dayara. J'ai placé mes chars  
• dans les environs du pays de Si-  
• maki et je me suis avancé avec mes  
• cavaliers et mes bannières(?).

• J'ai traversé le fleuve Turnat et  
• je me suis avancé vers la ville d'A-  
• misali la capitale d'Arastu ; j'ai pris

battering rams as chief of warlike implements to my magazines ; by night and daybreak I went down ; the Turnat in rafts I crossed ; to Amali the strong city of Arastu I approached ; with vigorous assault the city I besieged and took ; 800 of their fighting men I destroyed by my weapons ; I filled the streets of their city with their corpses ; their many houses I burned ; many soldiers I took alive ; their spoil in abundance I carried off ; the city I overthrew razed and burnt with fire ; the city Khudun and 20 cities in its environs I took ; their soldiers I slew ; their booty in cattle and sheep I carried off ; their cities I overthrew razed and burnt ; their boys, their maidens I dishonoured ; the city of Kisirtu a fortified city of Zabini with 10 neighbouring cities I took ; their soldiers I slew ; their spoil I carried off ; the cities of Barai and Kirtiar, Bunisai together with the province of Khasmar I overthrew razed and burned with fire ; I reduced the boundaries to a heap, and then from the cities of Arastua I withdrew ; to the neighbourhood of the territory of Laara and Bidirgi, rugged land, which for the passage of chariots and an army was not adapted, I passed ; to the royal city Zamri of AMIKA of Zamua I drew near ; AMIKA from before the mighty prowess of my formidable attack fled in fear and took refuge on a hill difficult of access : I brought forth the treasures of his palace and his chariot.

• livrant de vigoureux assauts et je la  
• pris; je fis périr par mes armes 800  
• de leurs combattants; je remplis les  
• rues de leur ville de leurs cadavres;  
• je brûlai leurs nombreuses maisons,  
• je pris beaucoup de soldats vivants;  
• j'enlevai leurs dépouilles en quantité  
• considérable; je renversai la ville,  
• la rasai, la brûlai avec le feu; je  
• pris la ville de Khudun et 20 villes  
• des environs; je tuai leurs soldats,  
• je leur enlevai un butin de gros bé-  
• tail et de moutons; je renversai, ra-  
• sai, brûlai leurs villes; je déshonorai  
• leurs fils et leurs filles; je pris la  
• ville de Kisirtu, ville fortifiée du  
• pays de Zabini avec dix villes voi-  
• sines; je tuai leurs soldats, j'empor-  
• tai leurs dépouilles; je saccageai,  
• rasai, livrai aux flammes les villes de  
• Barai et Kirtiara, Bunisai, en même  
• temps que la province de Khasmar.  
• Je réduisis le pays en un monceau  
• de ruines.

• Et alors je m'éloignai des villes  
• d'Arastua; je me portai dans le voi-  
• sinage de Laara et Bidirgi, pays ra-  
• boteux, qui n'était pas propre au  
• passage de chars et d'une armée;  
• je m'approchai de Zamri la ville  
• royale d'Amica de Zamua; Amica  
• s'enfuit de crainte devant la puis-  
• sante bravoure de ma formidable  
• attaque, et se réfugia sur une hau-  
• teur d'un accès difficile. J'emportai  
• les trésors de son palais et son char.

• la ville après un combat meurtrier,  
• j'ai fait passer par les armes 800 de  
• leurs guerriers, j'ai rempli la ville  
• de leurs cadavres; j'ai brûlé leurs  
• ..... j'ai fait moi-même un grand  
• nombre de prisonniers; j'ai enlevé  
• des femmes en grand nombre, j'ai  
• ravagé la ville, je l'ai détruite, je  
• l'ai livrée aux flammes; j'ai occupé  
• la ville de Khudun et 20 villes qui  
• en dépendaient; j'ai tué beaucoup  
• de monde; j'ai pris leurs dépouilles,  
• des bœufs, des moutons; j'ai détruit  
• leurs villes, je les ai ravagées, je les  
• ai livrées aux flammes; j'ai désho-  
• noré leurs fils et leurs filles; j'ai pris  
• la ville de Kisirtu et les places fortes  
• qui en dépendaient; j'ai tué bien du  
• monde; j'ai pillé leur butin; j'ai pris  
• des places fortes, celle de Baru, qui  
• avait pour préfet Birtiaira, celle de  
• Bura, celle de Bunia, jusqu'au voi-  
• sinage du pays de Khasmar; je les  
• ai ravagées, je les ai livrées aux  
• flammes, j'en ai fait des monceaux  
• de ruines, j'en ai fait un champ de  
• vignes.

• J'ai quitté la ville d'Arastu et je  
• me suis avancé vers les places fortes  
• du pays de Laru, du pays de Bidirgi  
• dans des montagnes élevées, impra-  
• ticables pour le passage des chars et  
• des armées, vers la ville de Zamri,  
• la capitale d'Amiktu (*lisez : Amica*)  
• roi du pays de Zamuya. Amiktu  
• s'enfuit devant mes armes puis-  
• santes; il gagna les montagnes; je  
• me suis emparé de son trésor, de  
• son palais, de son char.

Assurnatsirpal continue de donner la chasse à Amika et met en déroute, chemin faisant, plusieurs petits princes du pays de Zamuya, dont il obtient enfin la soumission complète :

• En ces jours (1) je reçus du cuivre,

• Dans ce temps-là j'ai reçu des

(1) In those days I received copper, *tabbili* of copper, *kanmate* of copper, and *sariete* as the tribute of the land of Siparmina, such as women collect : from



« des *tabbilt* de cuivre, des *kanmate* de  
« cuivre, et des *sariete*, comme tribut  
« du pays de Siparmina, tels que les  
« femmes en recueillent.

« Je partis de la ville de Zamri;  
« j'atteignis Lara avec mes chars et  
« mes troupes, taillant avec des instru-  
« ments de fer (des haches) et rabat-  
« tant avec des cylindres de métal le  
« terrain raboteux des montagnes, qui  
« n'était pas propre au passage de chars  
« et d'armées; je descendis vers la ville  
« de Tuklat-Assur-Azbat au pays de  
« Lulu, ville qu'on appelle Arakdi.

« Les rois de Zamua, sans excep-  
« tion, reculèrent devant l'impétuosité  
« de mes serviteurs et acceptèrent mon  
« joug; je leur imposai un tribut d'ar-  
« gent, d'or, d'étain, de cuivre, de  
« *kam* de cuivre, de vêtements de laine,  
« de chevaux, bœufs, moutons, chèvres,  
« en sus de ce que j'avais établi  
« auparavant. Je créai un vice-roi dans  
« Kalach. »

« tributs de fer, des *kuli* de fer, des  
« *kammat* de fer, tributs du pays de  
« Siparmina qui sont *piruni* comme  
« des femmes.

« Je me suis éloigné de la ville de  
« Zamri et j'ai parcouru le pays de  
« Lare, un pays montagneux qui n'est  
« pas propre au passage des chars et  
« des troupes; j'ai passé avec mes  
« roues de fer, mes chars et mon  
« armée. J'ai pris la ville de Tuklat-  
« Assur, située dans le pays de Lulu  
« et qu'on appelle Arakdie.

« Tous les rois du pays de Zamuya  
« qui avaient méconnu ma puissance  
« s'humilièrent devant ma souverai-  
« neté, ils prirent mes genoux, je leur  
« imposai des tributs, de l'argent, de  
« l'or, de l'étain, du fer, des *kam* de  
« fer, des vêtements de laine, des  
« chevaux, des bœufs, des moutons  
« et des chèvres, et j'ai nommé dans  
« la ville de Kalakh un vice-roi pour  
« les gouverner.

Ce qu'il faut remarquer d'abord dans le premier des deux extraits qu'on vient de lire, ce sont les dates plus précises encore que dans les fragments précédents. Les rois d'Assyrie ne se contentent pas de fournir de précieux jalons à l'historien en remontant parfois à trois ou quatre degrés dans la série de leurs prédécesseurs; ils indiquent souvent l'année, le mois et le jour des événements de leur règne. Ces renseignements permettent déjà de ranger les faits dans un ordre approximatif, sinon dans un cadre également déterminé en toutes ses parties.

the city of Zamri I withdrew; to Lara (the rugged hill-country unfitted for the passage of chariots and armies, with instruments (axes) of iron I cut through and with rollers of metal I beat down) with the chariots and troops I brought over, to the city of Tiglath-Assur-Atsbat in the land of Lulu — the city of Arakdi they call it — I went down; the kings of Zamue, the whole of them, from before the impetuosity of my servants and the greatness of my power drew back and accepted my yoke; tribute of silver, gold, tin, copper, *kam* of copper, vestments of wool, horses, oxen, sheep, goats, in addition to what I had before settled, I imposed upon them; a Viceroy in Kalach I created.



Mais ce ne sont pas là les seules ressources que l'on possède pour la fixation de la chronologie assyrienne. A Ninive, comme à Rome et à Athènes, les années étaient marquées par les noms propres de certains magistrats. Le *limmu*, c'est ainsi qu'on désignait la magistrature dont il s'agit, pouvait être rempli par le roi, qui donnait alors lui-même son nom à l'année. On a retrouvé quatre listes fragmentaires des *limmu*, qui se sont complétées les unes les autres, de manière à reconstituer une suite de deux cent vingt-huit années, comprises dans le neuvième, le huitième et le septième siècle avant Jésus-Christ. Ces listes sont en harmonie avec les données des inscriptions royales, mais s'accordent plus difficilement avec la chronologie biblique. Aussi MM. Oppert, Bosanquet, Schrader, Smith, Brandis, qui ont fait des recherches indépendantes sur ce terrain, ont-ils créé chacun leur système et provoqué des controverses dont on ne prévoit pas la fin. Il est permis néanmoins d'attendre quelque secours de l'étude des actes commerciaux, écrits sur des tablettes d'argile, qui se retrouvent partout en Assyrie et en Chaldée, et qui sont datés des années des princes régnant au moment de leur rédaction.

Considérons maintenant l'œuvre des traducteurs. Dès les premières lignes on éprouve une surprise. D'après M. Rodwell deux princes Zamuyens *Amika* et *Arastua* refusèrent de payer le tribut au roi d'Assur; d'après M. Ménant un seul prince serait désigné, ce serait *Amica Arastua*, c'est-à-dire, *Amika l'arménien*. Nous adoptons sans balancer le sens de M. Rodwell. Voici nos raisons :

a) Le clou vertical, indice des noms d'hommes dans l'écriture assyrienne, précède *Arastua* aussi bien qu'*Amika*, ce qui en fait deux personnages distincts.

b) Si *Arastua* signifiait *arménien*, il serait précédé non d'un clou vertical, mais d'un groupe de trois coins qui est le déterminatif des noms de pays. En outre il se terminerait en *ai* et pas en *a*.

c) Le nom signifiant *arménien*, parfaitement connu d'ailleurs, est *Urardhai*.

d) Si *Amika* était arménien, Assurnatsirpal en quittant Ninive pour aller à sa recherche se dirigerait vers le nord,

tandis qu'il se porte vers le sud. Il descend le Tigre en suivant la rive gauche, et traverse le Zab inférieur, un des affluents de ce fleuve; plus bas encore, il franchit le Turnât, et il se trouve ensuite dans la principauté d'Amica. Aussi Norris nous semble plus près de la vérité, lorsqu'il fait d'Arastua, qui habite le même pays qu'Amica, un chef susien (1).

e) Amica et Arastua ont des rôles séparés dans la guerre, même à ne considérer que la version de M. Ménant.

Nous ne comprenons pas ce que veut dire M. Rodwell un peu plus loin par ces paroles : (Je préparerai une expédition contre Zamua), *je ne considérerai pas mes guerriers en comparaison de mes nombreux chars*. En revanche M. Ménant a rendu cette phrase avec clarté : *je fis le dénombrement de mes soldats, de mes chars et de mon armée*. Et pourtant la version de M. Rodwell est préférable, non qu'elle soit exacte, mais parce qu'elle trahit une difficulté qui a été dissimulée par le traducteur français. Ce dernier a supprimé la particule négative *la*, qui a laissé sa trace dans la version anglaise, et il a donné le sens de *dénombrer* au verbe *dagal* qui paraît avoir plutôt celui de *se fier* (2). Or, en ne supprimant rien et en laissant au verbe son acception ordinaire, on découvre un énoncé fort raisonnable. Assurnatsirpal dit ceci :

« Au nom d'Assur, le grand maître, mon maître, »  
« le grand protecteur qui marche devant moi, au mois de »  
« sivan, le premier jour, pour la troisième fois, je fis une »  
« expédition contre le pays de Zamuya; je ne plaçai point »  
« ma confiance dans mes nombreux chars et dans mes »  
« armées. »

C'est une pensée semblable à celle du Psalmiste : *Que d'autres se fient à leurs chars et à leurs chevaux; pour nous, nous glorifierons le nom de Jéhova notre Dieu* (3).

En parlant de la ville d'Ammali, Assurnatsirpal nous dit, dans la version anglaise : *je l'assiégeai, livrant de vigoureux assauts, et je la pris*; et dans la version française :

(1) *Assyrian dictionary*, p. 54 sub v. *Arastua*.

(2) *Ibid.*, p. 219, sub v. *dagil*.

(3) Psaume 20 (*Vulgate* 19), v. 8.

*j'ai pris la ville après un combat meurtrier.* On croirait donc qu'il n'y a pas de différence importante entre les deux traducteurs, et cependant il y en a une. Le texte original nous offre en cet endroit la formule consacrée, pour ainsi dire, dans le langage des inscriptions :

alu      asibi      aksud (ou aktasad),  
la ville j'assiégeai    je pris.

Dans cet énoncé, l'assyrien *asibi* est toujours rendu, et fort bien rendu à notre avis, par les assyriologues anglais : *j'assiégeai*, *I besieged*. M. Ménant de son côté, tantôt prend *asibi* pour un nom propre et traduit la phrase : *Je pris la ville d'Asibi* (1); tantôt, et c'est le cas dans notre passage, il semble le négliger. C'est que le mot *asibi* considéré comme nom de ville, dans tous les endroits où il se présente, serait embarrassant : la ville d'*Asibi* se trouverait partout (2).

(1) Cf. *Cuneiform inscriptions of Western Asia*, vol. III, pl. 8, ligne 64; M. Ménant. *Annales des rois d'Assyrie*, p. 111; *Records of the Past*, V. III, p. 96.

(2) Le peu de sûreté des versions mérite d'être relevé ailleurs encore. « *J'ai fait avancer*, dit Assurnatsirpal selon M. Ménant, *mes kaktammi au pied des montagnes du pays de Simaki*. Malgré sa réserve le traducteur ne laisse pas la signification de *kaktammi* assez indéterminée. Le verbe employé, *aktirib*, a le sens moyen : *je m'avançai*, comme M. Ménant le rend lui-même d'ordinaire; il n'a pas le sens transitif : *je fis avancer*. De là il suit que M. Ménant attribue aux *kaktammi* (si toutefois c'est un substantif) un rôle qui n'est point le leur, et qu'il nous met sur la voie d'une fausse interprétation. Du reste, la lecture *kaktammi* nous semble imaginaire, et il nous paraît évident que le groupe de caractères ainsi transcrit forme deux mots distincts. Telle est peut-être l'idée de M. Rodwell, qui a traduit la même phrase : *je m'approchai de la rivière de Radanu au pied du mont Zima, mon lieu de naissance*. Cette version toutefois est insoutenable. Il n'est pas à supposer, en effet, qu'Assurnatsirpal ait vu le jour dans un pays si étranger à l'Assyrie. En outre le savant anglais a lu le nom du pays *Zima*, au lieu de *Zimaki*, comme il le lit avec raison immédiatement après. En conséquence, il a combiné le signe dont la valeur est *ki*, avec les suivants, de manière à former une expression qu'il a rendue par *mon lieu de naissance, my birthplace*. Du moins nous sommes tenté de croire que tel est son procédé, parce que le signe cunéiforme qui a la valeur syllabique *ki*, a aussi la valeur idéographique de *lieu, place*, en assyrien *asar*. On peut aboutir de la sorte à la lecture *asar banu yommi-ya*, mots qui se rendraient littéralement *le lieu de la procréation de mes jours!!* Il n'est phrase assyrienne qui ne se plie à tel sens que l'on voudra, si l'on adopte des lectures contradictoires, et nous regrettons de ne pas trouver un signe d'incertitude dans la version de M. Rodwell.



Ainsi qu'on le voit à chaque page de leurs inscriptions, les rois de Ninive dépouillaient sans merci les peuples incapables de leur résister. Ils énumèrent avec complaisance les nombreux articles de leur riche butin, et fournissent par là des sources pour l'étude de la civilisation matérielle chez une foule de peuples contemporains. Il est vrai que les assyriologues qui doutent le moins d'eux-mêmes, avouent leur impuissance à comprendre ces longues nomenclatures d'objets dont rien n'indique l'usage. Non seulement la nature des objets leur échappe, mais ils ne comprennent pas même avec certitude les noms de plusieurs métaux et d'autres matières. Ainsi le mot qui désigne le fer pour un de nos interprètes, désigne le cuivre pour l'autre. Or l'on sait que l'usage prédominant du fer et celui du cuivre correspondent à des périodes de progrès sensiblement différentes.

Cette lacune de l'assyriologie est peu surprenante, puisque l'égyptologie, sa sœur aînée, rencontre encore aujourd'hui les mêmes écueils dans l'interprétation des noms de métaux et de pierres précieuses. Il y a plus, l'identification des expressions hébraïques de cette espèce présente parfois autant de difficultés que celle des groupes égyptiens et assyriens (1).

Après avoir soumis le pays de Zamuya, Assurnatsirpal voulut assurer le fruit de sa conquête. *Il créa pour les Zamuyens*, nous disent les traducteurs, *un vice-roi dans Calah, sa capitale*. Ici nous nous permettons une question. Voudrait-on dire qu'il a créé ce vice-roi étant à Calah, ou bien qu'il l'a établi dans Calah? Si l'on s'arrête au premier sens, Assurnatsirpal relève une circonstance insignifiante; si l'on s'arrête au second, on admet une invraisemblance; car le vice-roi réside dans sa province, plutôt que dans la capitale de l'empire. Nous pensons donc qu'il ne s'agit pas d'un vice-roi. Assurnatsirpal institua dans Calah un *homme de kaduru* pour le pays de Zamuya, et nous croyons établir d'une manière probable, dans une note au bas de la page, que *kaduru* signifie *impôt, contribution* (2). Cet *homme de*

(1) Cf. M. Chabas, *Études sur l'Antiquité historique*, etc., 2<sup>e</sup> éd., pp. 142 et 143.

(2) Amica et Arastua, dit Assurnatsirpal, avaient retenu le *madatu kiduru* d'Assur. Le premier des deux mots a sans conteste le sens de *présent, tribut*;

*kaduru* serait par conséquent l'officier chargé de veiller au paiement des impôts, ce serait le chef de la division de Zamuya au ministère des finances de Calah.

Une dernière observation sur l'extrait qui nous occupe. Elle concerne la phrase ainsi traduite par M. Rodwell :

« Je descendis vers la ville de *Tuklat-Assur-Atsbat*, au » pays de Lulu, ville qu'on appelle Arakdie. »

Voilà encore un nom de ville, *Arakdie*, changé en un autre *Tuklat-Assur-Atsbat*, par un roi d'Assyrie, et une nouvelle preuve de la coutume qui nous a permis d'expliquer plus haut quelques lignes difficiles de Salmanasar. Cependant, à en croire M. Ménant, le nom assyrien de la ville dont il s'agit, ne serait pas *Tuklat-Assur-Atsbat*, mais simplement *Tuklat-Assur*. Qu'a donc fait cet assyriologue du mot *atsbat*? Il lui a conservé son sens littéral de *j'ai pris*, et il a traduit d'une manière conforme :

« *J'ai pris* la ville du *Tuklat-Assur*, située dans le pays » de Lullu, et qu'on appelle Arakdie. »

Le vice de cette traduction est évident par cela seul que la phrase assyrienne, outre le verbe *atsbat*, en renferme un autre, *attarad*, que M. Rodwell a traduit, de la façon

au sujet du second, il y a divergence. M. Ménant lui donne le sens de *couronne*; le *madatu kiduru* signifie pour lui le *tribut de la couronne*, l'*homme de kiduru* est un *homme de couronne*, un vice-roi. M. Rodwell à l'exemple de Norris (*Assyrian dictionary*, p. 541, sub v. *kaduru*), comprend *kiduru* dans le sens de *soumission*, *vasselage*. Mais ce mot doit être synonyme de *madatu*, et signifie *tribut*. Ce sens est indiqué par Assurnatsirpal lui-même qui semble employer *kiduru* comme synonyme de *madatu*, et il coupe court à la difficulté que nous avons signalée dans le texte. L'officier dont parle Assurnatsirpal est aussi désigné sous le nom de *zabil kuduru*. Le *zabil kuduru* est mentionné après qu'il a été question de tribut imposé, par Assurnatsirpal (col. I, ligne 43. — *Cuneiform inscriptions of Western Asia*, vol. I, pl. 9) : *Je pris comme tribut* (des Kurruriens) *des chevaux, des bœufs*, etc, *et j'établis sur eux un zabil kiduru*. La même inscription offre un passage encore plus remarquable (col. I, ligne 73. — *Cuneiform inscriptions of Western Asia*, vol. I, pl. 18) : *Les rebelles se soumièrent, je leur imposai (imid) un kiduru*. Dans cet exemple on trouverait difficilement à *kiduru* une autre signification que celle de *tribut*. Car dans les passages analogues on lit souvent :

Bilat	imid — sunuti,
Tribut	j'imposai — à eux,

formule dont le sens est certain.

généralement reçue, *je descendis*, tandis que M. Ménant l'a supprimé, ni plus ni moins.

De pareilles erreurs ne sont pas nécessairement de grande conséquence, parce qu'elles ne consistent parfois qu'à remplacer, dans le récit, une particularité par une autre qui est sous-entendue, mais la version elle-même n'en est pas moins fautive. Souvent aussi la déviation est plus grave, et dans la version d'un texte de quelque étendue, les inexactitudes de détail forment, par leur addition, une somme considérable.

Nous transcrivions sans difficulté beaucoup d'autres pages semblables à celles que nous avons détachées des annales d'Assurnatsirpal et de Salmanasar. Mais au lieu de multiplier des extraits si monotones, il vaudra mieux produire des échantillons d'un genre plus particulier. C'est dans l'histoire d'Assurbanipal que nous les trouverons.

Le règne d'Assurbanipal est l'époque la plus intéressante de l'histoire d'Assyrie. C'est un temps de grandeur, et aussi de crises suprêmes. Assurbanipal était maître de l'Égypte, il recevait les tributs de la Lydie, de la Chaldée, de la Susiane et d'une foule d'autres pays. Cependant, les peuples que ses ancêtres et lui-même avaient dépouillés périodiquement durant des siècles, s'étaient aguerris peu à peu, et devenaient menaçants. La puissance des Mèdes grandissait à l'est, tandis que les Chaldéo-Babyloniens et les Elamites, bien que tributaires des rois de Ninive, ne cessaient de les inquiéter au sud dans la région de l'Euphrate et du Tigre.

Un des plus grands dangers que courut Assurbanipal, lui fut créé par son frère que nous appellerons *Saulmugina* ou *Salummukin* (1), pour nous conformer à l'usage

(1) Pour bien comprendre les remarques que nous allons faire sur le nom de *Saulmugina*, il faut se rappeler que, dans l'écriture assyrienne, les noms de divinités, les noms d'hommes, de femmes, d'arbres et de plusieurs autres classes sont précédés de déterminatifs aphones, c'est-à-dire, de signes qui ne se prononcent pas, mais qui indiquent la nature des objets exprimés. Si le nom de *Saulmugina* n'a pas été mal lu, deux déterminatifs de cette espèce se rencontrent dans son expression graphique. *Saul* y est précédé du déterminatif des noms divins, ce qui ne surprend pas dans un nom propre d'homme en assy-



des assyriologues, car la lecture de ce nom est encore un objet de doute pour nous. Ce prince qui régnait à Babylone, sous la suzeraineté de son frère, se révolta et organisa une ligue formidable contre lui. Il sut mettre dans ses intérêts les Babyloniens et les tribus voisines de sa capitale, le roi d'Élam, le roi d'Éthiopie et les princes syriens.

Voici comment la guerre éclata, suivant la relation d'Assurbanipal (1).

GEORGES SMITH

M. MÉNANT

(*Records of the Past*, vol. I, pp. 73, 74.) (*Annales des rois d'Assyrie*, pp. 261, 262.)

....Saulmugina mon frère puîné(2);      • Salummu-Kin, mon plus jeune

rien. Après ce signe, qui ne laisse aucune trace dans la lecture, il s'en présente deux autres. Le premier est le déterminatif aphone des noms d'arbres : nous le figurons par X. Puisque X n'est pas prononcé, le troisième signe que nous représentons par Y, est seul l'objet de la lecture *Saul*. Le groupe X. Y. est à lire en réalité, lorsqu'il exprime un nom d'arbre, *Samul-lum* ou *Sawul-lum*, et, en retranchant *lum* qui est le résultat de la flexion grammaticale, *samul* ou *sawul*. Nous en trouvons la preuve dans une liste de noms d'arbres (*Cuneiform inscriptions of Western Asia*, vol. II, pl. 45, ligne 49), où le groupe X. Y. est donné, avec la transcription syllabique *sa-mul-lum* ou *sa-wul-lum* en regard. Cependant si l'on considère que dans l'écriture assyrienne, un même groupe de signes peut se lire de plusieurs façons, on se demande si la lecture de X. Y., *nom d'arbre*, est aussi celle de X. Y., *nom divin*. Georges Smith (*History of Assurbanipal*, pp. 201 et 202) ne donne pas d'autres preuves que l'extrait de la liste lexicographique. Le groupe X. Y. a des fonctions bizarres : il représente un nom d'arbre ; il représente un nom divin ; il figure aussi comme premier composant dans l'expression graphique d'un nom de pierre que Georges Smith lit *sawullum-rab* dans son *History of Assurbanipal*. On lit partout le groupe X. Y. *samul-lum* parce que c'est sa prononciation comme expression d'un nom d'arbre. Devant des faits si étranges n'est-il pas permis de suspendre son jugement ?

On a rapproché, nous le savons, *Saulmugina* de *Saosdukin*, dont le canon de Ptolémée fait un roi de Babylone vers le temps d'Assurbanipal, mais on reconnaîtra sans doute avec M. Ménañt (*Babylone et la Chaldée*, p. 169) qu'entre les deux, il y a une belle distance.

(1) *Cuneiform inscriptions of Western Asia*, vol. III, pl. 20.

(2) ... Saulmugina my younger brother ; benefits I had given to him, and had appointed him to the kingdom of Babylon..... and gave him..... chariots I fixed, and.....cities, fields and plantations. Tribute and taxes, I caused to return, and more than the father my begetter I did for him. And he these favours disregarded, and devised evil. The yoke of my dominion, he threw off, the benefits..... strengtheners of men... over Assyria I ruled. To pray for my friendship ceased, and enemies in ships... with them, pretending to pray for my friendship ; to Nineveh, to my presence he sent them. I am Assurbanipal King of Assyria, to whom the

• je l'avais prévenu de bienfaits et lui  
• avais conféré la royauté de Babylone;  
• je lui donnai... J'assignai des chars,  
• et..... des villes, des champs et des  
• plantations. Je faisais rentrer les taxes  
• et les tributs, et je fis plus pour lui  
• que mon père l'auteur de mes jours. Il  
• ne tint pas compte de ces bienfaits...  
• qui fortifie les hommes... Je régnais  
• sur l'Assyrie. Il cessa de solliciter  
• mon amitié. Et des ennemis sur des  
• vaisseaux... avec eux, feignant de  
• solliciter mon amitié, il les envoya  
• à Ninive en ma présence.

• Je suis Assurbanipal roi d'Assy-  
• rie, auquel les grands dieux ont ac-  
• cordé une excellente réputation. Son  
• pouvoir... et domination. Parmi les  
• fils de Babylone, j'en fis asseoir sur  
• des trônes magnifiques; je les cou-  
• vris de riches vêtements, je leur mis  
• des anneaux d'or aux pieds et parmi  
• les fils de Babylone quelques-uns  
• furent exaltés en Assyrie; ils furent  
• honorés avant mon commandement.  
• Et Saulmugina mon frère puîné qui  
• ne gardait pas ma volonté, souleva  
• contre ma main les tributaires qui  
• dépendaient de moi, le peuple d'Ak-  
• kad, de Chaldée, d'Aram et de la  
• côte maritime, depuis Aqaba jusqu'à  
• Bab-Salimitu. •

• frère, auquel j'avais... et que j'avais  
• appelé au trône de Bab-Ilou. Je lui  
• avais donné... et des chariots,  
• j'avais... des villes, des champs et  
• des bois. J'avais établi des tributs  
• et des impôts plus considérables  
• que ceux que mon père avait établis.  
• Il refusa ces arrangements et trama  
• des complots perfides. Il voulut  
• s'affranchir du joug de ma domina-  
• tion... que j'avais établie pour le  
• pays d'Assur. Il feignit de réclamer  
• mon alliance, ... des ennemis sur des  
• navires, et, pour obtenir mon appui,  
• il les envoya devant moi à Ninua.

• Moi, Assur-bani-pal, roi du pays  
• d'Assur, à qui les Grands Dieux  
• ont confié le pouvoir... J'ai... les  
• enfants de Bab-Ilou, je les ai placés  
• sur des trônes, je leur ai donné des  
• vêtements superbes, j'ai orné leurs  
• pieds avec des anneaux d'or et les  
• enfants de Bab-Ilou furent reçus au  
• pays d'Assur et honorés suivant mes  
• ordres. Mais lui, Salummu-Kin,  
• mon jeune frère, ne tint pas compte  
• de ma suprématie, il souleva le  
• peuple des Akkads, de Kaldou et  
• d'Aram et les peuples de la côte  
• depuis la ville d'Akaba jusqu'à Bab-  
• Salimeti, qui étaient sous ma dé-  
• pendance et les souleva contre mon  
• pouvoir. •

Les passages distingués par le caractère italique, dans la version de Georges Smith, correspondent à des endroits où les lacunes du texte ont été suppléées par conjecture. Dans

great gods excellent fame have renowned him. His might in... and dominion. The sons of Babylon of them in state chairs I set them up; costly garments I placed upon them, rings of gold I fastened on their feet, and the sons of Babylon of them in Assyria they were set up, they were honoured before the giving of my command. And he Saulmugina my younger brother; who did not keep my agreement the people of Akkad, Chaldea, Aram and the sea coast, from Aqaba to Babsalimitu, tributaries dependent on me; he caused to revolt against my hand.



les *Annales des rois d'Assyrie* au contraire, ces endroits, par un oubli regrettable, ne sont notés d'aucun signe particulier. On y donne, par exemple, comme traduction sûre d'un texte certain, les mots d'une importance capitale dans l'histoire : (*Salummukin*) que j'avais appelé au trône de Babilu. Or ces mots, excepté *Babilu* dont il reste une trace, sont absents du texte assyrien publié dans les *Cuneiform inscriptions of Western Asia* (vol. III. pl. 20, col. IV du Prisme d'Assurbanipal, ligne 9). Ils se lisent bien dans le texte publié séparément par Georges Smith dans son *Histoire d'Assurbanipal*, mais entre crochets, ce qui signifie qu'ils ont été insérés par pure conjecture, et qu'ils n'ont pas été empruntés à une autre rédaction des annales du monarque assyrien (1).

La conjecture de Georges Smith n'équivaut pas à une certitude. En examinant avec soin les débris encore lisibles des premières lignes de la colonne IV du prisme d'Assurbanipal, on croirait que Saulmugina devait sa dignité plutôt à son père Asarhaddon qu'à son frère Assurbanipal, et que celui-ci se vante seulement de lui avoir fait de nouveaux avantages. A la vérité, la traduction de Georges Smith, et à plus forte raison le texte assyrien, qui est fort mutilé, ne disent pas avec clarté si les tributs dont il est fait mention, étaient une rente accordée à Saulmugina sur les revenus de la Babylonie, ou bien un impôt que celui-ci devait payer au roi de Ninive, son suzerain. Néanmoins, un peu de réflexion fait pencher vers la première hypothèse. Assurbanipal se plaint de l'ingratitude de Saulmugina, et il la prouverait mal en rappelant qu'il l'a grevé d'impôts. Quoi qu'il en soit, une augmentation de la rente ou du tribut réglé par Asarhaddon, prouve que Saulmugina devait à son père la position qu'il occupait à Babylone. Ce fut aussi l'avis de Georges Smith dans les derniers temps (2).

Voici ce qui nous paraît contenu dans l'ensemble de l'extrait :

Saulmugina créé roi de Babylone par Asarhaddon, son père, est aussi l'objet de la bienveillance de son frère As-

(1) *History of Assurbanipal*, pp. IV et 151.

(2) Cf. *Records of the Past*, Vol. IX, p. 57.

surbanipal, qui améliore sa condition. Celui-ci ayant demandé la prestation de quelques objets, Saulmugina envoie à Ninive, par le même train de bateaux, une ambassade d'honneur à son suzerain. C'était un piège. Tandis qu'Assurbanipal recevait les envoyés avec distinction et qu'il les faisait asseoir à de splendides banquets, Saulmugina tramait un vaste complot contre son bienfaiteur.

Les principaux détails de notre interprétation sont justifiés dans la note(1), où nous achevons l'examen des versions.

(1) Le passage rendu par M. Ménant : *il (Sallummukin) feignit de réclamer mon alliance*; et par Georges Smith : *il cessa de solliciter mon alliance*, est à peu près effacé dans l'exemplaire original. On n'y lit que les mots traduits d'une part : *il feignit, mon*, et de l'autre : *il cessa, mon*. La version anglaise seule accuse cette lacune.

*Feignant de solliciter mon amitié* (Georges Smith), et *Pour obtenir mon amitié* (M. Ménant), rendent le même texte. Dans la copie originale, *sa-hal, solliciter, demander* ne se lit plus qu'en partie : .....*al*; toutefois comme l'ensemble de la formule se répète ailleurs, et qu'il n'y manque qu'une syllabe, *sa*, dans le cas présent la conjecture de Georges Smith est fondée. Les traductions le sont moins. L'expression assyrienne employée, *sahal salimmi*, ressemble si fort à l'expression hébraïque *sahal le-salôm*, laquelle signifie : *interrogeait de-salûte, il demanda des nouvelles de la santé, il salua*, et le contexte assyrien se prête si bien au même sens, que nous l'adoptons.

*Je fis asseoir sur des trônes* (les envoyés de Saulmugina), dirait encore Assurbanipal, à en croire les traducteurs. Il est plus probable qu'il dit : *je les fis asseoir à des tables, je leur donnai des festins*. Le mot employé est *pasur*, et Nabuchodonosor (*Cuneiform inscriptions of Western Asia*, vol. I, pl. 65. Col. I, l. 27) parle du *pasur* sur lequel il servait tous les jours une grande quantité d'aliments à ses dieux Marduk et Zirbanit. Ce passage détermine *pasur* au sens de *table*, d'autant plus qu'il est formé de la racine PSR qui exprime l'idée de *plan, d'étendue*. Les deux sens sont du reste très-naturels, à part le point de vue philologique. La manière dont Assurbanipal traita ses hôtes babyloniens, rappelle les distinctions accordées par Evil-Mérodach, fils et successeur de Nabuchodonosor, à Joachin, roi de Juda, son prisonnier :

« La trentième année de la captivité, au douzième mois, le vingt-cinquième jour, Evilmérodach roi de Babylone, dans l'année de son avènement, fit grâce à Joachin et le fit sortir de prison. Il lui parla avec bienveillance et plaça son trône plus haut que le trône de tous les rois qui étaient avec lui à Babylone. Evilmérodach lui ôta ses vêtements de prisonnier, et Joachin mangea désormais mais en sa présence tous les jours de sa vie (*Jérémie* LII, 31-34). »

Assurbanipal poursuit le récit en ces termes (1) :

GEORGES SMITH

(*Records of the Past*, vol. I, p. 74.)

• Et Ummanigas (2), le fugitif, qui  
• avait accepté le joug de ma royauté,  
• que j'avais fait roi d'Elam, et  
• les rois des Goïm, de Syrie et  
• d'Ethiopie, lesquels, suivant l'ordre  
• d'Assur et de Beltis, mes mains  
• tenaient soumis, il les souleva tous  
• contre moi et ils s'unirent à lui.  
• Les gens de Sippara, Babylone,  
• Borsippa et *Cutha* rompirent la fra-  
• ternité. Il fit monter ses combattants  
• sur les remparts de ces villes; ils me  
• firent la guerre faisant... moi, de  
• devant la face de Bel fils de Bel, de  
• Shamas lumière des dieux, du guer-  
• rier Ninip, il se révolta; et il fit  
• cesser... présent de mes doigts, pour  
• prendre les villes, demeures des  
• dieux dont j'avais restauré les tem-  
• ples, les ornant avec de l'or et de  
• l'argent et y plaçant des images; il  
• conçut de mauvais desseins.

M. MÉNANT

(*Annales des rois d'Assyrie*, p. 262.)

• Et Umanigas, le fugitif, qui avait  
• accepté l'appui de mon royaume, et  
• que j'avais élevé à la royauté d'Elam,  
• et les rois du pays de Gutî, du pays de  
• Martu (la Syrie), du pays de Miluhi  
• (l'Ethiopie) qui, par l'ordre d'Assur  
• et de Beltis, s'étaient confiés à mes  
• mains, se révoltèrent contre moi et  
• firent cause commune avec lui. Les  
• peuples de Sippara, de Bab-Ilû, de  
• Barsip, de Chuta, rompirent les  
• rapports de confraternité et soule-  
• vèrent les garnisons qui occupaient  
• leurs forteresses. Il me déclara la  
• guerre... il se détourna de la face  
• de Bel, fils de Bel, la lumière des  
• Dieux, de Samas, du guerrier Adar,...  
• les dons de mes mains... pour s'em-  
• parer des villes que j'avais prises,  
• les demeures des Dieux dont j'avais  
• restauré les temples que j'avais or-  
• nés avec de l'or et de l'argent et  
• dont j'avais rétabli les images, il  
• trama des complots perfides.

(1) *Cuneiform inscriptions of Western Asia*, vol. III, pl. 20.

(2) And Ummanigas the fugitive, who took the yoke of my kingdom, of whom in Elam, I had appointed him to the Kingdom; and the Kings of Goim, Syria and Ethiopia, which, by command of Assur and Beltis, my hands held; all of them against me he caused to rebel, and with him they set their faces. The people of Sippara, Babylon, Borsippa, and *Kutha*, broke off the brotherhood, and the walls of those cities his fighting men he caused to raise; with me they made war, making... my, from the face of Bel son of Bel, the light of the gods Shamas, the warrior Ninip, he revolted; and he caused to cease... gift of my fingers, to capture the cities, seats of the gods, of whom their temples I had restored, adorned with gold and silver, and within them had fixed images; he devised evil. In those days, then a seer in the beginning of the night, slept and dreamed a dream, thus: • Concerning the matter which Sin was arranging, and of them who against Assurbanipal King of Assyria, devised evil. Battle is prepared; a violent death I appoint for them. With the edge of the sword, the burning of fire, famine, and judgment of Ninip, I will destroy their lives. • This I heard, and trusted to the will of Sin my lord.

• En ces jours un voyant, au com-  
• mencement de la nuit, s'endormit et  
• eut le songe que voici : « Concernant  
• ce que Sin préparait, et ceux qui  
• complotaient contre Assurbanipal  
• roi d'Assyrie. Une bataille est pré-  
• parée et une mort violente les at-  
• tend. Je détruirai leur vie avec le  
• tranchant de l'épée, l'embrasement  
• du feu, et le jugement de Ninip. »  
• J'entendis cela et je me fiaï à la vo-  
• lonté de Sin, mon Seigneur. »

• Dans ce temps-là, j'eus une appa-  
• rition au milieu de la nuit : je fis  
• ce rêve : « Voilà ce que prépare  
• Sin à ceux qui complotent contre  
• Assurbanipal, roi du pays d'Assur;  
• un combat aura lieu, une mort hon-  
• teuse les attend, Adar détruira leurs  
• vies par l'épée, par le feu, par la  
• famine. » J'ai entendu ces paroles  
• et je me suis préparé à accomplir la  
• volonté de Sin mon Seigneur. »

Le récit d'un songe appartient à un genre d'épisode assez rare dans la littérature assyrienne. Nous en rencontrerons encore un spécimen dans l'histoire d'Assurbanipal, dont le style se distingue en général, par quelque chose de plus dramatique et de plus animé que celui des autres monarques. Nous regrettons que la loi que nous nous sommes imposée de mettre, autant que possible, deux versions en regard, nuise à l'effet des beautés littéraires, — beautés relatives, — qu'offrent ça et là les inscriptions cunéiformes. Ainsi, pour nous en tenir au dernier extrait, on éprouve une impression pénible, en voyant que les traducteurs ne s'accordent pas sur la personne à laquelle le ciel a envoyé la vision prophétique. M. Ménant attribue le songe au roi; Georges Smith le met au compte d'un autre personnage, d'un *sapru* (1), ou, comme il traduit le mot, d'un *voyant*. Il nous semble que M. Ménant a commis une grave erreur, et que la version de Georges Smith se justifie sans difficulté en ce point.

La phrase assyrienne renferme, en effet, un nom d'agent, *sapru*, appartenant à une catégorie spéciale, selon que l'indique le signe déterminatif aphone (2) usité en pareille occurrence. Or, il est impossible d'imaginer, pour le sujet ainsi exprimé, une fonction différente de celle que lui assigne Georges Smith. M. Ménant a supprimé la fonction avec le personnage !... Se peut-il qu'on omette des éléments si essentiels sans en avoir conscience ? Se peut-il davantage

(1) *History of Assurbanipal*, p. 156.

(2) Cf. p. 40, note 1.

qu'on ne doute pas alors de la légitimité de sa traduction ? Et le point interrogatif, promis en cas d'incertitude, n'est-il pas de rigueur ?

Les versions présentent une autre divergence dans l'histoire du songe. En un endroit, les *Annales des rois d'Assyrie* portent : « *Voilà ce que prépare Sin à ceux qui complotent contre Assurbanipal roi d'Assur ;* » tandis que les *Records of the Past* donnent la traduction suivante : « *Concernant ce que Sin préparait et ceux qui complotaient contre Assurbanipal roi d'Assyrie* », sous-entendu sans nul doute : *voici ce qui arrivera.*

Bien que la version de M. Ménant nous paraisse plus vraie que celle de Georges Smith, nous doutons qu'elle soit juste dans le détail, et nous allons en chercher une plus exacte.

Si l'on traduit les mots dont le sens est certain, et que l'on transcrive simplement les autres, le premier membre de phrase deviendra, dans un jargon franco-assyrien :

*Sur les kigalli du (dieu) Sin sadhir.*

*Kigalli* est embarrassant. Dans quelques passages le contexte lui attribue le signification de : *fondement solide*, de *base inébranlable* (1), qui ne se plie pas, dirait-on, aux exigences de notre phrase. Heureusement *sadhir* nous vient en aide. Cette forme, en vertu des règles de la conjugaison assyrienne, se ramène au verbe *sadharu*, *écrire*, très-usité dans les inscriptions ; elle en est le *permansif* ou *parfait*, *kal*, à la troisième personne du singulier. Ce qui fournit en premier lieu le sens de : *il écrivit*, et en second lieu, s'il est permis de voir ici une des innombrables analogies de l'assyrien avec l'hébreu, le sens de : *on a écrit, il est écrit*. D'autre part, la suite de l'inscription prouve que nous avons affaire à un décret du dieu *Sin*. D'après cela, les *kigalli* ne seraient-ils pas la pierre, le roc, sur lequel sont écrits les décrets de Sin ? La voix prophétique formulerait alors l'oracle suivant :

« Dans les décrets immuables de Sin il est écrit : tous  
» ceux qui comploteront contre Assurbanipal roi d'Assur,  
» et lui livreront bataille, je leur donnerai en partage une  
» mort violente, etc. »

(1) Cf. Norris. *Assyrian dictionary*, p. 605.

Ceci toutefois n'est qu'un essai de version, autorisé par les contradictions mutuelles de nos maîtres en assyriologie. Si nous n'avons réussi ni dans cette tentative, ni dans les autres, qu'on nous instruisse, à la bonne heure; mais qui nous en fera un crime, et qui nous jettera la première pierre?

Les décrets de Sin ne tardèrent pas à s'accomplir. Assurbanipal raconte en termes mystérieux, supposé que les versions soient exactes, la fin tragique de Saulmugina et de ses complices babyloniens :

GEORGES SMITH

(*Records of the Past*, vol. I, pp. 76-77.)

• En ces jours<sup>(1)</sup> les gens d'Akkad  
• qui étaient du côté de Saulmugina,  
• et méditaient du mal, la famine les  
• prit; pour leur nourriture ils man-  
• gèrent la chair de leurs fils et de  
• leurs filles, et partagèrent le...  
• Assur, Sin, Samas, Vul, Bel,  
• Nebo, Ishtar de Ninive, la divine

M. MÉNANT

(*Annales des rois d'Assyrie*, p. 263.)

• Dans ce temps-là le peuple des  
• Akkads qui s'était lié avec Salum-  
• mukin et qui méditait la défection.  
• fut accablé par la famine. Ils furent  
• réduits à prendre, pour se nourrir,  
• la chair de leurs fils et de leurs filles...  
• Assur, Sin, Samas, Bin, Bel,  
• Nabu, Istar de Ninua, la Reine des

(1) In those days the people of Akkad, who with Saulmugina were placed, and devised evil; famine took them, for their food the flesh of their sons and their daughters, they did eat, and divided the... Assur, Sin, Samas, Vul, Bel, Nebo, Ishtar of Nineveh, the divine queen of Kitmuri, Ishtar of Arbela, Ninip, Nergal and Nusku, who in my presence marched and destroyed my enemies: Saulmugina my rebellious brother, who made war with me; in the fierce burning fire they threw him, and destroyed his life. And the people who to Saulmugina my rebellious brother, he had caused to join and these evil things did; who death deserved, their lives before them being precious: with Saulmugina their lord, they did not burn in the fire, before the edge of the sword, dearth, famine, and the burning fire, they had fled, and taken refuge. The stroke of the great gods my lords, which was not removed overwhelmed them. One did not flee, a sinner did not escape from my hands, my hands held *them*. Powerful war chariots, covered chariots, his concubines *and* the goods of his palace, they brought *to* my presence. Those men *who* the curses of their mouth, against Assur my god curses uttered; *and against* me, the prince his worshipper, had devised evil: their tongues I pulled out, their overthrow I accomplished. The rest of the people alive among the stone lions and bulls, which Sennacherib the grandfather my begetter, in the midst had thrown; again I in that pit, those men in the midst threw. The limbs cut off I caused to be eaten by dogs, bears, eagles, vultures, birds of heaven, and fishes of the deep. By these things *which* were done, I satisfied the hearts of the great gods my lords. The bodies of the men whom Ninip had destroyed, and who in drought and famine had passed their lives;... dogs, bears, satiri, burru... grew fat.

• reine de Kitmuri, Ishtar d'Arbèle,  
• Ninip, Nergal et Nusku, qui mar-  
• chaient en ma présence et détrui-  
• saient mes ennemis : Saulmugina,  
• mon frère rebelle qui faisait la  
• guerre avec moi, ils le jetèrent dans  
• le feu ardent, et détruisirent sa vie.

• Et les gens que Saulmugina, mon  
• frère rebelle, s'était attachés et fai-  
• sait ces mauvaises choses, qui mé-  
• ritait la mort, leur vie étant pré-  
• cieuse devant eux, ils ne périrent  
• pas dans le feu avec Saulmugina  
• leur maître. Devant le tranchant  
• du glaive, la disette, la famine et le  
• feu brûlant, ils avaient fui, et pris  
• un refuge. Le trait des grands  
• dieux, mes maîtres, qui n'était pas  
• éloigné, les accabla. Pas un ne s'en-  
• fuit, pas un coupable n'échappa  
• de mes mains ; mes mains les arrê-  
• tèrent. On amena en ma présence  
• de puissants chars de guerre, des  
• chars couverts, ses concubines et  
• les biens de son palais.

• Ces hommes *qui* avaient lancé les  
• imprécations de leur bouche, impré-  
• cations contre Assur mon dieu, et  
• médité du mal *contre* moi son ado-  
• rateur, j'arrachai leurs langues,  
• j'accomplis leur ruine.

• Le reste des hommes vivants,  
• au milieu des lions et des tan-  
• reaux de pierre, que Sennacherib,  
• mon grand-père, mon auteur, avait  
• établis, à mon tour moi dans  
• cette fosse je jetai ces hommes. Je  
• fis manger les membres coupés par  
• les chiens, les ours, les aigles, les  
• vautours, les oiseaux du ciel et les  
• poissons de la mer. Par ces choses  
• *qui* furent faites, j'ai satisfait le cœur  
• des grands dieux mes Seigneurs.

• Les corps des hommes que Ninip  
• avait fait périr et qui avaient passé  
• leur vie dans la faim et la soif ;...  
• les chiens, ours... s'engraissèrent.

• *Kit mu ri*, Istar d'Arba-Ilu, Adar,  
• Nirgal et Nusku, qui marchent  
• devant moi pour détruire les enne-  
• mis, jetèrent Sallumu-kin, mon  
• frère rebelle, qui avait combattu  
• contre moi, dans un feu dévorant  
• et détruisirent sa vie.

• Et le peuple qui avait suivi Sa-  
• lummu-kin, mon frère rebelle, de-  
• vait le suivre parce qu'il avait  
• accompli les choses mauvaises, il  
• avait mérité la mort, il ne trouva  
• pas sa grâce. Ce qui ne fut pas  
• brûlé avec Salummi-kin, son maître,  
• s'enfuit devant le tranchant du fer,  
• l'horreur de la famine, et les flammes  
• dévorantes pour trouver un refuge.  
• La colère des Grands-Dieux, mes  
• Seigneurs, qui n'était pas éloignée,  
• s'appesantit sur eux, pas un ne  
• s'échappa, pas un ne fut épargné,  
• ils tombèrent tous dans mes mains.  
• Leurs chariots de guerre, leurs  
• harnais, leurs femmes. Les trésors  
• de leurs palais furent apportés de-  
• vant moi.

• Ces hommes dont la bouche avait  
• tramé des complots perfides contre  
• moi et contre Assur, mon Seigneur,  
• j'ai arraché leur langue et j'ai ac-  
• compli leur perte.

• Le reste du peuple fut exposé vi-  
• vant devant les grands Taureaux de  
• pierre que Sin-akhi-erib, le père de  
• mon père, avait élevés, et moi je les  
• ai jetés dans le fossé ; j'ai coupé  
• leurs membres, je les ai fait manger  
• par des chiens, des bêtes fauves,  
• des oiseaux de proie, des animaux  
• du ciel et de la mer. En accomplis-  
• sant ces choses, j'ai réjoui le cœur  
• des Grands-Dieux, mes Seigneurs.

• Les cadavres des hommes que  
• Adar avait détruits, et qui avaient  
• péri par la famine furent jetés aux  
• chiens et aux animaux sauvages.

La mort de Saulmugina est racontée d'une façon étrange : les dieux Assur, Sin, Samas, Istar, etc., l'ont précipité dans le feu qui a dévoré sa vie, c'est-à-dire, d'après Georges Smith qui explique ailleurs sa pensée (1), que Saulmugina s'est jeté lui-même dans les flammes. M. Fox Talbot prétend au contraire que Saulmugina fut brûlé par ordre d'Assurbanipal (2).

La première de ces interprétations nous paraît incertaine, et la seconde nous paraît fausse. Avant la longue énumération de divinités, Assur, Sin, Samas, etc., il y a une lacune regrettable dans le texte d'Assurbanipal. Il se peut qu'*Assur, Sin, Samas, etc.*, se rattachent à un mot effacé, et ne soient pas, comme on l'a cru, le sujet composé du verbe *ils jetèrent*. Dans cette hypothèse, Assurbanipal dirait à peu près ce qui suit :

« Les Babyloniens furent réduits à toutes les horreurs de la famine, ils reconnurent ou ils redoutèrent la puissance des dieux qui me protègent, ils jetèrent dans les flammes Saulmugina, l'auteur de leurs maux ; ils épargnèrent ceux des leurs (les grands) qui s'étaient joints à lui, mais ils ne purent les soustraire à ma vengeance. »

La mort de Saulmugina serait le trait le plus remarquable de cet endroit, si un autre détail n'avait été rapproché d'un passage célèbre de la Bible.

Après avoir rapporté le supplice exceptionnel infligé aux principaux coupables, Assurbanipal ajoute, selon Georges Smith et M. Ménant, qu'il jeta le reste des prisonniers vivants, au milieu des taureaux et des lions de pierre que son grand-père Sennachérib avait posés. Assurbanipal, à en croire les traducteurs, parle aussi d'une fosse dans laquelle il aurait précipité les captifs.

Il y a plusieurs espèces de taureaux et de lions. M. Fox Talbot, au lieu de lions et de taureaux sculptés, a vu dans cette phrase des lions et des taureaux véritables, et il a traduit en conséquence (3) :

« Le reste des hommes, comme Sennachérib mon grand-

(1) *Assyria from the earliest times to the fall of Nineveh*, p. 165.

(2) *Transactions of the Society of Biblical archeology*, t. II, p. 361.

(3) *Ibid.* pp. 360-364.



» père avait l'habitude d'y jeter (des hommes), à mon tour,  
» suivant son exemple, je les jetai vivants au milieu des  
» taureaux et des lions. »

M. Fox Talbot n'a pas manqué de rapprocher le trait, ainsi compris, de l'histoire de Daniel jeté dans la fosse aux lions.

En vérité, il est fâcheux que cette version soit fausse, et par suite, le rapprochement illégitime. Les groupes de signes cunéiformes en question désignent des lions et des taureaux ornements d'architecture, dans les autres textes où ils se rencontrent; c'est du moins l'avis général, et M. Fox Talbot aurait dû le réfuter. Cette difficulté, qui n'est pas la seule, renverse l'interprétation de M. Fox Talbot. Quant à celles de M. Ménant et de G. Smith, n'étant pas très intelligibles, elles sont justement regardées comme non avenues.

Nous traduirions volontiers la phrase assyrienne de la manière que voici :

*Le reste des hommes (pris) vivants je les massacrai à mon tour, entre les taureaux et les lions de pierre, — là où l'on avait massacré mon grand-père Sennachérib, — afin de l'apaiser.*

Cette version a pourtant à nos yeux un défaut : elle est trop séduisante, elle se prête à un rapprochement encore plus remarquable que celui de M. Fox Talbot, puisqu'elle rappelle le meurtre perpétré, selon la Bible, sur la personne de Sennachérib, par deux de ses fils, dans le temple de Nisrok à Ninive. Aussi notre interprétation n'est-elle suggérée qu'avec beaucoup de réserve : on jugera de sa valeur par la force des arguments développés dans la note(1), au bas de la page.

(1) La phrase assyrienne offre deux formes différentes du verbe *zabanu*, auquel les traducteurs ont assigné le sens de *jeter*. La première de ces formes, *azbun*, est une 1<sup>re</sup> personne, du singulier, aoriste kal ; la seconde, *izbunnu*, est la 3<sup>e</sup> personne du pluriel du même temps et de la même voix. Celle-là exprime une action exercée par Assurbanipal sur ses prisonniers ; celle-ci exprime la même action, exercée par un sujet indéterminé sur Sennachérib. Selon toute probabilité *zabanu* n'a pas le sens de *jeter*, mais plutôt celui de *massacrer*. Assurbanipal ajoute en effet, immédiatement après, qu'il servit en pâture aux animaux carnassiers les membres d'hommes, qui sont certainement ceux dont il vient de raconter le supplice. La traduction strictement littérale serait celle-ci :

*Le reste des hommes vivants, là où l'on avait massacré Sennachérib, mon grand-père, entre les taureaux et les lions (de pierre), à mon tour je les y massacrai pour l'apaiser.*

La série d'extraits fournie par l'histoire des expéditions militaires se terminera, avec avantage, par un épisode vraiment épique de la guerre d'Assurbanipal contre Tiummam roi d'Elam : une prière du roi d'Assyrie et un songe prophétique. Au point de vue littéraire, cette page est la plus remarquable des documents historiques. Il est d'autant plus fâcheux qu'ici encore les traducteurs se contredisent à chaque ligne. Toutefois, comme la critique de détail et les discussions grammaticales nous entraîneraient trop loin, et diminueraient le charme d'un fragment poétique, nous avons jugé bon de nous en abstenir. Seulement, au lecteur qui voudra bien s'en rapporter à notre avis, nous recommanderons de préférence la version anglaise. M. Ménant attribue encore une fois, nous semble-t-il, au roi Assurbanipal le songe d'un autre personnage, et la confusion causée par cette méprise n'a rien de commun avec le beau désordre du songe d'Énée ou du songe d'Athalie.

Voici donc ce fragment sans pareil dans la littérature assyrienne (1) :

M. FOX TALBOT

M. MÉNANT

(*Records of the Past*, v. VII, pp. 67, 68.) (*Annales des rois d'Assyrie*, p. 283.)

• Au mois d'Ab (2), le mois du lever

• Dans le mois abu (août), le mois

Le mot assyrien auquel nous attachons le sens d'*apaisement*, *supplication*, est *kispi*, qui répondrait à *kesepe*, mot hébreu de même signification. Cependant nous devons ajouter que ce dernier rapprochement n'est pas sûr, la sifflante *s* de l'assyrien *kispi* qui est *samek* ou *zain*, ne correspondant pas à la sifflante *sin* du mot hébreu *kesepe*.

(1) *Cuneiform inscriptions of Western Asia*, Vol. III, pl. 32.

(2) In the month Ab, the month of the heliacal rising of Sagittarius, in the festival of the great Queen (ISHTAR) daughter of BEL, I was staying at Arbela, the city most beloved by her, to be present at her high worship. There they brought me news of the invasion of the Elamite, who was coming against the will of the gods.

Thus : TIUMMAN has said solemnly, and ISHTAR has repeated to us the tenor of his words : thus : " I will not pour out another libation until I shall have gone and fought with him. "

Concerning this threat which TIUMMAN had spoken, I prayed tho the great ISHTAR. I approached to her presence, I bowed down at her feet, I besought her divinity to come and to save me. Thus : O goddess of Arbela, I am ASSURBANIPAL King of Assyria, the creature of thy hands, (chosen by thee and) thy

• héliaque du Sagittaire, à la fête de la  
• grande Reine (ISHTAR) fille de BEL,  
• je me trouvais à Arbèle, la ville  
• qu'elle aime le plus, pour assister à  
• son culte sublime.

• Là me fut apportée la nouvelle  
• de l'invasion de l'Elamite, qui s'a-  
• vançait contre le gré des dieux.  
• Ainsi : TIUMMAN s'est exprimé so-  
• lennellement, et ISHTAR nous a ré-  
• pété la teneur de ses paroles, en

• consacré à l'étoile de l'Arc [le sagit-  
• taire (?)], pendant la fête de la Reine  
• sublime, la fille de Bel, j'ai fait un  
• sacrifice en son honneur dans la  
• ville d'Arba Ilu, la ville aimée de  
• son cœur.

• Mais lui, pour repousser l'inva-  
• sion du pays d'Elam, qui avait lieu  
• contre les dieux, il disait : « Teum-  
• man est aussi puissant que Istar. »  
• Il répétait ainsi ces paroles : « je ne  
• m'arrêterai pas jusqu'à ce que je

father (ASSUR) to restore the temples of Assyria and to complete the holy cities of Akkad. I have sought to honour thee, and I have gone to worship thee.

But he TIUMMAN King of Elam who never worships the gods... [*Here some words are lost.*]

O thou queen of queens, Goddess of war, Lady of battles, Queen of the gods, who in the presence of ASSUR thy father speakest always in my favour, causing the hearts of ASSUR and MARDUK to love me... Jo! now, TIUMMAN King of Elam who has sinned against ASSUR thy father, and has scorned the divinity of MARDUK thy brother, while I Assurbanipal have been rejoicing their hearts. He has collected his soldiers, amassed his army, and has drawn his sword to invade Assyria. O thou archer of the gods, come like a... in the midst of the battle, destroy him, and crush him with a fiery bolt from heaven!

ISHTAR heard my prayer. Fear not! She replied, and caused my heart to rejoice. According to thy prayer thy eyes shall see the judgment. For I will have mercy on thee!

In the night-time of that night in which I had prayed to her, a certain seer lay down and had a dream. In the midst of the night ISHTAR appeared to him, and he related the vision to me thus : ISHTAR who dwells in Arbela came unto me begirt right and left with flames, holding her bow in her hand, and riding in her open chariot as if going to the battle. And thou didst stand before her. She addressed thee as a mother would her child. She smiled upon thee, she ISHTAR, the highest of the gods, and gave thee a command. Thus : Take (this bow) she said, to go to battle with! Wherever thy camp shall stand, I will come to it.

Then thou didst say to her : thus : o Queen of the goddesses, wherever thou goest let me go with thee! Then she made answer to thee : thus : I will protect thee! And I will march with thee at the time of the feast of Nebo. Meanwhile eat food, drink wine, make musik, and glorify my divinity, until I shall come and this vision shall be fulfilled.

[*Henceforward the seer appears to speak in his own person.*]

Thy heart's desire shall be accomplished. Thy face shall not grow pale with fear. Thy feet shall not be arrested : thou shalt not even scratch thy skin in the battle. In her benevolence she defends thee, and she is wrath with all thy foes. Before her a fire is blown fiercely, to destroy thy enemies.

• ces termes : « Je ne répandrai plus  
• aucune libation jusqu'à ce que j'aie  
• marché et que je me sois battu avec  
• lui. »

• Sur cette menace que TRUMMAN  
• avait proférée, je priai la grande  
• ISHTAR. Je m'avançai en sa pré-  
• sence, je fléchis le genou à ses pieds,  
• je suppliai sa divinité de venir et de  
• me sauver. Ainsi :

• O déesse d'Arbèle, je suis Assur-  
• banipal roi d'Assyrie, la créature de  
• tes mains, (choisi par toi et) ton  
• père (ASSUR) pour restaurer les tem-  
• ples d'Assyrie et achever les villes  
• saintes d'Akkad. J'ai cherché à t'ho-  
• norer et j'ai été t'adorer.

• Mais lui TRUMMAN qui n'adore  
• jamais les dieux...

*[Ici quelques mots sont perdus.]*

• O toi Reine des reines, déesse de la  
• guerre, maîtresse des batailles, reine  
• des dieux, qui parles toujours en ma  
• faveur en présence d'ASSUR, ton  
• père, inspirant de l'amour pour moi  
• aux cœurs d'ASSUR et de MARDUK ..

• Et voilà TRUMMAN roi d'Elam qui  
• a péché contre Assur ton père, et qui  
• a méprisé la divinité de MARDUK  
• ton frère, tandis que moi Assurbanipal j'ai réjoui leurs cœurs. Il a ras-  
• semblé ses soldats, amassé son armée  
• et tiré son épée pour envahir l'Assy-  
• rie. O toi archer des dieux, viens  
• comme un.... au milieu de la ba-  
• taille, et frappe-le. d'un trait en-  
• flammé lancé du ciel.

• ISHTAR entendit ma prière. Ne  
• crains pas, répondit-elle, et elle ré-  
• jouit mon cœur. Selon ta prière tes  
• yeux verront le jugement. Car  
• j'aurai compassion de toi !

• Durant la nuit dans laquelle je  
• l'avais priée, un certain voyant était  
• couché et eut un songe. Au milieu

• l'aie atteint pour faire la guerre. »

• D'après ces propos, qui avaient  
• été tenus par Teumman, j'ai supplié  
• la puissante déesse Istar; je me suis  
• prosterné devant elle pour qu'elle  
• vienne à mon secours (en la priant  
• ainsi) :

• Déesse d'Arba-Ilu, moi, je suis  
• Assurbanipal, l'œuvre de vos mains  
• .... le père qui m'a engendré... pour  
• rétablir les temples du pays d'Assur  
• et embellir les villes du pays d'Ak-  
• kad, Moi, je rétablis tes temples,  
• je marche dans ton adoration....

• Et lui Teumman, roi du pays  
• d'Elam, lui qui n'adore pas les  
• Grands-Dieux.... et toi Déesse des  
• Déeses, redoutable dans les com-  
• bats, Déesse de la guerre, Reine  
• des Dieux.... toi qui en présence  
• d'Assur le père qui m'a engendré,  
• m'as proclamé....tu m'aimes....pour  
• réjouir le cœur d'Assur, pour plaire  
• à Marduk.

• Mais lui Teumman, roi du pays  
• d'Elam.... contre Assur le Roi des  
• Dieux, le père qui m'a engendré et  
• contre Marduk, son frère aimé....  
• Assurbanipal, qui réjouit le cœur  
• d'Assur, qui rassemble son armée,  
• et qui se prépare au combat, qui  
• pousse ses soldats pour sortir du  
• pays d'Assur, toi vainqueur des  
• Dieux, toi qui pèses au milieu des  
• combats, renverse-le, détruis-le. »

• Istar a entendu ma prière et m'a  
• répondu : « Ne crains rien. » Et elle  
• a réjoui mon cœur en disant : « Tes  
• yeux seront satisfaits par le secours  
• de ma main qui vient à ton aide, je  
• te promets le succès. »

• Alors au milieu de la nuit, pen-  
• dant que j'invoquais (Istar), je  
• m'endormis dans un sommeil pro

• de la nuit ISHTAR lui apparut, et  
• il me raconta la vision en ces termes :

• ISHTAR qui habite à Arbèle vint  
• à moi entourée de flammes à droite  
• et à gauche, tenant son arc dans sa  
• main, et montée sur son char décou-  
• vert, comme si elle allait à la bataille.  
• Et tu étais devant elle. Elle te par-  
• lait comme une mère à son enfant.  
• Elle te souriait, elle ISHTAR, la plus  
• haute des divinités, et te donnait  
• un ordre. Ainsi : prends cet arc, di-  
• sait-elle, et marche au combat ! Où  
• tu établiras ton camp, là je viendrai.

• Alors tu lui parlais ainsi : O reine  
• des déesses, partout où tu iras, que  
• j'aïlle avec toi ! Alors elle te répon-  
• dit : je te protégerai, et je marche-  
• rai avec toi au temps de la fête de  
• Nebo. En attendant mange, bois du  
• vin, fais de la musique, glorifie ma  
• divinité jusqu'à ce que je vienne et  
• que cette vision s'accomplisse.

[*A partir d'ici le voyant semble par-  
ler en son propre nom*].

• Le désir de ton cœur sera accom-  
• pli. Ta face ne pâlera pas de frayeur :  
• tes pieds ne seront pas arrêtés, tu  
• ne te gratteras pas même la peau  
• dans la bataille. Dans sa bienveil-  
• lance elle te défend, elle est irritée  
• contre tous tes ennemis. Devant elle  
• souffle une flamme terrible pour dé-  
• truire tes ennemis. »

• fond et je fus visité par un songe.  
• Pendant cette nuit, Istar a parlé et  
• elle m'est apparue ainsi :

• Istar qui habite Arba-Ilu s'est  
• avancée ; elle était environnée de  
• rayons à droite et à gauche, elle  
• portait un arc dans la main, lançant  
• de terribles javelots au milieu de la  
• mêlée, sa démarche était assurée  
• comme celle d'une mère qui donne  
• le jour (à un enfant).

• Istar, la reine aimée des Dieux,  
• t'apporte cet ordre (dit-elle) : marche  
• pour prendre des dépouilles, la place  
• est prête devant toi, je viendrai à  
• ton aide, moi, la place où tu iras,  
• j'irai avec toi. La reine des déesses  
• te commande ainsi : tu resteras ici  
• dans le temple de Nabu, mange de  
• la nourriture, bois du vin, au bruit  
• des instruments, glorifie ma divinité  
• jusqu'à ce que j'arrive et ton désir  
• sera accompli.

• Je veux te faire toucher le désir  
• de mon cœur, il ne se tiendra pas  
• debout devant toi, il ne t'imposera pas  
• son joug, ne fais pas attention à ta  
• peau, au milieu du combat, Istar te  
• réserve sa protection généreuse,  
• elle veille sur toi, elle écartera tous  
• les dangers. Devant elle brûle un  
• feu terrible.... pour renverser tes  
• ennemis les uns contre les autres. »

Cet extrait n'est pas le seul qui, dans une des deux tra-  
ductions au moins, ait été rendu avec beaucoup d'obscu-  
rité : il s'en est rencontré d'autres précédemment.

Cette observation, bien comprise, n'implique pas un blâme.  
Lorsqu'il s'agit de textes assyriens, une version obscure,  
voire même inintelligible, a des avantages. D'abord elle est

franche, elle est l'expression sincère du résultat modeste auquel ont abouti les efforts de l'interprète, et le public n'en est pas la dupe; tandis qu'une version dégagée ne sert parfois qu'à donner le change et à dissimuler l'impuissance du traducteur. En outre, aussi longtemps qu'une exégèse est dans l'enfance, les interprétations les moins réussies, pourvu qu'elles ne reposent pas sur de faux principes, rendent des services. Voici comment. Quand un traducteur, après avoir cherché en vain le contenu d'un passage, laisse tomber les bras de découragement, et se contente d'un sens tel quel, la version que, de guerre lasse, il jette sur le papier, rend peut-être vaguement quelques traits isolés. Surviennent un interprète dont l'esprit ne s'est point dégoûté à la poursuite du même objet : un mot, une expression, qui le frappe dans l'œuvre de son devancier, est pour lui la clef à l'aide de laquelle il pénètre dans la pensée de l'original, et ce qu'il n'aurait pas trouvé seul, il le découvre grâce à la version ébauchée qu'il a sous les yeux. A ce point de vue les versions publiées dans les *Records of the Past* seront très utiles, parce qu'elles sont très littérales, et qu'elles répondent le plus souvent ligne pour ligne au texte assyrien. Le travail des savants anglais, qui est pénible, et rappelle, en certains endroits, celui des jeunes générations soumises au tourment salutaire de la version grecque, est singulièrement méritoire, et dénote une probité scientifique digne d'éloges.

L'Angleterre, comme on l'a sans doute remarqué en parcourant ces pages, a fourni jusqu'ici plus de déchiffreurs d'inscriptions cunéiformes que la France. D'un côté, nous avons cité Georges Smith et Norris, Sir Henri Rawlinson, MM. Sayce, Fox Talbot, Rodwell et St. Chad Boscawen, auxquels il convient d'ajouter Hincks, un des assyriologues les plus pénétrants qu'il y ait eu ; de l'autre, nous n'avons rencontré que les noms de MM. Oppert, Ménant et Lenormant. Comme les deux listes sont complètes, l'infériorité numérique de la France est incontestable. Mais d'où vient que la nation qui a produit Sylvestre de Sacy, Champollion, Eugène Burnouf, de Rougé, MM. Mariette, Chabas et tant d'autres, a donné un contingent si restreint d'assyriologues? Dire que les savants anglais sont mieux

placés, pour exploiter les ressources incomparables du Musée Britannique, c'est signaler une seule des causes de ce phénomène. Nous en achèverions l'explication, si le sujet était moins délicat, et si nous avions mission pour l'approfondir.

### § 3.

#### *Récit des chasses.*

Les rois d'Assyrie étaient grands chasseurs, ou du moins la plupart d'entre eux se vantent de l'avoir été. Nemrod le plus ancien que la Bible mentionne, et que les assyriologues identifient, à tort ou à raison, avec le fabuleux Marduk (Mérodach) des inscriptions cunéiformes, était demeuré pour les Juifs le type du genre. On disait : *fort chasseur devant Jéhova comme Nemrod.*

La popularité attachée, de tout temps, à une profession parfois si frivole, n'est pas l'effet d'un stupide engouement. L'instinct chasseur, auquel l'homme cède avec tant de plaisir, a quelque chose de providentiel : sans cet instinct le roi de la création ne saurait, en maintes circonstances, ni affirmer son empire, ni défendre sa vie, ni l'entretenir. Dans le principe surtout, la chasse ne fut pas un simple délassement où se complaisait la vanité des princes ; c'était une guerre sérieuse soutenue par les hommes encore en petit nombre, contre la multitude des animaux féroces qui leur disputaient le terrain. En contribuant à la destruction des espèces nuisibles, on rendait un service signalé à ses semblables, et on se frayait un chemin à la royauté. La bravoure à la chasse, comme la vaillance sur le champ de bataille, devint naturellement l'apanage des grandes races ; alors même qu'elle ne fut plus nécessaire pour la sécurité commune, la qualité de fort chasseur ne perdit pas son prestige, et les rois d'Assyrie n'ont pas eu tort de s'en prévaloir. Bien des idées, bien des sentiments survivent de la même manière à l'état de choses qui leur a donné naissance.

Si les textes cunéiformes étudiés jusqu'à présent jettent peu de lumière sur les siècles où l'homme luttait avec les

grands animaux pour la possession du sol assyrien lui-même, l'égyptologie, qui remonte plus haut, les éclaire d'un rayon fugitif. D'après un document hiéroglyphique, au <sup>xvii</sup><sup>e</sup> siècle avant notre ère, les éléphants parcouraient encore en bandes nombreuses le territoire de Ninive (1).

Durant la période plus récente dont les inscriptions cunéiformes nous ont conservé le souvenir, l'Assyrie présentait un autre aspect. Une population nombreuse la couvrait, et ce n'était plus dans le voisinage de leurs capitales que les monarques ninivites trouvaient les animaux féroces avec lesquels, si nous les en croyons, ils aimaient à se mesurer.

Assurbanipal est un des rois d'Assyrie qui semblent avoir attaché le plus d'importance à la lutte contre les animaux féroces. Les bas-reliefs de son palais représentent plusieurs scènes de chasse rendues plus significatives par les légendes qui les accompagnent(2), et dont voici deux spécimens dans la traduction de

M. MÉNANT.

(*Annales des rois d'Assyrie*, p. 290.)

• Moi Assur-bani-pal, roi des Légions, roi du pays d'Assur, dans une de mes chasses, j'ai rencontré un lion, je l'ai pris par les oreilles, en invoquant Assur et Istar, la souveraine des combats, j'ai traversé ses entrailles d'un coup de ma lance. Voilà l'œuvre de mes mains.

• Moi Assur-bani-pal, roi des Légions, roi du Pays d'Assur, dans une des chasses de ma Majesté, j'ai pris un lion par la queue et, avec l'aide d'Adar et de Nergal, les Dieux mes Protecteurs, j'ai broyé sa cervelle d'un coup de massue. Voilà l'œuvre de mes mains. •

(1) Un officier égyptien, nommé Amonemheb, qui avait été au service de Thotmès III, raconte que ce Pharaon prit 120 éléphants à Ninive :

• Une seconde fois, dit il, je fus témoin d'un autre acte glorieux fait par le Seigneur des deux mondes à Ninive. Il prit à la chasse 120 éléphants pour leurs défenses, pour (l'ivoire). Je pris le plus extraordinaire d'entre eux, l'attaquant devant Sa Majesté. Moi, (je fus) celui qui lui coupa le pied de devant, il était vivant. • M. Chabas, auquel nous empruntons cette traduction, ajoute : • L'Égyptien était familiarisé avec la chasse à l'éléphant. C'est en blessant cet animal aux jambes de devant qu'on le met hors d'état de se défendre ; leurs premières terreurs passées, les soldats romains battirent ainsi les éléphants de Pyrrhus. • Cf. M. Chabas. *Études sur l'Antiquité historique*, etc., 2<sup>e</sup> édition, pp. 573-575.

(2) *Cuneiform inscriptions of Western Asia*, vol. I, pl. 9.



Les hauts faits de chasse de Tuklatpalasar I<sup>er</sup> sont encore plus merveilleux. On trouvera dans le passage suivant un échantillon des vanteries de ce successeur de Nemrod (1).

SIR HENRI RAWLINSON.

M. MÉNANT.

(*Records of the past*, Vol. V. p. 21.) (*Annales des rois d'Assyrie*, pp. 44, 45.)

<p>• Les dieux HERCULE (2) et NERGAL ont donné leurs vaillants serveurs et leurs flèches comme une gloire pour le soutien de mon empire. Sous les auspices d'HERCULE, la divinité qui me protège, à quatre taureaux sauvages, forts et superbes, dans le désert, au pays de Mitan, et dans la ville d'Arazik, appartenant au pays de Khatti, avec mes longues flèches garnies de fer, et avec de grands coups, j'enlevai leurs vies. J'apportai leurs peaux et leurs cornes à ma ville d'Ashur.</p> <p>• J'ai tué dix grands buffles sauvages dans le pays de Kharran, et dans les plaines du fleuve Khabur. J'ai pris quatre buffles vivants. J'apportai leurs peaux et leurs cornes, avec les buffles vivants à ma ville d'Ashur.</p>	<p>• Le dieu Adar et le dieu Nergal m'ont confié leurs armes terribles et leur arc puissant pour soutenir ma royauté. Dans l'adoration du dieu Adar, mon protecteur, j'ai tué quatre buffles mâles <i>suturut</i> dans des <i>Khurdi</i>, dans le pays de Mitan et dans la ville d'Arazika qui est vis-à-vis du pays de Khatti (la Syrie), je les ai tués avec mon arc puissant, mon glaive en fer et mon grand <i>mulmalli</i>, j'ai apporté leurs peaux à ma ville d'El-Assur.</p> <p>• J'ai tué dix sangliers mâles et robustes dans le pays de Rasni et sur les bords du Khabur. J'ai pris quatre sangliers vivants. J'ai apporté les peaux et les dents des sangliers morts, avec les sangliers vivants dans ma ville d'El-Assur.</p>
---	--

(1) *Cuneiform inscriptions of Western Asia*, vol. 1, pl. 14.

(2) The gods HERCULES and NERGAL gave their valiant servants and their arrows as a glory to support my empire. Under the auspices of HERCULES, my guardian deity, four wild bulls, strong and fierce, in the desert, in the country of Mitan, cind in the city Arazik, belonging to the country of the Khatte, with my long arrows tipped with iron, and with heavy blows I took their lives. Their skins and their horns I brought to my city of Ashur.

Ten large wild buffaloes in the country of Kharran, and the plains of the river Khabur, I slew. Four buffaloes I took alive; their skins and their horns, with the live buffaloes, I brought to my city of Ashur.

Under the auspices of my guardian deity Hercules, two *sons* of lions fell before me. In the course of my progress on foot I slew them, and 800 lions in my chariots in my exploratory journeys I laid low. All the beasts of the field and the flying birds of heaven I made the victim of my shafts.

• Sous les auspices de la divinité	• Sous les auspices d'Adar, qui me
• qui me protège, Hercule, deux <i>soss</i>	• donna son aide, j'ai tué 120 (2 <i>susi</i> )
• de lions tombèrent devant moi. Dans	• lions; j'ai lutté, avec mon courage,
• le cours de mes marches je les abat-	• corps à corps, et je les ai mis sous
• tis à pied, et du haut de mon char j'ai	• mes pieds; j'ai pris 800 lions avec
• abattu 800 lions dans le cours de mes	• mes chars dans les <i>passuti bu ul an</i>
• voyages d'exploration. Je fis tomber	• <i>nir</i> , et l'oiseau du ciel, dans son vol,
• victimes de mes traits, toutes les bêtes	• ne s'est pas dérobé à la sûreté de
• des champs et tous les oiseaux vo-	• mes flèches. •
• lants du ciel. •	

Tuklatpalasar avait déclaré la guerre à toute la création. Un document qui serait précieux, si nous le possédions en entier, parce qu'il contenait l'histoire suivie de plusieurs règnes (1), nous apprend, en un endroit qui paraît le concerner, que ce prince se trouvant à Arvad en Phénicie, monta sur des vaisseaux de cette ville, s'avança dans la mer, et y tua un *nakhira*, c'est-à-dire, un dauphin, ou un marsouin, ou un veau marin, selon les différents interprètes (2). Les versions, dans l'extrait qui vient d'être cité, présentent les mêmes divergences. Si l'on a remarqué, en les parcourant, que sir Henri Rawlinson trouve des buffles là où M. Ménant aperçoit des sangliers, et que ce dernier, en conséquence, prend pour des dents ce que son confrère a pris pour des cornes; si nous ajoutons qu'au même endroit Hincks a vu des éléphants, et que Norris y distingue plutôt des rhinocéros (3), on aura une idée des difficultés que les assyriologues rencontrent dans cette partie de leur tâche. Ces difficultés tiennent au caractère même des inscriptions historiques, dont les récits se traînent d'habitude dans l'ornière des généralités, sans descendre jusqu'aux actions et aux traits précis qui révèlent la nature particulière des objets.

(1) *Cuneiform inscriptions of Western Asia*, Vol. I, pl. 28. Cf. M. Ménant, *Annales des rois d'Assyrie*, pp. 49 et 50.

(2) Cf. Norris. *Assyrian dictionary*, p. 1011, sub. v. *Nakhira*.

(3) Cf. Norris. *Assyrian dictionary*, p. 837, sub v. *Amsi*.

§ 4.

*Histoire des constructions.*

Aussi haut qu'il est possible de remonter dans l'histoire, les rois de Babylone et de Ninive sont bâtisseurs. La tradition est unanime à leur attribuer ce caractère, et en l'absence de leurs annales, les ruines de leurs monuments prouveraient qu'en cela elle ne nous a point trompés. Une foule de monticules, dans les plaines de l'Euphrate et du Tigre, sont des constructions gigantesques écroulées sur elles-mêmes. Il y a quelques années, quand leurs flancs s'entrouvrirent, ils laissèrent voir les restes de temples et de palais avec leurs bas-reliefs et leurs décorations diverses, objets précieux qui avaient échappé aux flammes, grâce au rapide effondrement de la partie supérieure des édifices, lors de l'incendie qui les dévora. Quel était l'âge respectif des palais découverts ? Quels monarques les avaient fondés ? Quels étaient les personnages des mille scènes figurées remises inopinément au jour ? Voilà les questions qui se sont posées dès l'abord et qui n'auraient jamais reçu de réponses précises, si les ruines mésopotamiennes n'avaient livré en même temps, comme textes explicatifs, les inscriptions auxquelles nous consacrons ces pages.

Parmi tant de rois constructeurs, on distingue en Assyrie : Assurnatsirpal qui renouvela la ville de Calah au ix<sup>e</sup> siècle avant J.-C., Sargon qui fonda la ville de Dour-Sargon au viii<sup>e</sup> siècle, et Sennachérib, fils de Sargon, qui changea la face de Ninive ; — en Chaldée, Nabuchodonosor qui construisit les merveilles de sa capitale, et couvrit son pays de monuments pendant un règne de plus de quarante ans (605 à 561 avant J.-C.).

Les textes dans lesquels les monarques babyloniens et ninivites décrivent les monuments qui devaient les immortaliser, offrent plus qu'un intérêt artistique, ils éclaircissent ou embrouillent, suivant qu'ils sont bien ou mal compris, de graves questions d'histoire.

Ainsi, pour en donner un exemple, suivant l'opinion qui a prévalu dans l'école d'assyriologie anglaise, l'empire

d'Assyrie, après avoir dominé sans interruption sur l'Asie occidentale pendant une série de siècles, succomba, vers l'année 625, sous l'effort des Babyloniens et des Mèdes réunis; au contraire, suivant une hypothèse de M. Oppert, Ninive aurait passé par une double catastrophe, elle aurait été détruite par les Babyloniens et les Mèdes une première fois en 788, et une seconde fois à la fin du septième siècle avant J.-C.

Le système de M. Oppert tombe en discrédit. M. François Lenormant, qui l'a d'abord vulgarisé dans son *Manuel d'histoire ancienne des peuples de l'Orient*, s'est rangé depuis, dans ses *Lettres assyriologiques*, à l'avis de l'école anglaise. M. Ménant, collaborateur assidu de M. Oppert, ne reproduit les vues de son confrère qu'avec réserve, dans les *Annales des rois d'Assyrie* (p. 136), de sorte que l'opinion de M. Oppert est devenue tout à fait singulière. On la trouve exposée avec les motifs à l'appui dans l'*Expédition scientifique en Mésopotamie* (t. I, p. 288) :

« La destruction de la ville (de Ninive en 788) fut complète, et, en effet, rien ne nous est conservé de cette première époque. Nous n'aurions aucune notion des prédécesseurs de Sennachérib, si ces monarques n'avaient pas construit des palais à Kala-Sherghat, à Nimroud et à Khorsabad; et ce sont seulement les passages fréquents des textes de Sardanapale III (1) et de ses successeurs qui prouvent que leur résidence était à Ninive. Souvent on lit dans leurs récits de bataille qu'ils partaient de leur palais de Ninive pour commencer leurs campagnes, et l'on voit que les rois vaincus ou tributaires leur envoyaient leurs présents jusque dans la ville de Ninus. Mais aujourd'hui il n'existe aucun vestige de toute la dynastie du grand empire, excepté un piédestal brisé d'une statue où on lit les mots suivants : « *Sardanapale, roi grand, roi d'Assyrie, fils de Tiglatpileser, roi puissant, roi d'Assyrie, fils d'Assur-dan-ili, roi d'Assyrie. Cette image... Celui qui change mon écriture et mon nom, que le dieu père des dieux...* Le reste est obscur. »

(1) M. Oppert désignait alors sous le nom de Sardanapale III le prince dont le nom a été généralement lu depuis *Assurna'sirpal*.

L'absence de monuments antérieurs aux Sargonides sous les décombres de Ninive est un fait remarquable, mais il ne s'explique pas aussi facilement qu'on pourrait le croire dans le système de M. Oppert. Car à la fin du VII<sup>e</sup> siècle avant notre ère, les villes assyriennes furent détruites, et cependant leurs ruines recèlent de précieux débris. Arbace et Bélésis, que le savant assyriologue considère comme les destructeurs de la première Ninive, en 788, ont-ils remué les fondements de ses palais, et en ont-ils extrait les tablettes et les cylindres couverts d'écriture qu'on y avait déposés, afin de les dérober aux recherches de la postérité ?

Un texte de Sennachérib rend mieux compte du fait signalé. Ce prince dit en effet, en un endroit qui sera bientôt cité, que ses prédécesseurs avaient négligé Ninive, qu'ils n'y avaient guère bâti, et par suite, — c'est notre conclusion, — n'y avaient guère laissé d'œuvres d'art ni de monuments. En outre rien ne nous assure que Sennachérib, en renversant l'ancien palais, se soit beaucoup soucié des objets qui le décoraient. On le croirait d'autant plus difficilement que, d'après M. Oppert lui-même (1), les Sargonides ont livré à la destruction les monuments de leurs prédécesseurs à Calah.

Si nous en croyons M. Ménant, un roi d'Assyrie, Sargon, parle de Ninive comme d'une ville en ruines. La traduction des *Fastes* qui se lit dans les *Annales des rois d'Assyrie* fait bien dire à Sargon qu'il bâtit sa nouvelle capitale *pour remplacer Ninive*. L'expression assyrienne, ainsi traduite est rendue dans la version latine interlinéaire de MM. Oppert et Ménant par ces mots : *loco Ninives (dirutae), à la place de Ninive (détruite)*. La glose, ajoutée entre parenthèse par les traducteurs, aurait quelque fondement si la préposition *ilana* signifiait en réalité *à la place de*, mais beaucoup d'assyriologues lui attribuent simplement le sens de : *au-dessus*. Dour-Sargon, d'après eux, aurait été bâti au-dessus, c'est-à-dire, sur un terrain plus élevé que Ninive, ce qui est conforme à la vérité.

L'hypothèse de M. Oppert fait partie d'un ensemble de combinaisons dont le but est d'aplanir une grande difficulté

(1) *Expédition scientifique en Mésopotamie*, T. I, pp. 269 et 335.

de chronologie. En supputant les années, à partir d'un certain temps, d'un côté avec les données des livres des Rois, dans la Bible, et de l'autre avec celles des inscriptions cunéiformes, on trouve le résultat de la première opération en excès de quarante-cinq ans sur celui de la seconde. En outre la Bible mentionne avec le seul qualificatif de *roi d'Assyrie* un *Phul* dont M. Oppert n'a pas reconnu le nom dans la liste des Limmu. De là des difficultés pour lesquelles on a proposé différentes solutions. Sir Henri Rawlinson (1) a déclaré fautifs les chiffres de la Bible et il a cherché à identifier Phul avec un des rois d'Assyrie figurant dans la liste des Limmu. M. Oppert prétend qu'il y a une lacune de quarante-cinq ans dans la liste des Limmu à l'époque où, suivant lui, Ninive n'existait plus, et dans l'intervalle ainsi ménagé il place Phul, dont il fait un *Chaldéen* devenu maître de l'Assyrie après la première ruine de Ninive. A parler en toute franchise, le procédé nous semble cavalier. Il n'y a obstacle qui ne tombe devant des moyens si violents. Nous aimons mieux la réserve de M. Ménant qui se demande si, grâce à de nouvelles découvertes, l'histoire de Phul ne s'éclaircira pas un jour sans qu'on soit obligé de supposer des erreurs dans les textes bibliques, ou des fautes de lapicides dans les textes assyriens (2).

Voulant donner un idée du style architectonique des Assyriens, nous avons naturellement fixé notre choix sur le texte de Sennachérib invoqué dans la discussion précédente.

M. FOX TALBOT.

M. MÉNANT.

(*Records of the Past*, Vol. 1, pp. 28-32.) (*Annales des rois d'Assyrie* pp. 228-230.)

• En ces jours (3), Ninive, la ville	• Alors (nous disons ceci) : Ninua
• sublime, la ville aimée d'Ishtar : dans	• est le lieu suprême, la ville où l'on
• laquelle habite le culte de tous les	• adore Istar, elle renferme tous les

(1) Cité par M. Ménant, *Annales des rois d'Assyrie*, pp. 5 et 136.

(2) Cf. M. Ménant, *Ibid.*

(3) Layard. *Inscriptions in the Cuneiform character*, pl. 63. In those days, Nineveh, the exalted city, the city beloved by Ishtar : within which dwells the worship of all the gods and goddesses, the ancient

• dieux et déesses, l'ancien <i>timin</i> de	• sanctuaires des Dieux et des Déeses
• son palais, ceux des anciens jours	• et ils veillent sur son antique <i>Timin</i>
• avaient gravé sur son argile une	• pour des jours éloignés; mais depuis
• écriture <i>sacrée</i> (?) et l'avaient répé-	• longtemps l'écriture ( <i>barummi</i> ) était
• tée sur les tablettes dont il était ac-	• effacée des pierres, et on avait ou-

*timin* (\*) of its palace, those of old time had stamped its clay with *sacred* (?) writing, and repeated it in the companion-tablets. A splendid place, a storehouse of every kind, and a treasury for all their jewels and regalia, they erected within it. Of all the kings of former days, my fathers who went before me, who reigned before me over Assyria, and governed the city of Bel (*i. e.* Niniveh), and every year without fail augmented its interior rooms, and treasured up in them all their revenues which they received from the four countries, not one among them all, though the central palace was too small to be their royal residence, had the knowledge, nor the wish to improve it, As to caring for the health of the city, by bringing streams of water into it, and the finding of new springs, none turned his thoughts to it, nor brought his heart to it. Then I, Sennacherib, king of Assyria, by command of the gods, resolved in my mind to complete this work, and I brought my heart to it. Men of Chaldaea, Aram, Manna, Kue and Cilicia, who had not fowed down to my yoke, I brought away as captives, and I compelled them to make bricks. In baskets made of reeds which I cut in the land of Chaldaea, I made the foreign workmen bring their appointed tale of bricks, in order to complete this work. The former palace, of 360 mesures long, adjoining the gardens of the Great Tower : 80 mesures wide, adjoining the watchtower of the temple of Ishtar : 134 mesures wide, adjoining the watchtower of the house of worship : and 90 mesures wide... which the kings, my fathers, who went before me had built for their royal residence; but had not beautified its front. The river Tibulti had ruined the brickwork of it when it ravaged the quays of the central city. The trees of its gardens had been burnt for firewood years ago. For a long time this river had undermined the front of the palace. In the high waters of its floods it had made great rents in the foundations, and had washed away the *timin*. That small palace I pulled down, the whole of it. I made a new channel for the river Tibilti, I regulated its water, I restrained its flow. Within its old limits I walled up its stream. The low platform I raised higher, and paved it firmly with stones of great size, covered with bitumen, for a space of 354 mesures in length, and 279 in breadth (\*\*). That space I

(\*) Le *timin* était la tablette ou le cylindre d'argile déposé dans les fondations, et parfois aux quatre angles. Il était l'objet d'un respect particulier, comme la *pierre angulaire* semble l'avoir été chez les Hébreux. Il devait demeurer éternellement à sa place. Si un roi postérieur le trouvait il devait le lire avec respect et le remettre en son lieu. Note de M. Fox Talbot.

(\*\*) Cette mesure est fournie par un autre document (*Inscriptions de Layard*, pl. 38, ligne 16, confirmé par l'inscription des Taureaux, *ibid*, pl. 62, l. 23). Note de M. F. T.

• accompagné. Ils avaient élevé au mi- • blié les exploits qu'elle rappelait  
 • lieu d'elle un splendide local, magasin • elle n'était plus l'objet de l'art et de  
 • de toute sorte d'objets, où étaient • l'interprétation, elle ne racontait  
 • déposés leurs joyaux et les trésors • plus la magnificence et la prière, la  
 • de leur royauté. De tous les rois des • force du gouvernement et sa protec-  
 • premiers jours, mes pères, qui mar- • tion, elle était détruite. C'est en  
 • chèrent avant moi, qui règnèrent • vain que depuis longtemps les rois  
 • avant moi sur l'Assyrie et gouver- • mes pères, qui m'avaient précédé et  
 • nèrent la ville de Bel (c'est-à-dire • qui s'étaient chargés des splendeurs  
 • Ninive), et chaque année, sans man- • de Bel, avaient réuni dans cette ville  
 • quer, enrichissaient ses salles inté- • beaucoup d'objets de prix et les tri-  
 • rieures, et amassaient dans ces salles • buts des rois des Quatre-Régions,  
 • leurs revenus qu'ils recevaient des • personne parmi eux n'avait songé à  
 • quatre contrées, personne parmi eux, • entourer d'une enceinte le siège de

elevated above the waters, and restored it to be again dry ground. 1700 measures long : 162 measures wide, on the upper side towards the north : 217 measures wide in the centre, 386 measures wide, on the lower side towards the south, fronting the river Tigris, I completed the mound, and I measured the measure. The *timin* of old times had not been forgotten, owing to the veneration of the people (\*\*\*). With a layer of large stones I enclosed its place, and I made its deposit secure. The written records of my name, 160 fathoms of bas-reliefs, I sculptured in the palace, but the lower part of the wall, next to the ground, I left to be filled up in future times. Afterwards I resolved to have more tablets carved. I sculptured twenty fathoms of them in addition to the former ones, so that I formed 180 fathoms of them altogether. The enclosure itself I increased beyond what it was in former days : above the measure of the former palace I enlarged it, and I liberally augmented its dwellings, and its fine buildings of ivory, *dan* wood, *ku* wood, *meshukan* wood, cedar wood, cypress wood, and pistachio wood. And in the midst I placed my royal residence, the palace of *zakdi nu isha*. Around it I planted the finest of trees, equal to those of the land of Khamana, which all the krowing prefer of those of the land of Chaldaea. By my care I caused the uprising of springs in more than forty places in the plain : I divided them into irrigating canals for the people of Niniveh, and gave them to be their own property. To obtain water to turn the flour mills, I brought it in pipes from Kishri to Niniveh, and I skilfully constructed water-wheels. I brought down the perennial waters of the river Kutzuru, from the distance of half a *kasbu*, into those reservoirs, and I covered them well. Of Niniveh, my royal city, I greatly enlarged the dwellings. Its streets, I renovated the old ones, and I widened those which were too narrow. I made them as splendid as the sun.

(\*\*\*) Cela n'est pas en contradiction avec ce qui a été dit plus haut, à savoir que l'ancien *timin* avait été entraîné par les eaux : car son souvenir peut avoir survécu dans la mémoire du peuple, et une nouvelle copie peut en avoir été déposée dans la plate-forme du palais de Sennachérib. Note de M. F. T.



• bien que le palais central fût trop  
• petit pour être leur résidence royale,  
• n'eut l'esprit ni la volonté de l'amé-  
• liorer. Quant à pourvoir à la salubrité  
• de la ville en y amenant des cours  
• d'eau, en découvrant de nouvelles  
• sources, personne ne tourna ses pen-  
• sées vers cet objet, ni ne le prit à  
• cœur.

• Alors moi, Sennachérib, roi d'As-  
• syrie, par le commandement des dieux  
• je résolus dans mon esprit de com-  
• pléter cet ouvrage, et je tournai mon  
• cœur vers cet objet. J'emmenai en  
• captivité des hommes de Chaldée,  
• d'Aram, Manna, Kue et Cilicie qui  
• ne s'étaient pas courbés sous mon  
• joug, et je leur ordonnai de faire des  
• briques. Pour compléter cet ouvrage  
• je fis apporter par ces ouvriers étran-  
• gers la quantité fixée de briques  
• dans des corbeilles faites de roseaux  
• que j'avais coupés au pays de Chal-  
• dée.

• Le palais primitif, qui avait 360  
• mesures en longueur du côté des jar-  
• dins de la Grande Tour, 80 mesures  
• de largeur du côté de la tour de garde  
• du temple d'Ishtar, 134 mesures de  
• large du côté de la tour de la maison  
• d'adoration, et 90 mesures de large...  
• que les rois mes pères qui marchaient  
• avant moi avaient bâti pour leur rési-  
• dence royale, mais dont ils n'avaient  
• pas orné la partie antérieure, la  
• rivière Tibilti en avait ruiné le mas-  
• sif en briques lorsqu'elle ravagea le  
• quai de la ville centrale.

• Les arbres de son jardin avaient  
• été brûlés comme bois de chauffage  
• nombre d'années auparavant. Depuis  
• longtemps cette rivière en avait miné  
• la partie antérieure, et au fort de sa  
• crue avait fait de grandes brèches  
• dans ses fondations, et avait emporté  
• le *timin*.

• Je renversai complètement ce petit

• la royauté, à veiller sur ces demeures,  
• à les faire construire, personne n'a-  
• vait songé à veiller sur la ville, à  
• diriger ses rues, à creuser un canal,  
• à poser des jalons, à changer ce qui  
• était mauvais.

• C'est pourquoi Sen-akhi-erib, roi  
• du pays d'Assur, a fait cette œuvre  
• avec la permission des Dieux. J'en  
• ai eu l'idée, j'y ai porté mon esprit.  
• J'avais enlevé de leurs demeures les  
• hommes du pays de Kaldi, les peuples  
• d'Aram, de Van, de Kui, de Kilakhu,  
• qui ne m'étaient pas soumis, je leur  
• donnai l'ordre de..... ils moulèrent  
• des briques. Je fis tailler des blocs  
• énormes au pays de Kaldi et je fis  
• transporter leur..... je fis servir le  
• travail des rebelles que mon bras  
• avait vaincus pour construire ces de-  
• meures.

• Le Palais précédent avait 360 me-  
• sures : — du côté du Bit-Zigurrat,  
• 80 mesures ; — du côté du Bit-Na-  
• mari, le temple d'Istar, 194 (?) me-  
• sures ; du côté de Bit-Namari, le  
• *Bit-masmari*, 95 mesures. Les rois  
• mes pères, qui m'avaient précédé,  
• l'avaient élevé pour leur gloire, mais  
• ils n'en avaient pas achevé la magni-  
• ficence.

• Le fleuve Tigulti qui protège le  
• château contre l'ennemi et qui, dans  
• son élévation, couvre le milieu de la  
• ville..... avait depuis longtemps miné  
• le palais, pendant sa crue les eaux  
• avaient pratiqué une brèche dans les  
• fondations et avaient endommagé le  
• *Timin*.

• J'ai démoli ce Palais tout entier,

• palais. Je fis un nouveau lit pour le  
• Tibilti, j'en réglai les eaux, j'en res-  
• treignis le débordement. Je contins  
• le fleuve entre des murs dans ses an-  
• ciennes limites. J'exhaussai la plate-  
• forme trop basse et je la pavai soli-  
• dement avec des pierres de grandes  
• dimensions enduites de bitume, sur  
• un espace de 354 mesures de long,  
• sur 279 de large. J'élevai cet es-  
• pace au dessus des eaux, et je l'af-  
• franchis de l'humidité.

• J'achevai la plate-forme et lui don-  
• nai pour dimensions 1700 mesures  
• en longueur, 162 en largeur dans la  
• partie haute du côté du nord, 217  
• mesures en largeur au centre, 386  
• mesures en largeur dans la partie  
• basse du côté du sud, faisant face au  
• Tigre. Le *timin* des anciens temps  
• n'avait pas été oublié grâce à la véné-  
• ration du peuple. J'entourai sa place  
• d'un massif de grandes pierres, et  
• j'en assurai le dépôt.

• Je sculptai dans le palais, 160  
• brasses de bas-reliefs, monuments  
• écrits de mon nom. Mais la partie  
• inférieure du mur, près du sol, j'at-  
• tendis un autre temps pour la remplir.  
• Dans la suite je résolus d'avoir plus  
• de tablettes gravées. J'en sculptai  
• vingt brasses en sus des premières,  
• de manière à en avoir en tout 180.  
• Je rendis l'enceinte elle-même plus  
• grande qu'elle ne l'avait été aux  
• jours précédents : je lui donnai des  
• dimensions supérieures à celles du  
• premier palais. J'en augmentai libé-  
• ralement les demeures,  
• et les beaux travaux en ivoire,  
• en bois de *dan*, en bois de *ku*, en  
• bois de *meshukan*, en bois de cèdre,  
• en bois de cyprès et en bois de pista-  
• chier. Au milieu je plaçai ma rési-  
• dence royale, le palais de *ZAKDI NU*

• j'ai changé le cours du fleuve Tigulti,  
• j'ai bouché la brèche et j'ai dirigé  
• son cours, j'ai recouvert la partie  
• supérieure des digues avec des bri-  
• ques sur lesquelles j'ai mis de gran-  
• des pierres; j'ai changé le cours du  
• fleuve et je l'ai fait couler comme  
• dans..... pendant 700 grands *Su-*  
• *klum* de longueur, 162 *Suklum* de lar-  
• geur vers le midi, 217 grands *Suklum*  
• de largeur au milieu, 376 grands  
• *Suklum* vers le nord du côté du  
• Diglat, c'est ainsi que j'ai rempli le  
• *Tambu*, et que j'ai pris les mesures.

• Pour que ce Palais puisse durer  
• plus longtemps pour la gloire du  
• monde, je n'ai pas touché aux *Timin*.  
• Quant aux..... j'ai employé de  
• grandes pierres, j'ai muré les parois,  
• et j'ai fortifié le *Subuk*.

• J'ai écrit dedans des inscriptions  
• avec la mention de mon nom, je les  
• ai déposés à 160 *Tibik* des *Tambi*,  
• en plusieurs exemplaires, dans les  
• soubassements. J'ai ménagé de ce  
• côté une rigole dans les *Tambi*.....  
• j'ai ajouté 20 *Tibik* à ceux qui s'y  
• trouvaient et j'ai ajouté en plus 180  
• *Tibik*. J'ai agrandi la terrasse du  
• palais bien au-delà de ce qu'elle était  
• autrefois, j'ai augmenté l'étendue du  
• palais bien au-delà de ce qu'il était  
• autrefois et j'ai garanti les demeures  
• extérieures.

• J'ai fait bâtir dans cette enceinte  
• un palais avec des Ka-amsi, en san-  
• tal, en ébène, en lentisque, en cèdre,  
• en cyprès, en pistachier, un palais  
• de *Zakdi*, qui n'a pas d'égal, pour  
• la demeure de ma royauté. J'ai coupé

- ИНА. Autour du palais je plantai un
- choix d'arbres, du genre de ceux du
- Liban que tous ceux qui les connais-
- sent préfèrent aux arbres de Chal-
- dée. Par mes soins je fis jaillir des
- sources en plus de quarante endroits
- dans la plaine. Je les répartis dans
- des canaux d'irrigation pour le peu-
- ple de Ninive, et je les leur donnai
- comme biens propres.
- Pour avoir de l'eau faisant tourner
- les moulins à farine, j'en amenai dans
- des tuyaux, de Kisri à Ninive, et je
- construisis avec art des moulins à
- eau. J'amenai les eaux perpétuelles
- de la rivière Kutzuru, de la distance
- d'un demi *Kasbu* dans ces réservoirs,
- et je les couvris bien.
- J'élargis considérablement les de-
- meures de Ninive ma ville royale.
- Quant à ses rues, je renouvelai les
- vieilles, j'élargis celles qui étaient
- trop étroites. Je les rendis splen-
- dides comme le soleil.
- des *sarmakku* du mont *Kkaminnu*, j'ai
- élevé des piliers en bois des mon-
- tagues du pays de Kaldi pour qu'on
- puisse..... après avoir élevé des pi-
- liers, j'ai percé la circonférence par
- des ouvertures (?), j'ai nommé des
- inspecteurs pour surveiller les habi-
- tants des rues de Ninua et je les ai
- mis sous leur direction.
- Pour alimenter les citernes, j'ai
- fait parvenir l'eau des puits dans des
- *akkulat* à partir du territoire de la
- ville de Kisiri jusqu'au voisinage de
- Ninua. J'ai dirigé le cours du canal
- de l'enceinte à un *Kasbu-gagor* du
- fleuve Khusur (le Khauser), là, j'ai
- établi un réservoir perpétuel et je
- l'ai fait couler à travers la ville.
- C'est ainsi que j'ai renouvelé Ni-
- nua, la ville de ma souveraineté, j'ai
- aligné ses rues, j'ai multiplié les fon-
- taines et les canaux et je l'ai fait
- brillante comme le soleil.

La traduction de ce passage par M. Oppert, dans le premier volume de l'*Expédition scientifique en Mésopotamie* (1), publié en 1863, fait dire à Sennachérib non-seulement que l'écriture monumentale était détruite à Ninive, mais que la ville était elle-même dans un état ruineux. Quelques années plus tard, Norris (2) proposait encore un sens conforme à celui de M. Oppert. Ce suffrage a de la valeur, car Norris jugeait avec indépendance et sans parti pris. Néanmoins ce qu'il faut considérer avant tout, c'est l'explication du fait fournie par les documents originaux. Sennachérib attribue le délabrement de Ninive à la négligence de ses prédécesseurs, et ses paroles excluent l'hypothèse d'une ruine totale de cette ville, par les Mèdes et les Babyloniens, deux ou trois générations avant lui.

(1) Page 299.

(2) *Assyrian dictionary*, p. 909. Vol. III, publié en 1872.

Quand on parle de vieux rois bâtisseurs, on ne sépare pas Babylone de Ninive. La pensée se porterait même de préférence vers la Chaldée, si l'on tenait compte des seuls documents cunéiformes. Il semble que les rois de Babylone aient moins songé à leur réputation de conquérants qu'à celle de grands constructeurs. Toutes les inscriptions connues de Nabuchodonosor, de Neriglissor et de Nabonide, ont pour objet le culte des dieux, la construction et l'ornementation des temples, l'érection ou la réparation de pyramides et les travaux entrepris pour la défense de Babylone. C'est à peine si Nabuchodonosor dans l'immense inscription qui est aujourd'hui la propriété de l'*East-India House* à Londres, rappelle en passant que, fidèle à la politique dont les rois d'Assyrie lui avaient donné l'exemple, il soumit les peuples de l'Asie, et remplit ses coffres de leurs trésors.

De ce que les collections européennes ne possèdent pas d'inscriptions où les rois chaldéens racontent leurs expéditions en détail, à la manière des conquérants ninivites, il ne s'ensuit pas, il est vrai, que des documents de cette sorte n'aient jamais existé à Babylone. La conclusion serait d'autant plus hasardée que les ruines de la Babylonie n'ont pas été, jusqu'ici, fouillées avec le même soin que l'emplacement des antiques cités assyriennes. Il est bien remarquable toutefois qu'en fait d'inscriptions royales, les tumulus de la Chaldée n'aient guère livré que des textes relatifs aux constructions, tandis que du sol assyrien exploré si soigneusement il n'a pas été exhumé une seule grande inscription qui fût uniquement consacrée à cet objet.

Une notice détaillée des constructions de Nabuchodonosor, pour laquelle on dispose de documents suffisants, supposé qu'ils fussent bien compris, exigerait trop d'espace, et l'on se contentera d'une indication rapide.

« Voici les principaux ouvrages expressément attribués » à Nabuchodonosor par les auteurs anciens. Il bâtit le » grand mur de Babylone dont le volume massif était » de 500,000,000 de pieds cubes, suivant l'estimation » la plus sobre, et qui avait absorbé un nombre de » briques trois ou quatre fois plus considérable. Il » construisit un nouveau palais non loin de l'ancienne résidence des rois. Il créa, pour l'amusement de sa femme,

» les célèbres jardins suspendus. Il répara et embellit le  
» grand temple de Bélus à Babylone. Il creusa le grand  
» réservoir des environs de Sippara, lequel avait, dit-on,  
» un pourtour de cent quarante milles, et une profondeur  
» de cent quatre-vingts pieds. Nabuchodonosor munit ce ré-  
» servoir d'écluses qui permettaient de l'utiliser pour l'ir-  
» rigation. On lui dut encore une foule de canaux parmi  
» lesquels le *Nahr Malca* ou *rivière royale*, coupure large  
» et profonde qui mettait en communication l'Euphrate et  
» le Tigre. Il bâtit des quais et des digues le long du  
» Golfe persique, en même temps qu'il fondait la ville de  
» Diridotis ou Teredon dans ces parages.

» A ces constructions, il est permis d'ajouter, sur le té-  
» moignage des inscriptions de Nabuchodonosor et des  
» ruines actuelles (1), le Birs-Nimroud ou grand temple de  
» Nebo à Borsippa, un grand réservoir à l'intérieur de Ba-  
» bylone, le *Yapur-shapu*; une digue d'une grande longueur  
» le long du Tigre aux environs de Bagdad; des temples,  
» des travaux de fortification et autres bâtiments d'utilité  
» publique, dont on ne saurait déterminer le nombre, à  
» Cutha, Sippara, Borsippa, Babylone, Chilmad, Bet-  
» Digla, etc. L'infatigable monarque paraît avoir restauré,  
» sinon rebâti, à peu près toutes les villes et tous les tem-  
» ples du pays. Des briques portant la légende de Nabucho-  
» donosor, qui se retrouvent en cent endroits au moins  
» dans la seule banlieue de Babylone, attestent la prodi-  
» gieuse activité de ce roi (2). » Sous Nabuchodonosor l'ad-  
» ministration des travaux publics à Babylone était très  
» vaste et des emplois y étaient toujours vacants. Daniel, dé-  
» venu favori du roi y plaça sans difficulté ses trois com-  
» pagnons Ananias, Misaël et Azarias, autrement dits  
» Sidrach, Misach et Abdenago. Sur sa recommandation  
» Nabuchodonosor les nomma inspecteurs des travaux de la  
» province de Babylone (3).

(1) Il se peut néanmoins qu'on reconnaisse, lorsque les inscriptions seront mieux comprises, l'identité de monuments considérés jusqu'à présent comme distincts, et que plusieurs données des inscriptions se confondent avec celles des écrivains classiques.

(2) M. Georges Rawlinson. *The five great monarchies*, 2<sup>e</sup> édition, V. III, pp. 56 et 57.

(3) Dan. Ch. II, v. 49.

Quoiqu'elles ne méritent pas une entière confiance, les données des écrivains classiques paraissent moins exagérées depuis qu'on a fouillé les ruines mésopotamiennes, et que les inscriptions cunéiformes ont livré le secret des travaux monstrueux de Babylone et de Ninive. Chaque pierre, chaque brique de ces antiques édifices a coûté un gémissément à l'humanité. Sargon et Sennachérib l'attestent, ce sont les populations trop indociles à leur joug et trop persévérantes dans la résistance qui, violemment arrachées à leur sol et désormais exploitées comme de simples forces mécaniques, ont usé leurs bras au service de leurs farouches vainqueurs. Comme ceux-ci disent volontiers : Après tant de victoires, je pris les peuples que ma main avait domptés, et je leur fis mouler des briques ! Le mot a donné lieu à une ironie sanglante du prophète Nahum. Dans la célèbre allégorie où il personnifie la ville de Ninive et la représente sous les traits d'une courtisane, il lui crie, avançant en esprit l'heure de sa chute : *Fortifie tes remparts, marche dans la boue, foule l'argile, prends le moule à briques*. Faire des briques, extraire des blocs de pierre et les rouler péniblement, telle fut en général la condition des prisonniers de guerre dans les anciennes monarchies asiatiques. Les Pharaons traitaient ces malheureux de la même manière que les rois de Chaldée et d'Assyrie. Les monuments de Babylone et de Ninive, comme ceux de Thèbes et de Memphis, témoignent autant de la barbarie que de la civilisation de leurs auteurs. Avec le commentaire fourni par les monuments originaux on comprend ce qu'il y a d'immoralité et d'orgueil dans une parole comme celle de Nabuchodonosor : *N'est-ce pas cette grande Babylone que j'ai bâtie pour le séjour de ma royauté, dans la force de ma puissance, et pour l'éclat de ma gloire* (1) ? Ces mots dans la bouche du superbe monarque, impliquent un si grand mépris de la vie et de la dignité de ses semblables, que l'excès de dégradation auquel il fut réduit n'a rien qui

(1) Dan. Ch. IV, v. 27. Une foule de passages sont commentés de la sorte dans l'ouvrage intitulé : *La Bible et les découvertes modernes en Égypte et en Assyrie*, par M. l'abbé Vigouroux. L'auteur qui joint à la connaissance approfondie de la Bible celle des travaux relatifs à l'Égypte et à l'Assyrie, traite son sujet avec une entière compétence.

étonne. La plus juste punition de l'orgueil qui ne tient pas compte de la personnalité humaine, c'est l'abêtissement.

Bien que les pages lapidaires dans lesquelles les rois de Babylone et de Ninive racontent leurs travaux, soient encore, en maint endroit, lettre close pour les investigateurs de l'antiquité, et qu'elles n'aient été interprétées jusqu'ici que dans un sens vague et souvent incertain, l'histoire, en cette matière, supplée à l'impuissance de l'exégèse par de légitimes inductions. Qu'on se rappelle ce qu'il en a coûté à Salomon et au peuple d'Israël pour la construction du seul temple de Jérusalem. Outre les Phéniciens pris à gage pour la taille des pierres, pour la coupe et le transport des cèdres du Liban; outre les Chananéens de Palestine, qui supportaient le plus rude labeur, trente mille ouvriers choisis parmi les Israélites étaient soumis à une corvée intermittente, dix mille d'entre eux demeurant en activité pendant un mois et rentrant ensuite dans leurs foyers pour un temps double. Cent cinquante mille hommes furent employés au travail des carrières et à l'apport des matériaux (1). Que l'on juge d'après cela de l'innombrable armée de travailleurs que les Sennachérib et les Nabuchodonosor durent avoir à leurs ordres, et des souffrances au prix desquelles les peuples vaincus contentèrent la vanité des princes qui, pendant douze siècles et plus, couvrirent les bords de l'Euphrate et du Tigre de leurs monstrueux édifices. Ces rois cruels avaient malgré tout la prétention d'imprimer un caractère sacré à leurs œuvres : c'était un sacrilège que de les dégrader, c'était faire acte de piété que de les réparer. Cela ressort des imprécations qui terminent bon nombre d'inscriptions, et dont un exemple, emprunté à Tuklatpalsar I<sup>er</sup>, mettra pareillement fin à la série de nos extraits(2):

SIR HENRI RAWLINSON.

M. MÉNANT.

(*Records of the Past*, Vol. V, pp. 25 et 26) (*Annales des rois d'Assyrie* p. 48.)

• Dans les temps postérieurs, dans	• A celui qui, dans la suite des
• les jours à venir..... si le temple	• jours, dans les temps éloignés règnera
• des grands dieux, mes Seigneurs	• après moi, je dis ceci : Ce temple

(1) Rois, liv. I (III de la Vulgate), ch. V.

(2) In after times, and in the latter days..., if the temple of the great gods, my Lords ANU and VUL, and these shrines should become old and fall into decay, may the prince who comes after me repair the ruins. May he raise altars and sacrifice victims before my tablets and cylinders, and may he set them up

• ANU et VUL et ces sanctuaires vieillissent et tombaient dans le délaissement, puisse le prince qui me succédera réparer les ruines. Puisse-t-il élever des autels et sacrifier des victimes devant mes tablettes et mes cylindres, et les remettre à leurs places; puisse-t-il y inscrire son nom avec le mien. Comme ANU et VUL, les grands dieux, l'ont ordonné, puisse-t-il adorer honnêtement avec un cœur droit et une pleine confiance.

• Quiconque effacera ou dégradera mes tablettes et cylindres, ou les détrempera avec l'eau, ou les brûlera dans le feu, ou les exposera à l'air, ou bien dans la demeure sacrée du dieu leur assignera une place où ils ne peuvent être ni vus ni compris, ou effacera l'écriture et y mettra son propre nom, dépareillera les sculptures, et les ôtera, en les brisant, de mes tablettes,

• Qu'ANU et VUL les grands dieux, mes Seigneurs vouent son nom à la perdition; qu'ils le maudissent d'une malédiction irrévocable; et qu'ils mettent un terme à sa souveraineté;

• d'ANU et de BIN, les Grands-Dieu, mes Seigneurs, et ces tours vieilliront et tomberont en ruines, qu'il restaure leurs ruines, qu'il nettoie les tables, les pierres de fondation et les bas-reliefs, qu'il accomplisse un sacrifice purificateur, qu'il les remette en place et qu'il écrive son nom à côté du mien, et ainsi ANU et BIN les Grands-Dieux, lui accorderont, avec bonheur, la joie du cœur et le succès de ses entreprises.

• Mais celui qui cache, qui efface ou qui oblitère mes tables et mes pierres de fondation, qui les jette dans les eaux, qui les brûle dans le feu, qui les enfouit dans la terre, qui les dépose dans un endroit où on ne saurait les voir; celui qui en enlève le nom qui est écrit dessus et qui y met son nom et s'approprie les faits racontés dans ce récit et qui altère ainsi mes inscriptions;

• ANU et BIN les Grands Dieux, mes Seigneurs, le maudiront de toute leur puissance, ils le frapperont par une imprécation flétrissante, ils abaisseront sa royauté, ils ébranleront les

again in their places, and may inscribe his name on them together with my name. As ANU and VUL, the great gods, have ordained, may he worship honestly with a good heart and full trust. Whoever shall abrade or injure my tablets and cylinders, or shall moisten them with water, or scorch them with fire, or expose them to the air, or in the holy place of god shall assign them a position where they cannot be seen or understood, or who shall erase the writing and inscribe his own name, or who shall divide the sculptures, and break them off from my tablets,

ANU and VUL, the great gods, my Lords, let them consign his name to perdition; let them curse him with an irrevocable curse; let them cause his sovereignty to perish; let them pluck out the stability of the throne of his empire; let not offspring survive him in the kingdom (\*); let his servants be broken; let his troops be defeated; let him fly vanquished before his enemies. May VUL in his fury tear up the produce of his land. May a scarcity of food and of the necessities of life afflict his country. For one day may he not be called happy. May his name and his race perish in the land.

(\*) Sir Henri Rawlinson regarde sa traduction comme douteuse et le texte comme fautif en cet endroit.



• qu'ils ébranlent la stabilité du trône	• bases de son trône, ils briseront la
• de son empire; qu'aucun rejeton ne	• force de sa souveraineté, la gloire de
• lui survive dans la royauté, que ses	• ses serviteurs, ils mettront en fuite
• serviteurs soient brisés; que ses	• ses armées; le dieu Bin, dans la
• troupes soient défaites, et qu'il fuie	• table de ses malédictions, vouera son
• vaincu devant ses ennemis. Puisse	• pays à la désolation, il y répandra
• Vul dans sa fureur détruire les pro-	• la pauvreté, la faim, la maladie, la
• duits de son pays. Que la disette de	• mort, il ne le laissera pas vivre un
• nourriture et des choses nécessaires	• seul jour et il détruira sur la terre
• à la vie afflige sa contrée. Qu'il ne	• et son nom et sa race ! •
• soit pas appelé heureux un seul jour.	
• Que son nom et sa race périssent dans	
• le pays. •	

Ce dont on est frappé en lisant les traductions, c'est que M. Ménant, a employé, d'un bout à l'autre du morceau, le futur indicatif, là où sir Henri Rawlinson s'est servi de l'optatif. La traduction anglaise est certainement correcte. La tournure précativie était naturelle dans la circonstance, et les formes grammaticales employées par les scribes de Tuklatpalasar sont si bien des précatifs que l'une d'elles, *lirur, qu'il maudisse*, est citée comme exemple de cette voix par M. Ménant dans sa *Grammaire assyrienne* (p. 143). M. Sayce qui a publié une analyse de ce passage (*Elementary grammar*, 1<sup>re</sup> édition, pp. 108-116) est de l'avis de sir Henri Rawlinson.

En un endroit la version française suppose qu'un monarque assyrien aurait pu se sentir l'envie d'effacer le nom de Tuklatpalasar, de mettre le sien à sa place dans ses annales, et de s'attribuer les hauts faits de son prédécesseur. Si le sens proposé par M. Ménant était réel, qui nous assurerait que les documents où se lit aujourd'hui le nom de tel ou tel prince sont vraiment de lui? Que deviendrait l'histoire d'Assyrie d'après les textes originaux? Mais l'idée d'un plagiat si grossier, si facile à découvrir, ne pouvait naître dans l'esprit de personne et, de ce chef, moins étrange eût été la tentation de détruire les textes et d'en substituer d'autres. C'est ce que les rois d'Assyrie redoutaient et ce qu'ils prévenaient par des imprécations épouvantables.

### III.

#### LES INSCRIPTIONS HISTORIQUES ET LA BIBLE.

Nous craignons que les extraits cités dans les pages précédentes n'aient donné une idée trop avantageuse de la littérature assyrienne. L'invocation par laquelle débute l'histoire d'Assurnatsirpal, la révolte et la fin tragique de Saulmugina, la prière d'Assurbanipal et la vision qui la suivit, sont des morceaux d'un mérite exceptionnel. Car, en général, nous l'avons dit, la sécheresse et la monotonie sont les qualités distinctives des annales des rois de Ninive.

Du reste, il était difficile qu'il en fût autrement, vu la nature de l'histoire qui s'y trouve retracée. Les rois d'Assyrie ne donnèrent jamais qu'une organisation rudimentaire à leur empire. Les princes qui avaient accepté leur joug, devaient aller à leur rencontre, lorsqu'ils passaient dans leur voisinage; ils devaient venir devant eux, à Ninive, courber leur front jusqu'à terre; surtout ils devaient payer fidèlement le tribut. Un seul lien, la reconnaissance d'une suzeraineté commune, rattachait cent peuples à un empire unique. Un tel état de choses favorisait les révoltes. Des soulèvements se produisaient chaque année sur divers points, et les rois d'Assyrie portaient alors leurs armes dans les contrées qui leur échappaient. Comme les peuples révoltés manquaient d'entente et n'opposaient que des résistances isolées, leurs puissants maîtres les ramenaient à l'obéissance, les uns après les autres, sans trop de difficulté. La défaite était suivie pour ces malheureuses populations d'outrages, de massacres, de pillages et de dévastations sur une grande échelle, de déportations en masse, et toujours d'une augmentation d'impôts. Ainsi, la paix comme la guerre, faisaient affluer les richesses de l'Asie dans le trésor des despotes assyriens.

A l'occasion des révoltes annuelles, qui éclataient surtout dans les pays les plus éloignés, les rois de Ninive poussaient volontiers leur marche au-delà des limites de leur empire, et à leur retour ils se vantaient d'avoir ajouté de nouvelles provinces à l'héritage paternel. Ils avaient des raisons tou-

jours prêtes pour justifier ces annexions. A leurs yeux c'était un crime, même pour des princes dont ils n'avaient jamais entendu le nom, de n'être pas venus spontanément leur baiser les pieds, ou de n'avoir pas donné cette marque de déférence à leurs ancêtres. C'est de la sorte qu'un jour ils cherchèrent querelle, sans raison, au peuple de Dieu : *Assur absque ulla causa calumniatus est eum* (1). Les Assyriens étaient les plus forts et personne ne leur échappait. Lorsque leurs armées approchaient, les princes, qui sentaient leur faiblesse, prévenaient souvent les derniers malheurs par une soumission prompte, sinon sincère, et par des humiliations dont les monuments du vainqueur immortalisaient le souvenir.

Ces procédés violents, ces conquêtes injustes, ces affreux pillages, cet oubli de la dignité humaine, étaient à la vérité conformes à l'esprit général de l'antiquité. A l'occasion, le plus petit roi se conduisait en conquérant assyrien. Benhadad, roi de Syrie, tenant Achab d'Israël étroitement assiégé dans Samarie, lui offre la paix à la condition de lui livrer ses trésors, sa femme et ses enfants. Achab n'en est pas étonné, et il paraît assez disposé à faire ce qu'on lui demande. Bientôt cependant la fortune change; Achab, vainqueur à son tour, fait Benhadad prisonnier. On s'attend à de cruelles représailles? On se trompe. La politique secondant apparemment sa générosité, Achab pardonne à son prisonnier, le traite avec distinction, et le renvoie à Damas (2). C'est que les prétentions de Benhadad n'avaient pas dépassé la mesure de ce que l'on permettait aux vainqueurs en ce temps-là.

Mais on oublie plus facilement des menaces sans effet, comme celles de Benhadad à Achab, que des outrages réels; en outre le roi d'Assyrie eut trop longtemps le privilège des grandes razzias, le monde se fatigua de lui; à sa chute, le prophète Nahum l'avait prédit, il y eut un soulagement universel, et toutes les nations applaudirent au malheur d'un tyran qui les avait opprimées *sans cesse*. C'est le dernier mot du prophète.

(1) Isaïe, Ch. LII, v. 4.

(2) Rois, liv. III (Vulgate IV), ch. XX.

Toutefois les peuples eurent à peine le temps de respirer. Après la ruine de Ninive ils tombèrent sous le joug non moins pesant des rois de Babylone. Gémir sous la domination de despotes cruels et insatiables, ce fut le sort de l'Asie durant des milliers d'années. Dès avant la formation du grand empire assyrien, à une époque où des conquérants de race susienne étaient maîtres de la vallée de l'Euphrate, la Bible nous révèle déjà une situation pareille à celle dont le tableau nous est retracé par les inscriptions cunéiformes.

Le chapitre XIV de la Genèse, qui raconte l'expédition de Chodorlahomor en Palestine, est en effet une pièce d'une haute antiquité, que Moïse a insérée dans son histoire sans lui faire subir de remaniement considérable. Frappé des caractères intrinsèques d'exactitude et de véracité d'un passage si rempli de minutieux détails, Tuch (1) avait déclaré sans la moindre hésitation, plusieurs années avant le déchiffrement des inscriptions assyriennes, que l'on avait affaire, en cet endroit, à un document d'une valeur inappréciable pour l'histoire de l'Asie. Cette vue se trouve justifiée par les textes cunéiformes où il est question de princes élamites, souverains de Chaldée, comme Chodorlahomor, vers le temps d'Abraham.

Tuch fut moins heureux dans l'appréciation du fait historique. Il attribuait à Chodorlahomor, qui vint simplement châtier ses tributaires indociles, les plans d'une politique trop avancée : il lui supposait le dessein d'établir des routes libres entre le Nil et l'Euphrate, entre Damas et l'Arabie. De pareilles combinaisons, dignes des Phéniciens ou des Romains, dépassaient la capacité des Tuklatpalasar et des Assurnatsirpal, dont le Chodorlahomor biblique a toutes les allures :

« Du temps d'Amraphel roi de Sennaar, Arioch roi d'El-  
» lassar, Chodorlahomor roi d'Elam, et Tadal roi des Peu-  
» ples (Goim), firent la guerre à Béra roi de Sodome, à  
» Bersa roi de Gomorrhe, à Sennaab roi d'Adama, et à Se-  
» meber roi de Seboïm ou Segor. Tous ceux-ci se réunirent  
» dans la vallée de Siddim, qui est la mer de sel. Ils avaient

(1) *Bemerkungen zu Genesis, C. XIV*, dans la *Zeitschrift der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft*, Vol. I, pp. 162-164.

» servi douze ans Chodorlahomor, et dans la treizième année ils s'étaient révoltés. Dans la quatorzième année vint Chodorlahomor et les rois qui étaient avec lui. Ils défirent les Rephaïtes dans Astaroth-Carnaïm, les Zuzites dans Ham, les Emites dans la plaine de Cariathaïm, et les Charéens dans leur montagne de Seïr jusqu'au térébinthe de Pharan dans le désert. Ils retournèrent vers la fontaine de Mispat à Cadès et ils frappèrent toute la campagne des Amalécites ainsi que les Amorrhéens qui habitaient Azazon-Thamar. Alors s'avancèrent le roi de Gomorrhe, le roi d'Adama, le roi de Seboïm, et le roi de Bela ou Segor, ils rangèrent leurs troupes dans la vallée de Siddim contre eux, contre Chodorlahomor roi d'Elam, Thadal roi des peuples, Amraphel roi de Sennaar, et Arioch roi d'Ellassar : quatre rois contre cinq. La vallée de Siddim est la vallée aux puits de bitume. Les rois de Sodome et de Gomorrhe s'enfuirent et furent défaits là. (Les ennemis) prirent toute la richesse de Sodome et de Gomorrhe, toutes les provisions de bouche, et ils se retirèrent. »

Ce qui suit, le coup de main d'Abraham et la défaite de Chodorlahomor n'a point de parallèle dans les textes assyriens. Les monarques ninivites, nous le savons, sont discrets et n'ont pas l'habitude de mentionner les événements dont le souvenir mortifie leur amour propre ; au contraire, ils dissimulent leurs échecs avec beaucoup d'habileté. Nous avons montré jusqu'où ils poussent l'art de la réticence dans une étude sur le passage où Sennachérib raconte son expédition malheureuse en Judée (1). En général, le langage des potentats assyriens est celui de l'orgueil éhonté. Isaïe dont les pages reflètent si souvent les inscriptions cunéiformes, met dans la bouche du roi de Ninive un discours qui en est comme le résumé :

« J'ai agi dans la force de ma main, et j'ai compris dans ma sagesse. J'ai supprimé les limites des peuples, j'ai pillé leurs trésors et j'ai renversé ceux qui étaient assis (sur le trône). J'ai mis la main sur la richesse des peuples comme sur un nid. J'ai ramassé (les biens) de toute la terre

(1) *Études religieuses*, mai 1877.

» comme on ramasse des œufs abandonnés; pas un n'a  
» remué l'aile, pas un n'a ouvert la bouche, ni piaulé (1). »

La suite des inscriptions des rois assyriens forme l'histoire de leur empire. Cette histoire a un grand défaut. Rédigée sous la surveillance des rois, elle manque essentiellement d'impartialité; elle a été écrite à un point de vue personnel et absolutiste, c'est-à-dire, au point de vue le plus étroit qui se puisse imaginer. Ne parlant jamais que d'eux-mêmes, les souverains de Ninive laissent dans l'ombre tous leurs serviteurs. Quoiqu'ils aient dû confier plus d'une fois le commandement de leurs armées à des généraux capables, ils ne les nomment pas; ils les désignent, quand il le faut, par une qualification générale qui ne sauve pas les titulaires de l'oubli.

Rien ne compense cette lacune. Jusqu'à ce jour on n'a retrouvé, dans les ruines d'Assyrie et de Chaldée, aucun texte semblable à ces inscriptions funéraires dans lesquelles les grands de l'Égypte pharaonique retraçaient leur carrière, et posaient leur propre individualité à côté de celle de leurs souverains; on n'y a pas retrouvé non plus de ces stèles ni de ces rouleaux de papyrus, sur lesquels de modestes habitants de la vallée du Nil inscrivaient leur souvenir, rappelaient leurs bonnes actions et célébraient la félicité réservée à la vertu au-delà de la tombe, ou bien aussi disaient un mélancolique adieu aux plaisirs de la terre, et déploraient les tristes conditions de la seconde vie.

L'histoire d'Assyrie qui se lit dans les inscriptions présente donc peu de variété. C'est un drame sanglant dans lequel un seul personnage, effaçant tous les autres, occupe constamment la scène. Il n'y en a qu'un en effet; les rois d'Assyrie ont la même figure depuis le premier jusqu'au dernier, et rien ne tempère la raideur de leurs traits. Ils parlent tous de la même manière, la forme de leurs documents est stéréotypée, et ils s'y conforment à un canevas traditionnel qui demeure identique depuis Tuklatpalasar I<sup>er</sup> au douzième siècle, jusqu'à Assurbanipal au milieu du septième. Ils se peignent sous des traits uniformes et précisés.

(1) Isaïe, Ch. X, vv. 13 et 14.

ment sous les couleurs qui rendent les tyrans odieux à la postérité. Nous croyons même qu'il faut rabattre des spoliations et des cruautés qu'ils s'attribuent. Comme ils s'en faisaient des titres de gloire, ils les exagéraient peut-être autant que leurs prouesses à la guerre et à la chasse.

Les rois d'Assyrie ne nous renseignent guère mieux sur la nation qu'ils gouvernaient que sur les personnalités les plus saillantes qu'elle produisit. Quelles étaient les dispositions des Assyriens à l'égard de leurs princes? Comment ces derniers traitaient-ils leurs sujets? A ces questions les documents ne répondent que d'une manière incomplète. Les longues séries de rois assyriens qui se succèdent de père en fils supposent peu de révolutions. La seule qui nous soit connue, celle qui coûta la vie à Sennachérib, fut plutôt une révolution de palais qu'une révolution nationale. On en conclurait, avec une certaine probabilité, que la bonne intelligence régnait à Ninive entre le souverain et ses sujets. Les rois tenaient à passer pour bons princes et ils se vantaient ça et là d'avoir traité leur peuple avec humanité. Sargon fait une déclaration de principes à cet égard : il proclame que les dieux l'ont appelé à l'empire pour gouverner avec justice et protéger les faibles. Il ajoute qu'il accorda, en conséquence, une indemnité convenable à ceux de ses sujets qu'il avait expropriés lors de la fondation de sa nouvelle capitale ; Sennachérib de son côté nous a parlé des sentiments philanthropiques qui l'avaient animé dans l'exécution de ses grands travaux à Ninive. Sans doute que les Assyriens avaient part au butin annuel que les rois allaient faire dans différentes contrées : le reste de l'Asie, labourait, semait, exploitait les mines, forgeait les métaux et les façonnait pour l'usage d'un seul peuple ; à cause de la sécurité exceptionnelle dont on jouissait à Ninive, cette ville, au rapport de Nahum, était le centre d'un commerce immense, les richesses y affluaient au point que le prophète semble craindre que les ennemis vainqueurs n'en viennent pas à bout. Il est à croire que les Assyriens appréciaient des avantages si palpables, et qu'en retour ils se soumettaient de bonne grâce au joug de leurs princes.

Nous avons interrogé les inscriptions cunéiformes sur un point d'histoire assyrienne et la Bible, encore une fois,

a répondu avec elles. C'est qu'on sépare difficilement les livres saints des documents assyriens dans les recherches historiques. La Bible fait plus que suppléer à l'insuffisance de fastes de Ninive : elle en fournit souvent la contrepartie. Si les inscriptions assyriennes ont conservé à la postérité les cruelles vanteries de conquérants enflés d'orgueil, la Bible redit les soupirs des nations opprimées, elle parle au nom de l'humanité, de la justice et de la Providence. En annonçant aux peuples les châtiments dont Dieu les menace, les prophètes décrivent la marche des armées envahissantes, ils les suivent de pays en pays, et racontent leurs tristes exploits dans un langage ému, qui contraste avec les formules incolores des annalistes assyriens. Où trouver, par exemple, dans les inscriptions de Ninive et de Babylone, une page comparable à celle dans laquelle Jérémie esquisse à grands traits les conquêtes de Nabuchodonosor :

« Ainsi parle Jéhova (le Dieu) des armées : Voilà que  
» j'envoie (mes messagers, et que j'amène toutes les nations  
» du nord, dit Jéhova ; j'envoie (mes ordres) à Nabuchodo-  
» nosor, roi de Babylone mon serviteur ; je les amène  
» contre ce pays, contre ses habitants et contre tous les  
» peuples d'alentour. Je les exterminerai, je ferai d'eux un  
» objet de stupeur et de dérision, je ruinerai leurs demeures  
» pour toujours. Je ferai cesser parmi eux les cris de joie et  
» de réjouissance, le chant de l'époux et le chant de l'é-  
» pouse, le bruit de la meule et la lumière de la lampe. Ce  
» pays ne sera plus que ruines et dévastation, et ces peu-  
» ples serviront Nabuchodonosor pendant soixante-dix ans...

» Jéhova, le Dieu d'Israël me dit : Prends de ma main  
» cette coupe d'un vin de fureur et fais la boire à tous les  
» peuples vers lesquels je t'enverrai. Après avoir bu, ils  
» chancelleront, leur esprit se troublera, et ils tomberont  
» devant le glaive que j'enverrai au milieu d'eux. »

Et Jérémie présente ce breuvage à tous les rois et à tous les peuples, au roi des Juifs et à ses sujets, à Pharaon et aux Égyptiens, aux Philistins et aux insulaires de la Méditerranée, aux enfants d'Édom et de Moab, aux Arabes du désert, aux princes d'Elam et de Médie et aux nations du nord. Tous approchent leurs lèvres du calice empoisonné ;



ils boivent, ils s'enivrent et pris de vertige ils s'entredéchirent et deviennent la proie de Nabuchodonosor. L'Asie est une vaste scène de carnage : ceux qui périssent ce jour-là demeurent étendus sur la face de la terre, sans pleurs, ni funérailles, ni sépulture. Les chefs des peuples poussent des clameurs lamentables, et du haut de sa demeure Jéhova rugit comme un lion : les cris du ciel et les cris de la terre se répondent, comme les cris des vendangeurs qui foulent le raisin dans le pressoir. L'idée providentielle plane au-dessus de ces événements : « Tout tombe, dit Bossuet résumant Jérémie, tout est abattu par la justice divine dont Nabuchodonosor est le ministre : il tombera à son tour ; et Dieu, qui emploie la main de ce prince pour châtier ses enfants et abattre ses ennemis, le réserve à sa main toute-puissante (1). »

Les chroniques des rois d'Assyrie qui sont bien pâles à côté des discours prophétiques de Jérémie, méritent néanmoins d'en être rapprochées. Les récits des Assurnatsirpal, des Sargon et des Sennacherib, parce qu'ils sont d'un réalisme affreux, permettent de ramener à l'expression simple des métaphores et des hyperboles que les auditeurs de Jérémie comprenaient aisément, mais que nous n'apprécions pas avec la même sûreté.

Le langage de la Bible n'est pas toujours aussi fleuri. Il s'y rencontre des passages dont l'allure est semblable à celle des inscriptions cunéiformes. Bien que nous en ayons déjà signalé un exemple dans l'histoire de l'invasion élamite, au chapitre XIV de la Genèse, nous en empruntons encore un à Salomon. Ce prince qui sous plusieurs aspects ressemble aux rois d'Assyrie, paraît imiter leur style, en racontant les travaux de son règne :

« J'ai fait de grandes œuvres ; je me suis bâti des maisons » et je me suis planté des vignes. Je me suis créé des jardins et des parcs, et j'y ai planté des arbres fruitiers de toute espèce. Je me suis creusé des réservoirs pour arroser mes bosquets verdoyants. J'ai possédé des serviteurs et des servantes, ma maison était peuplée. J'ai eu des

(1) Jérémie, Ch. XXV. Bossuet, *Discours sur l'histoire universelle* II<sup>e</sup> partie, Ch. VI.

« bœufs et des brebis en grand nombre, plus que tous ceux  
» qui demeurèrent avant moi à Jérusalem. J'ai entassé l'argent et l'or, trésor des rois et des provinces. Je me suis  
» procuré des chanteurs et des chanteuses et les délices  
» des enfants des hommes (1). »

Jusqu'ici les paroles de Salomon ont beaucoup d'analogie avec les documents assyriens, mais en cette matière les écarts sont aussi importants à relever que les points de contact. Salomon termine donc par une réflexion qui n'est pas du goût des rois de Ninive :

« J'ai regardé les œuvres de mes mains et le labeur  
» qu'elles m'ont coûté. Et voilà que tout est vanité, affliction d'esprit, et il n'y a rien d'utile sous le soleil ! »

Mêmes ressemblances et mêmes oppositions en une foule d'endroits. Pour les anciens juifs, envisagé d'un certain côté, le monarque par excellence, le Messie qui doit venir, est un roi d'Assyrie idéalisé; c'est un roi qui domine sur une foule d'autres rois, qui se fait un marchepied du corps de ses ennemis, qui les force à lécher la terre devant lui, et qui reçoit le tribut des pays les plus éloignés. Mais les autres traits de ce roi mystérieux sont moins assyriens. Sous son règne, on jouira de l'abondance de tous les biens; le ciel sera si propice qu'une poignée de grains jetée en terre ira germer jusqu'au sommet du Liban. Une prospérité si merveilleuse sera due à la justice et à la bonté du roi, dont le nom sera béni, et subsistera éternellement devant le soleil (2).

On a remarqué une grande conformité dans l'expression du sentiment religieux chez les Juifs et chez les Assyriens : nous avons eu l'occasion d'en signaler un trait (3). Si cette analogie est naturelle entre deux peuples sémitiques, il est bien étonnant, d'autre part, que les Juifs et les Assyriens soient profondément séparés sur le point essentiel de la religion, que les Assyriens professent un polythéisme effréné, tandis que les Juifs sont les représentants du monothéisme le plus pur. *L'instinct monothéiste*, dont un de nos contem-

(1) Ecclésiaste, ch. IV.

(2) Psaumes 71 et 110 (Vulgate 71 et 109).

(3) Voir p. 36.

porains a doué la race de Sem, est non-seulement un mot qui n'explique rien, comme l'a démontré avec beaucoup d'esprit M. Max Müller, mais encore l'énoncé d'une théorie à laquelle les faits ont donné un solennel démenti. Ce qui demeure vrai après le déchiffrement des inscriptions cunéiformes, c'est le fait attesté par les écrivains inspirés, à savoir le penchant à l'idolâtrie des peuples de toute race qui entouraient les Juifs, penchant auquel les Juifs résistèrent avec le secours d'une Providence spéciale, plus visible maintenant que jamais.

La fantaisie qui a doté les Sémites de l'instinct monothéiste, ne leur reconnaît aucune aptitude pour les choses du monde : créer des religions, voilà leur affaire, a-t-on dit, et rien de plus ! L'assyriologie a montré le peu de fondement de cette hypothèse. En confirmant la donnée biblique de l'origine commune des Juifs et des Assyriens, elle a prouvé que les Sémites, comme les Indo-Européens, développent diverses aptitudes suivant les circonstances. Les Assyriens furent une race guerrière, ils dominèrent sur l'Asie durant de longs siècles, et disparurent tout d'un coup de la scène du monde, ne laissant pour souvenir que des ruines. Les Juifs, comme nation, eurent à peine quelques jours de grandeur. Mais la race d'Abraham a survécu à toutes les épreuves, et nous croyons que ses destinées ne sont pas encore accomplies. Elle a exercé une influence profonde sur les idées et le sentiment religieux de l'humanité : c'est d'Israël qu'est sortie la lumière dans laquelle nous marchons aujourd'hui.

La Bible et les inscriptions assyriennes révèlent donc deux aspects divers de la famille sémitique, et constituent un ensemble des plus intéressants. Toutefois, si l'importance d'une histoire est proportionnée à celle du peuple qui en est l'objet, nos livres saints l'emportent de beaucoup sur les annales des monarques ninivites. Il se fait en outre que la Bible se distingue précisément par les qualités dont le défaut a été signalé dans les monuments assyriens.

De grands esprits se sont vivement préoccupés, en nos jours, de la meilleure manière d'écrire l'histoire, et ils ont accusé leurs devanciers d'une erreur capitale. D'après ces juges, les auteurs des anciennes histoires de France, par

exemple, n'ont rien compris à la tâche qu'ils avaient assumée, ils ont eu les yeux invariablement fixés sur la personne des rois; ils se sont contentés d'en faire défilier la galerie, laissant dans l'ombre la nation française et les races qu'elle a absorbées. Or, ajoute la critique, ce que la vraie histoire considère, ce sont les nations; ce qu'elle peint dans ses tableaux, c'est la naissance, l'expansion, la vie, les luttes et l'agonie des races. — Nous n'avons pas la moindre envie de contester la justesse de cette théorie; nous souhaitons seulement qu'elle soit bien comprise, que l'histoire tienne compte de tous les éléments constitutifs des nations, et qu'évitant un travers non moins funeste que l'erreur réelle ou prétendue des siècles passés, elle ne rabaisse pas les classes dirigeantes au profit de la démagogie.

Comprise de la sorte, la règle est celle que les auteurs de l'Ancien Testament ont appliquée, sans y songer, avec une perfection inimitable. La Bible est l'histoire complète d'une race. Prenant la famille patriarcale à son berceau, elle la suit durant des siècles, à travers des vicissitudes émouvantes : elle en raconte les joies et les douleurs, les épreuves et les consolations; elle décrit les scènes variées de son existence intime. Arrivée à Jacob elle s'attache à la branche issue de ce patriarche, racontant la multiplication rapide de ses rejetons en Égypte, leur éducation comme peuple au désert, leur établissement dans la terre promise, leurs prospérités et leurs revers, jusqu'au jour où ils se mettent sous la conduite des rois. En lisant cette antique histoire, on voit agir toutes les classes de la société, tous les âges, tous les sexes, dans les mille situations qu'amène la suite naturelle des faits, et dans lesquelles le caractère d'un peuple se manifeste avec toute son originalité. Ni les Égyptiens, ni les Assyriens n'ont laissé un semblable livre à la postérité. Ils se montrent tout à coup à l'état de nations adultes, et ne révèlent rien de leur enfance : on en est réduit là-dessus à des mythes et à des légendes confuses qu'une critique sincère n'exploite qu'avec réserve. Loin de nous d'affirmer que ces peuples n'ont pas gardé durant des siècles un souvenir clair et fidèle de leurs origines, notre comparaison porte sur les documents que le temps a respectés et qui sont accessibles à l'investigation scientifique, sans rien préjuger du reste.

Dans l'histoire des rois, la Bible ne se dément pas ; elle rapporte tout à la nation. Les rois ont-ils donné de bons exemples ? Ont-ils aidé le peuple à marcher dans les sentiers éternels de la justice et de la piété ? Voilà ce qu'elle examine. Elle juge les souverains suivant les principes proclamés par la loi de Moïse, et inculqués sans cesse par les prophètes. Relatant avec sobriété les bonnes et les mauvaises actions de David et de ses descendants, de Jéroboam et de ses successeurs, les auteurs bibliques ont tracé deux suites de portraits sans pareille dans les monuments littéraires de l'ancien Orient. Rien de conventionnel dans ces figures : les rois de Juda et d'Israël sont peints au naturel, chacun d'eux a sa physionomie propre et se trouve placé dans le relief convenable. Ils ne se présentent pas drapés dans leur majesté solitaire, comme les héros des inscriptions cunéiformes. Dans leur histoire l'homme n'est jamais séparé du roi, et autour d'eux, animant la scène, se groupent des personnages secondaires, comme Urie, Joab, Absalom, et, pour nommer des femmes, Michol, Abigaïl et Bethsabée autour de David. A certains jours, le prestige des rois est éclipsé par celui des prophètes qui leur parlent au nom de Jéhova, et leur font entendre de dures vérités.

Parmi tant de personnages, David est celui dont le caractère a été le plus largement traité. Rien ne manque à son portrait : le héros pastoral, le guerrier, le capitaine, le roi, mais aussi l'ami tendre et dévoué, l'époux, le père, l'homme avec les vertus et les faiblesses de sa riche nature, avec ses remords et ses nobles expiations, tout cela revit dans les récits de la Bible.

#### IV.

##### CONCLUSION.

Dans ce parallèle établi entre la Bible et les inscriptions cunéiformes, il a été fait abstraction de la certitude plus ou moins grande des résultats de l'exégèse assyrienne. Notre étude serait incomplète, si ce point n'était pas précisé. Pour procéder avec ordre, nous distinguerons trois choses, qui paraissent connexes à première vue, savoir :

a) L'exactitude des versions considérées dans leur ensemble;

b) La somme de faits certains dont l'exégèse assyrienne a enrichi l'histoire;

c) L'état actuel de l'assyriologie.

Puisque les traductions publiées se contredisent les unes les autres à chaque pas, il est évident que plusieurs d'entre elles contiennent des erreurs en grand nombre. L'assyriologie, quoi qu'elle fasse, n'échappera pas à cette conclusion.

Mais si, de ces prémisses, on inférait que les livres qui se donnent pour des histoires d'Assyrie d'après les monuments, méritent peu de confiance, on raisonnerait mal. Car, les inscriptions historiques se ramenant toutes au même type, il est aisé, malgré l'obscurité d'une foule de détails, de puiser dans ces documents une connaissance générale des faits, et grâce aux chiffres, dont la lecture est certaine, d'apprécier l'étendue des ravages et la grandeur des victoires que s'attribuent les rois de Ninive. Outre les inscriptions, l'historien dispose des bas-reliefs, où il trouve le tableau des batailles, des sièges, des exécutions sanglantes et des mauvais traitements infligés aux vaincus.

Bien que la géographie des inscriptions soit encore flottante en quelques parties, les noms de plusieurs pays, villes et fleuves célèbres qui s'y rencontrent, ont formé les grands traits de la carte, et avec le secours de ces indications, en suivant les rois dans leurs expéditions, on resserre entre des bornes approximatives la situation de beaucoup de contrées, et on délimite avec une précision suffisante le théâtre des différentes guerres.

L'assyriologie a donc trouvé la clef de textes antérieurs de beaucoup de générations aux plus vieux livres des Grecs; elle nous a renseigné, en détail, sur des pays et sur des siècles que les écrivains classiques connaissaient à peine. Les souvenirs de l'Assyrie, comme ceux de l'Égypte et de la Judée, sont placés sur des montagnes lumineuses au pied desquelles on aperçoit, à l'état de nuages obscurs, les mythes de la Phénicie, de la Grèce, de l'Italie et de l'Inde, et, dans une région plus ténébreuse encore, les légendes de la Germanie et des pays scandinaves.

Le travail de l'assyriologie n'est pas proportionné à l'étendue des textes qu'elle a interprétés, ni à la multitude des faits qu'elle a révélés. Répétant toujours les mêmes choses, les annalistes royaux usent le plus souvent des mêmes expressions. Cela est si vrai que, lors de l'apparition de l'*Histoire d'Assurbanipal* de Georges Smith, en 1872, M. Oppert prétendit que les traductions publiées en France par M. Ménant, M. Lenormant et lui, avaient fait à l'avance la version de la *presque totalité* des textes de ce monarque (1). Et cependant les documents du règne d'Assurbanipal sont les plus originaux, et les plus variés que l'on possède. Malgré la sévérité dont le jugement de M. Oppert est empreint, il faut reconnaître que les grandes inscriptions historiques ne sont que des variations d'un thème commun, et qu'une seule d'entre elles, traduite avec une sûreté entière et une minutieuse exactitude dans toutes ses parties, représenterait une somme de résultats supérieure à celle qui a été obtenue, jusqu'à présent, par le travail consacré à l'ensemble de ces documents.

Une chose est néanmoins importante à noter. Le degré de fidélité des versions anglaises et françaises que nous avons citées, ne donne pas la mesure des progrès réalisés par l'assyriologie. Les inscriptions historiques ont moins occupé les savants, durant les dernières années, que les textes grammaticaux, astrologiques, zoologiques et autres, rédigés d'ordinaire en deux langues, dont l'une est l'accadien (le sumérien de M. Oppert), et l'autre l'assyrien ou l'idiome des annalistes royaux. Ces textes présentent les mots dans des relations spéciales qui achèvent d'en préciser le sens. Un terme mieux compris par leur secours explique des phrases entières des documents historiques : c'est la maille rongée qui emporte tout l'ouvrage. Les *Études assyriennes* de M. Fréd. Delitzsch, et les *Études sur quelques parties des syllabaires cunéiformes*, de M. François Lenormant, en fournissent de nombreux exemples.

Ainsi l'élucidation des inscriptions historiques marche de pair avec l'étude des autres textes. Bientôt les traductions actuelles seront reprises et considérablement améliorées. Les

(1) *Journal asiatique*, 6<sup>e</sup> série, T. XIX, p. 107.

créateurs de l'assyriologie auront le double mérite d'avoir doté cette science d'une méthode sûre, et de laisser la traduction définitive d'une grande quantité de textes.

De quelque côté qu'on la considère, l'assyriologie ne cesse de progresser. Le système grammatical de la langue d'Assur se formule avec netteté. Créée par Hincks et M. Oppert, exposée dans des manuels pratiques par MM. Ménant et Sayce, la grammaire assyrienne, telle qu'elle existe aujourd'hui, permet aux nouveaux adeptes des études cunéiformes de s'approprier en peu de jours le fruit de longues et patientes recherches.

Moins avancé, le travail de la lexicographie se fait cependant peu à peu. Si le dictionnaire de Norris, œuvre consciencieuse et méritoire, est déjà en retard sur les progrès de la science, les glossaires partiels que l'on trouve dans les ouvrages de MM. Schrader, Lenormant et Delitzsch, lui servent de supplément et de correctifs. Bien que nous n'ayons pas encore l'équivalent d'un lexique complet, ces vocabulaires sont d'une grande utilité pratique. D'autre part, les assyriologues se créent sans doute des ressources privées : l'idée de fixer sur le papier les connaissances lexicographiques acquises journellement, afin de s'en servir dans des recherches ultérieures, doit se présenter d'elle-même à leur esprit. Il serait à souhaiter qu'ils missent en commun leurs ressources particulières, et qu'ils créassent de la sorte un dictionnaire assyrien, complet pour le temps.

Voilà, sauf erreur de notre part, où en est l'assyriologie et spécialement l'étude des inscriptions historiques. Nous avons parlé sans amour comme sans haine, et nous comptons, à ce titre, sur l'indulgence des juges plus éclairés et plus compétents.

---





# Göttingische gelehrte Anzeigen

unter der Aufsicht

der Königl. Gesellschaft der Wissenschaften.

Stück 47.

24. November 1880.

Inhalt: A. Delattre, Les inscriptions historiques de Ninive et de Babylone. A. Schäfer, Die biblische Chronologie vom Auszuge aus Aegypten bis zum Beginne des Babylonischen Exils. Von J. Oppert. — W. F. Loebisch und P. v. Rokitsky, Die neueren Arzneimittel in ihrer Anwendung und Wirkung. Von Th. Husmann.  
= Eigenmächtiger Abdruck von Artikeln der Gött. gel. Anz. verboten =

Les inscriptions historiques de Ninive et de Babylone. Aperçu général de ces documents, examens raisonnées des versions par A. Delattre S. J. Paris, Ernest Leroux. 1879. 90 SS.

Die biblische Chronologie vom Auszuge aus Aegypten bis zum Beginne des Babylonischen Exils, mit Berücksichtigung der Resultate der Aegyptologie und der Assyriologie. Von der theologischen Facultät zu Würzburg gekrönte Preisschrift. Von Aloys Schäfer, Dr. theol. Münster, Russell's Verlag. 1879. IV, 141 SS.

Die Schriften dieser beiden geistlichen Herren nehmen ganz besonders unser Interesse in Anspruch, und sind, jede in ihrer Weise, geeignet, durch die in verschiedener Art zweckmäßige Behandlungsweise des Stoffes, den Dank des

Lesers hervorzurufen. Die Verfasser gehören nicht zu den eigentlichen Fachmännern auf assyriologischem Gebiete: es ist daher um so höher anzuerkennen, daß sie der neuen Wissenschaft ihre Kraft und ihre Leistungsfähigkeit zugewandt haben. Die Schrift des Herrn Delattre, eines Mitgliedes der Gesellschaft Jesu, stammt aus Belgien; sie ist somit die erste Arbeit über Ninive und Babylon, die, soweit wir uns erinnern, in diesem Lande entstanden ist. Das andere Werk ist das eines Deutschen, und namentlich dazu berufen, den oberflächlichen Ansichten siegreich entgegenzutreten, die einige unserer bekannten Assyriologen im Kampfe gegen Historie und Historiker bis jetzt zu verbreiten gesucht haben.

Wir wollen uns zuerst mit dem Buche des Hrn. Delattre beschäftigen, da dasselbe ein Resumé anderer Arbeiten ist, und namentlich die dankenswerthe Aufgabe hat, die in jüngster Zeit, nicht ohne eigene Schuld einiger Gelehrter, etwas zu streng kritisierte junge Wissenschaft, zu der Achtung und der Anerkennung zu verhelfen, die ihr mit Fug und Recht gebührt. Dieses ist ein Gesichtspunkt, der unsere Erkenntlichkeit verdient.

Der Verfasser betitelt den ersten Abschnitt seines Buches: „Typus der historischen Inschriften: Untersuchung der Uebersetzungen“. Unbeschadet der Anerkennung, die wir im Allgemeinen dem Verfasser nicht versagen, hätten wir gewünscht, daß er nicht nur leicht zugängliche Uebersetzungen aus zweiter Hand benutzt hätte: wenn er auch sagt, daß Hr. Ménant wesentlich nur die des Referenten wiederholt hat, so wäre es vielleicht besser, zuweilen auf die ersten Originalwerke zurückzugehen. Sehr häufig,



trotz ihrer unlängbaren Fortschritte, begegnet es auch wirklich selbständigen Forschern, daß sie ältere richtige Ansichten durch spätere unwahre zu ersetzen suchen: denn auch die fortschreitende Wissenschaft darf sich nicht für unfehlbar halten.

Um die Uebersetzungen zu prüfen, muß man selbstverständlich auf die Originaltexte zurückgehn: wir haben mit Freuden bemerkt, daß Hr. Delattre dieses zu thun versucht hat, obwohl wir nicht immer seinen Vorschlägen beitreten können. Ein merkwürdiges Beispiel dieser Art bietet sich S. 20: dort verwahrt sich der Verfasser dagegen, Mißcredit auf die Assyriologie zu werfen, und betheuert, sein einziges Ziel sei die Wahrheit. Dann gab es doch, um sie zu finden, noch andere Uebersetzungen, als die Rodwell's und Ménants. Hr. Delattre fragt mit Recht, wie es möglich sei, dieselbe Phrase zu übersetzen, durch:

„zerschmetternd die widerspenstigen Gottheiten“. (Ménant).

oder:

„dahinschreitend über alle seine Feinde“. (Rodwell).

Diese allerdings höchst sonderlichen Uebersetzungen ersetzt der Autor durch folgende:

„zerschmetternd den Schädel der Rebellen“.

Der wahre Sinn, den Hr. Delattre in andern Uebersetzungen, bei Hincks, Rawlinson und dem Ref. gefunden haben würde, ist:

„verheerend das Gebiet der Rebellen“ \*).

Hierzu sagt Hr. D. in einer Note:

„Das assyrische *gullat*, welchem Hr. Ménant den Sinn „Gottheit“ und Hr. Rodwell den Sinn

\*) Siehe Exp. en Mésop. t. I, p 342. Histoire p. 118.

„Alles“ beilegt, kommt von der Wurzel GLL, welche das hebr. *galgolet* und das syr. *gogulto* „Schädel“, erzeugt“.

Wir geben Hrn. Delattre recht, wenn er die Uebersetzungen der von ihm citierten Autoren nicht annimmt: sonst hat auch er Unrecht. Erstens wissen wir, wie „Schädel“ auf Assyrisch hieß, nämlich *gaggultu* (Gramm. assyr. § 221): zweitens giebt es Stellen, wo *gullat* diesen Sinn nicht haben kann: „Schädel der Länder“ würde nichts bedeuten (W.A.I. II, 66, 3). Da Hr. Delattre schon mit Recht die Wurzel GLL anzieht, hätte er getrost auch an *gelilah* „Gebiet“ denken dürfen.

So übersetzt Hr. Delattre ein Wort *ina milisa* „in seinen Furthen“ durch: „ich überschritt den Euphrat während seiner Fluthhöhe“. Die Assyrier waren nicht so unpraktisch: außerdem müßte dann doch das Wort anstatt von *mala* „füllen“ von *ala* „steigen“ abgeleitet werden.

An andern Stellen citiert Hr. D. die allerdings originalen Uebersetzungen der Cylinder Assurbanabals durch George Smith\*), dem dann Hr. Ménant gefolgt ist. Bei dieser Gelegenheit kommt auch, bei Anführung einer Stelle, die der phantasiereiche Fox Talbot übertrug, und in dessen Fußstapfen leider mein französischer Schüler getreten ist, der berühmte „Sagittarius“ zum Vorschein, der im August aufgehen soll, und daher das Erstaunen des Hrn. Alfred von Guttschmid erregt hat. Es mußte ein solches Phänomen allerdings Jedermann befremden. Aber die Assyriologie ist auch dafür nicht verant-

\*) Diese sind gewiß Originalübersetzungen, sogar die einzigen der jüngeren Assyriologen. Indessen weist Hr. D. mit Recht darauf hin, daß der Wortschatz sich schon in den früheren Uebersetzungen erklärt findet.

wortlich, denn andere Gelehrte werden mit uns übersetzen: „Im Monat Ab, dem Monat der Sichtbarkeit des Sirius“. Der Stern, der immer zugleich mit den hellsten Sternen citiert wird, erschien zu Ninive in der Mitte des siebenten Jahrhunderts vor Christi Geburt, gegen den 24. Juli julianisch, zuerst wieder in den Strahlen der aufgehenden Sonne\*).

Wir übergehen verschiedene andere Auseinandersetzungen des Verfassers, namentlich die Fragen, die er in Betreff der Bibel aufwirft. Ueber die chronologische spricht er sich nicht wissenschaftlich genug aus: ob ein bedeutender Archäolog und Kunstkenner auf classischem und asiatischem Gebiete seine Ansicht ändert in Bezug auf eine nicht assyriologische, sondern mathematisch-chronologische Frage, das darf den Geschichtsforscher oder den Chronologen nicht beeinflussen.

Der Verfasser schließt seine Arbeit mit einem wohlwollenden Ueberblick über den heutigen Stand der Assyriologie, und knüpft an diesen einige Wünsche in Betreff der Schaffung einer Lexicographie. Der Wunsch ist gutgemeint: aber gerade diese Lücke ist diejenige, deren Ausfüllung am meisten Zeit und Fleiß erfor-

\*) Das Wort *nanmurti* in der Phrase: *arah nanmurti Mul Ban*, »in mense apparitionis Sirii«, ist richtig von Fox Talbot als heliakischer Aufgang, und unrichtig von Ménant als »consacré à l'étoile à de l'arc« übertragen worden. Auch heißt der Bogen, wie längst Referent gefunden hat, nicht *Ban*, sondern IZ. BAN. Wahrscheinlich heißt BAN »jagen«, so daß es der »Jagdstern« ist, dessen Gegenwart am Himmel, namentlich vor einigen Jahrtausenden, allerdings die Jagdzeit bezeichnet. Unsere Benennung: »großer Hund« hat keinen andern Ursprung. Der Bogen ist das »Jagdholz« oder »Jagdwerkzeug«.



dert. Die Herstellung dieses Lexicons ist eine Aufgabe, deren theilweise falsche Lösung mehr wissenschaftliches Unheil stiften möchte, als eine mangelhafte Kenntniß des Wortschatzes bis jetzt gethan: besser ist, einige Lücken in der Uebersetzung zu lassen, als alles zweifelhafter Uebersetzung anheim zu geben.

Das Buch des Hrn. Aloys Schäfer ist eine selbständige Arbeit. Es behandelt ausführlich und mit kritischer Schärfe einen Gegenstand, der in letzterer Zeit häufig zum Gegenstand von Monographien gemacht worden ist, und nichtsdestoweniger bringt es Neues: seit den Zeiten Ideler's und Böckh's ist es eine der besten Arbeiten, die überhaupt auf chronologischem Gebiete entstanden sind, und die theologische Facultät von Würzburg hat, indem sie derselben den Preis zuerkannte, den ungetheilten Beifall aller wahrhaft Sachverständigen geerntet.

Wir haben uns über denselben Gegenstand schon mehrere Male in diesen Blättern ausgesprochen. Die Anzeigen, die wir über die Bücher der Herrn von Gutschmid (Gött. gel. Anz. 1876) und E. Schrader (Gött. gel. Anz. 1879) erscheinen ließen, haben den Leser über den Kern der historisch-chronologischen Frage genugsam aufgeklärt. Es giebt indessen Manches, was man nicht zu oft sagen kann: auch wissenschaftliche Dinge, die einige Leute bei einmaligem Hören oder Lesen nicht begreifen wollen oder auch nicht fassen können. Obgleich ganz exacte, mathematisch nachgewiesene Ergebnisse sich nicht mit künstlerischen Erzeugnissen vergleichen dürfen, ähneln sie hierin manchen Musikstücken, die gewissen Hörern nicht bei der ersten Aufführung zusagen, sondern erst nach mehr-

facher Wiederholung des Beifalls derselben Personen sicher sind.

Welcher Mißbrauch mit der Zeitrechnung als Anwendung von Additions- und Subtractions-exempeln getrieben wird, ist jedem zur Genüge bekannt. Eine gewisse Conjekturealkritik oder -unkritik wird auch hierfür gebraucht: Zahlen werden verändert, um in ein Rechenexempel ein gewünschtes Resultat hineinzubringen: es läßt sich gegen das Resultat an und für sich arithmetisch gar nichts sagen. Denn wenn man von einem Posten eine Zahl wegnimmt, und die Differenz zu einem andern Posten hinzufügt, so beträgt die letzte Summe gerade um die abgezogene Zahl weniger, als die beiden ursprünglichen Posten zusammen ausgemacht hätten. Nur — und hierin unterscheidet sich die ächte Chronologie von der nachgemachten — ändert die erstere historisch verbürgte Posten nicht, ohne den Beweis für die Nothwendigkeit dieser Verbesserung beizubringen, und diese Nothwendigkeit darf eben nicht nur durch die Absicht, ein bestimmtes Resultat zu finden, begründet sein. So wenig wie irgend ein Mathematiker ein Zeichen vertauscht, oder ein Potenzchen ändert, oder eine Function durch eine andere ersetzt, weil die neuen Zeichen, Potenzen oder Functionen „besser convenieren“ würden, so wenig darf man sich der Laune hingeben, historische Angaben nicht zu respectieren, weil erfundene den Privatinteressen des Autors besser zusagen.

Dieser Spuk trieb namentlich sein Unwesen in der biblischen Chronologie vor und nach dem Exodus. Vor dem Exodus giebt es überhaupt keine Zeitrechnung, sondern nur ein fictives System von Perioden und Cyclen, die allerdings seit Jahrhunderten verkannt waren. Aber hat



man nicht auch in dieser, mindestens ante-chronologischen, Periode alle Zahlen geändert, oder aus der Septuaginta substituiert und in den hebräischen Text hineingebracht, und umgekehrt? Sogar die Stühle der zehn Patriarchen wurden umgesetzt, weil man dann bequemer seine Sonderideen durch Rechenexempel veranschaulichen konnte.

Nicht allein die Chronologie, sondern die Geschichte selbst wurde verballhornt, und man schuf sich seine Geschichte zu seiner Privatrechnung. Ein englischer Bankier, ein gentleman durch und durch, sah für einen Glaubenssatz an, daß Darius der Meder, nach ihm Darius Hystaspis, siebzig Wochen, das ist, sieben mal siebenzig Jahre vor Christi Geburt, den babylonischen Belsazzar besiegt und Babylon eingenommen habe. Da, seiner Ansicht gemäß, der Stifter der christlichen Religion 3 vor der gewöhnlichen Aera geboren ward, mußte die Einnahme Babylons durch die Perser im Jahr 487 v. Chr. stattgefunden haben. Und hieraus entwickelt der Mann in einer Schrift: *Cyrus the second*, namentlich nach *Annius von Viterbo*\*) und ähnlichen authentischen Quellen (die allerdings den von gewöhnlichen Menschen geachteten Autoren, wie Herodot, Berosus und Ptolemäus, zuwiderlaufen), daß der Cyrus, der Astyages Enkel war, niemals Babylon eingenommen; dieses habe ein Sohn des Kambyzes gethan, und zwar nicht der Sprößling des geduldigen Gatten der Mandane, sondern der Nachfolger des gewaltigen Eroberers von Aegypten.

Demselben Kambyzes wurden noch kürzlich,

\*) Dem *Annius von Viterbo* verdanken wir einen falschen Berosus, einen ditto Manetho.

durch eine falsche Lesung einer Zahl, von Andern historische Fakten angedichtet\*). Aus chronologischen Gründen ist auch die biblische Geschichte, ohne und gegen die Bibel, vollständig neu erfunden worden. Gegen diese Erfindungen hat sich Hr. Dr. Schäfer mit Recht aufgelehnt. Machte der englische Bankier aus drei historischen Personen fünf, so knetete eine andere Schule fünf Menschen zu dreien zusammen: was ist nun der Wahrheit gemäßer, aus einem Mann fünf Drittel oder drei Fünftel zu machen? Der Unterschied der Richtigkeit wird sich genau auf Null bestimmen lassen.

Hr. Schäfer beginnt sein Buch mit den Worten: „Insofern die heilige Schrift ein historisches Buch ist, hat sie auch eine Chronologie“. Diese richtige Ansicht ist nun noch prägnanter gemacht durch die nicht minder einsichtige Stellung der Frage selbst. „Hiermit ist unsere Aufgabe vorgezeichnet, ob aus den Daten der heiligen Schrift als verglichen mit den sichern oder wahrscheinlichen Resultaten der Aegyptologie und Assyriologie, ein chronologisches System zu gewinnen sei“.

Der Verfasser entwickelt, nachdem er sich über die verschiedenen die Zeitrechnung betreffenden Fragen ausgesprochen, und namentlich mit glücklichem Tact und mit Gelehrsamkeit die ägyptischen Angelegenheiten berührt hat, die geschichtlichen Daten der biblischen Geschichte vom Exodus an. Die Genesis läßt er bei Seite, und kümmert sich weder um das Datum der Geburt Adams, noch um dasjenige des Todes Sems. Er setzt, indem er an die in

\*) Siehe das 11te Jahr des Kambyses, das im *Journal asiat.* 1880, I, p. 548 und *Revue historique*, Juillet 1880, gehörig gewürdigt ist.

der assyrischen Eponymenliste erwähnte Sonnenfinsterniß von 809, am 13. Juni jul. anknüpft, den Auszug aus Aegypten, nach dem zur Zeit Salomos geltenden System, um 1492 v. Chr., und den Tod des weisen Königs 976 \*). Mit Schärfe weißt Hr. Schäfer nach, daß jene Sonnenfinsterniß nicht die vom 15. Juni 763 vor Chr. sein kann, und daß eine Unterbrechung in den Eponymenlisten nothwendig angenommen werden muß; er verwirft das kindliche Auskunftsmittel einiger sogenannten Chronologen, die den Texten zuwider, aus Phul und Tiglatpileser eine Person machen. Er führt auch die Folgerungen aus, die aus jener sonderlichen Selbstüberhebung und Verschmähung geschriebener Texte mit unbarmherziger Consequenz erwachsen. Nach dem System, welches der sächsische Hofcaplan mit Recht verurtheilt, müßte der Großvater Uzia mit seinem Enkel Ahaz zu gleicher Zeit regiert haben \*\*). Er schöpft, wie es sich gebührt, die jüdische Zeitrechnung aus der historischen Quelle für dieselbe, aus der Bibel, und zeigt hierbei viele Gelehrsamkeit und Belesenheit in den Autoren früherer Jahrhunderte, die nur neuere Oberflächlichkeit geringschätzen darf.

Wir haben in den Gött. gel. Anz. 1879 S. 776 ff. diesen Gegenstand in der vom Verf. ausgeführten Idee auseinandergesetzt, so daß wir nicht mehr auf denselben hier zurückzukommen brauchen: wir verweisen daher einfach auf diesen längern Artikel, der den Gegenstand so erschöpfend als möglich behandelt. Es handelt

\*) Wir setzen diese Begebenheit auf 1493 und 978, eine unwesentliche Differenz.

\*\*) S. Salomon et ses successeurs. Gött. gel. Anz. 1879, S. 786 ff.



sich, wie dem Leser vielleicht erinnerlich sein wird, um die Frage: ob die sich auf Keilschrifttäfelchen findenden Eponymenlisten ununterbrochen sind, oder ob sich in ihnen, wie wir es für feststehend ansehen müssen, eine Lücke von 46 bis 47 Jahren befindet. Diese Frage ist von einigen unserer Fachgenossen behandelt worden, als ob eine die allgemeine Geschichte angehende chronologische Frage allein von den Leuten zu beantworten sei, die Keilschriften mehr oder minder richtig lesen. Die wissenschaftliche Streitfrage hat aber ein viel weiteres Kompetenzfeld; sie ist assyriologisch nur insofern, als es sich gelegentlich um das Verständniß der Texte und um einige Controversen in der Erklärung derselben handelt. Im gegebenen Falle existieren solche verschiedene Meinungen aber gar nicht: die Frage entzieht sich folglich der Befugniß der Keilschriftforschung, um dem allgemeinen Urtheil der Historiker anheimzufallen.

Hier liegt der große Irrthum eines Theiles der Fachmänner. Wo es sich um biblische Geschichte handelt, sind Gottlob! die Keilschriften nicht die einzigen Quellen: denn wenn dieses wäre, wüßten wir ja gar nichts. Sie bedenken nicht, daß man, einer gewissen Eitelkeit wegen und seiner eigenen Disciplin zu Liebe, doch nicht das Recht hat, andersartige, in sich und durch sich verbürgte historische Angaben zu verwerfen. Der innere Werth, die mathematische Präcision der biblischen Angaben, ihr Uebereinstimmen mit sich selbst, der Accent der Wahrheit, mit dem sie ausgesprochen sind, die Interesselosigkeit jeglicher Unwahrheit, sowie die Unmöglichkeit, gerade diese Daten zu erfinden, wenn sie nicht wahr wären: alle diese Momente wiegen derartig schwer, daß sie die

eigensinnig sich auf eine unbewiesene Nichtunterbrechung der assyrischen Eponymenlisten steifende Verwerfung der jüdischen Angaben in die Höhe schnellen. Wir übergehn die aus den Keilschrifttexten selbst zu entnehmenden Beweise für die Unterbrechung dieser Listen, Beweise, die doch auch der Autorität der Bibel nicht schaden, und die man in den Gött. gel. Anz. 1879, S. 796 ff. nachlesen kann. Es giebt nur eine Chronologie, und diese müssen wir aus allen Documenten, die sich auf dieselbe Zeit beziehen, schaffen; wir dürfen daher gerade die Texte nicht ausschließen, die vor allem das für unsern Zweck authentischste Gepräge tragen. Befänden wir uns, angesichts der assyrischen Eponymenlisten, solchen vagen und unbestimmten Angaben gegenüber, wie es z. B. diejenigen des Buches der Richter sind, so würde es auch Niemandem einfallen, an eine Unterbrechung der Listen zu denken. Ob mit Recht, wäre freilich eine andere Frage; doch ohne die absoluteste Nothwendigkeit, würde man auf diesen Gedanken gar nicht gerathen sein. Aber einem Documente gegenüber, wie es verschiedene Capitel des zweiten Buches der Könige sind, ist eine solche Nachsicht selbst gegen Originaldocumente nicht möglich: denn wie wir schon gesagt haben, das assyrische Document, das an Fülle der Angaben und an präciser Schärfe dem hebräischen gleichkommt, soll erst noch gefunden werden! Es ist somit unmöglich, in einer allgemein geschichtlichen Frage, einseitig nur die Autorität eines Textes zu berücksichtigen: wir haben das Recht, assyrische Geschichte aus assyrischen Quellen zu studieren, aber nicht dasjenige, jüdische Geschichte ausschließlich nach fremden



Bruchstücken herstellen zu wollen. Ein historisches Actenstück belehrt uns, daß Ludwig XVIII. 29 Jahre regierte; dürfen wir, nach diesem allein, die englische Zeitrechnung bestimmen, und mit Vernachlässigung deutscher Quellen nach dieser mißverstandenen Angabe die Geschichte Deutschlands maßregeln? Dazu kommt, daß wir keine fortlaufende Geschichte Assyriens haben: wir besitzen eine biblische Chronologie, wir haben keine assyrische.

Diesen Ausspruch, den wir schon einmal gethan, wiederholen wir hier, da er bei einigen Leuten Anstoß erregt hat, so grundwahr er auch ist. Hätten wir nicht die Angaben der Bibel und der Griechen, so wären wir über das Alter der assyrischen Monumente von Ninive, Calach und Babylon ebenso im Unklaren, als wir es heut zu Tage über das Zeitalter des Menes sind. Wir müßten uns streiten über die Frage, ob Sanherib und Sargon vor Nebuchadnezar oder nach ihm gelebt haben, wir dürften nur vermöge allgemeiner, kunstgeschichtlicher Grundsätze über das Zeitalter der Texte und Sculpturen von Nimrud klar werden können. Ohne die Liste des Ptolemäischen Canons wären wir außer Stande, die Tausende von juristischen Tafelchen, die doch nach Königsjahren, nach Monaten und nach Tagen datiert sind, ihrer Reihenfolge nach zu ordnen: wir könnten durch zwei Texte höchstens befähigt sein, zu schließen, daß Nerglissor vor Nabonid regiert haben muß, und daß Kambyses nach Cyrus herrschte. Das aber wäre auch alles. Wenn wir also die so reichen Documente der mesopotanischen Gefilde ordnen können, wenn wir uns einer annähernd sehr richtigen Anschauung über die Stellung der jüngern Texte in der Folge der Zeiten rühmen

dürfen, so verdanken wir dieses lediglich nicht assyrischen Quellen, sondern den griechischen Geschichtsschreibern und der byzantinischen Chronographie. Wie wir es anfangen würden, unabhängig von derselben überhaupt eine Zeitbestimmung zu erzielen, wird Niemand uns anzugeben befähigt sein. Die Erwähnung der bekannten Sonnenfinsterniß ist eine unbestimmte Angabe, die nur dadurch präcis werden konnte, daß man die Zeit, in der sie stattgefunden haben mochte, nämlich 91 Jahre nach dem Tode Ahabs ziemlich genau kannte; sie hat aber ohne die genaue Untersuchung der nichtassyrischen Elemente zu Irrthümern führen müssen, da man sie auf ein unrichtiges Phänomen bezog.

Man kann nicht behaupten wollen, daß wir eine assyrische Chronologie haben, wenn wir sie eben noch nicht besitzen: es ist ja möglich, daß wir dereinst durch assyrische Quellen ebenso unmittelbar, ohne Hülfe fremder Angaben und ausländischer Stützpunkte eine assyrische Zeitrechnung schaffen können, wie man unabhängig eine chinesische Chronologie aus einheimischen Documenten feststellen kann\*). Aber jetzt haben wir die Elemente dazu nicht, und dieses hat namentlich ein Mitarbeiter der Augsburger Allgemeinen Zeitung schlagend nachgewiesen, in einem Aufsatz betitelt: „Die assyrische Keilschriftforschung und die biblische Chronologie\*\*).

Die Absicht des gelehrten Verfassers war solches freilich nicht. Er behauptete das Gegentheil, daß es nämlich eine assyrische Chronolo-

\*) Siehe Oppolzer in den Monatsberichten der Berliner Akademie der Wissenschaften, 1880 p. 166 ff.

\*\*) Siehe Beilage der A. A. Z. 20.—22. April 1880.



gie gäbe: aber seine Behauptung ist auch der einzige Beweis, den er bringt. *Actore non probante absolutur reus*. Der Beklagte, in specie facti, der Referent, wegen des obigen Ausspruches, darf sich aber erlauben, dem Herrn Verfasser des Artikels zu bemerken, daß auch er weiß, daß es assyrische Eponymenlisten giebt, und daß in diesen einer Sonnenfinsterniß Erwähnung gethan wird. Aber zur Feststellung einer assyrischen Chronologie gehört noch mehr; eine solche Angabe muß sich eben nur auf ein Datum beziehen können. Hier aber macht sich, neben der Ansicht des Verfassers, der fh zeichnet, die Hrn. Schaefers und des Referenten geltend, und zwar auf Grund der biblischen Chronologie, von der der Artikel, trotz des Titels, auch nicht ein Wort sagt. Daß für Abrahams Zeitalter die unterste Gränze 1700 vor Chr. sei, kann doch unmöglich als biblische Chronologie betrachtet werden. Wenn man dann noch „von einigen Jahrhunderten, von 2000 Jahr vor Chr.“ spricht, so ist dieses für einen „Chronologen“ sehr gutmüthig, und derartige Naivetäten, die schwerlich einem Ideler begegnet wären, beweisen nur, daß die chronologischen Arbeiten der neuesten Zeit für den Hrn. fh vergebens gemacht worden sind.

Die Biblische Chronologie feststellen, heißt aber nicht nur decretieren, daß Salomo 932 v. Chr. und Ahab 854 v. Chr. gestorben sei. Will man diese Daten annehmen, so muß man auch nachweisen, wie man sich denn eigentlich die Zeitbestimmungen für alle diejenigen Könige vorstellt, welche zwischen Salomo und Ahab einerseits, und andererseits von Ahab bis zu der Zerstörung Samarias (721 v. Chr.) geherrscht haben. Man muß also sich dazu bequemen, dem



Leser mit dürren Worten und mit präzisen Zahlen anzugeben, wann Jerobeam I., Baesa, Josaphat, Jehu, Joas von Juda, Amazia, Joas von Israel, Jerobeam II., Uzia, Jotham, Menahem I., Pekah, Ahaz und Hiskia regiert haben. Der Verfasser der Preisschrift hat sich diese Aufgabe gestellt und darauf geantwortet: der Herr fh hat sich dieselbe nicht einmal vorgeführt, und hierin gleicht er eben den Quasichronologen, die über biblische Zeitrechnung zu schreiben glauben, im Grunde aber dieselbe jungfräulich unberührt lassen. Den Forscher über jüdische Geschichte läßt der elamitische König Karaindas vollständig kalt, selbst wenn man ihm beweisen könnte, daß letzterer gegen 1477 geherrscht hat.

Die wirkliche Schwierigkeit, welche die Bestimmung der biblischen Chronologie mit sich führt, ist aber jenem Autor so unbekannt geblieben, wie eine andere Thatsache, die freilich noch überraschender ist für Jemanden, der behauptet, es gäbe eine assyrische Chronologie. Bis jetzt haben wir in den Keilschriften eine einzige Stelle, aus welcher man, unabhängig von der Angabe der Juden und der Griechen, einmal eine assyrische Zeitrechnung, wenigstens für die späteren Epochen, entwickeln können wird. Nun, von dieser einzigen Angabe hat der geehrte Mitarbeiter der Allgemeinen Zeitung keine Kenntniß.

Dieser Passus findet sich in der Inschrift Assurbanhabals (W. A. I. t. II, pl. 32) und lautet wie folgt:

„Im Monat Tammuz fand eine Finsterniß des Herrn des Tages, des Gottes des Lichtes statt. Die untergehende Sonne ließ davon ab zu leuchten, und wie diese, ließ auch ich davon ab, während

(? Lücke der Zahl) Tage den Krieg gegen Elam zu beginnen“.

Der König erzählt dann, wie er im Ab, dem Monde „des Sichtbarwerdens des Sirius“ den Krieg gegen Teumman, König von Elam, begonnen habe.

Das Phänomen, von welchem hier die Rede ist, kann kein anderes sein, als die ringförmige Sonnenfinsterniß vom Dienstag 27. Juni julianisch, 20. Juni gregorianisch, des Jahres 661 vor Chr. (—660), 9,340; nach P. Pingré, fiel die Mitte auf  $1\frac{1}{2}$  Uhr Abends mittlerer pariser Zeit, also 4 Uhr 10 Minuten mittlerer Zeit von Ninive. Die Bewohner der Westküste Mexicos sahen die Sonne ringförmig verfinstert aufgehen: die centrale Linie furchte eine Ecke Nordamerika, zog dann über den Atlantischen Ocean, die Açoren, Spanien, Südfrankreich und Süditalien, um unweit Südarabiens zu erlöschen. Die Finsterniß war zum Theil auch in Ninive sichtbar: die centrale Eklipse endete gegen 6 Uhr, und die allgemeine konnte, noch einige Zeit in Ninive sichtbar, gegen Sonnenuntergang vollständig beendet sein. Das Bedeutende ist, daß nicht allein der Monat, sondern auch die Tageszeit der Erscheinung überliefert ist.

Der Feldzug des Ninivitischen Königs gegen Elams Herrscher Teumman, der sich auf vielen Bildwerken verewigt findet, fand also im Sommer 661 v. Chr. statt. Es war nach einigen Texten der dritte, nach andern der fünfte Feldzug: dieser Unterschied trägt wenig dazu bei, den assyrischen Texten so ausschließliche Autorität, allen anderweitigen Angaben gegenüber, zu verschaffen; in zwei Inschriften rechnete der König nach zwei verschiedenen Weisen. Man kann also, wegen dieser abweichenden Rech-

nungsweise, das Jahr der Thronbesteigung Assurbanhabals nicht genügend bestimmen. Nach dem Ptolemäischen Canon hörte Assarhaddon, des Königs Vater, auf, 668 v. Chr. in Babylon zu herrschen, und sein Bruder, Saosduchin (Samul-sum-yukin oder vielleicht Samas-sum-yukin \*) bestieg den Thron \*\*). Vorläufig müssen wir noch die Epoche der Nabonassarischen Aera als vollständig richtig gelten lassen, da sich die bekannten drei Mondfinsternisse vom Jahre 721 und 720 vor Christo auf das erste und zweite Jahr des Mardokempadus, d. i. Merodach-baladans beziehen, und sie in dieser Form dem großen Astronomen Hipparchos überliefert waren. Da der Name des chaldäischen Königs sich dreimal im Almagest wiederfindet, ist es wahrscheinlich, wenn nicht gewiß, daß die alexandrinischen Daten direct keilschriftlichen Angaben entnommen waren.

Gewißheit über die Epoche des Regierungsantritts des assyrischen Königs würden wir haben, wenn wir noch die vollständige Liste der Eponymen aus den zehn ersten Jahren Assurbanhabals besäßen: aber leider bricht das fortlaufende Fragment schon mit dem dritten Jahre dieses Königes ab. Auch dieses würde nicht für die Frage genügend sein; wir müßten die Archontie kennen, unter welcher Teumman besiegt wurde. Unglücklicherweise scheint hier der Zufall unserer Wißbegierde spotten zu wollen: ein klei-

\*) Oder Samas-mukin: die wahre Form ist zur Stunde noch unbekannt. Bekennen wir dieses freimüthig. Letztere Form würde sich genau an das corrumpierte Saosduchin des Ptolemäischen Canons und an Sammughes anschließen.

\*\*) Die Epoche des Jahres 80 Nabonassar ist der 6. Februar 668.



nes Täfelchen, welches einen Bericht an den König enthält, spricht von dieser Finsterniß, die der Schreiber in Aegypten beobachtet hatte, wo sie bedeutender war als in Assyrien. Aber letzteres Täfelchen ist auch ohne Datum, so daß uns noch diese Hoffnung bis jetzt abgeschnitten worden ist. Alles, was wir noch über den Punkt mit einiger Sicherheit angeben können, ist, daß die Eponymie des Belsunu in das Jahr 660 fiel, was wir aus einem von uns zuerst erklärten, häufig später von andern veröffentlichten Täfelchen schließen müssen, wo eine Sonnenfinsterniß am Ende Sivans umsonst erwartet wurde, was sich nur auf dieses Jahr und zwar auf den 16. Juni julianisch 660 beziehen kann\*). Die Kriegszüge Assurbanhabals sind außerdem nicht chronologisch, sondern geographisch geordnet; so fiel zum Beispiel der Anfang der arabischen Kriege schon in die Eponymie Belsunu, während sie auf dem großen Prisma erst der Einnahme von Susa folgen, welche mindestens zwölf Jahre später Statt hatte als jene Archontie, und deren auch der von 660 v. Chr. stammende Text mit keiner Sylbe erwähnt\*\*).

Man sieht aus dem Vorhergehenden, daß wir noch sehr langer Zeit und namentlich noch vieler glücklichen Funde bedürfen, um uns über die einfachsten Fragen der assyrischen

\*) S. die Inschrift in meiner Grammaire assyrienne p. 110.

\*\*) Nach einem bestimmten Zeugniß (W. A. I. pl. 2) ist die Eponymie der Thronbesteigung Assurbanhabals (s. meinen Aufsatz in D. M. 1868, p. 148) die des *Mar-la-armi* für Ninive, die 667 fallen mußte. Hatte Assarhaddon schon früher den Thron an Saosduchin abgetreten? Die eigenthümlichen Beziehungen dieser beiden Brüder widersprechen dieser Ansicht nicht.

Chronologie aufzuklären. Die einzige alles bestimmende Keilschriftangabe, die wir heute kennen, haben wir aber nicht im Urtext; Hipparchos von Alexandria hat das Verdienst, sie für uns übersetzt zu haben.

Wir werden auch einmal, wie gesagt, eine unabhängige assyrische Chronologie haben können, wenn wir nämlich eine fortlaufende Geschichte haben, die uns aber noch fehlt.

Die Einnahme Samarias setzt Hr. Schäfer in das Jahr 721, mit dem Referenten, und mit allen früheren Autoren. Der Grund dieser Ansicht liegt in der Angabe des Regierungsantritts des Babyloniers Merodachbaladan, der eben durch die hipparchische Ueberlieferung sicher gestellt ist. Nach dem Canon, der durch die assyrische Keilschrift (siehe meine Uebersetzung der großen Inschrift von Khorsabad, zuletzt in *Records of the Past*, t. VI, p. 14) bestätigt wird, regierte Merodachbaladan 12 Jahre, ehe Sargon Babylon einnahm. Diese Waffenthat fällt in das 12te Jahr Sargons, und zwar nicht in sein 12tes Regierungsjahr (*sanat*), gerechnet vom Regierungsantritt, sondern in die 12te Eponymie, die seinem Regierungsantritt folgte (*palu*)\*). Es wäre dieses also die Archontie des Niniphalik-pani von Nisan 710 (9,291) bis Nisan 709 (9,292). Im Sebat dieses Jahres, also Februar 709, nahm Sargon Babylon, und mit dem 17. Februar julianisch beginnt die Epoche Sargons im ptolemäischen Canon, d. i. das Jahr 39 Nabonassars. Babylon ist also, wenn das Ideler'sche Princip in Anwendung zu bringen ist,

\*) In dieser Hinsicht schließe ich mich der Ansicht an, daß *sanat* das Jahr, von der Thronbesteigung an, *palu* das Eponymenjahr, und zwar vom Nisan bis Adar ausdrückt.

kurz nach dem Februar 20 jul., 12 gregorianisch, in des Assyrsers Hände gefallen. Sargon kam, wie er selbst sagt, noch zur rechten Zeit, um die Feste des Sebat zu begehn, die durch kleine olivenförmige Keilschriftdocumente (s. mein Dour-Sarkayan p. 27) aus dem 9ten bis 12ten Jahre Merodachbaladans noch besonders bekannt sind.

Dazu kommt noch, daß eine im Louvre befindliche Tafel aus dem Marchesvan des Archon Mannu-ki-Assur-lib, Statthalters von Tille, ausdrücklich dieses Datum als dem 12ten Jahre Sargons angehörig bezeichnet, obgleich andere Documente (W.A.L. III, 2, 15), das dreizehnte für diese Eponymie angeben\*). Setzte man nun auch, mit Hrn. Schrader und Hrn. fh, die Eponymie in 709, so würde doch, selbst nach Verwerfung der von dem verstorbenen George Smith mit Erstaunen verificierten Angabe des Louvredocumentes, der Regierungsanfang nicht höher fallen, als Februar 721.

Hr. Schrader hat einfach folgende Rechnung gemacht: 763 (Datum der vermeintlichen Finsterniß) minus 41 = 722. Diese Rechnung bestreiten wir gar nicht. Aber ist nun der Regierungsantritt Sargons, 722 wohlgemerkt Februar 9, 279? Wenn der ehrenwerthe Hr. fh behauptet, Hr. Schrader habe dieses „endgültig nachgewiesen“ und „gezeigt“, daß zwischen dieser Angabe und dem ptolemäischen Canon kein Widerspruch obwaltet (!), so beweist und zeigt dieses endgültig nur, daß Hrn. fh die Auffassung des wirklichen Sachbestandes so vollständig als nur möglich entschlüpft ist. Ein

\*) Wir dürfen nicht unterlassen, diese Widersprüche in „gleichzeitigen Documenten“ besonders hervorzuheben.



so feiner Unterschied, eine so präzise Bestimmung antiker Daten, läßt sich nicht durch ein einfaches, übrigens von uns unbestrittenes Subtractionsexempel ( $763 - 41 = 722$ ) absprechend über das Knie brechen.

Dem Herrn Schäfer, wie auch uns, ist der Eponymeturnus vorgehalten worden, der indessen nichts für uns, und nichts gegen uns beweist, und über welchen wir uns schon (Gött. gel. Anz. 1879, S. 797 f.) genügend ausgesprochen haben. Für unsere Ansicht dieser Unterbrechung spricht nicht absolut, daß unter neun Namen, acht verschieden sind und in neun Jahren fast alle Beamte gewechselt sein müßten. Derartiges ist ja schon vorgekommen. Ebenso ist möglich, daß der Assur-bel-kaïn, Landeshauptmann, wenn der Name in beiden Stellen dieselbe Person bezeichnet, 56 Jahre im Amte verblieben ist. Uebrigens setzt derselbe Name mit derselben Function noch keineswegs eine persönliche Identität voraus. In einer juristischen Inschrift vom 8ten Sebat des ersten Jahres Neriglissors (Januar 558) heißen zwei Richter beide Marduk-sakin-sum („Merodach giebt den Namen“, ein sonst nicht häufig vorkommender Name), und einer der vier Verkäufer des Ackers heißt ebenso: dieses macht also drei Personen desselben ziemlich seltenen Namens in derselben Inschrift!

Alles derartiges ist kein Beweis und sich damit aufhalten, eitel Geschwätz. Die Aemter

\*) Wir haben mehrere Beispiele von langen Amtsverwaltungen, so ist Samsiel dreimal Eponymus 826, 816 und 798, während 29 Jahre; Musallim-Ninip Statthalter von Tille 839 und 812 (27 Jahre), Nirgal-Essis von Reseph 850 und 821 (29 Jahre) und noch andere. Es sind auch hier wenigstens gleichlautende Namen.

sind geblieben, die Namen haben alle gewechselt bis auf einen, der nicht nothwendig dieselbe Person bezeichnen muß. Alle können in neun Jahren gestorben sein, und dann nützt unser Einwand nichts! oder der eine kann 56 Jahr Landeshauptmann geblieben, oder mit der ninivitischen Herrschaft in seinen früheren Posten wieder eingesetzt worden sein. Der einzige Beweis, den man führen kann, ist: nachzuweisen, daß zwischen einem Zeitpunkte jenseits der von uns angenommenen Lücke, und einem andern Punkte dieseits derselben, eine Zeit von  $m$  Jahren, die sich durch die Continuität der Liste ergeben würde, und nicht eine Summe von  $m + 46$  Jahren verflossen ist. Bis dahin aber, daß man dieses Resultat erreicht hat, wird man sowohl dem Hrn. Schäfer, als dem Ref. erlauben, nicht allein auf das von der Chronologie der Bibel eingelegte Veto, sondern auch auf die in unserm Artikel der Gött. gel. Anz. entwickelten Widersprüche mit den Keilschriften selbst hinzuweisen\*).

Und wenn man uns vorwirft, wir handelten nur so, um eine Uebereinstimmung mit der biblischen Zeitrechnung zu erzielen, so geben wir dieses in vollstem Maaße zu, und rühmen uns dessen als einer durch die Einsicht gebotenen Handlungsweise. Natürlich muß die assyrische Zeitrechnung mit der biblischen übereinstimmen; wenn nicht, so ist eine von ihnen, oder es sind alle beide falsch. Man kann nicht eine österreichische und eine preußische Chronologie schaffen, in der man entweder von

\*) Diese sind die Sonnenfinsterniß der Regierung Assur-nazir-habals und das Fehlen der sonst nöthigen Angabe der für Ninive höchst bedeutenden Sonnenfinsterniß von 809.



Franz II. (1792) oder von Franz I. (1804) rechnet, oder vielleicht gar 64 (nicht 46) Jahre aus der deutschen Kaisergeschichte streicht, indem man auf Franz II. sofort Wilhelm I. folgen läßt \*).

Herr Dr. Schaefer hat seine Ansichten klar entwickelt; wir hätten nur einige Reserven über das von ihm, freilich nicht ganz absolut, befolgte System der jüdischen Jahresanfänge zu

\*) Dem Hrn fh. bin ich übrigens für die ehrenvolle Art, mit der er meines Namens gedenkt, in vollstem Maaße dankbar und verpflichtet. Ich glaube daher, daß sein Ausdruck »unwahre Behauptungen« in Betreff des Turnus aus einem Druckfehler entstanden ist: denn »unwahr« ist doch nur die Art und Weise, wie er meine Ansicht darstellt (s. Gött. gel. Anz. l. c.). In diesen Seiten, in welchen ich die Meinungen, die ich nicht theile, und das was man mir entgegenhalten könnte, besprochen, wird auch wohl Niemand ein »Machtwort« erblicken, durch das ich die »Laien irreführen« will. Ich bin alt genug, um zu wissen, daß sich überhaupt Niemand so leicht »irre führen« läßt. Wahrscheinlich ist dem Hrn. fh unbekannt geblieben, was einem meiner jungen Freunde in München passiert ist, nämlich dem Hrn. Dr. Fritz Hommel, der schon einige gute Seiten über Assyriologie geschrieben, und von dem wir hoffentlich bald (als Folge anderer verdienstlicher Bücher) eine tüchtige Erstlingsarbeit auf assyriologischem Gebiete zu erwarten haben. Die Münchner Facultät, obgleich aus »Laien« bestehend, ließ sich bei dessen Habilitation als Docent so wenig »irreführen«, daß einer der Lehrer die Assyriologie als etwas noch embryonhaftes bezeichnete, denn was einer Melchior lese, spreche ein Anderer Caspar aus, und ein Dritter Balthasar. Auch »schlendere ich diese Machtworte nicht gegen die deutsche Schule«: der ehrenwerthe Hr. fh glaubt wohl, ein Buch, welches den Titel führt: »die Assyriologie in Deutschland«, rühre von mir her. Dem ist aber wirklich nicht so. In den Gött. gel. Anz. habe ich dasselbe nur beurtheilt. Die »deutsche Schule« besteht überdies bis jetzt nur aus zwei verdienten Lehrern, die Anderer Schüler sind, und zwei oder drei Zöglingen; es ist doch erlaubt, denke ich, zu beurtheilen was sie leistet.

machen. Die Bücher der Könige rechnen die Jahre von dem Anfang der Regierung jedes Königs. Dieses haben wir in unserm „Salomon et ses successeurs“ mit mathematischer Strenge nachgewiesen \*). Das nte Jahr eines Königs heißt, daß von seinem Regierungsantritt bis zu dem bezeichneten Zeitpunkte,  $n - 1$  Jahr und ein Bruchtheil (den wir durch griechische Buchstaben andeuten) verflossen sind. Regiert Uzia 52 Jahre, und stirbt er im 2ten Jahre des Pekah, welcher letztere in Uzias 52ten Jahre zur Herrschaft gekommen ist, so ist dieses kein Widerspruch, denn:

Uzia hat regiert vor Pekah  $51 + \sigma$   
 „ „ „ mit Pekah  $1 + \tau$

Uzia hat also regiert:  $52 + (\sigma + \tau)$  Jahre, wo  $\sigma$  und  $\tau$  zusammen geringer sind als ein halb. Uzia hat also etwas länger regiert als volle 52 Jahre.

Dagegen steigt Asa auf den Thron im 20ten Jahre Jerobeams I., der in Asa's zweitem Jahre stirbt. Jerobeam hat also nicht ganz 22 Jahre regiert, denn:

Jerobeam herrscht vor Asa  $19 + \beta$   
 „ „ mit Asa  $1 + \gamma$

Jerobeam herrscht im Ganzen  $20 + (\beta + \gamma)$ , wo  $\beta + \gamma$  größer ist als anderthalb (s. p. 1498).

Wenn aber der Text von n Jahren spricht, so heißt dieses mit Nichten im nten Jahr: es steht nirgends, daß das 23te Jahr des Joas von Juda das 28te Jehus gewesen sei. Es heißt (Könige II, 10, 36), daß Jehu 28 Jahre \*\*) regiert, und (ib. 3, 1), daß er im 23ten Jahre des Joas

\*) Salomon p. 17.

\*\*) »Und die Tage, die Jehu über Israel geherrscht, sind acht und zwanzig Jahre in Samaria«.

gestorben sei. Hr. Schaefer „erwartet“ das 22te. Die Angaben der Bibel über Jehu, in dessen 7ten Jahr Joas den Thron bestiegen hatte, lauten:

Jehu herrschte vor Joas  $6 + o$

„ „ mit Joas  $22 + \pi$

Jehu herrschte also  $28 + (o + \pi)$ , das heißt, er starb nicht im 28ten, sondern nach Beginn des 29ten Jahres seiner Regierung.

Hr. Schaefer hat nun die scheinbaren Widersprüche dadurch zu erklären gesucht, daß er für Juda und Israel zwei verschiedene Jahresanfänge annahm. Der geringste Fehler dieser ganz gratuitien Hypothese, die durch keinerlei Andeutung vertheidigt werden kann, ist, daß durch sie keine der erwähnten Widersprüche gehoben wird. Wir wählen unter vielen andern folgendes Beispiel: Abia herrscht 3 Jahre, vom 18ten bis 20ten Jahre Jerobeams I. Wie setzt uns nun ein verschiedener Jahresanfang, der doch mindestens hätte genau bestimmt werden müssen, über die genannten Schwierigkeiten hinweg? Die Herrscherzeit des Abia bildet den Unterschied von:

$17 + \alpha$ , gerechnet von Jerobeams Thronbesteigung, und

$19 + \beta$ , ( $\beta$  muß sehr groß sein, s. p. 1497) das ist  $2 + (\beta - \alpha)$ , wo die Differenz zwischen  $\beta$  und  $\alpha$  größer ist als ein halb: in unserm „Salomon“ schlagen wir vor: von März 9,041 bis December 9,043.

Dieses ist die einzige Möglichkeit, die anderthalb hundert einschlägigen Daten der Königsbücher aufzufassen. Da das Einfachste auch immer das Wahre ist, so ist ihre Entstehung auf folgende Art zu erklären. Der oder die Verfasser der Königsbücher und der Chroniken hatten die oft citierten „Annalen der Könige



von Juda“ und „Annalen der Könige von Israel“ vor sich. In diesen Jahrbüchern waren die Begebenheiten nach Jahren und Monaten verzeichnet, von Abib bis Abib, dem ersten Monat, und die Jahre zählten alle von einem Zeitpunkte an, von dem Tempelbau oder von dem supponierten Datum des Exodus. Der oberflächlichste Einblick in diese Annalen machte es ungemein leicht, das Jahr einer Regierung für ein gegebenes Ereigniß festzustellen, und diese Bestimmungen, vom Tage der Thronbesteigung an gerechnet, sind es, die uns in den Büchern der Könige überliefert sind.

Nicht allein die modernen Könige, die Sultane und die Päpste verfuhrten in dieser Weise, sondern lange vor Einführung einer dem Geschichtsschreiber unentbehrlichen Aera in das Volksleben, zählten alle orientalischen Könige ihre Jahre von dem Jahrestag ihrer Herrschaft. In Babylon ist die Sache durch die datierten juristischen Documente nachgewiesen: das erste Jahr des Königs begann mit dem Datum seiner Thronbesteigung, und rechnete sich nicht von dem ersten Nisan, der seinem Regierungsantritt folgte\*). Man nannte dieses erste Jahr auch „Jahr der Thronbesteigung“ und „Jahr des Regierungsantritts“; gewöhnlich, jedoch nicht immer, wurden die Monate bis zum Adar, dem Schlusse des Civiljahres, so bezeichnet. Man kann in Babylon keinen Unterschied statuieren

\*) Siehe meinen Beweis in der Schrift: Revised chronology of the latest Babylonian kings, in den Transactions of the Society for Biblical archaeology, 1878. Die falsche Annahme hätte ein Jahr bis auf 25 Mondläufe weniger einen Tag, oder 737 Tage bringen können. Das ass. *pulu* allein bezog sich auf ein Eponymenjahr, und nicht auf ein Regierungsjahr.

zwischen diesem Antritts- und dem „ersten“ Jahre: in den vierzig Jahren von Nebuchadnezzars Tode bis Darius, wo sich die juristischen Täfelchen zu hunderten finden, bekämen wir sonst sieben Jahre zu viel: außerdem giebt es zwei Urtheile vom Elul und Tischri des 1ten Jahres des Pseudo-Smerdis, der nur sieben Monate von Ab bis Nisan regierte, und der also nur einen Elul und einen Tischri, nämlich die seines „Antrittsjahres“ gehabt hatte. Einige neuere Entdeckungen bestätigen diese Ansicht, die übrigens ganz natürlich ist und sich eigentlich von selbst versteht\*).

Diese und andere minder wesentliche Meinungsverschiedenheiten thun indessen der Beurtheilung des Buches nicht den mindesten Abbruch. Wir beglückwünschen den Autor, daß er der oberflächlichen Anschauung einer gewissen Schule entgegengetreten, und daß er dieses mit einer reifen Sachkenntniß und einer technischen Gelehrsamkeit bewerkstelligt hat, die der Wahrheit zur baldigen allgemeinen, ungetheilten Anerkennung verhelfen wird.

Paris, August 1880.

J. Oppert.

Die neueren Arzneimittel in ihrer Anwendung und Wirkung. Dargestellt von Dr. Wilh. Fr. Loebisch, a. ö. Professor, und Dr. Prok. Freiherr v. Rokitansky, o. ö. Professor an der Universität Innsbruck. Wien, 1879. Urban & Schwarzenberg. 64 S. in Octav.

Die gesonderte Behandlung der in allerjüng-

\*) Gerade deshalb findet sie auch nicht sogleich überall Eingang; die andere Ansicht, mit dem Jahresendchen, die natürlich als falsche Idee, Vertheidiger gefunden hat, vereinfacht gar nichts in der Jahreszählung.

ster Zeit in die Praxis eingeführten sogenannten modernen Arzneimittel hat gewiß gerade jetzt, wo der Arzneischatz wesentliche Bereicherungen erfahren hat, ihre volle Berechtigung. Für den Praktiker ist es außerordentlich angenehm, eine Zusammenstellung des wichtigsten über diejenigen Arzneimittel zu erhalten, über welche ihn die in seinem Besitze befindlichen Handbücher der *Materia medica* im Stiche lassen. Für die wissenschaftliche Ausbildung der Aerzte sind solche Werke von besonderer Bedeutung, da den einzelnen Stoffen eine ausführlichere Arbeit gewidmet werden kann als dies der Raum selbst der ausgedehntesten pharmakologischen Handbücher gestattet, und dadurch die einzelnen Artikel sich geradezu zu wirklichen Monographien gestalten. So ist es z. B. der Fall in der bekannten *Histoire des nouveaux medicaments* von Guibert, der vorzüglichen Preisschrift, deren nicht bloß ephemere Bedeutung durch eine zweite Auflage und Uebersetzung in fremde Sprachen zur Genüge anerkannt ist und welche namentlich in der deutschen Bearbeitung von Richard Hagen ein Musterwerk bildet, das später analogen Arbeiten zum Anhalte dienen kann. Daß seit dem Erscheinen der zweiten Auflage dieses Buches eine hinreichende Zahl von Medicamenten dem Arzneischatze zugewachsen ist, um gewissermaßen ein Supplement zu rechtfertigen, lehrt ein Blick auf den Inhalt der vorliegenden Studie von Loebisch und Rokitsansky, die mit nur wenigen Ausnahmen ausschließlich Stoffe bespricht, welche in Guibert-Hagen nicht enthalten sind.

Die Schrift von Loebisch und Rokitsansky behandelt übrigens keineswegs Alles, was in den letzten Jahren an Medicamenten neu vorgeschlagen wurde, vielmehr nur solche Stoffe,



welche eine verbreitete Anwendung gefunden haben, und entspricht damit vorzugsweise den Bedürfnissen und auch den Wünschen des praktischen Arztes. Abgesehen vielleicht vom Trime-thylamin, der letzten unter den von Loebisch und Rokitansky abgehandelten Substanzen, dessen specifische Wirkung bei acutem Rheumatismus durch die sicherere der Salicylsäure und des salicylsauren Natriums in Schatten gestellt worden ist und welchem nur die von Weiß befürwortete Verwendung bei Chorea minor übrig bleibt, dürften die sämtlichen übrigen hier abgehandelten Stoffe das Prädikat wirklicher Er-rungenschaften für die Therapie und dauern-der Bereicherungen des Arzneischatzes verdienen. Es sind dies in der von den Verfassern eingehaltenen Reihenfolge, die wohl rein willkürlich ohne ein besonderes Eintheilungsprincip gewählt wurde, Amylnitrit, Pilocarpin, Pankreatin, (Fleisch-pankreas-Klystiere), Apomorphin, Salicylsäure und Chloralhydrat. In der That ist mit diesen Medicamenten die Kerntruppe unserer neuen Er-werbungen gegeben; indessen wenn wir auch wohl begreifen können, daß die Verfasser es verschmäht haben, einzelne Novitäten abzuhandeln, welche in Folge gewisser naiver Anschauungen, namentlich durch den Glauben an eine Specifi-cität ihrer Wirkung bei bestimmten pathologi-schen Zuständen und Veränderungen, auf den therapeutischen Markt gebracht wurden, wie Cundurango, Xanthium strumarium, Blatta orien-talis, so giebt es doch unseres Erachtens noch eine Anzahl moderner Medicamente, welche neben jenen Matadoren der modernen Arzneimittel in einer Schrift wie die vorliegende eine Be-sprechung hätten finden sollen. Ich möchte in dieser Beziehung namentlich auf die Araroba,

ferner auf Acidum pyrogallicum und Thymol hinweisen. Die Besprechung dieser Stoffe vermissen wir mit um so größeren Bedauern, weil die Darstellung der von Loebisch und Rokitsansky abgehandelten Substanzen den Bedürfnissen des Praktikers so überaus angepaßt ist, daß dieselben gewiß gerne den Umfang der Schrift um 1—2 Bogen vermehrt sehen würden, welche ihnen Belehrung über die Wirkung und Anwendung jener Stoffe, die in den meisten Handbüchern nur kurz erwähnt sind, verschafften.

Was die einzelnen Artikel anlangt, so hätte beim Amylnitrit vielleicht die Anwendung bei Chloroformasphyxie, für welche namentlich in allerneuester Zeit einige englische und amerikanische Aerzte plaidieren, etwas ausführlicher besprochen werden können. Nach unseren eigenen Erfahrungen über die antidotische Wirkung bei Thieren, welche mit letalen Dosen Chloralhydrat vergiftet wurden, können wir freilich die sanguinischen Hoffnungen einzelner dieser Aerzte nicht theilen. Ist es auch logisch, aus den belebenden Wirkungen einiger Tropfen Amylnitrit auf die Herzaction eine Indication zur Anwendung des Mittels bei Ohnmachtsanfällen und Wiederbelebungsversuchen von Ertrunkenen und Erstickten zu schließen und hat auch Maximowitsch reelle Erfolge bei Kohlenoxydvergiftung constatirt, so müssen wir andererseits doch vor einer outrierten Anwendung warnen, da dadurch offenbar die asphyktrischen Zustände in Folge der durch das Amylnitrit bedingten Veränderung des Hämoglobins gesteigert werden.

Zu dem im Uebrigen trefflich bearbeiteten Artikel über Pilocarpin gestatte ich mir die pharmacognostische Bemerkung, daß der Name Jaborandi allerdings nichts, wie Méral und Delens richtig angeben, als eine Collectivbezeichnung



für mehrere verschiedenen Familien angehörige Pflanzen darstellt, daß aber dasjenige Jaborandi, dem die eigenthümlichen diaphoretischen und sialagogen Wirkungen zukommen, nur von *Pilocarpus* species sich ableitet. Es würde dies für die lateinische Benennung der betreffenden Droge insofern von Bedeutung sein, als dieselbe correct *Folia Pilocarpi* und nicht, wie es gewöhnlich geschieht, *Folia Jaborandi* zu benennen wäre.

Trefflich gearbeitet ist der Artikel über Pankreatin und die Fleischpankreas-Klystiere, der allerdings durch die weiteren nach dem Erscheinen der vorliegenden Schrift publicierten Untersuchungen einige Bereicherungen erfahren würde, ein Umstand, der da, wo es sich um Zusammenfassung der Verhältnisse eines noch mitten in der Untersuchung begriffenen Stoffes handelt, leicht eintreten kann und z. B. auch beim *Pilocarpin* sich geltend macht, während die übrigen Stoffe, wie *Apomorphin*, *Amylnitrit* und insbesondere *Salicylsäure* und *Chloralhydrat*, als ziemlich abgeschlossen betrachtet werden können. Die praktische Behandlung des Stoffes in allen diesen Artikeln, welche dem Werkchen eine große Verbreitung sichern wird, läßt es hoffen, daß die Verfasser in einer zweiten Auflage die durch die neuesten Beobachtungen sich ergebenden Zusätze und Modificationen anzubringen Gelegenheit haben werden und dürfte dann auch die Berücksichtigung der oben hervorgehobenen modernen Medicamente und der seit dem Erscheinen der Schrift bei den Praktikern sich Eingang verschafft habenden Stoffe (*Peptone*, *Quebracho*) sich empfehlen.

Theod. Husemann.

Für die Redaction verantwortlich: E. Rehmisch, Director d. Götting. gel. Anz.

Verlag der Dieterich'schen Verlags-Buchhandlung.

Druck der Dieterich'schen Univ.-Buchdruckerei (W. Fr. Kassner).





# PRÉCIS HISTORIQUES

MÉLANGES RELIGIEUX, LITTÉRAIRES ET SCIENTIFIQUES

TOME TRENTE-DEUXIÈME

(DOUZIÈME DE LA SECONDE SÉRIE)

N° 7 — JUILLET — 1883.

- I. *Salomon, Assurbanipal, Balhasar, par A. Delattre, S. J.*
- II. *Dernières recherches sur l'auteur de l'Imitation, par le chan. Ad. Delvigne.*
- III. *Cerbère. — Étude de Mythologie comparée, par J. Van den Gheyn, S. J.*
- IV. *Mission de Mangalore dans l'Inde anglaise. Lettre du R. P. De Kinder, S. J.*
- V. *Les Fêtes eucharistiques de Liège, par V. B.*
- VI. *Bibliographie. — Chronique du mois.*

---

BRUXELLES

ALFRED VROMANT, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

3, RUE DE LA CHAPELLE, 3.

La Revue « Les PRÉCIS HISTORIQUES, » paraît tous les mois par livraisons de 64 pages qui forment par an un beau volume d'environ 800 pages.

Le prix de l'abonnement annuel est de :

**Cinq francs septante cent.** pour la Belgique.

**Sept francs** pour les pays de l'Union postale.

**Dix francs** pour les pays d'Outre-Mer.

---

Les abonnements sont payables par anticipation : ils sont pris à l'année, jusqu'à *révocation formelle*. — Tout souscripteur qui n'a pas renoncé à son abonnement avant le 15 décembre est considéré comme acceptant un nouvel abonnement pour l'année suivante.

---

Tout ce qui concerne la Rédaction doit être adressé au R. P. BAESTEN, S. J., Directeur des *Précis Historiques*, 27, rue des Ursulines, Bruxelles.

Tout ce qui regarde l'Administration doit être envoyé à M. Alfred Vromant, Éditeur, rue de la Chapelle, 3, Bruxelles.

---

### Prix des collections.

LES DEUX SÉRIES des PRÉCIS HISTORIQUES sont à peu près épuisées. — La PREMIÈRE SÉRIE (années 1852 à 1871) est à vendre au prix de CENT CINQUANTE francs.

On peut se procurer la SECONDE SÉRIE (années 1872 à 1882) au prix de NONANTE francs. — Les deux séries réunies, 240 francs.

La TABLE DES MATIÈRES des vingt volumes de la première série, qui se vend A PART, au prix de CINQ francs, peut suppléer, pour l'indication des recherches à faire, à la possession de cette série.

Un volume isolé, de la première ou de la seconde série, à l'exception de quelques volumes devenus très rares, huit francs. — Une livraison à part, un franc.

---

## SALOMON, ASSURBANIPAL, BALTHASAR

---

La lecture parallèle de la Bible et des inscriptions cunéiformes a ramené dernièrement notre attention sur un fait qui résoudra plus d'une énigme, et dont on ferait bien de tenir compte dans l'étude de l'histoire orientale. Il consiste en ce que, dans les monarchies asiatiques, assez souvent, un roi partageait l'exercice du pouvoir suprême avec celui de ses fils qu'il instituait son héritier. Assez souvent, disons-nous, parce que les monuments peu nombreux des anciens peuples sémitiques signalent en propres termes quatre exemples : un à Jérusalem, deux à Ninive, un à Babylone, et que les documents assyriens rapportent le fait comme chose ordinaire.

L'association de Salomon au trône de David, l'exemple le plus ancien connu, est raconté dans la Bible avec des détails significatifs.

Glacé par l'âge et renfermé dans sa maison, David ne voyait plus assez par lui-même ce qui se passait dans son royaume. Adonias, un fils qu'il avait eu d'Haggith, jugea donc les circonstances favorables à son ambition : il résolut de s'emparer de la royauté, à laquelle il se croyait appelé en sa qualité d'aîné des fils de David, depuis la mort d'Absalom. Doué comme celui-ci d'un extérieur séduisant, il éblouissait le peuple par un train royal. Il s'était fait faire des chars, il avait des cavaliers à son

service, il marchait précédé d'une cinquantaine d'hommes. Le vieux roi paraissait ignorer ses desseins. Cependant Adonias ayant mis dans ses intérêts Joab, le premier homme de guerre d'Israël, et le grand-prêtre Abiathar, frappa le coup décisif. Il convoqua ses partisans dans la vallée du Cédron, aux portes de Jérusalem ; il immola de nombreuses victimes, donna un grand festin à l'assemblée et fut proclamé roi.

Les autres fils de David, à l'exception de Salomon, étaient présents. Soit qu'ils fussent au courant du secret, soit qu'ils eussent été attirés par ruse, Adonias voulait se prévaloir de leur consentement.

La nouvelle de l'événement ne tarda pas à se répandre. Elle parvint aux oreilles du prophète Nathan, qui se concerta aussitôt avec Bethsabée, mère de Salomon, pour obtenir de David le désaveu de la conduite d'Adonias et la reconnaissance solennelle des droits de Salomon. Il n'y avait pas de temps à perdre : comme le disait Nathan, il y allait de la vie de Bethsabée et de celle de son fils.

Bethsabée se rendit en hâte auprès de David et l'informa de ce qui avait eu lieu ; elle lui rappela la promesse qu'il lui avait faite avec serment de laisser le trône à Salomon. « Tout Israël, disait-elle, a les yeux sur vous ; il attend que vous déclariez votre successeur. » Si Adonias l'emporte, « quand vous reposerez avec vos pères, moi et mon fils Salomon nous ne serons plus que des criminels. »

Nathan, introduit à son tour, tint les mêmes propos.

Ému de la gravité de la situation, David, non content de renouveler ses anciennes promesses, voulut que Salomon fût mis aussitôt en possession de la dignité royale.

Conformément à ses ordres, le prêtre Sadoc, le prophète Nathan, et le secrétaire Banaïas mirent Salomon sur la mule de son père, et, accompagnés des gardes du roi, descendirent à la fontaine de Gihon, sur le versant occidental de la montagne de David. Là, Sadoc sacra le jeune prince. Le son des trompettes, les cris de *Vive le roi Salomon* retentirent ; et tout le peuple s'abandonna à la joie. Salomon remonta au palais suivi d'une foule

immense, et *il s'assit sur le trône de son père*. David remercia le ciel qui lui accordait de voir de ses yeux son successeur assis sur son trône. De leur côté, Adonias et ses partisans, sentant qu'ils s'étaient compromis en vain, laissèrent leur festin inachevé et se dispersèrent sans bruit. Adonias semble n'avoir pas été inquiété du vivant de son père. Il fut rassuré par Salomon à la mort de David, mais une nouvelle intrigue ourdie peu après lui attira le dernier châtiment (1).

Tels sont les maux que la polygamie entraînait dans les maisons régnantes. Le palais abritait des familles rivales ; les égards dus à certaines épouses et les préférences du chef troublaient parfois l'ordre de primogéniture, auquel des enfants d'une même mère se soumettent assez volontiers. Dans les circonstances créées par la polygamie, il était donc à souhaiter qu'à la mort du souverain, le peuple et surtout les fils du roi eussent déjà reconnu son successeur et fussent façonnés à lui obéir. David le comprit un peu tard. Il se réjouit de voir Salomon assis sur son trône et acclamé par le peuple, lorsque la conspiration d'Adonias lui eut ouvert les yeux.

Il y a une remarquable analogie entre le chapitre biblique que nous venons de résumer, et le récit par lequel débutent les annales d'Assurbanipal, fils d'Asarhaddon, un des derniers rois de Ninive. Ce passage a révélé imparfaitement jusqu'ici ce qu'il contient, parce que le texte que l'on en possédait était mutilé en quelques endroits, tandis qu'il ne présente plus de lacune aujourd'hui, grâce à la copie découverte par M. Hormuzd Rassam, et utilisée pour une nouvelle édition des annales d'Assurbanipal par MM. Rawlinson et Pinches, dans le tome V du recueil assyrien du British Museum.

Assurbanipal, associé au trône par son père Asarhaddon, se donne le titre d'*habalsarru* ; la dignité dont il est revêtu, comme Sennachérib l'avait été sous le règne de Sargon, est désigné par le nom abstrait *habalsarruti*. Le premier des deux noms se tra-

(1) Voir le premier livre des Rois, chapitres I et II.



duirait littéralement, par un terme barbare, *filz-roi* ; le second, par le terme encore plus barbare *filz-royauté*. Pour éviter un mot à mot si choquant, nous le remplaçons dans notre traduction par les termes de *vice-roi* et de *vice-royauté*, auxquels nous donnons un sens un peu conventionnel. On remarquera qu'Assurbanipal, dans le même document, parle aussi de sa *royauté*, *sarruti*, absolument.

Assurbanipal s'exprime ainsi :

« Je suis Assurbanipal, créature d'Assur et de Bilit, grand  
 « vice-roi du Bit-riduti (1), dont les dieux Assur et Sin, arbitres  
 « de la couronne, depuis des jours éloignés, ont proclamé le  
 « nom pour la royauté, et qu'ils ont formé dans le sein de sa  
 « mère pour le gouvernement du pays d'Assur. Les dieux  
 « Samas, Raman, Istar, dans leur puissance constante, ont  
 « décrété l'établissement de ma royauté. Asarhaddon, roi du  
 « pays d'Assur, le père qui m'a engendré, honora la volonté  
 « d'Assur et de Bilit, les dieux ses protecteurs, qui avaient décidé  
 « d'établir ma royauté. Au mois d'Airu (avril-mai), le douzième  
 « jour, jour heureux, *fête* (?) du dieu Gula, en exécution du  
 « décret *sublime* (?) qu'Assur, Bilit, Sin, Samas, Raman, Bel,  
 « Nebo, Istar de Ninive la divine reine *de l'univers* (2), Istar  
 « d'Arbèles, Adar, Nergal, Nusku, avaient porté, il assembla  
 « les hommes du pays d'Assur, grands et petits, (des bords) de  
 « la mer supérieure (Méditerranée) et de la mer inférieure (golfe  
 « Persique), pour établir ma vice-royauté, et dès lors j'exerçai  
 « la royauté au pays d'Assur. Il leur fit prêter le serment des  
 « grands dieux et confirma les obligations. »

Assurbanipal ajoute qu'il entra ensuite dans le *bit* ou palais de *riduti*, où son aïeul Sennachérîb avait exercé la vice-royauté et la royauté (*habalsarruti u sarruti*), où son père Asarhaddon était né, avait grandi, et avait régné, d'où il avait dominé sur tous les rois, et multiplié ses sujets aux dépens des nations étrangères.

(1) Littéralement *siège de la domination*.

(2) Conformément à la traduction de M. Schrader, *Die Keilinschriften und das Alte Testament*, 2<sup>e</sup> éd., pp. 333, 334. Douteux.

Dans une autre inscription, racontant les mêmes faits, Assurbanipal dit que par l'ordre des dieux, *il fut élevé au-dessus des fils du roi, qu'il fut proclamé roi, et qu'il s'assit sur le trône du roi son père en présence de celui-ci* (1).

A la fin de la première inscription citée, il remercie les dieux *qui ont protégé sa vice-royauté (habalsarruti), et qui ont étendu sur lui leur ombre salutaire depuis le jour où il s'est assis sur le trône de son père.*

Asarhaddon, pour s'être associé un de ses fils, n'avait pas abdiqué. Dans la petite inscription suivante, postérieure à l'élévation d'Assurbanipal, il parle encore en roi (2).

« Moi Asarhaddon, grand roi, roi puissant, roi des légions,  
« roi du pays d'Assur, Seigneur (3) de Babylone, roi de Sumir  
« et d'Akkad, roi des rois de Mutsur (Égypte), de *Paturus* (?),  
« de Kus (Éthiopie), j'ai élevé, j'ai achevé la maison qui est  
« dans Tarbits, pour être la demeure d'Assurbanipal, grand  
« vice-roi (*habalsarru*) du Bit-riduti, le fils rejeton de mon  
« cœur (4). »

(1) G. Smith. *History of Assurbanipal*, pp. 9, 10.

(2) Le texte de cette inscription se trouve dans les *Cuneiform Inscriptions of Western Asia*, t. I, pl. 48, n. 5. M. Schrader en donne la traduction et le commentaire à l'endroit cité dans la note précédente.

(3) *Sakkanaku* est ordinairement traduit *vicairé des dieux*. M. Schrader traduit probablement mieux *Herr, Seigneur* (*Die Keilinschriften und das Alte Testament*, 2<sup>e</sup> ed., p. 335).

(4) On a lu jusqu'ici en deux mots *habal sarru* et non *habalsarru*, (nom composé), et traduit *fils du roi* (G. Smith, MM. Ménant et Schrader). Mais le nom *habalsarruti*, qui est évidemment formé d'un composé *habalsarru* par l'addition du préfixe *ti* des noms abstraits, et qui est un nom de dignité, justifie notre lecture et notre interprétation. Ce mot *habalsarruti* est inintelligible, si on fait de *habalsarru* deux mots distincts. Aussi les auteurs que nous venons de citer traduisent-ils *habalsarruti* purement et simplement *royauté*, comme s'ils lisaient *sarruti*, sans tenir compte de l'élément *habal*. Notre savant confrère le P. Strassmaier, dont la compétence en fait d'assyriologie ne sera, pensons-nous, révoquée en doute par aucun homme du métier, adopte sans hésiter, dans une communication privée, le sens que nous donnons aux expressions *habalsarru*, *habalsarruti* dans les inscriptions d'Assurbanipal et d'Asarhaddon, et dans l'inscription babylonienne où Balthasar, le fils du roi Nabonide, est appelé *habalsarru*.

Il est à remarquer qu'Assurbanipal agit en roi dès qu'il est investi de l'*habalsarruti*, *vice-royauté*. Néanmoins il est probable que les inscriptions où il se donne le titre d'*habalsarru* ont été rédigées du vivant d'Asarhaddon. Tel est le cylindre de Rassam qui comprend l'histoire d'une vingtaine d'années. Il s'ensuit qu'Asarhaddon a survécu à l'acte d'association plus longtemps que ne le disent nos histoires anciennes, d'après lesquelles il serait mort une année ou deux après. La signification que nous attachons au titre d'*habalsarru* dans les documents d'Assurbanipal est d'autant plus certaine que l'inscription du cylindre distingué au British Museum par la lettre B, donnant au monarque le titre de *roi*, *sarru* et non *habalsarru*, ne dit rien de l'acte d'association, et se contente de nommer Asarhaddon dans la généalogie du roi (1). C'est qu'Asarhaddon était mort quand elle fut rédigée (2).

Nous reviendrons plus tard sur les conséquences de nos interprétations. Aujourd'hui, nous n'en profiterons que pour ajouter un trait à la figure historique du Balthasar de Daniel, qui fut si longtemps un personnage énigmatique.

D'après les documents originaux et le canon de Ptolémée, le dernier roi de Babylone fut Nabonide ; d'après le livre de Daniel, on croirait que ce fut Balthasar. Il est avéré en outre que Nabonide avait un fils du nom de Balthasar ; car il le recommande aux dieux d'une manière spéciale, en sa qualité de fils aîné, dans une inscription à présent connue de tous. Pour mettre la Bible d'accord avec les inscriptions, M. Georges Rawlinson supposa que le roi Balthasar du livre de Daniel était un prince héritier associé au trône par son père. En 1875, nous trouvâmes une confirmation de l'hypothèse de M. G. Rawlinson dans les paroles de Balthasar à Daniel : *Si tu interprètes cette écriture* (les trois mots mystérieux tracés sur la muraille pendant le

(1) G. Smith. *History of Assurbanipal*, pp. 10-12.

(2) M. G. Rawlinson dit qu'Asarhaddon *semble* être mort peu de temps après l'association d'Assurbanipal, et d'autres ont changé cette assertion pleine de réserve en affirmation positive. Mais où sont les preuves ?

festin), *tu seras le troisième dans le royaume* (1); l'année suivante, M. Rohling, professeur à l'université de Prague, fit la même observation dans son commentaire du livre de Daniel (2). Tout est confirmé aujourd'hui par la tablette cunéiforme qui relate les événements accomplis à Babylone sous le règne de Nabonide (3). Outre Nabonide, la tablette parle à quatre reprises d'un *habalsarru*, qui opère à la tête des grands et de l'armée dans le pays d'Akkad, tandis que le roi, *sarru*, semble rester inactif dans une ville de *Tima* ou *Tiva*. On a lu jusqu'ici *habal sarru*, en deux mots et traduit *fil du roi*; mais les considérations précédentes nous autorisent à lire en un mot *habal-sarru* et à traduire *fil-roi*, c'est-à-dire, *vice-roi*, *roi associé*.

A. DELATTRE, S. J.

(1) Nous écrivions dans la *Revue catholique de Louvain*, le 15 juin 1875, (t. XXXIX, p. 540): « Relevons un mot jeté au hasard et à notre avis très « significatif. Balthasar promet à Daniel de l'élever, pour prix du service « qu'il en attend, à la *troisième* place du royaume, c'est-à-dire à la première après celle des deux rois. Dans une circonstance semblable, Pharaon donne à Joseph la *seconde* place. »

(2) *Das Buch des Propheten Daniel*, p. 158.

(3) Cette tablette a été publiée, traduite et commentée par M. Pinches, dans les *Transactions of the Society of Biblical Archaeology*, t. VII, pp. 139-176.

---

## LES DERNIÈRES RECHERCHES

SUR

### L'AUTEUR DE L'IMITATION DE JÉSUS-CHRIST.

1878-1883.

---

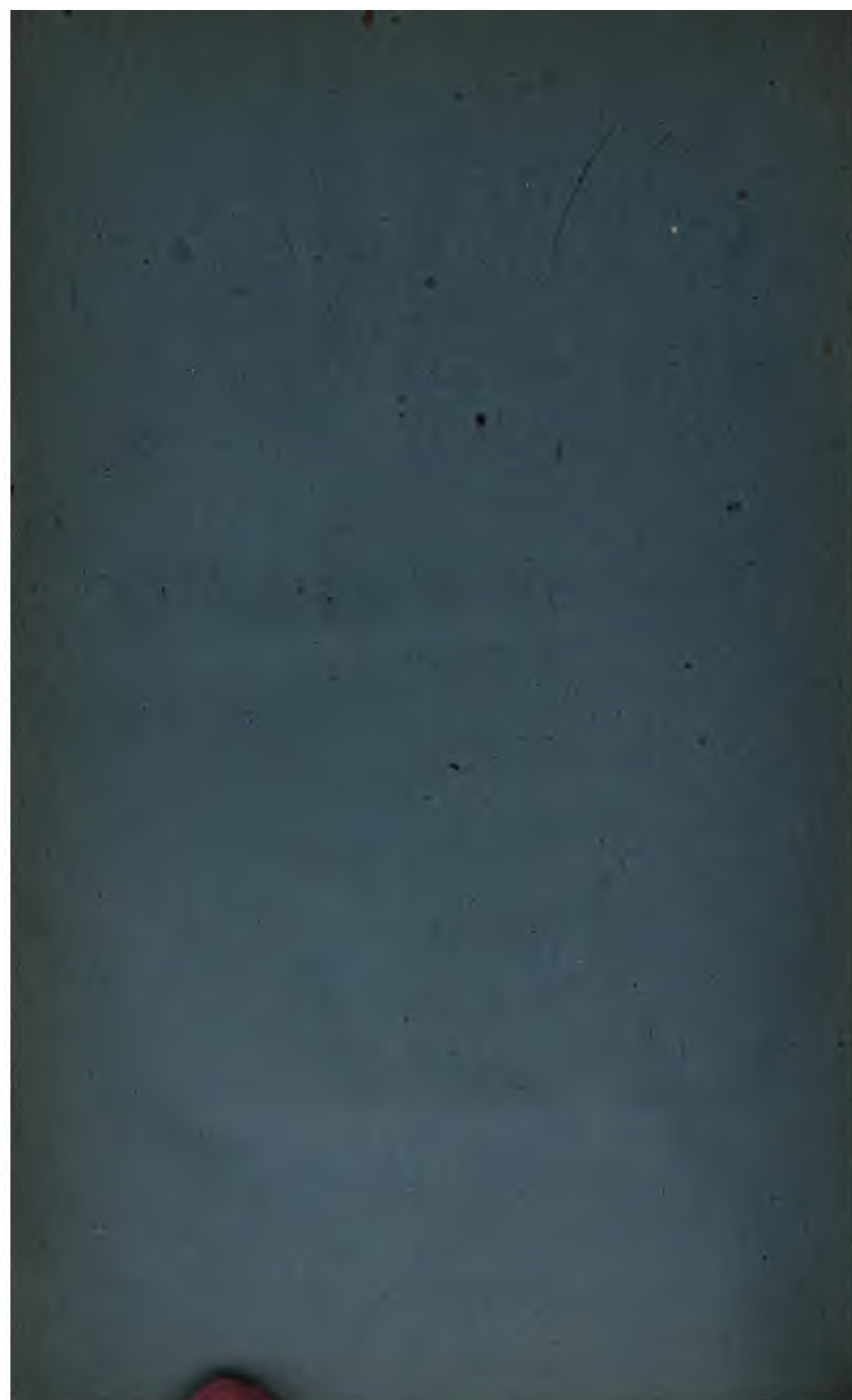
Le XIX<sup>e</sup> siècle s'est senti depuis longtemps une passion pour les recherches historiques. Plus d'une question, que l'on croyait définitivement résolue, a été reprise à nouveau ; cette étude a amené souvent des résultats inespérés.

Il semblait, par exemple, qu'après M. Mignet tout avait été dit sur Marie Stuart. Non, tant s'en faut. MM. Wiesener, Gauthier, Petit, Chantelauze se lèvent successivement pour défendre la gracieuse reine d'Écosse, et cette belle mémoire est glorieusement vengée au tribunal de la vérité.

Qui ne s'est point transporté à Rome pour aller admirer à l'une des catacombes de la voie Nomentane l'image de la sainte Vierge, immortalisée par le P. Marchi ? C'était là, croyait-on, le cimetière de sainte Agnès. Erreur ; cette célèbre peinture appartient au cimetière Ostrion. La véritable catacombe de sainte Agnès n'a été retrouvée que depuis quelques années ; un élève distingué de M. le commandeur de Rossi en a publié la description détaillée en 1880 ; nous avons nommé M. Mario Armellini.

S'agit-il des écrits des Pères de l'Église ? Ici encore les découvertes abondent. En 1859, M. Tischendorf trouvait au mont Sinai le texte grec de la première partie de l'Épître de saint Barnabé. En 1856, Mgr Beelen publiait la traduction syriaque de deux épîtres sur la Virginité et croyait les pouvoir attribuer avec certitude à saint Clément,





## LES INSCRIPTIONS CUNÉIFORMES

### RELATIVES A LA PRISE DE BABYLONE PAR CYRUS

Parmi les inscriptions cunéiformes qui sont venues, dans le courant de l'année dernière, grossir les collections assyriennes déjà si considérables du Musée britannique, il en est deux qui, en raison de leur importance historique, ont particulièrement attiré l'attention des savants. Ces textes nouveaux intéressent au plus haut degré les études bibliques, puisqu'il y est question de personnages bibliques et que les faits qui y sont contenus, sont également racontés dans l'Ecriture sainte ; il s'agit de la ruine de l'empire assyrien et de la prise de Babylone par Cyrus.

La première de ces inscriptions, signalée d'abord et analysée successivement par M. G. Rawlinson (1) et par M. Pinches (2), a été ensuite publiée en entier par ce dernier, dans les *Transactions of the Society of Biblical Archaeology* (3). C'est une tablette en terre cuite de quatre pouces de longueur sur trois pouces et demi de largeur ; elle contient sur ses deux faces, deux colonnes d'écriture. Du côté de la face, la première colonne n'a plus que 22 lignes, la seconde en a 25 ; au revers, la première colonne compte 28 lignes, tandis que la deuxième n'a plus que les restes de neuf lignes. C'est donc un monument malheureusement fort mutilé. Il en est de même de l'autre inscription. Celle-ci a été découverte à Senkéreh, l'antique Larsam (4) par M. Hormazd Rassan, chargé par le gouvernement britannique d'exécuter des fouilles archéologiques en Mésopotamie. C'est un cylindre en terre cuite, renflé dans sa partie centrale de façon à présenter exactement la forme d'un petit baril, de quelques pouces de dimensions. Primitivement, il était couvert de quarante-cinq lignes d'écriture, mais il a été, comme la tablette, atteint par

1. *The Athenæum*, février 1880.

2. *Proceedings of the Society of biblical archæology*, p. 34.

3. Vol. VII, part I., 1880, p. 130-176.

4. V. Oppert, *Expédition scientifique en Mésopotamie*, t. I, p. 266. et suiv.



les injures du temps, et vingt-cinq lignessseulement sont restées parfaitement intactes. Ce cylindre dût être, comme un grand nombre d'autres, du même genre, qu'on a retrouvés dans toute la Mésopotamie, reproduit en plusieurs exemplaires et soigneusement déposé dans les fondations d'un temple ou d'un palais. Les Assyriens appelaient ces barillets, *timin* ou *timini*, et les regardaient comme des objets sacrés. Il est possible que des fouilles nouvelles mettent au jour un texte mieux conservé, ou au moins fragmenté dans des parties différentes, ce qui permettra de reconstituer l'inscription, peut-être complètement.

C'est au mois de mai 1879, que l'importance de ce cylindre fut signalé et pour la première fois, dans un rapport fait à la Société asiatique de Londres ; il a été, depuis lors, en Angleterre, l'objet de deux études de M. G. Rawlinson, la première, dans la *Contemporary Review*, et la seconde dans le *Journal of the royal asiatic Society* de janvier 1880. Dans ce dernier mémoire, M. Rawlinson a donné la transcription et la traduction de l'inscription en attendant que le texte cunéiforme lui-même prenne place dans le cinquième volume de la grande publication commencée par les Trustees du British Museum (1).

Enfin, ces deux inscriptions ont fait l'objet d'une communication de M. J. Halévy, à l'Académie des Inscriptions et Belles-lettres (2) et l'étude de ce savant vient, tout récemment, de voir le jour (3). Ce sont ces divers travaux que nous voulons résumer ici, en montrant surtout l'intérêt que présentent pour les études bibliques, les inscriptions dont il s'agit.

Jusqu'à ces récentes découvertes, les inscriptions de Cyrus n'étaient qu'au nombre de trois, qui n'apportaient qu'un bien faible contingent à l'histoire de ce prince. La première trouvée à Mourghab, dans la Perse, est inscrite cinq fois sur les piliers d'un tombeau que M. Oppert regarde comme étant celui de Cassandane, femme de Cyrus. Elle est bilingue, en perse et en médique, et elle ne contient que ces mots :

Moi Cyrus, roi, Achéménide (4).

1. En France, cette inscription a été l'objet d'une étude publiée par le journal *le Monde*, 24 mars 1880.

2. Séance du 23 juin 1880, V. le *Journal officiel* du 20 juillet 1880.

3. *Revue des Etudes Juives*, septembre 1880.

4. Oppert. *Le peuple et la langue des Mèdes*, p. 110, cf. *Journal asiatique*, 182, t. XIX, p. 548 ; Ménant. *Les Achéménides et les*

La seconde, trouvée à Senkéréh par Loftus, en 1850, est actuellement au British Museum. Elle est écrite en caractères babyloniens et en langue assyrienne, et elle se compose de ces quatre lignes qui sont la reproduction presque textuelle d'une formule des anciens rois de Babylone :

Cyrus.... reconstruteur  
du E-Sakil et du E-Zida  
fils de Cambyse  
roi puissant, moi (1)

Enfin, une troisième inscription, lue sur un cachet babylonien découvert il y a quelques années, porte ces mots :

Cyrus, fils de Cambyse, roi des pays, restaurateur du Bit-Kitti (2).

Malgré le laconisme de ces textes, on avait pourtant déjà essayé d'en tirer d'importantes conclusions. La seconde inscription surtout, offrait quelques données historiques. Elle était écrite dans la langue des Babyloniens, c'est-à-dire des vaincus de Cyrus ; rédigée dans la formule usitée antérieurement par les rois de Babylone eux-mêmes, elle indiquait que Cyrus suivit les mêmes usages que ces derniers dans la rédaction de ses inscriptions ; que, comme Nabuchodonosor, Nabonid et d'autres monarques chaldéens qui s'en vantent sur leurs monuments, Cyrus avait restauré les principaux temples ou palais de la Babylonie ; enfin, ce qui était plus important peut-être encore, Cyrus, dans ce texte, paraissait donner à son père le titre de roi. Je dis *paraissait*, parce que le mot *sarru*, roi, est malheureusement mutilé, et que même, en le supposant écrit (ce qui n'est pas une conjecture hasardée, étant donnée la formule des inscriptions analogues) on a essayé de faire rapporter ce mot à Cyrus et non à Cambyse. Cette interprétation est inadmissible, mais on avait cru pouvoir y recourir en s'appuyant sur les textes des historiens grecs, d'Hérodote en particulier, qui prétendent que le père de Cyrus n'a pas régné.

Il y avait donc là un problème intéressant, qui se trouve aujourd'hui résolu, comme nous le verrons. A ces textes, il con-

*Inscriptions de la Perse*, p. 48 ; Rawlinson, *The five great Monarchies*, T. III, p. 5.

1. V. *Transactions of the Society of Biblical archaeology*, 1873, p. 148.

2. Halévy, *loc. cit.*

vient d'ajouter encore quelques contrats d'intérêt privé, datés du règne de Cyrus, et dans lesquels ce prince est qualifié « roi de Babylone, » titre qu'ont d'ailleurs conservé tous les rois Achéménides (1).

Les textes récemment découverts sont écrits en caractères cunéiformes babyloniens, dans la langue assyrienne. Ni le perse des inscriptions de Persépolis et de Behistoun, c'est-à-dire, la langue nationale des Achéménides, ni la langue des Mèdes ou celle de Suse, qui toutes ont fait usage de l'écriture cunéiforme, n'ont pénétré à la suite de Cyrus, en Mésopotamie. Si, dans leur pays d'origine, les Achéménides se sont servi de trois langues pour la rédaction de leurs inscriptions officielles, ce système ne paraît pas avoir été étendu à toutes les parties de leur empire. En Mésopotamie, Cyrus et ses successeurs se sont servis exclusivement de la langue assyrienne, et c'est par des savants babyloniens de la chancellerie des anciens rois, que leurs inscriptions étaient gravées sur la brique ou sur la pierre.

L'inscription de la tablette publiée par M. Pinches, est dans le style des annales des rois d'Assyrie. Elle énumère chronologiquement les événements les plus importants des dix-sept années du règne de Nabonid et de la première année du règne de Cyrus comme roi de Babylone. Je vais donner la traduction du savant anglais; seulement, comme la première colonne est déplorablement mutilée, voici tout d'abord le résumé de ce qu'elle devait contenir :

1<sup>re</sup> année du règne de Nabonid (553 av. J.-C.). Guerre de Nabonid contre un roi dont le nom se termine par *-souissi*. Ses dépouilles sont transportées à Babylone. Dans la seconde moitié de cette année, Nabonid combat un roi appelé *Khoumé*.

2<sup>e</sup> année. Au mois de Tebit (10<sup>e</sup> mois, décembre-janvier), les habitants de Hamath, en Syrie, se révoltent.

3<sup>e</sup> année. Nabonid fait couper des pins dans les forêts du mont Amanus (*Ammananu*). Son armée pénètre jusqu'à la mer de Phénicie.

La quatrième et la cinquième années manquent par suite de la mutilation de la brique. Le reste du texte, si l'on en excepte

1. V. Ménant. *Les Achéménides*, p. 156; Ménant, *Notice sur quelques empreintes de cylindres*, 1879, p. 11; Oppert, *Les inscriptions commerciales en caractères cunéiformes*, dans la *Revue Orientale et Américaine*, octobre 1861; Oppert et Ménant. *Documents juridiques de l'Assyrie et de la Chaldée*, p. 266.

la fin, est à l'arrêter avec ses gens, etc.  
 Voici d'ailleurs la traduction de l'écrit.

- 1 . . . . .
- 2 . . . . .
- 3 . . . . .
- 4 . . . . .
- 5 . . . . .
- 6 . . . . .
- 7 . . . . .
- 8 . . . . .
- 9 . . . Dans le mois de . . . . .
- 10 . . . . .
- 11 Dans le mois de . . . . .
- 12 . . . . .
- 13 . . . . .
- 14 . . . . .
- 15 . . . . .
- 16 . . . . .
- 17 . . . . .
- 18 . . . . .
- 19 . . . . .
- 20 . . . . .
- 21 . . . . .
- 22 . . . . .

(1) . . . . .  
 contre Cyrus, roi de la Perse, qui  
 Astyage, son oncle, avait  
 livra à Cyrus, (2) à l'âge de . . .  
 la capitale, de l'argent, de l'or, etc.  
 emporta du pays d'Astyage  
 richesses qu'il avait  
 était à Temo; le . . . . .  
 Pays d'Astige; (3) . . . . .  
 vint plus; Bel (4) . . . . .  
 le péché; (5) des . . . . .  
 E-Zida pour . . . . .  
 sippa; (6) il . . . . .  
 (8) Dans la 8. année . . . . .  
 roi était à Temo; . . . . .  
 dans le pays d'Astige . . . . .  
 mars-avril), le . . . . .  
 plus; Bel (9) . . . . .  
 péché; (12) . . . . .  
 pour . . . . .  
 Au . . . . .  
 l'année . . . . .

Dr. M. Smith. Les  
 Documents reli-

mourut. Le fils du roi et ses soldats la pleurèrent pendant trois jours, dans le mois de Sivan (3<sup>e</sup> mois, mai-juin), au pays d'Akkad; (15) ils pleurèrent sur la mère du roi. Dans le mois de Nisan, Cyrus, roi de Perse, rassembla son armée et (16) au dessous de la ville d'Arbèles, il traversa le Tigre; dans le mois de Ariï, (il se dirigea) vers le pays de Is...? (17) son roi. Il prit cet argent pour son propre trésor (?) . . . (18) . . . (19) Dans la dixième année, le roi était à Téma; le fils du roi, les grands et les soldats étaient dans le pays d'Akkad; le roi, jusqu'au mois de Nisan, ne vint pas à Babylone; (20) le dieu Nebo n'y vint plus; Bel n'y vint plus désormais; ils offrirent un sacrifice pour le péché; des victimes furent offertes dans le E-Sakil et le E-Zida (21) pour apaiser les dieux protecteurs de Babylone et de Borsippa. Au mois de Sivanu, le 21<sup>e</sup> jour. . . . (22) du pays d'Elam dans le pays d'Akkad . . . . gouverneur de la ville d'Erech . . . . (23) Dans la onzième année, le roi était à Téma; le fils du roi, les grands et son armée étaient dans le pays d'Akkad; (24) le roi, au mois d'Elul (6<sup>e</sup> mois, août-septembre), ne vint plus vers le dieu Bel; ils offrirent un sacrifice pour le péché; des victimes furent offertes dans le E-Sakil et le E-Zida (25) pour apaiser les dieux protecteurs de Babylone et de Borsippa.

## COLONNE I (revers)

1 . . . . . le fleuve. . . . .  
 2 . . . . . au mois de Adar (12<sup>e</sup> mois, février-mars), la déesse Istar d'Erech . . . . .  
 3 . . . . . les dieux du pays de Perse (?) . . . . .  
 4 . . . . . les dieux . . . . .  
 5 . . . . . le dieu Nebo, de Borsippa à Uddu (?) . . . . .  
 6 . . . . . le roi descendit vers E-tur-kalama . . . . .  
 (7) . . . . vers la Mer Inférieure (golfe Persique) et ils se révoltèrent. . . (8). . . Bel vint désormais; ils firent un sacrifice pour apaiser son courroux; dans le mois de. . . (9). . . les dieux de Surda, Zamalma et les dieux de Kis, Beltis et les dieux de (10) Karsak-Kalama, revinrent à Babylone. A la fin du mois d'Elul, les dieux du pays d'Akkad (11) qui étaient dans le ciel et au delà du ciel de Babylone, y descendirent; les dieux de Borsippa, de Cutha (12) et de Sipar ne descendirent pas. Au mois de Tammuz (4<sup>e</sup> mois, juin-juillet), Cyrus livra, à Routou, une bataille contre. . . (13) du fleuve de Nizallat, au milieu de l'armée du pays d'Akkad. . . (14) Les hommes d'Akkad se révoltèrent; le quatorzième jour, les guerriers de Cyrus prirent Sipar sans coup férir (15). Nabonid s'enfuit. Le seizième jour, Gobryas (Ugbaru) gouverneur du pays de Guti (Kurdes ?) (1), et l'armée de Cyrus, descendirent (16) sans combat vers Babylone. Ensuite, il prit dans Babylone, Nabonid qu'il y

(1) Sur la situation géographique de ce pays, V. Fr. Lenormant. *Essai de commentaire sur les fragments cosmogoniques de Bérosc*, p. 27, et G. Rawlinson, *Journal of the royal asiatic Society*, janvier 1880.

avait resserré. A la fin du mois de Tammuz, les (17) hommes du pays de GUTI fermèrent les portes du E-Sakil, et des temples, pour qu'ils ne servissent pas de lieu de ralliement aux ennemis (1); (18) on n'y laissa pas d'armes. Au mois de Ara'h-Samnu (8<sup>e</sup> mois, octobre-novembre), le 3<sup>e</sup> jour, Cyrus entra à Babylone (19); les routes étaient sombres devant lui; il établit la paix dans la ville; Cyrus promit (20) la paix à Babylone, et il établit Gobryas gouverneur de la ville, et d'autres pour gouverner sous ses ordres (21). A partir du mois de Kislev jusqu'au mois de Adar, les dieux d'Akkad que Nabonid avait emmenés à Babylone (22), furent reportés dans leurs sanctuaires. Au mois de Ara'h-Samnu, il y eut une éclipse (?) le onzième jour; Gobryas. . . (23) et le roi mourut. A partir du 27<sup>e</sup> jour du mois de Adar jusqu'au 3<sup>e</sup> jour du mois de Nisan, il fut pleuré dans le pays d'Akkad (24); tout le peuple fut libre par la mort de son chef. Au 4<sup>e</sup> jour, Cambyse, fils de Cyrus (25), institua une fête au temple du Sceptre du Monde (?); l'homme du temple du Sceptre de Nebo (?). . . (26). . . il s'en alla; . . . les mains de Nebo le prirent dans le pays d'Elam et le rapportèrent (?). . . (27). . . les enfants. . . quand le fils du roi. . . (28) . . . Nébo et E.-Sakil; il rassembla des victimes devant la face du dieu Bel.

## COLONNE II (revers)

1 . . . . . seigneur . . . . .  
 2 . . . . . des Babyloniens . . . . .  
 3 . . . . . dans le temple il rassembla . . . . .  
 4 . . . . . il établit. Le mois où la porte . . . . .  
 5 . . . . . E.-Anna de la ville d'Erech . . . . .  
 6 . . . . . du palais du chaos (?) il revint. . . . .  
 7 . . . . . dans Babylone. . . . .  
 8 . . . . . dans Babylone. . . . .  
 9 . . . . . Babylone, un bûcher funéraire . . . . .  
 . . . . .

Voici maintenant la traduction de l'inscription du cylindre, d'après M. Rawlinson et d'après M. Halévy.

3 . . . . . Une forteresse (?) il établit pour protéger son pays. . . . .  
 4 . . . . . Des officiers (?) il plaça à leur tête . . . . .  
 (5) semblable au temple du E.-Sakil. . . dans la ville de Samri (2)  
 et les autres cités (6), un rite indigne d'eux journellement il donna. . . (7) les prescriptions il fit abolir. . . dans les villes, la crainte de Mardouk, roi des dieux. . . (8) le mal de la ville. . . il fit journellement. . . en œuvres impies, les murs extérieurs furent ren-

(1) Ce passage est traduit d'après M. Halévy. V. *Revue des Etudes juives*, p. 11.

(2) M. Rawlinson lit la ville de *Our*; M. Halévy lit *Samri*. Les raisons de sa lecture sont exposées dans son livre : *Documents religieux de l'Assyrie et de la Babylonie*, p. 70, et 97 à 99.

versés entièrement (9) à cause de leurs ruines. . . le seigneur des dieux se fâcha fortement. . . leur place, les dieux qui y habitaient abandonnèrent leur sanctuaire (10), en colère. . . dans Babylone, Mardouk. . . se tourna vers les contrées dont le siège a été déplacé (11). Et les hommes de Soumir et d'Akkad, qui vivaient en paix (?). . . il eut pitié (?) d'eux et décida de rétablir tout leur pays même temps (12). Il éleva un roi jusie au milieu d'elle (de la terre) que son bras soutient : Cyrus, roi de la ville d'Ansan. Il proclama son nom pour la souveraineté de tout l'univers (13). Le pays de Kouti et tous les peuples qu'il a soumis à ses pieds, les habitants de la terre qu'il a remis dans sa main (14), en droiture et en justice il les établit. Mardouk, seigneur grand, restaurateur de son peuple, vit avec joie les actions de son représentant (?), la justice de ses mains et de son cœur (15); il lui ordonna d'aller dans la ville de Babylone que Nabonib, roi impie, avait désertée (?) avec regret (?), il la remit dans sa main (18). Les habitants de Babylone, en totalité, et ceux des pays de Soumir et d'Akkad, les grands et les officiers qu'il soumit, baisèrent ses pieds, se réjouirent de son avènement et leurs faces resplendirent (19); le seigneur, mon aide, qui vivifie les morts, ils le remercièrent avec empressement et effusion, tous le prièrent en toute sincérité et exaltèrent son nom (20). Je suis Cyrus, roi des légions, roi grand, roi puissant, roi de Babylone, roi des pays de Soumir et d'Akkad, roi des quatre régions (21), fils de Cambyse, roi grand, roi de la ville d'Ansan, petit-fils de Cyrus, roi grand, roi de la ville d'Ansan, arrière-petit-fils de Teispès, roi grand, roi de la ville d'Ansan (22), descendant ancien de la royauté dont Bel et Nebo aiment le gouvernement, et, selon la bonté de leur cœur, chérissent la souveraineté (?); alors, j'entrai au milieu de Babylone, en paix (23), en joie et réjouissance dans le palais des rois. J'agrandis le siège royal de Mardouk, seigneur grand, dans son espace (?) que les habitants de Babylone, et. . . chaque jour . . . (24). Mes vastes armées se répandirent au milieu de Babylone, en paix, la totalité des pays de Soumir et d'Akkad. . . je n'ai pas endommagée (25), ni Babylone avec tous ses environs. J'ai rétabli en paix les fils de Babylone. . . qui malgré. . . (26) leurs ruines j'ai relevées et j'ai ouvert leurs prisons (?) pour les œuvres de. . . Mardouk, seigneur grand; j'ai pris des mesures (?) (27). De moi, Cyrus, roi, son serviteur, et de Cambyse, fils issu de mes entrailles, . . . la totalité de mes guerriers, gracieusement il s'est approché et en paix devant lui (28) convenablement nous avons. . . La totalité des rois qui demeurent dans des palais (29) de toutes les contrées, depuis la Mer Supérieure (Méditerranée) jusqu'à la Mer Inférieure (golfe Persique) habitant. . . tous les rois de la Phénicie et du. . . (30) ont apporté leur riche tribut dans Suanna (quartier de Babylone) et ont embrassé mes pieds. Depuis. . . jusqu'aux villes d'Assur et d'Istar. . . Agané, Isnunnak, Zamban, Me-Tournou, Dour-il, jusque vers le pays de Kouti, au delà du Tigre dont les demeures avaient été depuis longtemps déplacées, (32) les dieux qui demeuraient au milieu d'eux, je les ai réinstallés à leurs places et je leur ai élevé des demeures vastes et permanentes. J'ai aussi réuni tous leurs peuples et je les ai fait retourner dans leurs contrées (33). Et les dieux des pays de Soumir et d'Akkad que Nabonib, en dépit du

seigneur des dieux, avait fait entrer dans Suanna, d'après la parole de Mardouk, seigneur grand, en paix je les ai restitués à leurs places (en leur procurant) une demeure agréable. Que tous les dieux que j'ai rétablis, (35) interviennent journellement devant Bel et Nebo afin d'obtenir pour moi une longue vie; qu'ils favorisent mes bons projets et qu'ils disent à mon seigneur Mardouk: A Cyrus, roi, ton serviteur, et à Cambyse, son fils (36), sois propice, pour qu'ils vivent. . . qu'il a restitués dans leur ancienne place. . .

Suivent dix lignes trop mutilées pour offrir un sens.

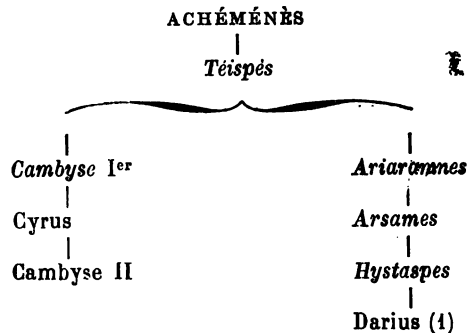
Il s'agit maintenant de résumer les faits nouveaux qui ressortent du déchiffrement de ces deux inscriptions, et de les comparer au texte biblique et au texte des historiens grecs, afin de déterminer en quoi elles confirment, en quoi elles infirment le récit des anciens auteurs sacrés ou profanes. Il importe tout d'abord de remarquer que l'authenticité de ces deux inscriptions ne saurait être un instant suspectée; quant à la véracité des faits qu'elles contiennent, il est impossible d'admettre que les rédacteurs chaldéens aient inventé ce qu'ils affirment au nom de Cyrus: ce sont des annales officielles destinées à être connues de tous, et mises sous la protection et la garantie des dieux. Elles sont d'autant plus à l'abri de toute suspicion que, rédigées d'une manière indépendante, elles se confirment mutuellement.

D'abord, Cyrus nous donne sa généalogie complète: « Je suis Cyrus, roi de la ville d'Ansan, fils de Cambyse, roi de la ville d'Ansan, petit-fils de Cyrus, roi de la ville d'Ansan, arrière-petit-fils de Téispès, roi de la ville d'Ansan. » C'est exactement la généalogie donnée par Hérodote au conquérant de Babylone; mais les savants modernes s'étaient cru autorisés à la modifier, par suite du désaccord des auteurs anciens. M. Oppert (1) et M. Lenormant (2), en combinant le témoignage d'Hérodote avec le récit de la grande inscription de Darius à Behistoun, avaient rectifié ainsi qu'il suit la généalogie des Achéménides:

1. Oppert. *Expédition scientifique en Mésopotamie*, t. II, p. 201; Oppert. *Inscriptions des Achéménides*, p. 14-22.

2. Fr. Lenormant. *Lettres assyriologiques*, t. I, p. 69; cf. Ménant, *les Achéménides*, p. 166; Maspéro, *Manuel d'histoire ancienne*, p. 508

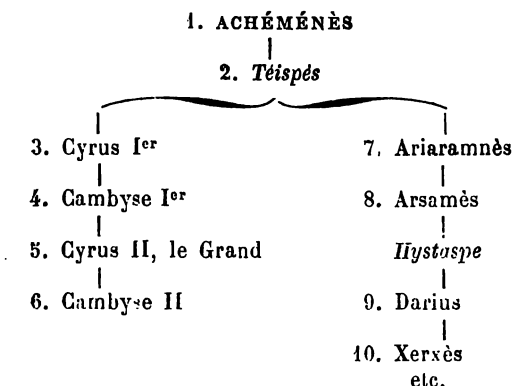




Dans l'inscription de Behistoun, Darius s'exprime ainsi : « Il y eut huit de ma race qui furent rois avant moi, je suis le neuvième, et neuf de nous, sommes en deux branches. » Or, si le tableau précédent donne effectivement neuf personnages, on croyait qu'Achéménès, Cyrus et Cambyse II avaient seuls régné. « Ni Téispès, dit M. Oppert, ni Cambyse I<sup>er</sup>, ni Ariaramnès, ni Arsamès, ni Hystaspe, n'ont pu porter le titre de roi, et, quant à Hystaspe, son fils Darius lui-même ne le lui donne pas. » Il fallait conclure de là, que cinq des ancêtres de Darius avaient régné avant Achéménès, et qu'il avait dû exister « un premier royaume perse, qui trouve sa place entre la chute de Sardanapale IV et la soumission de la Perse au Mède Phraortès (2) ». Aujourd'hui, tout ce système tombe; déjà, un doute avait pu s'élever lors de la découverte de la première brique de Senkéreh, dont j'ai parlé plus haut; il n'est désormais plus possible de contester la généalogie suivante :

1. Les noms en italique sont ceux des princes qui n'ont pas régné.

2. Oppert. *Expédition*, etc., t. II, p. 202. Récemment encore, et d'après le même système, M. Oppert, traduisant le texte médique de l'inscription de Behistoun, interprète ainsi qu'il suit le passage que nous avons cité plus haut : *A deux reprises, nous avons été rois*. Il faut évidemment traduire : « En deux branches nous avons été rois. » Oppert. *Le peuple et la langue des Mèdes*, p. 113; cf. p. 163.



Ce qui empêchait M. Oppert et les autres savants qui se sont occupés de ces questions, de reconnaître la vérité, c'est le récit d'Hérodote qui dit, à plusieurs reprises, dans le premier Livre de ses *Histoires*, que Cyrus était, du côté paternel, d'une basse extraction, et que ses ancêtres, si l'on en excepte Achéménès, n'avaient pas régné. Ainsi, il raconte qu'Astyage, roi des Mèdes, à la suite d'une vision bizarre relative à sa fille Mandane, consulta les mages, et qu'il fut si effrayé de la réponse de ces derniers, qu'il se garda bien de donner sa fille en mariage à quelque Mède de noble race et digne de lui; il la réserva, au contraire, à un homme de la race tributaire, un Perse, du nom de Cambyse, « qu'il trouva de bonne famille, de mœurs douces, mais qui était de condition bien inférieure à celle d'un Mède de la classe moyenne (1) ». Ailleurs, l'historien d'Halicarnasse raconte que Crésus, roi de Lydie, hésitant à faire la guerre aux Perses, envoya consulter l'oracle de Delphes. Les deux premières réponses du dieu furent ambiguës; mais Crésus, espérant par des présents se rendre favorable l'oracle, le consulta une troisième fois par une question détournée: il lui demanda si son empire durerait longtemps. La Pythie répondit en ces termes:

Lorsqu'un mulet deviendra roi des Mèdes, [l'Hermus.  
 Alors, ô Lydien aux pieds délicats, fuis le long des bords de  
 Fuis sans t'arrêter, et sans rougir de passer pour lâche.

Lorsque ces vers furent répétés à Crésus, ajoute Hérodote, il

1. Hérodote. I, 107.

s'en réjouit plus encore que des autres réponses, pensant bien que jamais, au lieu d'un homme, un mulet ne règnerait sur les Mèdes, et que ni lui, ni ses descendants ne perdraient l'empire. Plus tard, Crésus, prisonnier de Cyrus, demanda à son vainqueur l'autorisation d'envoyer des émissaires auprès de l'oracle de Delphes pour lui faire entendre des récriminations et lui demander si le dieu avait ainsi l'habitude de tromper ceux qui lui faisaient les plus riches présents. Les Lydiens suspendirent à la porte du temple les chaînes de leur roi et demandèrent à la Pythie si, chez les dieux grecs, c'était la coutume d'être ingrat. La réponse fut celle-ci : « Crésus, roi de Lydie, n'a pas compris la réponse où le dieu lui a parlé du mulet. Le mulet n'est autre que Cyrus, qui, comme un véritable mulet, provient de deux races différentes, d'une mère plus noble et d'un père moins noble. Celle-là était Mède, fille d'Asyage roi des Mèdes ; celui-ci était Perse et sous la dépendance des Mèdes ; inférieur à elle sur tous les rapports, il s'unit à celle à qui il eut dû obéir. » Crésus entendit cette réponse et reconnut que lui seul s'était mis aveuglément dans l'erreur (1).

D'ailleurs, Hérodote n'est pas le seul des historiens grecs à attribuer à Cyrus une basse extraction. Abydène, d'après Bérose, met dans la bouche de Nabuchodonosor mourant, une prophétie qui débute par ces mots : « Moi, Nabuchodonosor, je vous prophétise, ô Babyloniens, le malheur qui va fondre sur vous, et que, ni Bel, ni la déesse Beltis ne pourront détourner : un mulet perse viendra, ayant pour auxiliaires vos propres dieux ; il vous imposera la servitude. . . » (2) De son côté, Nicolas de Damas dit que Cyrus était fils d'Atradatès, qui, à cause de sa pauvreté, exerçait le métier de brigand ; et il ajoute que sa mère gagnait péniblement sa vie en gardant les troupeaux ; Cyrus lui-même était berger. (3)

Ces citations suffisent pour montrer qu'il se forma à l'époque des Achéménides et à l'époque grecque, une légende autour du berceau de Cyrus, comme il s'est formé des légendes autour du berceau d'Alexandre et de la plupart des grands hommes.

(1) Hérodote, I, 91.

(2) Bérose, *Fragment*  
*Chaldée*, p. 247.

cf. Menant, *Babylone et la*

(3) *Nic. Damasceni Fragm.* Ed. Muller, *Fragm. hist. grec.* T. III, p. 398

Hérodote et les historiens grecs ont vécu sur ces souvenirs poétiques; l'histoire réelle est refaite par les inscriptions. Cyrus était fils de roi; ses ancêtres ont régné. De tous les prédécesseurs de Darius, un seul, Hystaspe, ne régna pas; il perdit son indépendance pendant la domination de Cyrus le Grand. Ariaramnès et Arsamès paraissent avoir eu en partage la Perse proprement dite, tandis que Cyrus I<sup>er</sup> et les autres princes de la première branche régnèrent, disent les inscriptions, dans la ville d'Ansan.

Quelle était cette ville? où était situé le royaume dont elle était la capitale? Les textes assyriens mentionnent, à l'orient de la Chaldée, un pays dont on n'a pu, jusqu'à présent, déterminer la position précise, et qu'on lisait phonétiquement *An-du-an*. Or, une tablette bilingue contenant une liste de noms géographiques, indique que le mot *Anduan* doit se lire *Ach-cha-an*, et cette ville est en même temps placée dans l'Elymaïde. Voici la disposition de ce précieux texte :

An-du-an (*Ach-cha-an*) Ilamtu. (1)

M. Rawlinson conclut de là que le signe auquel on a reconnu, entre autres valeurs phonétiques, celle de *du*, a, en outre, celle de *sa*. Le mot qu'on lisait *An-du-an* doit donc se lire *An-sa-an*, ou mieux *As-sa-an*, par suite de l'assimilation de la nasale avec la sifflante qui suit. La ville d'Ansan (prononcez *Anchan*) paraît donc avoir fait partie du pays d'Elam, ou en avoir été limitrophe. Une inscription assyrienne relative à des présages, parle d'un roi d'Ansan et de Subartu (2); or, le pays de Subartu, formait une portion assez fréquemment mentionné dans les textes assyriens de la Susiane; le pays d'Ansan devait donc en être voisin. Il est curieux de constater qu'un historien arabe qui a recueilli les anciennes traditions de la Perse, Ibn-el-Nadin, raconte que Djemschid, l'un des fondateurs de la dynastie héroïque des Pischdadiens, régnait à Ansan, non loin de Suse (*Kitab-el-Fihrist*, p. 12, l. 22). L'opinion de Smith qui faisait de Ansan, ou plutôt de Anduan, une des anciennes capitales de la Chaldée représentée par les ruines modernes de Thib, est donc erronée (3). M. Rawlinson place Ansan à l'Orient du pays de Suse, dans la plaine de Mal-Amir, le Aïdej des Arabes.

(1) *Cuneif. Inscriptions of West. Asia*, T. II, pl. 46, l. 18, col. 2.

(2) *Id.* T. III, pl. 60, l. 67 et 68.

(3) *Smith. Biblic. archaeol. Journal*, T. I, p. 87.

Tel n'est point l'avis de M. J. Halévy qui identifie *Ansan* avec Suse elle-même, et appelle constamment, dans son mémoire, Cyrus roi de Susiane. Cette opinion, sous la plume d'un savant aussi compétent que M. Halévy, est grave, parce qu'elle ne tend à rien moins qu'à renverser toutes les traditions orientales, profanes ou sacrées, qui font de Cyrus un roi venu de la Perse proprement dite. « Le fait le plus ignoré qui nous est révélé par les inscriptions, dit M. Halévy, c'est que Cyrus et ses aïeux, jusqu'à Téspès inclusivement, étaient non des rois de Perse, comme on l'a cru jusqu'ici, mais des rois Susiens. Aucun doute n'est possible là-dessus : le pays écrit en cunéiforme *An-za-an* est le royaume qui avait Suse pour capitale et qui portait le nom d'Elam chez les Sémites. » (1) M. Halévy, pour appuyer son affirmation, rapproche ensuite ingénieusement le mot qu'il écrit *An-za-an* d'une expression qu'on rencontre fréquemment dans les protocoles des inscriptions susiennes *Ansun susun/ua*, appellation parallèle à la désignation assyrienne *an-za-an* ou *su-zin-ki* que l'on rencontre dans les textes astrologiques.

Il est bien difficile de partager l'opinion de M. Halévy, et il semble que son raisonnement et son assimilation sont renversés par un examen attentif des faits.

Dans nos deux inscriptions, le nom d'*Ansan* s'écrit toujours *An-sa-an*, (par un *schin*); M. Halévy n'est donc point autorisé à le transcrire par *An-za-an*. S'il l'a fait, c'est afin d'opérer plus commodément le rapprochement de ce mot avec l'expression *An-za-an* des inscriptions susiennes. Or, *An-sa-an* et *An-za-an* sont deux mots complètement différents, et leur identification, bien qu'elle ait été proposée déjà par M. Sayce (2), n'est pas suffisamment établie. Le nom que la ville de Suze porte dans les textes susiens mêmes, est *Susin Suzinak*, mot identique à l'appellation sémitique de *Susan* que nous fournissent la Bible et les inscriptions assyriennes (3). Mais en admettant que l'on justifie philologiquement le changement de ce mot en *Ansan*, *Assan*, ou même *Anzan*, on ne saurait suivre M. Halévy dans la conclusion qu'il tire de ce fait, relativement à l'origine susienne des Aché-

1. *Revue des Études juives*, septembre 1880, p. 14-15.

2. V. *Transactions of Biblical archæology*, vol. III, p. 475; et Oppert, *Records of the Past*, vol. VII, p. 81.

3. V. à ce sujet un important mémoire de M. Schrader, dans les *Monatsbericht de l'Acad. de Berlin*, mars 1877, p. 85-86; Oppert. *Le peuple et la langue des Mèdes*, p. 163.

ménides. Des raisons historiques la combattent de manière à la renverser. En dehors des traditions des auteurs qui donnent une origine perse aux Achéménides, les noms des ancêtres et des successeurs de Cyrus sont-ils donc des noms susiens? Ils ressemblent si peu aux noms qu'on rencontre dans les inscriptions de Suse, ou aux noms susiens que nous ont conservés les auteurs, qu'il est presque superflu de citer des exemples. Il n'est pas nécessaire, en effet, d'être versé bien profondément dans les études linguistiques pour reconnaître que des noms incontestablement susiens comme Koudour-Nakhounta, Koudour-Lagamer (Chodorlahomor), Khoumbanigas, Oummanaldas, Tammaritou, appartiennent non seulement à une autre langue, mais à une autre famille de langues, que des noms comme Achéménès, Téspès, Cyrus, Cambyse. La manière même dont ces derniers noms sont reproduits sur les monuments de Suse indique *a priori* leur origine étrangère. Ils sont absolument Aryens; M. Halévy lui-même ne pourrait le contester. Or, comment expliquera-t-il que des princes susiens portent des noms empruntés à un peuple voisin, d'une autre race et parlant une langue d'un génie tout différent? J'invoquerai ensuite le texte même de la tablette publiée par M. Pinches, qui appelle formellement (*ligne 13, col. II*), Cyrus roi de Perse (*sarru Parsu*), et qui parle du *pays de Perse* (*ligne 3, col. I, revers*). De plus, l'autorité de Darius lui-même n'est-elle donc rien, quand ce prince, dans l'inscription de Nachi-Roustan, se proclame hautement : « Perse, fils de Perse, Aryen, fils d'Aryen? » M. Halévy qui connaît ce texte, le traite de « mensonge » en l'attribuant à la vanité du prince. Je ne vois point quels motifs de vanité ont pu pousser Darius à se proclamer un étranger, au milieu des populations sémitiques, alors qu'il affectait de vivre au milieu d'elles, de participer à leur religion et à leurs usages. Mais il y a plus : si les Achéménides ne sont pas des Perses mais des Susiens, comment se fait-il que leurs inscriptions officielles soient rédigées en Perse, en médique et en assyrien, c'est-à-dire dans trois langues, dont aucune ne serait leur langue nationale? On ne peut prétendre, en effet, avec M. Sayce, que la langue que M. Oppert a démontré être celle des Mèdes, ait été l'idiome de l'Elymaïde ou de la Susiane. Cette opinion serait contraire à la réalité des faits, puisque les textes trouvés à Suse ne sont pas rédigés dans cette langue (1).

1. V. Oppert. *Le peuple et la langue des Mèdes*, p. 11-15.

La lecture des inscriptions trilingues démontre, au contraire, de la manière la plus formelle, que la Perse était bien la langue nationale des monarques qui ont fait rédiger ces textes (1). Enfin, j'ajouterai que le caractère même de la conquête de Cyrus indique que les conquérants sont d'une autre race que les anciens monarques susiens ou assyriens qui bouleversaient tout avec leurs armées, et passaient comme un ouragan, tandis que les Achéménides, au contraire, respectent les populations vaincues et fondent un empire durable, caractère de toutes les conquêtes faites par la race aryenne.

En résumé, la position géographique de la ville d'Ansan (et non du pays d'Ansan, comme le dit M. Halévy), n'est pas encore nettement déterminée : mais quelle qu'elle soit, elle ne peut en rien toucher à l'origine aryenne des Achéménides, origine fortement établie, à la fois sur les récits des auteurs et des inscriptions, et sur les données générales de l'histoire.

Dans l'inscription du cylindre, Cyrus, comme ses successeurs le feront après lui, s'intitule « roi de Babylone ». Ce titre peut nous servir à fixer une date approximative à la rédaction de ce texte. En effet, on a des contrats d'intérêt privé datés du règne de Cyrus, et écrits en Babylonie. La date de ces monuments contient le nom du roi régnant, l'année du règne, le titre royal ; or, sur les contrats datés des deux premières années du règne de Cyrus, c'est-à-dire, des années 537 et 538 avant notre ère, Cyrus y est qualifié seulement de « roi des nations » et il n'y prend pas le titre de « roi de Babylone » qui ne paraît qu'à partir de l'an III, c'est-à-dire de l'an 536-535 (2). Il paraît donc probable que le cylindre n'a été rédigé que trois ans au moins après la prise de Babylone. D'ailleurs, il est certain qu'il a fallu un certain laps de temps pour restaurer les temples et les palais, rendre aux peuples asservis leurs richesses et leur ancienne prospérité, faits qui sont considérés comme accomplis ; d'autre part, les dernières conquêtes de Cyrus ne sont pas signalées.

Je ne puis rentrer ici, à propos de l'expression, « roi des Sou-

1. M. Oppert (*Expédition scientifique en Mésopotamie*, p. 161), fait remarquer, par exemple, que le texte perse de l'inscription porte seul la formule complète ; le texte assyrien qui devait être lu par les vaincus contient seulement ces mots : Perse, fils de Perse. Darius cache aux Sémites vaincus sa qualité d'Aryen.

2. Oppert et Menant, *Documents juridiques de l'Assyrie et de la Chaldée*.

miris et des Akkads », qui suit, dans notre texte, celle de « roi de Babylone », dans la discussion fameuse qui divise les assyriologues, sur la signification de ces deux termes. On paraît pourtant s'accorder à regarder les Soumiris et les Akkads comme les habitants primitifs du pays dont la fusion aurait produit plus tard la race babylonienne. On a pu lire récemment, ici même (1), un travail de M. Stanislas Guyard, qui résume l'état de la question sur la langue akkadienne ou la langue sumérienne. Quoi qu'il en soit de ce problème de linguistique, il laisse subsister les Akkads et les Soumiris comme peuples. M. A. Pognon, dans sa récente traduction de l'Inscription de Bavian (2), a établi que le pays d'Akkad était situé entre l'Assyrie et la Chaldée, limité au Nord, au moins à certaines époques, par le Zab inférieur. L'inscription de la tablette traduite par M. Pinches, confirme cette détermination géographique et la précise, en disant que le pays d'Akkad longeait l'Euphrate, mais ne descendait pas jusqu'à Sippar (V. col. II, ligne 13). Le pays de Soumir devait également confiner à la Chaldée, mais sa position géographique est encore considérée comme incertaine.

Si nous entrons maintenant dans l'examen des principales campagnes de Cyrus relatées dans nos inscriptions, nous voyons que ce prince, avant d'envahir la Mésopotamie, eut à combattre et à subjuguier les Mèdes ; c'est également la marche indiquée par Hérodote. L'inscription raconte que Astyage fut trahi par son armée, qui le livra à Cyrus ; il est intéressant d'en rapprocher le texte de l'historien d'Halicarnasse. « Astyage, dit-il, confia le commandement de son armée à Harpage qui, pour se venger d'une ancienne injure, médita une lâche trahison. Au premier engagement contre les Perses, quelques Mèdes qui n'étaient point dans le complot combattirent, d'autres passèrent à l'ennemi ; le plus grand nombre perdit courage et prit la fuite (3). »

Dans la 9<sup>e</sup> année du règne de Nabonid, Cyrus passa le Tigre au-dessous d'Arbèles, et vainquit le roi de Marat en Chaldée. Nous connaissons l'emplacement d'Arbèles dont M. Oppert a décrit les ruines (4). Quant à la position géographique de

1. *Annales de Philosophie chrétienne*, août 1880.

2. Pognon, *Inscription de Bavian*, p. 125-134.

3. Hérodote, I, 127.

4. Oppert, *Expédition scientifique, en Mésopotamie*, t. I, p. 281.



*Marat*, ce pays, situé sans doute entre la Chaldée et l'Assyrie, devait former un petit royaume tributaire des rois de Babylone.

Ce ne fut que dans la dix-septième année du règne de Nabonid que Cyrus pénétra de nouveau en Chaldée, et livra bataille, à Routou, au sud de Babylone. Sur ces entrefaites, les habitants de Babylone se révoltèrent contre Nabonid qui s'était fait détester par son impiété, et le 14 du mois de Tammuz (juin-juillet) la ville de Sipar, la Sepharvaïm de la Bible, ouvrit ses portes à Cyrus. Nabonid, fugitif, fut fait prisonnier, deux jours après, par un des lieutenants de Cyrus, dont le nom se retrouve dans Hérodote, Gobryas. Les armées que commandait le fils de Nabonid, sans doute Balthasar, et qui gardaient les forteresses du pays d'Akkad, furent vaincues. Alors Cyrus se dirigea sur Babylone dont il s'empara, sans résistance, le 3 du mois de Ara'h-Samnu (septembre-octobre).

D'après cette inscription, Nabonid a bien régné dix-sept ans, comme dit Hérodote; il est bien vrai, comme le veut la tradition sacrée et profane, que Cyrus n'éprouva que peu de résistance, le jour où il entra dans la capitale de la Chaldée. Mais que penser de la tradition sacrée et profane relative aux détails de l'entrée de Cyrus, par le lit de l'Euphrate, et au règne de Balthasar? M. Halévy, qui s'est un instant arrêté à cette question, l'a bien vite tranchée. Pour lui, « la légende de Balthasar et le récit presque aussi légendaire d'Hérodote » sont renversés. « Nabonid, dit-il, est le dernier roi de Babylone, et le règne de Balthasar aboutissant aux mots fatidiques : *Mané, Télec, Pharés*, doit être définitivement rayé de l'histoire, à moins d'admettre que Balthasar et Nabonid ne font qu'un. » Il semble pourtant qu'un examen approfondi de nos deux inscriptions doit conduire à un résultat tout à fait opposé. D'abord, il n'est pas possible de prétendre que Nabonid et Balthasar sont un même personnage, attendu que dans les inscriptions cunéiformes de Nabonid, on mentionne son fils sous la forme *Belsaroucour*, dans laquelle on reconnaît immédiatement le *Belsazar* du texte hébreu. On avait admis, jusqu'à présent, que ce prince avait été associé au trône par son père<sup>(1)</sup>, et dans l'inscription du cylindre, il paraît bien, en effet, être considéré, sinon comme un roi, du moins comme un

1. V. Maspéro, *Manuel d'histoire ancienne*, p. 519; Oppert, *le peuple et la langue des Mèdes*, p. 168.

G. Rawlinson, *The five great Monarchies*, t. III, p. 10.

vice-roi. Il est à la tête des armées, entouré de tous les grands, dans les forteresses du pays d'Akkad, tandis que son père, durant plusieurs années, se retire volontairement du gouvernement. Balthasar est entouré de l'affection de tout le peuple, tandis que son père Nabonid indispose les dieux par son impiété persistante. Enfin, une révolte éclate contre Nabonid, et on peut croire que Balthasar, à la tête de l'armée et des grands, dut prendre en main la royauté. Il devint, au moins pendant quelques semaines, roi de fait, après que, le 16 du mois de Tammuz, Nabonid eût été fait prisonnier par Gobryas. Il n'y a donc point lieu de faire disparaître « définitivement », ce personnage de l'histoire. Je comprends même difficilement comment M. Halévy a pu être amené à la conclusion qu'il a si prématurément formulée. Car, est-il possible d'admettre, en supposant même le livre de Daniel farci de légendes et écrit plusieurs siècles après les événements, est-il possible d'admettre que le peuple juif tout entier ait pu oublier le nom de son dernier oppresseur, le nom du roi qui régnait à Babylone quand Cyrus vint le délivrer ? La critique rationaliste pourra peut être soutenir que des récits légendaires ont été brodés autour des noms de Nabuchodonosor ou de Balthasar, mais elle ne peut, à moins de sortir du bon sens, prétendre que les Juifs ont inventé ces personnages. C'est comme si l'on soutenait que les légendes écrites, au moyen âge, autour du nom de Charlemagne, prouvent que Charlemagne n'a jamais vécu.

Mais le système de M. Halévy l'a entraîné à d'autres erreurs. L'inscription dit que *le roi* mourut à Babylone, huit jours après la prise de la capitale par Cyrus et qu'il fut pleuré *dans le pays d'Akkad*. M. Halévy pense que c'est Nabonid qui mourut, et il est amené à rejeter le témoignage d'Hérodote qui fait exiler ce prince en Carmanie, puis devenir, plus tard, un satrape de l'empire perse (1). Ce récit n'a rien d'in vraisemblable, puisque Crésus devint également, après avoir été vaincu, gouverneur de province. Tout cela est renversé par M. Halévy. Pourtant, si l'on admet le règne de Balthasar et si c'est ce prince qui meurt, comme le dit le livre de Daniel, tout subsiste, le texte d'Hérodote et la Bible, tout aussi bien que celui des inscriptions. Cette interprétation s'accorde, en effet, parfaitement avec le texte de la tablette : le prince décédé est pleuré

1. V. Schrader, *Die Keilinschriften und das Alte Testament*, p. 332.

surtout au pays d'Akkad; or, c'est là que, pendant plusieurs années, Balthasar a commandé les armées : il est tout naturel qu'il y soit pleuré, tandis que Nabonid, au contraire, s'était fait détester dans ce pays. Enfin, si l'on me permet de formuler une conjecture, est-ce qu'il ne serait pas possible d'identifier le lieutenant de Cyrus, Gobryas, avec Darius le Mède? L'inscription de la tablette dit (l. 20, *revers*) que Cyrus établit Gobryas comme gouverneur de Babylone, et Daniel, d'autre part, raconte que, après la mort de Balthasar, Darius le Mède prit possession du royaume (V. 31). Les Exégètes ont bien souvent recherché quel pouvait être ce personnage, sans réussir à formuler une hypothèse même vraisemblable (1). Celle que je propose, si elle ne rend pas compte du changement de nom qu'on est forcé d'admettre, est au moins conforme à la réalité des faits.

Le savant dont nous combattons les conclusions, pense que Cyrus, pour entrer dans la ville, n'a eu nullement besoin, comme le dit Hérodote, de détourner le cours du fleuve et de surprendre les Babyloniens au milieu d'une fête orgiaque. De ce que le texte des inscriptions ne parle point de ce fait, il ne s'ensuit pas que l'on soit autorisé à le nier. Il semble même que l'inscription rapportant que Cyrus prit Babylone sans difficulté, renferme implicitement une sorte de confirmation de la tradition grecque.

Maintenant que les faits sont rétablis et que la concordance des textes est éclatante, on peut se demander à quelle époque précise a eu lieu la prise de Babylone. Ce grand fait historique a été assigné depuis longtemps à l'année 538 avant Jésus-Christ. Les contrats d'intérêt privé conservés en si grande quantité au Musée britannique et si précieux à cause des dates qu'ils contiennent, avaient déjà permis de resserrer singulièrement l'époque de l'année 538, où Cyrus pénétra dans la capitale de la Chaldée. A partir du règne de Nabuchodonosor, en effet, il n'est presque pas d'année qui ne soit représentée par un ou plusieurs de ces monuments. Or, le dernier contrat, daté du règne de Nabonid que M. J. Ménant ait rencontré, est signé à Babylone, au palais du roi, et porte la date du 5 Elul (août) de la dix-septième année du règne de Nabonid. Le premier contrat du règne de Cyrus, que le même savant a signalé, est passé à Borsippa, et il est daté du seizième jour du mois de

1. V. Smith, *Dictionary of the Bible*, v° *Darius the Mede*.

Kislev (novembre), l'année même de son avènement au trône de Babylone (1). On savait donc que la prise de Babylone avait eu lieu entre les mois d'août et novembre 538. Notre inscription est en accord parfait avec ces données, puisqu'elle fait pénétrer Cyrus dans Babylone le 3 Ara'h-Samnu, ce qui correspond à la fin d'octobre 538. Il suit de là que si les assaillants surprisent les Chaldéens au milieu des réjouissances d'une de leurs fêtes nationales, ce n'était point, comme beaucoup d'historiens modernes l'ont prétendu, la fête des Sacées, puisque cette fête, qui durait cinq jours, commençait le 16 du mois d'Ab (juillet-août) (2).

Les documents cunéiformes que nous analysons, insistent sur ce fait, que la conquête de Cyrus fut pacifique, et que Babylone et toute la Chaldée furent soumises sans résistance. Tous les peuples de l'Asie occidentale paraissent, en effet, avoir accepté avec indifférence, sinon avec joie comme les Juifs, la domination aryenne. Cyrus pouvait donc dire que, de la Méditerranée au golfe Persique, il reçut les tributs et les hommages des rois qui vinrent se prosterner à ses pieds, à Babylone. Le monarque perse a véritablement accompli la mission que lui assigne le prophète Isaïe : il fut un messie, l'oint de Jéhovah, (Is. XLV, 1), celui qu'aime Jéhovah; lui-même, dans un passage de l'inscription de la tablette (v. ligne 12, col II, revers) se proclame l'envoyé de Dieu. Xénophon raconte qu'avant son expédition, Cyrus traita avec les Assyriens, pour que les habitants des campagnes et particulièrement les agriculteurs n'eussent rien à souffrir des maux de la guerre, et il ajoute qu'il fut accueilli partout pacifiquement (1). Nous savons par le texte biblique que Cyrus renvoya les Juifs dans leur pays; il délivra également tous les autres peuples captifs; l'inscription le dit formellement : « J'assemblai ces peuples et je les fis retourner dans leurs contrées. » Ce rapatriement ne fut point particulier aux Juifs, mais il s'étendit à tous les tributaires du vaste empire fondé par Nabuchodonosor. La mémoire de Cyrus fut universellement bénie, et au temps de Darius, les habitants de l'Asie occidentale répétaient : « Cyrus a été pour nous un père et

1. J. Ménant, *Notice sur quelques empreintes de cylindres du dernier empire de Chaldée*, 1879, pp. 10 et 11.

2. Sur les Sacées et l'origine de ces fêtes, v. Lenormant, *Essai d'comm. sur les fragm. cosmog. de Bérose*, pp. 167 et suiv.

1. Xénophon. *Cyri Instit.* I. V, cap. IV, 24.

Cambyse, un maître; Darius n'est qu'un cabaretier affamé de gain » (2).

Les inscriptions confirment donc les textes d'une manière éclatante. Mais il est encore un point sur lequel nous devons insister, c'est le caractère religieux de Cyrus, et son rôle comme restaurateur des temples des peuples vaincus. Comme l'a remarqué M. Halévy, le conquérant perse ne dit rien de la divinité suprême du Mazdéisme, Ahura-Mazda. En revanche, il rend un hommage absolu aux dieux de Babylone. S'il considère Mardouk comme le chef des dieux, le dieu suprême, il invoque aussi les autres divinités babyloniennes et il se montre polythéiste à la façon des anciens rois chaldéens. Mais sa conduite à l'égard des dieux des autres nations, est absolument différente de celle des monarques de Ninive ou de Babylone. Tandis que ceux-ci pillaient les temples et emportaient dans leur capitale les trésors et les statues des dieux des peuples vaincus, Cyrus, au contraire, rend à ces peuples leurs divinités, et leur permet de restaurer leurs temples. Les Juifs ne firent que bénéficier d'une mesure générale prise pour tout l'empire.

Quelques-uns des interprètes de l'Écriture sainte doivent donc modifier leurs idées sur le caractère religieux de Cyrus. Loin de regarder ce prince comme un sectateur ardent du Mazdéisme, qui n'aurait comblé les Juifs de ses faveurs que parce qu'il aurait remarqué certaines conformités de doctrine entre leur religion et la sienne, comme, par exemple, la croyance à un Dieu unique, il faut au contraire envisager le monarque perse comme un prince tolérant, qui a laissé les différentes nations groupées sous son sceptre, libres de retourner à leurs anciens cultes. Il ne faut donc pas prendre à la lettre les passages des prophètes, dans lesquels se trouve prédite la chute des idoles de Babylone. Isaïe s'écrie : « Bel s'incline, Nebo tombe; on charge leurs statues sur des bêtes de somme. Ces idoles que vous portiez vous-mêmes, deviennent le fardeau d'animaux fatigués. Elles s'inclinent, elles tombent ensemble; elles ne peuvent soulager leurs porteurs; elles vont elles-mêmes en captivité. » (Is. XLVI, 1-2.) Le prophète n'a pas seulement en vue, ici, l'invasion de Cyrus; il fait en même temps allusion à tous les désastres qui, plus tard, devaient fondre sur l'antique capitale de la Chaldée. Quant à Cyrus, sectateur du Mazdéisme en Perse, il était adorateur de Mardouk et de Nébo à Babylone; il ne

2. Hérodote, III, 89.

paraît avoir fait aucun effort pour propager la religion des Perses parmi les races sémitiques, et il ne fut point ce qu'on l'a souvent représenté, un grand destructeur d'idoles et de faux dieux. Un fait pourtant assez significatif aurait dû mettre en garde contre l'opinion qui faisait de Cyrus un monothéiste fervent. Hérodote, qui donne des détails précis et circonstanciés sur la religion de ce prince et de son peuple, ne prononce pas même le nom d'Ahura-Mazda, le dieu suprême et unique du Mazdéisme. Il décrit, au contraire, un culte tout à fait polythéiste : « Les Perses, dit-il, sacrifient au soleil, à la lune, à la terre, au feu, à l'eau et aux vents; dans l'origine, ils n'avaient point d'autres sacrifices; mais depuis, ils ont appris des Assyriens et des Arabes à sacrifier à la Vénus-Céleste que les Assyriens nomment Mylitta » (1).

L'édit que rendit Cyrus en renvoyant les Juifs sur les bords du Jourdain, et qui nous est conservé dans Esdras, se trouve donc en parfaite conformité avec la politique générale de Cyrus : « L'Éternel, fait dire à ce prince le texte sacré, m'a ordonné de lui bâtir un temple à Jérusalem de Judée... A ceux de son peuple qui sont en exil dans quelque lieu que ce soit, que les habitants de ces lieux leur viennent en aide, en leur fournissant de l'argent, de l'or, des biens de toute nature et des troupeaux, et qu'on fasse des dons volontaires pour reconstruire le temple du Dieu de Jérusalem ». C'est, pour ainsi dire, le commentaire du texte cunéiforme qui s'exprime ainsi : « Les dieux de tous ces peuples, je les ai réinstallés à leurs places et je leur ai élevé des demeures vastes et permanentes. J'ai aussi réuni tous ces peuples et je les ai fait retourner dans leurs contrées... Que tous les dieux que j'ai rétablis interviennent journellement devant Bel et Nébo, afin d'obtenir pour moi une longue vie... » En même temps que le temple de Jéhovah se relevait de ses ruines, Cyrus faisait réparer et embellir à Babylone même, les temples appelés E-Sakil et E-Zida, que Nabuchodonosor, Nabonid et d'autres princes chaldéens avaient déjà réédifiés et embellis (2). C'est encore le polythéisme de Cyrus qui s'accuse ici, et il est

1. Hérodote, I, 131; cf. III, 46. V. Fr. Lenormant, *Essai de commentaire sur les fragments cosmogoniques de Béroze*, p. 156.

2 V. la première inscription de Senkéreh que nous avons rapportée; v. aussi les inscriptions de Nabuchodonosor et de Nabonid dans Ménant, *Babylone et la Chaldée*.

nécessaire d'insister sur ce fait, pour montrer combien est grande l'erreur des critiques qui prétendent que le monothéisme juif n'est pas antérieur à Cyrus, et qu'il a été emprunté au Mazdéisme importé par les Perses. Cyrus, d'après l'exégèse rationaliste, serait comme le point de départ d'un monothéisme qui, du fond de la Perse, se serait répandu jusqu'aux extrémités de l'empire achéménide. L'observation des faits suffit pour amener à conclure, qu'à aucune autre époque de l'antiquité, peut-être, le polythéisme ne s'est affirmé avec plus d'éclat qu'à l'époque de Cyrus et de ses successeurs. La lecture des deux inscriptions du Musée britannique vient donc directement porter un coup à la thèse qui prétend qu'Esdras, s'inspirant des doctrines du Mazdéisme, a rédigé le Pentateuque et l'a imposé aux Juifs revenus de la captivité. Cette théorie a déjà, d'ailleurs, été renversée par les derniers travaux sur l'Avesta, qui établissent que la rédaction des livres attribués à Zoroastre, ne remonte pas au delà de l'époque de Darius. Sans insister davantage sur cette question, on me permettra de citer un passage de M. Halévy, qui combat, sur ce point, la critique rationaliste : « L'école critique, dit-il, qui attribue la rédaction du Pentateuque à Esdras, méconnaît les faits les plus évidents. De même qu'il serait insensé de concevoir le christianisme sans les Évangiles, l'islamisme sans le Coran, de même, il est impossible d'imaginer le prophétisme juif, qui a précédé la captivité, sans le Pentateuque ; au moins pour les parties essentielles, ce code remonte bien haut dans le passé du peuple hébreu, et sur ce point, comme sur tant d'autres, la tradition repose sur des bases autrement solides que ne le sont les assertions toujours hypothétiques et souvent de parti pris, de l'école prétendue critique » (1).

C'est ainsi que les deux nouvelles inscriptions du Musée britannique, en dehors des problèmes purement historiques qu'elles résolvent, viennent jeter une vive lumière dans une des questions bibliques les plus graves que l'on puisse agiter.

ERNEST BABELON.

1. *Revue des Études juives*, loc. cit.







## Réponse de M. Halévy dans les Annales (Mars 1881).

Les questions à éclaircir sont relatives aux trois principaux personnages de cette époque: Nabonide, Cyrus et Darius. Commençons par ce dernier.

Dans l'inscription de Bisoutoun, Darius s'exprime ainsi: « Il y eut huit de ma race qui furent rois (*sarukā itabā, imperium egerunt*) avant moi, je suis le neuvième ». Quand on regarde de près, on s'aperçoit bientôt que cette affirmation est tout à fait inexacte. D'abord, le père de Darius, Hystaspes, n'était que gouverneur de Perse pendant le règne de Cambyse II, fils de Cyrus (Hérodote, III. LXX), et son fils Darius lui-même ne lui donna jamais le titre de roi. Puis, son grand père, Artamès, contemporain de Cyrus II, le Grand, n'a certainement pas régné en Perse, par cette bonne raison que celui-ci ne l'aurait pas souffert. Enfin son aïeul Ariaramnès a encore moins pu être roi de Perse, attendu que, depuis Phraortes, les Perses s'étaient soumis aux Mèdes et fort méprisés d'eux (Hérod. I, CII, CIII). Si à ces considérations historiques, on ajoute ce fait remarquable que Darius, loin de s'appuyer sur l'autorité de ses ancêtres immédiats, en appelle constamment à sa



(10)

Réponse de M. Halévy dans les Annales  
(Mars 1881).

Les questions à éclaircir sont relatives aux trois principaux personnages de cette époque : Nabonide, Cyrus et Darius. Commençons par ce dernier.

Dans l'inscription de Bisoutoun, Darius s'exprime ainsi : « Il y eut huit de ma race qui furent rois (sarrukim itelsu, imperium egerunt) avant moi, je suis le neuvième ». Quand on regarde de près, on s'aperçoit bientôt que cette affirmation est tout à fait inexacte. D'abord, le père de Darius, Hystaspes, n'était que gouverneur de Perse pendant le règne de Cambyse II, fils de Cyrus (Hérodote, III. LXX), et son fils Darius lui-même ne lui donna jamais le titre de roi. Puis, son grand père, Artamès, contemporain de Cyrus II, le Grand, n'a certainement pas régné en Perse, par cette bonne raison que celui-ci ne l'aurait pas souffert. Enfin son aïeul Ariaramnès a encore moins pu être roi de Perse, attendu que, depuis Phraortès, les Perses étaient soumis aux Mèdes et fort méprisés d'eux (Hérod. I, CII, CIII). Si à ces considérations historiques, on ajoute ce fait remarquable que Darius, loin de s'appuyer sur l'autorité de ses ancêtres immédiats, en appelle constamment à sa

qualité d'Achémenide, on arrive à se convaincre que la seule branche achéménide qui ait effectivement régné, et encore pas en Perse, est celle qui figure dans l'inscription de Cyrus, savoir Peïspès, Cyrus I, Cyrus II, Cambyse II; en un mot, et parmi les quatre ancêtres de Darius on n'a pu prétendre contraire de ce monarque est donc fort une vanterie et un mensonge. Ici on s'est-on pas justifié de tenir quelque peu sur l'origine achéménide dont ce même monarque glorifie à tout propos? Et cette célèbre exclamation suis Perse, fils de Perse, Tryen, fils d Tryen fait-elle pas l'effet d'une jactance calculée pour faire la voix publique qui le considèrerait comme indigne de succéder à la lignée de Cyrus? La l'autorité de Darius en pareilles matières, comme fait M. Babelon, me semble d'un trop bon naturel. Mais quand M. Babelon ajoute, « vois joint quels motifs de vanité ont pu pousser Darius à se proclamer un étranger au milieu des populations sémitiques, alors qu'il affectait de vivre au milieu d'elles, de participer à leur religion et à leurs usages » j'ai le regret de dire qu'il commet une triple erreur. Premièrement les proclamations de Darius n'ont pas été faites au milieu de populations sémitiques, mais dans des contrées aryennes ou à moitié aryennes en Perse, en Médie et à Suse. Deuxièmement

Darius n'a jamais vécu au milieu des populations sémitiques ni affecté de vivre parmi elles; au contraire, c'est lui qui démolit les murs de Babylone (Hérod. I, 1, c. 115). Troisièmement, au lieu de participer à la religion et aux usages des peuples sémitiques, Darius est le premier qui proclame le dieu Zoroaster, Ahura Mazda, comme le plus grand des dieux et comme son protecteur particulier. M. Babelon a évidemment confondu Darius avec Cyrus. Or cela, pour apprécier à sa juste valeur le degré de confiance que l'on peut accorder à la parole de ce prince, il suffira de citer sa théorie sur la vérité et le mensonge, qui nous a été heureusement conservé par Hérodote (I, 1, c. 115): « Quand il est nécessaire de mentir, dit-il, il ne faut point s'en faire de scrupule. Ceux qui mentent désirent la même chose que ceux qui disent la vérité: on ment dans l'espoir de retirer quelque profit; on dit la vérité dans la vue de quelque avantage et pour s'attirer une plus grande confiance. S'il n'y avait rien à gagner, il serait indifférent à celui qui dit la vérité de faire plutôt un mensonge, et à celui qui ment de dire la vérité ». M. Babelon avouera, je l'espère, qu'avec une semblable élasticité de conscience, on peut aller très loin on fait de prétentions.

Arrivons à Cyrus et à ses prédécesseurs. M<sup>r</sup> Babelon s'est donné une peine infinie pour démontrer l'origine perse de la lignée de Cyrus. C'est un effort bien superflu, car je n'ai jamais vu fait qui est évident et indéniable. Tout ce que j'ai dit, c'est que Cyrus, dont les ancêtres régnaient au moins trois générations dans une contrée en Susiane, avait du sang susien dans les veines et qu'il pourrait être revendiqué pour ce fait avec autant de droit que Charlemagne, par ce qu'il a été pour la nationalité française. Les Achéménides, malgré les noms perses qu'ils portaient, s'étaient si bien nationalisés en Susiane qu'ils plus jouissaient d'entre eux, Cyrus, prend dans le protocole officiel le titre de roi de Susiane au lieu de celui de roi de Perse. Ce dernier lui est exclusivement donné par des étrangers dans le but d'indiquer sa conquête de la Perse, soit dans celui de préciser son origine. A cet égard, absolument certain, M<sup>r</sup> Babelon cherche, il croit à opposer l'argument suivant: « Si les Achéménides ne sont pas des Perses, mais des Susiens (je n'ai jamais dit ! ) comment se fait-il que leurs inscriptions officielles soient rédigées en perse, en médien ou en assyrien, c'est-à-dire dans trois langues, aucune ne serait leur langue nationale » Malheureusement, cette objection renferme à la

un anachronisme et une pétition de principe que  
je refuse formellement. Un anachronisme parce que  
jusqu'à Cambyses et inclusivement, et c'est d'un seul  
qu'il s'agit — ~~mais~~ aucun des premiers Achéménides  
n'a jamais rédigé des inscriptions en trois langues —  
Une pétition de principe, parce que j'ai toujours  
soutenu, contre M. Oppert, que la première langue  
des inscriptions trilingues était commune aux Perses  
et aux Mèdes et que la seconde langue de ces  
mêmes inscriptions était un dialecte de l'idiome  
susien. M. Babelon semble avoir perdu de vue que  
son argument peut aisément être retourné contre lui,  
car si la seconde langue des inscriptions trilingues  
n'est pas susienne, comment imaginer que les Achéménides  
qui résidaient constamment en Susiane eussent précisément  
négligé de se faire comprendre de leurs sujets immédiats.  
La réalité des faits est donc parfaitement d'accord avec  
ma manière de voir, aussi bien en ce qui concerne  
l'origine fortement mélangée des premiers Achéménides  
qu'en ce qui regarde l'affinité de la langue  
achéménide en question avec l'ancien susien.

Celui-ci s'est probablement éteint ~~peu~~ par suite de  
la destruction totale que la ville de Sus a dû  
subir pendant l'invasion d'Assurbanipal, où les  
habitants furent entièrement exterminés. La prise en  
possession de la Susiane par la dynastie perse a  
certainement hâté la corruption de la langue qui était  
restée pendant longtemps sans culture littéraire, et qu'on



Darius eut résolu de rédiger ses inscriptions en susien; il n'eut plus à sa disposition qu'un peuple populaire extrêmement corrompu et fort accessible aux mots étrangers.

Mais est-il bien vrai que les premiers Achéménides étaient des rois susiens. Je l'ai affirmé, on dirait fait le plus ignorant qui nous est révélé par les inscriptions c'est que Cyrus et ses aïeux jusqu'à Ceïspas incluant n'étaient non des rois de Lersa, mais des rois susiens dont il n'est possible là-dessus : le pays écrit en cunéiforme *su-ga-an* est le royaume qui avait Sus pour capitale et qui portait le nom d'Elam chez les Sémites. Babelon se récrie : « Cette opinion est grave, parce qu'elle tend à rien moins qu'à renverser toutes les traditions orientales, profanes ou sacrées qui font de Cyrus un venu de Lersa. » Nous voudrions bien savoir que tradition sacrée est renversée par cette révélation. De la Bible appelle Cyrus roi de Lersa ou le Lersa fait seulement conclure que la Lersa faisait partie de l'empire et qu'il descendait d'une famille originaire de Lersa; non qu'il est venu immédiatement de ce pays. Si l'on devait prendre ces sortes de titres pied de la lettre, on arriverait à mettre l'Écriture sainte en flagrante contradiction non-seulement les faits, mais avec elle-même. Ainsi Darius, qui était de nationalité perse, est appelé tantôt roi de Lersa, ou simplement le Lersa, tantôt roi d'Ébode (Esd. VI, 22), tantôt encore descendant d'une famille mède (Daniel IX, 1) ou le Mède tout court.

les expressions n'avaient pas chez les écrivains bibliques la précision ethnographique des biographies de nos jours et on a tort d'aller y chercher ce qu'il n'y a pas. Quant aux traditions des auteurs grecs qui font de Cyrus soit le fils d'un simple particulier jense ayant épousé la fille du roi des Mèdes, Astyages (Hérodote), soit le fils d'un brigand et d'une pauvre bergère (Nicolas de Damas) elles s'évanouissent en effet devant les monuments authentiques qui montrent que Cyrus était fils de roi et que ses ancêtres ont régné, nous verrons tout à l'heure où. M. Babelon ne conteste pas ce résultat qui refait l'histoire réelle du fondateur de l'empire achéménide; dès lors, le respect qu'il professe pour les traditions profanes ne peut pas être très-sérieux.

Pour savoir l'origine véritablement jense de Cyrus, il y avait un moyen fort simple, c'est de traduire roi de Lase les mots Sar ir Nisan que j'ai traduits roi de Susiane. M. Babelon s'est bien garde d'en faire usage devant l'accord unanime des assyriologues qui voient dans An-sa-an une localité située en Susiane. Il se contente de remarquer qu'il s'agit d'une ville (ir), non d'un pays. Si M. Babelon était philologue, il aurait su que le signe ir détermine non-seulement des villes mais des vastes territoires et des royaumes, absolument comme le signe mat: c'est là un fait depuis longtemps établi en assyriologie. Mais sans être philologue, la moindre réflexion lui aurait montré que le destructeur de l'empire mède n'a pu être roi d'une petite ville oubliée dans quelque



## Réponse de M. Halévy dans les *Annales* (Mars 1881).

Les questions à éclaircir sont relatives aux trois principaux personnages de cette époque : Nabonide, Cyrus et Darius. Commençons par ce dernier.

Dans l'inscription de Bisoutoun, Darius s'exprime ainsi : « Il y eut huit de ma race qui furent rois (*saruta etaba, imperium egerunt*) avant moi, je suis le neuvième ». Quand on regarde de près, on s'aperçoit bientôt que cette affirmation est tout à fait inexacte. D'abord, le père de Darius, Hystaspes, n'était que gouverneur de Perse pendant le règne de Cambyse II, fils de Cyrus (Hérodote, III. LXX), et son fils Darius lui-même ne lui donna jamais le titre de roi. Puis, son grand père, Artamès, contemporain de Cyrus II, le Grand, n'a certainement pas régné en Perse, par cette bonne raison que celui-ci ne l'aurait pas souffert.

Enfin son aïeul Ariaramnès a encore moins pu être roi de Perse, attendu que, depuis Lhaortès, les Perses étaient soumis aux Mèdes et fort méprisés d'eux (Hérod. I, CII, CVII). Si à ces considérations historiques, on ajoute ce fait remarquable que Darius, loin de s'appuyer sur l'autorité de ses ancêtres immédiats, en appelle constamment à sa

qualité d'Achémenide, on arrive à se convaincre que la seule branche achéménide qui ait effleuré le trône, et encore pas en Perse, est celle qui figure dans l'inscription de Cyrus, savoir Peisès, Cyrus I, Cyrus II, Cambyse II; en un mot, et parmi les quatre ancêtres de Darius on n'en trouve aucun qui ait jamais prétendu contraire de ce monarque est donc pour lui une vanterie et un mensonge. Ici on s'est-on pas justifié de tenir quelque peu sur l'origine achéménide dont ce même monarque se glorifie à tout propos? Oh cette célèbre exclamation: «suis Perse, fils de Perse, Aryen, fils d'Aryen» fait-elle pas l'effet d'une jactance calculée pour faire la voix publique qui le considérerait comme indigne de succéder à la lignée de Cyrus! La même autorité de Darius sur pareilles matières, comme fait M. Babelon, me semble d'un trop bon naturel. Mais quand M. Babelon ajoute: «vois jointe quels motifs de vanité ont pu pousser Darius à se proclamer un étranger au milieu des populations sémitiques, alors qu'il affectait de vivre au milieu d'elles, de participer à leur religion et à leurs usages» j'ai le regret de dire qu'il commet une triple erreur. Les proclamations de Darius n'ont pas été faites au milieu de populations sémitiques, mais dans des contrées aryennes ou à moitié aryennes en Perse, en Médie et à Suse. D'ailleurs

Darius n'a jamais vécu au milieu des populations sémitiques ni affecté de vivre parmi elles; au contraire, c'est lui qui démolit les murs de Babylone (Hérod. III, c. LXIX). Troisièmement, au lieu de participer à la religion et aux usages des peuples sémitiques, Darius est le premier qui proclame le dieu Zoro, Ahura Mazda, comme le plus grand des dieux et comme son protecteur particulier. M. Babelon a évidemment confondu Darius avec Cyrus. Au reste, pour apprécier à sa juste valeur le degré de confiance que l'on peut accorder à la parole de ce prince, il suffira de citer sa théorie sur la vérité et le mensonge, qui nous a été heureusement conservée par Hérodote (III, LXXXII): « Quand il est nécessaire de mentir, dit-il, il ne faut point s'en faire de scrupule. Ceux qui mentent désirent la même chose que ceux qui disent la vérité: on ment dans l'espoir de retirer quelque profit; on dit la vérité dans la vue de quelque avantage et pour s'attirer une plus grande confiance. S'il n'y avait rien à gagner, il serait indifférent à celui qui dit la vérité de faire plutôt un mensonge, et à celui qui ment de dire la vérité ». M. Babelon avouera, je l'espère, qu'avec une semblable élasticité de conscience, on peut aller très loin on fait de prétentions.



trouvons à Cyrus et à ses prédécesseurs. M<sup>r</sup> Babelon s'est donné une peine infinie pour démontrer l'origine perse de la lignée de Cyrus. C'est un effort bien superflu, car je n'ai jamais vu fait qui est évident et indéniable. Tout ce que j'ai dit, c'est que Cyrus, dont les ancêtres régnaient depuis au moins trois générations dans une contrée située en Susiane, avait du sang susien dans les veines et qu'il pourrait être revendiqué pour ce fait avec autant de droit que Charlemagne, par ce qu'il a été pour la nationalité française. Les Achéménides, malgré les noms perses qu'ils portaient, s'étaient si bien nationalisés en Susiane qu'ils plus juraient d'être eux, Cyrus, prend dans le protocole officiel le titre de roi de Susiane au lieu de celui de roi de Perse. Ce dernier lui est exclusivement donné par des étrangers dans le but d'indiquer sa conquête de la Perse, soit dans celui de préciser son origine. A ce point absolument certain, M<sup>r</sup> Babelon cherche, il croit à opposer l'argument suivant: « Si les Achéménides ne sont pas des Perses, mais des Susiens (je n'ai jamais dit ! ) comment se fait-il que leurs inscriptions officielles soient rédigées en perse, en médien ou en assyrien, c'est-à-dire dans trois langues, aucune ne serait leur langue nationale » Malheureusement, cette objection renferme à la

un anachronisme et une pétition de principe que  
je résume formellement. Un anachronisme parce que  
jusqu'à Cambyse et inclusivement, et c'est d'en seuls  
qu'il s'agit - ~~on a~~ aucun des premiers Achéménides  
n'a jamais rédigé des inscriptions en trois langues -  
Une pétition de principe, parce que j'ai toujours  
soutenu, contre M. Oppert, que la première langue  
des inscriptions trilingues était commune aux Perses  
et aux Mèdes et que la seconde langue de ces  
mêmes inscriptions était un dialecte de l'idiome  
susien. M. Babelon semble avoir perdu de vue que  
son argument peut aisément être retourné contre lui,  
car si la seconde langue des inscriptions trilingues  
n'est pas susienne, comment imaginer que les Achéménides  
qui résidaient constamment en Susiane eussent précisément  
négligé de se faire comprendre de leurs sujets immédiats.  
La réalité des faits est donc parfaitement d'accord avec  
ma manière de voir, aussi bien en ce qui concerne  
l'origine fortement mêlée des premiers Achéménides  
qu'en ce qui regarde l'affinité de la langue  
achéménide en question avec l'ancien susien.  
Celui-ci s'est probablement éteint ~~peut-être~~ par suite de  
la destruction totale que la ville de Sus eut à  
subir pendant l'invasion d'Assurbanipal, où les  
habitants furent entièrement exterminés. La prise en  
possession de la Susiane par la dynastie perse a  
certainement hâté la corruption de la langue qui était  
restée pendant longtemps sans culture littéraire, et quand





## Réponse de M. Halévy dans les Annales (Mars 1881).

Les questions à éclaircir sont relatives aux trois principaux personnages de cette époque : Nabonide, Cyrus et Darius. Commençons par ce dernier.

Dans l'inscription de Bisoutoun, Darius s'exprime ainsi : « Il y eut huit de ma race qui furent rois (*sarruta iteksa, imperium egerunt*) avant moi, je suis le neuvième ». Quand on regarde de près, on s'aperçoit bientôt que cette affirmation est tout à fait inexacte. D'abord, le père de Darius, Hystaspes, n'était que gouverneur de Perse pendant le règne de Cambyse II, fils de Cyrus (Hérodote, I, 131. LXX), et son fils Darius lui-même ne lui donna jamais le titre de roi. Puis, son grand père, Artamès, contemporain de Cyrus II, le Grand, n'a certainement pas régné en Perse, par cette bonne raison que celui-ci ne l'aurait pas souffert. Enfin son aïeul Ariaramnès a encore moins pu être roi de Perse, attendu que, depuis Darius I, les Perses étaient soumis aux Mèdes et fort méprisés d'eux (Hérod. I, 131, 132). Si à ces considérations historiques, on ajoute ce fait remarquable que Darius, loin de s'appuyer sur l'autorité de ses ancêtres immédiats, en appelle constamment à sa

qualité d'Achémenide, on arrive à se convaincre que la seule branche achéménide qui ait effectivement régné, et encore pas en Perse, est celle qui figure dans l'inscription de Cyrus, savoir Teispès, Cyrus I, Cyrus II, Cambyse II; en un mot, parmi les quatre ancêtres de Darius on n'a pu prétendre contraire de ce monarque est donc fois une vanterie et un mensonge. Ici on s'est-on pas justifié de tenir quelque peu sur l'origine achéménide dont ce même monarque glorifie à tout propos? Et cette célèbre exclamation « fils de Perse, fils de Perse, Aryen, fils d'Aryen » fait-elle pas l'effet d'une jactance calculée pour faire la voix publique qui le considèrerait comme indigne de succéder à la lignée de Cyrus? La l'autorité de Darius en pareilles matières, comme fait M. Babelon, me semble d'un trop bon naturel. Mais quand M. Babelon ajoute : « vois point quels motifs de vanité ont pu pousser Darius à se proclamer un étranger au milieu des populations sémitiques, alors qu'il affectait de vivre au milieu d'elles, de participer à leur religion et à leurs usages » j'ai le regret de dire qu'il commet une triple erreur. Premièrement les proclamations de Darius n'ont pas été faites au milieu de populations sémitiques, mais dans des contrées aryennes ou à moitié aryennes en Perse, en Médie et à Suse. Deuxièmement

Darius n'a jamais vécu au milieu des populations sémitiques ni affecté de vivre parmi elles; au contraire, c'est lui qui démolit les murs de Babylone (Hérod. I et II, c. LXX). Évidemment, au lieu de participer à la religion et aux usages des peuples sémitiques, Darius est le premier qui proclame le dieu Zoroaster, Ahura Mazda, comme le plus grand des dieux et comme son protecteur particulier. M. Babelon a évidemment confondu Darius avec Cyrus. Au reste, pour apprécier à sa juste valeur le degré de confiance que l'on peut accorder à la parole de ce prince, il suffira de citer sa théorie sur la vérité et le mensonge, qui nous a été heureusement conservée par Hérodote (I et II, c. LXXXII): « Quand il est nécessaire de mentir, dit-il, il ne faut point s'en faire de scrupule. Ceux qui mentent désirent la même chose que ceux qui disent la vérité: on ment dans l'espoir de retirer quelque profit; on dit la vérité dans la vue de quelque avantage et pour s'attirer une plus grande confiance. S'il n'y avait rien à gagner, il serait indifférent à celui qui dit la vérité de faire plutôt un mensonge, et à celui qui ment de dire la vérité ». M. Babelon avouera, je l'espère, qu'avec une semblable élasticité de conscience, on peut aller très loin on fait de prétentions.

trouvons à Gyus et à ses prédécesseurs. M<sup>r</sup> B.  
s'est donné une peine infinie pour démon-  
trer l'origine perse de la lignée de Gyus. C'est  
un effort bien superflu, car je n'ai jamais vu  
rien qui soit évident et indéniable. Tout ce que  
j'ai dit, c'est que Gyus, dont les ancêtres rég-  
nèrent au moins trois générations dans une ci-  
vilisation en Susiane, avait du sang susien dans  
veines et qu'il pouvait être revendiqué pour ce  
avec autant de droit que Charlemagne, par ex-  
emple, l'a été pour la nationalité française. Les  
Achéménides, malgré les noms perses qu'ils por-  
taient, s'étaient si bien nationalisés en Susiane qu'ils  
plus puissants d'entre eux, Gyus, prend dans  
son protocole officiel le titre de roi de Susiane  
au lieu de celui de roi de Perse. Ce dernier  
lui est exclusivement donné par des étrangers  
dans le but d'indiquer sa conquête de la Perse  
soit dans celui de préciser son origine. A ce  
absolument certain, M<sup>r</sup> Babelon cherche, il est  
à opposer l'argument suivant: « Si les Aché-  
ménides ne sont pas des Perses, mais des Susiens (je n'ai  
jamais dit ! ) comment se fait-il que leurs inscriptions  
officielles soient rédigées en perse, ou même  
en assyrien, c'est-à-dire dans trois langues  
aucune ne serait leur langue nationale »  
Malheureusement, cette objection confirme à la

un anachronisme et une pétition de principe que  
je refuse formellement. Un anachronisme parce que  
jusqu'à Cambyse et inclusivement, et c'est d'eu seuls  
qu'il s'agit — ~~mais~~ aucun des premiers Achéménides  
n'a jamais rédigé des inscriptions en trois langues —  
Une pétition de principe, parce que j'ai toujours  
soutenu, contre M. Oppert, que la première langue  
des inscriptions trilingues était commune aux Perses  
et aux Mèdes et que la seconde langue de ces  
mêmes inscriptions était un dialecte de l'idiome  
susien. M. Babelon semble avoir perdu de vue que  
son argument peut aisément être retourné contre lui,  
car si la seconde langue des inscriptions trilingues  
n'est pas susienne, comment imaginer que les Achéménides  
qui résidaient constamment en Susiane eussent précisément  
négligé de se faire comprendre de leurs sujets immédiats.  
La réalité des faits est donc parfaitement d'accord avec  
ma manière de voir, aussi bien en ce qui concerne  
l'origine fortement mélangée des premiers Achéménides  
qu'en ce qui regarde l'affinité de la langue  
achéménide en question avec l'ancien susien.  
Celui-ci s'est probablement éteint ~~peu~~ par suite de  
la destruction totale que la ville de Sus eut à  
subir pendant l'invasion d'Assurbanipal, où les  
habitants furent entièrement exterminés. La prise en  
possession de la Susiane par la dynastie perse a  
certainement hâté la corruption de la langue qui était  
restée pendant longtemps sans culture littéraire, et quand



Darius s'est résolu de rédiges ses inscriptions en susien; il n'en eut plus à sa disposition qu'une population extrêmement corrompue et fort accessible aux mots étrangers.

Mais est-il bien vrai que les premiers Achéménides étaient des rois susiens. Je l'ai affirmé, on dirait fait le plus ignorant qui nous est révélé par les inscriptions c'est que Cyrus et ses aïeux jusqu'à Darius inclues étaient non des rois de Lèse, mais des rois susiens dont il n'est possible là-dessus : le pays écrit en cunéiforme est le royaume qui avait Sus pour capitale et qui portait le nom d'Elam chez les Sémites. Babelon se récrie : « Cette opinion est grave, parce qu'elle tend à rien moins qu'à renverser toutes les traditions orientales, profanes ou sacrées qui font de Cyrus un roi de Lèse. » Nous voudrions bien savoir que tradition sacrée est renversée par cette révélation. De la Bible appelle Cyrus roi de Lèse ou le Lésien peut seulement conclure que la Lèse faisait partie de l'empire et qu'il descendait d'une famille originaire de Lèse; non qu'il est venu immédiatement de ce pays. Si l'on devait prendre ces sortes de titres pied de la lettre, on arriverait à mettre l'Écriture sainte en flagrante contradiction non-seulement avec les faits, mais avec elle-même. Ainsi Darius, qui était de nationalité perse, est appelé tantôt roi de Lèse, ou simplement le Lésien, tantôt roi d'Elam (Esdr. VI, 22), tantôt encore descendant d'une famille mède (Daniel IX, 1) ou le Mède tout court.

Les expressions n'avaient pas chez les écrivains bibliques la précision ethnographique des biographies de nos jours et on a tort d'aller y chercher ce qu'il n'y a pas. Quant aux traditions des auteurs grecs qui font de Cyrus soit le fils d'un simple particulier juse ayant épousé la fille du roi des Mèdes, Istyage (Hérodote), soit le fils d'un brigand et d'une pauvre bergère (Nicolas de Damas) elles s'évanouissent en effet devant les monuments authentiques qui montrent que Cyrus était fils de roi et que ses ancêtres ont régné, nous verrons tout à l'heure où. M. Babelon ne conteste pas ce résultat qui refait l'histoire réelle du fondateur de l'empire achéménide; dès lors, le respect qu'il professe pour les traditions profanes ne peut pas être très sérieux.

Pour savoir l'origine purement juse de Cyrus, il y avait un moyen fort simple, c'est de traduire roi de Lase les mots Sar ir Nisan que j'ai traduits roi de Susiane. M. Babelon s'est bien garde d'en faire usage devant l'accord unanime des assyriologues qui voient dans Sar-sa-ou une localité située en Chisiane. Il se contente de remarquer qu'il s'agit d'une ville (ir), non d'un pays. Si M. Babelon était philologue, il aurait vu que le signe ir détermine non-seulement des villes mais de vastes territoires et des royaumes, absolument comme le signe mat: c'est là un fait depuis longtemps établi en assyriologie. Mais sans être philologue, la moindre réflexion lui aurait montré que le destructeur de l'empire mède n'a pu être roi d'une petite ville oubliée dans quelque



Darius eut résolu de rédiger ses inscriptions  
susien, il n'eut plus à sa disposition qu'une  
populaire extrêmement corrompue et fort accessi-  
ble aux mots étrangers.

Mais est-il bien vrai que le premier Achéménide  
était des rois susiens. J'en l'ai affirmé, on dira  
fait le plus ignoré qui nous est révélé par les ins-  
criptions c'est que Cyrus et ses aïeux jusqu'à Darius in-  
cluse n'étaient non des rois de Perse, mais des rois susiens  
dont il n'est possible là-dessus : le pays écrit en cuné-  
forme est le royaume qui avait Sus pour  
et qui portait le nom d'Elam chez les Sémites. —  
Babelon le récite : « Cette opinion est grave, parce  
qu'elle tend à rien moins qu'à renverser toutes les tra-  
ditions orientales, profanes ou sacrées qui font de Cyrus un  
Venu de Perse » Nous voudrions bien savoir que  
tradition sacrée est renversée par cette révélation. La  
Bible appelle Cyrus roi de Perse ou le Perse  
peut seulement conclure que la Perse faisait partie  
de l'empire et qu'il descendait d'une famille origi-  
naire de Perse, non qu'il est venu immédiatement de  
ce pays. Si l'on devait prendre ces sortes de titres  
à la lettre, on arriverait à mettre l'Écriture  
sainte en flagrante contradiction non-seulement  
avec les faits, mais avec elle-même. Ainsi Darius, qui  
était de nationalité perse, est appelé tantôt roi de  
Perse, ou simplement la Perse, tantôt roi d'Élam  
(Esd. vi, 22), tantôt encore descendant d'une fa-  
mille mède (Daniel ix, 1) ou le Mède tout court.

Les expressions n'avaient pas chez les écrivains bibliques la précision ethnographique des biographies de nos jours et on a tort d'aller y chercher ce qu'il n'y a pas. Quant aux traditions des auteurs grecs qui font de Cyrus soit le fils d'un simple particulier jense ayant épousé la fille du roi des Mèdes, Astyages (Hérodote), soit le fils d'un brigand et d'une pauvre bergère (Nicolas de Damas) elles s'évanouissent en effet devant les monuments authentiques qui montrent que Cyrus était fils de roi et que ses ancêtres ont régné, nous verrons tout à l'heure où. M. Babelon ne conteste pas ce résultat qui refait l'histoire réelle du fondateur de l'empire achéménide; dès lors, le respect qu'il professe pour les traditions profanes ne peut pas être très sérieux.

Pour savoir l'origine purement jense de Cyrus, il y avait un moyen fort simple, c'est de traduire roi de Lase les mots Sar ir Nisan que j'ai traduits roi de Susiane. M. Babelon s'est bien garde d'en faire usage devant l'accord unanime des assyriologues qui voient dans An-sa-on une localité située en Susiane. Il se contente de remarquer qu'il s'agit d'une ville (ir), non d'un pays. Si M. Babelon était philologue, il aurait vu que le signe ir détermine non-seulement des villes mais de vastes territoires et des royaumes, absolument comme le signe mat: c'est là un fait depuis longtemps établi en assyriologie. Mais sans être philologue, la moindre réflexion lui aurait montré que le destructeur de l'empire mède n'a pu être roi d'une petite ville oubliée dans quelque

conton de la Susiane: un tel roitelet n'aurait pas  
assez de prestige pour fomenter une sédition dans  
d'attelage, ni assez de puissance pour mettre à pic  
la capitale de la Mèdie. Il y a plus, si Cyrus avait  
même tout d'abord été d'une seule ville susienne  
n'aurait pas eu sortit pour faire la conquête des pa  
étrangers que sous les deux alternatives que voici: ou  
partager avec le roi principal de la Susiane une  
résidence à Suse, ou de déposséder celui-ci et de s  
de sa capitale afin de ne point laisser d'ennemi  
derrière. La première alternative est tout à fait  
sible, puisque les inscriptions ne connaissent en Susie  
aucun roi autre que Cyrus. La seconde alternative  
quoiqu'elle ne soit pas tout à fait impossible, disparaît également  
devant cette considération que les Susiens récemment  
se seraient certainement révoltés après le départ de  
comme ils l'ont fait à plusieurs reprises plus tard sous  
La tranquillité ininterrompue dont jouit la Susiane par  
l'absence de Cyrus fait clairement voir que le pays était  
longtemps habitué à la domination des Achéménides  
avait appris de longue date à apprécier les avantages  
leur gouvernement. Les seules réflexions, purement histori  
suffiraient parfaitement pour établir que Cyrus, étant  
l'équation An. sa. an = une ville susienne, n'était  
roi d'une ville insignifiante et d'un territoire caillé  
de Suse, la capitale même de tout le royaume qu  
son nom. Fort heureusement les réflexions historiques q  
venons de formuler ne constituent que'un surcroît de  
dont on peut aisément se passer, en présence du nom  
la ville en question qui se lit avec une entière

Dans mon mémoire (p. 15) j'ai transcrit le nom de la ville par inadvertance An-ra-an et ce lapsus calami m'a obligé à comparer la forme suseenne An-ra-an et l'hieratique assyrien An-du-an (prononciation hieratique teh-cha-an) qui désignent une partie de la Susiane. Plus tard je me suis aperçu de ma méprise, car l'épellation correcte est An-da-an (avec schin). Or cette épellation établie, la lecture du nom devient ou ne peut plus claire. Le fait que la syllabe da (= cha) est et écrite indifféremment avec l'un ou l'autre des deux signes homophones, ayant cette valeur syllabique, prouve à ne plus en douter que les deux dernières syllabes doivent se lier d'une manière phonétique, c'est-à-dire que le nom dont il s'agit se termine par da-en ou san (= chan). Or, comme de toutes les villes connues de la Susiane, une seule affecte cette terminaison, savoir la ville de Suse, dont le nom assyrien et hébreu est Chusan (= Chouchan), il devient évident qu'il ne faut le chercher ailleurs, soit que l'on considère le signe initial An comme un idéogramme de la divinité éponyme, ainsi que cela arrive souvent pour d'autres villes, et, dans ce cas, le nom serait écrit au moyen d'un idéogramme suivi d'un complément phonétique, soit que l'on regarde le signe An comme un polyphone exprimant la valeur an (la valeur da pour ce signe est déjà indiquée dans les syllabaires), et alors le nom tout entier serait écrit d'une façon purement phonétique. Quelque voie qu'on choisisse pour expliquer l'orthographe, il est certain que la résidence de Cyrus et de ses aïeux n'était nulle



port ailleurs qu'à Susa, capitale où Darius  
successeurs ont continué de résider jusqu'à l'extinction  
de leur dynastie. M. Babelon comprendra maintenant  
combien il a tort quand il me reproche d'avoir choi-  
si après An-da-an ou An-ga-an, afin d'établir  
commode le rapprochement de ce mot avec l'  
An-ga-an des inscriptions susiennes. Au contraire  
la transcription incorrecte m'a empêché de recom-  
d'emblée la lecture du nom et obligé à me  
de la traduction approximative le roi de Susiane  
au lieu de traduire avec précision le roi de Susa  
Que le rapprochement que je viens de mentionner  
soit vrai ou faux, il n'en est pas moins certain  
Susa était la capitale des premiers Achéménides  
ne reste donc qu'un seul moyen pour sauver  
l'organisme pur sang de ces princes, c'est d'ad-  
mettre que les Susiens étaient des Aryens. C'est un moy-  
souverain, mais je pense que M. Babelon le trou-  
vera trop héroïque.

Je passe enfin au dernier point que je  
proposais de traiter, le remplacement de Nabonid par  
comme roi de Babylone. J'ai dit en présence des  
témoignages des inscriptions que Nabonid mourut  
à Babylone quelques jours après l'entrée pacifique  
d'Achéménès dans cette ville. Le récit d'Hérodote  
à la prise de Babylone par ce prince et l'ar-  
restation de Nabonid en Carmanie ainsi que le règne de  
Balthazar, doit être rayé de l'histoire, à moins

J'admets que Balthazar et Nabonid ne font qu'un. Monsieur Babelon s'anime et s'impatiente. D'abord il ne lui semble pas possible de prétendre que Nabonid et Balthazar sont un même personnage, attendu que Nabonid avait un fils du nom de Belbarou<sup>5</sup>cor, dans lequel on reconnaît immédiatement le Belshazzar du texte hébreu. La force de cet argument est légère, car Nabonid a pu parfaitement porter en dehors de son nom officiel un nom de famille semblable à celui de son fils, sous lequel il aurait été connu des Juifs. Dans cette hypothèse, le peuple juif, loin d'avoir oublié le nom du roi oppresseur qui régnait à Babylone quand Cyrus vint le délivrer, l'aurait plutôt connu sous son nom intime et familial. M. Babelon semble ignorer que l'identité de Balthazar et de Nabonid a déjà été proposée par Josèphe, qui a cherché à réconcilier le récit du livre de Daniel avec celui des historiens grecs. C'est le même Josèphe qui admet encore l'identité de Gobryas avec Darius le Mède que M. Babelon croit avoir découverte le premier. L'hypothèse de Josèphe, quoique peu vraisemblable selon moi, a du moins cet avantage qu'elle s'accorde avec les textes authentiques en ce fait que la prise de Babylone par Cyrus coïncide à peu près avec la fin de la dynastie de Nabuchodonosor. Le système de M. Babelon ne s'accorde avec rien et a tout contre lui. Le bref exposé qui suit suffira pour en faire justice.

M. Babelon admet que Balthazar fut roi après la prise de son père. Voici comment il s'exprime.

On avait admis jusqu'à présent que ce prince  
eût été associé au trône par son père, et donc l'un  
du cylindre, il paraît bien, en effet, être com-  
mis comme un roi, du moins comme un  
Il est à la tête des armées, entouré de ses  
grands, dans les fortresses du pays d'Assyrie,  
que son père, durant plusieurs années, se retire  
volontairement du gouvernement. Balthazar est  
de l'affection de tout le peuple, tandis que  
Nabonid indispose les dieux par son impiété.  
Enfin une révolte éclate contre Nabonid, on  
croit que Balthazar, à la tête de l'armée et  
dût prendre en main la royauté. Il devient  
pendant quelques semaines roi de fait, après que  
mois de l'année, Nabonid eut été fait prisonnier  
par Gobryas. Il sera permis de demander à  
s'il existait sérieusement que Balthazar, à peine  
d'Assyrie assiégé avec son père par l'armée de  
n'avait autre chose à faire qu'à détroniser et  
organiser un festin par suite duquel la sagesse  
Daniel fut récompensée avec le gouvernement  
du royaume (Daniel v)? Mais à quoi bon  
questions, quand le système de M. Babelon pêche  
à la base? En effet, la telle théorie suivant laquelle  
Balthazar aurait été entouré de l'affection de  
et du peuple, est renversée par le témoignage de  
l'inscription de la tablette que ce sont précisément  
les hommes d'Assyrie (michu mat Assiri) et  
l'armée et le peuple parmi lesquels se trouvait

du roi qui se sont révoltés les premiers et se sont prononcés pour Cyrus. On peut facilement présumer que le jeune prince a péri dans la sédition, ce qui explique le silence subit que la tablette observe à son égard depuis cet événement. Toutement le chroniqueur babylonien qui note si scrupuleusement au jour au jour la présence du prince à la tête de l'armée à Akkad n'aurait certainement pas manqué de relater sa fuite à Babylone et sa prise en possession du trône à la place de son père. Or, on le voit, l'explication de M. Babelon n'a pas même la valeur d'une conjecture; elle est formellement démentie par les textes authentiques.

Cependant M. Babelon, plein d'égards pour la tradition d'Hérodote, me reproche d'autres erreurs. « L'inscription dit que le roi mourut à Babylone, huit jours après la prise de la capitale par Cyrus et qu'il fut pleuré dans le pays d'Akkad. M. Halévy pense que c'est Nabonid qui mourut, et il est amené à rejeter le témoignage d'Hérodote qui fait exiler ce prince en Carmanie, puis devenir plus tard un satrape de l'empire perse .... Tout cela est renversé par M. Halévy. L'important, si l'on admet le règne de Balthasar, et si c'est ce prince qui mourut comme le dit le livre de Daniel, tout subsiste, le texte d'Hérodote et la Bible, tout aussi bien que celui des inscriptions. Cette interprétation s'accorde, en effet, parfaitement avec le texte de la tablette: le prince déicide est pleuré surtout au pays d'Akkad: or, c'est là que pendant plusieurs années Balthasar a commandé les armées: il est tout naturel



qu'il y soit pleuré, tandis que Nabonid, au contraire, s'était fait détester dans ce pays. » J'ai à peine de remarquer que cette violente substitution de personnes dans le membre de phrase: il mourut, est fort peu commode pour que l'on s'y arrête un seul instant. Avec un sans-gêne semblable, on peut faire tout ce qu'on veut. La seule excuse que M. Babelon peut invoquer c'est qu'il n'est pas assyriologue, et qu'il est par conséquent incapable de se rendre un compte exact de la construction du texte babylonien. Dans ce cas, au lieu de diriger une interprétation aussi gratuite, il se renseigner du moins sur le sens du terme géographique Akkad. M. Babelon écrit à tort que ce mot exclut la ville de Babylone et vice-versa, c'est comme si on prétendait que la France et Louis sont deux choses différentes. La conclusion, tirée de ce fait que le roi fut pleuré par le peuple d'Akkad, tombe donc à plat; cela signifie tout simplement tous les habitants de la Babylonie. On a vu ci-dessus que l'armée babylonienne (avec la province) a pris l'initiative de la révolte. Sijar et Babylone suivirent le mouvement et n'opposèrent aucune résistance à l'intrus Gobryas, qui fit Nabonid prisonnier à Babylone. M. Babelon n'a pas manqué de s'emparer de Balthazar si celui-ci, comme le pense M. Babelon, s'y était réfugié, et surtout s'il faisait mine de jouer la comédie. La vérité est que ce jeune prince disparaît tout

coup de la scène, ayant été très-probablement  
massacré par ses soldats. Ce fait concorde avec le verset  
et d'Isaïe xiv qui porte : Préparez le massacre pour  
ses fils pour la fâche de leurs pères, de peur qu'ils ne se  
renettent à se partager le monde! ». Au contraire,  
l'agonie de Nabonid, jadis si puissant et si craint  
des peuples soumis, fut longue et terrible, il mourut  
prisonnier huit jours après l'entrée de Cyrus à Babylone.  
La mort ignominieuse du tyran est décrite par  
le même prophète avec des couleurs si tranchées  
qu'il est impossible de penser à un roi éphémère  
et impuissant comme dut l'être le Balthazar de  
M. Dabelon, si son existence était possible. Entre le  
témoignage du prophète contemporain et le récit  
tardif et puise à des sources étrangères d'Hérodote,  
mon choix est bien vite fait, n'en déplaise à  
M. Dabelon.

L. Halévy.









# REVUE CRITIQUE INTERNATIONALE

## ETUDES ORIENTALES

### AFRICAINES, OCÉANIENNES ET AMÉRICAINES

CONSEIL DE RÉDACTION

DD. C. DE HARLEZ, F. JUSTI & K. PATKANOFF

*Adresser les communications relatives à la rédaction au Directeur D. de HARLEZ. prof. à l'Univ. de Louvain; ou au Secrétaire pour la Russie, D. E. de DILLON, Wasil. Ostroff, grande perspective. Maison Bothman 43/16, St-Petersbourg.*

**Sommaire :** — Voir la dernière page.

**Dictionnaire kurde-français.** de A. Jaba Publié par ordre de l'Académie impériale des Sciences par F. JUSTI. St-Petersbourg

Rattachés par des liens d'origine, de langue et de traditions à la grande famille des peuples éraniens, les Kurdes s'en distinguent en ce qu'ils n'ont jamais pu se donner, à l'exemple de ceux-ci, une culture qui leur soit propre, ni même s'approprier la civilisation des autres éraniens; mais accoutumés dès le commencement à la vie errante et nomade commune à tant d'autres tribus de l'Asie, ils ont toujours témoigné une grande aversion pour la vie sédentaire des peuples plus avancés qu'eux. Ils n'ont pas été les seuls à en souffrir; leur caractère belliqueux, leur amour de la liberté illimitée et leurs guerres continuelles entreprises dans le seul but de piller leurs voisins, ont constamment servi d'obstacles au développement de la vie politique chez les peuples qui se sont trouvés dans leur voisinage. Mais s'ils ont exercé sur eux une action funeste, ils en ont subi à leur tour l'influence à un degré plus ou moins considérable; et s'ils n'ont jamais été capables



d'adopter la civilisation relative des peuples avec lesquels ils ont eu des rapports, du moins ils s'en sont approprié les signes extérieurs. Entourés de peuples musulmans plus civilisés qu'eux à tous les points de vue, ils leur ont emprunté la religion, les objets de la vie civilisée, quelques idées d'ordre social, et en même temps les mots qui expriment ces idées. Aussi quoique leur langue ait conservé sa phonétique et sa grammaire originaires, cependant tant de mots étrangers y ont été peu à peu incorporés, que l'on pourrait à peine y retrouver un à deux mille mots d'origine purement kurde. De sorte que de prime abord leur langue semble dépourvue de tous les éléments qui pourraient lui donner droit à notre intérêt. Leur littérature, pauvre au dernier degré, ne consiste qu'en quelques chansons nationales et quelques recueils de poésie où l'on rencontre plus de mots étrangers que de kurdes, n'offre apparemment rien de propre à récompenser le travail de l'historien ou à encourager les recherches de l'archéologue. On chercherait vainement chez eux des monuments littéraires ou historiques de date tant soit peu ancienne. Ceux d'entre les kurdes eux-mêmes qui par leur position et leur éducation seraient à même de contribuer à relever leur littérature et leur langue maternelles — les gens lettrés — ne savent que très-imparfaitement leur propre langue, et dans leurs rapports avec les autorités se servent à l'ordinaire du persan, du turc ou de l'arabe. Toutes les fois que la nécessité les oblige à écrire en kurde, ils emploient les caractères arabes, qui s'adaptent bien aux langues sémitiques mais produisent un effet fâcheux sur celles des autres peuples qui ont cru devoir les adopter. L'alphabet arabe rend, on ne peut mieux, la valeur des consonnes kurdes, mais en revanche il laisse les voyelles tellement indéterminées qu'il est souvent impossible de deviner la prononciation d'un mot kurde écrit en lettres arabes; et si les quelques savants qui se sont occupés de cette langue jusqu'ici, ne s'étaient avisés de la transcrire en lettres européennes, on n'eût jamais pu fixer avec précision les lois phonétiques qui lui sont propres. Malgré toutes ces considérations il serait prématuré d'affirmer que le kurde — toujours important au point de vue de la philologie comparée — est dépourvu d'intérêt sous les autres rapports. Il est toujours bon de se rappeler que jusqu'ici on s'en est peu occupé, et qu'il reste encore beaucoup à faire. Pendant son séjour dans



le Kurdistan M. Socin a pu recueillir des poésies populaires mais elles attendent encore un éditeur. Nous osons espérer que des recherches futures sur la langue kurde jeteront de la lumière sur quelques questions difficiles relatives aux antiquités éraniennes. Car il se peut bien qu'il s'y soit encore conservé des traditions mythologiques et autres, propres à éclaircir des problèmes aussi obscurs qu'intéressants. Mais des recherches de ce genre faites dans ces pays ne sont point sans danger ; si les voyageurs vantent les bonnes qualités des Kurdes, leur courage, leur hospitalité, leur attachement à leurs amis, d'autre part ils ne cachent pas leurs défauts qui à coup sûr ne sont point de nature à rassurer le savant téméraire qui pénètre dans leur pays afin d'étudier leur langue et de recueillir leurs traditions. On ne peut douter qu'une étude approfondie de ces traditions ne contribue à éclaircir des points obscurs de mythologie et de religion éraniennes ; mais avant tout il faudrait connaître à fond la langue elle-même. Jusqu'ici les moyens d'étude étaient très-exigus, et même ceux qui existaient laissaient beaucoup à désirer. Les travaux de Garzoni, de Lerch et d'autres encore, ne tenant compte que d'une partie de la langue, ne pouvaient nous mettre en état de nous en faire une idée juste et complète ; et si les principales règles de la grammaire étaient déjà fixées avec plus ou moins de précision, un dictionnaire faisait complètement défaut. C'est donc avec grande reconnaissance que le monde savant accueillit le nouveau dictionnaire kurde-français de M. Jaba, rédigé et édité par M. Justi. C'est en première ligne à M. Jaba, ancien consul de Russie à Erzerum, que nous sommes redevables des matériaux de cet ouvrage. Mais si la signification exacte et précise des mots, la juste détermination de leur origine, et une comparaison de chaque mot avec les expressions équivalentes des langues apparentées, sont des qualités que nous sommes en droit d'exiger d'un dictionnaire pareil, et sans lesquelles il ne peut atteindre le but pour lequel il a été composé, alors il faut admettre que M. Justi a eu autant de part à la composition de ce dictionnaire que M. Jaba lui-même qui en a recueilli les matériaux.

M. Justi ne se borne pas à enregistrer les significations des mots d'après les sources qu'il avait sous la main ; il a compris la nécessité de contrôler ces matériaux les uns par les autres, de les

corriger à l'aide des données acquises par ses propres recherches, de trouver l'étymologie de chaque mot, d'en déterminer la forme, de noter les prononciations diverses et surtout d'en fixer l'orthographe douteuse; car, comme il le fait observer dans son avant-propos, il arrive fréquemment que la détermination de l'étymologie d'un mot kurde dépend entièrement de celle de son orthographe. M. Justi est un lexicographe de mérite dont les ouvrages marquent des époques nouvelles. Son dictionnaire zend et son glossaire du Boundehesh — n'en déplaise aux disciples de la nouvelle école allemande, qui semblent résolus à déprécier les ouvrages de leurs prédécesseurs, dont les leurs ne sont le plus souvent que le faible écho — forment le fondement sur lequel les études éraniennes ont été construites. Nous avons donc le droit d'exiger de M. Justi plus que d'un savant ordinaire et il faut avouer qu'en général notre attente n'a pas été trompée. Il a rendu son dictionnaire on ne peut plus complet — nous dirions même trop complet quelquefois; car de temps à autre nous y rencontrons un luxe d'explications là où l'on eût pu être plus bref sans nuire à la clarté des renseignements ou à la valeur des résultats. Ainsi par exemple en expliquant le mot *bilor*, il eût suffi, ce nous semble, d'en indiquer la prononciation, l'origine et la signification, sans y ajouter : « du grec βήρυλλος [du sanscrit वैडूर्य] voyez Pott, *Ety-mologische Forschungen* II, 58, note. Weber, *Indische Studien*, 13, 370. » Ce mot est évidemment emprunté par les Kurdes directement du persan, et c'est à un dictionnaire étymologique persan et non à un dictionnaire kurde de déterminer par quelle voie il est entré dans la langue persane. De même, après avoir traduit le mot *kigourt* par « souffre », et dit qu'il a été emprunté du persan [*gougourd*] l'auteur le compare avec le néosyrien *kugurd* et avec ses équivalents en langues mazanderane, guilane, afghane, thushe, suane, etc. A quoi bon dépenser toute cette érudition à propos d'un mot que les Kurdes ont emprunté aux Persans? Il nous semble que ce luxe de détails est tout à fait à côté de l'explication. La même remarque s'applique aux renseignements donnés sur les mots *merjan*, *zoumroud* et à beaucoup d'autres. L'auteur nous fait part, il est vrai, dans son avant-propos, des raisons qui l'ont engagé à faire de pareilles comparaisons, mais nous avouons franchement ne pas avoir pu en saisir la force. Sans

doute là où il s'agit d'un mot dont l'origine est inconnue ou incertaine, il est tout naturel de consulter les langues d'où ce mot a pu être emprunté — ce que l'auteur fait consciencieusement partout où il le faut, mais ici il s'agit de mots dont l'origine est hors de doute. Mais il arrive aussi parfois qu'une explication de M. Justi pêche par omission. Ainsi dans l'explication du mot *morow*, il eut été mieux de donner aussi la forme géorgienne *mourawi*, puisque ce mot n'est nulle part plus usité qu'en géorgien. L'auteur compare le mot *diz* qui signifie « tas, moel d'herbes », au turc *dizi*, du verbe *dizmek*, tandis qu'il eût été plus correct, nous paraît-il, de l'identifier avec l'arménien *déz*, qui signifie également « tas, moel ». Quoique les mots arméniens *tchuan* et *c'opan* ont à peu près la même origine, cependant le mot kurde *chopan* eût dû être comparé au dernier plutôt qu'au premier. Nous ne sommes pas non plus tout à fait d'accord avec M. Justi au sujet des remarques qu'il fait à propos du mot *sip-sag*. Il le traduit par « sain, robuste » et ajoute : « littér. dont le corps résiste même au tan ». Or l'on sait que dans les dialectes turques, on redouble quelquefois la première syllabe de quelques adjectifs — remplaçant cependant la seconde consonne par une autre, afin de donner par là plus d'emphase à ces adjectifs. On dit par exemple *tschir-tschiblaq* pour exprimer « tout à fait nu », de l'adjectif *tschiblaq* « nu ». Nous rencontrons la même chose dans les dialectes arméniens, où cette reduplication n'a lieu que dans les adjectifs qui expriment les couleurs. On emploie *kaç-karmir*, *sip-sew*, *dip-deghine*, pour exprimer : « très-rouge, entièrement noir, tout-à-fait jaune ». Même l'expression *sip-sag*, ou plutôt *sap-sag* est usitée chez les Arméniens. C'est pourquoi nous ne pouvons accorder à la syllabe *sip* dans *sip-sag* la valeur de « tan ». Nous pourrions augmenter notre compte-rendu de quelques autres exemples semblables à ceux ci. Mais comme on le voit, ces remarques, ne se rapportant qu'aux accessoires, ne peuvent diminuer en rien la valeur de l'ouvrage. Nous sommes convaincu qu'il sera d'un grand secours à tous ceux qui s'adonnent à l'étude de la langue kurde, et nous félicitons cordialement M. Justi de la manière brillante dont il a su accomplir une tâche aussi difficile qu'utile. Dans le courant de l'année a paru la grammaire kurde de M. Justi, en langue allemande; les lois phonétiques de la langue kurde surtout y sont

traitées avec toute la critique et toute la clarté que nous attendions d'un linguiste d'une science aussi profonde que l'est M. Justi.

K. PATKANOFF.

St-Petersbourg.

**Pahlavi texts** translated by E. W. West. Part I; the Bundahish, Bahman Yasht and Shâyast lâ-shâyast. Oxford. 1880. (The Sacred books of the East translated by various scholars and edited by F. Max Müller; Vol. V.).

Le Dr E. W. West, qui a déjà si bien mérité de la science des langues et de la littérature de l'Iran moyen par la publication du *Minokhired*, par la composition d'un glossaire excellent ajouté au texte de l'*Ardâ-virâf-nâmah* et par d'autres travaux, a entrepris la traduction des écrits pehlevi les plus importants, pour la collection des livres sacrés de l'Orient dirigée par Max Müller. Nous osons affirmer qu'il était difficile de confier cette tâche à des mains plus habiles. Le premier volume est aujourd'hui achevé et l'on doit le signaler comme une nouvelle contribution des plus importantes pour la connaissance de la littérature pehlevie. Outre une introduction pas trop volumineuse qui sert à l'orientation générale du lecteur, ce volume contient la traduction du *Bundehesh* auquel est joint un extrait d'un livre qui en est comme un appendice (« selections of *Zâd-sparam* »), la traduction du *Bahman Yasht*, et celle d'un traité qui porte le titre de *Shâyast-lâ-Shâyast*, traduit par West : « the proper and improper. » Comme on le remarque dès l'abord, ce choix est excellent et ces écrits appartiennent chacun à un genre littéraire tout différent. Le *Bundehesh* s'occupe du passé puisqu'il renferme les traditions et les mythes relatifs à la cosmogonie, le *Shâyast-lâ-Shâyast* est, comme les *Rivâyets*, un recueil de prescriptions se rapportant aux diverses matières du Rituel, du Cérémonial et de la morale, tandis que le livre du *Bahman Yasht* a un tout autre cachet. Son thème est essentiellement prophétique ; il parle des événements qui se produiront à la fin du grand millénaire de Zarathustra, et des faits qui marquent la transition à la nouvelle ère de *Hushêdâr*.

L'introduction (p. IX — LXXIV) commence par quelques re-

marques préliminaires, assez concises, sur les écrits parses en général et sur la littérature pehlevie en particulier (« the Parsi scriptures IX-XI ; the Pahlavi language and literature XI-XXII »). Puis vient un examen approfondi des morceaux nouvellement traduits. West y étudie leur âge, leur style, leur contenu et leur origine et énumère les moyens d'élucidation et d'étude. L'exiguité de ces derniers constitue une difficulté spéciale contre laquelle doit lutter constamment tout traducteur de livres pehlevis. En effet comme nous ne possédons pas des éditions de tous ces ouvrages, il faut, avant de passer à la traduction elle-même, se donner la peine de reformer le texte, et ce n'est pas peu de chose vu l'état généralement très défectueux de nos manuscrits. Ce n'est que pour le Bundelesh que West a eu sous main un certain nombre de travaux antérieurs, à savoir : la traduction de Windischmann, le fac-simile du manuscrit de Copenhague, de Westergaard, et surtout l'édition de Justi, munie de tous les documents utiles.

Malgré cela, on le comprend, il restait encore beaucoup à faire et à corriger. Nous devons insister sur ce point, afin de montrer quel progrès marque la traduction de West ; mais avant cela présentons quelques remarques sur le Bahman Yasht et le Shâyast-lâ-Shâyast.

Le Bahman Yasht (dans West p. 189-235) avait déjà été signalé par Spiegel dans sa « littérature traditionnelle des Parses » (128-135) où l'on trouve un résumé du contenu et la traduction des paragraphes préliminaires. La traduction de West met en pleine lumière l'importance de cet écrit et il est à regretter que nous ne possédions encore aucune édition du texte. En ce qui concerne le sujet de ce livre je renvoie pour plus de brièveté à la page L et suiv. de West. Mais je dois rappeler en quelques mots les observations pleines de sagacité du traducteur sur la genèse de cet ouvrage et sur son âge probable. Celui qui s'est livré à l'étude spéciale de la littérature pehlevie sait qu'il n'est pas facile de déterminer mathématiquement l'âge d'un écrit qui en ressort. Il ne peut être ici question que d'hypothèses plus ou moins vraisemblables. Dans la forme où le Bahman Yasht s'offre à nous, il n'est qu'un extrait du *Zand* primitif (c'est-à-dire de la version avec commentaire pehlevi) du Vohumano-Yast de l'Avesta. West a rendu cette opinion probable (p. LII). L'œuvre a donc par-



coureu trois étapes entières : d'abord celle de l'Avesta, ensuite celle du Zand, dont des morceaux entiers ont probablement passé mot à mot dans l'extrait qui seul nous a été conservé, et qui avec ses additions et ses corrections représente la troisième étape.

Quant à l'âge du Bahman Yast, son texte nous fournit quelques indications propres à le déterminer. Tout le temps qui précède l'apparition de Hushédâr est divisé en sept âges. Dans le dernier, les armées ennemies, les démons, s'abattent sur l'Iran et apportent au pays une effroyable misère. L'âge qui précède immédiatement est celui de Khosru Nûshîrvan (531-579). Comme il n'y est fait mention d'aucun roi Sassanide postérieur, il est probable que le Zand primitif a été composé sous ce roi ou immédiatement après lui. Or notre abrégé doit être beaucoup plus récent encore. En effet il ne parle point de l'invasion arabe et de l'écroulement de la dynastie nationale qui en a été la suite, comme de la source de tous les malheurs de l'Iran; les ennemis envahisseurs sont des Touraniens de l'Est. Il semble que les irruptions touraniennes toujours menaçantes aient fait perdre le souvenir des événements antérieurs. West présume que le Bahman Yast fait allusion à la domination des Seldjoucides ou Ghaznavides (xi<sup>e</sup> et xii<sup>e</sup> siècles). Je serais plutôt d'avis qu'il s'agit de l'invasion des Mongols sous Djengis-Khan (1206-1227) car les raisons par lesquelles West combat cette opinion ne peuvent me convaincre complètement.

Le *Shâyast-lâ-Shâyast* (p. 236-406) dont nous ne dirons qu'un mot, se compose de deux parties, qui toutes deux traitent de choses semblables, de ces questions de casuistique que l'on voit souvent discuter dans les gloses du Vendidad Pehlevi. A ces deux parties West en ajoute une troisième de même nature; elle se trouve dans le manuscrit même qui contient les deux autres et il est impossible d'en rapporter l'auteur et la date à la première plutôt qu'à la seconde.

Nous arrivons au *Bundehesh*. Bien importantes sont les renseignements que nous donne West sur la découverte récente d'un nouveau manuscrit de ce livre. Ce manuscrit est désigné par lui sous les initiales T D et se trouve en la possession du Destur Tahmuras Dinshawji Anklesaria, à Bombay. Il est d'origine persane et renferme un texte beaucoup plus complet du Bundehesh; non seulement il comble les lacunes de la seule récénsion connue jusqu'à ce

jour, mais il ajoute des chapitres entiers à ce que nous possédions déjà de ce livre. Je dois dire, sur la foi des citations de West, que j'estime comme très importante la découverte du manuscrit T D et la récénsion qu'il contient me paraît plus ancienne et plus conforme au texte primitif. Notre Bundeshesh actuel ne serait donc qu'un epitome semblable au Bahman Yâst. Il est à désirer que le texte du manuscrit T D soit publié le plutôt possible. J'ajoute, qu'à mon avis, nos manuscrits ne se donnent la plupart du temps que pour des abrégés. En effet le manuscrit T D commence ainsi : « Zak Zand-âkâs » et j'inclinerais à prendre ces paroles pour un titre : « Cela est le *Zand-âkâs* », titre qui serait par cela même complètement à détacher du texte. Dans les mots : « *Zand-âkâs* », on a eu raison de voir le titre même du Bundeshesh. Au contraire nos manuscrits commencent par ces mots : « *min Zand-âkâs* (c'est-à-dire (extrait) du *Zand-âkâs*) ». Je n'ignore pas, il est vrai, que cette particule *min* (1) manque précisément dans le manuscrit de Copenhague, mais son introduction dans les autres manuscrits ne peut s'expliquer si on l'y suppose interpolée.

Si l'on compare en détail les versions de Justi et de West, on y apercevra des différences considérables. Cela se conçoit aisément quand on pense qu'un intervalle de douze ans les séparent l'une de l'autre : pendant ce temps la connaissance du Pehlevi a fait des progrès considérables. D'un autre côté, West est particulièrement versé dans la littérature moyenne de l'Iran et familier avec son style et ses idées ; il a fait de cette étude son unique spécialité. Il me semble cependant qu'il aurait du rendre hommage aux mérites de Justi sur un ton plus chaleureux qu'il ne le fait (p. XXVI).

L'espace me manque naturellement pour faire une énumération complète des passages qui ont trouvé dans l'œuvre de West une nouvelle explication presque toujours juste. Les améliorations introduites par West consistent soit dans une autre partage des phrases, soit dans des différences de lecture que permet souvent l'ambiguïté des caractères pehlevi, soit dans la correction du texte.

(1) 𐭠

Au chapitre I, en dehors du commencement, je ne cite que le § 3 (où West a raison de commencer la nouvelle phrase par les mots : « va zak zatâri »), et le § 48 (où « vad kârîzâr pavan gômê-zashn » sont liés étroitement ensemble).

Au chapitre II, les §§ 2-4 (p. 6-15 et suiv. du manuscrit de Copenhague) sont traduits plus exactement par West de la manière suivante : « Toutes les créations qui ont leur place dans le monde (*sti-mânashn* (1) est un composé) lui furent soumises (littéralement : sont venus à lui) afin qu'à l'arrivée du trompeur elles passent combattre l'opposition dirigée contre elles et (de plus) en délivrer (?) les autres créatures. Comme une armée rangée en bataille (lisez avec k. 20 « *yekavimûnit*) les étoiles... sont rangées ». « *Bôkhtand* » est ici bien rendu par « ils délivrent » (comparez mon *Handbuch* au mot *buj*.) Justi a tort d'attribuer à ce mot la signification de « diviser, ôter, anéantir » et de traduire en conséquence « *bôkht* » par « pulvérisé » (ch. XII, § 33, p. 24, 19). Là aussi le sens est exactement rendu par « *délivré* ». Il faut expliquer ce passage en ce sens que l'écroulement d'une montagne empêcha les ennemis de poursuivre les Iraniens dans leur fuite.

Au chapitre III, le § 12 est mieux traduit par West (comme déjà par de Harlez) : « en présence du ciel, il (le mauvais esprit) eut peur, tremblant devant lui comme une brebis devant le loup ». Au même chapitre, § 19, il faut se rallier au sens donné par West : « et lorsque Gayomart vint de la sueur (c'est-à-dire quand la sueur eut cessé) alors il vit... etc. » Aux yeux de Justi ce serait Gayomart qui serait sorti de sa propre sueur ! Parmi les autres corrections importantes je citerai celles des endroits suivants : ch. III, fin ; ch. VI, commencem. ; ch. VII, 1 et 6 ; ch. VIII, 4 ; ch. XI, 4 ; ch. XII, 20 ; ch. XII, fin ; ch. XIII, 1, 5 et 11 ; ch. XIV, 7 (« lāi (2) = np. lāi » vallée, et non : « rāi », chemin, qui d'ailleurs devrait se prononcer « rās ») ; ch. XIV, 12 (« va taru » et le pinson, correction très satisfaisante au lieu de « natro (3) » comme a Justi) ; ch. XIV, § 15 d'après l'ingénieuse conjecture de West, « *se guh* (trois montagnes », selon Justi) serait pour « *shugûh*, (np. *idem*) majesté, dignité » ; ch. XV, § 7 (« *shân* » vaut mieux que « *yaj-*

(1) မဟာမင်းသား

(2) لیس

(3)  $\mathcal{P}_m$



dân (1) »; ch. XIX, § 18 (lisez « *han bâ* » au lieu de « *bâ* ») etc. Nous trouvons au chapitre XV, § 22, une explication toute nouvelle brillamment justifiée par un Rivâyêh pehlevi. Il faut en effet entendre ce passage en ce sens que par tendresse (*shêrtnîh* = np. *shêrînî*) Mashyô et Mashyôl avalèrent leurs enfants; et ne furent capables de conserver une postérité que lorsque Ormazd leur eut enlevé cette tendresse (bestiale). Le sens de « dévorer » attribué à « *jaltan* (2) » (il faut lire ainsi et non « *dûtan* » comme Justi) est confirmé entre autres par le Ys. 9, 4 Glose, où Nériosengh le traduit « *kbâd* ».

Des passages comme les deux suivants feront ressortir combien la version de West s'écarte de celle de Justi. Au chapitre XIX, § 11, 12 (p. 44, 14 et suiv.) le premier traduit : « Tishtar réussit mieux (West a lu évidemment « *avîrtar* » et Justi : « *azîrtar* (3) ») à soulever les eaux de l'Océan à l'aide de l'âne tripède; et d'Am-bra (West a lu « *ambarich* » et Justi : « *ham burz* ») nous savons que c'est l'excrément de cet animal. Il mange beaucoup d'aliments célestes, et tandis que leur partie liquide passe dans l'urine à travers les vaisseaux du corps, les excréments sont rejetés ».

Voici ce qu'on lit dans Justi : « Tistrya soulève l'eau de la mer pour aider l'âne tripède, avec (le yazata) Burz. L'on sait que l'âne tripède a un derrière (!). Car comme il a beaucoup d'aliments célestes, conséquemment les parties fluides des matières nutritives (se condensent) dans les vaisseaux (boyaux) qui contiennent de l'eau, passent en un corps (se solidifient) et le derrière les rejette ».

Non moins instructif est le chapitre XIX, § 34-36 (p. 48, fin). Il suffit de comparer la traduction de Justi avec celle de West (p. 73-74) : « for it says in revelation, that the dog is a destroyer of such a fiend as covetousness, among those which are in the nature (*aitîh*) of man and of animals ». Je rends la suite en me servant sans hésitation des remarques de West, à la note 1, p. 74 : « Avec quoi tue-t-il tous les désobéissants? Lorsqu'il aboie, il détruit la maladie ». Je proposerais ici une nouvelle explication du commencement. « Parce qu'il est en relation avec les hommes et les animaux (littéralement : par sa présence (*pavan aitîh*) parmi les

(1) 𐭠𐭣𐭥

(2) 𐭠𐭣𐭥

(3) 𐭠𐭣𐭥𐭠𐭣𐭥

hommes et les animaux), le chien est un destructeur des démons tels que la cupidité » c'est-à-dire : il tient éloignés des hommes et des animaux les cupides, les larrons, les voleurs. Justi traduit tout autrement : « car il est dit au livre sacré : le chien par lui, par la présence des hommes et des animaux (devient) la destruction des Drujes, c'est-à-dire des mauvaises passions. Car il est dit : c'est pourquoi il tue tous les désobéissants, lorsqu'il élève la voix, il détruit la douleur ».

Je me borne à ceci : car il me semble que j'en ai assez dit pour montrer l'importance scientifique des nouveaux travaux de West dans le domaine de la littérature pehlevie. Nous le remercions d'avoir entrepris une tâche si difficile et nous le félicitons de l'avoir exécutée avec tant de succès. Nous joignons à nos félicitations l'espoir et le vœu de voir bientôt le second volume succéder au premier ; car ce second volume doit contenir, nous dit-on, une traduction du *Dadistân-i-dînik*.

Qu'il me soit permis en finissant, d'ajouter une observation spéciale que m'a suggérée la lecture des *textes pehlevis* de West. Au chapitre XX, § 13 (p. 51, 20), Justi traduit : « Le fleuve Dâitya coule à travers les montagnes du Gurjistan », et l'on s'appuie sur ce passage pour en inférer qu'il faut chercher ce fleuve, et l'*Airyâna vaeja*, berceau des Iraniens, dans le nord-ouest de l'Iran. Mes travaux sur l'histoire de la civilisation de l'Avesta m'ont amené à la conclusion que l'*Airyâna vaeja* doit être cherchée vers le cours supérieur du Zerafshân, et que ce dernier fleuve est identique au Dâitya, et que l'Oxus se confond avec l'*Ardvi-sûra*. Je ne suis pas embarrassé par les données en apparence contraires du *Bundehesh*. Car le Gurjistan de Justi a pour unique appui la conjecture, d'ailleurs très ingénieuse, qu'il faut lire « *Pâz. Gopestân* » d'après la leçon d'un manuscrit, ou « *Panjistân* », variante d'un autre manuscrit. Mais West ne voit dans « *Gopestân* » qu'une transcription inexacte de *Kôfistân*. Il est cependant à remarquer que la vallée du Zerafshân supérieur jusqu'au dessous de la ville de *Penjkend* porte en réalité le nom de *Kôhistân* (*Ujvaly*, expédition scientifique I). Faudrait-il dire que la variante : « *Panjistân* » de l'autre manuscrit est une forme collatérale de « *Penjkend* » ? De cette façon, il ne s'agirait pas ici d'une corruption du texte dont on aurait peine à s'expliquer l'origine, mais nous aurions simple-

ment une nouvelle récession. Enfin je fais observer que la note complètement isolée d'un autre endroit du Bundelesh (ch. XXIX, § 12), note d'après laquelle l'Airyāna vaeja est située du côté de l'Atropatène, me semble trop obscure et trop indéterminée pour qu'on puisse y attacher quelque valeur.

WILHELM GEIGER.

Neustadt (Bavière rhénane).

**Remarks on Some phonetic laws in Persian**

By Prof. Charles Rieu, Ph. D. — London 1881.

Nous applaudissons de tout cœur à l'idée qu'a eue le savant auteur d'appeler l'attention sur l'importance du Néopersan au point de vue philologique. Comme il le dit très bien (p. 4), cette langue se recommande à notre attention, par cela seul qu'elle met en plein jour la résistance de l'esprit aryen à l'envahissement du Sémitisme. Les mots sémitiques n'y sont pas plus rares que les mots romans en anglais, mais tandis qu'en anglais les deux éléments, germanique et roman, se sont fondus ensemble, dans le Néopersan les éléments arabes et éraniens sont restés complètement isolés ; l'arabe y forme une sorte de mosaïque et n'a jamais pénétré le fond éranien de la langue. Nous pourrions ajouter à cette première raison une autre non moins grave. Tout éraniste désireux d'acquérir une connaissance approfondie des langues de la famille éranienne, qui a tant d'importance, aura peine à se passer de l'étude du Néopersan, attendu que les monuments de l'ancien Eranien sont peu étendus et que tous les faits de sa philologie ne peuvent s'y produire. Mais il sera bien dédommagé de son travail : car le Néopersan lui offrira très souvent plus clairement et plus sûrement le sens des mots de l'ancien Eranien que ne le fait la comparaison de cet idiôme avec le seul Sanscrit. Quant aux principes fondamentaux suivis par l'auteur dans le développement de son sujet, nous ne pouvons que les approuver. Il repousse absolument la prétention de faire dériver le Néopersan du Sanscrit : (Persian can no more be derived from Sanskrit than a man can be said to descend from his uncle). La grammaire néopersane est tombée aux derniers degrés de la décadence ; dans

les noms elle n'a plus de distinction de genre et de cas, le verbe n'a plus à proprement parler qu'une seule forme temporelle, les autres sont constituées par des verbes auxiliaires ; les lois flexionnelles n'y présentent donc pas un grand intérêt au linguiste, mais il n'en est pas de même des lois phonologiques. Dans l'examen de la phonologie néopersane M. le prof. Rieu fait preuve d'une connaissance exacte de l'état actuel des études philologiques : de plus il a su exposer son sujet d'une manière si lumineuse que ses conclusions seront intelligibles même pour ceux qui ne sont pas initiés à la philologie. Il a condensé synoptiquement les résultats de ses investigations à la fin de son traité (p. 21-22). Il distingue entre les lois qui régnaient déjà dans les plus anciennes formes de l'Eranien et qui sont plus ou moins communes à tous ses dialectes, et celles qui appartiennent exclusivement à l'éranien postérieur et spécialement au Néopersan. Dans la première catégorie, il range la disparition des aspirées sonores indiennes et leur compensation par les médiales, la formation des spirantes éraniennes telles que *kh*, *f*, etc., la transformation de l'*s* primitif en *h*, le changement d'un *h* indien en *z* et *d*. A la seconde catégorie se rattachent la transformation des tenues en moyennes à l'intérieur des mots, le changement d'un *y* initial en *j* et d'un *v* en *gv*. La *palatalisation* des gutturales, le changement d'un *k* primitif en *ç* prouvent la connexion intime de la phonologie éranienne avec celle de l'indien. De plus, M. Rieu met en relief les nombreuses propriétés qui sont communes au Slave et à l'Eranien (p. 9, 10 18) et la place intermédiaire que le premier doit occuper entre l'Eranien et les branches plus éloignées de la souche des langues indo-germaniques. Nous n'avons à mentionner que peu de points où nous sommes en divergence de vue avec l'auteur. Nous partageons entièrement son opinion sur les palatales ; comme lui nous y voyons un son originairement guttural qui devient palatal seulement devant les voyelles et les semi-voyelles. Il y aurait lieu aussi de faire observer que jamais les Eraniens n'ont bien su faire de distinction entre les palatales et les sifflantes, et que leur manière d'écrire oscille non seulement entre *j* et *z*, mais encore entre *ç*, *sh* et *c*. A propos des labiales, il n'est pas complètement juste de dire que la spirante explosive manque au Néopersan. Partout où le Néopersan est écrit en caractères avestiques,

les copistes distinguent exactement *v* de *w* : de même les manuscrits perses en lettres arabes écrivent diversement *v* (و) et *w* (و).

Des formes telles que *nâf*, *bâf* ne remontent pas aux mots sanscrits : *nâbhi*, *vabh*, mais à une forme plus dure qui s'est conservée dans *nâfaena*, *ufyèni*. Enfin quant à savoir si le préfixe *af* doit se rattacher à *aiwi* ou *aipi*, c'est une question qui demande à être étudiée de plus près.

F. SPIEGEL.

**Manuel de la langue persane vulgaire.** — Vocabulaire français, anglais et persan..... précédé d'un abrégé de grammaire et suivi de dialogues avec le mot à mot, par Stanislas GUYARD. Paris, Maisonneuve, 1880.

Nous possédons déjà un assez grand nombre de manuels pratiques de la langue persane, en anglais, français et allemand, mais ils sont pour la plupart, trop grands pour les voyageurs, ou ils contiennent trop peu de phrases et de dialogues pour atteindre le but d'un livre pratique. M. Guyard nous donne ici un manuel qui contient une grammaire assez courte pour pouvoir être étudiée en peu de temps, un vocabulaire suffisamment complet pour les besoins limités du voyageur, et enfin une petite collection de dialogues usuels. La grammaire est très claire, très précise, et contient plus de matière en peu de mots qu'aucune autre grammaire pratique que nous ayons vue. L'auteur a bien réussi à éliminer tout ce qui peut être regardé comme superflu, et à ne donner que les règles absolument nécessaires; et c'est là la chose principale dans un livre pratique. Cependant il faut avouer qu'avec le superflu l'auteur a quelquefois réjeté des choses qui, si non nécessaires, sont au moins très-utiles au commençant. Si le persan n'était pas une langue mixte, nous pourrions dire que cette petite grammaire est un chef-d'œuvre de clarté et de précision; mais comme le persan contient deux éléments, l'arabe et le persan proprement dit, il ne nous semble pas permis d'en négliger un au dépens de l'autre. Il est vrai que l'élément arabe joue le plus grand rôle dans la lexicologie, et qu'il n'est pas pour beaucoup dans la grammaire. Cependant ici aussi son



influence se fait sentir, et on doit en tenir compte dans la grammaire la plus élémentaire, la plus pratique. Ainsi, p. VI, en ajoutant une seule ligne l'auteur eût pu dire un mot des pluriels en *ات*, qui se rencontrent dans quelques mots comme *دهات*, *باغات* et autres; p. IX, un mot sur la formation du comparatif et du superlatif arabes n'eût pas été de trop; et p. XIV, une liste des pronoms suffixes arabes, qui se trouvent joints à des prépositions n'eût pas dû manquer. Même pour ce qui est de l'élément purement persan le savant auteur nous paraît avoir quelquefois sacrifié un peu trop à la brièveté; ainsi p. VII où il est question du datif, qui s'exprime ordinairement au moyen de la particule *بی*, il n'eût point été superflu d'ajouter qu'il s'indique quelquefois aussi par la particule *ل* jointe à la fin du mot, tout comme l'accusatif. P. XVII, parmi les verbes exceptionnels en *iden*, nous eussions voulu voir le verbe *anj'idén* dont l'imper. est *anj'in*. P. XXXI où l'auteur parle des cas où l'accent tonique abandonne la dernière voyelle radicale pour se placer sur des particules ou des préfixes, il eût dû, ce nous semble, compter le *mi* du présent et de l'imparfait au nombre de ces particules. En général l'accent qui joue un rôle considérable en persan, eut pu avoir plus de place dans le manuel. Il n'eût été nullement superflu de marquer dans la transcription de chaque mot la place de l'accent principal. De la prononciation qui se trouve en transcription nous ne dirons rien, car elle nous paraît en général très-correcte; cependant il eût été peut être plus vrai de retenir toujours dans la transcription la différence du *i* et du *û* *majhûl* et *mahr'ûf*; par exemple p. 86 شیر *lion* est prononcé de la même manière que شیر *lait* (p. 82) tandis que *lion* = *chér* et *lait* = *chir*; p. 7. *ami* = *doûct* tandis que la prononciation *dôct* est, ce nous semble, plus correcte; la même observation s'applique aux mots *doûch* (p. 51) *giouch* (p. 113) *gioucht* (p. 183) etc. Mais de pareils défauts sont très-rares; ils sont en outre très-peu considérables, et n'ôtent presque rien à l'utilité du manuel. Le vocabulaire qui constitue la partie principale de l'ouvrage mérite toute louange. Sans contenir des expressions inutiles ou peu usitées, il satisfait parfaitement à tous les besoins du voyageur, et n'omet rien du nécessaire.

En concluant nous tenons à faire remarquer que le format du manuel est extrêmement commode, l'impression très-bonne et soignée, et les erreurs typographiques rares et sans importance ; par ex. p. 22, *camphine* au lieu de *camphor* ; p. 28, *cimetry* au lieu de *cemetery* ; p. 160 *wether* au lieu de *whether* ; p. 9, dans le texte persan *پش* au lieu de *پس* et p. XIX, *choûr* imper. de *chostan* au lieu de *choû* ou *choûl*. Ces fautes peuvent être corrigées par tout le monde. Nous souhaitons à ce petit manuel — le plus pratique que nous ayons vu jusqu'ici — tout le succès qu'il mérite.

Emile J. DE DILLON.

**Mouromtzeff.** *Définition et classification du droit.* Moscou, 1880.

Le but de cet article est de donner une idée du dernier ouvrage de M. Mouromtzeff, professeur de droit Romain à l'université de Moscou. Le courant d'idées qu'il représente dans la littérature juridique russe est récent. Un livre comme celui de M. Mouromtzeff se distingue donc par une véritable originalité au milieu des ouvrages de droit ordinaires. Cependant cette tendance n'est pas née en Russie, où la littérature scientifique est encore un peu jeune pour donner naissance à des écoles indépendantes ; bien que le dernier quart de siècle ait vu un développement considérable des universités, un accroissement des professeurs et des écrivains de talent, ce qui permet d'année en année de se passer de plus en plus des œuvres étrangères.

L'école dont M. Mouromtzeff est en Russie un des représentants est née sur le sol des idées évolutionnistes. Ce fut vers 1840 que l'initiateur de cette voie nouvelle, le penseur qui la fit sortir de l'école historique allemande, Shering (1) conçut la première idée d'un ouvrage qui plus tard fit époque « l'Esprit du droit Romain » (2). Ce ne fut toutefois qu'en 1852 que la première édition de ce livre commença à paraître et à en juger par l'assertion de l'auteur lui-même, cette œuvre s'enfanta péniblement. « L'Esprit

(1) Shering est actuellement professeur à Göttingue.

(2) On a donné récemment de cet ouvrage une traduction française, que nous n'avons malheureusement pas sous les yeux. •

» du droit Romain, dit-il, que j'avais évoqué dans mon orgueil ju-  
» venil, devint bientôt pour moi un esprit tourmenteur, qui me  
» tint en dépendance absolue et ne permit à aucune autre pensée  
» de germer en moi. Je me repentis trop tard de m'être donné à  
» lui, car il ne tarda pas à gagner sur moi un pouvoir trop grand,  
» pour que je pusse lui échapper. Le seul moyen de m'en délivrer,  
» était de le livrer à la publicité.... » (Geist des römischen Rechts.)

Effectivement, quand on lit le style poétique de Shering et qu'on suit ses métaphores hardies qui laissent dans l'esprit comme une trainée phosphorescente, on sent qu'il se lance dans des voies inconnues, et que s'il continue d'une manière l'école historique de Savigny et de Puchta, c'est en la transformant.

M. Mourontzeff consacre un chapitre de son ouvrage au développement de l'étude du droit en Allemagne dans ses variations successives depuis le commencement du siècle, il fait l'esquisse de la marche qu'a suivie l'école historique pour arriver avec Shering, à une conception scientifique de l'étude du droit.

On se souvient du mouvement des esprits en Allemagne lors de la levée de boucliers contre Napoléon I. Pendant que le romantisme se dessinait dans la littérature comme un réveil du passé national, pendant que des aspirations féodales envahissaient la littérature politique et s'efforçaient de faire oublier la grande Révolution, un mouvement dû aux mêmes causes, bien que promettant plus d'avenir, prenait naissance dans la jurisprudence. On se mettait à interroger les chartes et les documents du passé, les études historiques se trouvaient être à l'ordre du jour. L'historien coudoyait le réactionnaire.

Ce fut alors que Savigny publia son fameux opuscule (1) pour répondre aux exigences des impatients qui demandaient la création immédiate d'un code allemand. L'école historique date de cette réponse. Les matériaux manquaient pour le moment et Savigny trouvait l'idée d'un code prématurée; il fallait attendre. Le droit ne devait pas être considéré comme une création artificielle. Au point de vue nouveau, c'était un produit du peuple lui-même, de même que la langue, les mœurs et la forme de gouvernement. C'était une émanation de l'esprit populaire et il en portait

(1) « Ueber den Beruf unserer Zeit zur Gesetzgebung... »



les traits distinctifs. Pris à un moment donné, le droit était un produit de toute l'histoire précédente du peuple. De là la nécessité d'étudier son passé.

A ce point de son développement l'école historique ne représentait encore qu'une tendance à étudier l'histoire, le passé des peuples, mais cette tendance était motivée par un but pratique, le même, en somme, que celui des anciens glossateurs du moyen-âge étudiant ou plutôt commentant les textes juridiques latins. Seulement on abordait maintenant les sources avec plus d'esprit critique, n'admettant pas à priori l'identité du fait qui est le but de la recherche avec le témoignage du manuscrit, qui en est l'expression plus ou moins fidèle. La notion du fait réel à observer était le seul point nouveau qui constituait un pas de fait vers une conception scientifique. Mais la recherche des relations de cause à effet manquait totalement, la recherche de la loi ne passionnait pas pour le moment les esprits, en sorte que la jurisprudence n'était pas arrivée au point de développement, où commence la science. Les motifs pratiques ne se perdaient pas de vue et retardaient encore ce que nous avons appelé « l'avènement de l'idéal ».

Cependant les travaux historiques, entrepris en vue d'un but immédiat, ne laissaient pas de perdre graduellement leur caractère initial, tendant de plus en plus à avoir leur propre raison d'être. L'attention des juristes fut alors dirigée sur un point nouveau qui enrichit le terrain d'investigation. Le droit Romain en vigueur en Allemagne avait été systématisé, épuré par l'école et paraissait rien laisser à désirer de ce côté-là. Il y avait cependant un grave défaut qui amena une réaction contre les recherches exclusivement portées vers le passé : c'était l'absence de relations suffisamment établies entre la construction par trop théorique des Institutes et les exigences de la vie journalière. Les buts et les motifs de celle-ci demandaient à être pris en considération et cette étude fut ajoutée aux autres, sans que la méthode historique fût pour cela abandonnée. Elle fut adoptée sur une plus vaste échelle et le passé fut réuni au présent dans une seule étude.

Avec Shering nous voyons les premières tentatives faites pour formuler une loi naturelle, qui soit la base du développement du droit civil.

Le mot *loi* est pris ici dans le sens usité en sciences naturelles ;

ce même mot étant employé d'une manière essentiellement différente en jurisprudence, nous pensons qu'il est opportun d'attirer l'attention du lecteur sur un chapitre de l'ouvrage de M. Mouromtzeff, où l'auteur trace une limite très claire entre les deux acceptions du mot loi et rejette l'emploi juridique de ce mot, pour adopter la terminologie scientifique. « Il faut distinguer nettement un principe juridique d'une loi naturelle. Voici une formule qui dit : « un contrat entraîne telle conséquence, du moment où l'on observe » telle formalité requise » ; c'est là un *principe* juridique. En voilà une autre : « dans la vie de chaque peuple la période de formalisme du droit précède celle du libre développement des idées juridiques » ; ceci est le type d'une *loi* naturelle. La science ne connaît que deux éléments : des phénomènes et des relations entre ces phénomènes. Les principes juridiques ne sont que des phénomènes ; la loi est une relation uniforme découverte entre eux. La différence de ces deux notions ressort très bien de leurs rapports avec la volonté humaine. Tandis que le principe juridique est voulu par un certain peuple, dans un temps donné, étant l'expression de ce que ce peuple croit devoir être observé, la loi, par contre est l'expression de ce qui existe, à l'insu même de ceux qui lui obéissent. Il est possible d'enfreindre un principe juridique, tandis que la loi qui préside à l'expression même de notre volonté et à la formation de nos idées de droit, nous ne pouvons lui échapper, pas plus qu'à la loi de la gravitation. — Il est donc évident, que ce que l'on appelle dans la vie nouvelle une loi, quand on entend par là une mesure législative, est pour notre terminologie un simple phénomène juridique. Par cette distinction, on évite toute confusion ».

Dans le domaine du droit, comme dans les autres branches de la connaissance, les lois naturelles, les uniformités dans les relations de cause à effet, se présentent confusément à l'esprit avant qu'il soit possible de les formuler, avant même que la notion de la loi se soit fait jour. Le sauvage qui vise un animal au cœur, l'enfant qui en suçant opère le vide avec la bouche, le campagnard qui interroge le lever de la lune pour prévoir le changement de temps, — présentent autant d'exemples d'une divination confuse des lois naturelles. Or ces lois naturelles ne sont pour M. M. que des lois physiques.

Faisant un pas de plus, M. Mouromtzeff dit que dans toute

science la découverte d'un certain nombre de lois, précède la pensée qu'il existe une loi. C'est ainsi que beaucoup d'auteurs peuvent avoir le sentiment de l'existence de certaines uniformités dans le développement du droit civil, bien que la nécessité d'une étude inductive de ce domaine, ne soit pas un fait universellement reconnu.

Shering a eu donc la hardiesse d'aborder la question en face et Mouromtzeff cite trois propositions, qui ressortirent des travaux du maître, comme les premières tentatives d'exprimer les lois *naturelles* du Droit civil :

1. Le droit est aux nécessités de la vie ce que le moyen est au but.
2. La pensée humaine est une des conditions nécessaires de la formation du droit.
3. La lutte pour l'existence a lieu entre les idées juridiques : elle est la forme nécessaire du développement du droit.

Les bornes de cet article ne nous permettent pas d'entrer dans un examen détaillé de ces propositions ; nous tâcherons seulement de les caractériser autant qu'il est nécessaire pour comprendre l'esprit dont Mouromtzeff est animé. « L'histoire du droit présente » d'abord un âge de fer, pendant lequel la raison humaine se fraye » une route pénible. La réflexion consciente, le calcul a existé » déjà au berceau du droit. Si actuellement toutes nos notions » s'acquièrent à grande peine, par la tension de nos forces intellectuelles, il en fut de même à l'époque reculée, où se formèrent » les notions du droit. On ne saurait adopter l'opinion, que les » peuples dans l'enfance auraient reçu les idées de propriété, » d'obligation et autres, toutes prêtes, sans avoir besoin de les » chercher et de les élaborer ; c'est comme si l'on affirmait que » l'homme aurait reçu ses habitations, ses charrues, etc., toutes » faites des mains de l'obligeante Nature. »

Les idées, dont l'ensemble forme le droit d'un peuple, sont le produit du travail intellectuel de ce peuple, voilà la pensée fondamentale de Shering. Chaque idée de cet ordre est un instrument inventé par l'homme dans l'intention d'atteindre un but : ce but est de défendre un intérêt privé, qui est le résultat d'une nécessité de la nature humaine. Le droit peut donc être placé sur la même ligne que la construction des habitations, les vêtements, les armes. Tous ces objets sont des moyens.

*En fait un droit civil n'existe qu'en tant que c'est un intérêt reconnu et protégé.*

Cette pensée est, comme nous verrons, celle que Mouromtzeff a prise pour la développer; on peut dire qu'il y a consacré son livre.

L'idée de la lutte pour l'existence et de l'adaptation aux exigences du milieu, transportée dans l'histoire du droit, est un trait de plus qui rattache Shering aux transformistes de l'école de Darwin. « Il existe une lutte continuelle des mobiles et des moyens, » chaque moyen tendant à en remplacer un autre, car les meilleurs » moyens d'atteindre un but posé, ne peuvent être trouvés de » prime-abord et les buts même changent et se succèdent. D'un » côté des mobiles tombés en désuétude sont évincés par des buts » nouveaux; de l'autre, des moyens vieillis cèdent le pas à des » procédés plus susceptibles d'adaptation. »

Telle est donc la doctrine mère, à laquelle se rattache le professeur Mouromtzeff dans son ouvrage sur « la définition et la classification du droit. » Deux idées dominent ce livre, ce sont celles qu'indique le titre.

La définition de Mouromtzeff est, que *le droit est un intérêt régulièrement défendu.*

Sa classification est le dualisme de la jurisprudence romaine : *tout droit est public ou privé.*

Cette dernière division le met d'accord avec la classification usitée, bien que ses arguments soient loin d'être vulgaires et qu'ils fassent de cette division presque une création originale. En revanche elle l'amène à une polémique avec le professeur Kavéline (1), qui a essayé récemment de remanier très hardiment la classification, en rejetant la distinction en droit privé et public. M. Kavéline part de la valeur que peut avoir un intérêt protégé juridiquement et remarque que pour certains droits cette valeur peut en faire un objet d'échange, d'achat; de là sa distinction des droits ayant une valeur économique et de ceux qui n'en ont pas. Nous reviendrons en temps et lieu à cette controverse. Pour le moment, suivons M. Mouromtzeff d'abord dans sa définition de la notion du droit, puis dans sa classification.

(A suivre).

ALEXANDRE BASCHMAKOW.

Odessa.

(1) Actuellement professeur à l'académie des juristes militaires de Saint-Petersbourg.

**A. Wiedemann.** Geschichte Aegyptens von Psammetich I bis auf Alexander den Grossen nebst einer eingehenden Kritik der Quellen zur aegyptischen Geschichte. Leipsig. Verlag von J. A. Barth. 1880.

Parmi les résultats qui constatent les rapides et immenses progrès des études égyptologiques, un des plus frappants comme des plus heureux est la possibilité, aujourd'hui acquise, de traiter les documents égyptiens par des procédés critiques analogues à ceux dont la science fait usage pour juger la valeur des témoignages de Tite-Live ou de Denys d'Halicarnasse, de Grégoire de Tours ou des Chroniques de S. Denys. Se trouver en possession de textes assez nombreux et s'y mouvoir assez à l'aise pour discuter, par la comparaison du fond et par celle de la forme, le degré de valeur qu'il faut attribuer à chacun d'eux, c'est là ce qu'on eût à peine osé rêver il y a un quart de siècle, et c'est là pourtant l'œuvre dont un de nos maîtres vient de nous tracer, ou du moins de nous esquisser les lois.

M. Alfred Wiedemann, auteur d'une *Histoire de la XVIII<sup>e</sup> dynastie* (égyptienne), et bien connu aussi des lecteurs de la *Zeitschrift für aegyptische sprache- und alterthumskunde* spécialement par la belle étude sur le mythe du Phénix qu'il y a publiée dans la dernière livraison de 1878, vient de donner à la science un nouvel et précieux travail. La *Critique des Sources* dont il fait précéder son *Histoire de l'Égypte depuis Psammétik I<sup>er</sup> jusqu'à Alexandre le Grand* ne s'applique pas seulement, ni même principalement, à cette période, mais à l'étude complète de l'histoire pharaonique. L'espace me manque aujourd'hui pour parler aux lecteurs de la *Revue* de l'étude sur les époques saïtique et persane qui forme le corps du volume; mais les aperçus contenus dans cette première partie sont si nombreux et si importants, la nouveauté en est si souvent égale à la sagacité de l'auteur que nul égyptologue n'a désormais le droit de les perdre de vue. Si tous ne sont pas d'une égale rigueur, la plupart du moins devront désormais servir de règle à toute recherche historique sur l'Égypte ancienne.

La pensée qui domine dans ce morceau semblera, au premier aspect, surprenante chez un égyptologue : cette pensée, c'est que la défiance est presque partout nécessaire quand on étudie les récits historiques de l'ancienne Égypte, même dans les textes hié-



rographiques. J'ai dit : *défiance et récits historiques* ; je ne dis pas : *scepticisme et documents*. J'irais alors fort au-delà, non seulement de la vérité, mais de la pensée de l'auteur. M. Wiedemann, en effet, n'a pas un doute sur l'ensemble de cette science, et depuis longtemps un tel doute est impossible pour quiconque a pris la peine d'en aborder, lui-même, les textes. Il ne s'agit donc nullement ici d'un paradoxe plus ou moins ingénieux, qui tendrait à remettre en question la création ou les progrès de l'égyptologie. Non, je le répète, il s'agit uniquement d'appliquer aux textes déchiffrés *les lois communes* de la critique historique. Mais pour le faire, je dirais presque pour en avoir la pensée, il fallait avoir la libre et familière disposition de documents assez nombreux pour que la comparaison en devint aisée. Dans l'histoire d'Égypte, comme dans l'histoire en général, c'est de la comparaison entre les textes que doit résulter la conviction touchant l'authenticité et la sincérité de chacun, et c'est là ce que se propose l'auteur.

Procédant avec méthode, il examine successivement les sources égyptiennes, asiatiques et grecques, et, parmi les premières, les divers ordres de documents. D'abord les actes et récits officiels, tracés par ordre du gouvernement ; puis les indications très nombreuses, mais fort brèves, qui se trouvent éparses sur des monuments divers ; puis encore les documents privés qui touchent à l'histoire, soit à cause du rôle joué par les personnages qu'ils mentionnent, soit à cause des règnes qu'ils rappellent ; enfin le *roman historique*, auquel l'auteur attribue une place considérable dans la littérature égyptienne et une grande influence sur la manière dont l'histoire de ce pays a été comprise par les Grecs.

En ce qui concerne les exposés officiels et surtout les listes des contrées sujettes ou des conquêtes de tel ou tel souverain, M. Wiedemann ne craint pas d'affirmer qu'elles sont, parfois au moins, complétées par des formules copiées d'un règne à l'autre... *propter elegantiam rei*. Est-ce possible ? Est-ce vrai ? Pour répondre à la première question il faut se reporter aux mœurs politiques de l'Orient, où rien ne se discute, où le pouvoir peut se permettre toutes les affirmations, en Égypte surtout, où le roi n'était pas redouté seulement, mais littéralement adoré comme une incarnation divine. Peut-être faut-il de plus, pour formuler en général une réponse affirmative, partager le sentiment dédaigneux de l'auteur à

l'égard du *sens historique* chez les Égyptiens. Selon lui, en effet, il ressemble quelque peu à la simple manie de transmettre par tous les moyens possibles son souvenir personnel à la postérité, ainsi que certains voyageurs se font comme un point d'honneur d'inscrire leur nom sur les montagnes qu'ils ont escaladées (voy. p. 73-74). Cette manie d'ailleurs avait ici son point de départ dans le désir de s'assurer la perpétuité des honneurs funèbres, considérés comme nécessaires au repos dans l'autre vie (p. 17-18), bien que les rois eux-mêmes aient rarement réussi à les perpétuer bien longtemps (p. 44-6). Mais les listes funéraires des rois ancêtres, où les lacunes varient d'un monument à l'autre et dont la liste manuscrite d'Ératosthène est un exemple de plus (p. 5), ne permettent guère d'attribuer à l'ancienne Égypte les mêmes habitudes qu'à nous en matière de rédaction historique

Mais, en fait, ces répétitions de formules, dans les textes de géographie historique, se sont-elles produites de manière à fausser la réalité? L'auteur en donne pour preuve des copies de certains passages, reportées littéralement d'un règne à l'autre, chez cette nation qui avait, dit-il, le goût systématique des répétitions, et l'appliquait, sans souci de la vérité, à la rédaction des inscriptions officielles : c'est ainsi qu'on a vu Sétî I<sup>er</sup>, ou du moins ses rédacteurs, copier, dans une liste de victoires inscrite à Karnak, cinq demi-lignes empruntées à un récit poétique des exploits de Thoutmés III. Ramsès III, à son tour, reproduit le langage inscrit sur une stèle du même Pharaon (p. 9-10). Faut-il en conclure qu'en présence d'un monument et d'un règne on ne saura jamais s'il faut conserver réellement à celui-ci les faits que lui attribue celui-là? Non certes, et M. Wiedemann ne le pense point. Il dit seulement qu'il faut reconnaître, par une comparaison laborieuse et patiente des monuments historiques d'époques différentes et de collections diverses, ce qui est d'emprunt et ce qui est original (p. 11-13) (2).

(1) Il est certain aussi, et M. Wiedemann en cite un exemple frappant, que les généalogies privées dont M. Lieblein a voulu se faire un instrument pour remanier la chronologie même des dernières dynasties, l'ont conduit à des résultats ou incertains ou impossibles, à cause de lacunes évidentes et que cependant le texte n'indiquait pas (p. 59-62).

(2) Il faut aussi opérer avec grand soin la comparaison entre les exem-

Surtout on doit se rassurer par l'étude de monuments très sincères parce que les formules courantes ne trouvent pas à s'y placer, qui, comme les fameuses Annales de Thoutmés III, contiennent des récits détaillés. Là, en effet, ni le contexte manifestement original, ni le style, ni surtout la modestie des chiffres ne permettent de soupçonner un emprunt fastueux (p. 7). Les biographies de fonctionnaires (v. p. 48-50) servent aussi à établir sur des fondements solides, l'histoire des souverains qu'ils ont servis; mais là encore la littérature historique de l'Égypte retrouve son fâcheux caractère, de concentrer uniquement la pensée sur la personne dont on veut conserver la mémoire et de négliger ce qui ne la concerne pas directement. Cet Ahmès, dont l'inscription funéraire a fourni à M. de Rougé le premier objet de ses magnifiques études philologiques, ne rappelle dans le récit de l'un des plus grands événements qu'offre l'histoire de sa patrie, que ses exploits et les récompenses qu'il a reçues. Il est vrai que le héros (ou ses héritiers) en faisant graver cette autobiographie *sur la pierre* n'avaient pas les facilités de Saint Simon écrivant ses mémoires dans son cabinet.

Il résulte de tout cela que les principaux *linéaments* de l'histoire d'Égypte et de sa géographie historique peuvent être reconstitués avec certitude à l'aide d'un choix de monuments, de même que la combinaison des listes manéthoniennes et monumentales a définitivement assuré le *cadre* de cette histoire. Les mensonges officiels dont nous venons de parler n'avaient d'ailleurs pour les nationaux qu'une importance secondaire. Ils ont pu induire dans de graves erreurs des visiteurs étrangers, incapables de lire eux-mêmes les inscriptions qui s'épalaient sous leurs yeux et trompés par l'ignorance et la légèreté de leurs guides, lesquels acceptaient sans examen la substitution isolée d'un nom royal à un autre, dans un texte monumental. L'auteur en cite (p. 19) un exemple curieux : celui

plaires antiques d'un même texte à cause de la négligence des copistes égyptiens (p. 14). Ajoutons à leur décharge que les modèles étant donnés aux graveurs d'hieroglyphes en écriture hiératique, comme M. Maspero l'a reconnu à la nature même des fautes et comme il l'expliquait dans ses leçons à l'École des Hautes Études, ces fautes se multipliaient aisément par la confusion de types voisins.



des expéditions maritimes de la régente Ma-Ka-Ra, attribuées à la jeunesse de Sésostris (Ramsès II) par Hérodote et par Diodore, par suite d'une fraude de cette nature opérée dans quelques passages de l'original (1), mais facile à rectifier par l'étude du texte complet. La rectification pourrait aussi se déduire d'un texte historique que M. Maspero nous a livré : l'inscription d'Abydos, qui contient l'autobiographie authentique des premières années de ce prince (v. p. 19-20). Une autre de ces substitutions, dévoilée par M. Wiedemann bien que le monument appartienne à une époque beaucoup moins connue, mérite aussi d'être citée comme preuve de la sagacité de l'auteur : c'est l'attribution au roi Aménophis III (de la XVIII<sup>e</sup> dynastie), d'une statue du roi-pasteur Apepi et des victoires en Éthiopie que mentionne l'inscription de ce monument. Se rappelant que les légendes royales qui désignent Apepi étaient gravées en traits beaucoup plus légers que celles des Pharaons nationaux, il a examiné avec soin cette inscription dont l'apparence lui était suspecte, et il a reconnu le mensonge officiel (p. 20-2).

Une autre cause d'erreurs, signalée aussi par M. Wiedemann, (p. 22-5), mais reconnue déjà, c'est la transformation opérée d'un âge à l'autre du sens précis d'une désignation géographique ou ethnographique, successivement appliquée à divers peuples d'une même région, sinon d'un même pays, (par exemple les Retenus), ou passant de la valeur d'une désignation générale à celle d'un nom particulier ; c'est ainsi que le groupe hiéroglyphique qui exprimait *tous les (peuples) du Nord*, finit par signifier *les Grecs*, après que les conquêtes d'Alexandre eurent englobé toute l'Asie antérieure. On peut même citer, mais seulement à titre de fausse interprétation due à des étrangers, la transformation par assonance ; du moins M. Wiedemann explique ainsi, non sans vraisemblance, l'assertion fantastique d'une conquête de la *Bactriane* par Sésostris, qui n'a jamais dépassé la longitude de la Syrie, mais qui a pu vaincre les habitants du pays de *Bachten*, mentionné dans l'histoire religieuse de la XX<sup>e</sup> dynastie (2).

(1) Donné aux égyptologues par M. Dümichen.

(2) Une erreur non pas semblable, mais analogue, commise par un Égyptien, est celle de ce visiteur du tombeau de Chnum-hotep à Beni-Hassan (XII<sup>e</sup> dynastie) qui apercevant dans une inscription, qu'il n'avait

M. Wiedemann attire encore (p. 28-30) l'attention des égyptologues sur une conclusion téméraire parfois tirée d'un protocole royal où l'on avait cru voir le souvenir d'un événement politique, et qui pourtant ne représente rien autre chose qu'une assimilation entre un titre monarchique et un titre divin, par suite de l'assimilation systématique et constante opérée entre les Pharaons et les dieux ; les titres officiels étant conférés aux rois par les prêtres dès le commencement d'un règne ne pouvaient en général rien contenir qui appartint à l'histoire de celui-ci. Les formules empruntées pour un roi, à des protocoles anciens n'ont, ajoute l'auteur, pas plus de valeur historique que le titre de roi de Jérusalem porté par un empereur autrichien de nos jours, et chercher dans le nom de bannière d'Amenemha I<sup>er</sup> (*le Seigneur des Nés une seconde fois*) l'indice du renouvellement d'une période sothiaque, c'est oublier que les noms de bannière sont toujours empruntés aux titres d'Horus. Un souvenir mythologique introduit dans une inscription de Karnak pourrait de même causer une erreur sur la situation de Thoutmès III pendant la régence de sa sœur, si un monument de sa jeunesse ne démentait cette conclusion. L'auteur en prend occasion de formuler cette règle : chaque fois qu'une action d'un roi est comparée à une action d'un dieu, il faut regarder de près aux lignes suivantes, pour voir si elles ne sont pas la continuation, par des faits imaginaires, de cette prétendue assimilation (p. 31).

Nous arrivons à un ordre de faits qui ne sont pas sans analogie avec ceux-là et qui fournissent au savant critique le sujet d'observations non moins fécondes, bien que peut-être un peu hardies dans leur extension : c'est la part que l'imagination, le roman ont usurpée dans les documents employés pour restituer l'histoire ancienne de l'Égypte. Après tout ce que M. Wiedemann a dit des copies obstinées, transmettant d'un âge à l'autre certaines formules historiques, et de la sèche brièveté des biographies, le lecteur est mal préparé à reconnaître chez les Égyptiens les excès d'une imagination vagabonde, et pourtant il y a du vrai dans cette assertion. C'est peut-être même parce qu'ils rêvaient volontiers, que les Égyptiens, très soigneux de graver pour les générations à venir, dans

pas pris la peine de lire, le nom de la ville de Menat-Chufu écrivait qu'il avait vu le tombeau du roi Choufou, le Chéops d'Hérodote (v. p. 46).

les temples et à l'entrée des tombeaux, les principaux faits de leur histoire nationale ou privée, ont si patiemment attendu que Manéthon soit « enfin venu » composer en grec l'ensemble de leurs annales.... et que M. Brugsch l'ait définitivement rédigé.

Cependant, quand M. Wiedemann met le poème de Pentaour au nombre des œuvres anti-historiques (p. 64-66), quand il lui refuse même le nom d'épopée pour le classer parmi les romans, (roman oriental, ce qui n'éveille point l'idée d'une œuvre à la Walter Scott), ce langage ne peut être accepté que sous le bénéfice d'une double et sérieuse réserve. D'abord, si ce poème n'est pas une Iliade, puisqu'il ne se compose que d'un petit nombre de pages, ce n'est pas faire tort à Homère que de le comparer à un chant du poème immortel. Puis, datant son œuvre de *deux* années après l'événement, l'auteur n'a pu laisser agir son imagination que dans le sens de l'exagération poétique et par l'emploi d'un merveilleux, qui est lui-même un trait de mœurs historiques : il n'y a là rien de fantastique, mais seulement l'appel au dieu suprême des Thébains pour assister le héros et l'assistance invisible de ce Dieu. On l'a dit, et je ne crains pas de le rappeler ici : la part de vérité n'est pas ici beaucoup moindre que dans l'épître de Boileau sur le passage du Rhin. Si l'on compare le merveilleux dans les deux œuvres, celui du poète égyptien est assurément plus naturel et de *meilleur goût* ; quant à l'exagération des faits, que l'on compare le récit de la campagne de Ramsès avec le bulletin de la même campagne, traduit par M. Chabas, et l'on verra que toute la différence essentielle consiste dans l'abandon momentané du Pharaon par tous les siens, son engagement *isolé* contre une multitude d'ennemis, tandis que c'est le caractère de l'opération elle-même qui, dans le trajet de Tolhuys à Versailles, avait été complètement défiguré.

Je suis plus disposé à passer condamnation, avec M. Wiedemann sur l'histoire merveilleuse de la princesse de Bachten (p. 67), dont M. de Rougé a traduit et commenté le texte, inscrit sur une stèle de la bibliothèque nationale. La contradiction de ce texte avec lui-même, en ce qui concerne les chiffres, contradiction relevée par le docte critique (p. 66) rend très vraisemblable son opinion que ce n'est pas là un véritable récit historique, mais une légende destinée à glorifier le dieu Chonsou dans son temple.

Seulement on peut admettre que le tableau des relations maintenues entre le Pharaon, successeur assez peu éloigné du grand Ramsès III, et ses vassaux asiatiques est ici exactement retracé.

La *chronique*, merveilleuse aussi, dont M. Révillout a parlé dans la *Revue archéologique* de 1877, et qui se rapporte au dernier siècle de la période persane, a été fixée par la sagacité de l'auteur allemand à l'époque macédonienne, dont la politique l'a dictée (p. 67). Quant aux romans du *Prince prédestiné* et de *Setna*, personne ne les a jamais considérés comme des œuvres historiques. Mais il en est autrement de Papyrus Sallier, qui paraît contenir le récit de la rupture entre le gouvernement suzerain d'un Roi-Pasteur et le royaume thébain; j'avoue même que les raisons données par M. Wiedemann pour le rejeter ne m'ont nullement convaincu. Les lacunes essentielles qu'il lui reproche, le manque de proportion entre le récit de détails secondaires et l'indication rapide de la situation s'expliquent suffisamment par l'état de mutilation de ce papyrus. Le récit peut avoir reçu de l'écrivain une forme quelque peu dramatique; mais la couleur y a-t-elle usurpé plus de place que dans Tite-Live? C'est ce que l'auteur allemand n'a nullement démontré.

Il ne s'arrête pas beaucoup sur les sources asiatiques de l'histoire d'Égypte (1), lesquelles d'ailleurs n'éclaircissent qu'un très petit nombre d'époques. Mais il s'étend davantage, quand il arrive aux sources grecques. Il ne se borne pas, en effet, à rappeler qu'elles ont égaré l'Europe pendant de longs siècles; cela est trop bien connu aujourd'hui pour qu'on ait besoin d'y revenir. Mais on trouvera, dans son livre, la preuve d'une opposition assez nette entre Hérodote, laissé par son isolement en Égypte et son ignorance de la langue égyptienne à la discrétion de l'ignorance de ses Cicérones et Hécatee d'Abdère, source principale des informations de Diodore. Hécatee ne lui a pas laissé ignorer complètement le cadre de cette histoire et paraît avoir eu une connaissance sérieuse de la langue et des doctrines de l'Égypte.

Ce qui est surtout piquant dans cette partie du volume, c'est la

(1) Notons cependant la concordance d'un texte cunéiforme avec un passage d'Ézéchiel, jusque là isolé dans l'histoire, sur l'invasion de l'Égypte par Nabuchodonosor (p. 75).



peinture que fait M. Wiedemann de l'historien d'Halicarnasse, livré sans défense aux contes, tenant de loin à l'histoire, que lui débitaient les gardiens des temples, gardiens qu'à l'exemple des Égyptiens eux-mêmes il compte au nombre des prêtres, et le récit de ses efforts pour reconstituer l'histoire d'Égypte avec des fragments de traditions recueillis, en divers lieux, sur la fondation de divers monuments. C'est charmant, mais, pour un Français, ce n'est pas tout-à-fait nouveau. M. Maspero, en effet, avait tracé en d'autres termes, la même peinture, dans un volume que M. Wiedemann ne connaissait pas sans doute, car il avait paru seulement l'année précédente, et il n'y est question de l'Égypte que par occasion : c'est l'*Annuaire de la Société pour l'encouragement des études grecques en France* (1878). Quelques-uns de ces récits romanesques introduits dans l'histoire d'Égypte, telle que les Grecs l'avaient apprise d'Hérodote, avaient été rappelés et commentés un peu auparavant par le même auteur dans le même recueil.

Enfin, M. Wiedemann termine cette étude critique par quelques pages sur l'œuvre de Manéthon, dans laquelle il croit reconnaître deux écrits distincts, les tables chronologiques et les récits, la reproduction des listes de noms et de chiffres et le système qui les combine. Il s'est attaché aussi à discerner, dans les fragments, ce qui appartient à Manéthon de ce qui est d'origine étrangère et ne peut, à aucun titre, appartenir à l'Égypte, enfin ce qui est histoire pure de ce que les sources populaires ont pu fournir à Manéthon.

Dans un prochain article, nous examinerons comment l'auteur de cette critique a su en appliquer les règles à la double période qui, dans le présent volume, forme l'objet de ses récits.

FÉLIX ROBIOU.

professeur d'histoire à la Faculté de Rennes.

**H. Olshausen.** *Parthava und Pahlav, Mâda und Mâh.* Berliner Monatsbericht. Separat-Abdruck 1877, ss. 624-777. (*Suite*)

Page 741 l'auteur nous apprend que *Pahlav* désignait la nation qui se nommait Parthava dans l'antiquité, et pour confirmer son opinion il nous renvoie à Moïse de Chorène, dont le témoignage

nous autorise à conclure, dit-il, que de son temps le mot Pahlav signifiait prince Parthe. Moïse ne dit nulle part, à ce que nous sachions, rien de semblable; mais il dit souvent que Pahlav était la désignation dynastique des rois parthes de Perse, tout comme Arshakouni était celle des rois arméniens, et que les princes Karéni-Pahlavs, Souréni-Pahlavs et Aspahéti-Pahlavs se nommaient ainsi, non pas parce qu'ils étaient parthes, mais parce qu'ils étaient princes du sang, princes de la famille régnante des Pahlavs. Ni dans ce passage, ni dans aucun autre des écrits de Moïse il n'est dit que ce mot signifiait la nationalité. Dans quel passage le mot Pahlav s'emploie-t-il dans le sens d'une désignation nationale? Et cependant M. Olshausen tient cette signification du mot pour prouvée, et il la cite comme une des deux acceptions du mot *pahlav*. Mais pour ce qui est de la seconde signification, Pahlav et Parthava, ne sont-ils pas au moins identiques sous le rapport géographique? Nous renvoyant pour la solution de cette question exclusivement aux écrivains arabes, l'auteur nous assure, que ce n'était point la Parthie en Chorasân (par conséquent, ce n'était pas l'ancienne Parthie) qui un peu plus tard se nommait Pahlav, mais un autre district beaucoup plus à l'occident, c'est-à-dire la grande Médie et Aderbeïjân. Quand même nous serions disposé à admettre que les relations d'Ibn-Al Moukaffir et de Shirawéhi furent vraies pour leur temps, nous ne comprenons cependant point sur quoi se fonde l'identification du Pahlav médique avec Parthava en Chorasân. De plus la Médie commença à se nommer Pahlav, d'après M. Olshausen, parce qu'elle s'est trouvée sous la domination immédiate des rois et princes pahlavs. Mais alors la partie des domaines parthiques où se trouvait la capitale, Ktésiphon, eût dû à plus forte raison, porter ce nom. Et cependant il n'en est rien. De plus, si Pahlav est la Médie, comment la Parthie elle-même s'est-elle nommée? L'idée d'identifier Parthava et Pahlav fut proposée par Quatremère sur le fondement des relations des historiens arméniens, les plus anciens écrivains qui parlent de Pahlav d'une manière détaillée. Quarante ans se sont écoulés depuis lors et les savants qui se sont occupés de cette question pendant tout ce temps ne se sont pas donné la peine de vérifier le témoignage de ces historiens cités par Quatremère. Si l'on pouvait se décider à vérifier ces relations avant d'écrire sur la question, nous aurions

affaire à beaucoup moins de conclusions prématurées. — Si nous nous en tenons à M. Olshausen, Pahlav non seulement désigne la Médie chez les écrivains musulmans, mais s'emploie également comme désignation de tous les châteaux, forteresses, districts, villes, arrondissements, dans lesquels était concentré le pouvoir des commandants parthiques, de sorte que chacun de ces points était un Parthicum, c'est-à-dire une Parthie en miniature. Dans l'histoire des autres peuples, qui nous est bien mieux connue que celle des Parthes, nous ne rencontrons cependant rien de semblable. Comment se fait-il qu'en Arménie où les mêmes Parthes-Arsacides ont régné plus de 500 ans, les villes, les forteresses, les lieux administratifs ne se sont point transformés en Pahlavs ou Arsaques? En Perse elle-même où avant et après les Parthes regnèrent les Achéménides et les Sassanides, les noms de ceux-ci ne sont pas cependant devenus la désignation des forteresses, villes ou autres centres administratifs. Que le mot « Suisse » (habitant du pays de ce nom) soit devenu un nom appellatif pour désigner les concierges, cela se conçoit, et nous pouvons tracer les degrés successifs de cette transition; mais que le nom d'un vaste pays soit devenu un appellatif, désignant toute forteresse, toute ville, voilà une supposition, dont l'histoire d'aucun pays ne nous fournit d'exemple. Quand même cette opinion serait à priori très probable — ce dont elle est bien loin — cependant elle n'aurait aucune valeur scientifique, tant que l'auteur ne pourrait nous montrer à postériori les degrés intermédiaires par lesquels le mot Parthava a passé avant de devenir appellatif. Sans cela il est impossible de discuter l'opinion de l'auteur, même à titre d'hypothèse scientifique. Pahlā ou Fahla s'emploie, il est vrai, comme nom appellatif; mais ce mot est-il bien identique à Pahlāv-Parthia? Voilà la question qu'il serait bien téméraire dans l'état actuel de nos connaissances, de résoudre affirmativement. Car enfin le lecteur se demandera involontairement : est-ce que le *pahlu*, *pahlav* des écrivains arabes est le persan Pāhlu, ou bien un autre mot, *toto cælo* différent de Pahlav, ayant seulement une ressemblance fortuite de sons? Parmi les preuves apportées par l'auteur, en faveur de son opinion, que Pahlav, comme nom appellatif, s'apposait aux noms de lieux hors d'Eran, il y en a une qu'il tire « d'un passage instructif, mais jusqu'ici peu compris » par les autres savants.

C'est un passage de Zénobe [d'après la traduction de Prud'homme], où se rencontrent les mots : Pahlav-Partavai. Ce lieu, dit M. Olshausen, est ce Partav de l'Arménie septentrionale, qui a reçu son nom des Parthes, et comme il fut le centre du gouvernement d'un district, il se nommait Pahlav, ainsi que nous l'apprend Zénobe. Nous l'avons vu plus haut, la supposition de l'auteur, que Parthav fût bâtie par les Parthes, ne s'appuie sur rien. Nous devons en dire autant de la 2<sup>me</sup> partie de son opinion, que cette ville de Partav se nommait en même temps Pahlav. En premier lieu, le passage de Zénobe où il est dit qu'Artashir avait promis de donner à Anak, Pahlav-Partavai, comme récompense pour le meurtre de Chosroés, est abrégé d'Agathange. Ensuite la moindre connaissance des historiens Agathange, Moïse de Chorène et Sébéos eût suffi pour convaincre M. Olshausen, que dans le passage en question, il s'agit, non du Partav arménien, mais d'un district à l'Est de la Perse, d'un Pahlav qui était le district natal de la famille des Pahlavs. De plus, Zénobe a écrit en syriaque ; au milieu du vi<sup>e</sup> siècle son histoire fut traduite en arménien, mais dans la traduction on conserva soigneusement la transcription syriaque, de sorte que son Pahlav-Partavai ne signifie ni plus ni moins que ce qui se nomme chez Sébéos Parthevakan Pahlav, c'est-à-dire Pahlav parthique. L'auteur nomme ce passage de Zénobe, qu'il a complètement mal entendu, comme nous venons de le voir, « un passage instructif, mais jusqu'ici pas tout à fait compris » [eine lehrreiche aber bisher nicht ganz verstundene stelle]. Cependant déjà en 1863 ce passage fut cité par Patkanian dans son « Essai d'une histoire des Sassanides » [p. 23] où Partav-Pahlavai est expliqué dans une note par « Parthie ». Le traducteur de Zénobe, Prud'homme, renvoyant ses lecteurs à la note de Patkanian [« c'est-à-dire la Parthie »] ajouta de lui-même : « qui formait avant Ardeshir le domaine particulier de la famille Sourèn-Pahlav ». Ce passage même n'a pas été compris par M. Olshausen qui attribuant à Patkanian l'opinion personnelle de Prud'homme demande d'un ton magistral : « Ces Messieurs Patkanian et Prud'homme, d'où savent-ils que les Sourèn-Pahlavs ont régné avant le temps d'Ardeshir, dans l'ancienne Parthie en particulier ? » [Woher die Herrn Patkanian und Prud'homme wissen dass die Suranischen Pahlavs vor der Zeit Ardeshir's speziell im alten Parthien regierten?] Nous ne savons pas



où M. Prad'homme a puisé son opinion, mais il serait très intéressant d'apprendre comment M. Olshausen a découvert que les Sourén-Pahlavs ont « *certainement* » régné en Médie [p. 743]. De même nous serions bien aise d'apprendre pourquoi Pahlav ne peut être qu'une forme néo-éranienne du mot Parthava. Quand même on réussirait dans la suite, à démontrer l'affinité étroite de ces deux mots, alors Pahlav serait selon toute probabilité reconnu, non pas pour la forme néo-éranienne, mais pour la forme parthique, contemporaine de Parthava. Pour le moment les sources nous autorisent à affirmer, tout au plus ceci : que primitivement Pahlav était le nom d'un pays en Parthie, d'où est provenue la dynastie des Arsacides, qui a régné en Perse ; ensuite, que Pahlav était de plus la désignation dynastique de cette famille, tout comme Hohenzollern est la principauté particulière et en même temps la désignation dynastique des rois de Prusse.

K. DE RESTAING.

**Actes du IV<sup>e</sup> congrès international des orientalistes.**  
Florence 1878 (Suite).

Les inscriptions Lybico-berbères étudiées par Halevy et Hano-teau ont été l'objet d'une révision minutieuse de la part de Letourneux. L'alphabet de l'inscription de Tugga a été reconstitué presque complètement, grâce à l'inscription punique correspondante et au texte des inscriptions funéraires de la Tunisie occidentale, dont on retrouve aussi quelques fragments à Carthage. Grâce à ces travaux on a maintenant un alphabet assez correct et un système d'interprétation très logique, s'il n'est pas absolument sûr.

Lenormant s'est occupé de nouveau du mythe d'Adonis-Tammuz des documents cunéiformes et arrive à cette conclusion que le mythe de la mort et de la résurrection du héros, l'un des points fondamentaux du polythéisme sémitique de l'Asie antérieure, tire son origine de la mythologie chaldéo-babylonienne et qu'elle est la source principale de toutes les doctrines polythéistiques qui vinrent troubler l'horizon serein du monothéisme sémitique.

L'infatigable orientaliste continue à publier et traduire des

textes accadiens qui servent à résoudre d'intéressants problèmes.

Oppert a cru devoir appeler l'attention des savants et spécialement des Anglais sur la nécessité de se défier de prétendues traductions publiées par des gens sans autorité et a présenté les versions corrigées des fragments assyriens relatifs à la création, au dieu Nibir et d'un morceau curieux d'origine purement babylonienne sur la guerre de Mérodak et de Tiamat.

Très intéressant à beaucoup d'égards est le travail consacré à l'étude de la kassitide abyssaine et des langues Ghééz et Amharite, publié par Sapet. On y trouve des données géographiques, ethnographiques, historiques et linguistiques, puis un catalogue des manuscrits ghééz, qui ajoutés à ceux contenant des livres de l'Écriture Sainte, des saints Pères, des légendes et panégyriques de Bienheureux, forment toute la littérature abyssaine.

Signalons en passant l'essai de Merx sur les versions syriaque et arménienne de l'histoire ecclésiastique d'Eusèbe; le travail de Hommel sur la patrie primitive des Sémites qu'il fixe, d'après la différence des Faunes arabe et sémitique primitive dans la *Mésopotamie* entre l'Assyrie et la Babylonie proprement dite; de Renan sur une inscription d'Abydos, de Perreau sur la médecine du Rabbi Natan ben Joel ben Palquera exposée dans son ouvrage « Le baume du corps » d'après un manuscrit rabbinique du <sup>xv</sup><sup>e</sup> siècle; le mémoire de Benedetti sur les études talmudiques actuelles, spécialement sur l'Aggada et son annonce d'une traduction de plusieurs Midrashim dans laquelle il s'est efforcé de rester aussi proche que possible de l'original et de rendre le style des légendes du moyen-âge, spécialement de Cavalca et l'essai présenté par Tortoli d'une version copte du livre de Job en dialecte saidique, contenue dans le Cod. Borgien, avec une traduction latine littérale, projet important puisqu'il a pour objet l'étude du dialecte thébain qui a gardé mieux que tout autre le caractère de l'idiome des Pharaons.

Le 1<sup>er</sup> volume des Mémoires du congrès se termine par un travail d'Ascoli, qui en occupe un quart et qui est précieux pour l'étude des antiquités italiques. Le célèbre professeur y explique les diverses inscriptions inédites ou mal connues, grecques, latines, hébraïques des sépultures juives du pays napolitain. Ces inscriptions comblent une lacune qui existait dans l'épigraphie

juive et révèlent le temps et le mode de la renaissance hébraïque qui succéda à la culture grecque chez les Juifs de l'âge roman. Les plus anciennes, écrites en grec ou en latin, datent des premiers siècles de l'ère chrétienne et proviennent de Rome; les autres beaucoup plus récentes, dépourvues de tout symbole, sont en hébreu. La plus ancienne que l'on ait jusqu'ici, était celle que Zung avait publiée et datait de 1083. Il y avait donc une lacune de plus de sept siècles. La découverte d'inscriptions à Venosa, Brindisi, Lacrella et Oria signalées par Tata (1778) puis par Hirschfeld avait diminué cette lacune de trois siècles. Ascoli éclaircit par un long et minutieux examen philologique et historique les inscriptions publiées par Tata, dont la plus ancienne (810) dépasse de 273 ans, celle de Worms ainsi que celles de Tarante, de Trani, d'Oria, éditées par ce savant et une inscription de Brindisi de 832. Il traite en outre savamment des catacombes de Venosa et fait une analyse exacte de la composition des épitaphes.

Après cet intéressant et important travail le volume I des *Mémoires* du congrès nous donne dans la 3<sup>e</sup> et dernière partie, une étude de Weil sur la question déjà discutée par lui de savoir si Mahomet savait ou non écrire et conclut la négative en se fondant sur le verset 47 de la Sura XXIX du *Qoran*.

Puis viennent de Remondini une description de l'astrolabe arabe dont Amari et Desimoni avaient déjà décrit le dos et les tympan; de Saavedra une notice sur un autre astrolabe construit au Caire par ordre du Pape Sylvestre II et de d'A une note sur deux autres instruments arabo-cufiques découverts à Valdagno.

Notons enfin de Lagus un court exposé de la notice donnée par Idrisio, géographe de Roger II, sur les terres de la mer Baltique, un travail de Krehl destiné à disculper les Arabes, accusés d'avoir brûlé la bibliothèque d'Alexandrie, et donnant en outre l'histoire de cette bibliothèque; puis en dernier lieu un mémoire important de Buonazia exposant la méthode à suivre dans les recherches sur la métrique arabe.

Certes on ne dira pas que cette session ait été sans résultats notables.

A. MONACO.

**Centralasiatische studien** von Wilhelm Tomaschek, Professor an der Universität zu Graz. II. *Die Pâmîr-Dialekte*. Wien, 1880. Carl Gerold's Sohn.

Les dernières explorations en Asie centrale ont éveillé l'attention des ethnographes sur les populations qui se meuvent surtout au sud et à l'est du plateau de Pâmîr. Dans ce résultat scientifique, M. de Ujfalvy peut revendiquer une large part et après lui les voyageurs anglais parmi lesquels il faut citer avant tout Robert Shaw et le major Biddulph, associés tous deux à la mission Forsyth.

La plupart des tribus du Pâmîr sont de race Aryenne généralement très pure et doivent se rattacher au rameau éranien. Ce sont principalement les habitants du bassin de Badakchan, ceux des districts de Chignân, de Wakhi et de Roshan au Pâmîr même et enfin plus à l'Est ceux de la province de Sarikol.

On les a désignés sous le nom de *Galtchas* auquel une interprétation assez plausible donnerait le sens de « montagnards. » C'est là du moins l'opinion admise par M. Tomaschek, et les arguments à l'appui nous paraissent de nature à la faire prévaloir. En effet *galtcha*, qui s'écrit aussi *gharca* se rattache à un mot persan *ghar* « montagne » et en outre, les indigènes s'accordent à attribuer cette signification au mot *galtcha*.

Le savant professeur de l'Université de Graz poursuit la solution d'un grave problème d'ethnographie ancienne. A ses yeux, les *Galtchas* représentent les Saces de l'antiquité, que longtemps on avait regardés comme appartenant à une race anarienne, et il veut déterminer le caractère ethnologique de ce peuple fameux dans les annales de l'orient. Dans ce but, il a cherché à s'entourer de toutes les lumières qui pouvaient l'éclairer dans ses recherches et parmi les éléments de solution, la connaissance approfondie des langues constituait certainement un des plus importants.

Au point de vue linguistique ce travail comble une lacune qu'on regret-tait jusqu'ici dans les résultats acquis de la méthode comparative. Les idiômes éraniens de l'Asie centrale étaient parfaitement ignorés du reste du monde ; tout au plus le pushtu et l'ossète figuraient-ils parfois comme point de comparaison, dans les ouvrages d'érudition. Mais les dialectes nombreux et variés des montagnes qui enserment le Pâmîr échappaient totalement aux investigations. Il n'a pas fallu moins de vingt années d'exploitation activement poursuivies pour arriver au résultat que nous apprécions aujourd'hui.

M. Thomaschek a été précédé dans la voie où il s'engage par trois des voyageurs qui ont, en ces dernières années, parcouru le plateau de Pâmîr.

De 1867 à 1868, le pandit Munphul Meer Moonshee fit une expédition au Badackchan et dans le bassin de Kokcha. Nous lui devons une classification des idiômes du Pâmir et une esquisse de leurs caractères généraux. A la fin de la même année, R. Shaw, désireux d'ouvrir à l'Angleterre des débouchés vers le Khanat de Kashgar, partait pour cette dernière ville et deux ans après il suivait la fameuse exploration anglaise de Sir Douglas Forsyth. Il eut ainsi l'occasion d'étudier les dialectes Galtchas, qu'il connaissait d'ailleurs déjà, car ses articles dans le *Journal de la Société Asiatique du Bengale*, datent de 1876 (1). Enfin Faiz-Baksh en 1865, 1869 et 1870 explora successivement les Khanats de l'Ouest, Khiva, Boukhara, puis Balkh et Samarcande, enfin le Wakhan et le Pâmir. Il nous fournit quelques données générales sur les idiômes galtchas. Mais, le travail de M. Tomaschek inaugure un système d'investigations vraiment scientifiques que son livre ne manquera pas de provoquer.

Les principaux dialectes galtchas se réduisent à six. Le *Minghari*, en usage dans les hautes vallées du Kafiristan : il se rapproche singulièrement de la langue de l'Avesta. Le *Sanglütchi* est parlé par les tribus qui s'étendent entre Mungan et Ishkâsham, au S.-O. du Pâmir. Dans ce dernier canton, on emploie l'*Ishkâshami* à peu près inconnu jusqu'ici. Le mieux étudié des idiômes est le *Wakhi*, langage du district de Wakhan. M. Tomaschek le croit intimement lié avec le pehlevi. Sa phonétique offre des détails très intéressants, mais que forcément nous devons négliger ici. Après le *Wakhi*, le *Sarikoli* est le plus important des idiômes pâmiriens. Il faut y voir les maigres restes de l'ancienne langue des Sacés, et à ce titre elle est du plus haut intérêt pour les ethnographes. Du *Yaghnobi*, parlé dans la vallée de Yaghnob aux sources du Zarafschan, nous savons peu de chose : à peine M. de Ujfalvy a-t-il réussi à rassembler quelques mots.

Après une esquisse rapide des traits généraux qui distinguent les idiômes galtchas, M. Tomaschek en aborde l'étude d'une manière plus intime. Son travail est à la fois gramatical, philologique et lexicologiques. En ce qui concerne les noms et noms de nombre il est purement lexicologique. C'était peut-être la meilleure méthode pour le but qu'il se proposait et qui consiste à nous donner une idée aussi exacte que possible des dialectes du Pâmir.

A l'exemple de Pictet, l'auteur examine les différents mots qui servent à rendre une idée principale dans chacune des langues. Ce procédé, en même temps qu'il nous donne le vocabulaire galtcha, nous permet de faire toutes les observations philologiques que suggère la vue simultanée des différents termes.

(1) Vol. XLV, pp. 139-278 ; Vol. XLVI pp. 97-126.

En parcourant cette partie de l'ouvrage de M. Tomaschek, on est surtout frappé des ressemblances souvent parfaites, que présente la physionomie, de bon nombre d'expression avec leurs équivalents dans les autres idiômes aryens. Cette coïncidence est surtout remarquable dans les termes qui ont trait aux relations de parenté,

L'étude des noms de nombre révèle les mêmes particularités et mène à de semblables conclusions. Souvent l'identité est complète et de tous ces faits le caractère indo-européen des langues du Pâmir se dégage avec la clarté de l'évidence.

M. Tomaschek nous a donné d'une manière très développée la théorie du verbe dans les idiômes de l'Asie moyenne. Deux traits caractérisent surtout cette partie du discours. Les riches formes de la conjugaison éranienne ont disparu ou se sont considérablement simplifiées; ensuite, la plupart des relations de temps et de mode sont exprimées au moyen d'auxiliaires.

L'espace nous manque pour analyser dans ses détails les plus intéressants l'œuvre du savant professeur de Graz. Mais nous comptons à une autre occasion développer d'une façon plus large les conclusions générales qui ressortent de cette étude pour la connaissance des idiômes de l'Orient. Bornons-nous pour le moment, à quelques observations, voici par exemple, des mots dont le sens, assuré dans les dialectes du Pâmir, confirmera les explications plus ou moins conjecturales données à certains mots de l'avesta : *Körk*=*Kahrkasa*, coq. *Post*=*pis'trem* blé moulu, pain !. — *y-urm-arema*, bras. — *Skön* briser; cp. *skendem* fracture. — *Piswan*=*pühnem*, repas de midi. *Khaudh*=*Khaoda* casqué. *Shish*=*spis* (suis) vermine, *ghuny*=*gaona* poil, chevelure.

Très remarquable est le mot *livo* (= *daeva*) qui signifie également démon.

Les rapprochements des mots pâmiriens et éraniens ou sanscrits sont généralement faits avec jugement et exactitude. Par-ci par-là pourrions-nous à peine citer quelques explications ou assimilations hasardées. Ainsi nous ne saurions admettre que *warekhhk*, *warezhdag*, fatigué, vienne de *ric* abandonner; ni *thud* foie, de *tu* être puissant, ni *naghan*, pain, de *ni Kan* creuser, pour enterrer. *Brtn* jeune et (P.) *burtn*, *barin* coupure, ne peuvent guère être étroitement apparentés, non plus que *parian* déclivité et P. *barin* élévation. — *Dom* dos et *dhüm* queue, ne peuvent pas correspondre tous deux à *duma* queue.

Ces légères imperfections n'ôtent rien à la valeur d'un pareil ouvrage. Dans des premiers essais il vaut même mieux de pêcher par surabondance et hardiesse; la science peut plus facilement élagner que compléter.

J. VAN DEN GHEYN. S.

A. BERGAIGNE. *Les figures de rhétorique dans le Rig-Veda.* (suite.)

Nous recevons de M. Bergaigne la lettre suivante que nous nous empressons de publier. Ce que nous voulons avant tout, c'est la solution des questions scientifiques et le respect des droits de chacun. L'éminent sanscritiste nous permettra certainement de présenter aussi quelques observations.

Monsieur,

Dans une première lettre, je vous ai annoncé l'intention de répondre à votre article sur ma *Rhétorique védique*, quand il serait terminé. Je voulais vous remercier d'abord de l'appréciation si bienveillante que vous donnez de l'ensemble de mes travaux sur le Rig-Veda, et tâcher ensuite de dissiper certains malentendus qui, par ma faute sans doute, me semblaient exister entre nous. Avec autant de loyauté que de courtoisie, vous refusez de poursuivre vos critiques avant que je me sois expliqué. Pour ne pas priver plus longtemps vos lecteurs, et moi tout le premier, de la suite de vos observations, je m'empresse de satisfaire à votre désir.

Il y a deux choses à considérer dans mon opusculé, l'idée première et les détails.

L'idée première est que les poètes védiques, loin d'éviter la bizarrerie dans la combinaison des figures, la recherchent, et qu'en tenant plus de compte de ce goût, l'interprète peut se dispenser de multiplier les acceptions des mots autant qu'on l'a fait jusqu'ici. Mais il n'est jamais entré dans ma pensée de nier que, dans la langue védique ainsi que dans les autres langues, un même mot peut avoir, comme vous le dites très-justement, « un sens propre, originaire. puis un sens dérivé et un sens figuré, et de plus des significations différentes. » Quoique j'aie fait de la simplification du vocabulaire un système, ou, pour parler plus exactement, une méthode d'interprétation, je n'ai garde de m'interdire à moi-même le droit de donner à un seul mot plusieurs sens quand la nécessité m'en semble démontrée. La réaction que je tente contre la disposition naturelle des premiers interprètes à multiplier les acceptions pour rendre la traduction plus aisée peut être exagérée, comme toutes les réactions : elle n'est pas aveugle. D'autre part, si je défends l'interprétation littérale pour un grand nombre de formules auxquelles cette interprétation donne un tour paradoxal, c'est que le paradoxe m'y paraît voulu. Mais qui dit « paradoxe » ne dit pas « non sens », et je crois qu'il n'y a aucune ressemblance, même lointaine, entre mes interprétations, et ce que serait la traduction de *astidanti* au vers X, 85, 32, par « sont assis dessus », ou celle de « monter son ménage » par *domum ascendere*.

Conteste-t-on d'une façon absolue le goût des poètes védiques pour les

combinaisons des figures les plus étranges ! Alors, je n'ai plus qu'à me taire... provisoirement, et jusqu'au jour où j'é publierai le travail que j'ai annoncé sur les paradoxes proprement dits et les énigmes paradoxales. Accepte-t-on au contraire l'idée première de mon opuscule ? La discussion peut alors s'ouvrir sur les détails.

Vous n'en relevez dans votre premier article qu'un petit nombre, tous empruntés à mon premier paragraphe, et là encore, je crains de ne pas m'être bien fait comprendre. Mon objet n'a été dans cette introduction que de rappeler d'une façon générale la hardiesse des comparaisons védiques et d'en donner quelques exemples sur lesquels je ne prévoyais guère de contestation. Je n'ai fait d'exception que pour la comparaison du vers X, 180, 2, où figure le mot *srka* dont j'ai donné une explication nouvelle, que je persiste à croire la plus vraisemblable, sans prétendre la donner pour certaine, mais à laquelle on ne peut en tout cas opposer un sens « classique » de ce mot, puisque, en dehors du Rig-Veda il ne se rencontre que chez les lexicographes. Pour les autres citations, j'attendais si peu la contradiction que j'ai cru pouvoir me contenter d'indiquer les traits essentiels des comparaisons, sans m'attacher à une rigueur de traduction qui aurait inutilement embarrassé la marche de l'exposition. Cette observation répond, ce me semble, à une bonne partie de vos critiques. Qu'importe que j'aie dit que les guerriers prennent leurs chevaux pour ailes, VI, 47, 31, au lieu de traduire « s'avancent avec des ailes qui sont leurs chevaux », ou que les suc de Soma sont comparés à des rivières qui remplissent un étang, X, 43, 7, au lieu de traduire « coulent en se réunissant dans Indra (et non simplement vers Indra, puisqu'elles se réunissent en lui.) comme les rivières dans un étang » ? De même, au vers X, 134, 6, peu importe que *bhar* ait son sens propre ou un sens dérivé ; ce n'était pas sur le verbe que portait mon observation, mais sur la « puissance » ou la « force » comparée à un « crochet ». Enfin, en disant que les oiseaux qui servent d'attelage aux Açvins deviennent leurs ailes quand ils sont eux-mêmes comparés à des aigles, il est clair que je n'entendais pas traduire, mais extraire ce qui semble bien en effet implicitement contenu dans une comparaison qui assimile les deux divinités à deux aigles, en même temps qu'elle les représente « volant au moyen d'oiseaux », V, 74, 9.

Dans votre observation sur Indra, comparé, ai-je dit, à une vache qui se laisse traire, vous n'avez pas pris garde que je citais en même temps que le vers VIII, 82, 3, le vers Vâl. 4, 4, où l'image est précisée : « Nous l'appelons comme une vache qui donne un lait abondant, semblables nous-mêmes à ceux qui traient la vache ».

Je crois qu'il y a encore entre nous un malentendu au sujet de mon interprétation du vers VII, 32, 20, et que mon expression « tourner » Indra



en est la cause. Vous y substituez le terme « fléchir ». Lequel des deux convient le mieux à l'œuvre du charpentier qui « fabrique » une roue? J'ai bien peur que ni l'un ni l'autre ne soient le terme propre. Mais c'est là en tout cas l'idée que je voulais exprimer. Le poète compare son action sur Indra à celle du charpentier qui fabrique une roue. Le jeu de mots sur *name* et *nemim* est évident. Mais outre ce jeu de mots il y a une allusion à l'idée que le dieu roulera comme une roue dans la direction du prêtre (cf. IV, 1, 3).

Vous insisterez en disant que *nam* a « ce sens figuré qui enlève à l'expression sa crudité ». C'est par une observation du même genre que vous croyez adoucir la crudité de cette autre comparaison « Varuna garde nos pensées comme des troupeaux (paçvo), comme des vaches », VIII, 41, 1, et aussi celle des vers VII, 32, 2; X, 43, 4, auxquels vous ne faites qu'une allusion rapide. Ici je vous demanderai la permission de vous répondre à mon tour par un exemple emprunté à notre langue. Il n'y a pas de sens primitif plus effacé chez nous que celui du verbe « étonner ». Supposez pourtant une phrase où l'homme étonné serait comparé à un chêne renversé à terre? Dans quel sens alors prendriez-vous le mot « étonné»? Et quel sens devons-nous donner aux verbes dont le sens propre est « courber » ou « garder » dans des comparaisons où il est question de roue et de vaches? N'est-il pas évident que c'est le sens qui s'accorde avec cette comparaison? Admettons que le verbe *ā name* ait réellement pris le sens figuré du français « fléchir ». Il reprendra son sens matériel de « courber » dans la comparaison d'Indra à la roue que courbe le charpentier. Il aura si l'on veut les deux sens à la fois. Mais en quoi le jeu de mots diminuera-t-il la hardiesse de la comparaison, seul point qui soit en cause? Ce sera seulement une bizarrerie de plus.

En vertu de ce principe que le sens du mot se précise par le contexte, j'ai cru pouvoir laisser au mot *pārayishnu*, que vous traduisez « qui sauve », son sens étymologique « qui fait traverser », dans un passage où il est appliqué à ces *cavales*, X, 97, 8.

Reste le vers VIII, 24, 6. Ici la question est purement lexicographique. Je traduis *ā rnomi* avec Grassmann et M. Ludwig, dans le sens de « remplir ». Le sens tout à fait primitif est « agencer avec », par suite « munir de », et non « aller vers ».

En terminant, je vous renouvelle, Monsieur, mes remerciements pour l'estime que vous voulez bien faire de mes travaux, et je vous prie d'excuser la liberté avec laquelle j'ai répondu à des critiques que j'aurais peut-être dû ne pas relever, en considération des éloges beaucoup trop flatteuses dont vous les accompagnez.

Agréez, etc.

A. BERGAIGNE.

Il n'est point étonnant qu'il règne ici un malentendu. Mon travail n'était point achevé; ma pensée ne devait se dégager complètement que de l'ensemble et ne pouvait se formuler nettement et précisément qu'à la fin de cette étude. Voici d'abord les réflexions que nous suggèrent les observations critiques de M. Bergaigne. On comprend parfaitement que vu le but poursuivi, M. Bergaigne n'ait point, en certain cas, visé à l'exactitude scrupuleuse. Mes remarques en ces cas ne l'atteignent pas et ne peuvent servir qu'à déterminer le sens objectif des mots et des textes. En parlant du sens de *asidanti* au vers X, 85, 32 j'ai voulu simplement prouver que *asad* a un autre sens que s'asseoir dessus et que l'on n'est point autorisé à traduire au v. X, 43 4 « s'asseoir sur Indra »; qu'en conséquence il faut souvent donner aux mots védiques plusieurs sens différents.

Que l'on appelle « classique » le sens des mots que donnent les lexico-graphes cela ne change rien à la chose et je ne tiens nullement à ce terme. Toutefois il me semble que le témoignage d'un auteur de dictionnaire vaut bien celui de tout autre écrivain contemporain; il a même l'avantage d'être plus précis et plus certain. Mais je veux laisser ce terme de côté et je dirai simplement que ni l'étymologie, ni l'emploi, ni la dérivation, ni la lexicographie ne permettent de rendre *srka* par mâchoire.

Au v. X, 44, 4, il faut traduire « les sources coulent vers Indra et non dans Indra puisque le mot védique est *abhi* qui signifie certainement vers et non dans. — De même au v. VIII, 24, 6. Si même *ā rñomi* peut être pris comme transitif (ce que nous ne pouvons admettre) (1) le sens sera « faire aller vers », exciter vers, pourvoir de » et non « remplir ». Or nous avons là précisément cette différence de nuances sur laquelle j'insiste. Faire couler les Sômas vers Indra, munir le Dieu de chants de louanges (c'est-à-dire lui en procurer) cela est du style le plus simple et le plus usité. Faire couler dans Indra, remplir Indra de chants c'est, au contraire, de la métaphore bizarre et contre nature.

J'avais bien remarqué le Vâl. IV, 4. ; mais là, pas plus qu'ailleurs, Indra n'est assimilé à une vache. Le sens obvie du vers est : Nous t'appelons dans notre désir des biens comme des trayeuses (appellent) une vache bonne laitière. Les termes sont parfaitement parallèles : *tvā vāyam sudughdham iva goduhas*. Cp. I, 24, 1. qui explique clairement ce passage. Pour mieux faire comprendre la chose comparons à celle-ci une autre figure du même genre.

(1) Je tiens, avec Böhtlingk, Roth, Benfey, Wilson, Lassen et autres, le sens intransitif « aller » pour principal en sanscrit. Il n'est guère admissible qu'il dérive du sens transitif. Ce dernier du reste n'est pas applicable au passage en question, car en ce cas l'on aurait « je fais aller vers toi, j'excite vers toi avec des chants » ; ce qui donne un sens boiteux.

Le poète hébreu dit au psaume XLI, 1. « mon âme te désire ô Dieu ! comme le cerf, les sources d'eaux ». Ici évidemment le psalmiste ne compare pas Dieu à de l'eau, la comparaison est établie entre le désir de l'âme et celui du cerf ; il en est de même dans notre passage. Le chantre védique invoque Indra pour en obtenir des biens comme les pasteurs appellent une vache bonne laitière pour en obtenir du bon lait. Tout cela est très simple.

L'exemple tiré du verbe *étonner* n'est point applicable ici, car ce mot a perdu complètement sa signification primitive.

Pour bien comprendre mes remarques sur le sens du mot *namé* et le V. VII, 32. 20 il faut se rappeler le principe suivant : lorsqu'un mot a dans une langue un sens double, à la fois naturel et figuré et qu'il n'existe point, dans la langue du traducteur, de terme correspondant exactement au mot original et possédant ces deux sens, il faut alors, pour le rendre, employer des expressions différentes selon le cas.

Nous comparerons très bien l'agitation d'un cœur troublé par la passion à celle de la mer soulevée par les vents, la sérénité de l'âme à celle d'un ciel azuré, parce que les mots français « agiter, agitation, sérénité », ont les deux acceptions. Mais, pour rendre *nam*, le mot propre nous manque. Nous approcherions du vrai si nous disions « fléchir Indra comme le charpentier *fléchit* (fait fléchir) la jante de la roue ; faire incliner Indra pour nous, vers nous, comme le charpentier fait incliner la jante ». Employer à la place un mot qui n'a que le sens propre et matériel, tel que *courber*, c'est à nos yeux, dénaturer la figure. Il ne s'agit pas ici de fabriquer une roue, mais de ployer le bois qui doit former la jante.

Dans cette comparaison : « Garder les pensées des hommes avec le même soin qu'un pasteur garde ses troupeaux » il n'y a rien que de très naturel, pourvu que l'on emploie le mot « garder »

Le sens que l'on prête au verbe *bhar* au v. X, 134, 6, n'est pas du tout indifférent ; celui que je lui donne enlève presque toute crudité à la figure. « Porter sa force comme un crochet » est au contraire très bizarre.

Du reste, comme je l'ai dit dès le commencement, les vues de M. Bergaigne ne diffèrent des miennes que quant aux détails, quant aux conséquences du système. Le mot *úrva* nous fournirait un des meilleurs exemples de cette divergence. Il me serait impossible de traduire « les Pitris se rassemblent dans leur étable. » *Urva* est, par soi, simplement une enceinte ; quand le poète veut désigner une étable il ajoute *gónám, gavám* etc. preuve évidente que dans sa pensée *úrva* ne suffit pas seul à cet effet.

Ajoutons-le en terminant ; eussé-je cent fois raison, la vaste science de M. Bergaigne n'en souffrirait pas la moindre atteinte. Il y a entre nous différence d'appréciation ; rien de plus.

C. DE HARLEZ.

**Hyan-go zi-syo.** Dictionnaire polyglotte militaire et naval. Français Allemand, Anglais, Neerlandais et Japonais. Avec figures. Par le bureau de traduction de l'Etat-major général du Japon. *Tokio*, 13<sup>e</sup> année meidi (1880). — Un vol. in-8° de 977 — xxxv pp.

Ce grand vocabulaire qui vient de nous arriver à Paris, est un nouveau témoignage de l'étonnante activité scientifique de la nation japonaise. Rédigé sous la direction d'un savant indigène, très versé dans la connaissance de plusieurs langues européennes, M. le colonel Harada Kadamiti, et imprimé d'une façon remarquable par un typographe du pays, il est d'un grand intérêt pour les japonistes qui y trouveront une foule d'expressions techniques introuvables dans les autres dictionnaires.

Un Atlas, renfermant 198 figures gravées avec soin et expliquées en langue japonaise, complète cette utile publication. Les philologues pourront entreprendre sur ce livre un travail fort curieux au sujet des nombreux néologismes introduits, depuis vingt ans surtout, dans le sein de la langue japonaise.

LÉON DE ROSNY.

H. DE CHARENCEY. *Des signes de numération en Maya* in-8° 7 pp. Alençon 1881.

Dans ce court opuscule le savant américaniste, fournit une contribution nouvelle et précieuse pour le déchiffrement des manuscrits *yucatéques*, spécialement du *Codex Troano*. Une figure ovale restée sans explication est reconnue par lui comme l'hiéroglyphe du nombre 20 que l'on croyait absent du manuscrit. Cette même figure allongée en coin et placée deux et trois fois dans une sorte d'écu représente les multiples 40 et 60. Il n'est guère possible de contester ces résultats. Enfin l'origine de la forme | représentant le nombre 6 est très judicieusement rapportée aux 5 points en ligne verticale des Mexicains, auxquels les Mayas devraient leurs chiffres. La lecture de cette étude ne laisse, après elle, qu'un seul *desideratum* c'est que le savant auteur ait eu également en vue les lecteurs non spécialistes.

C. H.

#### Varia.

**Congrès de Tiflis.** — Le 8 septembre de cette année s'ouvrira à Tiflis un congrès archéologique dont les travaux s'étendront aux monuments primitifs, classiques, chrétiens et musulmans. Il en sera parlé plus longuement dans le prochain numéro. La présidence du congrès est dévolue à MM. le comte A. S. Uvaroff et A. V. Komaroff.

**Congrès international des Orientalistes. V<sup>e</sup> session.**

Cette session se tiendra à Berlin du 5 au 12 septembre de cette année, sous la présidence du Prof. D. Dillman.

Les libraires Brockhaus à Leipzig et Asher et Co à Berlin reçoivent les demandes de cartes de membres du congrès. Tout ce qui concerne les travaux du congrès doit être adressé à l'un des membres du comité d'organisation.

*Date de la mort de St-Ephrem.* Voici un nouveau renseignement que nous communique M. le Marquis S. d'Hierapolis. Dans un manuscrit arabe, en sa possession, et contenant la vie et épitres du grand écrivain syriaque, la date de sa mort est fixée au 28 janvier, sans indication d'année.

M. A. Bashmakoff dont nous avons annoncé le prochain départ pour la Bulgarie, compte joindre aux études juridiques celle de la littérature nationale et populaire de ce pays, spécialement, de ses traditions orales. Il fera part à la *Revue* du résultat de ses recherches.

M. Rhys Davids a commencé à Londres (St-Georges Hall, *Hibbert Lectures*), le 26 avril dernier, une série de six conférences sur « les origines et le développement de la religion, étudiées à la lumière du Bouddhisme ». Dans la première, il a examiné les rapports du Bouddhisme avec les autres religions de l'Inde ; dans le 2<sup>e</sup>, la doctrine des Bouddhistes sur la transmigration. Le troisième a traité des écritures bouddhiques.

Sous le nom de *Selected Essays*, M. Max Müller publie une édition augmentée des *Chips*, où l'on remarque surtout une importante étude sur les textes sanscrits découverts au Japon.

On a ouvert récemment plusieurs pyramides en Egypte. Ces fouilles ont rendu à la lumière plusieurs papyrus que M. Maspero se propose de publier et de traduire. On espère surtout trouver dans ces documents de quoi combler la lacune entre la VI<sup>e</sup> et la X<sup>e</sup> dynasties des rois égyptiens.

Le Destour Jamaspi Minocheherji, notre collaborateur, publie à Bombay depuis le 1<sup>er</sup> janvier 1881, une revue hebdomadaire portant le titre de *Hakha Mazdayasnanam*, l'ami des Mazdéens.

Chaque numéro contient après le calendrier parse et hindoue de la semaine, deux textes avestiques avec traduction et différentes études traitant de la nature de la loi mazdéenne, des croyances, rites, mœurs, histoires, légendes des Parses et du Mazdéisme. Le tout offre un grand intérêt et se recommande à la lecture ; malheureusement tout y est en guzerati.

M. A. Desgodins, provicaire du Tibet, va publier :

1<sup>o</sup> un dictionnaire tibétain-latin-français complétant les dictionnaires publiés en Europe.

2<sup>o</sup> un dictionnaire tibétain-latin-français, abrégé, contenant les mots de la conversation, avec de nombreux exemples, de petites phrases usuelles, expliqués en latin.

Revues.

**Academy** (Avril-Mai). Le n° du 2 avril annonce, en leur donnant de justes éloges, les ouvrages suivants : *A Treatise on the use of tenses in Hebrew and some other syntactical questions*, by E. Driver M. A. 2<sup>e</sup> édition revised and enlarged. La nouveauté est surtout dans un appendice traitant de l'apposition, du *casus pendens*, des infinitifs avec *ו* etc.

*Dasche Hannesigah sive leges de accentus hebraicae linguae ascensione*, J. Wijnkoop (Leyden). *Fleischer*. Beiträge zur Arabischen Sprachkunde. Suit une relation des dernières excavations faite en Egypte.

Autres articles et compte-rendus.

*Mero, the queen of the world*, by Charles Marvin. On conçoit que l'histoire de cette cité fameuse dans les annales de l'Orient ait tenté la plume d'un écrivain. Le travail de M. Marvin est une collection des plus utiles renseignements tirés des sources russes et anglaises sur cette intéressante contrée (19 Mars).

*The conspiracy against the ottoman Kalifat*. Dans deux articles du 19 mars et du 26, M. George Percy Badger s'occupe de la controverse qui s'agite aujourd'hui dans plusieurs journaux pour savoir si le sultan a le droit de représenter Mahomet sous son double caractère d'*Imperator* et de *Pontifex Maximus*. Pour la négative penchent surtout l'*Al-Isikbal*, feuille imprimée à Genève, l'*An-Nahlah*, imprimé à Londres et l'*Al-Khilafah*. Au contraire l'*Al-Ghairat*, publié en persan et en arabe, défend les droits du sultan.

*Buddhist chronology*. Lettre du Dr Frankfurter sur le double sens du *Nirvana*. Dans le *Buddhavansa* c'est l'époque où Bouddha acquit la plénitude de la sagesse; sa mort serait en 483. Ainsi s'explique la divergence des deux chronologies bouddhistes.

*The Sinhalese Handbook*, by Rev. Cornelis de Alwis. Excellent ouvrage élémentaire comprenant une grammaire, des exercices de conversation et un vocabulaire complet. Les caractères singhalais sont rendus en lettres anglaises; ce qui rend le manuel très pratique.

*Niti-Nighanduwa, or the vocabulary of Law*, translated by Pânabokka. Traduction d'un ouvrage singhalais publié en 1818, par un moine bouddhiste sur les anciennes lois de Ceylan.

*La province chinoise de Yunnan*, par Emile Rocher, 2 vol. Histoire de ce pays, basée sur les ouvrages indigènes. On reproche à l'auteur d'avoir adopté pour les transcriptions des noms chinois l'orthographe du dialecte de Peking, trop peu répandu.

Dans un article intitulé « *The Cyrillic and Glagolitic alphabets* » le Dr Isaac Taylor examine la question de l'origine des 14 lettres ajoutées à

l'alphabet des anciens Slaves. Il les compare aux onciales et aux ligatures grecques du ix<sup>e</sup> siècle; celles de l'alphabet glagolitique lui paraissent se rattacher au caractère cursif usité plus tôt.

*Kamilarvi and kurnai*, by Loriner Fison and Howith. Cet ouvrage important est l'œuvre de deux hommes compétents, l'un missionnaire résidant à Fiji, l'autre explorateur célèbre. La question qui y est traitée concerne un point capital d'anthropologie pour l'état social de l'homme préhistorique par l'investigation des formes premières du mariage.

*Practical Grammar of the Turkish Language*, by Dr Ch. Wells. Cet ouvrage de grande valeur initie parfaitement à l'un de nos plus intéressants idiômes modernes.

*Seven years in South Africa*, by Dr Emil Holub, 2 vol. C'est le récit d'un séjour de sept années fait en Afrique par l'auteur. Nous remarquons surtout dans cet ouvrage la persévérante ardeur du Dr Holub, un caractère parfaitement esquissé de Khame, roi des Bamangwatos et une description très réussie du *Diamond field* (23 avril).

*Ludwig. Commentary on the Rig-Veda* 1<sup>er</sup> vol. Cet ouvrage marque, dit l'Academy, un nouveau point de départ dans les études védiques et réagit contre la tendance divinatoire de plusieurs interprètes. (*La Revue* en donnera un compte-rendu).

Le professeur D. Sayce continue la relation si intéressante de son voyage en orient. A Tarse il visite et décrit le *Duneh Tash*, appelé « tombeau de Sardanapale »; à Smyrne la statue de Niobé, d'un genre presque égyptien et portant des inscriptions hittites; à Ali Agha, à Hassanly, à Kalabassary des tombes et des constructions diverses, murs cyclopéens, inscriptions grecques, etc. Le N<sup>o</sup> du 30 avril de l'Academy nous apprend que le savant professeur est heureusement revenu de son expédition scientifique.

*Bibliothèque de l'école des hautes études*. Etudes d'archéologie orientale, par Ch. Clermont-Ganneau. T. I, 1<sup>re</sup> livraison. Voici les plus intéressantes de ces études. Le stèle de Byblos. M. Cl. Ganneau pense que l'inscription donne la dédicace des travaux exécutés par le roi Yehawmelik en l'honneur de la déesse protectrice de Ryblos. Une seconde étude examine la première inscription phénicienne d'Umm-el-Awâmid. L'auteur identifie cette ville avec Pala-Tyros, située, d'après Strabon, à 30 stades de l'ancienne Tyr. Citons encore une comparaison entre le mythe de Horus et saint Georges (??) (9 Avril).

*Society of biblical archaeology*. Conférence du président S. Birch sur les pyramides de Sakkara (8 Mai).

Le prochain ouvrage que publiera la *Clarendon press* sera le texte sanscrit de la *Sukhavatî vyûhâ*, la principale autorité du bouddhisme chinois et japonais.

Les fac-similes de manuscrits que va publier la société de paléographie appartiendront à une version persane du Koran, à une inscription phénicienne de l'an 252 A. C. et à des manuscrits sanscrits, arabes, syriaques, hébreux et coptes de différents âges (14 *Mai*).

**Indian antiquary.** *Mars.* FLEET. Inscriptions sanscrites et canaraises. Inscriptions de Bâdâmi, concessions de terre, noms de pèlerins, imprécations contre les profanateurs des objets consacrés à Vishnou, consécration de temples et de bastions, louanges de grands personnages, de Lakshmi, etc. M. Fleet y donne le texte sanscrit et la traduction de dix inscriptions. Nous y remarquons cette sentence : une mort glorieuse est préférable à la perte de la réputation. *Varam tejasvino mrtyur namâ nabhañgam.* 6 planches donnent des textes originaux en canarais et en devânagari.

FAZL LUTFULLAH. *The Wahhâbis.* Histoire de la secte musulmane et de l'empire des Wahhâbis (centre de l'Arabie) depuis leur origine (1691). Leurs doctrines religieuses. Introduction de ces doctrines aux Indes anglaises (1821). Développement et influence du Wahhâbisme au Guzerat.

D<sup>r</sup> F. KIELHORN. *On the jainendra-Vyâkarana.* Description de quatre manuscrits et d'un manuscrit du *pañcavastuka*. Contenu de la grammaire *Jainendra*, son auteur.

F. STEEL. *Contes populaires au Panjab.* Contes de la princesse Pepperina.

REV. S. BEAL. *Kwan gîm.* Courte étude sur la nature de cette divinité. On y voit avec surprise que l'auteur ne semble pas soupçonner l'existence des travaux postérieurs à ceux de Burnouf.

E. SENART. *Inscriptions of Piyadasi* 4<sup>e</sup> et 5<sup>e</sup> édits. ; texte transcrit et traduction.

P. DE MELHO. *Les castes chez les races tamoules.* Relation écrite en 1788.

S. BEAL. *Choung lun or pranyamûla-sâstra-tika of Nâgârjuna.* Stances sur le nirvâna ; texte et explication.

MISCELLANEA. *An American puzzle.* Origine sanscrite du jeu du solitaire. Extrait du *Jyôtiṣṭatwa*. — Quelques légendes de monnaies arabes. — Extraits du Mahâbhârata, traduits en vers par JOHN MUIR. — Asiatic societies. — *Mathura*, a district memoir, by F. S. GROWSE. Résumé complet et plein de talent de tout ce qui concerne ce gouvernement.

Avril. 1<sup>o</sup> *Old slabstone monuments in Madras and Maisun*, by Lieut. Col. B. Branfill. — 2<sup>o</sup> *Monuments funébres, Kistvaens*, avec armes, poteries, etc., 2 pl. — 2<sup>o</sup> *Ancient palm leaf Mns. lately acquired for the government of Bombay*, by P. Kielborn. — Listes de ces manuscrits, contenu et date. — 3<sup>o</sup> *Sanscrit and old Canarese inscriptions*, by J. F. Fleet (suite). — 4<sup>o</sup> *The inscriptions of Asoka*, by Pandit Bhagwânâlâl Indrajî. —



Edit de Jangadâ, texte et traduction. — 5° *Indian travels of chinese buddhists*, by Rev. S. Beal.-Yüan Chan et Hwui Lun. — 6° *Chinghis khan and his ancestors*, by H. Howorth (suite). — 7° *Readings from the Bharhut Stûpa*, by D. Rudolf Hoernle. — 8° *Chinese translation of sanscrit texts*, by Max Müller. — BOOK NOTICES : *Pahlavi texts. I.* by Ed. West D. Ph. — *Selections from the Calcutta Review.*

*Journal of the asiatic Society of Gr. Br. and Ireland*, vol XIII, PART. II.

a) Etude de M. Howorth sur les Khitais (N. de la Chine). — Découverte des ruines de la cité bouddhique de *Nagarahara* dans la vallée de la Kaboulie (Kabul river). — La loi hindoue à Madras, p. M. Nelson. — Des noms propres des Mahométans, p. S. Colebrooke.

**Journal asiatique.** N° 2. *Février-Mars.* — I. A. SENART. Inscription de Piyadasi. Continuation des études du savant pâliste, XIII<sup>e</sup> édit de P.; double texte et savant commentaire. Traduction : Conquête du Kalinga; les maux de la guerre affligent le cœur de Piyadasi, les seules conquêtes légitimes sont celles faites dans l'intérêt de la religion; les descendants de Piyadasi ne doivent point en faire, etc. Parmi les rois ses voisins P. cite Antiochus, roi des Yavana, Ptolémée, Antigone, Magos, Alexandre. XIV<sup>e</sup> édit; texte quintuple, commentaire et traduction. Note sur les édits en général. — Inscription des édits de Girnar et de Khâlsi. — 2. P. KIEL. Une inscription (hiéroglyphique) de l'époque taïte, quadruple inscription d'une statuette. (A 84 Louvres) louanges de Harûa, époux de la reine Améniritis (?). — 3. J. HALEVY. Inscription du Safa. Continuation des études précédentes. Insc. 215-366. Même genre d'inscription. — 4. Explication des mots assyriens *pu'gu* et *dannu* (peine et calamité) par M. Guyard. — J. HUART. Chronique littéraire de l'extrême orient. *Chine* I. Collège d'études supérieures, langues étrangères et science. II. Dictionnaire des noms géographiques chinois de M. Playfair; lacunes. III. Nouveaux ouvrages sur la philosophie religieuse de la Chine. IV. Mémoires de la mission de Tçianganann, concernant l'histoire naturelle. V. Manuel pratique de la langue mandarine, par P. von Möllendorff; très recommandable. — Contes fantastiques, traduit par Gilles. *Cursus litteraturæ sinicæ* du P. Zottoli et autres ouvrages relatifs à la Chine. — *Corée* VI. Histoire de la Corée (par M. Ross). Ses guerres avec la Chine. — VII. Voyages en Corée, par M. E. Oppert, avec dictionnaire coréen. — 4. P. Leboucq, missionnaire. Les associations en Chine; ouvrage important. — 5. Destour Jamaspji. Minocheherji, *Pahlavi-Gujerati and english dictionary*, par C. de Harlez.

*Zeitschrift für vergleichende sprachwissenschaft.* B. XXV. H. 5 u. 6.

— Lykische studien. M. SCHMIDT. Uebersetzungen aus dem Avesta Yt. VIII, X, XIII. Vol. XIV, VIII, XVI. K. GELDNER, (*La Revue crit. int.* en

rendra compte). Ueber *rapas*. T. AUFRICHT. (*rapas* = blessure). Zur gene-  
sis der Prākritisprachen. H. JACOBI. — Prākritische miscellen. Meru,  
sumitrāmi, purusha. S. GOLDSCHMIDT.

*Bezzenberger Beiträge zur Kunde der Indo-germanische Sprachen.*  
Band VII, H. IV. Der lateinische Ablaut. II, F. FRODHE. — Zur os-  
kischen Inschrift, H. JORDAN. — Zur Lehre von Griechischen β. A. FICK.  
— Dental in Altindischen, Ph. Fortunatov. — Beiträge zur kenntniss der  
vulgärgriechischen. — Alt u. neugriechische volksetymologien, N. Dos-  
sius. — Etymologische Beiträge, O. Weise. — Nachträge zum Indo-ger-  
manischen Wörterbuch, A. BEZZENBERGER et A. FICK.

Travaux importants comme le sont, en général, tous ceux qui se publient  
dans ces "Beiträge."

*Zeitschrift der D. M. G.* B. XXXV. H. I. — Der christenverfolgung in  
Süd Arabien und die himyarisch oethiopischen kriege nach Abissinischer  
Ueberlieferung, v. Winand Fell. — Die grosse Mauer in China, v. O. F.  
von Möllendorff. — Zur differenz zwischen Juden und Samaritanern,  
v. Fürst. — Bemerkungen zu Bruns Sachau "Syrisch-Romisches Rechts-  
buch aus dem fünften Jahrhundert," Perles. — Mundhir III u. die beiden  
monophysischen Bischöfe, v. J. Goldziher. Beiträge z. kenntnisse des  
Avesta, I, v. C. Bartholomæ. — Ueber Schem hamephorasch, v. A. Nagen.  
— Armeniaka, I, v. H. Hubschmann. — Bemerkungen zur Theorie des  
Çloka, v. H. Oldenberg. — Indische Drucke, v. J. Klott. — ANZEIGEN,  
R. Lepsius's Nubische Grammatik G. Ebers. — Prym u. Socin. Der neu-  
aramäische Dialect des Tür'Abdin. Th. Nöldeke.

---

**Sommaire :** — 1. F. JUSTI. Dictionnaire Kurde. — 2. RIEU. Remarks  
on some phonetic laws in Persian. — 3. E. WEST. Pahlavi texts  
translated. I. — 4. ST. GUYARD, Manuel de la langue persane. — 5. MO-  
ROMTZEFF. Définition et classification du droit. — 6. A. WIEDEMANN.  
Geschichte Ägyptens v. Psammetich I bis auf Alexander den Grossen,  
nebst einer Kritik der Quellen. — 7. OLSHAUSEN, Palhava, Palhav. —  
8. Actes du congrès international des orientalistes. Session de Flo-  
rence. — 9. TOMASCHKE, Die Pāmīr dialecte. — 10. A. BERGAIGNE. Les  
figures de rhétorique dans le Rig-Véda. — 11. KADAMITI. Hyān-go zi-  
syo. — 12. H. DE CHARENCEY. Des signes de numération en Maya.  
— VARIA (nouvelles, revues. etc).

---

12

BULLETIN  
DE  
L'ATHÉNÉE ORIENTAL

PRÉSIDENCE

DE

M. ALEXANDRE N. DE MEISSAS

Année 1881 — N° 3.



PARIS, MAISONNEUVE & C<sup>ie</sup>

25, QUAI VOLTAIRE, 25

Le *Bulletin de l'Athénée* doit être accompagné cette fois encore de la *Revue critique internationale* en fascicule séparé. A partir du prochain numéro les deux publications seront réunies sous la même couverture.

# TABLE DES MATIÈRES

## CONTENUES DANS CE NUMÉRO

	Pages
Ghevri et ses chansons. Extrait de l'histoire moderne de Kurdistan (manuscrit) par Mahmoud Bazidi, par Auguste Saba . . .	145
Le calendrier persan et le pays originaire du Zoroastrisme, examen du système du docteur R. Roth, par le P <sup>r</sup> D <sup>r</sup> de Harlez (Suite) . . . . .	159
L'enseignement d'un boucher sentimental en Perse, par A. Chodzko (avec une planche) . . . . .	184
La division mystique du temps chez les Sémites et les Égyptiens. I. Le livre royal et le Testament d'Adam, par Gœtzelsélikovitch . . . . .	188
Les incunables orientaux et la liturgique catholique, par M <sup>re</sup> Schwab . . . . .	199
Nouvelles, mélanges et avis divers . . . . .	210
Procès-verbaux . . . . .	215

## Prix de tirages à part:

Nombre de feuilles	25 ex.	50 ex.	100 ex.	200 ex.	500 ex.
Une feuille (16 pages)	fr.	fr.	fr.	fr.	fr.
papier, pliage, piqure	3.—	4.—	5.—	8.—	17.50
$\frac{3}{4}$ de feuille (12 pages)	2.25	3.—	3.75	6.—	13.—
$\frac{1}{2}$ de feuille (8 pages)	1.50	2.—	2.50	4.—	8.75
$\frac{1}{4}$ de feuille (4 pages)	1.—	1.—	1.25	2.—	4.50
Couverture	1.50	2.—	2.50	5.—	10.—
Un grand titre	1.—	1.—	1.50	3.—	8.—

# ATHÉNÉE ORIENTAL

(Études asiatiques, africaines et océaniques)

---

## GHEVRI ET SES CHANSONS

EXTRAIT DE

### L'HISTOIRE MODERNE DE KURDISTAN (MANUSCRIT)

PAR

MAHMOUD BAZIDI

En l'an 1210 de l'Hégire, la Porte, pour maintenir les Kurdes dans la soumission, avait investi la famille des Tcholans d'une autorité absolue qui s'étendait sur les districts d'Alachkerd et de Bayazid. Ils portaient le titre de pacha. Abdi pacha était gouverneur d'Alachkerd, son neveu Mahmoud pacha gouverneur de Bayazid. C'est à cette époque que la fille d'un pauvre Kurde Yezidi, du village de Soubhan, situé entre Makou et Bayazid, devint tout à coup célèbre par ses chansons qui furent bientôt populaires. Son nom était Ghevri. Elle était de la tribu des Yezidis, secte misérable et objet de mépris pour tous les Musulmans. Leur religion est le culte du diable auquel ils donnent le titre pompeux de « Melek thaous » ange-paon. Aussi sont-ils désignés par les autres tribus sous le nom de Kourmandji, c'est-à-dire Kurdes gros-

siers et barbares (1). Voici maintenant l'origine de ses chansons.

Abdi pacha avait un fils du nom de Khalil-bek; jeune encore, beau, brave, généreux, il menait la vie d'un grand seigneur, aimant avec passion la chasse et les chevaux. Un jour, dans une partie de plaisir, suivi de plusieurs compagnons, il prend la direction de Soubhan et passe auprès d'une fontaine où les jeunes filles du village venaient puiser de l'eau. Ghevri s'y trouvait. Au bruit des chevaux, elle se détourne, ses yeux s'arrêtent sur un beau cavalier qui avançait tous les autres. Malgré la vitesse rapide du cheval qui l'emporte, la beauté de son visage n'a point échappé au regard de Ghevri et les traits du jeune homme sont restés gravés dans l'esprit de la jeune fille, laissant une empreinte profonde dans son cœur naïf. Dès cet instant une passion insensée s'empare d'elle, pauvre et misérable elle aime le bel inconnu qui n'était autre que Khalil-bek, et souvent elle vient s'asseoir près de cette fontaine où son âme s'est enflammée à la vue du cavalier, où malgré la rapidité de cette apparition elle en a senti tout son être tressaillir d'une émotion profonde. Et là donnant libre cours à son imagination, elle exhale en chants d'amour le trop plein de son cœur. Quelques-unes de ses chansons sont apportées à Khalil-bek; mais

(1) Voyez sur cette secte les ouvrages cités dans la *Grammaire kurde* par M. F. Justi, p. XXVII; M. Oppert, *Expédition en Mésopotamie*, I, p. 75; Tiele, *Vergelijkende Geschiedenis van de Egyptische en Mesopot. Godsdiensten*, p. 285, note; Sandreczki, *Reise nach Mosul*, III, 251, 285, 322; Petermann H., *Reisen im Orient*, II, 333.

F. J.

lui, le grand seigneur, fils de pacha, dédaigne d'y porter un regard et refuse énergiquement d'admettre en sa présence la fille d'un Yezidi. Elle chantait toujours, mais avec le temps on finit par l'oublier. Deux ans après, Khalil-bek était encore à la chasse, à la poursuite d'une gazelle, il se trouve emporté auprès de la fontaine. Il aperçoit Ghevri. Frappé à son tour de la beauté de la jeune fille, il oublie tout, son cœur s'éprend d'un fol amour pour la pauvre Ghevri, il veut même l'élever jusqu'à lui, en faire sa femme; mais Abdi pacha, toute l'illustre famille de Tcholan s'indignent à cette idée. Il se soumet à leur volonté, mais son cœur ne change pas, son amour reste toujours vivace. Khalil-bek et Ghevri unis pendant toute leur existence par un sentiment simplement platonique, leur souvenir s'est perpétué par les couplets qu'ils chantaient ensemble.

Voici une de ces chansons ci-jointe; texte kurde avec la transcription figurée en regard et accompagnée d'une traduction française aussi littérale que possible.

La chanson en elle-même n'offrira peut-être rien de bien saillant au goût d'un Européen, mais comme chanson populaire kourmandji, elle a évidemment sa valeur, surtout aux yeux d'un orientaliste. Ce qu'il y a de remarquable, c'est qu'elle nous révèle une tendance des Kurdes vers le christianisme. En effet, on a dû remarquer le passage où les deux amants élèvent leurs âmes vers la croix et cherchent à se mettre sous la protection de la Sainte-Vierge et lui demandent de bénir

leur union. Les missionnaires qui travaillent dans l'Arménie et le Kurdistan à la conversion des infidèles pourront profiter de cette notion. Au reste, cette tendance est encore signalée dans la brochure de Blau, *Nachrichten über kurdische Stämme*, dans le *Journal de la Société orientale allemande*, t. XVI, p. 617 (p. 55 : «er hat jenen Kurd-Yeziden zum Christenthum bekehrt»).

## استرانید کرمانجی

صیه خوناف لکلی

عندلیب دخوتن دکل بللی

از دی بچه طوافا گردنی جایی

*Istirān-īd kurmānjī.*

1

*Xalil : şube-ye xunāv li gulî*

*'endelîb di-xunitîn digel bûlbûlî*

*ez di bi-çima şewâf-a gerdên-i hemâilî.*

Khalil : Il fait jour, la rosée retombe sur la rose, la philomèle chante avec le rossignol; moi, j'irai faire la procession autour d'un cou orné d'amulettes.

1<sup>re</sup> str. ar. طواف qui fait le tour du temple de la Caaba.

جایی plur. ar. de جالہ collier porté comme amulette; cet amulette est une petite boîte d'or, d'argent ou de cuivre en forme de triangle, que les femmes kurdes et même les Arméniennes portent suspendue au cou sur une chaîne d'or ou d'argent. Cette boîte est enrichie encore de perles et de pierres précieuses suivant les moyens du propriétaire. Bien qu'elle soit destinée à renfermer un amulette ou une relique, elle est plutôt l'objet de toilette que de dévotion.



صیہ صبح لندہ  
 کورو تو مگر بی باز بندہ  
 محبتا دلان گر بندہ  
 دفی چان همو داروینہ  
 چاوشی کردنی کوهارو بینہ  
 نہ سینک و بری رشہ لدوری همو ملا و حاجینہ

## 2

*Gewri : şube-ye şubeş lend-e*  
*kuru tu me-ger bî bâzbende*  
*muhâbet-a dilân girî-bend-e.*

## 3

*Xalîl : dev-i ċemân hemû dâr u bî-n-e*  
*ċâuš-i gerdenî gûhâr u benî-n-e*  
*te sîng u ber-i reşe lî dör-i hemû melâ we hâñ-n-e.*

Guevri : Il fait jour, l'aurore du matin paraît; cher ami, ne te promène pas sans talisman, car l'amour est un nœud qui serre les cœurs.

Khalil : Les rivages des rivières sont tous bordés de saules; l'avant-coureur de ton cou sont les boucles d'oreilles et le collier, ton sein est aussi adorable que cette pierre noire autour de laquelle se pressent tous les mollahs et les pèlerins.

2<sup>me</sup> str., 3<sup>me</sup> ligne, littér. l'amour des cœurs est le lien à nœud (pour les cœurs); jeu de mots avec *bend* dans *bâz-bend* et *girî-bend*.

3<sup>me</sup> str., 1<sup>re</sup> ligne, mot à mot : les lèvres des rivières sont toutes (couvertes d') arbres et saules (pour : des arbres, des buissons de saule); 3<sup>me</sup> ligne, mot à mot : ton sein et la Caaba (comme la C.) est dans la circuition des pèlerins, est l'objet de dévotion pour les enthousiastes.

غريم غريبكى بيانى  
دستى كلفتى خو بگرم آگرى برده خانومانى  
مگهنى كافران بن تى خاص ما تو مسلمانى

صيه صبح نابه  
دستى من زگردنا زر فنايه  
تركا چاقى بلق نادم حتى قيامت لمن رابه

## 4

*Gewri* : *yarib-em yarib-ekî biyânî*  
*dest-i kulfet-i xu be-girim agir-ekî ber-dime xân-u-mânî*  
*guneh-i kâfirân bemin tî xâş-mâ tu musilmânî.*

## 5

*Xalîl* : *şube-ye şubeş nâ-be*  
*dest-i mîn zi gerdên-a zer ve-nâ-be*  
*terk-a çäv-i beleq nâ-dim hatâ qiyâmet li mîn râ-be.*

*Guevri* : Je suis une étrangère, une étrangère vulgaire, je prendrai par la main ma famille, et je mettrai le feu à la maison; les infidèles ont pitié de moi, et toi qui es Musulman (tu n'en as point).

*Khalil* : Il fait jour, il ne fait pas jour (il est encore de bonne heure); ma main ne se détachera pas de ton cou d'or, je ne quitterai pas tes yeux étincelants jusqu'à ce que la résurrection (le jour du dernier jugement) surviendra.

4<sup>me</sup> str. *yarib* signifie dans la langue érotique aussi : amoureux (p. ex. Hafiz, Te 60, 2), F. J. — 3<sup>me</sup> ligne, le péché des infidèles retombe sur moi, au fig. les infidèles ont confiance en moi, ont pitié de moi en me confessant leurs péchés, leurs secrets; on dit : *guneh-i te be-mîn nâi* tu n'as pas pitié de moi.

٦ صبه وقتى سحرى  
 كاريد غزلان مشيانه مغلى  
 كلشا من نمايه لسركيفا برى  
 ٧ دلى من هر ديدنه وانہ  
 چاقى من قراولى هر ريانہ  
 كلشا من بى لمن بيه ميوانہ  
 ٨ وره لمن بيه ميوان  
 ژ ترا بينم شكر و سيفان  
 جهى ته دايتم لنيف سينك وبران

6

*Gewri : şube-ye weqt-i seheri*  
*kār-id ʔazelān mešīāne meʔeli*  
*keleş-a mîn ne-māye li-ser keif-a berî.*

7

*Khalil : dîl-i mîn her didewān-e*  
*čav-i mîn qarāvil-i her riyyān-e*  
*keleş-a mîn bî li mîn bi-be mîwāne.*

8

*Gewri : vere li mîn bi-be mîwān*  
*zi terā binîm şeker u sîvān*  
*jîh-i te dāinîm li nîv sîng u berān.*

Guevri : Il fait jour, l'aube du jour (commence); les petits des gazelles s'acheminent vers leur gîte, mon amant n'est plus si gai qu'auparavant (littér. ne reste plus sur sa gaieté première).

Khalil : Mon cœur veille toujours sur toi, mon œil te guette dans tous les chemins; ô ma belle, viens auprès de moi et sois mon hôte.

Guevri : Viens auprès de moi et sois mon hôte, je t'apporterai du sucre et des pommes, je te ferai une

٩ حلی فردا مله  
 کلشا من ژ جامی درکتی پوری شه  
 راموسانکی بده من دیا نه مکتوت بیژ درانی منی کله  
 ١٠ وره از تو هر نه بیریا میان  
 بگرنه کیف و لاقردیان  
 اکر دیانه مکتوت چرا درنگی بی بیژ زری سری من قطبان

## 9

*Xalil : halebi virdā mill-e  
 keleš-a min zi hemāmi der-keti pōri šil-e  
 rāmūsāneki bi-deh min diyā te gūt be-biž dirān-i mini  
 kul-e.*

## 10

*Xalil : vere ez tu herine bīri-ya miyān  
 be-girine keif we laqirdiyān  
 eger diyā te gūt čirā direngi bi be-biž zir-i ser-i min  
 qaṭiyān.*

place entre la poitrine et les seins (sur ma poitrine  
 entre les deux seins).

Khalil : Alep de ce côté est sur un plateau, ma belle vient  
 sortir du bain, ses cheveux sont encore humides;  
 donne-moi un baiser! Si ta mère te dit (quelque  
 chose), réponds : « J'ai mal aux dents. » Viens, moi  
 et toi (nous) irons au parc de brebis, nous y ferons  
 notre repos (plaisir) et conversation; si ta mère te  
 dit : « pourquoi viens-tu si tard? » réponds : « mon  
 serre-tête d'or s'était rompu ».

٧<sup>me</sup> str. هاتن دیده وان du persan. ٣<sup>me</sup> ligne bi de هاتن, p. ٧١٢  
 (F. J.).

٨<sup>me</sup> str. bīnim, futur de آئین.

٩<sup>me</sup> str. be-biž, impér. de مکتوت. ٣<sup>me</sup> ligne, le savant kurde  
 écrit قوله pour کله; l'arrangement des significations du mot

« لسر مرا چیا زره  
دین مرا دارو بره  
هوارا منه خدی بختی بیجختان لی وردگره

« پزی کلشا منی بزنه  
من سکراندی لدشت و ترازنه  
ازی بجه شاما شریف حلبا خوبان بدم بجوتک بازنه

## 11

*Gewri : li ser mera çiyā zer-e  
di bûn mera dār u ber-e  
hevār-a min-e xudî bext-i bî-bextān li wer-di-gere.*

## 12

*Xalil : pez-i keleš-a minî bizin-e  
min gerāndî li dešt u terāzine  
ezi be-bime šām-a šerîf haleb-a xûbān bi-dim be jot-ek  
bāzine.*

**Guevri :** Au-dessus de ma tête la montagne est jaune (couverte de fleurs jaunes), au-dessous de moi tout est arbres et pierres; mon secours est Dieu; qu'il détourne de moi les promesses des amants perfides!

**Khalil :** Le troupeau de ma belle consiste en chèvres; je les menais dans la plaine et sur les coteaux; je les conduirai à Damas, ville sainte, ou à Alep, ville de jeunes beautés; je les donnerai pour une paire de bracelets.

کل proposed dans le Dictionnaire kurde n'est qu'un essai d'étymologie de ce mot curieux (F. J.).

12<sup>me</sup> str. le savant kurde écrit طرازنه.

۱۲ پزی کلشا منی برانه  
 من گراندى لريان و دربانہ  
 ازى بيه شاما شريف حلبا خويان بدم بيجوتك نشانه

۱۳ فراتو فراتی فی پالوی  
 بسردا خوار بو کلکک ژمیری  
 لاوکی من چو ولاتی غریبان دیکم فی بیرى

## 13

*Xalil : pez-i keleš-a mini berān-e*  
*min gerāndi li riyān u dirbāne*  
*ezi be-bime šām-a šerif haleb-a xūbān bi-dim be jōt-ek*  
*nīšāne.*

## 14

*Guevri : frāt-ū frāt-i vi pālūi*  
*be ser-da xār bū kelek-ek zi mārī*  
*lāvek-i min čū welāti yaribān dī-kim vi bīri.*

**Khalil :** Le troupeau de ma belle consiste en moutons ; je les promenais par différents chemins et sentiers ; je les mènerai à Damas, ville sainte, ou à Alep, ville de jeunes filles ; je les donnerai pour une paire de nichans.

**Guevri :** O Euphrate, Euphrate qui baigne Palou (mot à mot : de cette P. là) ; un bateau du fisc suit la pente de tes eaux, mon jeune ami est allé dans le pays des étrangers, je ne fais qu'y penser.

13<sup>me</sup> str. *nīšan* médaille d'or que les femmes portent au cou.

14<sup>me</sup> str. *Palou* chef-lieu du Kaza ( قضاء ) département, canton) de ce nom, dépendance du vilayet de Kharput.

۱۵ من دی بولن دارا لیلای  
 زلفید حلّی دکن فی سمای  
 از دستی کلشا خو بگرم بافییه بختی مریامای  
 ۱۶ بازیدی فردا خاچه  
 زر لی آنیا گور بونه تاجه  
 کی دینه لاور بکراده به کچ کرمانجه

## 15

*Khalil* : *min di bû li bûn dâr-a leilâi*  
*lêuf-di hali di-kin vi semâi*  
*ez dest-i keleş-a xu be-girim b-âvime bext-i meriamâi.*

## 16

*Gewri* : *bâzîdî virda xâc-e*  
*zir li ânî-ya gewer bûne tāj-e*  
*ki dîtiye lāw bek-zāde be kič kurmānje.*

**Khalil** : J'avais aperçu au pied d'un arbrisseau de lilas  
 Hali, ses cheveux flottaient sur ses épaules, j'ai  
 voulu saisir la main de mon amante pour aller  
 nous jeter sous la protection de Mariam (de la  
 Sainte-Vierge).

**Guevri** : O Bayazid, là est la croix, (Mariam) au front blanc  
 porte une couronne d'or; qui a jamais vu devant  
 elle un jeune seigneur à côté d'une simple fille  
 kourmandji?

15<sup>me</sup> str. *leilâ* syringa persica, ar. ليلك, turo بونوز چچكى.  
*boimuz dičegi*, pers. ارغوان (F. J.). *Hali* diminut. de Halimeh  
 حلیمه (terme de tendresse, douce, ma mignonne); *semâi*, arabe  
 سماع (F. J.).

۱۷ سبھانہ دگریدا  
 بایہ کی ہینک لیدا  
 خوزیا من دستی خو لبر کوری خانیدا گریدا  
 ۱۸ دلی من ژنہ نابہ  
 تو دچی حالی من چاوا بہ  
 ترکا دیما کلین نادم حتی دیوانا صبحی رابہ

## 17

*Gewri* : *subhāne di geri-dā*  
*bāyeki hīnik lēdā*  
*χūzi ya mīn dest-i χu li ber kūrī χānumi-da giri-dā.*

## 18

*Xalil* : *dil-i mīn zi te nā-be*  
*tu di-či hāl-i mīn čāwā be*  
*terk-a dīm-a gulīn nā-dīm hatā diwān-a ṣubḥi rā-be.*

**Guevri** : Soubhan est sur un plateau, un vent frais y souffle; plût à Dieu que je puisse rester un jour les bras croisés devant la mère de mon amant (c'est-à-dire puissé-je devenir femme de Khalil-beg; une jeune mariée en Orient, tant musulmane que chrétienne, doit rester debout avec les bras croisés sur la poitrine devant la mère de son mari, en signe de respect; cet usage commence à tomber en désuétude parmi les Grecs civilisés).

**Khalil** : Mon cœur ne peut respirer sans toi; toi s'en allant mon état serait à plaindre (litt. comment est-il?);

17<sup>me</sup> str. *soubhan* nom d'un village entre Makou et Bayazid.

18<sup>me</sup> str. *gulīn*, adject. de *gul* rose; on ne trouve pas ce mot dans le persan; il est formé comme ترکسین (F. J.); دیوانا صبحی en arabe صبح جزا.



۱۹ من لیدیاری گدوکا پایی  
 بندا شور کته سر عباپی  
 ترکا چافی بلق ناکم حتی آخری دنیاپی

۲۰ چافی رش قدانه  
 دان بدانه کلددانه  
 فان چافان کلک زن ژمیران بردانه

## 19

*Gewri : min li-diyār-i geduk-a pāyi  
 bend-a šūr kete ser 'abāyi  
 terk-a ēāv-i beleq nā-kim hatā āxir-i dunyāyi.*

## 20

*Khalil : ēāv-i reš qedā-ne  
 dān be dāne kil-di-dāne  
 vān ēāvān gelek žin ži-mūrān ber-dāne.*

je n'oublierai son visage de rose jusqu'à ce que  
 commencera le jugement du (dernier) matin (jour).

Guevri : Je porte mes regards sur le défilé de Pai; les pen-  
 dants du sabre tombent sur le pan du manteau  
 (de mon amant); je n'abandonnerai ses yeux ra-  
 vissants jusqu'à l'autre monde.

Khalil : Les yeux noirs sont dangereux, on les teint de  
 temps à autre avec un collyre; pour ces yeux  
 bien des femmes sont abandonnées de leurs maris.

19<sup>me</sup> str. *geduk* du turc كدوك (fente). *Paï* nom d'un vil-  
 lage entre les Kazas (départements) d'Erdich et de Sari-sou,  
 dans le vilayet de Van. — 20<sup>me</sup> str. *qedā* ar. قدّا.

۲۱ صیه تافی دایه  
 لسر سینک و یری زر فه دایه  
 دو راموسانان بده قسمتی خدی دایه

---

21

*Xatıl : şube-ye tâvî dāye*  
*li-ser sîng u beri zir ve-dāye*  
*du rāmūsānān bi-deh qismet-i xudî dāye.*

— Il fait jour, le soleil se lève et couvre d'une couleur d'or ta poitrine, ainsi que ton sein; donne-moi deux baisers, le sort de Dieu le veut ainsi.

SMYRNE, le 15 Janvier 1881.

AUGUSTE JABA.

---

# LE CALENDRIER PERSAN

ET LE

## PAYS ORIGINAIRES DU ZOROASTRISME

EXAMEN DU SYSTÈME DU DOCTEUR R. ROTH(1)

(Suite)

---

### II. — MOIS ET JOURS

L'année avestique, c'est-à-dire celle à laquelle se réfèrent les prescriptions de l'Avesta, comptait 365 jours divisés en 12 mois de trente jours chacun et auxquels venait s'ajouter une série de cinq jours complémentaires suivant le dernier mois.

Il est impossible de dire à quelle date commençait cette année. Il est cependant probable qu'elle commençait, comme l'année grecque, avec l'été et non au printemps. Il y a deux raisons de le croire. La première est que le printemps est à peine mentionné dans l'Avesta. Il n'est pas même bien sûr que le mot *zaremaya* le désigne puisque nous savons d'ailleurs que printemps se disait en zend *vanhra* ou *vanhi*. (Voyez *Zend-pah-*

(1) Voyez p. 79 et suiv.

*lavi glossary*, 23, 6). L'Avesta lorsqu'il parle des saisons ne cite que l'été, l'arrière-saison (*ai-wigâma*) et l'hiver. L'autre motif est tiré du sens du mot *maidhyâirya*, milieu de l'année, nom de la fête du 22 décembre. Cette désignation n'est explicable que dans le cas où l'année commençait au solstice d'été. Roth, il est vrai, a donné à ce mot une explication différente. Partant de cette idée que les Gahanbârs étaient des saisons entières, il suppose que le Maidhyâirya a été pris pour le milieu de l'année parce qu'il contenait le mois d'Ahura Mazda qui devait en raison de son titulaire former le point central de l'année. Il nous est impossible de souscrire à cette opinion. L'idée d'un point central représentant le point capital n'est certainement pas éranienne ni avestique. Pour occuper le point central, Ahura Mazda aurait dû être précédé et suivi des principaux génies, ce qui n'est point comme on l'a vu. Si le mois de ce Dieu était ici pour quelque chose dans le choix du nom du Gahanbâr, celui-ci aurait dû être le premier de l'année, comme le jour d'Ahura Mazda est le premier du mois. Cette explication en outre suppose que les noms des génies avaient été donnés aux mois avant que les Gahanbârs ou les fêtes pastorales eussent été instituées et ces saisons réglées. Or, il est certain que les noms des mois ne figurent au livre sacré que dans une interpolation tardive ou du moins dans un fragment de la dernière époque. Comment d'ailleurs supposer que l'on eût donné le nom de milieu de l'année à une saison qui en

occupait l'avant-dernière partie et en raison du 10<sup>e</sup> mois, car le mois d'Ahura Mazda a ce rang. Le dixième mois formait donc le milieu de l'année! Ces termes ne jurent-ils pas. L'année antique se divisait en été et hiver, elle commençait avec l'été, décembre et surtout le solstice d'hiver en était alors le point médial. Rien de plus simple. Il en était d'ailleurs ainsi en Grèce où juillet était le premier mois. Depuis les premiers siècles de l'ère chrétienne l'année avestique commence au printemps. Chaque mois et chaque jour portent le nom d'un génie qui en est le protecteur et le gardien et qui doit être spécialement honoré au temps qui lui est consacré. Voici ces noms avec les dates auxquels ils se réfèrent. Ils sont tous au génitif comme dans les nomenclatures parses; on sous-entend : mois, jour de.

Mois		
Avestique	Parse	
1. <i>Fravashî-nâm</i>	<i>Fravardîn</i>	(des Fravas- 8 mars — 6 avril his)
2. <i>Ashahe Vahis- tahe</i>	<i>Arti-behist</i>	(Asha Va- 7 avril — 6 mai hista)
3. <i>Haurvatatô</i>	<i>Hôrvatad</i>	(Haurvatat) 7 mai — 5 juin
4. <i>Tistryêhê</i>	<i>Tîr</i>	(Tistrya) 6 juin — 5 juillet
5. <i>Ameratatô</i>	<i>Amerodat</i>	(Ameretât) 6 juillet — 4 août
6. <i>Khshathrahê vairîyêhê</i>	<i>Khatrî-var</i>	(Khshathra 5 août — 3 sept. vairya)
7. <i>Mitrahê</i>	<i>Mîtro</i>	(Mitra) 4 sept. — 3 oct.
8. <i>Apâm</i>	<i>Âbân</i>	(des Eaux) 4 oct. — 2 nov.
9. <i>Athrô</i>	<i>Âtarô, adur</i>	(du Feu) 3 nov. — 2 déc.
10. <i>Dathushô</i>	<i>Dîno</i>	(d'Ahura 3 déc. — 1 janv. Mazda)
11. <i>Vanhêus ma- nañho</i>	<i>Vohûman</i>	(Vohumano) 2 janv. — 31 janv.

12. *Spentayáo Spendar- (Çpenta Ar- 1 fév. — 2 mars*  
*Armatois mad maiti)*  
 Jours complémentaires 3—7 mars.

*B. Jours du mois.*

Ces noms sont donnés au chap. XVII du Yaçna pp. 12—41.

1. <i>Ahurahê Mazdáo</i>	<i>Auharmazd</i>	(Ahura Mazda)
2. <i>Vanhéus Mananho</i>	<i>Vohuman</i>	(Vohumanō)
3. <i>Ashahê vahistahê</i>	<i>Artibahist</i>	(Asha Vahista)
4. <i>Khshathrahê vai-ryêhê</i>	<i>Shatr i van</i>	(Khshathravai-rya)
5. <i>Çpentayáo Armatois</i>	<i>Spendarmat</i>	(Çpenta Armaiti)
6. <i>Haurvatatô</i>	<i>Horvadat</i>	(Haurvatât)
7. <i>Ameretatô</i>	<i>Ameredat</i>	(Ameretât)
8. <i>A. M. Dadhushô</i>	<i>Din pa Atar</i>	(Ahura Mazda le créateur)
9. <i>Athrô</i>	<i>Atarô</i>	(le feu)
10. <i>Apâm</i>	<i>Apân</i>	(les eaux)
11. <i>Hvare Khshaëta</i>	<i>Khôrshêd</i>	(le soleil)
12. <i>Máonho</i>	<i>Mâh</i>	(la lune)
13. <i>Tistryêhê</i>	<i>Tîn</i>	(Tistrya)
14. <i>Géus</i>	<i>Gôsh</i>	(le taureau)
15. <i>Ahurahê Mazdáo, dathusho</i>	<i>Dad i pavan Mitro</i>	Ahura M.
16. <i>Mithrahê</i>	<i>Mitro</i>	Mitra
17. <i>Çraoshahê</i>	<i>Çrôsh</i>	Çraosha
18. <i>Roshnaos</i>	<i>Rashn</i>	Rashnu
19. <i>Fravashinâm</i>	<i>Fravardin</i>	Fravashis
20. <i>Verethraghnaê</i>	<i>Vahrâm</i>	Verethraghna
21. <i>Râmanô</i>	<i>Râm</i>	Râman
22. <i>Vâtahê</i>	<i>Vât</i>	le vent
23. <i>Ahurahê M. dath.</i>	<i>Dad-pâvan-Dîn</i>	A. M.
24. <i>Daênayáo</i>	<i>Dîn</i>	la loi
25. <i>Ashois</i>	<i>Art</i>	Ashi (sainteté)
26. <i>Arstâtô</i>	<i>Ashtâd</i>	Arstât (droiture)
27. <i>Açmanô</i>	<i>Asmân</i>	le ciel
28. <i>Zemô</i>	<i>Zamyâd</i>	la terre
29. <i>Mâtrahê çpentahê</i>	<i>Mansar spend</i>	la loi sainte



même ordre que ces Yeshts. Les cinq premiers (seconde septaine) sont suffisamment connus. *Mithra* (le 16) est le génie de la vérité, *Çraosha* (17) est celui de l'obéissance à la loi religieuse, *Rashnu* celui de la justice. Ces trois génies sont en même temps les juges des morts selon le parsisme du moyen-âge. Après eux viennent *Verethraghna* la victoire, *Râman* génie de l'air et *Vâta* celui du vent, confondu avec *Râman* dans le Yesht qui en porte le nom.

*Dîn* (24) est la loi dans toute son étendue, *Ashi* est la bénédiction, la félicité que procure la sainteté, *Arstât* (26) est la droiture, *Manthra çpenta* (29) est la partie disciplinaire de l'Avesta. *Açmen* le ciel, n'a pas de Yesht non plus que les *anaghra raocâo* ou lumière éternelle.

Les motifs qui ont déterminé l'ordre dans lequel sont rangés les génies des mois ont échappé jusqu'ici à la perspicacité des plus doctes éranistes. On ne sait pas même quel était originairement le mois avestique correspondant à Mars ni lequel commençait l'année. Celle-ci n'ayant à cette époque primitive que 360 jours changeait constamment de siège. Même après l'introduction des jours complémentaires, le défaut de l'addition d'un jour à chaque quatrième année amenait au bout de 120 ans un déplacement d'un mois entier. Aussi fut-il nécessaire de décréter que tous les 120 ans on redoublerait le mois des eaux (*Apām*, octobre).

Certains auteurs orientaux affirment que l'année persane commençait primitivement comme



l'année égyptienne en août ou en juillet. Cf. HYDE, *Hist. Vel. relig. Persarum*, p. 184. Il est à remarquer que Hyde identifie l'*adar* des Syriens avec l'*âtâr*, *adur* (le feu) des Persans.

Selon d'autres c'était primitivement le mois du feu (9°) qui correspondait à Mars.

C'était encore la manière de compter des Parses dont parle le *Burhân-i-qâtiû* (voyez plus haut) puisque, pour eux, le 1<sup>er</sup> Gahanbar tombait au 11 de *Dathushô*. L'époque Maidhyozaremaya commençait ainsi à peu près avec le mois *adur*. On sait que Yezdejd III le dernier des rois Sassanides voulut réformer le calendrier et donner des noms civils aux mois et aux jours. Mars fut alors le « nouveau mois » *Mâhnâû*; avril, le printemps nouveau *nau bahâr*, mai, *germô afzâi* accroissement de de la chaleur, etc. Cette réforme appelée *meliki* « royale » tomba avec le règne de Yezdejd.

### III. — ORIGINE DU CALENDRIER AVESTIQUE

La question nous paraît ici assez simple quand on l'envisage à un point de vue général.

Le fait que tous les mois et tous les jours portent des noms d'êtres célestes, de génies, prouve d'une manière évidente que l'origine de ce calendrier est exclusivement religieuse et sacerdotale. Roth le reconnaît complètement. Il a donc eu pour auteurs les prêtres avestiques et n'a rien de commun avec ceux des autres nations aryaques. Les premiers noms de mois dans l'Inde, inventés vers

la fin de la période védique n'ont rien de religieux. Il n'y en a proprement que six dédoublés. Ce sont *madhu* et *mādhava* miel (printemps); *Çukra*, *Çuci* brillant, brûlant (été); *Nabhas*, *Nabhasya* nuage (temps des pluies), *ish*, *îrj* sève, force (automne), et *Sahas*, *Sahasya* force, violence (hiver); *tapas*, *tapasya* chaleur, échauffement (premier printemps). Les mois étaient lunaires et divisés en lunaïsons.

Chez les Romains trois mois seulement portaient certainement des noms de dieux; les six derniers ne se distinguaient que par leur rang; c'étaient quintilis, sextilis, september, le cinquième, le sixième, le septième, etc. — Le mois était divisé par les Calendes, les Nones et les Ides. Des Ides aux Calendes il y avait de 17 à 19 jours ininterrompus. Chez les Attiques les noms des mois étaient empruntés à des fêtes populaires, à des faits naturels ou de la vie civile tel que celui de γαμηλίωv, le mois des mariages. Le mois était divisé en trois décades, comptées deux en avançant et la troisième à rebours.

En Perse, les noms des mois n'avaient rien que de profane. C'était *Vyakhna* (réunion?), *Garmepada* temps de la chaleur. Les jours n'étaient désignés que par leur numéro d'ordre.

On le voit, dans l'antiquité aryaque il n'y a rien d'analogue au calendrier avestique. Pour en trouver un qui lui ressemble nous devons le chercher en Assyrie. Là, en effet, chaque mois, chaque jour est consacré à un dieu, bien que les mois aient des noms spéciaux d'une nature profane.

Chaque jour y a plusieurs génies protecteurs tout comme les jours avestiques dans le *Sirozah* (1). Quant à la division quasi-hébdomadaire avec le jour de dieu au commencement de chaque septaine, elle n'a d'analogue que la semaine chrétienne empruntée elle-même aux coutumes et lois des Juifs. C'est donc à l'occident de la Perse qu'il faut demander l'origine du calendrier de l'Avesta. C'est aussi l'opinion des auteurs orientaux. Shôh Kholji, par exemple, dit que l'année persane concordait jadis avec celle de Nabonassar. On ne peut malheureusement assigner à sa création une date certaine. Il est toutefois des indices *certain*s qui prouvent son origine récente. Les génies des jours ne sont mentionnés que dans le *Sirozah*, œuvre très récente et dans le chap. XVII du *Yaçna*, §§ 12 à 41, passage qui a tous les caractères d'une interpolation. Il suffit pour s'en convaincre de rapprocher les §§ 11, 12 du § 42 ; la mention des jours du mois est un véritable hors-d'œuvre dans ce chapitre.

Nulle part ailleurs dans l'Avesta grand ou petit, il n'y est fait la plus légère allusion, ni dans les parties disciplinaires, ni dans les longues énumérations de génies qu'on lit aux premiers chapitres du *Vispered* et du *Yaçna* et qui sont les parties principales des prières liturgiques, ni même dans les *Yeshts* les plus récents.

Quant aux génies des mois, c'est pis encore. Ils ne se trouvent que dans les lambeaux de phrases

(1) C'est-à-dire « la trentaine de jours », c'est un formulaire appartenant à l'Avesta des prières privées.

interpolés à l'afriḡân et cités plus haut. Roth pense qu'ils doivent dater de l'époque où le Zend était encore langue parlée; parce que, dit-il, les Persans de l'époque sassanide n'avaient pas la moindre notion de grammaire. Nous ne discuterons cette dernière assertion, nous dirons seulement que dans les indications de l'afriḡân; il n'y a pas la moindre trace de connaissance grammaticale. Les mots y sont accumulés sans souci d'une construction de phrase quelconque. Les mots désignant les jours sont copiés littéralement du calendrier avec leur forme au génitif, sans aucune indication du rapport de temps, sans le moindre égard pour les exigences d'une construction quelque peu régulière. Cela a pu se faire à tous les siècles. Notons, en outre, que l'Avesta tel que nous le possédons n'a certainement pas été formé avant l'époque des derniers Arsacides ou des premiers Sassanides et que le Vendidad Sade ou l'Avesta dans sa forme liturgique, n'a certainement pas été composé avant l'achèvement des gloses pehlevies, c'est-à-dire avant les derniers temps de la monarchie sassanide.

Nous laissons à nos lecteurs le soin de tirer les consultations dernières de ces faits; nous nous bornerons à signaler deux résultats assurés de cette discussion.

1° Le calendrier avestique est l'œuvre des prêtres zoroastriens (1).

2° La création du calendrier ne remonte pas

(1) Voir notre *Introduction à l'étude de l'Avesta* dans l'Avesta traduit, 2<sup>e</sup> édition, Paris, Maisonneuve, 1881.

au delà du temps de *Darius*, fils d'*Hystaspe*. Tout porte même à le croire beaucoup plus récent.

Il nous reste maintenant à examiner quelle importance la constatation de ces faits a pour la solution de la question de l'origine des livres avestiques.

---

### PAYS ORIGINAIRES DE L'AVESTA

Le Dr Roth traite aussi cette question dans la partie finale du travail auquel nous avons déjà fait maintes allusions, et termine cette étude par la réflexion suivante, qui est comme le résumé des résultats obtenus : La différence des calendriers avestique et vieux-persan est un fait qui s'accorde très bien avec l'origine bactrienne de l'Avesta et très mal avec la supposition d'une origine médique. Il conclut que l'Avesta et le zoroastrisme proviennent de l'Eran Oriental, de la Bactriane.

Nous ne pouvons, en rien, admettre cette appréciation. C'est tout le contraire qui nous semble être vrai.

Voici les motifs invoqués par l'illustre indianiste :

1° Les usages de la langue d'Avesta se rapprochent de très près des coutumes et de l'idiome des Vedas; les pays qui virent naître les uns et les autres devaient donc être très rapprochés. Cet argument est d'une très faible valeur et repose sur des bases fausses en majeure partie. En ce qui concerne les langues, j'ai démontré

ailleurs que le vieux-persan a pour le moins autant d'analogie avec le sanscrit antique que l'idiome de l'Avesta.

Quant aux usages, il est de toute probabilité que l'Eran septentrional tout entier avait les mêmes coutumes et croyances primitives. Strabon l'affirme positivement. L'Ouest était donc dans les mêmes conditions que l'Est. Mais, en outre, cette grande similitude d'usage dont on parle n'existe, en majeure partie, que dans l'imagination des sanscritisants qui veulent traduire l'Avesta en ne consultant que le Dictionnaire védique.

Voici un exemple de leurs procédés scientifiques :

Les prêtres avestiques tiennent en main, pendant le sacrifice, un objet appelé *bareçma*. L'Avesta dit, en termes exprès, que cet instrument est fait de fragments d'arbrisseaux, *urvaráo*; qu'on le forme en le coupant à *un arbre*, qu'il est composé de plusieurs branches. Les Grecs, compagnons d'Alexandre, le qualifient de *παῖδοι*, baguettes. Rien de plus clair, sans doute. Eh bien, rien n'y fait, tout cela est sottise! l'Avesta ne sait ce qu'il dit; les Grecs témoins oculaires ont vu trouble. Les Védas disent que les Indous répandaient du grain sur l'autel, donc c'est cela; donc le *bareçman* est une poignée de grains de froment. — Est-ce bien sérieux? Et ce n'est point tout. S'il est vrai que certains usages avestiques rappellent les mœurs védiques, la majeure partie, et ce qui forme l'essence même du Zoroastrisme, en sont

le contrepied. Il en est ainsi, par exemple, du monothéisme imparfait, du dualisme pur, du démonisme, des croyances et usages relatifs aux cadavres des hommes et des chiens, de la création et de la cosmogonie et de beaucoup d'autres principes qui sont l'opposé des idées védiques. Leur naissance ne s'explique que par le contact de peuples très éloignés des Aryas de l'Indus. Il ne reste donc rien de l'argument.

2° L'Avesta ne parle point des mages. Les prêtres y sont toujours désignés par le mot *Atharvan*.

a) Cet argument n'a pas plus de force, il est *a silentio* et l'on sait combien ce genre d'argument est fallacieux. L'Avesta le prouve lui-même. Les gathas ne contiennent pas le nom d'*Atharvan*; celui-ci étaient donc d'une classe et d'une religion toute différente de celles des prêtres dont les gathas exposaient les doctrines? Non, sans doute! personne n'oserait le soutenir. Donc l'absence du mot Mage ne prouve rien.

b) Rien de plus naturel que cette absence complète du mot Mage. C'était un nom de race et non de caste ou de fonction. Le titre sacerdotal des Mages éraniens était *Atharvan* et c'est naturellement de celui-là qu'ils devaient préférer se servir. Strabon affirme que les Mages s'appelaient aussi *πορταῖοι*; or, ce mot correspond exactement à *Atharvan*. Les Mages avaient d'ailleurs les motifs les plus puissants pour éviter toute autre appellation. Leur nom de race était *hax* en Perse, où il rappelait leur tyrannie, où l'on célébrait le massacre des Mages, la *μαγοφονία*. De plus, le

titre d'*Atharvan* était celui des prêtres de l'antique Eran, c'était le titre vénéré des populations éraniennes, les mages novateurs avaient toute raison de le garder.

c) L'Avesta parle des Mages. Le mot *moghu* du *Yaçna*, LXIV, 25, a évidemment ce sens; *moghu tbish* est celui qui haït les Mages ou qui leur nuit. Ce sens est assuré par la version pehlevie qui le rend par *mogu* et l'explique par *moggabrâ*, le terme pehlevi bien connu. Il est impossible d'en donner un autre à ce mot, et quand le D<sup>r</sup> Roth nous dit que ce terme est venu tout innocemment faire soupçonner la mention de la magie, on ne peut voir dans ce dire qu'une plaisanterie faite en désespoir de cause, pour éviter un aveu nécessaire.

3° Le dernier argument est tiré de la différence des calendriers avestique et vieux-persan. Le second, dit Roth, doit être originaire de Médie; le premier, par conséquent, ne peut pas provenir de ce pays ni, par conséquent, des Mages qui en étaient originaires.

Ici encore la réponse est bien facile.

Rien ne permet d'affirmer que le calendrier vieux-persan ait été emprunté à la Médie. Il est plus probable que la Perse le dut à la Susiane ou à l'Assyrie.

Plusieurs des noms de mois qui nous sont donnés par les inscriptions de Darius ont une physionomie tout à fait anaryaque.

Mais si même les prémisses posées par Roth étaient vraies, la conclusion n'en serait pas moins fausse. Hyde déjà avait reconnu que les Perses



suivaient deux calendriers, l'un civil, l'autre religieux (1).

Le calendrier vieux-persan était une œuvre purement civile réglant les conditions de la vie civile et des occupations profanes. Le calendrier avestique était une invention sacerdotale et réglait les conditions de la vie religieuse d'une secte. Evidemment, en Médie, le gouvernement et la masse du peuple, la partie touranienne de la nation principalement, ne suivaient pas le calendrier des Mages zoroastriens. L'Avesta même ne le suit que pour le règlement des cérémonies du culte. Nous savons, d'ailleurs, que l'invention de ce système de consécration des mois et des jours aux génies avestiques ne remonte pas jusqu'à l'époque des inscriptions achéménides.

Ces arguments écartés, il nous reste à présenter nos preuves positives. Ici, nous ne donnerons qu'un résumé de la discussion, et les lecteurs trouveront la question longuement traitée dans notre introduction.

Voici donc quelques faits présentés sommairement :

1° Tous les écrivains de l'antiquité et du moyen-âge, sans aucune exception, attribuent aux Mages les doctrines et les écrits du Zoroastrisme, et la langue même de l'Avesta et du *Zand*. Il n'est, sous ce rapport, aucune exception. Depuis Platon (si l'*Alcibiade* est de lui) et Aristote jusqu'aux derniers auteurs arabes et persans,

(1) Voy. *Histor. Relig. V. P.*, Chap. 14.

tous les témoignages concordent parfaitement. Il n'y a pas, à ce sujet, de voix discordante. Une pareille unanimité serait impossible si cette opinion était basée sur une erreur.

La religion de l'Avesta n'a triomphé en Perse qu'après l'avènement au trône d'un représentant des mages dans la personne du premier Sassanide. Dès cette époque, et plus tôt encore, le mot *Mogpat*, *Mogbet*, chef des mages, désignait, en Arménie comme en Perse, le prêtre avestique.

2° Le trait caractéristique des prescriptions et des doctrines avestiques, celui qui leur est exclusivement propre, est, sans contredit, la croyance à la *Naçus* et la loi relative au traitement des cadavres humains. Or, les auteurs anciens nous apprennent que les Hyrcaniens et les Caspiens seuls suivaient ces principes et ces règles. Le siège principal de la religion avestique était donc la côte sud-est et sud de la mer caspienne.

3° L'Avesta affirme de la manière la plus claire et la plus positive que *Ragha*, ville médique située au midi de la mer caspienne, était le siège principal des prêtres avestiques, qu'elle n'avait point d'autre chef que l'Atharvan suprême (voy. *Yaçna*, XIX, 51), que *Ragha* était la ville zoroastrienne par excellence. Il n'y a pas lieu à la moindre contestation.

4° La légende qui fait de la Bactriane le berceau de la religion de Zoroastre et du *Vistâçpa* avestique, protecteur de Zoroastre, un roi et un souverain de Baktra, ne date que du milieu du moyen-âge. Les auteurs de l'Avesta n'en savaient

absolument rien et ceux des gloses pehlevies, pas davantage. Ces derniers affirment même tout le contraire. Car, selon la glose du *Fargard*, I, 61, c'est à *Ragha* et non à *Bâkhdhi* que Zoroastre a créé les trois classes avestiques des Atharvans (prêtres), des guerriers et des pasteurs. La Bactriane ou plutôt *Baktra*, son chef-lieu, n'est citée qu'une seule fois dans l'Avesta, dans la nomenclature des villes aryennes, et, chose remarquable, tandis que d'autres cités ont dans cette liste des qualificatifs rappelant des idées religieuses : « Sacrée, sainte » (*çârem*, *Asavanem*), Baktre n'a que des épithètes profanes et guerrières; c'est la ville florissante aux drapeaux élevés. L'Avesta qui demande de bons rois (*Yaçna*, XLVII, 5) qui parle du royaume de Yima, de Kereçâni et d'autres, ne reconnaît à *Vistâçpa* ni royauté, ni royaume; il ne contient pas le moindre trait de la légende bactrienne et la version pehlevie ne la connaît pas davantage.

Il est vrai que certains auteurs du 3<sup>e</sup> au 5<sup>e</sup> siècle de notre ère donnent à Zoroastre la Bactriane pour patrie; mais leur source n'est vraisemblablement autre que l'histoire fabuleuse de Ctésias. D'autres, au contraire, font Zoroastre originaire de Médie et les livres parses leur donnent raison. (Voyez *Boundehesh*, LIII, 7 et LXX, 8. Cf. Spiegel, *Iranische Alterthumskunde*, t. I, 683 et suiv.)

Arrêtons-nous, notre tâche est à son terme, et concluons. Les motifs les plus forts militent en faveur de l'origine médique de l'Avesta; ceux, au contraire, qu'on fait valoir pour soutenir qu'il

provient de la Bactriane ne résistent pas à l'examen. Nous avons donc le droit de dire contrairement aux conclusions de Roth : Tous les faits s'expliquent si l'on suppose la réforme zoroastrienne originaire de la Médie; tout devient obscur si l'on en transporte le berceau en Bactriane.

C. DE HARLEZ.

## N O T E

### *Sens du mot aṣpōtaoyēhīs' dans l'Avesta*

A la suite de son docte travail sur le calendrier avestique le D<sup>r</sup> Roth publie dans le même cahier de la *Z. D. M. G.*, une dissertation sur le sens du mot *aṣpōtaoyēhīs* dont le but est de justifier l'étymologie qu'il donne au nom du sixième Gahambâr *Hamaspāt maedhyo*.

*Aṣpōtaoyēhīs* se trouve au Yesht VIII, 5 dans un passage où le poète fait ainsi parler les créatures altérées par la sécheresse : Quand viendront à couler des sources nouvelles d'eau *aṣpōtaoyēhīs*. Les interprètes ont jusqu'ici rendu ce terme par « plus fortes qu'un cheval ». Après avoir fait mention de ce fait, Roth ajoute : « Bien que la force-de-cheval de l'eau soit un terme courant aujourd'hui, nous doutons fort qu'il en fut ainsi au temps de l'Avesta. Il est en outre contraire à notre sentiment d'esthétique qu'au Yesht V, 7 les bras d'Ardviçûra soient plus gros qu'un cheval. » Il propose en conséquence de rapporter *aṣpō* à *âçu* et d'en faire le participe présent (p. *âçvat*) de ce verbe.

Le sens du composé serait alors *grossissant plus forte*. Quant au second passage, Roth résout la difficulté en effaçant le mot embarrassant *aspôstayêhîs* qui laisse ainsi une lacune dans la strophe; puis trouvant le reste du paragraphe mal agencé il en supprime certains mots qu'il remplace par d'autres empruntés au § 127 où il s'agit de tout autre chose.

On voit ici se dessiner la différence des méthodes.

Le savant professeur de Tubingue traite l'Avesta comme un devoir de collegien qu'il aurait mission de corriger en observant les règles tracées par le goût moderne. Pour nous ce n'est point cela. Un texte est à nos yeux un fait auquel on ne peut rien changer qu'en s'appuyant sur autre fait.

Notre goût n'a rien à voir en cette matière. Il n'est pas, certainement, de notre goût qu'au sein de l'assemblée des rois, un chef de peuple traite le roi des rois *d'ivrogne aux yeux de chien* (*Iliade* I. 40) ou que des « yeux de bœuf » soient considérés comme un des traits caractéristiques de la beauté, ou qu'un vaillant guerrier soit comparé à un âne.

Un védisant consommé, comme l'est le D<sup>r</sup> Roth, ne peut oublier qu'il n'existe, pour ainsi dire, pas un chant des Vedas où les règles de l'esthétique ne soient violées. L'Avesta, en particulier, contient une foule d'images qui blessent notre sens esthétique. Citons seulement celle de la vache *qui verse des larmes en levant les mains au ciel*.

Le goût de l'illustre indianiste ne peut donc

servir ici de critérium. S'il devait corriger et changer partout tout ce qui choque le sens littéraire, il y a des auteurs dont il ne resterait pas une ligne. En conséquence, les retranchements et les remaniements qu'il fait subir au § 127 du *Yesht V* sont sans aucune raison d'être. Ils ont en outre contre eux une présomption grave tirée de ce fait que ce paragraphe est parfaitement en ordre au point de vue de la métrique que le D<sup>r</sup> Roth prend ordinairement pour règle et pour compas dans ses remaniements de texte. Le paragraphe est une strophe de cinq vers comme le suivant; tout donc y est régulier. En retrancher un mot (*çrîra*) parce qu'il se trouve deux fois dans la strophe, c'est se donner l'air de n'avoir jamais lu deux pages entières de l'Avesta; car les répétitions inutiles y abondent. Les bons manuscrits n'ont que des variantes insignifiantes facilement explicables; le seul mot *çpitama* (nullement incompréhensible malgré l'assertion de Roth) admis par Westergaard peut être facilement remplacé par la variante *çpaêtita* (blanche, brillante de blancheur) sans sortir des règles ordinaires de la critique. *Frâ-zaosha* (*pra, prati jôsha*) veut dire tout naturellement «sois favorable (de Zush. 1) en venant, viens favorable» et nous ne pouvons comprendre ce qui embarrasse ici le judicieux interprète. Il n'était pas bien difficile de trouver l'explication de ce terme dont les Vedas fournissent des exemples. — La voici :

Ardvî çûra «la source céleste» s'avance répandant ses eaux vers la terre. Zoroastre s'avance

vers elle et lui dit : Ardvi çûra qui provient du créateur Ahura Mazda.

7. *çrîra vâ anhen bâzua*  
*aurusha açpoçtaoyêhîs*  
*fra çrîra zaosha çpaêtita (çpitama)*  
*aurvairi bâzuçtaoyêhi*  
*avat mandânho mainimna.*

8. . . . .

7. Que tes bras beaux, dorés soient plus larges que le corps d'un cheval! Viens favorable, ô sainte (brillante); viens rapide, avec (ces) bras (d'eaux) plus épais, pensant ainsi dans l'esprit. 8. Qui m'honore, qui me sacrifie, à qui m'attacherai-je (qui favoriserai-je) qui s'attache à moi, m'honore, me loue et me soit dévoué?

Tout est en ordre, tout est avestique dans ces strophes. Ce ne sont pas les bras d'Ardvi çûra qui peuvent exciter ici les scrupules esthétiques; nous disons encore de nos jours les bras d'une source, d'une mer etc. Prétendre que *bâzuçtaoyêhi* est une répétition fautive avec correction du précédant *açpoçtayêhi*, c'est prouver qu'on ne comprend pas le texte. Zoroastre demande qu'Ardvi çûra répande l'eau en abondance et il dit cela par cette figure: « que tes bras soient larges et épais » c'est-à-dire que les flots d'eaux soient larges et abondants; rien de plus naturel. Puis supposant son vœu accompli, il ajoute : « viens avec ces larges bras ». Si la comparaison de ces flots avec le corps d'un cheval l'est moins, elle n'est pas toutefois étran-

gère à la rhétorique avestique. Au contraire elle y rentre parfaitement.

D'autre part la fine ironie dont use M. Roth n'est pas précisément en place; elle est même le résultat d'une méprise singulière. Il croit que le mot *fort*, dans l'expression *fort comme un cheval*, a le sens de «vigoureux, tirant avec force comme un cheval-vapeur»; il n'en est rien, comme le mot zend qu'il traduit, *fort* veut dire ici *large et épais*. Or, dans un pays où l'éclair est représentée sous la forme d'un cheval, un flot d'eau peut être dit «gros comme le corps d'un cheval».

Cependant si, dans *açpôçtaoyêhi*, *açpô* peut être pris comme le radical du mot *açpô* cheval, ne serait-il pas mieux de préférer à cette interprétation celle que propose M. Roth et de traduire avec lui «grossissant, plus forte»? Nous devons encore répondre ici d'une manière négative et cela pour des raisons philologiques qui nous paraissent irréfutables et qui nous ont fait rejeter cette analyse longtemps avant que M. Roth ne l'imaginât de nouveau.

1° Le D<sup>r</sup> Roth n'a pas remarqué que dans ses deux explications de *açpat-açpo* il prend le verbe *â çu* (à l'actif) en deux sens différents, l'un actif, l'autre intransitif. C'est d'abord *faisant grossir, développant, favorisant*, puis *grossissant, se développant*. Or, *çu*, à l'actif, dans l'Avesta, a uniquement le sens de «être utile à, développer», mais pas même celui de «grossir, faire grossir». *Çao-kem* est l'utilité, l'avantage; *çavanh* a le même sens ainsi que *çpen*. *Açpina* est toute autre chose,



c'est un dérivé de *çvi*, grossir, se développer. Roth confond *çu* et *çvi*, mots tout différents.

2° L'explication de Roth suppose un mode de composition de mots tout-à-fait inouï; deux attributifs dont l'un est pris adverbialement « croissant de manière à devenir plus gros », ou « plus gros en croissant », cela est sans exemple et inadmissible. Dans les mots composés commençant par un participe actif, ce participe régit le second membre p. ex., *barô zaothra* qui apporte des Zaothros, *vanôvîçpa* abattant tout, etc.

3° Malgré tous ses efforts, le savant docteur ne parviendra pas à exclure de l'Avesta la métaphore du *corps de cheval*. S'il l'a bannie d'ici, elle restera incontestable, par exemple, dans le Yesht VIII, 20 et suiv., où il est dit que l'astre Tistrya s'avance ayant un corps de cheval brillant, ardent, etc. et que le démon Apaosha s'oppose à lui ayant un corps de cheval noir, contrefait, etc. (*açpahê kehrpo*). L'*açpô kehrpa* reste donc en dépit de toutes les entreprises, et quoique Roth qui n'a pas pensé à ceci, lui donne congé sans regret. D'ailleurs, il n'est pas plus bizarre de donner un corps de cheval à un flot d'eau qu'à un astre. Dans les Védas, ce sont les rayons de soleil, l'éclair, etc., qui sont des chevaux. Du reste, toutes les raisons qu'invoque le D<sup>r</sup> Roth, sont également fausses.

Ainsi au Yesht VIII, 8, où on lit *açpôkehrpem ashaonêm*, il prétend qu'il manque une syllabe à ce vers, ce qui prouve, ajoute-t-il, qu'il faut lire *açuvô kehrpem*. Or, à ce vers il ne manque abso-

lument rien; en mille endroits *ashaonîm* se lit *asha-onîm* en quatre syllabes selon la théorie de Roth lui-même!

En outre, il traduit *açpôkehrpem* au corps grossissant (c'est-à-dire à la masse grossissante); or, *a-çu* ne signifie jamais grossissant et *kehrp* ne désigne jamais autre chose que le corps matériel et ne peut signifier masse. C'est une chose singulière que, lorsqu'il s'agit de l'Avesta, il n'existe plus de règles ni de principes et que l'on peut faire des mots et des phrases tout ce que bon semble.

Le mot *açpôkehrpa* se trouve encore au Yesht, II, 13. Roth, que rien n'arrête, rapporte ce mot à l'eau, malgré la construction de la phrase qui indique clairement le contraire et fait dire à l'auteur, contre toute vraisemblance : nous honorons l'eau sainte créée par Mazda à la masse grossissante. A qui connaît un peu l'Avesta, il n'est pas nécessaire de dire que cette épithète donnée à l'eau en général (sans compter les fautes de lexigraphie) est impossible.

Ainsi tombent tous les arguments invoqués par Roth et les paroles injurieuses qu'il adresse, en général, à ceux qui ne pensent pas comme lui, ne les atteignent en aucune façon.

L'*Unkritik*, ainsi qu'il l'appelle, n'est pas du côté où il pense et quant à la *nouvelle* traduction du Vendidad qu'il vante, c'est tout simplement de la haute fantaisie fourmillant d'erreurs, comme cela a été déjà démontré et comme nous le ferons encore.

Remanier les textes à son gré, retrancher ici,

ajouter là, transporter des mots et des phrases d'un bout à l'autre d'un long chapitre et sans raison plausible, prêter ses idées et ses goûts à un auteur de l'antiquité, et le métamorphoser à sa guise, tout cela est d'une extrême facilité, mais n'a rien de commun avec la critique scientifique.

Au moyen de ces procédés on pourra avoir l'Avesta corrigé par M. X. ou M. Z., mais on n'aura plus l'*Avesta*.

---

## L'ENSEIGNE

### D'UN BOUCHER SENTIMENTAL EN PERSE

---

Nous reproduisons ici les formes et dimensions exactes d'une inscription en caractères arabes, dits « *terkib* » (1), découpée à jour dans une tablette de fer. Elle fut présentée, en 1878, pour l'Exposition Internationale de Paris, par la maison Goupil, au célèbre archéologue, alors président de la commission d'admission, M. de Longpérier. Ils s'agit d'un appareil composé d'une chaîne supportant la dite tablette, sur les extrémités pointues de laquelle on accrochait, a-t-on dit, des têtes de suppliciés. Aussi, M. Goupil y avait-il fait fixer deux têtes de carton peint, dont les faces basanées, l'œil hagard et la physionomie farouche intriguaient plus d'un visiteur. L'appareil acheté à Constantinople ou à Smyrne, y avait été, disait-

(1) Cette sorte d'écriture est employée dans les diplômes officiels. Le « *tughra* » ou signature du souverain est en caractères « *terkib* » ainsi que maintes inscriptions des mosquées, mausolées, etc. *Terkiû* veut dire « mélange, composition, forme »; car il n'y a pas de règles précises pour l'arrangement du texte choisi par les écrivains; ils en groupent mots et lettres comme bon leur semble, pourvu que le *mélange* plaise aux yeux.

on, apporté d'une contrée musulmane, où il ornait le portail de l'habitation d'un *Naçaqtchi-Bâchi*, ou chef de bourreaux, de quelque despote asiatique.

Voici la lettre que M. de Longpérier m'a fait l'honneur de m'adresser à ce sujet :

Paris, le 29 mars 1878.

Cher Monsieur — Je vous remercie de l'empressement avec lequel vous avez bien voulu me donner un renseignement sur le support de fer destiné à notre Exposition du Trocadéro. On me l'avait présenté comme offrant une inscription arabe. Dès que j'eus reconnu du persan, je pensai que personne ne pouvait mieux que vous deviner le sens de ces caractères enchevêtrés. La forme brève du catalogue de l'exposition ne nous permettra pas de donner de grands détails. Nous ne pourrions insérer que le texte tout juste avec la traduction, sans fac-simile. Mais vous aurez peut-être l'occasion d'en parler plus au long ailleurs. Sur le fer original, la distinction des caractères est difficile. Mais après en avoir fait une empreinte, j'ai teinté les lettres pour les séparer des arabesques destinées à les relier, puisque tout est découpé à jour. De cette façon là on pouvait lire; mais pour traduire, c'était autre chose; et il fallait votre parfaite connaissance de la littérature persane, pour retrouver dans ces mots en « *terkib* » la portion d'un quatrain. Il fallait aussi toute votre obligeance, qui égale votre science, ce qui n'est pas peu dire. Si donc vous voulez bien me donner le texte du distique, vous m'aurez rendu un véritable

service. — Veuillez, cher monsieur, croire à mes sentiments les plus dévoués. — Longpérier.

Voici maintenant ma transcription de l'empreinte donnée par M. de Longpérier et, grâce à lui, dégagée de toutes les fioritures et arabesques qui l'enchevêtraient, et devenue parfaitement intelligible pour quiconque s'est tant soit peu exercé à la solution de cette sorte de casse-têtes.

C'est un distique emprunté à un « *gazel* » (ou ode d'amour), fort populaire en Perse, attribué au poète Hafiz. En caractères ordinaires, le distique s'écrit ainsi :

قصاب وار مردم چشمت بنازکی

*benâziky tchechmet merdumi vâr qessâb*

مژگان قناره کرده و دلها براو زده

*zedé ou ber dilha ou kierdé gennâré mujegân*

*qessâb vâr merdumi tchechmète be nazeguyi mujegân  
gennâré kierdé ou dilha ber ou zedé.*

Ce qui veut dire :

*Le petit homme (que l'on voit dans la prunelle de tes yeux quand on s'y regarde) est comme un boucher; il s'est servi de la finesse acérée de tes cils, qu'il a transformés en tringles, pour y accrocher les cœurs (des soupirants).*

Le poète joue sur le mot *merdum* « homme », dont le diminutif *merdumek* « homunculus » signifie aussi « la prunelle des yeux »; *gennâré* veut dire « crochets » ce qui à Paris, en termes de boucherie, se nomme « tringles » ou pièce de fer munie de crocs afin d'y



ce qui est, en fait,  
«*tringles*» ou pièce de fer munie de crocs afin d'y



suspendre la viande préparée pour la vente. — Tout cela dépoétise le merveilleux de la signification du distique en question. Le boucher, ou ce qui est encore moins poétique, le tripier, ne voit dans les cils de sa maîtresse d'autre ressemblance que celle qu'ils ont avec des crocs de sa boutique, où sont fichés les morceaux de viande, et les abats d'animaux et de volaille.

Dans l'exemplaire des œuvres complètes de Hafiz, qui se trouve à la Bibliothèque Nationale de Paris, je n'ai pas pu rencontrer ce « gazel ». Cependant des littérateurs persans du pays le savent par cœur et l'attribuent tous à Hafiz. Je me rappelle que le premier distique du « gazel » dit :

*ân khâli miichkini ki nigârem be rou zédé minneti  
khudâira ki nîkou ber nîkouter zédé.*

*Ce grain de beauté couleur de musc que ma belle  
s'est mis sur la joue, est, j'en jure de par Dieu, un  
charme superposé à un charme plus grand encore.*

Les complaints dans les poésies érotiques, des poètes européens aussi, depuis le moyen-âge jusqu'à la moitié de notre siècle, parlent de victimes, de cœurs immolés, d'œillades assassines, etc.... le poète persan n'a fait que pousser l'image un peu plus loin! *sum cuique.*

Paris, 23 avril 1881.

A. CHODZKO.

# LA DIVISION MYSTIQUE DU TEMPS

## CHEZ LES SÉMITES ET LES ÉGYPTIENS

---

### I

#### LE LIVRE ROYAL ET LE TESTAMENT D'ADAM

Les manuscrits syriaques 58 et 164 du Vatican (1) contiennent, bien qu'avec des variantes assez importantes, un livre gnostique intitulé ܡܕܡܬ ܐܕܡ, « *Testament de notre père Adam* ». Le même apocryphe se retrouve en arabe dans quatre manuscrits, l'un du Vatican (ms. arabe, n° 32), les trois autres de la Bibliothèque nationale (ancien fonds arabe, n° 52, 54, 158) (2).

Dès 1853, M. Renan avait édité le texte syriaque avec une traduction française, en le comparant aux versions arabes et y ajoutant les notes les plus précieuses. Mais depuis cette époque les

(1) Renan, dans le *Journal asiatique*, 1853, n° 17. — Assemani appelle ces fragments : *Otiosi cujusdam Syri putidum opus* (*Bibl. Orient.*, t. III, part. I, p. 282).

(2) Le manuscrit arabe n° 54 fait partie d'un ouvrage attribué à Saint-Clément et intitulé : ڪتب الصفاء المكتومة : « Les livres secrets de la pureté ».

études orientales ont fait de tels progrès, que peut-être on peut sans trop de témérité reprendre, en l'éclairant de documents inconnus il y a trente ans, la question traitée par le savant académicien.

Les deux premiers fragments du texte syriaque sont relatifs à la division des heures du jour et de la nuit, et aux pratiques mystiques qui y auraient été attachées dans la vie paradisiaque; et ce qu'il importe en premier lieu de savoir, c'est si ces deux fragments procèdent de l'Avesta, comme l'ont admis généralement les Orientalistes. On sait que dans les doctrines de la Perse, la division mystique du temps est fréquemment mentionnée aux *Jeschts Sadés* et au *Sirouzé*. M. Renan se rangeait à l'opinion générale des savants; il la formulait ainsi : « Ces fragments syriaques prouvent quelle communication d'idées a eu lieu dans les premiers siècles de notre ère entre les branches les plus orientales du christianisme et la religion de l'Avesta » (1). Mais cette conclusion de l'éminent Orientaliste semble aujourd'hui infirmée par la découverte des monuments égyptiens qui, bien avant la formation de la religion avestéenne, parlent d'une division mystique du temps sous des formes analogues aux traditions de la Perse et aux doctrines du gnosticisme.

Le papyrus de Boulaq n° 7, découvert par notre regretté Mariette-Bey, contient les fragments d'un *Livre royal*. C'est un traité mystique renfermant les adorations des heures de la nuit afin d'éloigner

(1) Renan, *loc. cit.*, p. 10 du tirage à part.



une parenté étroite avec les fragments syriaques et arabes étudiés dès 1853 par M. Renan.

Le texre syriaque porte à la neuvième heure :

[illegible]

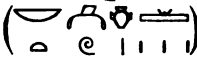

« *Neuvième heure.* Service (culte) des anges qui se tiennent devant le trône qui est la Grandeur. »

Or, à la huitième heure, après le préambule commun qui recommande de sauvegarder la santé du Pharaon, incarnation divine de Ra, le texte hiéroglyphique (l. 7 du papyrus) ajoute :

la main d'un mortel pour lui expliquer l'inexplicable sans avoir fait auparavant quelque odyssée mystérieuse. Le nom de la *caverne des Trésors* en arabe est : *المغرة الكنوز al-m'gharet al-knouz*. Dans le texte arabe du *Testament d'Adam*, celui-ci exprime sa volonté à son fils Seth en ces termes : *وأول ما أوصيك به ابني (شيث) إذا مت أن تحفظ جسدي بالمر والسليخة وأن تجعله في مغرة الكنوز في الجبل المقدس وليعمن من يعيش من قبلي إلى الزمان الذي يكون به خروجكم من هذا البلد المقدس المحيط بالفردوس على أن يحمل جسدي معه ويصيره في التابوت ويسير* « La première chose que je te recommande, mon fils (Seth), est que, après ma mort, tu embaumes mon corps avec de la myrrhe et de la cannelle, et que tu le places dans la *Caverne des Trésors*, au pied de la montagne sainte; et que ceux de tes descendants qui vivront à l'époque où vous quitterez la région sacrée qui entoure le paradis, emportent mon corps avec eux, l'enfermant dans une arche, le transportent jusqu'au point central du monde, et l'y déposent. » — Les Juifs même ne furent pas étrangers à la légende sur la Caverne mystique : les cabbalistes prétendent que le fameux livre cabbalistique intitulé ספר ציריך *Sépher Yetsirah* « livre sur la création », attribué au patriarche Abraham, le livre portant le titre étrange de : ספר ריזל המלאך *Sépher Raziel ha-malak* « livre de Raziel l'ange » attribué à Adam, ainsi que le *Zohar*, attribué au docteur Rabbi Siméon Bar-Yokhaï, ont été miraculeusement découverts dans des cavernes.



symbolisé comme *Horus* qui fait régner la joie dans les cœurs, (l. 5) Ô seigneurs du Tâû, chefs de la bibliothèque (cela désigne probablement les savants), contemplez votre père Ra (le soleil), au matin, — lui qui est plus [lumineux?] que les (autres) dieux et déesses etc. (1). »

Le Pharaon, incarnation divine d'*Horus* qui remplit tout cœur de joie et d'allégresse (, *neb-t fu ab-u*, correspond exactement au passage du Testament d'Adam : *grande joie dans toute la terre* (ܡܬܬܝܠܐ ܨܚܝܬܐ ܒܗܝܠܐ ܕܝܬܐ); le texte syriaque ajoute que cette joie est causée par la montée triomphale du soleil (ܡܬܬܝܠܐ ܨܚܝܬܐ ܒܗܝܠܐ ܕܝܬܐ ܒܝܬܐ ܕܝܬܐ); le *Livre royal* s'exprime à peu près dans les mêmes termes, lorsqu'il recommande aux lettrés, aux poètes (*âa-u em pa sêt*), d'« aller contempler la face rayonnante du père Ra, le soleil » (, *mâ-ten atef-ten Ra*).

Les légères variantes entre l'égyptien et le syriaque ne font aucune difficulté, car les anciens reproducteurs d'écrits de ce genre se donnaient pleine liberté d'ajouter ou de retrancher. C'est ainsi que le Syncelle (2) et Cédrenus (3), dans leur chronographie, en parlant de la division des heures mystiques, se sont permis des changements fort notables. Par exemple la description de la onzième heure du jour par Cédrenus porte :

(1) *Notices et extraits des manuscrits*, t. XXIV, 1<sup>ère</sup> partie, p. 59 et suiv.

(2) P. 10 (Paris 1652).

(3) P. 9 (Paris 1647).

Ενδεκάτη ανθομολογησις καὶ ἀγαλλίασις πάντων· « onzième heure : joie et allégresse de tous ». Or, le syriaque où Cédrenus assure avoir puisé les détails de sa description, ne porte point ܬܠܐ « de tous » (πάντων), mais ܕܐܕܝܬܐ *dazadiko* « des justes ». Pour rendre bien compte de ces sortes de modifications, je donnerai d'abord la traduction entière du texte syriaque :

#### LES HEURES DU JOUR.

*Première heure du jour.* Prière des êtres célestes.

*Deuxième heure.* Prière des anges.

*Troisième heure.* Louange des oiseaux.

*Quatrième heure.* Louange des animaux.

*Cinquième heure.* Louange de ceux (résidant) au-dessus des cieux.

*Sixième heure.* Louange des chérubins, qui implorent le pardon pour les injustices des hommes.

*Septième heure.* Entrée et sortie devant Dieu. Les prières de tous les vivants entrent, se prosternent et sortent.

*Huitième heure.* Louange du feu et des eaux.

*Neuvième heure.* Supplication (*taqchafto*) des anges qui sont placés devant la Grandeur (1).

*Dixième heure.* Inspection des eaux : un esprit descend et plane sur les eaux et les sources; et si l'esprit du seigneur ne descendait pas et ne planait pas ainsi sur les eaux et les sources, les hommes périraient, et tous ceux qui les démons apercevraient, ils les anéantiraient. Et dans cette heure on prend de l'eau, et le prêtre divin y mêle de l'huile sainte, et en oint les malades. Ceux-ci guérissent et se rétablissent.

(1) Le texte porte : *Reboutho* qui veut dire en syriaque « grandeur ». Ce mot me paraît avoir ici un sens exclusivement cabbalistique, comme son correspondant hébreu גְּדוּלָּה *g'doulah* « grandeur », qui, chez les cabbalistes juifs, est le nom d'une divinité particulière (*séphirah*) résidant devant le אֵין סוֹף *En-Soph* « l'Infini ».



*Onzième heure.* Joie et allégresse des justes.

*Douzième heure, celle du soir.* Supplication des hommes à la Volonté (*tsibiono*) affable, qui se tient devant Dieu, seigneur de toutes choses (1).

Voici maintenant les passages correspondants de Cédrenus :

Ὡρα πρώτη ημερινῇ ·

Πρώτη εὐχὴ ἐπιτελεῖται ἐν τῷ οὐρανῳ ·

Δευτέρα εὐχὴ ἀγγέλων ·

Τριτὴ εὐχὴ πτηνῶν ·

Τετάρτη εὐχὴ κτηνῶν ·

Πεμπτὴ εὐχὴ θηρίων ·

Εκτη ἀγγέλων παραστασις, καὶ διακρίσις πάσης κτίσεως ·

Ἑβδομὴ ἀγγέλων εἰσοδος πρὸς θεόν, καὶ ἐξοδος ἀγγέλων ·

Ογδὼν αἵνεσις καὶ θυσίαι ἀγγέλων ·

Ἐνάτη δέησις καὶ λατρεία ἀνθρώπου ·

Δεκάτῃ ἐπισκοπαὶ ὑδάτων, καὶ δεήσεις οὐρανίων καὶ ἐπιγείων ·

Ἐνδεκάτῃ ἀνθομολόγησις καὶ ἀγαλλίασις πάντων ·

Δωδεκάτῃ ἔντευξις ἀνθρώπων εἰς εὐδοκίαν ·

On y reconnaît sans peine un remaniement du texte syriaque (2).

(1) Le mot *tsibiono* = Εὐδοκία ne désigne pas seulement ici la bonne volonté de Dieu envers les créatures (τὸ ἀγαθὸν θέλημα, εὐδοκία τοῦ θελήματος), mais elle correspond au terme *נצח* *racon* des cabbalistes. Ces derniers, parmi lesquels je me contenterai de nommer le cabbaliste italien, R. Joseph Irgas, ont même établi des distinctions entre « la volonté » et « le possesseur de la volonté », *נצח* *והנצח* *נצח*.

(2) Il est vrai que le Syncelle et Cédrenus qui nomment ce fragment : *Pénitence d'Adam*, affirment avoir puisé dans la *Vie d'Adam* et la *Petite Genèse*; mais il paraît que ces deux ouvrages

Un texte éthiopien, où l'on trouve plusieurs passages relatifs à la division des heures de la nuit, présente également des variantes considé-

n'étaient qu'une sorte de reproduction de notre *Testament* comme l'*Apocalypse*. Le pape Gélase, dans son décret de l'an 494 sur les livres apocryphes, en désigne un sous le titre : *Liber qui appellatur Poenitentia Adæ, apocryphus* (Apud Labbe, *Conc.* V, 389); Saint-Épiphane, dans son *Traité des Hérésies* (*Adv. haereses*, t. I, part. II, XXVI, 8), compte parmi les livres des gnostiques des *Apocalypses d'Adam*. M. Renan a soutenu l'identité de la *Pénitence* et de l'*Apocalypse* (*Journ. asiat.*, 1853, n° 17), en établissant que « le mot *Pénitence* (μετάνοια) désignait dans la littérature apocryphe des *révélation*s d'une certaine espèce, et était à peu près synonyme d'ἀποκάλυψις ». L'éminent académicien a cité plusieurs exemples à l'appui de son hypothèse. Cependant la plupart des auteurs anciens nous présentent les deux ouvrages comme distincts. Dom Ceillier (*Hist. des aut. sacrés*, T. I, p. 465), dont je dois la communication à M. le docteur de Meissas, dit à ce sujet : « Le même pape (Gélase) fait mention de l'*Apocalypse d'Adam*; et il paraît par ce qu'en rapporte Saint-Épiphane (*Haeres.* 31, n° 8) que ce livre était de la façon des Gnostiques. Gélase condamne encore comme apocryphe un livre de la *Pénitence d'Adam*. Je ne sais si cette pièce faisait partie de celle dont Georges Syncelle (*Chronolog.*, p. 5) rapporte un assez long fragment, et qui avait pour titre la *Vie d'Adam*. » — L'historien arménien, Samuel d'Ani, communiqué à M. Renan par M. Dulaurier, confirme la distinction : « A cette époque (l'an 590 de notre ère), dit-il, vinrent en Arménie des hommes à la parole de miel, lesquels voulaient y semer les doctrines de Nestorius. Ils furent anathématisés et chassés; mais quelques-uns les accueillirent, et les Syriens traduisirent pour ceux-ci leurs faux livres : 1° le *Kaurdosag*, 2° le *Guiragosag*, 3° la *Vision* (l'*Apocalypse*) de *Saint-Paul*, 4° la *Pénitence d'Adam*, 5° la *Diathéké*, 6° l'*Enfance du Seigneur* (l'*Évangile de l'enfance*), 7° le *Sebios*, 8° la *Grappe de bénédiction*, 9° le *livre qui ne doit pas être caché*, 10° l'*Explication de l'Évangile de Mani* (Manès). » (Manuscrit arménien de la Bibliothèque Nationale, n° 96, fol. 24, V; cf. Renan, *loc. cit.*, p. 6.) Samuel d'Ani est un historien trop sérieux pour qu'on ne doive pas admettre qu'il connaissait comme distincts les deux livres auxquels il donne les numéros d'ordre 4 et 5. La *Diathéké* peut d'ailleurs bien avoir

rables (1). Ainsi, pour la cinquième heure de la nuit l'auteur a mis : **ወለጅሰዓት : ይሉብሐዎ : ግድት** « et à la cinquième heure, adoration des eaux ». Or, dans le syriaque, les détails mystiques de la cinquième heure sont beaucoup plus longs. De plus, les détails de la dixième heure du syriaque sont transportés dans l'éthiopien à la neuvième heure, et ce texte ajoute un détail qui ne se trouve pas dans le syriaque : **ወከነ : ፍሥሐ : ወሐሤት : ጳብ : ነሉ : ጥድር : አስከ : ጌሰዓተ** « et il règne une joie et une allégresse sur toute la terre jusqu'à la sixième heure ». Il n'est donc pas étonnant que notre *Diathéké*, tout en ayant pour source première le *Livre royal* du papyrus égyptien, qui lui-même n'était probablement qu'un remaniement, s'en écarte sur plus d'un point, et cela n'empêche pas que nous nous trouvions très-certainement ici en face d'une famille de livres procédant tous de l'apocryphe égyptien. Notre conviction sur ce point s'étend même plus loin, et nous croyons devoir rattacher à la même filiation les canons apostoliques des Coptes, publiés par Tatam, où les étoiles, les arbres, les eaux ont, comme dans nos fragments cités,

donné naissance à l'*Apocalypse* et à la *Pénitence* qui, à leur tour, auraient servi de base aux *Canons apostoliques des Coptes*, aux *Constitutions apostoliques grecques* (livre VIII, chap. XXXIV) et au **פרק שירה** *Pérek-Schira* « chapitre des chants » conservé par les Juifs, comme nous l'indiquons plus loin.

(1) *Prrière des Falashas ou Juifs d'Abyssinie, texte éthiopien publié pour la première fois et traduit en Hébreu*, par J. Halévy, Paris 1877, p. 10. — Lorsque M. Renan a publié les fragments syriaques de la *Diathéké*, le monde savant ne possédait pas encore ce recueil, qui offre d'ailleurs fort peu d'importance pour l'histoire du gnosticisme.

leurs heures de louange (1). Ce livre copte, ainsi que les *Constitutions apostoliques* grecques (livre VIII, chap. XXXIV) (2), nous paraissent même avoir servi de base au recueil de prières israélites intitulé פֶּרֶק שִׁירָה *Pérek-Schirah* « chapitre des chants » (3).

(Sera continué.)

GOETZEL SELIKOVITSCH.

(1) *The apostolical Constitutions in coptic*, pag. 80—88, London, 1848.

(2) *SS. Patrum qui temporibus apostolorum floruerunt Opera* (édition Cotelier et J. Leclerc, Amsterdam, 1724), t. I, p. 420. — Cf. *Hippolyti Opera* (édit. Fabricius, Hamburg, 1716) t. I, p. 255.

(3) On trouve dans le Talmud d'importants vestiges de tous ces fragments gnostiques; je les ai signalés dans la *Revue hébraïque* : הַמַּגִּיד *ha-Magghid* (Lyck, 1879, n° 33) dans mon article intitulé : הָעֵת לְכָל הַמָּוֶל *ha-éth le-chól hefeç* « tout a son temps ».

# LES INCUNABLES ORIENTAUX

ET

## LA LITURGIE CATHOLIQUE (1)

### I

Entre l'invention de l'art d'imprimer en général et son adaptation particulière à l'impression de textes orientaux, un long espace de temps s'est écoulé. Il faut, sans doute, attribuer ce retard à plusieurs causes : D'abord, à la répugnance des Orientaux pour tout livre non écrit à la main, si bien qu'aujourd'hui encore le Koran n'est lu liturgiquement, dans les mosquées, qu'à l'état manuscrit. Ensuite, l'enchevêtrement des ligatures entre les lettres, plus compliquées que dans les impressions grecques du XVI<sup>e</sup> siècle, — d'où est venu le nom d'*arabesques*, — a dû constituer une difficulté pour la gravure des types sur matrice. Enfin, la décadence même, dans laquelle la langue arabe était tombée, jusque dans la péninsule ibé-

(1) Chapitre détaché d'un rapport (encore inédit) sur une mission littéraire.

rique, compliquait encore la question. En voici une preuve :

Le plus ancien ouvrage en ce genre, cité par Zenker (*Bibliotheca orientalis*, I, n° 46), est celui de Pedro de Alcala, sous le titre suivant : « *Arte para legeramēte saber la lēgua araviga. — Vocabulista aravigo en letra castellana.* » A la fin, on lit : « *Fue interptada esta obra y vocabulista de romance en aravigo en la grande y muy nombrada cibdad de Granada por Fray Pedro de Alcala... Hieronimo... 1505.* » (2 tomes en 1 vol. in-4°, gothique.) Cet ouvrage est fort rare à l'état complet, chaque partie constituant un livre à part. Toutes les lettres devant figurer l'arabe sont — bien entendu — en caractères latins, sauf que l'on a obvié à l'expression de certaines nuances de sons par la superposition de points, équivalant aux signes diacritiques. Ce livre offre donc aux linguistes une certaine curiosité au point de vue de la prononciation figurée à cette époque.

Dans le même ordre d'idées, il convient de rappeler ici un livre musulman qui a reçu le nom de *Bréviaire de la Sonna*. — « A la fin du XV<sup>e</sup> siècle(1), et avant la prise de Grenade, un assez grand nombre de musulmans andalous avaient perdu l'usage de la langue arabe; dans les villes comme dans les campagnes, ils s'étaient si bien mêlés à la population indigène qu'ils ne parlaient plus qu'espagnol; et, si la doctrine chrétienne les avait trouvés réfractaires, il est prouvé qu'ils se montraient

(1) Aug. Cherbonneau, dans la *Revue de Géographie*, dirigée par M. Ludovic Drapeyron, année 1880, t. VII, p. 318.

fort indifférents vis-à-vis des croyances musulmanes. Les vrais croyants qui vivaient au milieu d'eux s'efforçaient en vain d'ouvrir des écoles pour la lecture du Koran; on ne les écoutait pas plus que s'ils eussent enseigné un idiome étranger à la péninsule. C'est dans ces circonstances si funestes à la religion de Mahomet, qu'un nommé Aïça-ben-Djabar, muphti de la mosquée de Ségovie, en 1462, prit le parti de rédiger, en espagnol, une espèce de catéchisme à l'usage *des musulmans andalous qui ne comprenaient plus l'arabe*. Cette compilation comprend la traduction d'une partie du Koran, qu'il importait de mettre en lumière, afin de convaincre les catholiques qu'on ne tenait point ce livre caché comme chose qu'on n'ose point produire; les prescriptions de la *Sonna*, ou loi traditionnelle, viennent s'y ajouter, et le tout forme un manuel, destiné à ramener les musulmans ignorants et égarés à la foi de leurs ancêtres. Aïça-ben-Djabar donna à ce manuel le titre de *Breviario Zunni*, ou Bréviaire Sunnite; il explique, dans l'introduction, comment il a été amené à porter atteinte aux usages de sa nation en faisant passer dans une langue chrétienne la parole sacrée de Mahomet : « Compendiosas causas me movieron à interpretar la divina gracia del Santo Alcoran de lengua arabiga en castellana. » Les musulmans d'Espagne, par suite de l'état de sujétion où ils vivent, des lourdes contributions qu'ils ont à payer, et des travaux qui pèsent sur eux, sont déchus de leur opulence; il leur est impossible d'entretenir des écoles particulières. C'est afin de combler

cette lacune, que ses amis, et particulièrement les répartiteurs d'impôts, l'ont invité à composer en idiome castillan un livre contenant tout ce qu'un Mahométan doit savoir et pratiquer : « Muchos amigos mios trataron de mi, y especialmente los repartidores con gran vehemencia me rogaron que en romance quisiese recapilar tan señalada lectura de lo que todo muzlim ha de saber y usar. » Le manuscrit de ce précieux bréviaire fait partie de la bibliothèque de M. Ballesteros, interprète militaire de l'armée d'Afrique. »

Il a donc fallu employer, non-seulement des caractères différents, mais encore une langue étrangère, pour exprimer les doctrines de l'Islam, et recourir à des moyens aussi détournés pour maintenir le Mahométisme au sein même des Musulmans. Combien nous sommes encore éloignés d'une impression de texte arabe !

A la fin du dernier siècle, un ecclésiastique parmesan, l'abbé J. B. de Rossi, prit la question à cœur et l'étudia. Consulté par Schnurrer, alors professeur des langues orientales à Tubingue, sur la question d'authenticité d'une vieille édition du Koran, — comme le même écrivain avait été mis depuis longtemps à contribution par Kennicott pour les variantes de la Bible, — De Rossi répondit par sa *Dissertatio de Corano arabico*, Venetiis, Paganini typis impresso sub ineunte sec. XVI (Parmae, 1805, 8°, p. 16 pp.). Il dit en conclusion :

« Paganinum Brixiensem editionem nostram arabicam curasse tradunt aperte Postellus ac Theseus, sed tacet uterque quo anno prodierit, primusque



qui ausus sit eum constituere C. 1530 est, ut observat Clemens, Erpenius, quem cæco impetu secuti sunt deinde reliqui omnes auctores (1). Hoc autem fecisse Erpenium ex mera ac quidem falsa conjectura ex ætate ipsa eruitur, qua vivebat et imprimebat ille typographus. Patet jam ex novis typographicis Cl. Panzeri *Annalibus* (t. VI, p. 268, et t. VIII, p. 444) eum tantum usque ad annum 1518 Venitiis impressisse, quo italicum Ludovici Bartemae *Itinerarium* edidit. Nulla amplius deinceps comparet ejus editio, solusque Alexander ejus filius typographiam suam usque ad annum 1531 Venetiis protraxit, Tusculani vero usque ad 1533. Itaque paullo ante vel paullo post annum 1518 credendum est Paganinum. Coranum suum vulgasse, fere eodem tempore quo Fani arabicae *Horae*, Genuae vero Octaplum Justiniani *Psalterium* prodibant, constituendumque ineunte XVI seculo, dum nulli adhuc characteres arabici apud ceteras nationes conspiciebantur, Italiam, quae hebraicae ac graecae typographiae origine jam gloriabatur, tres simul arabicas habuisse.»

Il ne pouvait en être question dans le savant ouvrage de Théodore Nöldeke, *Geschichte des Korans* (Göttingen, 1850, 8°), qui est exclusivement consacré à l'étude exégétique du livre sacré des Musulmans. On n'en trouve d'ailleurs plus d'exemple.

Aussi, nous nous permettons de révoquer en doute l'existence même de cette édition, tout en

(1) Cf. Schnurrer, *Biblioth. arabica*, pars VIII, p. 4—5 (1<sup>re</sup> édition).

nous inclinant devant la science profonde de celui qui l'a soutenue dans une ingénieuse dissertation : Le meilleur argument, à notre avis, consiste dans la vue même des livres orientaux de liturgie chrétienne à cette époque. Examinons-les.

## II

Après avoir esquissé, en quelques lignes, les principaux monuments de la typographie hébraïque, le P. Franc. Xavier Laire, bibliothécaire du prince de Salm-Salm, dans son *Specimen historicum typographiae romanae XV. saeculi* (Romae, 1778, in-8°), p. 13 à 14, note, dit :

« Quod spectat ad typographiam arabicam, haec ineunte saeculo XVI. nata est sub Julio II, ejusque sumptibus suscepta in *Fano Fortunae*. Haec autem typographica officina instructa est a Gregorio Veneto, atque inter libros, qui ex his typis prodire mihi occurrit *Diurnale Graecorum Arabum*, seu Melchitarum in quo continentur orationes die ac nocte a presbyteris in Templo recitandae ; et hoc diurnale editum fuit in Fano Fortunae, sub auspiciis Leonis X, an. 1514, quam notitiam hausi ex indice Bibliothecae regiae, t. I (p. 215). De hac autem typographia disseritur in opere cui titulus : *Giornale de' letterati di Firenze*, t. II, part. 3, art. 2. Hinc ex eadem officina exiisse potuit *Ela-drisi* Geographia, dicta Nubiensis ab auctoris patria, in-8° majori edita, et absque ulla anni nota ; cujus raritatem tantopere extollit indicis Casana-

tensis auctor, t. III in Praefatione. Hic tamen Romae mihi vidisse contigit 5 exemplaria; alia fortasse nonnulla latent. Tituli variatio in diversis exemplaribus licet aliunde simillimis maxime torquet eruditum auctorem, cui quidem nulla superesse poterat difficultas, si meminisset hoc ipso saeculo et maxime ineunte XVI ex librariorum fraude id saepe factum fuisse. Incerto editionis loco magis torquetur idem auctor, neque enim nosse videtur officinam arabicam Mediceam antiquiorem, in qua anno 1592 libri hujus editio facta est, quo tempore vix nascebatur officina medicea arabica. Huic auctori ignota fuisse videtur officinae Fani Fortunae ruina; haec enim paucis annis perduravit et in ipso fere ortu extincta paucissimos produxit libros, qui quidem sunt insignis raritatis. Eumdem eruditum virum latebat linguarum externarum officina sub Gregorio XIII erecta, ex qua prodiiit officium arabicum, caractere rubro et nigro exaratum per Dominicum Basam, 1584, in-8°.»

Le point le plus saillant de cette longue note concerne un curieux Diurnal. — Comme cet ouvrage constitue la première impression en caractères arabes, il nous semble indispensable d'en donner une description détaillée et minutieuse, non encore faite. Le titre, en rouge, porte ces trois mots seulement munis de points voyelles :

كِتَابُ صَلَاتِ السَّوَاعِي

Il n'y a rien de plus sur cette page, s. l. n. d. (du moins en tête), ni pagination, ni réclame, ni signature. Au verso du premier feuillet, le texte

commence par les mots *بسم الله الحى الازلى* (au nom du Dieu vivant éternel), différant de la formule initiale ordinaire des livres musulmans, « au nom du Dieu miséricordieux, etc. » Il est imprimé en rouge et noir, à la façon des plus élégants bréviaires. Il est encadré d'un double filet, d'abord coupé, rouge et noir, pour les 14 premières pages, puis tout noir. Chacune des huit heures, ou sections liturgiques composant la journée ecclésiastique (matines, laudes, prime, tierce, sexte, none, vêpres, complies), forme un livre ou chapitre, entouré d'un encadrement orné de fleurs, ou historié d'animaux, datant aussi du commencement de la Renaissance; l'impression est bien de la même époque, puisque le bois n'offre nulle piqure de vers. Les caractères ont cela de particulier et d'archaïque que les ligatures sont mauvaises et les points diacritiques mal placés ou empâtés. Il y a en tout 118 ff., petit-8°, gros papier, 12 lignes à la page. Sur le dernier feuillet, recto (le verso est blanc), on lit la date exacte de l'impression en toutes lettres : « 12 septembre 1514, à Fano (1); imprimé par maître Grégorius, de la maison des Grégoriens, en la ville de Bondagia. »

Tel est le point de départ connu.

« Sub Julio II, dit le P. Franç. Xav. Lair (2), erecta est in Fano Fortunae typographia arabica,

(1) Ce n'est donc pas à Venise, comme le dit la note ms. jointe à l'exemplaire de la Bibliothèque nationale de Paris. Il existe aussi à Munich.

(2) *Specimen historicum typographiae romanae XV saeculi* (Romae, 1778, 8°), p. 96—97 et n.

ejusque jussu et Romae Johannes Potkens praepositus ecclesiae St. Georgii Coloniensis, curavit confici characteres chaldaeos antiquos, quibus Abrahamum et Heber fuisse usos existimabant Christiani Aethiopes in quorum gratiam id praestitit (p. ex. : Psalterium et Cantica canticorum, impressa ingenio et impensis Johannis Potkens praepositi ecclesiae St. Georgii Coloniensis Romae, per Marcellum Silbert, alias Frank, et finitum die ultima Junii anno salutis MDXIII in-4°. Rariissimus hic codex exstat in Bibliotheca Trinitatis de Monte). — Sub ipso etiam Romae floruerunt Mazochius alique magni nominis typographi. Secundus vero Johannem Lascarum et Zachariam Calliergi accersivit, ut unus institueret, alter vero dirigeret celeberrimam typographiam ad radicem montis Caballini, e qua splendidae prodire editiones, inter quas mihi videre contigit *Porphyrianos quaestiones* etc. Gregorius verso XIII parens quasi fuit hujus artis, ac de eo audiamus Midendorpium libro I *Academiarum orbis universi celeberrimum* (cap. XXII, p. 185—187, edit. Coloniae, 1602, 8°) : Ait autem Gregorius XIII imprimendi artem hebraicis, graecis, chaldaeis, arabicis, armenicis, illyricis characteribus abs se praecipue instructam ita promovit, ut jam orientis et oppressae a Turcis et schismaticis Europae populi missis catechismis propria ad pietatem lingua instituantur. »

De même que nous avons cru devoir entrer dans les détails les plus circonstanciés au sujet des premiers textes imprimés en caractères orientaux, de même nous ne saurions nous dispenser d'être

aussi explicite pour donner une idée de la première impression d'un livre où figurent pour la première fois des caractères éthiopiens. C'est un psautier.

Dans la *Description des livres de liturgie imprimés aux XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles*, faisant partie de la bibliothèque de S. A. R. M<sup>re</sup> Charles Louis de Bourbon, par Anat. Alès (P. 1878, gr. 8<sup>o</sup>), p. 8 à 9, on lit la notice suivante :

Psalterium Davidis et Canticum canticorum et alia cantica biblica (Aethiopice). (In fine :) Joannes Potken : studiosis S. | Peregrini Apiani : qui ad nos ex ea parte Ethiopie : quē sub Egy | pto est : & nūc maior India appellat : quotidie ventitāt : fere oēs | callent lrās has : quib' iam vobis Psalteriū David & Cantica aliqua | edidi. Post infantia eniz Psalmos & cātica hmōs ea diligētia discūt | ut illa memoriter teneāt : & remoto libro recitare sciāt. Ego : facta inda | gatione possibili : cōperi regulas grāmatices apud eos nō esse. Qd aut | ipi lras has quarq̃ initia vobis dare nixus sum : Chaldeas esse sentiāt | qq̃ Abraham et Heber eorūq̃ maiores ad primos usq̃ parentes lin | gua hac Chaldea usi sint : Cōstantia quadā : a qua dinelli per me nō po | tuerūt affirmēt : tacēdū nō putauī : quo vos ad discendū Ideoma hoc : | eorū qdē iudicio omniū Ideomatū primū : Valet. Impressum est opusculū hoc ingenio & impensis Joānis Potken | Prepositi Ecclesie sancti Georgii Colonien. Rome per Marcellum | Silber als fräck : & finitū anno 1513. In-8<sup>o</sup>.

Selon Brunet, ce psautier est le premier livre

imprimé en caractères éthiopiens. Le livre, qui a 108 ff. en tout, commence par une gravure sur bois, en rouge, représentant le roi David; au verso est l'avertissement de J. Potken en latin. Le texte éthiopien commence f. 2. A la fin (cahier N a, f. 2), il y a une série de cantiques du même texte, pourvus en marge de rubriques latines. Après le cantique de Simeon, il y a un syllabaire, intitulé: *Alphabetū seu potius syllabariū lran̄ chaldear.* etc., en quatre pages, terminé par une souscription gothique datée: *Die ultima Junii 1513.* Enfin, après six feuillets présentant des capitules sous le texte éthiopien, on lit en caractères romains la seconde souscription, datée *die X Sept.*

Ce livre est rangé à tort, dans ladite Bibliothèque, parmi la liturgie; ce n'est pas un livre de messe, mais une version textuelle 1° des Psaumes, 2° du Cantique, parfaitement rangé à la Bibliothèque nationale parmi les livres séparés de la Bible, A 296; 2 exemplaires (in-4°, non in-8°).

M<sup>re</sup> SCHWAB.

## NOUVELLES, MÉLANGES ET AVIS DIVERS

---

UNE LETTRE DE M. LE D<sup>r</sup> A. LANGBANK. — M. Alexandre Langbank adresse de Jaroslau à M. Sélikovitch une lettre du plus haut intérêt sur son article intitulé *Le Schéol des Hébreux et le Sest des Égyptiens*(1). Bien que les remarques du savant hébraïsant d'Autriche tendent à infirmer les conclusions de son collègue de Paris, la recherche désintéressée du vrai préoccupe trop la rédaction du *Bulletin* et M. Sélikovitch lui-même, pour que nous ne nous empressions pas de mettre sous les yeux de nos lecteurs le passage le plus important de la lettre de M. le D<sup>r</sup> Langbank. Nous prenons seulement la liberté de le traduire de l'hébreu en français.

« Dans un grand nombre de versets de la Bible, » comme vous l'avez établi avec beaucoup d'érudition, le terme *schéol* n'implique nullement l'idée » d'une vie d'outre-tombe; mais, en revanche, il me » semble qu'on trouve, ailleurs, dans la Bible des » indices du contraire. Exemple : *les portes du schéol*

(1) V. ci-dessus, p. 98.



» (Isaïe XXXVIII, 10). Les Proverbes, IX, 12, nous  
 » parlent de la *profondeur du schéol*. Il serait diffi-  
 » cile d'appliquer à la tombe les expressions *portes*  
 » et *profondeurs*. Mais je puis vous citer un verset  
 » plus important encore. Le Psalmiste (Ps. XVI, 10)  
 » s'écrie avec amertume : « Ne délaisse point mon  
 » âme dans le *schéol* et fais que tes élus ne con-  
 » naissent pas la tombe (*schahath*) ». Il est absolu-  
 » ment impossible de prendre ce verset au pied de  
 » la lettre, car nous ne pouvons pas attribuer à l'au-  
 » teur la prétention étrange de vouloir vivre éter-  
 » nellement sur la terre. Les expressions *schéol* et  
 » *schahath* doivent se rapporter au séjour ultra-ter-  
 » restre des morts, selon la conception de la théo-  
 » logie antique. Le verset suivant du même Psaume  
 » semble confirmer mon hypothèse. Après avoir  
 » supplié Dieu de ne livrer ses élus à la *schahath*,  
 » le Psalmiste ajoute : « O fais-moi connaître le sen-  
 » tier de la vie pour que je me réjouisse devant ta  
 » face auguste, car ta main droite comble éternelle-  
 » ment de douceur. »

NOUVELLES DE NOS COLLÈGUES. — Depuis notre dernier bulletin, M. Jules Oppert, ancien président de l'Athénée, et M. François Lenormant, l'un de nos vice-présidents actuels, ont été successivement élus membres de l'Institut.

CINQUIÈME CONGRÈS INTERNATIONAL DES ORIENTALISTES. — En vertu d'une décision prise à Florence en Septembre 1878, ce congrès se tiendra à Berlin du 12 au 17 Septembre 1881, sous la prési-

dence de M. le Professeur Docteur Dillmann. La souscription est de 10 Marks = 12 fr. 50 c. et donne droit à un exemplaire des publications du congrès. Le congrès n'ayant pas d'agent en France, l'Athénée se charge de faire inscrire ceux de ses membres qui feront parvenir la somme de 13 fr. (50 c. pour les frais) soit à M. le Président, soit à M. le Trésorier, et de leur transmettre leurs cartes en temps utile.

Les rapports, communications, etc., sont reçues à Berlin jusqu'en Août. Ceux de nos savants collègues qui se proposeraient d'envoyer quelque travail peuvent se servir pour cela de notre intermédiaire. Nous recevrons également avec plaisir les exemplaires de leurs travaux déjà publiés qu'ils voudraient bien nous confier pour nous mettre à même de les présenter en leur nom au congrès de Berlin.

LES PAPIERS DE L'ANGLÈS. — Un de nos collègues, M. l'abbé Petit, vient de faire à l'Athénée un don d'un prix inestimable. Ce sont les papiers de Langlès. Les études orientales ont marché, il est vrai, comme toutes les sciences, à pas de géant depuis la mort de Langlès (1824). De son temps, l'Assyriologie n'était pas encore née, et quant à l'Égyptologie, le précis du système hiéroglyphique de Champollion date précisément de 1824; aussi doit-on s'attendre à trouver l'érudition de Langlès quelque peu en retard sur nos connaissances de 1881. Peut-être cette considération se joindra-t-elle à l'abondance des travaux pour nous empêcher de

donner dans le Bulletin quelques-unes des œuvres inédites qui viennent d'arriver dans nos mains. Mais nous nous reprocherions de ne pas révéler au moins leur existence à ceux de nos collègues qui se proposeraient une étude spéciale de quelques-unes des questions auxquelles Langlès avait consacré tant de veilles. Nous signalerons en particulier :

1° Une *Relation du Maroc*, ouvrage à peu près terminé, qui aurait formé au moins 2 vol. in-8.

2° Une foule de notes sur l'Égypte (la valeur d'un bon vol. in-8°) recueillies probablement en vue d'un ouvrage resté en projet.

3° Un nombre assez considérable de traductions du persan que nous croyons demeurées inédites : Le *Béharistan* de Djami, le *Parterre des Roses*, avec les sous-titres : *De la faiblesse et de la vieillesse, de l'amour et de la jeunesse, des avantages de la modération.*

4° Un dictionnaire (commencé) des langues égyptienne, phénicienne, punique ou carthaginoise. Le mss. ne dépasse pas la lettre A.

5° *Les pleurs du Khoracân*, élégie persane de l'an 549 de l'hégire (1554), texte et traduction, inachevé.

6° Des extraits de l'histoire de Makrizi, intitulée *Assuluc fimijrifat du Wal almoluc, i. e. Institutum de cognitione dynastiarum regum*. Le mss. est de l'an 1041 (1656 de J.C.), mais le récit va de 577 à 753, et il a été composé avant 850 ou 845, date de la mort de l'auteur. Il donne, entre autres choses curieuses, des détails sur les revers des Francs, la captivité et la mort de S. Louis. On y trouve même des vers sur ce dernier événement.

7° Des notes sur le mss. persan n° 169 de la Bibliothèque alors impériale, contenant le célèbre ouvrage de Nassyr eddyn de Thoul, *الزيج اليلخاني* *La table khassienne*. Cette table est le résultat de plusieurs anciens observations astronomiques faites par l'auteur dans l'observation de Mérakah. — *idem* sur le mss. arabe n° 1151, qui contient deux traités du même astronome, etc. *كتاب اجار الزمان* « *Journal du temps* à Alexandrie, aux mois de Janvier et Février 1639 », texte arabe (n° 580 de la Bibliothèque impériale), et traduction française.

8° 14 pages d'un traité théologique musulman en arabe (caractère tahliq-chikesté).

9° 42 pages de manuscrits persans sur lesquels nous donnerons ultérieurement, s'il y a lieu, des détails.

10° Des fragments plus ou moins considérables d'études sur la Chine, les Mantchous, et autres sujets variés.

---

AVIS A NOS ABONNÉS. — Quelques-uns de nos abonnés ont négligé de nous faire parvenir le montant de leur abonnement de 1881. Ceux qui habitent la France ou les pays étrangers, dans lesquels la poste se charge des recouvrements (Belgique, Hollande, Suède, Allemagne, Italie, etc.) recevront prochainement leur quittance par cette voie. Nous prions instamment les autres, ceux de Russie et d'Angleterre en particulier, de vouloir bien nous envoyer la somme de 10 fr. en un mandat sur la poste.

---

# PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES

SESSION DE 1880 A 1881

---

*Séance du mercredi 16 mars 1881*

PRÉSIDENCE DE M. DE MEISSAS, PRÉSIDENT.

La séance est ouverte à 8 heures 1/2 du soir; rue Royale 7.

Sont présents au bureau : MM. de Meissas, président; François Lenormant, vice-président; Chodzko, membre titulaire; Gabriel Sarrazin, secrétaire-archiviste.

M. le secrétaire donne lecture du procès-verbal et dépouille la correspondance :

Est ensuite proclamé un nouveau membre titulaire.

*Présenté par M. François Lenormant :*

M. Ernest Renan, membre de l'Institut, à Paris.

M. Guillien lit un travail sur les Afghans et leur langue, envoyé de Manchester par M. Casartelli.

M. Gabriel Sarrazin fait ensuite une communication sur le mythe d'Hermès d'après les dernières découvertes de la Mythologie comparée.

PRÉSIDENCE DE M. LENORMANT, VICE-PRÉSIDENT.

M. de Meissas fait une communication sur les Miao-Tsée, d'après les documents fournis par les missionnaires de Yunan.

La séance est levée à 10 heures 1/2.

---

*Séance du mercredi 27 avril 1881.*

PRÉSIDENCE DE M. DE MEISSAS, PRÉSIDENT.

La séance est ouverte à 8 heures 1/2, rue Royale 7.

Sont présents au bureau : MM. de Meissas, président; le général baron Boissonnet, vice-président; Girard Simon, trésorier; Trochon, membre titulaire; et Guillien, faisant fonction de secrétaire.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu et adopté.

Est ensuite proclamé un nouveau membre correspondant.

*Présenté par M. de Meissas :*

M. le professeur docteur Floeckner, à Beuthen (Silésie supérieure).

M. le Président attire l'attention de la société sur les publications par lesquelles ce nouveau confrère s'est déjà signalé, et dit qu'il y a lieu de se féliciter de l'avoir recruté.

M. Guillien procède ensuite au dépouillement de la correspondance. Il communique une série d'ouvrages offerts à la société, parmi lesquels une brochure de M. le comte de Charencey, sur la numération *Maya*. L'auteur demande à prendre date pour sa découverte.

M. le docteur Trochon fait une intéressante communication sur la date des prophéties de Daniel, d'après les dernières recherches.

M. Sélikovitch prend ensuite la parole pour communiquer à la société de très intéressants rapprochements entre le *Testament d'Adam syriaque*, publié en 1853 par M. Renan, et certains textes hiéroglyphiques découverts depuis cette époque (1).

La séance est levée à 10 heures 1/4.

(1) Voyez page 188.

